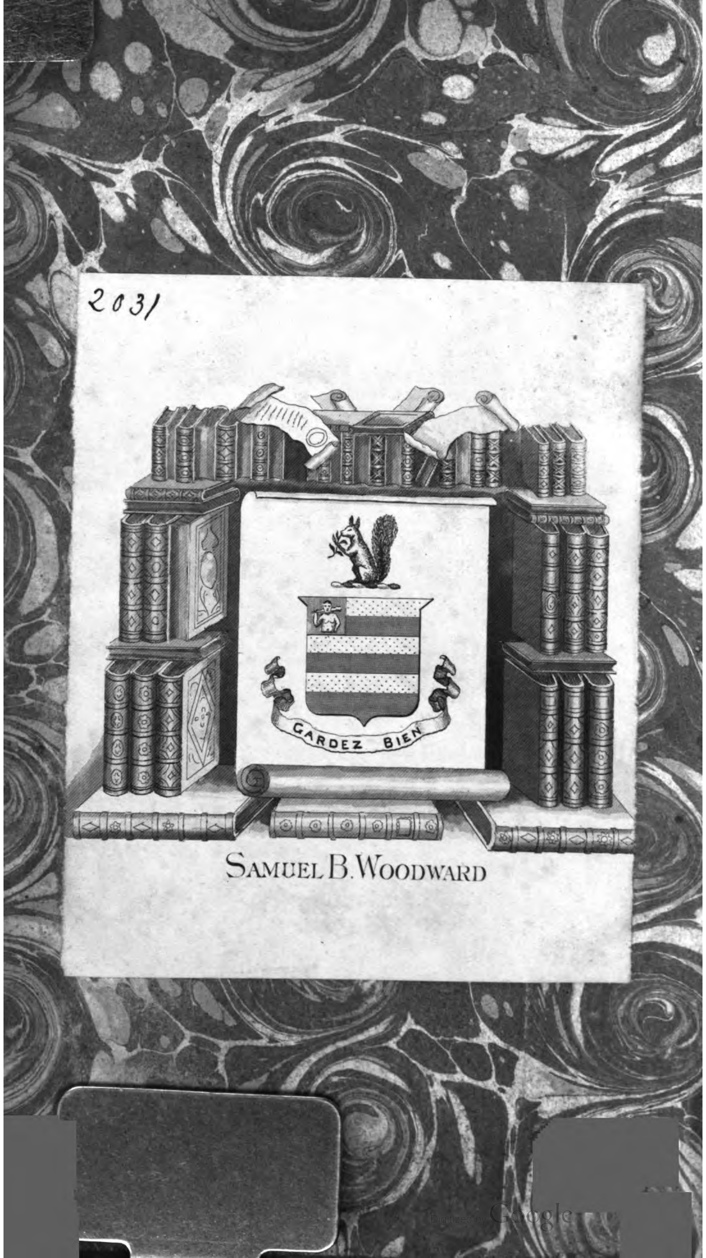
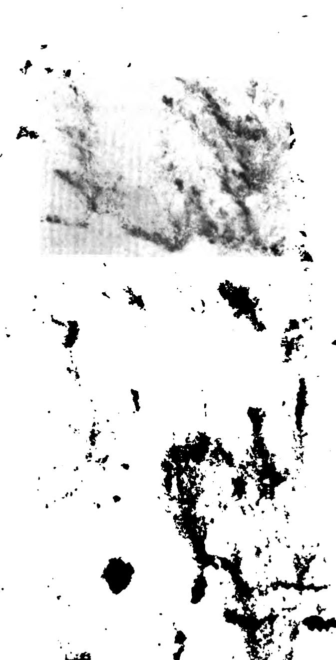



2031
GARDEZ BIEN
SAMUEL B. WOODWARD
Digitized by Google





LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN,

TRADUITES EN FRANÇOIS SUR L'ÉDITION LATINE

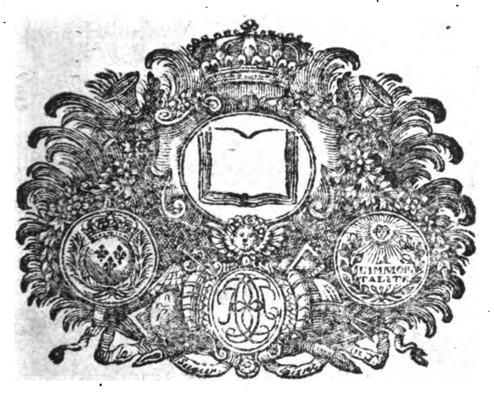
Des PP. BB. de la Congrégation de Saint Maur,

AVEC DES NOTES,

& de nouveaux Sommaires des Chapitres,

Par M. DU BOIS, *de l'Académie Françoise.*

NOUVELLE E'DITION.

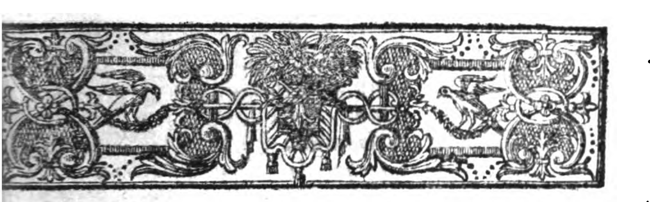


A PARIS,

Chez JEAN DESAINT, Libraire, rue S. Jean de Beauvais, vis-à-vis le Collége.

MDCCXLIII.

Avec Approbation & Privilége de Sa Majesté.



AU ROY.



SIRE,

Quelque peu considérable que paroisse ce que je prens la liberté de présenter à VOTRE MAJESTÉ, *j'ose dire qu'il n'est pas indigne du plus grand Roi de la Terre ; puisque c'est Saint Augustin même, c'est-à-dire, le plus honnête homme, le plus grand esprit, & le plus grand Saint qui ait été dans l'Eglise depuis les Apôtres. Je puis dire que c'est Saint Augustin, puisque c'est le portrait de son cœur fait par lui-même, & avec toute la fidélité d'un homme qui parle à Dieu ; & que, comme il dit lui-même dans cet Ouvrage,* * Chacun n'est que ce qu'il est dans le fond de

* Liv. 10. chap. 3.

son cœur. *Un tel objet attirera, sans doute, l'attention d'un Prince, que toutes les grandes occupations, qui le tirent au-dehors, n'ont pas empêché de travailler sur son cœur; & qui l'a fait avec un succès, qu'on remarque dans toutes ses actions; & qui fait voir, qu'il est encore plus maître de lui-même, par la force de sa raison, qu'il ne l'est de toute l'Europe, par celle de ses Armes toujours victorieuses. C'est-là,* SIRE, *la plus pure & la plus solide portion de la gloire de V. M. puisque, bien loin que sa grandeur, sa puissance, & son bonheur lui ayent été d'aucun secours, pour acquérir cette sorte de gloire, c'est précisément ce qu'elle a eu à combattre pour y arriver. Les contradictions qu'éprouvent les autres hommes, leur apprennent, par force, à réprimer leurs mouvemens; & ils trouvent tant de choses qui s'y opposent, qu'ils seroient malheureux, s'ils ne prenoient ce parti-la. Mais qui l'a pu faire prendre à un Prince, qui n'a jamais éprouvé la moindre contradiction, qui s'est vu maître de tout, dès qu'il a été capable de s'appercevoir qu'il avoit des inclinations & des desirs, devant qui tout ce qui auroit pu faire obstacle à ses volontés, s'est toujours applani de lui-même; & qui a toujours trouvé dans sa sagesse & dans sa valeur, encore plus que dans la force de ses Armes, de quoi renverser tout ce qui pouvoit s'opposer à ses entreprises! On ne sçauroit assez admirer,* SIRE, *que la seule raison de V. M. ait fait ce que celle de la plûpart des autres hommes, avec le secours des contradictions, ne sçauroit faire; & qu'il soit vrai de dire, que le plus grand, le plus puissant, le plus brave & le plus heureux de tous les Rois, est aussi le plus doux, le plus humain & le plus modéré de tous les hommes. Non,* SIRE, *on ne sçauroit assez l'admirer, & je n'ai pas dû craindre après cela, de vous présenter un Ouvrage où Saint Augustin déclare qu'il ne parle qu'à ceux qui sont*

appliqués à régler le dedans d'eux-mêmes; * & qui n'est fait que pour rappeller les hommes à leur cœur; & pour leur faire comprendre, que c'est en modérant ses mouvemens, & non pas en s'y abandonnant, qu'ils peuvent espérer d'arriver à ce bonheur, qu'ils cherchent tous avec tant d'ardeur, quoique par des routes si différentes. Un tel langage ne sçauroit manquer d'être entendu, par un Prince qui a commencé de si bonne heure à porter de ce côté-là cette pénétration si vive, & ce discernement si juste, par où il sçait si bien démêler toutes choses, & donner à chacune son juste prix; & qui nous fait voir par le réglement de sa vie, que son application à lui-même augmente de jour en jour. C'est de quoi il est bien difficile que les Princes soient capables, dans l'ardeur de ces premieres années, où la passion de la gloire des armes est toujours ce qui tient le dessus dans leur cœur. Mais, SIRE, V. M. pourroit-elle trouver encore quelque chose à desirer, sur tout ce que les Hommes appellent gloire, après toutes les grandes actions, par où elle a étendu si loin les frontieres de son Royaume; après qu'elle s'est mise en possession de donner des Loix à toute l'Europe, & de régler elle seule les conditions de la Paix, quand elle trouve bon de la donner à ses Ennemis; après que le bruit de sa valeur & de ses Armes, ayant passé d'Europe en Afrique, & delà jusqu'aux extrémités du nouveau monde, a porté les Princes de toutes ces parties de la Terre à rechercher son alliance & son amitié; après qu'elle a purgé la mer des Corsaires de Barbarie, & qu'elle les a foudroyés jusques dans leurs forts; enfin après qu'elle a vu les Souverains aux pieds de son Thrône, chercher par leurs soumissions, à rentrer dans l'honneur de ses bonnes graces? V. M. ayant donc épuisé cette premiere sorte de gloire, par des choses d'un si grand éclat, & dont on n'avoit point encore vu d'exemple, elle se doit

* Liv. 1. chap. 3.

à elle-même le reste d'une si belle vie ; & elle ne sçauroit l'employer à rien de plus noble & de plus digne d'elle, qu'à travailler sur ce grand cœur, qui après avoir si bien fait voir aux Hommes ce qu'il est, n'a plus qu'à penser à ce qu'il doit être aux yeux de Dieu. C'est à quoi rien ne peut être plus utile, que les Confessions de Saint Augustin ; puisque c'est le Livre du monde où l'on apprend le mieux ce qu'on est, & ce qu'on doit être ; & que Saint Augustin, en y faisant son portrait, y a si bien fait celui de tous les Hommes, qu'il n'y a personne qui ne s'y trouve, & ne s'y reconnoisse lui-même. Tout ce qui me reste à desirer, SIRE, *c'est que V. M. me fasse l'honneur d'agréer la liberté que je prens, de lui offrir la Traduction que j'en ai faite ; & de la regarder comme une marque de l'extrême passion que j'aurois, de pouvoir quelque chose pour le service d'un Prince, dont la bonté inspire encore plus d'amour, que l'éclat de sa grandeur & de sa gloire n'imprime d'admiration ; & qu'elle veuille bien juger par-là de l'attachement inviolable que j'ai pour sa Personne sacrée, & du très-profond respect avec lequel je serai toute ma vie,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-obéissant
& très-fidele serviteur & sujet
DU BOIS.

AVERTISSEMENT.

IL n'y a point de Livre plus connu que celui des Confessions de Saint Augustin : il est entre les mains de tous ceux qui font quelque profession de piété ; & il a cela de particulier, qu'on ne s'en lasse jamais, & que plus on le lit, plus on le goûte. Aussi a-t-il tout ce qu'on peut desirer de plus propre pour attacher ses Lecteurs : l'esprit & le cœur y trouvent également de quoi se nourrir ; & il n'est pas moins plein de sentimens, que de vérités.

Il présente sans cesse aux hommes les deux objets les plus dignes de leur attention & qu'ils ont le plus d'intérêt de bien connoître, c'est-à-dire, Dieu & eux-mêmes ; & c'est par-là qu'il excelle entre tous les autres Livres de piété. Car, comme toute la piété Chrétienne roule sur deux points, humilité & charité ; & qu'on n'a d'humilité qu'à proportion qu'on se connoît soi-même ; ni de charité, qu'à proportion que l'on connoît Dieu, il est clair, que les Livres les plus capables d'inspirer la piété, sont ceux qui nous apprennent le mieux à connoître Dieu, & à nous connoître nous-mêmes.

Les Confessions de S. Augustin font l'un & l'autre parfaitement ; & l'on ne sçauroit dire lequel des deux on y apprend le mieux, ou de connoître Dieu, ou de se connoître soi-même.

On y voit quelle est la pureté, la simplicité, la sublimité, la sainteté, l'immutabilité de la nature de Dieu ; sa sagesse, sa bonté, sa providence ; ce qu'il a fait pour nous, ce qu'il est pour nous ; & enfin tout ce que l'intelligence humaine, éclairée des lumieres les plus vives de la Foi, est capable de connoître de cette Majesté infinie, dont la plûpart des Chrétiens même

ont des idées si grossieres & si basses.

On y voit le néant de l'homme, sa foiblesse, ses miseres; quel ravage le péché a fait en lui; jusqu'où va la corruption & la dépravation de son cœur; en quoi elle consiste particuliérement; quelles en sont comme les principales branches; ce qu'il doit sacrifier à Dieu, pour se le rendre propice; ce qui nous éloigne de lui; ce qu'il faut faire pour s'en approcher; par où il faut le chercher; ce qui empêche qu'on ne le trouve; quelle est la cause précise de chaque sorte de vices; à combien de sortes de tentations principales nous sommes exposés; comment nous pouvons-nous en défendre; quelles sont les bornes qu'il faut garder dans l'usage de ce qui touche les sens; combien ces sortes de choses ont de pouvoir sur le cœur de l'homme; dans quel abyme d'aveuglement elles le précipitent, quand il s'y abandonne; de quelle maniere il devient esclave de ses passions; combien la vérité a peu de force sur lui, quand il est dans cet état; quelles sont les ruses & les artifices par où il se défend contre elle, lors même qu'elle lui est connue; & enfin tout ce que le plus grand esprit de l'Antiquité, le plus appliqué à étudier le cœur de l'homme, & le mieux instruit de ce que l'Ecriture nous en apprend, a pu découvrir sur ce sujet.

Voilà une légere idée de ce qu'on trouve dans les Confessions de Saint Augustin; & toutes ces choses y sont traitées, non par de certains détails languissans, qui chargent beaucoup plus qu'ils n'instruisent; mais de cette maniere vive & précise, qui prend toujours les choses par le fond, qui remonte jusqu'aux premiers principes, & qui réduisant tout en systêmes, les plus clairs & les plus simples du monde, est également propre à insinuer les choses dans l'es-

prit, dans la mémoire, & dans le cœur.

C'est ce qui fait le caractere particulier de Saint Augustin, & qui reluit dans tous ses Ouvrages. Mais ses Confessions ont encore cet avantage au-dessus de tous les autres, que c'est son cœur, ce cœur si saint & si plein de Dieu, qui parle d'un bout à l'autre de ce Livre. Delà vient qu'au lieu qu'on sort de la lecture de la plûpart des autres Livres de piété, aussi froid qu'on y est entré; on ne sçauroit lire celui-ci sans être touché, & sans ressentir quelques étincelles de ce feu divin, qui faisoit parler ce grand Saint.

Voilà ce que font les Livres où le cœur parle; & c'est à quoi l'esprit ne sçauroit suppléer. Car le langage de l'esprit & celui du cœur, sont deux sortes de langages tout différens. Le cœur n'entend que celui du cœur; & à moins que ce ne soit le cœur qui parle, dans les discours de piété, ils demeurent sans effet. Aussi voyons-nous qu'au lieu que les discours des Apôtres étoient si efficaces, & ceux mêmes de ces grands Saints des premiers siécles qui leur avoient succédé, & qui bruloient du même feu dont les Apôtres avoient été embrasés le jour de la Pentecôte; tout ce qu'on dit, & qu'on écrit présentement sur cette matiere, ne fait presque plus d'effet; parce qu'il est rare que le cœur y ait quelque part, & que ce n'est presque plus que l'esprit qui parle.

Il faut donc remonter aux sources, & chercher la piété, premiérement dans l'Ecriture, & ensuite dans les Ecrits des Saints, & surtout de ceux dont le cœur étoit le plus rempli du feu de ce divin Esprit, qui parle dans les Livres Canoniques; & c'est ce que tout le monde reconnoît particuliérement dans Saint Augustin, & qui se voit encore mieux dans

ses Confessions, que dans tout le reste de ses Ouvrages, comme nous avons déja dit.

C'est le jugement qu'il en a porté lui-même, quoiqu'il ne s'en soit expliqué que de la maniere qui convenoit à son humilité & à sa modestie; & qu'en ont porté après lui des personnes fort illustres en science & en pieté, comme on verra à la fin de cet Avertissement; & c'est ce que la lecture de l'Ouvrage même fera, sans comparaison mieux voir, que tout ce qu'on en pourroit dire.

On ne s'étonnera pas après cela, que les Confessions de Saint Augustin soient devenues si communes, qu'on les ait traduites en toutes langues, & qu'elles l'ayent même été tant de fois dans la nôtre. Mais comme on auroit pu s'étonner qu'après la Traduction de Monsieur d'Andilly, qui est entre les mains de tout le monde, & qui a paru avec tant d'approbation & d'éclat, on ait pu penser à en donner une nouvelle : celui qui a donné celle-ci, a dit dans les Editions précédentes, comment il s'étoit embarqué à y travailler : & sans le répéter ici, il suffit de dire, que ce qu'elle a de particulier, c'est qu'elle a été faite sur la plus correcte de toutes les Editions Latines, c'est-à-dire, sur celle des PP. de la Congrégation de Saint Maur, qu'on a encore corrigée en quelques endroits, comme on a dit dans l'Avertissement de la petite Edition Latine, qu'on a donnée au Public il y a quelques années. On a même suivi les divisions des PP. BB. & on les a marquées par les mêmes nombres, afin que ceux qui voudront conférer l'un avec l'autre, le pussent faire plus aisément. Mais il y a quelques Chapitres, dont on a porté le commencement quelques lignes plus haut ou plus bas, que dans les autres Editions, parce que

la division n'en étoit pas bonne, & qu'elle pouvoit même troubler le sens ; & on ne manque pas d'en avertir quand on le fait.

On a mis à tous les Chapitres des Sommaires tout nouveaux, sans compter les Sommaires des Livres, qui sont à la tête de chacun, & qui reviennent à peu près à ceux que ces PP. ont donnés. On a marqué à la marge les citations des passages de l'Ecriture, que Saint Augustin emploie, ou à quoi il fait allusion : ce qui n'est pas inutile, pour faire mieux sentir la grace & la force de ses expressions. On a mis en grosses lettres les premiers mots des Sentences principales, qui sont comme autant de régles & de principes, qu'il est le plus utile de remarquer & de retenir.

On a éclairci par des Notes les endroits qui pouvoient en avoir besoin : celles-la sont au bas de la page en caractere Romain ; & il y en a à la marge en caractere Italique, qui servent à faire remarquer & retrouver les choses les plus importantes, & les plus capables de contribuer à l'instruction & à l'édification du Lecteur. Enfin pour lui donner lieu de retrouver à point nommé tout ce qu'il se souviendra d'avoir vu, dans quelque endroit du Livre que ce puisse être, on a mis à la fin une Table des Matieres fort ample & fort exacte, qui non seulement renvoie à la page où chaque chose se rencontre : mais qui marque encore si c'est au haut, au bas, ou au milieu de la page.

Quant à la maniere de traduire qu'on a suivie, il faudroit trop de discours pour en faire le détail : & il suffit de dire qu'on a travaillé sur ce principe, que les meilleures Traductions ne sont pas celles qui s'attachent le plus scrupuleusement à rendre un mot par un mot ; mais

celles qui expriment le mieux, & qui font le mieux sentir ce que l'Auteur a eu dessein d'imprimer dans l'esprit & dans le cœur de ses Lecteurs, & qui approchent le plus de ce qu'il auroit fait lui-même, s'il étoit né parmi nous; & qu'il eût écrit en notre Langue.

La plûpart de ceux qui lisent les Confessions de Saint Augustin, ne passent pas le dixiéme Livre, & laissent les trois derniers. Il est vrai que ce sont les plus épineux de tous : mais on s'est particulierement appliqué à les éclaircir ; & peut-être que ceux qui les liront dans cette Traduction, les entendront mieux qu'ils n'ont fait jusqu'ici, & qu'ils ne les liront pas avec moins de plaisir que le reste de l'Ouvrage. Ce sont même ceux où l'on voit mieux la beauté, la fécondité, la netteté de l'esprit de Saint Augustin, & quelle étoit son adresse à démêler les choses les plus difficiles.

C'est ce qu'on remarque particuliérement dans l'onziéme Livre, où il traite si au long de la nature du tems : mais ce qu'on y admire le plus, c'est le don qu'avoit ce grand Saint de mettre de l'onction par-tout ; & jusques dans les matieres les plus séches & les plus abstraites.

On verra dans le douziéme, comment il manie l'Ecriture ; combien il y apporte de circonspection & de sagesse ; comment il sçait écarter toutes les idées grossieres que la Lettre de l'Ecriture pourroit donner à ceux qui ne la pénétrent pas assez ; & avec quelle adresse il démêle au travers de ses obscurités, le sens qui s'accorde le mieux avec ce que la foi & la raison nous apprennent de la nature de Dieu.

Le treiziéme a paru jusqu'à présent le moins intelligible de tous. En effet, l'obscurité est presque inséparable des longues allégories ; & tout ce Livre n'est autre chose, qu'une expli-

cation allégorique de l'Histoire de la création du monde ; où Saint Augustin fait voir, sous l'écorce de la lettre, tout ce que Dieu a fait dans la plénitude des tems, pour former & sanctifier son Eglise. Cependant on croit pouvoir dire, que si ce Livre fait encore quelque peine, ce ne sera peut-être plus qu'à ceux à qui toutes les allégories en font, & qui n'aiment que les choses simples, & dégagées de tous les voiles des figures.

Il n'est pas nécessaire d'examiner ici si ce goût-là est préférable à celui des Anciens, qui s'attachoient beaucoup aux allégories. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils se trouvoient dans une nécéssité presque inévitable d'y avoir recours, ayant à défendre les Livres de l'Ancien Testament, & toute la conduite de Dieu à l'égard du Peuple Juif, contre les calomnies des Payens, & de diverses sortes d'Hérétiques. D'ailleurs, ils voyoient que Saint Paul ne se contente pas de nous mettre sur les voies des allégories, en nous donnant pour régle, que tout ce qui se passoit à l'égard du Peuple de Dieu, dans le tems de l'ancienne Loi, n'étoit que des figures de ce qui a été manifesté dans la nouvelle, mais qui y entre lui-même. Car c'est ce qu'il fait, lorsqu'il nous fait voir, dans Agar & dans Sara l'ancienne & la nouvelle Alliance ; & les Juifs & les Chrétiens dans Isaac & dans Ismaël : & cela portoit naturellement ces grands hommes à croire que tout ce qui se trouve dans l'Ancien Testament, de quelque nature qu'il puisse être, enferme sous l'écorce de la lettre quelque Mystere de la Loi nouvelle. I. Cor. 10. 11.

Ils entroient dans cette pensée d'autant plus aisément, que J. C. même nous déclare, que la Loi & les Prophétes se réduisent à ces deux grands Commandemens, qui comprennent tout Matth. 22. 40.

ce qui peut opérer notre sanctification; & qu'ils sçavoient que ce grand dessein de la sanctification des Elus, est la fin à quoi tous les Ouvrages de Dieu se rapportent; & qu'au lieu

Prov. 8. 30. que la Sagesse éternelle n'a fait que *se jouer* dans la création de l'Univers, & de tout ce que nous y voyons de plus admirable, ce qu'elle

Ibid. 31. aime, qu'elle cherche, & dont elle *fait ses délices*, c'est *d'être avec les enfans des hommes*; c'est-à-dire, de les éclairer, de les conduire, & de regner dans leur cœur. Ainsi, ces grands Saints sont tout au moins excusables, d'avoir cherché en tout ce qui est la fin de tout.

C'est sur ce principe que Saint Augustin cherche dans l'Histoire de la Création du monde, l'ordre & l'œconomie de tout ce que Dieu a fait pour former & pour sanctifier son Eglise; & il le fait avec tant d'esprit, & y réussit si bien, qu'on ne se lasse point de l'admirer, sans compter le profit qu'on y peut faire. Car le systême de la formation & de la sanctification de l'Eglise, ne se trouve nulle part si bien, que dans ce treiziéme Livre, & d'ailleurs tout ce que Saint Augustin écrit, sur quelque sujet que ce soit, est toujours semé d'une infinité de principes & de sentimens, qui portent la lumiere de la vérité dans l'esprit, & le feu de la charité dans le cœur.

Il semble s'écarter en quelques endroits de ces deux derniers Livres; & en effet, quand il trouve sur son chemin quelque chose d'utile & d'édifiant, il ne fait nulle difficulté de se détourner. Mais cela ne dérange point ses idées, & ne lui fait point perdre de vue le but principal à quoi il tend. Et c'est ce qu'on voit clairement, lorsqu'il reprend tout ce qu'il avoit traité avec quelque espéce de désordre; & qu'il vient à le réduire, comme il

dit dans le dix-neuviéme Chapitre du douziéme Livre, & dans le trente-deuziéme & le trente-quatriéme Chapitre du treiziéme.

Comme Saint Augustin parle des Manichéens en plusieurs endroits de ses Confessions, & qu'il les a même presque toujours en vue dans cet Ouvrage, il est difficile de le bien entendre, à moins de sçavoir quelles gens c'étoient, & quels étoient les principaux points de leur doctrine. Ainsi, on a cru qu'il étoit à propos d'en instruire le Lecteur. C'est ce qu'on a fait par Saint Augustin même: On a mis à la fin de cet Avertissement, ce qu'il en dit dans son Livre *Des Héréfies*, à l'endroit, *Quod vult Deus*, & l'on marque à la marge, les endroits des Confessions à quoi chaque chose peut servir d'éclaircissement.

Quand on voit jusqu'où alloit l'extravagance de ces Hérétiques, on a peine à comprendre, qu'un si grand génie ait pu seulement les écouter. Mais on comprend encore moins, que David, cet homme selon le cœur de Dieu, se soit trouvé capable d'adultere & de meurtre; que le plus sage & le plus éclairé de tous les Rois se soit laissé aller à l'idolatrie; & que S. Pierre, le plus zélé de tous les Apôtres, ait renoncé Jesus-Christ. Plus ces exemples sont terribles & incompréhensibles pour nous, plus ils sont propres à nous convaincre du néant de l'homme, & à nous faire adorer la profondeur impénétrable des Jugemens de Dieu; qui pour faire éclater la puissance de sa grace, & afin que toute bouche demeure muette, & que quiconque se glorifie, ne se glorifie que dans le Seigneur, laisse quelquefois tomber dans le dernier abyme de l'aveuglement & du péché, ceux qu'il veut porter à un plus haut point de sainteté & de lumiere.

Rom. 11. 33.

1. Cor. 1. 31.

Que si l'on veut sçavoir par où Saint Augustin se trouva susceptible de la doctrine des Manichéens, & ce qu'il lui en sembloit, dans le tems même qu'il y paroissoit le plus attaché, on le verra en divers endroits de cet Ouvrage: & on le peut voir encore, par ces paroles de la Préface du Livre *de la Vie heureuse*, nombre 4.

Dans le tems de ma premiere jeunesse, une certaine timidité d'enfant: qui tenoit de la superstition, me faisoit craindre d'entrer dans l'examen de la vérité. Mais l'âge m'ayant enflé le cœur, je passai dans une autre extrémité; & voyant que ceux qui promettent de faire voir la vérité à découvert, méritoient plus de créance, que ceux qui veulent conduire les hommes par voie d'autorité; je tombai entre les mains de certaines gens, qui regardent comme quelque chose d'excellent & de divin cette lumiere sensible qui frape nos yeux; & qui veulent qu'on l'adore. JE NE POUVOIS M'ACCOMMODER D'UNE TELLE DOCTRINE: *mais je m'imaginois qu'ils cachoient là-dessous quelque chose de grand & de merveilleux qu'ils me déveloperoient dans la suite.*

Il s'en explique encore à peu près de la même maniere dans le premier Chapitre du Livre qui porte pour titre: *Combien il est utile de croire*, qu'il adresse à un de ses amis nommé *Honoré*, qui s'étoit laissé séduire comme lui par ces Hérétiques, & voici ce qu'il en dit:

Vous sçavez, mon cher Honoré, que ce qui nous fit donner dans les piéges de ces gens-là, c'est qu'ils nous assuroient, que sans se servir de la voie impérieuse de l'autorité, ils conduiroient à Dieu, & délivreroient de toute erreur, quiconque voudroit se ranger sous leur discipline. Car qu'est-ce qui m'obligea de les suivre, & de les écouter avec soin durant près de neuf ans, au mépris de la sainte Religion,

Religion qui m'avoit été inspirée dès mon enfance, sinon ce qu'ils nous disoient, qu'au lieu qu'on nous imposoit le joug d'une créance superstitieuse, & qu'on nous obligeoit de croire les choses, sans nous en rendre raison, ils ne vouloient être crus, qu'après avoir éclairci la vérité, d'une maniere qui la faisoit voir à découvert! Comment ne me serois-je pas laissé attirer par de telles promesses, sur-tout dans la situation où j'étois, lorsque je tombai entre leurs mains; c'est-à-dire, plein de tout le feu & de toute l'inconsidération de la jeunesse; amoureux de la vérité, mais enflé de cette sorte d'orgueil que l'on prend d'ordinaire dans l'Ecole, à entendre disputer de toutes choses des gens qui passent pour habiles, & ne demandant moi-même qu'à disputer & à discourir; méprisant, & traitant de chansons & de fables, tout ce qui n'entroit pas dans mon sens; & mourant d'envie de me voir déja en possession de cette vérité qu'ils promettoient de faire voir si clairement?

Mais qui est-ce qui m'empêcha aussi de m'attacher entiérement à eux; & qui fit que je me contentai d'être de ceux qu'ils appellent Auditeurs, *sans vouloir abandonner les affaires & les espérances que je pouvois avoir dans le monde, sinon que je* M'APPERÇUS QU'ILS ÉTOIENT BIEN PLUS FERTILES EN RAISONS, POUR COMBATTRE LA DOCTRINE DE L'ÉGLISE, QU'ILS N'ÉTOIENT RICHES EN PREUVES POUR ÉTABLIR LA LEUR.

Voilà de quelle maniere Saint Augustin se laissa prévenir de la doctrine de ces Hérétiques, dont il demeura infecté durant tant d'années, quoiqu'il n'en fût point content, comme on vient de voir, & comme il le dit encore au Chap. 14. du VII. Livre de ses Confessions. Mais Dieu, qui sçait tirer le bien

du mal, a fait que les erreurs mêmes où il a permis que ce grand Homme soit tombé, ont été utiles, non seulement à lui, mais encore à toute l'Eglise, puisque les efforts d'esprit qu'il a faits pour s'en tirer, ou pour ramener à la vérité ceux qui les lui avoient inspirées, lui ont fait découvrir une infinité de vérités & de principes d'un prix inestimable, comme on verra dans toute la suite de ce Livre. C'est ce qu'on peut voir encore dans tout ce qu'il a écrit contre les Manichéens, & sur-tout dans les trois Livres *Du Libre-Arbitre*, dans celui *De la véritable Religion*, dans les deux Livres *Des Mœurs des Manichéens*; & dans les deux *De la Genése contre les Manichéens*. Car il n'y a rien de plus élevé, de plus solide, & de plus lumineux que ces Ouvrages; que nous n'aurions peut-être jamais eus, si celui par qui Dieu les a donnés à son Eglise, ne s'étoit point écarté de la saine Doctrine.

Le Livre de la véritable Religion & les deux Livres des Mœurs de l'Eglise Catholique sont traduits, & imprimés anciennement avec des notes chez Coignard.

Au reste, cette septiéme Edition a été faite sur une copie revue & retouchée tout de nouveau d'un bout à l'autre; & augmentée de plusieurs notes importantes.

Voilà de quoi on a cru devoir rendre compte au Lecteur, sur le sujet de cet Ouvrage. Plaise à la miséricorde de Dieu d'y donner sa bénédiction, & de le rendre utile à son Eglise.

Saint Augustin dans son Livre des Hérésies, dans l'endroit Quod vult Deus.

LA Secte des Manichéens tire son origine d'un certain Persan, qui s'appelloit *Manes*, mais dont les disciples changerent le nom, dans le tems que sa doctrine insensée commença de se répandre dans la Gréce. Car comme le mot de *Mane* en Grec signifie *insensé*, & qu'un tel nom alloit à faire traiter leur Patriarche de fou, ils le changerent en celui de *Manichée*. Quelques-uns même d'entr'eux, qui avoient un peu plus de litterature que les autres, mais qui n'en étoient que plus grands imposteurs, ne trouvant pas ce nom encore assez déguisé, doublerent la lettre N. & au lieu de *Manichée*, ils l'appellerent *Mannichée*, comme qui diroit *Directeur de la Manne*.

Celui-ci donc marchant sur les traces de quelques autres Hérétiques, imagina *deux principes*, contraires l'un à l'autre, (a) qu'il supposoit éternels, & *deux natures* ou *deux substances*, l'une bonne & l'autre mauvaise (b), prétendant qu'elles étoient entrées en guerre l'une contre l'autre: que dans cette guerre il s'étoit fait un mélange des deux (c): qu'une partie de la bonne avoit trouvé moyen de se démêler de la mauvaise, mais que ce qui n'avoit pu s'en tirer étoit tombé avec la mauvaise dans la damnation éternelle (d); sans compter beaucoup d'autres extravagances, à quoi cette supposition les conduit, & dont le détail nous meneroit trop loin.

C'est sur ce principe impie & chimérique, qu'ils soutiennent que les ames des hommes sont de même substance que Dieu (e); Mais qu'encore qu'elles soient bonnes de leur nature, elles sont mélées avec la *mauvaise substance*, & ont besoin par conséquent de quelque chose qui les en dégage.

Ils demeurent bien d'accord, que le monde est l'ouvrage de la *bonne Nature*, c'est-à-dire, de Dieu, mais ils prétendent qu'il a été fait du mélange de la bonne & de la mauvaise substance, arrivé dans le tems de cette guerre qu'elles avoient eue l'une contre l'autre (f).

Que ce n'est pas seulement par la puissance de Dieu, agissant dans tout l'Univers, & dans tous les Elemens dont il est composé, que se fait la séparation de la bonne & de la mauvaise substance; mais qu'elle se fait encore par ceux qu'ils appellent parmi eux *les Elus*, à mesure qu'ils prennent de la nourriture (g).

Car ils croient qu'il y a quelque partie de la substance de Dieu mélée avec les choses bonnes à manger, aussi bien qu'avec toutes les autres Parties de l'Univers (h); & qu'elle en est dégagée par la maniere de vivre de leurs *Elus*, bien plus pure & plus sainte que celle de ceux qui ne sont qu'*Auditeurs* parmi eux. Ces *Auditeurs* sont comme le second Ordre de leur Eglise, qui n'est composée que de ces deux sortes de gens.

Qu'à la réserve de leurs *Elus*, tous les autres hommes, jusqu'à leurs *Auditeurs* même, ne font que souiller, & engager de plus en plus avec la *substance du mal*, cette partie de la *bonne substance*, c'est-à-dire, de la substance de Dieu, qui est mélée avec ce que l'on boit & que l'on mange; & que c'est ce que font particuliérement ceux qui mettent des enfans au monde.

Que tout ce qui se peut purifier quelque part que ce soit, de cette *bonne substance*, qu'ils conçoivent comme une espece de lumiere, & se dégager de la mauvaise, s'en va dans le Royaume de Dieu, comme dans son lieu naturel; & qu'il y est porté sur de certains grands Navires, qui sont le Soleil & la Lune (i), qu'ils prétendent avoir été faits de la substance même de Dieu.

Que cette lumiere même corporelle & sensible aux yeux de tous les animaux, en est aussi; & non seulement la partie de cette lumiere qui se trouve dans le soleil & dans la lune, où elle est la plus pure, selon eux, mais tout ce qu'il y en a dans tous les

(a) Liv. 4. ch. 10. n. 10. & ch. 11. vers la fin, l. 7. ch. 2. & ch. 3. n. 5. l. 1. c. 30.

(b) l. 4. ch. 15. n. 24. & l. 5. ch. 10. n. 20.

(c) l. 7. ch. 2. n. 3.

(d) l. 4. c. 15. n. 20. vers la fin & l. 5. c. 10. vers la fin.

(e) l. 4. ch. 15. n. 26 & l. 5. ch. 10. n. 18. vers la fin, & l. 9. c. 4. n. 10.

(f) Liv. 7. ch. 2 vers le milieu.

(g) Liv. 3. c. 10. & l. 4. ch. 1. vers le milieu.

(h) Ibid.

(i) Liv. 5. ch. 6. n. 10. & liv. 5. ch. 7. n. 12 vers le commencement.

autres corps lumineux, où ils croient qu'elle est mêlée avec celle du mal, & qu'elle a besoin par conséquent de quelque chose qui l'en dégage & qui la purifie.

(a) Liv. 3. c. 6. n. 11. Que de cinq *Elemens* qu'ils supposent (a), comme l'ouvrage de leur *race de ténébres*, & dont ils appellent l'un *la fumée*, l'autre *les ténébres*, l'autre *le feu*, l'autre *l'eau*, & l'autre *le vent*; chacun a ses puissances particulieres qu'il a produites. Que tous les animaux à deux pieds, dont les hommes tirent leur origine, selon eux, sont nés *de la fumée*, les serpens *des ténébres*, les bêtes à quatre pieds *du feu*, les poissons *de l'eau*, & les oiseaux *du vent*. Que pour faire la guerre à ces cinq *Elemens*, & pour les détruire, Dieu envoya de son Royaume cinq autres *Elemens*, formés de sa substance; & que ce fut dans le combat des bons & & des mauvais *Elemens*, que se fit le mélange des uns & des autres. Que la *fumée* fut mêlée avec *l'air*, les ténébres avec la *lumiere*, le *mauvais feu* avec le bon, la *mauvaise eau* avec la bonne, & *le mauvais vent* avec le bon vent. Que ces deux grands Navires, qui reportent la substance de Dieu dans son Royaume, c'est-à-dire, les deux grands Astres du Firmament, ne sont différens l'un de l'autre, qu'en ce que la *Lune* a été faite de la *bonne eau*, & le *Soleil* du *bon feu*.

Et un peu plus bas.

Leurs *Elus* ne mangent point de chair, prétendant que dès qu'un animal est mort, tout ce qu'il y avoit dans son corps de la *substance de Dieu*, en échape, & que comme il n'y a plus, dans les chairs de cet animal, aucune portion de cette substance à séparer de celle du mal, elles ne méritent pas d'entrer dans l'estomac d'un *Elu*.

C'est sur ce même principe, qu'ils s'abstiennent de manger des œufs, aussi bien que de la chair: car ils croient que les œufs meurent dès qu'on les casse.

Ils ne mangent point de lait non plus, quoique le lait sorte du corps d'un animal vivant, & ce qui les en empêche, ce n'est pas qu'ils croient qu'il y ait dans le lait aucune portion de la *substance de Dieu*; mais c'est que l'erreur n'est jamais bien d'accord avec elle-même.

Ils mangent des raisins, mais ils ne boivent jamais de vin, non pas même de celui qui n'a point encore bouilli, & qui ne fait qu'être exprimé des grappes, & cela, parce qu'ils croient que le vin est *le fiel des puissances de ténébres*.

Ils croient que les ames de leurs *Auditeurs* passent, quand ils meurent, dans le corps de leurs *Elus*, ou dans les choses bonnes à manger dont ces *Elus* se nourrissent; ce qui leur paroît la voie la plus abrégée pour purifier ces ames, & les dégager de la *mauvaise substance*; après quoi elles ne rentrent plus dans aucun corps. Pour celles de tous les autres hommes, ils croient qu'elles entrent après leur mort dans les corps des animaux, ou dans quelque chose de ce qui tient à la terre par des racines, & qui vit du suc qu'il en tire. Car ils sont persuadés, que dans les arbres & dans les herbes, il y a non seulement de la vie, mais du sentiment: que toutes les plantes souffrent de la douleur, quand on les blesse, ou qu'on en détache quelque chose (b), & qu'ainsi il n'est pas même permis de défricher la terre, & d'en arracher les ronces & les épines.

(b) Liv. 3. ch. 10. & Liv. 4. ch. 1. vers le milieu.

C'est sur ce principe qu'ils condamnent l'agriculture, cet art le plus innocent de tous les arts; & leur folie va jusques à croire, qu'on ne sçauroit l'exercer, sans se rendre coupable d'un nombre infini de meurtres. Ils les pardonnent néanmoins à leurs *Auditeurs*, en considération de ce que c'est ce qui leur donne moyen de fournir à leurs *Elus* de quoi manger; prétendant que cette portion de la substance de Dieu, que l'estomac des *Elus* dégage de ce qu'ils mangent, obtient le pardon de tous ces crimes, à ceux qui leur apportent des fruits à purifier (c). Les *Elus* ne travaillent donc jamais à la terre; & ne voudroient pas même

(c) Liv. 3. ch. 10. &

cueillir un fruit, ni détacher une feuille d'un arbre : mais ils ne laissent pas de manger ce que leurs *Auditeurs* leur apportent : de sorte que, selon leurs principes mêmes, ils ne vivent que de ce qui rend les autres coupables d'une infinité de meurtres.

Ils ont grand soin de recommander à ces mêmes *Auditeurs*, que s'ils mangent de la chair, ce ne soit au moins que celle des animaux que d'autres auront tués ; & qu'ils se gardent bien d'en tuer jamais aucun (a), de peur d'offenser les *puissances de ténébres*, qui sont, selon eux, enchaînées dans l'air, & dont ils croient que toute chair est l'Ouvrage (b).

Quoique les *Elus* ayent des femmes, & qu'ils en usent, ils prennent garde, autant qu'ils peuvent, qu'elles ne deviennent grosses ; de peur que cette portion de la substance de Dieu qui entre en eux avec les alimens, & que leur estomac dégage de la mauvaise substance, ne s'y trouve engagée de nouveau, en passant dans les enfans qu'ils mettroient au monde. Car ils croient que les ames des enfans qui viennent au monde, ne sont autre chose que ces particules de la substance de Dieu, qui entrant dans les peres, par le boire & par le manger, & passant d'eux dans leurs enfans, se trouvent engagées dans la chair. Or, puisqu'ils empêchent autant qu'ils peuvent ce qui est la fin du mariage, il est sans doute qu'ils l'improuvent & le condamnent.

Ils croient qu'Adam & Eve sont nés des *Puissances* sorties de la fumée, qu'ils ont eu un pere appellé *Saclas*, qui dévora les enfans de tous ses compagnons, & qui fit passer dans sa femme, & par elle dans les enfans qu'il en eut, tout ce qui s'étoit trouvé de la substance de Dieu dans ces enfans qu'il avoit dévorés.

Que le *Serpent* dont il est parlé dans la Genése, & qui, selon eux, ouvrit les yeux à nos premiers parens, & leur donna la connoissance du bien & du mal, n'étoit autre chose que ce même Jesus-Christ, qui est venu dans les derniers tems pour opérer la délivrance des ames, mais non pas celle des corps.

Que la chair dont il a paru revêtu, n'étoit point une véritable chair, mais une chair phantastique (c), propre à tromper les yeux des hommes ; & que sa mort & sa résurrection n'ont été que des illusions (d), non plus que le corps même qui a paru mourir & ressusciter. Que le Dieu qui a donné la Loi à Moyse (e), & qui a parlé par tout ce qu'il y a eu de Prophétes, parmi le peuple Juif, n'étoit point le véritable Dieu, mais un des *Princes de ténébres*.

Ils prétendent que le Nouveau Testament même a été falsifié (e) ; & sur ce fondement ils n'en reçoivent que ce qui leur plaît, & rejettent le reste ; & comme ils ne le reconnoissent pas pour véritable dans toutes ses parties, ils en font beaucoup moins de cas que de certains Livres apocryphes.

Ils croient que leur Patriarche est ce même Saint Esprit que Jesus-Christ avoit promis d'envoyer ; & que cette promesse n'a été accomplie que lorsque Manichée est venu au monde (f). C'est ainsi que cet imposteur parle de lui-même dans ses Livres, où il se qualifie *Apôtre*, c'est-à-dire, *Envoyé* de Jesus Christ, & se donne pour ce divin Esprit, que Jesus-Christ avoit promis d'envoyer. C'est pour cela qu'il avoit douze principaux Disciples, comme Jesus-Christ a eu douze Apôtres ; & cela se conserve encore présentement parmi les Manichéens. Car entre leurs *Elus*, il y en a deux principaux, qu'ils appellent *les Maîtres*, & un treiziéme qui est le Chef de ceux-là. Leurs Evêques sont aussi au nombre de soixante & douze, par rapport aux soixante & douze Disciples ; ce sont ces *Maîtres* qui les ordonnent, & eux ordonnent les Prêtres. Ces Evêques ont aussi leurs Diacres. Tous les autres d'entre ces *Elus*, qui ne sont ni *Maîtres*, ni *Evêques*, ni *Prêtres*, ni *Diacres*, s'appellent simplement *Elus*. Ils ne laissent pas d'envoyer de ceux là même pour maintenir ou étendre leur malheureuse Secte dans les lieux où elle est déja, ou pour la répandre dans ceux où elle n'est pas encore ; & ils choisissent pour cela ceux qui leur en paroissent le plus capables.

Ils ne croient pas que le Batéme de l'eau soit de nulle utilité

Liv. 4. ch. 1.

(a) Liv. 4. ch. 4. n. 3.

(b) Liv. 4. ch. 15 n. 26. Liv. 7. ch. 3. n. 4. & Lib. 10. n. 46. vers la fin, & Liv. 13 ch. 30 un peu avant la fin.

(c) Liv. 3. c. 6. n. 10. & Liv. 5. c. 9. n. 16. au commencement, & c. 10. vers la fin.

(d) Liv. 5. c. 9. n. 16.

(c) Liv. 3. c. 7. n. 13. & 14 & l. 9. ch. 4. n. 8. vers le commencement, & n. 11. vers la fin.

(e) Liv. 5. ch. 11.

(f) Liv. 5. ch 5. n. 9. un peu au dessous du milieu & l. 9. c. 4. n. 9. un peu avant le milieu.

à personne pour le salut (a) : aussi ne baptisent-ils point ceux qu'ils séduisent & qu'ils font entrer dans leur Secte.

Ils adressent leurs prieres au Soleil durant le jour, & se tournent en priant du côté où il paroît : & la nuit ils les adressent à la Lune, & se tournent de son côté, quand elle est sur l'Horizon : & quand elle ne paroît pas, ils se tournent du côté de l'Orient, tirant un peu vers le Nord ; parce que c'est par là que le Soleil revient du couchant au levant ; & ils prient toujours debout.

Ils ne veulent pas que le libre arbitre soit la source du péché ; ils l'attribuent à la *substance du mal* (b), qu'ils supposent comme un principe opposé à Dieu (c), & éternel comme lui, & qu'ils croient mêlé à la nature de l'homme (d), prétendant que toute chair est l'ouvrage de cette *mauvaise substance.*

Ainsi, au lieu de regarder comme une maladie de notre nature, corrompue dans le premier homme, cette *convoitise de la chair*, qui forme en nous des desirs contraires à ceux de l'esprit, ils croient que ce n'est autre chose que cette même *substance du mal*, qui est, selon eux, mêlée à notre nature (f), & qui lors même qu'elle est séparée de nous, & que nous en sommes purifiés & délivrés, subsiste dans la sienne propre, comme quelque chose de vivant & d'immortel ; & qu'ainsi quand la chair forme des desirs contraires à ceux de l'esprit, & que l'esprit en forme de contraires à ceux de la chair, ce sont deux ames & deux intelligences contraires, l'une bonne, & l'autre mauvaise, qui se combattent dans un même homme (g). Et au lieu que nous disons que ce vice de notre nature, que nous appellons la *concupiscence* sera quelque jour détruit, & qu'elle en sera guérie, ils prétendent que cela ne se fait que par la séparation de la *bonne substance* d'avec la *mauvaise* ; qui à la fin des siécles, & après l'embrasement général du monde, sera confinée dans je ne sçais quel globe, comme dans une espece de prison, où elle vivra éternellement, & que les ames, bonnes de leur nature, mais qui n'auront pu être séparées de la *mauvaise substance*, seront autour de ce globe, comme une espece de couverture, dont il sera environné de toutes parts.

(a) Liv. 4. c. 4. n. 8. & l. 5. c. 9. n. 16. vers le milieu.

(b) Liv. 4. c. 15. n. 26. vers la fin, & l. 5. c. 10. n. 18. & l. 7. c. 3. n. 4. & 5.

(c) Liv. 5. c. 10. n. 20. au commencem. & l. 13. c. 30. vers la fin.

(d) Liv. 4. c. 15. n. 26. au commencement.

(e) Liv. 5. c. 10. n. 20. vers la fin, & l. 7. c. 3. n. 4. & l. 13. c. 30. vers la fin.

(f) Liv. 5. c. 10. vers la fin, & liv. 8. ch. 10. dès le commencement, n. 22. & l. 9. c. 4. n. 10 au commencement.

(g) Liv. 8. ch. 10. n. 22. au commencement.

SAINT AUGUSTIN,

Dans la revue qu'il a faite de ses Ouvrages, Livre 2. Chapitre 6.

Les treize Livres de mes Confessions vont à louer la justice de Dieu, de tous les maux par où il a permis que j'aye passé ; & sa bonté, de tous les biens qu'il m'a faits. Cet Ouvrage éleve le cœur & l'esprit à Dieu. C'est au moins ce qu'il faisoit en moi pendant que j'y travaillois, & qu'il y fait encore quand je le relis. Peut-être que d'autres en jugent autrement ; mais je sçais qu'il y a beaucoup de nos freres qui ont eu & qui ont encore un grand goût pour ce Livre-là.

Je parle de moi dans les dix premiers Livres ; & dans les trois derniers, j'explique le commencement de la Genése, jusques à l'endroit où il est dit que Dieu se reposa le septiéme jour.

Dans un endroit du quatriéme Livre, où je parle de mes miseres, au sujet de la mort d'un de mes amis, je dis que *l'amitié qui étoit entre nous avoit fait, que nos deux ames n'en étoient qu'une* ; & j'ajoute, que *ce qui faisoit que je craignois de mourir après l'avoir perdu : c'étoit peut-être de peur que celui que j'avois tant aimé n'achevât de perdre un reste de vie, qu'il avoit encore en moi* ; ce qui me paroît une déclamation frivole, & qui n'auroit pas dû trouver place dans un Ouvrage aussi sérieux que celui

où je confesse mes miseres : quoique cette badinerie soit un peu corrigée par le mot de *peut-être*.

Ce que je dis encore dans le treizième Livre, que le *firmament a été placé entre les eaux spirituelles qui sont au-dessus ; & les eaux matérielles qui sont au-dessous*, n'a pas été assez pesé. Car la chose est très-difficile & très-cachée. Cet Ouvrage commence par ces paroles, *Seigneur, votre grandeur est infinie.*

Le même, dans sa seconde Lettre au Comte Darius, qui est la 231. de la nouvelle Edition, nombre sixiéme.

JE vous envoie le Livre de mes Confessions, puisque vous l'avez souhaité, mon cher fils ; & c'est avec la plus grande joie du monde, que je le donne à un aussi homme de bien & aussi solidement Chrétien que vous l'êtes. C'est dans ce Livre-là que vous devez me regarder, si vous voulez ne me pas louer au-delà de ce que je mérite : car c'est à moi-même, & à ce que je dis de moi dans cet Ouvrage, qu'il faut se rapporter de ce qui me regarde, & non pas aux autres. Considerez bien le portrait que vous y verrez de moi ; & voyez ce que j'étois de moi-même & par moi-même ; & si vous trouvez présentement en moi quelque chose qui vous plaise, louez-en avec moi celui que j'ai prétendu qu'on louât de ce qu'il a fait en moi. Car c'est à sa gloire que j'ai parlé de moi, & non pas à la mienne : aussi est-ce lui qui nous a faits ce que nous sommes, & non pas nous. Nous n'avions fait au contraire que nous perdre & nous défigurer nous-mêmes : mais celui qui nous avoit faits nous a refaits. Lors donc que vous m'aurez connu dans cet Ouvrage, tel que je suis, priez pour moi, afin qu'il plaise à Dieu d'achever ce qu'il a commencé en moi, & qu'il ne permette pas que je le défasse.

Le même dans le Livre du don de la persévérance, Ch. 20.

IL n'y a aucun de mes Ouvrages, qui ait été mieux reçu, & qui ait eu plus de cours, que celui de mes Confessions ; & quoiqu'il ait été fait & publié avant la naissance de l'Hérésie Pélagienne, vous sçavez combien de fois je dis à Dieu dans cet Ouvrage. *Commandez-nous, Seigneur, ce que vous desirez de nous : mais donnez-nous ce que vous nous commandez.*

Possidius, dans le prologue de la vie de Saint Augustin.

CE qu'Augustin a eu en vue, quand il a écrit le Livre de ses Confessions, a été d'empêcher que sur ce qu'on pourroit avoir entendu dire de lui, on n'en eût trop bonne opinion : & qu'on le crût autre que ce qu'il sçavoit qu'il étoit.

Adam Salsbout, de l'Ordre de S. François, dans un de ses Sermons sur la crainte de Dieu, après avoir cité quelque chose du quatriéme Livre des Confessions de saint Augustin, Chapitre 16. & du cinquiéme, Chapitre 4. ajoute :

VOila un beau mot, & bien digne du grand Augustin. O combien souhaiterois-je que ce Livre de ces Confessions fût familier à tous ceux qui m'écoutent ; qu'ils l'eussent sans cesse entre les mains, & qu'ils le lussent & le relussent sans cesse ! Car il n'y a point de Livre au monde plus capable de déprendre le cœur de l'homme de toutes ces choses vaines, passageres & périssables que le monde nous présente, & de nous guérir de l'amour propre. Je l'ai connu trop tard ; & je ne m'en console point.

Le Pere Cavillon, Jesuite, dans un endroit où il parle des Confessions de Saint Augustin.

LES Confessions de Saint Augustin sont de tous ses Ouvrages celui qui est le plus rempli du feu de l'amour de Dieu, & le plus propre à l'allumer dans les cœurs ; le plus plein d'onction, & le plus capable d'en inspirer, & où l'on voit le mieux

l'exactitude & la fidélité de ce saint homme, à tenir compte de tous les bienfaits qu'il avoit reçus de la miséricorde de Dieu. C'est là qu'on apprend ce que c'est qu'un cœur pénétré de reconnoissance des graces de Dieu, embrasé d'amour pour son Libérateur, & qui fait tout son plaisir d'en publier les grandeurs & d'en chanter les louanges: & quiconque lira cet Ouvrage, ne pourra s'empêcher d'admirer, combien ce feu divin que Jesus-Christ est venu répandre sur la terre, étoit ardent dans le cœur de ce grand Saint.

Saint Augustin a fait le Livre de ses Confessions l'an 400. de Jesus-Christ, qui étoit le 45. de son âge, & le 5. de son Episcopat.

Les Notes se rapportent, non à ce qui suit les chiffres qui y renvoient, mais à ce qui les précéde immédiatement.

Quand on cite dans les Notes les Ouvrages de Saint Augustin, c'est toujours selon l'ordre de la nouvelle Edition.



SOMMAIRE

DU PREMIER LIVRE.

IL commence par invoquer Dieu, & après lui avoir fait un humble aveu de ses miseres; il vient à parler de sa naissance & de son enfance, jusques à la quinziéme année de son âge, & de ses péchés depuis le berceau, jusques à cet âge-là; du malheur des enfans, d'avoir à dépendre des fausses opinions des autres; du tort que leur fait la maniere dont on les éléve d'ordinaire, & que la coutume autorise, quoiqu'elle ne soit propre qu'à les corrompre; de l'ardeur qu'il avoit dans son enfance pour les amusemens ordinaires de cet âge-la, & de l'aversion qu'elle lui donnoit pour l'étude; des marques par où la corruption de l'homme se fait voir dès l'enfance, & de ce qui paroît en nous dès cet âge-la: des merveilles de la sagesse & de la bonté de Dieu.

LES



LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Grandeur de Dieu. Qu'il est au-dessus de la force des hommes d'entreprendre de le louer. Que c'est lui-même qui nous y porte. Que nous ne sçaurions trouver de repos qu'en Dieu, & pourquoi? Qu'il faut de la foi pour invoquer Dieu, & pour le chercher.

1. EIGNEUR, votre grandeur est infinie: votre puissance est sans bornes aussi bien que votre sagesse, & vous êtes infiniment au-dessus de toutes les louanges qu'on vous peut donner. Cependant un homme, c'est-à-dire, une très-petite parcelle des ouvrages de vos mains, veut entreprendre de vous louer; un homme qui, de quelque côté qu'il se tourne, porte avec lui le poids de sa mortalité, qui lui remettant sans cesse devant les yeux, & son péché, & la peine dont il a été suivi, le devroit faire souvenir sans cesse que vous résistez aux orgueilleux. Il veut vous louer néanmoins, cet homme, cette petite partie des ouvrages de vos mains, il veut vous louer, & c'est vous-même qui lui en inspirez le dessein, & qui faites qu'après avoir cherché inutilement son bonheur en toute autre chose, il le trouve enfin à vous louer; car VOUS NOUS avez faits pour vous, & notre cœur est toujours dans l'agitation & dans le trouble, jusqu'à ce qu'il soit au point de ne chercher son repos qu'en vous. Mais faites-moi

Ps. 144. 3. 146. 5.

Jac. 4. 6.

Pourquoi il n'y a pour nous de repos qu'en Dieu.

comprendre, Seigneur, lequel des deux va devant, de vous invoquer ou de vous louer; & s'il faut vous connoître pour vous invoquer, ou vous invoquer
Rom. 10. 14. pour vous connoître. Car comment vous invoquer si l'on ne vous connoît? ne seroit-on pas en danger
Ps. 21. 27. d'invoquer quelqu'autre chose au lieu de vous? mais aussi ne faut-il pas commencer par vous invoquer pour arriver à vous connoître?

Il faut de la foi pour prier. Au moins ne sçauroit-on vous invoquer si l'on ne croit en vous; ni croire en vous, si quelqu'un ne vous annonce & ne vous prêche; & ce n'est qu'après que vous avez été annoncé, que ceux qui vous cherchent parviennent à vous louer: car en vous
Matth. 7. 8. cherchant ils vous trouvent; & quand ils vous ont trouvé, ils vous louent.

Comment on cherche Dieu. Ce sera donc en vous invoquant, Seigneur, que je vous chercherai, & ce sera par la foi qui me fait croire en vous que je vous invoquerai: car vous m'avez été annoncé. Ainsi c'est ma foi qui vous invoque, cette foi que vous m'avez donnée, que vous m'avez inspirée par l'Homme-Dieu, Jesus-Christ votre Fils, & par le ministére de ceux qui vous annoncent & qui vous prêchent.

CHAPITRE II.

Ce que c'est qu'invoquer Dieu. Que Dieu est dans tous ses ouvrages, sans qu'il y en ait aucun qui le contienne.

2. ET que fais-je, quand j'invoque mon Seigneur & mon Dieu, sinon de l'appeller pour le faire venir en moi? mais qu'y a-t-il en moi où mon Dieu puisse venir? quoi, Dieu venir en moi! Le Dieu qui a fait le ciel & la terre? Y a-t-il donc quelque chose en moi qui puisse vous contenir, ô mon Dieu? Le ciel & la terre qui m'enferment & qui me contiennent, sont-ils eux-mêmes capables de vous contenir?

Peut-être que c'est vous contenir que d'être, & que ce qui fait que tout ce qui existe vous contient, c'est que vous en êtes l'Auteur & le Créateur, & que rien
a ne seroit sans vous. (a) Ainsi dès-là que je suis, pourquoi vous demander que vous veniez en moi, puisque si vous n'y étiez, je ne serois point? Mais je suis d'ailleurs si éloigné de vous contenir, que vous êtes

(a) Contre les Manichéens, qui prétendoient qu'il y avoit bien des choses qui n'étoient point l'ouvrage de Dieu.

dans l'enfer où je ne suis pas : car votre parole m'apprend, *que si je descends dans l'enfer, je vous y trouverai.* P. 138. 8.

Il est donc vrai, ô mon Dieu, que je ne serois point si vous n'étiez en moi, ou plûtôt si je n'étois en vous, puisque toutes choses sont sorties de vous, & que vous les contenez toutes. Mais à me regarder comme étant en vous, aussi bien qu'à vous regarder comme étant en moi, j'ai toujours sujet de vous demander : Seigneur, qu'est-ce que je fais, quand je vous invoque, c'est-à-dire, quand je vous appelle pour venir en moi, puisque moi-même je suis en vous ? D'où pourriez-vous venir en moi ? Vous dites que vous remplissez la capacité du ciel & de la terre ; seroit-ce donc de-là que vous pourriez venir en moi, si j'étois quelque part hors de cette capacité qui m'enferme ?

Ce qui fait que les choses sont. Rom. 11. 36. Jérém. 23. 24.

CHAPITRE III.

De quelle maniere Dieu est par tout ; & comment il faut concevoir son immensité.

3. MAis quoique vous remplissiez le ciel & la terre, peut-on dire pour cela qu'ils vous contiennent ; ou que ce qui fait qu'ils ne vous contiennent pas, c'est que non seulement vous les remplissez, mais que vous passez encore au-delà ? Car où s'étendroit ce reste de vous-même, qui passeroit l'étendue du ciel & de la terre ? Ne faut-il donc pas plûtôt dire, que bien loin d'avoir besoin que nulle chose vous contienne, c'est vous qui contenez toutes choses, & que c'est en les contenant que vous les remplissez ? Aussi n'êtes-vous pas comme une liqueur dont les parties ne demeurent ensemble, que parce que le vase qui en est plein, les lie en les contenant ; & quand ce que vous remplissez s'en iroit en piéces, vous ne vous écouleriez pas pour cela. Ainsi tant s'en faut que vous tombiez quand vous vous répandez sur nous, que vous nous relevez au contraire par cette effusion ; & bien loin qu'elle vous désunisse, c'est par elle que vous nous réunissez en vous.

Quelle idée il faut avoir de l'immensité de Dieu.

De toutes les choses que vous remplissez (a), il n'y en a donc aucune où vous ne soyez tout entier, sans néanmoins qu'elles vous contiennent & qu'elles vous

(a) Saint Augustin n'insiste si long-tems sur cela que pour saper toujours en passant les fausses opinions des Manichéens sur la nature de Dieu.

enferment. Mais quand on dit que nulle chose ne vous enferme & ne vous contient tout entier, cela ne veut pas dire que l'étendue & la capacité de tous les êtres, ne contient qu'une partie de vous-même, soit que l'on conçut qu'ils ne continssent tous ensemble que la même partie, ou que chacun contint la sienne; les plus grands une plus grande, & les plus petits une plus petite, comme si vous aviez des parties, & qu'il y en eût de plus grandes & de plus petites les unes que les autres. Ce qu'il faut donc concevoir par-là, c'est qu'ENCORE que vous soyez tout entier en toutes choses, il n'y en a aucune qui vous enferme & qui vous contienne.

CHAPITRE IV.

Idée magnifique de la nature & de la grandeur de Dieu.

4. QU'ESTES-VOUS donc, ô mon Dieu? qu'êtes-vous, sinon le Dieu & le Maître de toutes choses? Car *y a-t-il quelqu'autre Dieu ou quelqu'autre Seigneur que vous?* Vous êtes infiniment grand, infiniment bon, infiniment miséricordieux, infiniment juste. Nulle beauté n'est comparable à la vôtre; rien ne résiste à votre force, rien ne borne votre puissance. Vous êtes présent par tout, sans paroître nulle part; vous êtes toujours le même, & vous présentez toujours, pour ainsi dire, la même forme à ceux qui vous considérent, sans qu'on puisse jamais arriver à vous comprendre. Vous ne changez jamais, & vous faites tous les changemens qui arrivent dans le monde. Aussi incapable de renouvellement, qu'éxemt de consomption & de défaillance, vous renouvellez toutes choses, & vous consumez les orgueilleux (a) par une défaillance insensible. Toujours en action, toujours en repos; recueillant & amassant incessamment, sans avoir besoin de rien: soutenant, remplissant, & conservant toutes choses; donnant à chacun, non seulement son être, mais son accroissement & sa perfection; demandant sans cesse, quoique rien ne vous manque.

Ps. 17. 32.

Vous aimez, mais sans passion; vous êtes jaloux, mais sans trouble; vous vous repentez, mais sans

(a) C'est-à-dire, ceux qui vivent pour eux-mêmes, & qui cherchent leur bonheur ailleurs qu'en Dieu. *Voyez la fin du 16. Chap. du Livre 7. & la 55. Lettre de S. Augustin, nombre 28.*

vous rien reprocher; vous entrez en colere, mais vous n'en êtes pas plus ému; vous changez vos opérations, mais jamais vos desseins; vous retrouvez, sans avoir jamais rien perdu; vous aimez à gagner, sans avoir nulle indigence; vous exigez du profit de vos dons, sans être avare. Quoique personne n'ait rien qui ne soit à vous, on vous constitue débiteur quand on vous donne; cependant c'est sans rien devoir à personne, que vous rendez à chacun ce qui lui est dû. Enfin, quoique vous remettiez ce qu'on vous doit, vous n'y perdez rien, & vous n'en êtes pas plus pauvre.

Mais qu'est-ce que tout ce que je dis ici, ô mon Dieu! ô ma vie, ô mes chastes délices; & qu'est-ce que tout ce que l'on peut dire en parlant de vous? Et néanmoins MALHEUR à ceux qui se taisent sur votre sujet: car de quoi que ce soit que l'on parle, on ne dit rien si l'on ne parle de vous.

CHAPITRE V.

Il demande la grace de bien comprendre quel bien c'est que de posséder Dieu; & pour obtenir que Dieu se donne à lui, il commence par un humble aveu de ses péchés & de ses miséres.

5. QUAND sera-ce, ô mon Dieu, que je goûterai pleinement & sans partage le repos qui se trouve en vous? Quand sera-ce que vous viendrez dans mon cœur; & que vous me transporterez hors de moi-même par une sainte ivresse, qui me fasse oublier tous mes maux, pour ne me plus souvenir que de vous, & pour m'attacher à vous seul, comme à mon unique bien? Car que n'êtes-vous point pour moi? Rendez-moi capable par votre miséricorde de le comprendre & de le dire. Et que suis-je pour vous, & par où suis-je digne que vous me commandiez de vous aimer? Vous me le commandez néanmoins, (a) Seigneur; & si j'y manque, votre colére s'allume contre moi, & vous me menacez d'une effroyable misére, comme si ce n'en étoit pas une assez grande que de ne vous point aimer.

Belle Priere.

a

Dites-moi, Seigneur, ce que vous êtes à mon ame, dites-le moi, je vous en conjure par la grandeur de vos miséricordes; dites à mon ame: *Je suis ton salut*; mais dites-le lui de telle sorte qu'elle le

Il n'y a que Dieu qui puisse nous faire comprendre ce qu'il est pour nous.

(a) Car tout le culte que Dieu demande de nous se réduit à l'aimer. *Voyez la 167. Lettre de S. Augustin, nombre 11.*

comprenne. Voilà mon cœur prêt à vous entendre, ô mon Dieu ; ouvrez son oreille secrette, & dites-lui :
Ps. 34. 3. *Je suis ton salut.* Faites qu'à cette voix je coure vers vous, que je vous trouve, & que je m'attache à vous pour jamais. Laissez-moi voir, ô mon Dieu, la beauté de votre visage. FAITES que je meure à moi-même pour être capable de le voir, de peur que faute de le voir je ne meure.

A quel prix on peut espérer de voir Dieu.

6. MON AME est une maison bien étroite pour vous recevoir ; mais c'est à vous à la dilater. Elle est toute en ruine, mais c'est à vous à la réparer ; vous y trouverez bien des choses capables de blesser vos yeux, je le sçais, je le confesse ; mais qui peut la purifier que vous ; & n'est-ce pas à vous que je dois dire
Ps. 18. 13. a avec le Prophète : *Purifiez-moi, Seigneur, de mes péchés secrets ; & n'imputez point ceux d'autrui* (a) *à votre serviteur ?*

Ps. 115. 1. Or, si je parle ici, c'est que je crois : vous le sçavez, Seigneur, & que j'ai commencé par m'accuser moi-
Ps. 31. 5. même devant vous de toutes mes iniquités. La confiance que j'ai en votre miséricorde me fait croire que vous m'avez remis tout ce qui étoit sorti de la corruption de mon cœur. Je ne compte que sur cela seul, ô mon Dieu, & JE SUIS bien éloigné d'entrer en contestation avec vous ; de vouloir trouver ma cause bonne contre vous, qui êtes la vérité même. Ce seroit
Jérém. 2. 9. vouloir me tromper moi-même, & ce mensonge d'i-
Ps. 26. 12. niquité m'accableroit de nouveau. Je n'entre donc
Ps. 129. 3. point en contestation avec vous : car *Si vous vouliez compter avec nous à la rigueur, qui pourroit subsister devant le tribunal de votre justice ?*

Sur quoi notre espérance peut être appuyée.

(a) C'est-à-dire, ceux où l'on tombe par la suggestion d'autrui. *S. Augustin, liv. 3. du Libre Arbitre, chap.* 10.

CHAPITRE VI.

Il commence à parler de sa naissance, & de ce que sont les hommes dans les premiers tems de l'enfance qu'il décrit d'une maniere admirable, & où il fait remarquer les merveilles de la bonté & de la providence de Dieu ; & à l'occasion du peu de durée de la vie des hommes, & de chacun des âges dont elle est composée, il parle de l'éternité & de l'immutabilité de Dieu, & en donne la plus grande & la plus belle idée du monde.

Gen. 18. 27. 7. SOUFFREZ donc, ô mon Dieu, que je parle à votre miséricorde, quoique je ne sois que cen-

dre & que poussiére. C'est à elle seule que je parle, & non pas aux hommes, qui se moqueroient peut-être de ce que j'ai à vous dire. Peut-être que vous vous en moquerez aussi, mais vous reviendrez à avoir pitié de moi. Ce que j'ai donc à vous dire, Seigneur, c'est que je ne sçais d'où je suis venu, où je me trouve, c'est-à-dire, dans cette vie mortelle, ou dans cette mort vivante : car je ne sçais lequel de ces deux noms lui convient le mieux. *Ce que c'est que la vie présente.*

Il ne me peut rester aucun souvenir de ma naissance; mais je sçais, Seigneur, selon ce que j'ai appris de ceux par qui vous m'avez fait naître, qu'en venant au monde j'y ai été reçu dans le sein de votre bonté & de votre providence : puisque c'est elle qui m'a fait trouver dans le lait des nourrices le secours nécessaire à ma foiblesse. Car si les mammelles de ma mere & de mes nourrices se trouvoient pleines de lait, c'étoit vous, Seigneur, qui les en remplissiez, & non pas elles, c'étoit vous qui me fournissiez par elles cet aliment que vous avez institué pour les enfans, par un effet de ces dispositions admirables par lesquelles vous pourvoyez à tout, & qui descendent dans tous les besoins de vos créatures.

C'étoit vous qui faisiez que je n'en voulois pas prendre plus que vous ne m'en vouliez donner, & que celles qui me nourrissoient vouloient bien me donner ce que vous leur en donniez. Car ce mouvement qui les portoit à me donner ce lait dont elles étoient pleines, & à se soulager en me le donnant, est un effet de l'ordre que vous avez établi en toutes choses, & qui faisoit que c'étoit un bien pour elles, que je tirasse d'elles le bien qui me convenoit, & qui ne me venoit pas d'elles, mais de vous par elles, puisqu'IL N'Y a point de bien qui ne vienne de vous, ô mon Dieu, & que c'est de vous que je tiens tout ce qui concourt à la conservation de ma vie. C'est ce que j'ai reconnu long-tems depuis, & que vous m'avez fait entendre par tous les biens que vous nous faites, & au dedans & au dehors, comme par autant de bouches qui publient la grandeur de vos libéralités. Car tout ce que je sçavois faire en ce tems-là, c'étoit de sucer le lait, de goûter ce qui me faisoit quelque plaisir, & de pleurer quand quelque chose me faisoit du mal.

8. Peu de tems après, je commençai à rire, d'abord en dormant, puis éveillé, à ce que j'ai entendu

dire ; & je n'ai pas eu de peine à le croire, ayant vu la même chose dans d'autres enfans : car il ne s'est rien conservé de tout cela dans ma mémoire. Ensuite je devins peu à peu capable de remarquer la différence des lieux où l'on me portoit, & je tâchois de faire entendre ce que je voulois à ceux qui pouvoient y satisfaire : mais je n'en pouvois venir à bout, parce que ces mouvemens de ma volonté étoient au dedans de moi, & eux au dehors, & qu'aucun de leurs sens ne leur donnoit moyen de voir dans mon ame. Je m'efforçois donc de marquer mes volontés par des mouvemens & des cris tels que j'étois capable d'en faire, mais qui n'exprimoient ce qui se passoit en moi que d'une maniére fort confuse & fort imparfaite. Et lorsqu'on ne m'obéissoit pas, soit faute de m'entendre, ou de peur que ce que je demandois ne me fît mal, j'entrois en colére, comme si de grandes personnes, des personnes libres, & sur qui je n'avois aucun droit, eussent été obligées de m'obéir ; & ne pouvant me venger d'elles autrement, je m'en vengeois par mes larmes. Voilà ce que je remarque dans d'autres enfans, qui sans rien sçavoir de toutes ces choses, m'en ont plus appris que ceux qui m'ont élevé, quoiqu'ils les sçussent.

Ce que c'est que l'éternité de Dieu.

9. Mais enfin tout cela est passé, & quoique je sois encore, mon enfance n'est plus, au lieu que RIEN ne passe jamais, Seigneur, de tout ce qui est en vous. Vous êtes toujours vivant ; vous êtes avant tous les siécles, & avant tout ce qu'on pourroit concevoir qui les eût devancés : car vous êtes le Dieu & le Seigneur de tous les êtres, qui ne sont tous, que parce que vous les avez créés. (a) En vous subsiste la cause stable & permanente de toutes les choses qui sont le plus sujettes à l'instabilité, l'origine immuable de toutes celles qui sont le plus sujettes à changer ; les idées & les raisons éternelles & vivantes de toutes celles qui ont le moins de durée, & de celles qui sont privées de vie & de raison.

Ne dédaignez pas, Majesté infinie, de vous abaisser jusqu'à écouter mes demandes ; compatissez à ma misere & à mon ignorance, Pere de miséricorde, & dites-moi si mon enfance a succédé à quelqu'autre âge qui fût déja passé quand elle a commencé, & si l'on peut regarder comme un premier âge le tems que

(a) Contre les Manichéens, qui prétendoient qu'il y avoit bien des choses qui n'étoient point l'ouvrage de Dieu.

j'ai demeuré dans le ventre de ma mere. J'ai ouï dire aussi quelque chose de ce qui s'est passé à mon égard dans ce tems-là, & j'ai vu des femmes dans le même état où ma mere étoit alors ; mais avant ce tems-là même étois-je quelque chose ? étois-je quelque part, ô mon Dieu, ô la douceur de ma vie ? Je n'ai personne qui m'en puisse rien apprendre, & je n'ai pu consulter sur cela, ni mon pere, ni ma mere, ni ma propre mémoire, ni l'expérience des autres. Mais peut-être que vous vous moquez de moi, quand je vous fais de telles questions, & que vous voulez que je me borne à vous louer de ce qui m'est connu.

10. Je vous loue donc & vous rends graces, ô mon Dieu, souverain Seigneur du ciel & de la terre, de toutes les merveilles que vous avez opérées en moi dès le commencement de ma vie, & dans le cours de mon enfance. Car encore que ma mémoire n'en ait rien conservé, vous nous faites connoître ces premieres particularités de notre vie, par ce que nous voyons dans les autres, & par la créance même que nous donnons au rapport de ceux qui en ont été témoins, quoique ce ne soient que des femmes simples & peu éclairées. J'ai grand sujet de vous en louer, puisque j'avois dès-lors l'être & la vie, & que même vers la fin de ce premier âge je commençois à chercher des moyens & des signes qui pussent exprimer mes pensées.

Et quel autre que vous, pourroit être l'Auteur d'un tel ouvrage ? Quelqu'un peut-il avoir été l'ouvrier & le créateur de lui-même ? & y a-t-il quelqu'autre canal par où l'être & la vie pût couler en nous que vous seul, ô mon Dieu, qui nous faites ce que nous sommes, & en qui l'être & la vie ne sont point choses différentes, parce que vous êtes l'être & la vie par essence, & que vous êtes l'un & l'autre, & tout ce que vous êtes au souverain degré, sans qu'il vous arrive jamais aucune sorte de changement ? CAR LES JOURS ne s'écoulent point à votre égard ; quoique ce soit en vous qu'ils s'écoulent, puisqu'ils sont en vous comme tout le reste, & que comme c'est en vous & par vous que subsiste tout ce qui subsiste, c'est aussi en vous & par vous que passe tout ce qui se passe.

Prérogative de la nature de Dieu.

Eternité & immutabilité de Dieu.

Ps. 101. 28.

Comme donc vos ANNÉES ne passent point, elles ne sont toutes qu'un jour toujours présent, & qui ne s'écoule jamais ; & cependant combien de jours ont passé pour nous & pour nos peres, par cet

Ce que c'est que l'éternité.

aujourd'hui perpétuel dont vous jouissez, & qui assigne à chacun de nos jours sa durée, & leur donne le peu qu'ils ont d'être & de subsistence ; & combien y en passera-t-il encore de la même sorte ?

Mais vous, Seigneur, vous êtes toujours le même ; & il n'y a pour vous qu'un jour éternel, toujours présent, & selon lequel il est vrai de dire que vous faites aujourd'hui tout ce que vous avez fait, à remonter jusqu'au commencement des tems ; & que vous ferez aujourd'hui tout ce que vous ferez dans la suite de tous les siécles.

Il ne s'agit pas tant de comprendre ce que l'on croit de Dieu, que de n'en rien croire que de vrai.

S'il y en a qui ne comprennent pas ce que je dis, je ne sçaurois qu'y faire. Mais que ceux-là mêmes fassent leur joie de ces merveilles qui les passent. Qu'ils en fassent leur joie, encore une fois, tout incompréhensibles qu'elles sont pour eux, & QU'ILS aiment mieux arriver en vous cherchant à ce que vous êtes véritablement, quoiqu'ils ne puissent le comprendre, que non pas à quelque chose qu'ils pourroient comprendre, mais qui seroit tout autre chose que vous.

CHAPITRE VII.

Il fait voir qu'il y a de la corruption & de la malignité dans les enfans même qui sont encore à la mammelle. Que tout ce qu'on y remarque d'ailleurs est admirable, que ce sont autant de merveilles de la toute-puissance de Dieu ; & que nous aurions toujours grand sujet de le louer quand nous n'en aurions point reçu d'autres bienfaits.

11. EXAUCEZ-NOUS, Seigneur, & faites-nous miséricorde. Malheur aux hommes à cause de leurs péchés ! & que suis-je, moi qui parle de la sorte, sinon un homme & un pécheur ? Cependant vous avez pitié de cet homme, parce que vous êtes l'auteur de son être, mais non pas de son péché. Qui pourra marquer les péchés de mon enfance ? car il n'y a point d'homme sans péché & sans souillure devant vos yeux, non pas même l'enfant qui n'est né que depuis un jour. Qui me marquera donc les péchés de mon enfance ? Pourroit-ce être quelqu'autre enfant en qui je puisse voir une image de ce qui s'est passé en moi dans cet âge dont il ne me peut rester aucun souvenir ?

Job. 25. 4.

La corruption de

Mais en quoi est-ce que je péchois alors ? peut-être en ce que l'ardeur que j'avois de tetter alloit jus-

qu'à me faire pleurer : car qui peut douter qu'une pareille ardeur pour la nourriture qui m'est propre présentement ne fût une faute digne de blâme & de correction ? ce que je faisois donc alors étoit blâmable, quoique dans l'incapacité où j'étois de comprendre les remontrances qu'on eût pu me faire sur ce sujet, la raison non plus que la coutume ne souffroit pas qu'on m'en fît. Mais enfin, dès-là qu'avec l'âge nous nous défaisons de ces maniéres, il est clair qu'elles sont vicieuses, puisque LA RAISON ne nous porte à nous défaire que de ce qui est mauvais ; & que l'on ne sçauroit dire que dans cet âge-là même, il fût bien de vouloir avoir, à quelque prix que ce fût, des choses qu'on n'auroit pu me donner sans me nuire ; & d'en venir aux larmes & à la colére contre ceux qui avoient soin de moi, qui ne dépendoient point de moi, qui avoient au-dessus de moi la raison & le discernement, & même contre ceux qui m'avoient mis au monde ; de les fraper, & de tâcher de leur faire du mal, parce qu'ils ne m'obéïssoient pas, & dans des choses qui m'auroient été pernicieuses.

l'homme paroît dès sa premiére enfance.

CE N'EST donc que par l'impuissance de nuire qu'on peut dire qu'il y a de l'innocence dans les enfans, & non pas par la disposition de leur cœur. J'en ai vu un qui ne parloit pas encore, & qui étoit si transporté d'envie & de jalousie contre un autre qui tettoit la même nourrice, qu'il en étoit tout pâle, & qu'il ne regardoit ce frere de lait qu'avec des yeux de haine & de colére. Cela se voit tous les jours ; & il y a même de certaines pratiques superstitieuses, par où les meres & les nourrices prétendent expier ces choses-la : mais enfin, un enfant est-il innocent, lorsqu'il ne peut souffrir qu'un autre, qui est sans secours, partage avec lui le lait d'une nourrice qui en a abondamment & suffisamment pour tous les deux ?

Par où on peut dire que les enfans sont innocens.

Cependant, quoique ce soit un vice, & un vice considérable, on le souffre dans les enfans, & on ne les en aime pas moins, parce qu'on sçait que cela s'en ira avec l'âge : mais quoique l'on ait cette indulgence pour les enfans, & que vous l'approuviez, Seigneur, on ne l'auroit pas pour des personnes d'un âge plus avancé, en qui l'on remarqueroit la même chose.

12. Ce corps qui dès les premiers momens de mon enfance s'est trouvé assorti de tous ses membres, muni

de tous ses sens, orné de la proportion de toutes ses parties, est donc votre ouvrage, (a) ô mon Seigneur & mon Dieu. C'est vous qui lui avez donné la vie, & qui lui avez imprimé cet instinct toujours en action par où chacun veille à la conservation de son être, & vous voulez que je vous en loue, & que je vous en rende graces, & que je commence par-là de chanter vos grandeurs & la gloire de votre nom. Car je ne laisserois pas d'être obligé de reconnoître votre puissance & votre bonté, quand vous ne m'auriez point fait d'autres biens que ceux-là, qui non plus que tous les autres ne peuvent venir que de vous seul, dont l'unité & la simplicité reluisent dans le rapport qui lie la multiplicité & la variété de tous les êtres; la beauté dans tout ce qu'il y a de beau, & qui n'est tel que par une impression & un rejaillissement de cette beauté primitive & originelle qui est en vous; & la sagesse dans les loix admirables de l'ordre par lequel vous rangez & compassez toutes choses.

Ps. 91. 2.

Tout montre Dieu à ceux qui ont les yeux de l'esprit sains & ouverts.

Je ne sçais de ces premiers tems de mon enfance que ce que l'on m'en a dit, & à quoi ce que j'ai remarqué dans d'autres enfans, m'a fait voir que je pouvois ajouter foi : car il ne m'en est non plus resté de souvenir que de celui que j'ai passé dans le ventre de ma mere; ainsi, à peine puis-je le regarder comme ayant fait partie de la vie que je mene ici-bas.

Ps. 50. 7.

Or, s'il y avoit du péché en moi dès ce tems-là, & si j'ai même été conçu dans l'iniquité, en quel lieu, en quel tems est-ce que votre serviteur peut dire, ô mon Seigneur & mon Dieu, qu'il ait été innocent? Mais je laisse là ce premier âge; & en vain m'y arrêterois-je présentement, puisqu'il ne m'en reste pas le moindre souvenir.

(a) Contre les Manichéens, qui prétendoient que toute chair étoit l'ouvrage du mauvais Dieu qu'ils supposoient.

CHAPITRE VIII.

Il parle du tems où sa raison commença à se déveloper, & de la maniére dont les enfans apprennent à parler.

13. POUR venir de cette premiére enfance à l'état où je suis, il a fallu passer par une autre enfance, un peu moins enfance que la premiére, & où la raison commence à se déveloper; ou plûtôt cette seconde enfance est survenue, & a été, pour ainsi

dire, entée sur la premiére, qu'on ne peut pas dire qui s'en fût allée, comme si elle m'eût quitté pour aller autre part : mais enfin, elle n'étoit plus; puisque d'un enfant à la mammelle, & qui ne parloit point encore, j'étois devenu un enfant un peu plus grand, & qui commençoit à parler.

Je me souviens de cet état; & j'ai remarqué depuis par où j'ai appris à parler, & que ce n'a pas été par aucune méthode, ni par aucune leçon que des personnes plus avancées en âge m'ayent faite pour m'apprendre les mots, comme on m'en fit bientôt après pour m'apprendre à lire, mais par la force de l'intelligence naturelle que vous avez mise en moi, ô mon Dieu. Car voyant qu'avec tous les efforts que je pouvois faire, & par les différens sons de ma voix, & par le mouvement & l'agitation que je me donnois, pour exprimer ce que je voulois, afin qu'on y satisfît; je ne pouvois venir à bout de le faire entendre parfaitement, ni à tous ceux que j'aurois voulu; je commençai à comprendre & à remarquer que puisqu'au son de certains mots on se portoit vers certaines choses, il falloit que ces mots fussent les noms par où on exprimoit ces choses-la. Ce fut donc par les gestes & les divers mouvemens du corps de ceux qui parloient devant moi, que je compris ce que leurs paroles vouloient dire. Aussi est-ce comme une langue naturelle, commune à toutes les nations; car les divers mouvemens du visage, des yeux & des autres parties du corps, aussi bien que le son de la voix, expriment les mouvemens de l'ame pour tout ce qu'elle veut avoir ou faire, conserver ou rejetter. C'est ainsi qu'à force d'entendre les mêmes paroles employées & mises en leur place dans plusieurs différens discours, je remarquai peu à peu ce qu'elles vouloient dire; & ayant dressé ma langue à les prononcer, je m'en servis pour exprimer mes desirs & mes volontés.

Comment les enfans apprennent à parler.

Voilà de quelle sorte l'usage des signes établis entre les hommes pour communiquer leurs pensées, me devint commun avec ceux avec qui j'étois; & par-là je commençai d'entrer plus avant dans le commerce orageux & tumultueux de la vie humaine, demeurant toujours dépendant de mon pere & de ma mere, & soumis aux volontés de ceux qui avoient soin de moi.

Nos miséres augmentent à proportion que nous entrons plus avant dans le commerce des hommes.

CHAPITRE IX.

Quel malheur c'est pour les enfans d'avoir à dépendre des fausses opinions de ceux qui les élevent. Combien on avoit de peine à le faire étudier dans son enfance. Comment on commença de lui faire connoître Dieu. Combien il craignoit le fouet, quoiqu'il s'y exposât sans cesse ; & combien ceux qui châtient les enfans, sont enfans eux-mêmes, & dignes de châtimens.

Dépendances des fausses opinions des hommes, premier malheur de l'enfance.

14. QUELLES miséres n'ai-je point eues à essuyer dans cet état, ô mon Dieu, & de combien de fausses opinions me suis-je vu le jouet ? Car ce qu'on me mettoit sans cesse devant les yeux durant mon enfance, & à quoi l'on réduisoit ce qu'on appelloit bien vivre, c'étoit de suivre les avis de ceux qui m'instruisoient, & d'arriver par-là à être estimé dans le monde, & à exceller dans cet art de bien parler, qui ouvre le chemin aux vains honneurs & aux fausses richesses du siécle.

Ensuite on me mit à l'école pour apprendre les premiers élémens des Lettres. J'étois assez misérable pour ne pas voir combien cela me devoit être utile ; cependant on ne laissoit pas de me châtier, quand je n'apprenois pas bien, & cette sévérité dont on usoit envers moi, étant approuvée des personnes d'un âge plus avancé ; parce que ceux qui ont vécu avant nous, nous ont frayé ce chemin fâcheux, par où on me forçoit de marcher, & qui est comme une multiplication des peines & des maux à quoi les enfans d'Adam ont été condamnés.

Je tombai dès ce tems-la entre les mains de quelques-uns de ceux qui ont soin de vous invoquer, ô mon Dieu, & je compris par ce qu'ils me disoient de vous, & selon les idées que j'étois capable de m'en former à cet âge-la, que vous étiez quelque chose de grand ; & qu'encore que vous fussiez invisible & hors de la portée de nos sens, vous pouviez nous exaucer & nous secourir. Aussi commençai-je dès mon enfance à vous prier & à vous regarder comme mon recours & mon appui ; & à mesure que ma langue se dénouoit, j'employois ces premiers mouvemens à vous invoquer ; & tout petit que j'étois, je vous priois avec une ardeur qui n'étoit pas petite, que je n'eusse point le fouet à l'école. Cependant, lorsque pour me

préserver de l'égarement où l'impunité m'auroit jetté, vous refusiez de m'exaucer ; ceux à qui j'avois affaire, & ceux mêmes qui m'avoient mis au monde, & qui étoient bien éloignés de vouloir qu'il m'arrivât le moindre mal, ne faisoient que rire de mes coups, quoique ce fût alors pour moi le plus grand de tous les maux.

Y a-t-il quelqu'un, ô mon Dieu, qui par cette piété solide par où l'on s'unit à vous, & non pas par stupidité & par insensibilité, soit venu au point de compter pour si peu de chose les chevalets, les ongles de fer, & les autres tourmens de cette sorte, dont tous ceux qui s'y voient exposés, vous conjurent avec des priéres si ardentes, de vouloir bien les garantir, qu'il se moque de ceux qui en ont horreur, comme nos peres & nos meres se moquoient dans notre enfance de ce que nos Maîtres nous faisoient souffrir ? Car nous n'en avions pas moins d'horreur, & nous ne vous demandions pas avec moins d'instance d'en être garantis, quoique nous nous y exposassions sans cesse, en négligeant de lire, d'écrire, ou d'étudier nos leçons autant qu'on le vouloit. Et en cela je péchois, ô mon Dieu, car je ne manquois ni d'esprit, ni de mémoire, & vous m'en aviez assez donné pour cet âge-là. Mais j'aimois à jouer & à badiner ; & mes Maîtres m'en châtioient, quoiqu'ils en fissent autant de leur côté, puisque CE QUE les hommes faits appellent des affaires, ne sont que de véritables badinages. Ainsi les Maîtres, aussi enfans que les enfans mêmes, ne les châtient que de ce qu'ils ont de commun avec eux, & personne n'a pitié ni des uns ni des autres de ces enfans.

Tout ce qui occupe les hommes, n'est qu'amusement d'enfant.

Car, à juger sainement des choses, qui pourroit approuver qu'un enfant pour s'amuser à jouer à la paume, & pour n'avancer pas assez dans des choses à quoi on ne le poussoit qu'afin qu'elles lui donnassent moyen dans la suite de badiner d'une autre maniére bien moins pardonnable, en fût châtié par un homme qui n'en faisoit pas moins de son côté, & qui étoit même bien plus piqué de colére & d'envie, quand il arrivoit que quelqu'autre Régent avoit eu de l'avantage sur lui dans quelque question de Grammaire, que je ne l'étois quand quelqu'un de mes Compagnons en avoit eu sur moi à la paume ?

CHAPITRE X.

Combien il étoit coupable de négliger d'apprendre des choses qui lui devoient être d'une grande utilité. Ce qui le détournoit de l'étude; & combien sont vaines & frivoles les fins pour lesquelles la plûpart des hommes font étudier leurs enfans.

Tout entre dans l'ordre de la sagesse de Dieu, jusqu'au péché.

16. CEPENDANT je péchois, ô mon Dieu, qui sçavez faire servir à vos desseins, non seulement les choses de la nature, qui sont l'ouvrage de vos mains, mais le péché même, dont vous n'êtes point l'auteur; je péchois, en manquant d'obéir à mes parens & à mes maîtres. Car quel que fût leur but sur ce qu'ils vouloient me faire apprendre, c'étoient des choses dont je pouvois faire un bon usage dans la suite; & si je négligeois ce qu'ils désiroient de moi, ce n'étoit pas pour me porter à quelque chose de meilleur, mais c'est que j'aimois à jouer, & que mon orgueil étoit flaté, quand j'avois l'avantage au jeu sur mes compagnons: c'est que j'aimois à entendre des contes & des fables, qui ne faisoient qu'augmenter de plus en plus la démangeaison que j'avois pour ces sortes d'amusemens, & qui passant de mes oreilles jusques dans mes yeux, me donnoient une ardeur incroyable pour les spectacles où ces aventures fabuleuses sont représentées, & qui sont les amusemens des hommes faits. Cependant, comme il n'appartient qu'à ceux qui sont constitués en dignité, d'en donner au peuple, il n'y a presque personne qui ne souhaite de voir ses enfans en cet état; & en même tems qu'on a fait châtier les enfans, quand ils quittent l'étude pour aller aux spectacles, on ne les fait étudier que pour arriver aux charges qui mettent en droit d'en donner. Ouvrez les yeux de votre miséricorde, Seigneur, sur ces miséres des hommes; tirez de cet esclavage, & ceux qui vous invoquent déja comme je fais, & ceux mêmes qui ne vous invoquent pas encore. Délivrez-les, Seigneur, afin que venant à vous invoquer, ils puissent obtenir que vous acheviez d'opérer leur délivrance.

Combien il est pernicieux aux enfans de les laisser s'occuper de choses frivoles.



CHAP.

CHAPITRE XI.

Du soin qu'il eut de demander le Baptême dans une maladie violente, dont il fut surpris étant encore enfant, & pourquoi on différa de le baptiser. Combien sa mere étoit soigneuse de l'élever dans la piété.

17. DE's ma premiere enfance, j'avois entendu parler de la vie éternelle, dont nous avons reçu la promesse & le gage par l'abaissement de notre Seigneur & notre Dieu, qui a bien voulu descendre jusqu'à nous, pour nous guérir de notre orgueil; & dès ma naissance, ma mere, qui a toujours eu beaucoup de confiance en vous, avoit eu soin qu'on me mît au nombre des Catéchumenes, en m'imprimant le signe de la Croix de ce divin Sauveur, & en me faisant goûter ce *sel* (a) mystérieux, qui est le Symbole de cette sagesse toute céleste, dont il est venu faire des leçons aux hommes.

Fin de l'Incarnation du Fils de Dieu.

Vous vîtes, Seigneur, car vous preniez déja soin de moi, vous vîtes avec combien d'ardeur & de foi, tout enfant que j'étois, je demandai le Baptême de votre Christ, notre Seigneur & notre Dieu, dans une attaque soudaine d'un mal d'estomac qui me mit à deux doigts de la mort; & ce que je fis pour l'obtenir de la piété de ma mere & de celle de votre sainte Eglise, la mere commune de nous tous. Le trouble où cet accident avoit jetté celle qui m'avoit mis au monde, & dont le cœur chaste bruloit d'ardeur de me faire renaître spirituellement par la foi, lui avoit déja fait faire toutes les diligences nécessaires pour me faire initier & laver dans ces eaux salutaires, où l'on reçoit la rémission du péché, par la foi en JESUS-CHRIST. Mais comme le mal se dissipa tout d'un coup, on remit à un autre tems à me nettoyer de mes péchés, parce que l'on comptoit que si j'avois à vivre, je ne manquerois pas de me souiller de nouveau; & que l'on sçavoit que LES PECHE'S où nous tombons après avoir été baptisés, sont bien plus

Zèle de Ste Monique pour le salut de son fils.

Dans quelle vue on différoit autrefois de faire baptiser les enfans.

(a) On donnoit du sel à ceux qu'on recevoit au nombre des Catéchumenes, & delà vient qu'on en donne encore aujourd'hui dans l'administration du Baptême. *Voyez le 26. Chap. du Liv.* de Catechisandis rudibus. *Ce Livre est traduit & imprimé à Paris, chez Pralard.*

griefs (a) & d'une plus dangereuse conséquence.

Je croyois donc dès-lors en vous, aussi-bien que ma mere, & tout le reste de notre famille, à la réserve de mon pere, dont l'autorité ne put jamais prévaloir dans mon esprit sur celle que ma mere s'y étoit acquise par sa piété, ni me détourner de la foi en JESUS-CHRIST qu'il n'avoit pas encore embrassée. Car elle n'oublioit rien pour faire que je vous eusse pour pere, ô mon Dieu, plûtôt que celui dont vous m'avez fait naître, & vous l'assistiez par votre grace, afin que dans les bons desseins qu'elle avoit pour moi, elle eût l'avantage sur son mari, à qui néanmoins elle étoit soumise dans tout le reste, quoiqu'elle fût beaucoup meilleure que lui, parce que de lui obéir c'étoit vous obéir à vous-même, puisque vous le lui commandiez.

Combien Ste Monique étoit soigneuse d'élever son fils dans la piété.

Fondement de l'obéissance que le femmes doivent à leurs maris.

18. Je voudrois bien, ô mon Dieu, si c'étoit votre bon plaisir, que vous me fissiez connoître dans quelle vue l'on différa de me baptiser, & si ç'a été un bien pour moi que l'on m'ait ainsi laissé la liberté de pécher. Car n'est-ce pas me l'avoir laissée, que d'avoir différé mon baptême ? & ne le voyons-nous pas clairement par ce que nous entendons dire encore tous les jours sur le sujet de la plûpart des enfans ? laissez-le en repos, dit-on, qu'il fasse ce qu'il voudra, il n'est pas encore baptisé. Cependant parle-t-on comme cela, quand il est question de la santé du corps ; & trouve-t-on personne qui dise : Qu'importe, qu'il se fasse de nouvelles plaies, il n'est pas encore guéri ? N'eût-il donc pas été bien meilleur pour moi que l'on eût promptement rendu la santé à mon ame, & que tous mes soins & tous ceux de mon pere & de ma mere se fussent appliqués à me conserver avec votre protection ce bienfait de votre miséricorde ? Oui sans doute ; comme ma mere voyoit venir le déluge de tentations qui alloit fondre sur moi au sortir de mon enfance, elle aima mieux exposer aux flots de ce torrent cette terre informe qui pouvoit recevoir un jour la forme de l'homme nouveau, que la forme même & l'impression céleste que j'aurois reçue au baptême.

Pour combien peu l'on compte le péché.

Pourquoi sainte Monique différa de faire baptiser son fils.

(a) Voyez la Note sur la 151. Lettre de S. Augustin, nomb. 24. dans l'Edition Françoise.

CHAPITRE XII.

Il continue à parler de l'aversion qu'il avoit pour l'étude, & des vues toutes terrestres de ceux qui le forçoient d'étudier: ce qui lui donne lieu d'admirer la sagesse de Dieu, qui fait tout entrer dans son ordre, & qui sçait tirer le bien du mal.

19. DE's mon enfance même, où l'on craignoit beaucoup moins pour moi à cet égard, que dans l'âge qui la devoit suivre, je ne laissois pas de pécher, par l'aversion que j'avois pour l'étude, & qui me révoltoit contre la sévérité avec laquelle on me forçoit de m'y appliquer. Cependant on ne m'en pressoit pas moins, & ce qui se faisoit en moi à force de me presser, étoit un bien, quoiqu'on ne pût pas dire que je fisse bien, puisque je n'apprenois que malgré moi, & qu'ENCORE que ce que l'on fait soit un bien, on ne fait jamais bien, tant qu'on le fait malgré soi.

Il n'y a que l'amour du bien qui rende nos actions bonnes.

Les meilleures choses deviennent mauvaises, quand on les fait par de mauvaises vues.

Ceux qui me faisoient étudier, ne faisoient pas bien non plus, puisqu'ils n'avoient point d'autre vue dans ce qu'ils me faisoient apprendre, que de me mettre en état de contenter cet appetit insatiable de ce que les hommes appellent des biens & des honneurs, & qui n'est en effet qu'indigence & ignominie. C'étoit vous, ô mon Dieu, qui me faisiez du bien par eux, & votre providence, dont les soins vont jusqu'à tenir compte de tous les cheveux de nos têtes *, se servoit pour mon bien de la dépravation même de ceux qui m'obligeoient d'étudier. Vous ne faisiez pas moins un bon usage de celle qui me donnoit de l'aversion pour l'étude, puisque vous vous en serviez pour me faire souffrir la peine que je méritois par cette aversion même, qui faisoit que j'étois déja un si grand pécheur, tout petit enfant que j'étois. Car PAR UNE LOI inévitable de l'ordre que vous avez établi, tout esprit déréglé trouvera toujours dans la peine qu'il se fait à lui-même par son propre déréglement, la punition qu'il mérite.

Ce qui n'a que notre corruption pour principe, devient un bien entre les mains de Dieu, par l'usage qu'il en faut faire.

* Matth. 10. 30.

Il ne faut à Dieu pour nous punir, que notre dépravation même.

CHAPITRE XIII.

De l'aversion qu'il avoit pour le Grec, & d'où elle pouvoit venir. Combien les enfans sont coupables d'avoir plus de goût pour les fables que pour les premiers élémens des Lettres, quoique l'un soit pernicieux, & que l'autre soit d'une très-grande utilité.

20. J'Avois une grande aversion pour le Grec que l'on me montroit dans mon enfance, & je ne comprens pas bien encore d'où cette aversion me pouvoit venir, à moi qui avoit eu dès le commencement tant de goût pour le Latin, c'est-à dire, pour ce qu'enseignent de cette langue ceux que l'on appelle *Grammairiens*. Car pour ce qu'on en apprend sous ces premiers Maîtres qui montrent à lire, à écrire & à compter, il m'avoit été tout aussi insupportable que le Grec. Mais d'où cette aversion auroit-elle pu venir, que du fonds de péché que je portois en moi, de ce qu'étant tout dans la chair & dans le sang, ma vie n'é-
77. 39. toit que vanité & légéreté, & de ce que mon esprit se laissoit aller à l'impétuosité de ses mouvemens, sans aucun retour sur lui-même ? Car enfin, ces premiers élémens des Lettres dont j'avois eu tant de dégoût, sont ceux où il y avoit le plus de certitude & de solidité, & qui sont le plus d'usage ; puisque c'est par-là que je suis venu au point de pouvoir lire tout ce qui me tombe sous la main, & d'écrire tout ce qu'il me plaît. Et peut-on comparer à une étude si utile celle où je passai au sortir de celle-la, & qui n'alloit qu'à me remplir des aventures fabuleuses d'un certain Enée, errant çà & là par le monde, à charger ma mémoire de ses infortunes, pendant que j'oubliois les miennes propres, qui me faisoient errer bien plus misérablement que lui, & à me faire pleurer la mort de Didon, qui se tua par un excès d'amour pour ce Troyen, au lieu de pleurer celle que je me donnois misérablement à moi-même en me remplissant de ces folies, & en m'éloignant de vous, ô mon Dieu, qui êtes la vie de mon ame ?

Ce qu'il y a de plus utile dans ce que l'on apprend aux enfans.

21. Car qu'y a-t-il de plus digne de pitié que d'être sans pitié pour ses propres miséres, & de pleurer la mort que Didon se donna par l'excès de son amour pour Enée ; au lieu de pleurer celle qu'on se donne à soi-même, quand on est sans amour pour vous, ô mon Dieu qui êtes la lumiére de mon cœur, la nourriture

Nous sommes sensibles à tout, hors à nos véritables miséres.

de mon esprit, l'époux & le soutien de mon ame ? Cependant je ne vous aimois point ; & cette ame adultére vous manquant de foi, se prostituoit misérablement. On lui applaudissoit même dans ces prostitutions ; & à force d'entendre retentir de toutes parts cette voix empestée : *Courage, courage, voilà qui va bien*, elle auroit eu honte de ne se pas prostituer. Voila quelle étoit ma misére ; & au lieu de la pleurer je pleurois la mort de Didon, & la foiblesse qu'elle avoit eue pour un étranger ; moi qui avois celle d'aimer au lieu de vous, ce qui n'est que l'ouvrage de vos mains, & qui tient même le plus bas rang entre vos ouvrages ; & de vouloir demeurer *terre*, en ne cherchant que la terre. Et lorsque quelque chose me détournoit de la lecture de ces fables, j'avois de la douleur d'être obligé de quitter ce que je ne pouvois lire sans douleur. Cependant ce sont ces sortes de folies que l'on appelle *les belles Lettres*, & qu'on met si fort au-dessus de cette premiére étude, où l'on apprend à lire & à écrire.

Ps. 34. 21.

Jac. 4. 4.

On a érigé en belles connoissances des fables & des contes d'enfant.

22. Mais, que j'entende, ô mon Dieu, la voix de votre vérité, qui me crie au fond de mon ame : *On se trompe, on se trompe* ; cette premiére est bien au-dessus de l'autre. Aussi aimerois-je sans comparaison mieux oublier les aventures d'Enée, & tout ce que je puis sçavoir de pareille nature, que d'oublier à lire & à écrire. Car quoique ces voiles que l'on voit flotter à la porte des écoles des Grammairiens, marquent, selon eux, qu'il y a de grands mystéres cachés sous ces fables qu'ils nous débitent, il n'y a personne de bon sens qui ne les prenne au contraire pour une marque du besoin qu'ils ont de chercher quelque couverture à leur égarement & à leur folie.

Quand ceux qui font métier d'enseigner la Grammaire, & de vendre aux autres de ces sortes de connoissances, & ceux qui les achétent d'eux, crioient contre ce que je viens de dire ici, où je vous expose, ô mon Dieu, les sentimens de mon cœur, & où je m'accuse moi-même avec plaisir de ce qu'il y a eu de corrompu dans mes voies, pour m'exciter d'autant plus à l'amour de la rectitude des vôtres, je ne m'en mettrois pas beaucoup en peine. Aussi crieroient-ils sans sujet : car si je leur demande, s'il est vrai qu'Enée ait abordé à Carthage, les moins habiles d'entre eux me répondront qu'ils n'en sçavent rien ; & ceux qui le sont plus que les autres, diront même qu'il n'y

fut jamais. Mais si je leur demande, comment il faut écrire le nom d'*Enée*, la connoissance qu'ils ont des régles de l'écriture & de l'orthographe, les fera tous répondre de la même maniére, & ce qu'ils répondront, sera vrai, puisqu'il sera conforme à ce que les hommes ont institué, & dont ils sont convenus sur la forme & l'usage des caractéres. Et si je leur demande encore lequel des deux est le plus utile pour les besoins de la vie, de sçavoir lire & écrire, ou de sçavoir toutes ces fictions des Poëtes, & lequel des deux on doit le plus craindre d'oublier, il n'y a aucun de ceux qui n'ont pas entiérement perdu la raison qui puisse balancer entre l'un & l'autre.

Il est donc vrai que je péchois, lorsque dans mon enfance je préférois ces folies à des choses d'un si grand usage, & que j'allois même jusques à n'aimer que les unes, & à ne pouvoir souffrir les autres. Car on me mettoit au désespoir, quand on me venoit chanter, *Un & un sont deux*, *deux & deux sont quatre*; & au contraire j'étois ravi, quand je pouvois repasser dans mon imagination des choses aussi vaines, qu'un cheval de bois plein de gens de guerre, l'embrasement de Troye, & l'ombre de Creüse apparoissant à son mari.

CHAPITRE XIV.

D'où vient l'aversion que les enfans ont pour les Langues, eux qui ont appris si aisément & si volontiers à parler dès le tems qu'ils étoient encore entre les bras de leurs nourrices. Quel usage la sagesse de Dieu sçait faire des contradictions que les hommes éprouvent dans tous les tems de leur vie.

23. D'Où vient donc que je haïssois le Grec, puisque ce qu'on en apprend chez les Grammairiens est plein de pareilles fables ? Car Homére en est un grand ouvrier ; & ses fictions, toutes vaines qu'elles sont, donnent beaucoup de plaisir. Cependant il m'étoit insupportable dans mon enfance ; & je crois que Virgile ne l'est pas moins aux enfans dont le Grec est la langue naturelle, lorsqu'on les force d'étudier cet Auteur, comme on me forçoit d'étudier Homére. Il n'en faut point chercher d'autre cause que la difficulté d'apprendre une langue étrangére ; & c'étoit une amertume qui se répandoit sur tout ce qu'il y auroit eu de doux pour moi dans les fables qui sont écrites

en cette langue, car je n'en entendois pas un mot; & l'on n'épargnoit ni menaces, ni châtimens pour me forcer à l'apprendre.

Je n'entendois pas mieux le Latin dans le tems de ma premiére enfance, mais il ne m'en avoit rien couté pour l'apprendre; cela s'étoit fait insensiblement, à mesure que j'avois été capable de remarquer la signification des mots, parmi les caresses de mes nourrices, & les soûris de ceux qui s'amusoient à moi, & qui prenoient plaisir à me faire jouer. Je n'avois eu nulle dureté à essuyer pour cela; & sans que personne m'en pressât, mon cœur m'en pressoit assez, par l'envie qu'il avoit de faire entendre ses mouvemens, ce qui ne se pouvoit faire sans apprendre quelques mots, que je n'apprenois point par voie d'instruction, comme ce que j'ai appris depuis, mais à force d'entendre parler ceux qui étoient autour de moi, & à qui je mourois d'envie de faire entendre tout ce qui me venoit dans l'esprit; ce qui fait bien voir que ces CHOSES-LA s'apprennent beaucoup mieux par la curiosité naturelle abandonnée à elle-même, que par les menaces & les châtimens qu'on emploie pour faire étudier les enfans. Cependant il en faut pour réprimer les excès de cette curiosité même; & C'EST à quoi ces loix adorables de votre sagesse, qui par des amertumes salutaires nous rappellent à vous, en nous sevrant des douceurs empoisonnées de tout ce qui nous en avoit éloignés, font servir, ô mon Dieu, tout ce qui nous fait éprouver quelque contradiction dans la vie, depuis les férules de nos Régens jusqu'aux instrumens des supplices des Martyrs.

Ce qui fait que les enfans apprennent si aisément à parler.

Dessein de Dieu dans les amertumes qu'il nous fait essuyer.

CHAPITRE XV.

Il demande à Dieu la grace de ne point succomber sous la verge de sa justice, & de n'employer jamais que pour lui tout ce qu'il avoit appris de bon.

24. EXAUCEZ-moi, Seigneur, & ne PERMETTEZ pas que je tombe dans l'abattement, sous la verge dont vous me châtiez. Faites que je ne cesse point de vous louer de la miséricorde que vous m'avez faite de me retirer de mes voies de péché. FAITES que je trouve infiniment plus de douceur en vous, que je n'en trouvois autrefois dans tous les plaisirs trompeurs que je recherchois avec tant d'ardeur. Faites que je vous aime d'un amour solide & inébranla-

Belle priere.

Tout consiste à trouver de la douceur dans le bien.

ble ; & que je m'attache de toutes mes forces à votre main toute-puissante, afin qu'elle me soutienne jusqu'à la fin de ma course, & qu'elle me garantisse de toutes sortes de tentations.

Vous êtes & mon Seigneur & mon Roi & mon Dieu; que tout ce que j'ai appris de bon & d'utile dans mon enfance, & qui se réduit à sçavoir parler, lire, écrire & compter, soit donc consacré à votre service, & que je ne l'emploie jamais que pour vous. Car pour les choses vaines dont je me remplissois alors, vous aviez soin de m'en châtier, & vous m'avez pardonné le plaisir criminel que j'y prenois. Il est vrai, qu'en étudiant ces folies, j'ai appris plusieurs façons de parler très-utiles, mais on pourroit les apprendre tout de même dans des lectures, où il n'y auroit rien de frivole & de vain ; & si l'on prenoit cette voie pour instruire les enfans, ils y marcheroient en toute sureté.

CHAPITRE XVI.

Que le torrent de la coutume entraîne tout. Combien les Livres des Poëtes sont pernicieux aux enfans ; & combien il s'y trouve de choses capables de les corrompre.

25. MAIS OÙ SONT ceux qui te résistent, malheureux torrent de la coutume ? ne te verrons-nous jamais à sec ; & jusques à quand entraîneras-tu les enfans d'Adam dans cette mer si profonde & si orageuse, dont ceux mêmes qui se tiennent au bois de la Croix du Sauveur, ont tant de peines à se tirer ? N'est-ce pas en suivant ton impétuosité qu'on m'a fait faire le sujet de mes études de ces Livres, où l'on voit un Jupiter tonnant & adultére tout ensemble ? on sçait bien que ce sont choses inalliables ; mais on a mis à la main de cet infame un tonnerre imaginaire, afin de diminuer par-là l'horreur qu'on auroit eue de l'imiter dans ses véritables crimes.

Y a-t-il quelqu'un parmi ces Maîtres de Grammaire qui ait jamais fait l'attention qu'il auroit dû à ce beau mot d'un de leur Auteur : * *Ce sont des fictions d'Homére, qui dégradoit les Dieux, en leur attribuant les foiblesses des hommes : j'aurois mieux aimé qu'il eût tâché d'élever les hommes en les portant à imiter la vertu des Dieux ?*

* Cicéron.

Cependant cet Auteur-là même n'a pas bien parlé, puisque ce qu'Homére a fait par ces fictions, ce n'est pas

pas d'attribuer à des Dieux les foiblesses des hommes, mais d'ériger en Dieux des hommes perdus; afin que leurs crimes ne passassent plus pour crimes, & que quiconque en feroit autant, pût se flater d'être imitateur des Dieux du Ciel, plûtôt que de ce qu'il y a eu d'infames & de scélérats parmi les hommes.

26. Et néanmoins, ô torrent infernal, les hommes ne cessent point de jetter leurs enfans à la merci de tes flots: ils payent même ceux qui leur apprennent des choses si capables de les corrompre; on les traite comme quelque chose d'important & de sérieux, & cela à la vue des Magistrats, qui donnent même des gages à ceux qui les enseignent par-dessus ce qu'ils peuvent recevoir de ceux qui vont à leur Ecole. Faut-il donc s'étonner du bruit que font à nos oreilles les cailloux que tu entraînes, c'est-à-dire, ceux qui s'abandonnent à ton impétuosité, & si nous les entendons qui crient de toutes parts: « C'est dans ces Livres-là qu'on apprend l'usage & la signification des termes, c'est où l'on puise cette éloquence si nécessaire pour bien exprimer ce que l'on pense, & pour l'insinuer aux autres?

Quoi, si Térence ne nous avoit représenté un jeune débauché qui s'excite à contenter sa passion par l'exemple de Jupiter, & par la vue d'un Tableau où ce Dieu, sous la figure d'une pluie d'or qu'il fait tomber dans le sein de Danaé, trouve moyen de la surprendre, n'aurions-nous jamais pu apprendre l'usage & la signification des termes que ce Poëte emploie dans cette malheureuse description? Voyez de quelle maniere ce jeune homme sçut profiter des leçons d'impudicité que ce prétendu Maître du Ciel lui faisoit par cette action. « Et quel étoit, nous dit-il, le Dieu qui me montroit un si bel exemple? Ce n'est pas moins que celui dont le tonnerre fait trembler les voûtes du Ciel. Quoi, ce qu'il a fait, je ne l'aurois pas fait, moi qui ne suis qu'une foible créature? Je l'ai fait, & le plus volontiers du monde. » Qu'on ne dise donc plus que rien n'est plus propre que cette infame description à nous apprendre l'usage des termes que Térence y emploie, mais plûtôt que l'usage qu'il en a fait, pour peindre une action si honteuse, est la chose du monde la plus capable de faire passer par-dessus l'horreur du mal. Eunuch. Act. 3. Scen. 5.

Je n'en veux point aux mots, qui par eux-mêmes ne

sont que des vases exquis & précieux ; je n'en veux qu'au vin de l'erreur que nous présentoient des Maîtres qui en étoient enivrés, & qui nous châtioient quand nous refusions d'en boire, sans que nous trouvassions personne de sens rassis à qui nous pussions en appeller.

Bonheur de ceux qui ont fait une sincere pénitence. Cependant, ô mon Dieu, dont la miséricorde a fait que je puis repasser devant les yeux ces désordres de mon enfance, sans craindre ce qu'ils auroient dû m'attirer ; j'apprenois ces choses-la de tout mon cœur ; j'étois assez misérable pour y prendre plaisir, & c'étoit sur cela qu'on me regardoit comme un enfant de bonne espérance.

CHAPITRE XVII.

Sur qui roule ce qu'on appelle Exercices de classes, *& combien on a tort de ne pas choisir des choses utiles & édifiantes pour exercer l'esprit des Enfans.*

27. PERMETTEZ-MOI, mon Dieu, de dire aussi quelque chose de l'esprit que vous m'aviez donné, & des folies à quoi on me faisoit consumer tout ce qu'il pouvoit avoir de vigueur. J'en avois assez de dépit, mais il falloit en passer par-la ; & au lieu qu'on m'applaudissoit quand je faisois ces choses-la, & que je les faisois bien, j'aurois été non seulement repris, mais châtié si j'y avois manqué. On nous obligeoit d'exprimer en prose ce que Virgile fait dire à Junon dans le transport de la douleur & de la colére où elle étoit de ne pouvoir empêcher le Roi des Troyens d'aborder en Italie. J'avois bien oui dire que ce personnage que Virgile fait faire à Junon, n'étoit qu'une fable, mais il falloit suivre les folies & les imaginations de notre Auteur ; & l'on trouvoit que celui-la avoit le mieux fait, qui en gardant ce qui convenoit à la Déesse, qu'il faisoit parler, avoit exprimé le plus vivement les mouvemens de son dépit & de sa douleur, & par des termes le mieux assortis à la qualité des choses.

Virgile. Æneid. I.

La bonté de l'esprit de S. Augustin se faisoit remarquer dès son enfance. Et que me revenoit-il, ô mon Dieu, ô ma véritable vie, de ce que quand c'étoit à mon tour, on m'applaudissoit bien davantage qu'à la plûpart de mes condisciples ? Qu'est-ce que tout cela, sinon du vent & de la fumée ? n'y avoit-il point d'autres sujets pour exercer mon esprit & ma langue ? N'en auroit-on pas trouvé dans vos Ecritures, où tout retentit de

vos louanges ? Et n'est-ce pas là qu'il falloit chercher dequoi exercer l'activité, & fixer la mobilité de mon esprit, au lieu de le remplir de chiméres, & de le donner en proie aux esprits impurs qui voltigent dans l'air : car c'est proprement ce que l'on faisoit ; & ON SACRIFIE en plus d'une maniére aux Anges révoltés. Eph. 2. 2.

CHAPITRE XVIII.

Ceux mêmes qui sont chargés d'instruire les Enfans, les corrompent, & par où. Ce que Dieu fait pour ceux qui le cherchent. Par où on s'éloigne de Dieu, & par où on s'en approche. De combien les Grammairiens sont plus soigneux d'observer les loix arbitraires de leur art, que les loix éternelles de la vérité.

28. MAIS faut-il s'étonner, ô mon Dieu, que je m'abandonnasse à des choses si vaines, & que je m'éloignasse ainsi de vous, puisqu'on me proposoit pour modéle des gens à qui on applaudissoit quand ils contoient leurs débauches, pourvu qu'ils le fissent d'une maniére aisée, naturelle & élégante ; au lieu que s'il leur échapoit quelque mauvais mot, ou quelque solécisme, en contant quelque chose de bon qu'ils eussent fait, ils étoient sifflés de tout le monde ? Vous voyez, Seigneur, cette dépravation des hommes ; cependant, parce que vous êtes patient, & infiniment miséricordieux, quoique sans préjudice des droits de votre justice, vous gardez un profond silence, mais vous ne le garderez pas toujours. Dès-à-présent même vous retirez de cet abyme de corruption ceux qui vous cherchent, & dont le cœur touché des douceurs ineffables qui se trouvent en vous, vous dit avec le Prophéte : *Ce que je cherche & que je chercherai sans cesse, Seigneur, c'est la lumiére de votre visage.* Or, c'est être bien loin de cette lumiére que d'être abymé dans la nuit ténébreuse de ses passions.

Ps. 102. 8. *Il ne faut jamais penser à la miséricorde de Dieu, qu'on ne se souvienne de sa justice.* Ps. 26. 8. *Caractere des vrais justes.*

CAR CE N'EST PAS par un mouvement local qu'on s'éloigne ou qu'on se rapproche de vous ; & ce que l'Evangile nous dit de ce Prodigue, qui s'en étant allé dans un pays éloigné, consuma tout ce que son pere lui avoit donné de bien, ne nous doit rien faire imaginer qui ait rapport, ni à un homme qui s'en iroit quelque part au loin de son pied, à cheval, en

Ce que c'est qu'être près ou loin de Dieu. Luc. 15. 13.

carrosse, ou sur un vaisseau, ni à un oiseau qui s'envole. Et que nous représente le pere de ce Prodigue, sinon vous, ô mon Dieu, dont la douceur se signale envers nous, lorsque vous nous donnez les talens & les avantages naturels, & encore plus lorsque vous recevez ceux qui reviennent à vous après les avoir dissipés & prostitués aux créatures, & que vous leur tendez les bras de votre miséricorde? ESTRE loin de la lumiére de votre visage, n'est donc autre chose que croupir dans les ténébres de ses passions & de la sensualité.

29. Voyez, ô mon Seigneur & mon Dieu, mais toujours avec la même patience, voyez quelle est la dépravation des hommes, d'observer avec tant de soin les loix arbitraires par où ceux qui les ont devancés, ont réglé la prononciation des lettres & des syllabes, & de fouler aux pieds les loix immuables que vous avez établies, & qui sont la seule voie par où nous puissions arriver au salut éternel. Cela va jusqu'au point que si quelqu'un de ceux qui font profession de sçavoir, ou d'enseigner ces régles de Grammaire, venoit à les enfreindre en prononçant le mot d'*homme*, sans observer l'aspiration qu'elles veulent qu'on y fasse (a), il se feroit plus de tort par-là dans l'esprit des hommes, que par tout ce qu'il pourroit avoir de haine contre un autre homme au mépris de vos saintes loix; tant les hommes sont éloignés de comprendre que LE MAL que nos plus grands ennemis nous pourroient faire, n'approche pas de celui que nous nous faisons nous-mêmes quand nous les haïssons; & que cette haine fait bien plus de dégât dans un cœur, qu'ils n'en sçauroient faire dans tout ce qui nous appartient.

Quelle est la voie du salut.

C'est à nous-mêmes que nous faisons le plus de mal, quand nous en voulons aux autres.

Cependant, combien cette Loi de *ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas que les autres nous fissent*, est elle plus profondément gravée dans nos ames que toutes ces loix de Grammaire? Mais qui peut s'élever jusqu'à cette lumiére inaccessible où vous habitez, ô mon Dieu, qui seul possédez tout ce qu'on peut appeller grand, & d'où, sans rompre le silence que vous vous imposez pour un tems, LES LOIX immuables & perpétuelles de votre justice ne cessent point de faire pleuvoir des ténébres vengeresses sur les passions & les déréglemens des hommes?

Par où se régle ce que les hommes se doivent les uns aux autres.

Tob. 4. 16. Matth. 7. 12.

Par où Dieu punit principalement les

(a) Cela ne s'observe qu'en latin.

Ils vont jusqu'à cet excès que nous voyons tous les jours dans le barreau des gens qui aspirent à une vaine réputation d'éloquence, prendre garde avec le plus grand soin du monde à ne pas blesser les loix de la Grammaire par quelque mauvaise construction, dans ces discours enflammés par où ils poursuivent à outrance la condamnation de quelqu'un qu'ils ont pris en haine, où ils ont des hommes pour juges, & des hommes pour auditeurs, & compter pour rien de violer la loi éternelle par la fureur avec laquelle ils cherchent à faire périr leurs semblables. *déréglemens des hommes.*

CHAPITRE XIX.

Quel tort fait aux Enfans la dépendance où ils sont des opinions des autres. Par combien d'endroits la corruption du cœur se fait remarquer dans les Enfans. Que la même dépravation que l'on trouve dans les hommes, à quelque âge que ce soit, est en eux dès l'enfance. Ce que Jesus Christ a regardé dans les Enfans quand il nous les a proposés pour modéle.

30. J'ETOIS sur le bord de cet abyme de corruption dans ces tems dans mon enfance dont je viens de parler; & j'y avois même déja un pied, malheureux que j'étois, puisque j'avois bien plus de soin d'éviter les mauvaises façons de parler, que de m'empêcher, quand il m'en échapoit quelqu'une, de porter envie à ceux qui parloient plus purement. Cependant, ces péchés de ma jeunesse que je vous expose, ô mon Dieu, & dont je m'accuse présentement devant vous, m'attiroient des louanges de ceux dont les sentimens étoient tellement mon unique régle, que je croyois que bien vivre n'étoit autre chose que leur plaire. Ainsi je n'avois garde de sentir la puanteur du bourbier où j'étois plongé, & qui me tenoit si loin de vous, & me rendoit si indigne du moindre regard de vos yeux. Car à juger des choses par la lumiere de ces yeux adorables, qui en est la véritable régle, y avoit-il rien de plus corrompu que moi, puisqu'en même-tems que je regardois comme ma régle les volontés de mon Précepteur & de mes Régens, & de ceux qui m'avoient mis au monde, je faisois sans cesse des choses qui leur déplaisoient, & tâchois de les tromper par une infinité de mensonges, à quoi la passion du jeu, & l'ardeur de voir les spectacles, & de contrefaire ensuite avec mes com- *Quoiqu'on se trompe sur ce que l'on croit de son devoir, on péche dès qu'on manque.*

pagnons les niaiseries que j'y avois vu représenter, me forçoit d'avoir recours ?

Je dérobois même tout ce que je pouvois de dessus la table de mon pere, ou du lieu où l'on serroit les provisions, & cela par une certaine gourmandise d'enfant, ou pour avoir de quoi attirer d'autres enfans de mon âge qui venoient jouer avec moi, & qui me vendoient le plaisir qu'ils me donnoient, quoiqu'ils y eussent leur part. Et lorsque nous jouïons ensemble, mon orgueil flaté du plaisir de gagner, & d'avoir quelque avantage sur les autres, me faisoit souvent mettre la supercherie en usage. Cependant, quand les autres en faisoient autant, & que je les y surprenois, il n'y avoit rien que je pusse moins souffrir, ni contre quoi je m'emportasse davantage : mais quand j'y étois surpris moi-même, j'étois toujours plus prêt de me mettre en colére que de céder.

On n'est d'ordinaire dans un âge avancé, que ce qu'on a été dès l'enfance. Ce que Jesus-Christ a eu en vue, quand il a dit qu'il falloit être comme des enfans. Matth. 19. 14.

Est-ce donc là cette prétendue innocence des enfans ? Quelle innocence, ô mon Dieu ! Non, non, il n'en faut point chercher ; & CE QU'ON leur voit faire sur le sujet de leurs noix, de leurs balles & de leurs moineaux, & qui ne leur attire que des férules, parce qu'ils n'ont affaire qu'à des Précepteurs & des Régens, marque visiblement ce même fonds de corruption & d'injustice qui éclate dans la suite de l'âge, quand il est question d'argent, de terres & d'esclaves, & qui leur attire la corde, parce qu'ils ont affaire aux Princes & aux Magistrats. Ce n'est donc que la petitesse des enfans que vous avez regardée, ô mon Sauveur & mon Roi, & que vous nous avez proposée comme un symbole d'humilité, lorsque vous avez dit que *le Royaume du Ciel est pour ceux qui leur ressemblent.*

CHAPITRE XX.

Combien la sagesse, la bonté & la toute-puissance de Dieu paroissent admirables dans ce que l'on remarque en l'homme dès son enfance. Que ce qu'il y a en nous de déréglé, & qui paroît dès cet âge-là, ne vient que de nous-mêmes, & comment Dieu nous en punit.

CEPENDANT, ô mon Seigneur & mon Dieu, dont la sagesse gouverne avec tant d'ordre ce que

votre toute-puissance a tiré du néant, j'aurois toujours beaucoup de grace à vous rendre quand vous auriez borné vos libéralités envers moi aux bienfaits que j'en avois reçus dès mon enfance. Car j'avois dès-lors l'être, la vie & le sentiment; je veillois à ma propre conservation par ce concert admirable de toutes les parties dont nous sommes composés, qui est une impression secrette de l'unité souveraine & invisible qui nous a donné l'être, & un sentiment intérieur me faisoit prendre garde avec beaucoup de soin à maintenir mes sens dans leur intégrité naturelle. La vérité me faisoit plaisir, autant que j'étois capable d'en appercevoir dans la petite étendue de mes pensées & dans les petites choses qui leur servoient d'objet. Je craignois d'être trompé, j'avois beaucoup de mémoire, j'apprenois de jour en jour à me faire entendre, j'étois touché de l'amitié, je craignois la douleur, le mépris & l'ignorance. Qu'y a-t-il dans une telle créature que de louable & d'admirable; & qu'est-ce que tout cela, sinon des dons de la libéralité de mon Dieu; car je ne me le suis pas donné moi-même? Or, il n'y a rien dans tout cela que de bon; & ce n'est autre chose que moi-même: Qui peut donc douter que celui qui m'a fait ne soit bon? (a) C'est lui qui est mon bien, & je lui rends grace dans les transports d'une sainte joie, de tous ces biens que je possédois dès mon enfance. Que s'il y avoit dès-lors en moi du déréglement & du péché, c'est qu'au lieu de ne chercher du plaisir, de grandeur & de vérité qu'en vous, j'en cherchois dans moi-même & dans les autres créatures; mais je n'y trouvois qu'erreur, confusion & douleur.

Belle peinture de ce qu'il y a d'admirable dans l'homme, à ne considérer même que ce qu'on y remarque dès l'enfance.

a Ce qui nous arrive quand nous cherchons hors de Dieu à satisfaire cet amour de plaisir, de grandeur & de vérité qui est en nous.

Soyez donc éternellement béni & remercié de tout ce qu'il vous a plû de me donner, ô mon Dieu, en qui seul je trouve mes délices, ma gloire & ma confiance; mais conservez-le moi, s'il vous plaît. Par-là vous me conserverez moi-même: tout ce que vous avez mis en moi ira croissant & se perfectionnant toujours de plus en plus, & comme je ne suis que par vous, je ne serai jamais qu'avec vous.

(a) Contre les Manichéens, qui prétendoient que toute chair étoit quelque chose de mauvais, comme ayant été produite par le mauvais Dieu.

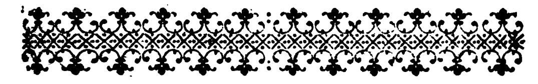
Fin du premier Livre.



SOMMAIRE
DU SECOND LIVRE.

IL déplore avec un vif sentiment de douleur les désordres où il commença de se jetter dans la seiziéme année de son âge, & qui augmenterent beaucoup par l'oisiveté où il demeura quelque tems cette année-la dans la maison de son pere ; & entr'autres un certain vol qu'il fit de nuit avec ses compagnons, sur quoi il s'examine & se juge lui-même le plus sévérement du monde ; & qui lui donne lieu de parler admirablement de ce qui jette les hommes dans le péché, & de ce qu'ils cherchent dans toutes les choses qui les y portent.





LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Il commence à parler des désordres de la jeunesse ; & fait une peinture admirable de l'état où les plaisirs mettent ceux qui s'y abandonnent.

1. IL faut que j'étale ici mes turpitudes passées, & ces malheureux plaisirs de ma chair qui ont corrompu mon ame. Ce n'est pas que je les aime, ô mon Dieu, mais c'est pour m'exciter toujours de plus en plus à vous aimer. Le plaisir que je prens à vous aimer, & l'envie que j'ai de vous aimer encore davantage, est donc ce qui m'oblige à repasser mes voies de péché dans l'amertume de mon cœur ; afin que la douleur même que produit en moi un si triste souvenir, me fasse d'autant mieux goûter ce plaisir céleste, qui bien loin d'être trompeur, funeste, & passager, comme ceux qui m'avoient séduit, n'a rien que de solide & d'heureux, & par où vous avez retiré mon cœur de cette multiplicité d'objets à quoi il s'étoit abandonné en se détournant de vous (a) unité souveraine & inéffable, & qui n'avoient fait que le dissiper & le mettre en piéces.

Ce qui a porté S. Augustin à publier les désordres de sa jeunesse.

Effet de la douceur que Dieu nous fait trouver en lui.

Ce que fait en nous l'amour des créatures.

Ce fut au sortir de mon enfance, que cherchant à contenter l'ardeur que je sentois pour les voluptés les plus grossiéres, je me livrois à une infinité de passions qui pullulant de jour en jour dans mon cœur, y firent enfin comme une forêt épaisse où il se perdoit lui-même, & qui lui déroboit le jour. Par là toute la

a Belle peinture de l'état d'un cœur livré à ses passions.

(a) Voyez le chap. 4. du 9. Liv. nomb. 10. & la fin du chap. 16. du 12. Liv.

beauté de mon ame fut défigurée, & à force de me plaire à moi-même, & de chercher à plaire aux autres, je n'étois plus devant vos yeux que corruption & pourriture.

CHAPITRE II.

Son abandon à la volupté. Dans combien de maux & de peines la recherche des plaisirs nous jette. A quoi se borne la chasteté conjugale. De combien l'état de ceux qui ont la force de renoncer à la volupté, est plus heureux que celui des autres. Où l'on peut trouver des plaisirs plus purs & sans mélange?

D'où sortent les nuages qui offusquent les yeux de l'esprit des jeunes gens?

ET qu'est-ce qui faisoit mon plaisir, sinon d'aimer & d'être aimé? mais au lieu de m'en tenir à ce qu'il y a de lumineux & de pur dans cette union des esprits & des cœurs à quoi l'amitié se borne, le fonds bourbeux de ma cupidité, remué par cette pointe de volupté qui se fait sentir à l'âge où j'étois, exhaloit des nuages qui offusquoient les yeux de mon esprit, & le mettoient hors d'état de discerner les sentimens honnêtes d'une affection légitime, d'avec les mouvemens impurs d'une passion criminelle. L'un & l'autre bouillonnoient confusément dans mon cœur, avec une ardeur qui emportoit aisément la foiblesse de mon âge; & qui m'ôtant la vue des précipices où me portoit l'impétuosité de mes passions, me jettoit dans l'abyme d'une infinité de crimes. Votre colére éclatoit sur moi, & je ne m'en appercevois point: car le bruit que faisoit autour de moi la chaîne de mort & de péché que je traînois, me rendoit sourd, & c'étoit la juste punition de mon orgueil. Ainsi je m'éloignois tous les jours de vous de plus en plus, & vous me laissiez faire; je m'abandonnois sans mesure à mes plaisirs sensuels, dont l'ardeur, comme une poix bouillante, bruloit mon cœur & consumoit tout ce qu'il y avoit de vigueur & de force. Et vous gardiez un profond silence, ô mon Dieu, en qui j'ai commencé si tard à trouver mon bonheur & ma joie; vous gardiez un profond silence, pendant que je m'éloignois de vous, & que je courois après ces faux plaisirs, qui n'étoient que des semences de peine & de douleur; ces plaisirs brutaux par où je m'avilissois en pensant m'élever, & qui au lieu du repos que j'y cherchois, ne me produisoient qu'une lassitude inquiéte & agitée.

C'est un effet de la colére de Dieu, que d'être insensible aux effets de la colére de Dieu.

De quelle nature sont les plaisirs criminels, & ce qu'on en peut attendre.

3. O, si j'eusse trouvé quelqu'un qui eût été capable de mettre un frein (a) à la malheureuse impétuosité qui m'emportoit ! de m'apprendre à me tenir dans les bornes de l'usage que l'on peut faire de ces beautés passagéres qui reluisent dans les créatures du bas étage, & de modérer l'impression que ce qu'elles me présentoient de doux faisoit en moi, afin que les ardeurs de l'âge où j'étois, se continssent au moins dans l'étendue de ce que souffre l'union conjugale, si je ne pouvois être assez maître de moi-même pour n'en user que pour mettre des enfans au monde. CE SONT les termes que votre loi prescrit sur ce sujet, ô mon Dieu, dont la providence descend jusques dans ce qui est nécessaire pour la propagation de notre mortalité : mais qui sçavez aussi émousser les pointes de cette ardeur qu'on n'auroit point senti dans le Paradis terrestre : car lors même que nous sommes le plus loin de vous, votre main toute-puissante est près de nous, & en état de nous secourir.

A quoi se doit borner le commerce du mariage.

Que n'étois-je au moins attentif à la voix de la trompette céleste, par laquelle vous nous avez fait entendre cet avertissement salutaire ; CEUX *qui prennent ce parti-là, seront bien plus accablés que les autres du poids des afflictions de la vie, & je voudrois vous les épargner:* Et celui-ci, *C'est un bien pour l'homme que de se passer de femme.* Et cet autre encore : *Celui qui n'a point de femme, n'est occupé que des choses de Dieu, & n'a qu'à chercher à lui plaire ; au lieu que quand on est marié, on est occupé des choses de ce monde, & du soin de plaire à sa femme.* Voilà ce qu'il falloit écouter & mettre bien avant dans mon cœur ; & qui m'auroit dû faire prendre le parti sans comparaison plus heureux de m'interdire tout d'un coup tous les plaisirs sensuels pour arriver au Royaume du Ciel ; & de ne faire mes délices que de la seule espérance de mériter un jour vos chastes embrassemens.

1. Cor. 7. 28.

Ibid. 1.

Ibid. 32.

Matth. 19. 12.

4. Au lieu de cela, malheureux que je suis, je me livrai tout entier à l'ardeur qui m'enflammoit, sans vouloir me borner à ce qu'il y a de permis & de légitime ; mais en vous abandonnant de la sorte, je n'évitai pas vos châtimens : car qui les peut éviter ? Vous étiez toujours sur moi la verge à la main, mais une verge de Miséricorde ; puisque les amertumes

Ce que Dieu prétend par les amertumes qu'il fait sentir à ceux qui s'éloignent de lui.

(a) Les MSS. portent, *qui m'eût fait appercevoir du malheureux état où j'étois.*

Caractere de la Loi de Dieu. que vous répandiez sur mes plaisirs criminels, ne tendoient qu'à me réduire à chercher des plaisirs purs & sans mélange : & où peut-on en trouver de

Ps. 93. 20. tels sinon en vous, ô mon Dieu, dont les préceptes

Deut. 32. 39. n'ont rien de dur & de pénible qu'en apparence : qui guérissez par les blessures mêmes que vous faites ; & qui en faisant mourir le corps, empêchez que l'ame ne meurt en se séparant de vous ?

Quel étoit mon état, ô mon Dieu, & combien étois-je loin des célestes délices de votre maison, dans cette seiziéme année de mon âge, qui fut celle où je devins esclave de ces voluptés effrénées qu'on voit régner avec tant de licence, à la honte du genre humain, quoiqu'elles soient si sévérement défendues par votre sainte Loi : Cependant mon pere & ma mere ne se mirent point en peine de me garantir de tous ces débordemens par un mariage : tous leurs soins n'alloient qu'à me faire apprendre à bien parler, & à me rendre habile dans l'art de persuader.

CHAPITRE III.

On le retire de Madaure, où il avoit commencé ses études, pour l'envoyer les achever à Carthage. Il passe quelque tems chez son pere entre les deux. Combien l'oisiveté où il étoit pendant ce tems-là, augmenta ses débordemens. Combien il faisoit peu de cas des avis que sa mere lui donnoit sur ce sujet, & jusqu'où alloit son emportement. Ce qui empêcha son pere & sa mere de le retirer de la débauche par un mariage. Combien la trop grande indulgence qu'ils avoient pour lui, augmenta ses déréglemens

5. CETTE année-là on me fit revenir de Madaure, ville voisine du lieu de ma naissance, où l'on m'avoit envoyé d'abord pour apprendre les lettres humaines, & les principes de l'éloquence (a), & il y eut de l'interruption à mes études pendant que mon pere, qui n'étoit qu'un simple bourgeois de Thagaste, & des moins accommodés ; mais à qui son courage & l'envie qu'il avoit de m'avancer, faisoit faire plus qu'il ne pouvoit, travailloit à faire le fonds nécessaire pour m'envoyer à Carthage, où il falloit aller pour les achever.

(a) C'est ce qui fait qu'il appelle ceux de Madaure *ses peres*, dans la 232. de ses Lettres qui leur est adressée.

Ce n'eſt pas pour vous, ô mon Dieu, que je marque ici ces particularités de ma vie, c'eſt pour mes freres, c'eſt pour le genre humain que je vous les dis; c'eſt-à-dire, pour ceux de toute cette multitude à qui ce que j'écris pourra tomber entre les mains. Et pourquoi le fais-je, ſinon pour leur mettre devant les yeux, auſſi bien qu'à moi-même, la profondeur de l'abyme de corruption où nous ſommes plongés, & le beſoin que nous avons de pouſſer du fond de cet abyme des cris qui puiſſent arriver juſqu'à vous, & dont vous puiſſiez être touché? Et c'eſt ce qui ne manque point lorſqu'ils partent d'un cœur qui reconnoît ſes miséres, & qui commence à vivre de la Foi.

Condition néceſſaire pour faire arriver nos cris juſqu'à Dieu.

C'étoit quelque choſe de beau à mon pere que de faire de tels efforts pour me donner moyen d'aller au loin continuer mes études, auſſi en étoit-il loué de tout le monde; & d'autant plus que beaucoup d'autres bien plus riches que lui, ne faiſoient rien d'approchant pour leurs enfans. Mais ce même pere ſi zélé pour ce qui pouvoit ſervir à m'établir dans le monde, ne ſe mettoit point en peine de m'établir dans votre crainte, à meſure que j'avançois en âge. Il ne s'informoit point ſi j'étois chaſte, pourvu que je fuſſe éloquent; & c'étoit aſſez pour lui que mon eſprit fût fécond en tours & en expreſſions; quoique la ſtérilité regnât dans mon cœur, parce qu'encore que vous fuſſiez, ô Dieu de bonté, le véritable & l'unique propriétaire de ce fonds ingrat, vous le laiſſiez ſans culture.

6. Mon pere avoit un ſi petit bien, qu'avant qu'il pût mettre enſemble ce qu'il falloit pour m'envoyer à Carthage, il ſe paſſa bien du tems: & comme durant tout ce tems-la que je demeurai chez lui, dans cette ſeiziéme année de mon âge, je n'avois rien du tout à faire, & qu'il n'étoit plus parlé d'études ni de leçons, ce fut alors que je me jettai juſques par-deſſus la tête dans le bourbier des voluptés, ſans qu'aucune main charitable ſe mît en devoir de m'en tirer. Il arriva même un jour que mon pere avec qui j'étois allé aux bains, s'étant apperçu que j'étois déja capable de mariage, & ſe laiſſant flater à l'eſpérance de me voir bientôt des enfans, s'en alla tout auſſi-tôt en faire part à ma mere, plein de CETTE SORTE de joie que produit dans les enfans du ſiécle l'enivrement où les tient une volonté corrompue, qui n'a de goût que pour les choſes de la terre; & d'où, comme

Où tombent enfin ce[ux] qui s'a[ban]-

donnent à l'amour des choses de la terre. un vin fumeux, il exhale sans cesse des vapeurs imperceptibles, qui les offusquent enfin jusqu'à leur faire oublier le Créateur, & à leur faire prostituer aux créatures un amour qui n'est dû qu'à vous.

Mais comme vous aviez déja commencé de vous bâtir un temple dans le cœur de ma mere, & d'y établir votre demeure, au lieu que mon pere n'étoit encore que Catéchumène, & même depuis fort peu de tems, une telle nouvelle la fit frémir de crainte ; & quoique je n'eusse pas encore été mis par le saint Baptême au nombre de vos fidéles, elle avoit trop de piété pour n'être pas saisie d'horreur à la vue de tout ce qu'il y avoit de funeste pour moi dans ces voïes corrompues où marchent ceux qui vous tournent le dos, au lieu de chercher sans cesse la lumiére de votre visage. *Ps. 26. 8.*

7. Je disois tout à l'heure, ô mon Dieu, que vous gardiez un profond silence pendant que je m'éloignois de vous ; mais comment l'ai-je pu dire, malheureux que je suis ! Car n'étoit-ce pas vous qui me parliez par la bouche de ma mere, votre fidéle servante, lorsqu'elle me donnoit des avis, comme je me souviens qu'elle fit un jour en particulier, & d'une maniére qui marquoit si bien son inquiétude, m'exhortant à éviter toutes sortes d'impureté, mais surtout à me bien garder d'avoir jamais aucun commerce avec des femmes mariées ? Cependant rien de tout ce qu'elle me put dire ne m'entra dans le cœur ; je traitois de discours de femmes ces avis si salutaires, & j'aurois eu honte de m'y rendre, ne prenant pas garde qu'ils venoient de vous, ô mon Dieu, & que c'étoit vous qui me parliez par sa bouche. Ainsi, en méprisant sa voix, que j'aurois toujours dû respecter, quoique je n'y reconnusse point la vôtre, puisque c'étoit la voix de ma mere, & d'une de vos fidéles servantes, c'étoit vous que je méprisois. *Avis de Sainte Monique à son fils.*

Mais je ne voyois rien de tout cela, & je courois au précipice avec tant d'aveuglement, que quand je voyois de mes compagnons qui se vantoient de leurs débauches, & qui s'en sçavoient d'autant meilleur gré qu'elles étoient plus infames, j'avois honte de n'en avoir pas fait autant. Ainsi, je faisois le mal, non seulement pour avoir le plaisir de le faire, mais pour avoir celui d'en être loué ; & au lieu que c'est par le vice qu'on mérite le mépris, c'étoit pour éviter le mépris que je m'abandonnois de plus en plus au vice; *Jusqu'où va l'emportement des jeunes gens qui s'abandonnent au vice.*

& quand je n'avois pas assez fait pour aller de pair avec ce qu'il y avoit de plus perdu parmi eux, je me vantois de choses que je n'avois point faites, de peur d'être d'autant plus méprisé, que j'étois moins corrompu.

8. Voilà avec quelles gens je courois les rues de Babylone, me veautrant dans ses bourbiers qui me paroissoient un bain délicieux & parfumé, & l'ennemi invisible, qui vouloit m'y voir abymé à ne m'en pouvoir tirer, me fouloit encore aux pieds, & m'enfonçoit jusqu'au centre. Il me séduisoit d'autant plus aisément, que l'état où j'étois m'exposoit davantage à ses séductions. Car ma mere qui à la vérité s'étoit déja tirée du milieu de Babylone, mais que les restes de ce qu'elle y avoit contracté appesantissoient encore un peu, en étoit demeurée aux avis qu'elle m'avoit donnés d'éviter tout ce qui étoit contraire à la chasteté; & quoiqu'elle vît bien que ce qu'elle avoit appris de mon pere étoit la chose du monde la plus dangereuse pour moi, & que les suites en seroient funestes, elle ne pensa point à les prévenir, & à contenir les bouillons de ma jeunesse dans les bornes d'un légitime mariage, si l'on ne pouvoit pas les étouffer entiérement.

Ce qui a rapport à la fortune, l'emporte presque toujours sur ce qui a rapport au salut.

Ce qui l'empêcha d'en venir à cet expédient, c'est qu'elle craignoit qu'un mariage ne fut un obstacle à tout ce qu'on espéroit que je pourrois faire de progrès, non dans ce qui a rapport à la vie future, qu'elle n'attendoit que de vous, mais dans les lettres & les sciences, où elle souhaitoit fort de me pousser aussi bien que mon pere, quoique par des vues fort différentes. Car pour lui, comme il ne pensoit presque point à vous, tous les projets qu'il faisoit sur mon sujet, ne tendoient qu'à la vanité, au lieu qu'elle étoit persuadée que ces sortes d'études, à quoi on a accoutumé d'appliquer les enfans, bien loin de me détourner de vous, me pourroient être de quelque secours pour arriver à vous connoître & à vous posseder: C'est au moins ce que j'en puis juger par ce que j'ai connu des mœurs & des dispositions de l'un & de l'autre.

L'indulgence des peres & des meres, combien pernicieuse aux enfans.

Mais enfin, la LIBERTÉ qu'on me donnoit sur ce qui alloit à mon divertissement, passoit de si loin ce que la discrétion & la douceur veulent que les peres & les meres relâchent quelquefois de leur sévérité, qu'elle tenoit la porte ouverte à tout ce que l'ardeur de mes passions me pouvoit inspirer, & de tout cela il se formoit entre vous & moi comme un nuage épais, qui

me cachoit, ô mon Dieu, la lumiere si pure de votre
Ps. 72. 7. vérité; & mon iniquité s'engraissant de jour en jour par mes dissolutions, noyoit les yeux de mon ame.

CHAPITRE IV.

Il va de nuit voler des poires avec ses Compagnons. Ce qu'il cherchoit dans cette action.

9. LE LARCIN est condamné par votre Loi, je dis même dans celle qui est gravée dans le cœur de l'homme, & que toute la corruption ne sçauroit venir à bout d'effacer. Car entre ceux mêmes qui font métier de voler, y a-t-il quelqu'un qui trouvât bon qu'on le volât, quelque riche qu'il pût être, & quelque grande que fût la nécessité de celui qui en viendroit-là? Cependant, j'ai été capable de former & d'exécuter le dessein de voler, & je l'ai fait sans y être réduit par aucun besoin, mais par pur ragoût pour l'injustice, & par la dépravation d'un cœur qui prenoit plaisir à s'engraisser de l'iniquité, puisque j'avois en abondance de ce que je dérobai, & que ce que j'avois étoit même beaucoup meilleur que ce qui me fit commettre ce larcin. Aussi ne fut-ce pas pour l'avoir & pour en jouir que je le volai, mais par le seul plaisir de voler & de pécher.

On fait souvent le mal pour le mal même.

Il y avoit auprès de notre vigne un poirier chargé de poires: elles n'étoient ni fort belles, ni fort bonnes; cependant nous résolumes de les voler, une troupe d'enfans débauchés que nous étions; & une belle nuit, après avoir bien joué & bien couru, selon notre maudite coutume, nous allâmes secouer cet arbre, & en emportâmes tout le fruit. Nous en mangeâmes quelque peu; mais ce n'étoit pas pour le manger que nous l'avions volé; & quand cela n'auroit dû aboutir qu'à les jetter aux pourceaux, nous étions contens d'avoir fait quelque chose qu'il ne falloit pas faire, & ce que nous avions fait, ne nous plaisoit que par-là.

Voilà quel étoit, ô mon Dieu, ce misérable cœur, qu'il a plû à votre miséricorde de tirer du fond de l'abyme. Qu'il vous dise donc maintenant ce qu'il prétendoit, lorsqu'il vouloit être méchant par le seul plaisir de l'être, & qu'il ne cherchoit dans sa malice, que sa malice même. Qu'avoit-elle qui ne dût donner de l'horreur? Cependant je l'aimois; ce qui me perdoit, me faisoit plaisir; & c'étoit le péché que je cherchois, plutôt que ce qui me le faisoit commettre.

bassesse, ô prostitution d'une ame qui n'ayant ni e ni vigueur, qu'autant qu'elle se tient unie à , a été capable de s'en détacher, pour se livrer à ui ne pouvoit que la défigurer & la perdre, & ler jusqu'à se plaire, non dans ce qui pouvoit lui nir de son infamie & de son péché, mais dans péché même & son infamie !

CHAPITRE V.

il n'est pas naturel de faire le mal pour le mal ême, & sans qu'il en revienne quelque profit ou quelque plaisir.

ON peut être touché de la beauté de certains corps, comme de celle de l'or & de l'argent, le plusieurs autres semblables : on le peut être de t ce qui fait plaisir aux sens, qui tous, jusques au cher, sont flatés d'une certaine convenance qui se uve entre l'organe & l'objet : on le peut être des nneurs du monde, & de ce qui éleve au-dessus des res, & qui fait qu'on a pouvoir sur eux, & c'est ce fait qu'on trouve du plaisir dans la vengeance ; on eut être de celui de vivre : car enfin cette vie, tou- mortelle qu'elle est, a ses charmes ; & elle plaît par e-même, aussi bien que par le rapport qu'elle nous nne avec tout ce qu'il y a d'agréable dans toutes beautés d'ici-bas. Enfin, on peut être touché de l'a- tié ; & il y a quelque chose de fort doux dans cette ion parfaite, qui de plusieurs esprits n'en fait qu'un. Toutes ces sortes de choses ont leurs douceurs, qui pprochent pas néanmoins de celles que l'on trouve vous, ô mon Dieu, dont tout ce qu'il y a de ca- ble de plaire est l'ouvrage, & qui seul faites le plai- des Justes, & les délices de ceux qui ont le cœur oit. Mais enfin, quoiqu'il faille bien se garder de us quitter & de s'écarter de votre Loi pour arriver la possession de ces choses-la ; c'est néanmoins ce i nous jette dans le péché. Car CE QUI nous fait pé- er, n'est jamais qu'une ardeur emportée pour ces ens du bas étage, qui va jusqu'à nous les faire pré- ter à ce qu'il y a de plus excellent & de plus élevé, est-à-dire, à vous, ô mon Dieu, à votre Loi & à otre vérité.

Ps. 72. 1.

Quelle est la source de tous les péchés qui se commettent dans le monde.

11. L'amour de ces sortes de choses est tellement e qui nous fait pécher, que lorsqu'il s'agit de véri- er si un homme qu'on accuse de quelque crime en

est véritablement coupable, on a peine à le croire, jusqu'à ce qu'il paroisse qu'il ait pu s'y laisser aller par la passion d'avoir, ou par la crainte de perdre quelqu'un de ces biens d'ici-bas, qui tous ont leur prix & leur beauté, quoiqu'infiniment au-dessous de ces biens de là-haut qui doivent faire un jour notre béatitude. S'il s'agit d'un meurtre, par exemple, il faut, ou que le meurtrier aimât la femme de celui qu'il a tué, ou qu'il voulût avoir sa terre, ou le voler pour avoir dequoi vivre, ou qu'il craignît que cet homme ne lui fît quelque tort, ou qu'il en eût reçu quelque injure, & qu'il voulût s'en venger : car qui pourroit croire qu'il l'eût tué par le seul plaisir de tuer ?

On ne présume pas que personne puisse être méchant sans qu'il lui en revienne rien.

On a dit d'un homme célébre dans l'Histoire, par sa férocité & sa cruauté, qu'il commettoit tous les jours des meurtres & des violences dont il ne lui revenoit rien; mais encore avoit-il ses raisons. C'étoit, dit l'Historien, pour se tenir en haleine & pour ne pas perdre l'habitude des méchantes actions : mais quel besoin avoit-il de s'y exercer ? C'étoit pour parvenir à se rendre maître de son pays, pour s'élever aux charges, pour avoir le commandement des armées, pour amasser du bien, & se tirer de la nécessité où le mauvais état de ses affaires l'avoit réduit : enfin, pour éviter la sévérité des loix, & se mettre à couvert de ce qu'il avoit mérité par ses crimes. Ainsi, on ne trouvera pas que Catilina même aimât le mal qu'il faisoit : & il n'aimoit que ce qui le lui faisoit faire.

Salluste.

CHAPITRE VI.

Il cherche ce qui avoit pu le porter à ce larcin, & fait voir que dans tous les vices il y a toujours quelque apparence de bien qui séduit; mais que ce qu'on y cherche, ne se trouve dans sa pureté qu'en Dieu.

12. QU'AI-JE donc pu aimer en toi, ô mon larcin, crime infame, crime nocturne, où je me laissai aller dans cette seiziéme année de mon âge ? Par quelle sorte de beauté as-tu pu me charmer ? Car étois-tu autre chose qu'un larcin ? On ne peut pas même dire que tu fusses quelque chose, & je ne sçais pourquoi je t'adresse la parole. Pour les fruits que je dérobai, ils avoient quelque beauté, puisqu'ils étoient l'ouvrage de vos mains, ô mon Dieu, Créateur de toutes choses, mon souverain bien, mon

bien véritable, en qui il n'y a pas moins de beauté que de bonté. Mais ce ne fut pas ce qu'ils avoient de bon qui me tenta, puisque je ne manquois pas de ces sortes de fruits : car j'en avois en abondance, & de plus beaux & de meilleurs. Je ne les volai donc que pour avoir le plaisir de voler ; puisque je ne les eus pas plûtôt que je les jettai. Je n'en voulois que le mal qu'il y avoit à les prendre ; c'étoit de quoi je cherchois à me repaître : & si j'en mangeai quelques-uns, cela seul fit tout le goût que j'y trouvai.

Je vous demande donc, ô mon Seigneur & mon Dieu, ce qui a pu me plaire dans ce larcin : car il n'y a nulle sorte de beauté dans un tel crime ; & bien loin qu'on y puisse trouver ni de celle qui reluit dans les vertus, comme la prudence ou la justice, ni de celle que l'on trouve dans l'ame de l'homme, dans sa mémoire, dans ses sens, ni même dans sa vie animale & végétale, ni de celle qu'on voit dans les astres, ni de celle qu'on remarque dans tout ce que la terre & la mer enferment, & dans cette succession qui perpétue les espéces, quoique chaque chose particuliére ne dure qu'un tems ; il n'a pas même un certain faux éclat de quelques autres vices qui séduisent les hommes, en leur présentant une image trompeuse de quelqu'un des avantages que vous possedez.

Par où certains vices séduisent les hommes.

13. Car l'orgueil semble leur promettre quelque sorte de grandeur & d'élévation ; quoiqu'il n'y ait rien de grand ni d'élevé que vous, ô mon Dieu. L'ambition leur propose les honneurs & la gloire, quoique non seulement tout honneur & toute gloire vous soit dûe, mais que vous soyez en possession d'une gloire qui ne finira jamais. La hauteur & la cruauté des puissances du siécle, cherche à se faire craindre, quoiqu'il n'y ait rien à craindre que vous, ô mon Dieu, dont la puissance est telle, qu'il n'y a ni adresse, ni force, par où personne, en quelque tems & en quelque lieu que ce soit, puisse espérer de vous échaper, ni de se tirer de vos mains. La volupté sollicite leurs affections, en leur présentant ce qu'elle a de doux & de touchant, quoique rien ne le soit à l'égal de votre charité ; & qu'on ne puisse rien aimer, non seulement de si salutaire, mais de si délicieux & de si doux que votre vérité, dont la beauté surpasse infiniment toutes les autres beautés. La curiosité semble conduire à la science ; mais qu'est-ce que toute la science des hommes, au prix de ces connoissances

infinies qui sont en vous, & qui embrassent toutes choses ?

L'ignorance même & l'imbécillité d'esprit se couvrent du nom de simplicité & d'innocence; mais quelle simplicité approche de celle de votre nature, & qu'y a-t-il de si innocent & de si peu malfaisant que vous ? puisque LES ME'CHANS même n'ont de mal que celui qui est une suite naturelle de leurs œuvres. (a) La paresse semble promettre du repos, mais où en peut-on trouver qu'en vous ? Le luxe n'a qu'un faux air de richesse & d'abondance; au lieu que tous les biens sont en vous, & dans une plénitude qui ne souffre point de diminution, & qui est une source de douceurs inaltérable. La prodigalité contrefait la magnificence, mais cette magnificence approche de celle avec laquelle vous nous comblez de toutes sortes de biens. L'avarice veut avoir beaucoup, & vous avez tout. L'envie voudroit exceller, & être au-dessus de tout; mais c'est ce qui n'appartient qu'à vous. La colére cherche dans la vengeance une fausse lueur de justice; au lieu qu'il n'y a que vous qui sçachiez vous venger justement. La crainte est en garde contre les accidens imprévus qui peuvent enlever ce qu'on aime, & elle voudroit le mettre en sureté; mais comme il n'y a que vous pour qui il n'y ait rien d'imprévu ni de surprenant, il n'appartient qu'à vous d'être sûr de ne point perdre ce que vous aimez; & ce n'est qu'en vous qu'on peut trouver cette sécurité que la crainte cherche. Enfin, cette tristesse même qui se fait sentir dans la perte des choses dont la cupidité est flatée, ne vient que de ce que nous voudrions, que comme rien ne sçauroit vous ôter ce qui fait votre félicité, rien ne peut aussi nous ôter ce qui fait notre plaisir & notre joie.

Ce qu'on cherche dans le mal même est quelque chose de bon, mais il n'est pas où l'on le cherche.

14. Voilà quels sont les mouvemens par où une ame adultere se détournant de vous, cherche hors de vous ce qui n'est dans sa pureté qu'en vous seul, & à quoi l'on n'arrive que lorsqu'on revient à vous. Ainsi il est clair que CEUX qui s'éloignent de vous, & qui s'élevent contre vous, ne cherchent dans leur perver-

(a) Car il ne faut pas s'imaginer que Dieu ait besoin de tirer de lui-même de quoi punir les péchés des hommes, ni qu'il sorte pour cela de sa tranquillité ineffable dont il jouit dans la lumiére éternelle & inaccessible qu'il habite, mais il sçait si bien ranger & ordonner toutes choses, & jusqu'au péché même, que ce qui a fait le plaisir du pécheur, devient l'instrument de son supplice. *S. Augustin sur le Pseaume 7.*

lui-même qu'à se rendre semblables à vous en quelque chose; & cela fait voir que vous êtes tellement le principe & le centre de tout, que même en vous fuyant on ne sçauroit s'empêcher de vous chercher en quelque maniere.

Qu'ai-je donc pu aimer dans ce larcin, & qu'avoit-il qui pût me flater de quelque fausse ressemblance avec mon Seigneur & mon Dieu? Par où ai-je pu prendre plaisir à violer ainsi votre Loi? Ne seroit-ce point que j'aurois trouvé quelque air d'indépendance & de liberté, à faire impunément quelque chose de défendu, quoique je n'aye osé le faire qu'en cachette, & qu'une telle liberté ne fût qu'un véritable esclavage; & n'aurois-je point cru voir dans cette licence de tout faire, quelque image ténébreuse de votre Toute-puissance? *Par où on prend plaisir à faire quelque chose de défendu.*

Voilà, mon Seigneur & mon Dieu, voilà quelles sont les ombres, & les phantômes après quoi l'on court, quand on s'éloigne de vous. O corruption, ô vie monstrueuse, ô abyme de mort! Quoi, ce qui étoit défendu, a-t-il donc pu me plaire par cela seul qu'il étoit défendu?

CHAPITRE VII.

Il rend graces à Dieu de l'avoir mis en état de pouvoir rappeller sans craindre le souvenir des péchés de sa jeunesse; & fait voir que les pénitens & les justes sont également redevables à la grace; puisque comme c'est elle qui retire les uns du mal, c'est elle qui en préserve les autres.

15. PAR où puis-je reconnoître, ô mon Dieu, la miséricorde que vous m'avez faite de me mettre en état de pouvoir rappeller la mémoire de ces désordres de ma jeunesse, sans craindre ce qu'ils auroient dû m'attirer? Que je vous aime donc sans mesure, ô mon Dieu, & que je ne cesse jamais de chanter vos louanges, & de vous rendre grace de ce que vous m'avez pardonné tant d'œuvres d'iniquité. Je reconnois que votre grace & votre miséricorde est ce qui a fait fondre & disparoître mon péché, comme le Soleil fait fondre la glace; je reconnois que c'est elle qui m'a préservé de tout le mal que je n'ai point fait; car quel mal n'étois-je point capable de faire, puisque j'ai pu aimer un crime dont il ne me revenoit rien? Je vous suis donc redevable, ô mon Dieu,

Jusques

Où va ce que nous devons à la grace. non seulement du pardon que vous m'avez accordé des péchés que j'avois commis, mais de la protection par laquelle vous m'avez garanti de tous ceux que j'aurois encore pu commettre. CAR QUI EST l'homme qui faisant attention à sa corruption & à sa foiblesse, ose attribuer à ses propres forces ce qu'il trouvera d'innocence & de pureté dans ses mœurs & dans sa vie, & se croire d'autant moins obligé à vous aimer, comme s'il avoit eu moins de besoin de votre miséricorde, que ceux qui se convertissant à vous après avoir vécu dans le désordre, obtiennent le pardon de leurs péchés.

Ceux dont la vie a été la plus pure, n'ont nul sujet de se préférer aux plus grands pécheurs, & pourquoi. Que ceux qui ayant suivi l'attrait de la vocation intérieure par où vous les avez appellés à vous, ont évité des désordres comme ceux où je me souviens d'avoir vécu, & que je vous confesse ici, ne m'insultent donc point, & ne se moquent point de moi; puisque s'ils n'ont point été malades, ou, pour parler plus juste, s'ils l'ont été moins que moi, ce n'est que par le secours du même Médecin à qui je suis redevable de ma guérison. Qu'ils ne vous en aiment donc pas moins; & qu'ils vous aiment même d'autant plus, que LE BIENFAIT d'avoir été préservés de tant de péchés, est bien plus grand que celui d'en avoir été tiré.

CHAPITRE VIII.

Qu'il ne se porta à ce larcin que par compagnie.

Rom. 6. 16. 21. QUE me revenoit-il donc, malheureux que je suis, de tous ces désordres, qui me font rougir présentement, que j'en rappelle la mémoire, & sur-tout de ce larcin où je n'ai été touché que du larcin même ? Rien sans doute, puisque ce larcin lui-même n'étoit rien; & c'est ce qui fait que j'étois d'autant plus misérable & plus criminel. Cependant, *On fait souvent par compagnie le mal qu'on ne feroit jamais si on étoit seul.* je ne m'y serois jamais porté moi seul, je m'en souviens fort bien; ainsi ce n'est pas seulement le larcin même que j'ai cherché, mais le plaisir d'entrer en société de crime avec ceux que j'eus pour complices dans cette action. Il n'est donc pas vrai que ce soit du larcin tout seul que j'ai été touché; ou plûtôt cela est encore vrai, puisque ce que j'y trouvois de plus n'étoit rien non plus que le larcin même. Que se passa-t-il donc en moi, & par où puis-je pénétrer quel fut le vrai motif de cette méchanceté, que je

tâche de discuter par le secours de celui qui me fait voir clair dans mon propre cœur, & qui en sçait démêler les replis les plus cachés ? Si j'avois été touché de ce fruit que je dérobai, & si je n'avois eu pour but que de l'avoir & d'en jouir, j'aurois pu le prendre moi seul, il ne m'auroit point fallu de compagnon dans le crime, par où je pouvois arriver à ce qui auroit fait mon plaisir, & je n'aurois pas eu besoin de chercher dans la malice d'autrui de quoi exciter la mienne. Mais comme ce n'étoit point de ce fruit que j'étois touché, il est clair que je ne l'étois que du crime même, du plaisir de le partager avec ceux qui m'aiderent à le commettre.

CHAPITRE IX.

Que les enfans ne sont capables que de se corrompre les uns les autres.

17. QUELLE horrible dépravation de cœur ? & comment ai-je pu en être capable ? Qu'étoit-ce donc dans le fond, & qui peut sonder cet abyme de péché ? Nous cherchions à rire ; & nous nous chatouillions nous-mêmes, pour ainsi dire, par le plaisir de tromper ceux qui ne s'attendoient pas au tour que nous leur faisions, & qui ne manqueroient pas d'en avoir un grand dépit. Cependant cela ne m'auroit point fait rire, si j'avois été seul à le faire ; & pourquoi ? est-ce qu'on ne rit pas volontiers quand on est seul ? cela arrive pourtant quelquefois, & lorsqu'il se présente tout d'un coup aux yeux ou à l'esprit quelque chose de fort ridicule ; on a beau être seul, on ne sçauroit s'empêcher de rire. Quoi qu'il en soit, je me souviens fort bien, & vous le voyez, ô mon Dieu, que je n'aurois jamais commis ce larcin, où je me laissai aller, sans être touché de ce que je dérobois, & par le seul plaisir de dérober, & que je n'en aurois pas même été tenté, si j'avois été seul. O qu'on est ennemi de soi-même, quand on est capable d'une amitié comme celle qui étoit entre ces autres enfans & moi ! A quoi une telle amitié peut-elle être propre, qu'à faire dans la raison un renversement qui passe toute créance ? O jeux détestables, qui n'aboutissent qu'à faire naître l'envie de faire du mal à quelqu'un sans qu'il en revienne rien, & même sans y être porté par aucun desir de vengeance ! Car dès que quelqu'un de la troupe a dit : *Allons, allons, faisons une telle chose*, il n'y en a pas un qui ne suive, & qui n'eût honte de n'avoir pas perdu toute honte.

Pf. 18. 13.

La corruption de l'homme va jusqu'à lui faire sentir de la joie du mal d'autrui.

Caractere de l'amitié que les méchans ont les uns pour les autres.

CHAPITRE X.

Belle peinture de l'honnêteté & de l'innocence, & du bonheur de ceux qui s'y attachent. Où l'on tombe quand on s'abandonne à soi-même.

Caractere de l'innocence & de la justice.

A quoi peut s'attendre celui qui prétend se conduire lui-même, & se soutenir par lui-même.

Mat. 25. 21.

C'est le comble de l'orgueil que de croire qu'on se peut suffire à soi-même

18. OUI peut suivre les fibres de cette racine d'iniquité ? qui peut en démêler la complication & les nœuds ? elle me fait horreur, & je ne sçaurois plus l'envisager. C'EST vers toi que je veux tourner mes yeux & mon cœur, beauté parfaite & lumineuse de l'honnêteté, de la justice & de l'innocence, où tous nos desirs & toutes nos affections trouvent de quoi se remplir, sans jamais se rassasier. C'est par toi que l'on arrive à un repos solide, qui met au dessus de tous les troubles & de toutes les agitations de la vie. Qui se donne à toi, *entre dans la joie du Seigneur* ; il n'y a plus rien à craindre pour lui, & on ne sçauroit manquer de se bien trouver avec le souverain bien. Ce n'est autre chose que vous, ô mon Dieu ; cependant je vous ai quitté dans ma jeunesse, pour suivre les routes égarées de l'iniquité, où je ne pouvois que me perdre, parce que je ne vous avois plus pour guide & pour soutien ; & m'étant abandonné à moi-même, je me suis trouvé dans le vuide de mon cœur, comme dans une terre stérile & incapable de me rien fournir qui pût appaiser la faim dont j'étois dévoré.

Fin du second Livre.

SOMMAIRE DU III. LIVRE.

IL *parle de ce qui lui arriva à Carthage dans la dix-sept, la dix-huit & la dix-neuviéme année de son âge ; de ses débauches durant tout ce tems-là ; de son ardeur pour les spectacles ; du malheur qu'il eut de tomber dans les erreurs des Manichéens, dont il réfute en chemin faisant les impiétés & les extravagances ; de la douleur que sa mere avoit de l'en voir infecté ; des larmes qu'elle répandoit pour lui ; & des assurances qu'il plût à Dieu de donner à cette sainte femme de la conversion de son fils.*

LES

LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Son arrivée à Carthage. Son ardeur pour les amours impudiques. Quel en étoit le principe. De combien d'amertumes ses plaisirs étoient traversés.

1. J'ALLAI donc enfin à Carthage, & je n'y fus pas plûtôt que je me vis comme assiégé d'une foule d'amours impudiques qui se présentoient à moi de toutes parts. Je n'aimois pas encore, mais je ne demandois qu'à aimer; & une misére secrette faisoit que je me voulois mal de n'être pas encore assez misérable. L'envie que j'avois d'aimer, me faisoit chercher de tous côtés à quoi me prendre: un état tranquille, sans agitation & sans périls, auroit été quelque chose d'insupportable pour moi; & je n'aimois que les routes pleines de piéges & de précipices. COMME je ne me nourrissois point de vous, ô mon Dieu, qui êtes le vrai aliment des cœurs, j'étois dévoré d'une faim intérieure, mais qui ne me portoit point à rechercher cette nourriture incorruptible, dont j'étois d'autant plus dégoûté, que j'en étois plus vuide; & delà venoit la langueur de mon ame, qui toute couverte d'ulcéres, se jettoit misérablement au dehors, cherchant dans les choses sensibles de quoi soulager sa démangeaison; à peu près comme ces animaux galeux qui vont se frottant à tout ce qu'ils rencontrent.

Ceux qui s'éloignent de Dieu, croient chercher des plaisirs, & ce sont des miseres qu'ils cherchent.

Etat de ceux qui ne pensent point à se remplir de Dieu.

Quelle est la véritable cause qui nous fait chercher du plaisir dans les choses sensibles.

Mon plaisir étoit d'être aimé aussi-bien que d'aimer: car on veut trouver de la vie dans ce qu'on aime; mais je n'aurois pas été content de ne posseder que le cœur de la personne qui m'aimoit; je n'en de-

meurois pas à l'amitié, & tout ce qu'elle a de pur étoit altéré par les vapeurs infernales, qui sortoient du fonds corrompu de ma cupidité. Cependant tout infâme que j'étois, je me piquois d'honnêteté & de politique, tant j'étois possedé de l'esprit de mensonge & de vanité. Je me trouvai donc enfin dans les filets de l'amour, où je souhaitois d'être pris : je fus aimé, & j'arrivai même à la possession de ce que j'aimois : mais quels effets de votre miséricorde & de votre bonté, ne me fîtes-vous point sentir, ô mon Dieu, par les amertumes que vous répandîtes sur ces fausses douceurs : Car ces malheureux liens, où je m'étois jetté si volontiers, ne servirent qu'à me tenir exposé aux traits ardens de la jalousie, des soupçons, de la crainte, de la colere, des querelles & des démêlés.

La miséricorde de Dieu est d'autant plus grande pour les pécheurs, qu'elle les épargne moins.

CHAPITRE II.

Son ardeur pour les Spectacles & les Comédies. D'où vient le plaisir qu'on y prend. Caractere de la véritable compassion. De quelle nature est celle que Dieu a de nos miséres. Ce qui nous reste des plaisirs par où nous cherchons à nous soulager dans nos maux.

Ce qui fait aimer la Comédie.

2. J'Avois une passion emportée pour les spectacles des théâtres, dont les représentations étoient comme autant de peintures de mon malheureux état, & comme autant d'huile sur mon feu.

Comment se peut-il faire qu'on aime ce sentiment de douleur qu'imprime la représentation de certaines aventures tristes & tragiques ? car on seroit bien fâché d'être exposé à quelque chose de semblable. Cependant la douleur qu'elles causent, est ce qu'on aime dans la Comédie, & c'est ce qui en fait tout le plaisir. Il est clair que cela ne vient que de ce qu'on a l'esprit malade, puisqu'on n'est plus ou moins touché de la représentation de ces passions, que selon qu'on les a plus ou moins vives dans le cœur.

Ce qui fait qu'on est attendri à la Comédie.

Le sentiment du mal qui est en nous, s'appelle *misere* ; & celui du mal qui est dans les autres, s'appelle *compassion* : & l'effet naturel de celui-là est de nous porter à secourir ceux qui souffrent. Mais quel lieu peut avoir la compassion dans des choses feintes & des aventures de théâtre, où il n'y a personne à secourir ? Tout se réduit donc à la douleur qu'elles impriment ; & l'on est d'autant plus content des acteurs, qu'ils en donnent davantage. Car si ce que

Ce que c'est que la compassion.

les fables, ou ces histoires ont de tragique, est joué d'une maniere à ne faire rien sentir, on s'en va mécontent, & l'on gronde contre les Comédiens; au lieu que quand on est touché, on demeure attentif, & l'on prend plaisir à s'attendrir & à pleurer.

3. Quoi donc, aime-t-on la douleur? & cherche-t-on même autre chose que la joie? Peut-être qu'encore qu'on fuye la misére, & qu'on ne veuille point pâtir, on aime à compatir aux miséres d'autrui. Or, aimer à compatir, c'est en quelque sorte aimer la douleur, puisque la compassion n'est point sans douleur. C'est l'effet de l'amour que nous avons naturellement les uns pour les autres. Mais où va-t-il, où nous porte-t-il? Pourquoi un sentiment si louable & si honnête ne demeure-t-il pas dans ses bornes? Pourquoi devient-il passion, pourquoi se confond-t-il avec les bouillons de la sensualité? Pourquoi entre-t-il dans ce torrent de poix embrasée? *Quel est le principe de la compassion.*

Mais quoi, pour éviter qu'il n'aille jusqu'à cet excès, faut-il aussi l'étouffer en nous, en sorte que nous ne soyons capables d'aucun mouvement de compassion? Non sans doute, il faut en avoir, & par conséquent aimer la douleur en de certains cas; mais IL FAUT aussi, ô mon ame, être en garde contre l'impureté, en quoi ce sentiment de tendresse dégénére facilement, & se tenir pour l'éviter sous la protection de mon Dieu, du Dieu de nos peres, qui mérite d'être loué & glorifié dans toute l'éternité. Car présentement même je ne suis pas sans compassion; mais au lieu que dans ce tems-là ce qui me faisoit prendre part à la joie même imaginaire de ces amans de théatre, qui faisoient tant que de parvenir à une possession criminelle l'un de l'autre, faisoit aussi que quand quelque accident venoit à les enlever l'un à l'autre, j'étois touché d'un mouvement de compassion qui étoit une sorte de douleur, mais qui ne laissoit pas d'avoir son plaisir; j'ai présentement plus de compassion de ceux qui sentent la détestable joie d'avoir pu satisfaire leur passion, que de ceux qui sont dans la douleur de se voir privés d'une volupté pernicieuse, & déchus d'une vaine félicité. *Ecueil des naturels tendres.* Deut. 3. 52. *Quelle est la véritable compassion.*

C'est-là une compassion véritable, & telle qu'elle doit être; mais on ne se fait point un plaisir de la douleur dont elle est accompagnée. Car encore que ce sentiment douloureux des miséres d'autrui soit

louable, à le regarder comme un mouvement de charité, ceux qui sont véritablement miséricordieux & compatissans, voudroient ne trouver jamais rien qui l'excitât; & AUTANT qu'il est contre la nature de la bonté d'aimer à faire du mal, autant est-il contre celle de la compassion sincére d'aimer à trouver des miséres pour sentir le plaisir d'en être touché. Il y a donc quelque sorte de douleur que l'on doit approuver; mais, à proprement parler, il n'y en a point que l'on doive aimer.

Quelle est la nature de la compassion que Dieu a pour nous.

C'est ainsi, ô mon Seigneur & mon Dieu, qu'encore que vous nous aimiez d'un amour bien plus véritable & plus solide que celui que nous pouvons avoir les uns pour les autres, la compassion que vous avez pour nous, est d'autant plus sincere & plus parfaite, qu'elle ne peut jamais être accompagnée d'aucun sentiment de douleur. Mais qui peut atteindre à une si grande pureté?

II. Cor. 2. 16.

4. J'en étois bien éloigné, lorsque j'étois assez malheureux pour aimer la douleur même: car c'étoit ce que je cherchois dans la représentation de ces aventures tragiques, qui ne me regardoient en aucune maniére, & qui n'étoient même que des fables inventées à plaisir; & cette sorte de douleur étoit tellement ce que j'y cherchois, que ce qui me tiroit des larmes étoit toujours ce qui me faisoit le plus de plaisir, & qui m'attachoit le plus. Et il ne faut pas s'en étonner, puisque j'étois comme ces malheureuses brebis, qui étant tombées dans des ronces & dans des épines, pour s'être écartées du troupeau, & n'avoir pas voulu se tenir sous la houlette du pasteur, se trouvent à la fin toutes couvertes de galle. La cuisson que je ressentois, étoit donc ce qui me faisoit aimer les pointes de cette sorte de douleur que les spectacles impriment. Je n'aurois pourtant pas aimé ce qui les auroit enfoncées trop avant; & j'aurois été bien fâché d'essuyer des aventures aussi tragiques que celles que je prenois plaisir à voir représenter. Mais comme ce n'étoient que des malheurs en peinture, & que ce qu'ils avoient de piquant ne faisoit qu'effleurer la peau, c'étoit un soulagement à ma démangeaison; mais un soulagement comme celui que l'on trouve à se grater, & qui ne faisoit qu'augmenter l'inflammation de mes ulcéres, & y engendrer le pus & la boue. Une telle vie, ô mon Dieu, se peut-elle appeller une vie?

Ce qui fait aimer la Comédie.

Quelle sorte de soulagement on trouve dans les plaisirs des sens.

CHAPITRE III.

Ce que son emportement lui fit faire un jour de Fête, & dans l'Eglise même. Son avancement dans l'étude de la Rhétorique. Insolence des Ecoliers à Carthage.

5. CEPENDANT votre miséricorde ne me perdoit point de vue, elle me suivoit toujours pas à pas, quoique de loin, & voloit autour de moi, pour ainsi dire, comme un oiseau autour de ses petits, qu'il craint de perdre : car & dans tous ces débordemens, qui faisoient que je n'étois plus qu'une masse de corruption & de pourriture, & dans ces curiosités trompeuses & sacriléges, qui en m'éloignant de vous, m'asservissoient à ce qu'il y a de plus bas parmi vos créatures, & me prostituoient aux démons, à qui tous mes crimes étoient comme autant de sacrifices, vous ne manquiez point de me faire sentir votre verge paternelle.

Mon emportement étoit si grand, qu'un jour, dans l'Eglise même, & pendant qu'on étoit occupé à la célébration de vos Mystéres, j'osai bien former un dessein criminel, & régler sur le champ même un traité damnable, dont je ne pouvois attendre que des fruits de mort. Vous sçutes bien m'en faire porter la peine; mais quelque grande qu'elle fût, ce n'étoit rien en comparaison de ce que je méritois, miséricorde infinie de mon Dieu, qui avez enfin été mon refuge & mon asyle, & qui m'avez retiré du commerce de ces criminels emportés avec lesquels je marchois la tête haute, errant au gré de mes desirs, & m'éloignant d'autant plus de vous, que je courois avec plus d'ardeur dans mes voies corrompues, au lieu de suivre celles qui conduisent à vous : & que je me plaisois dans ma révolte, où je me flatois d'une malheureuse liberté, qui n'étoit qu'un véritable esclavage.

Ce que l'on fait à proprement parler, quand on s'abandonne à la sensualité.

6. Ces études à quoi je m'appliquois, & qu'on regarde comme celles qui sont le plus dignes d'occuper les honnêtes gens, m'ouvroient le chemin du barreau; & je me flatois déja de l'espérance d'y exceller, & d'y acquerir cette malheureuse gloire qui se mesure par ce que l'on a d'adresse à déguiser la vérité. Car les hommes sont assez aveugles pour juger ainsi des choses, & même pour faire vanité

d'un tel aveuglement. Ce qui me donnoit de telles espérances, c'est que je tenois déja le premier rang dans les écoles de Rhétorique, & j'étois tout enflé de joie de me voir si avancé.

Cependant vous sçavez, ô mon Dieu, que j'étois bien plus posé & plus retenu que les autres écoliers, & que j'avois un grand éloignement des désordres que je voyois faire tous les jours par ceux qu'on appelle à Carthage les *Insulteurs*, & qui au lieu de rougir d'un nom si détestable, & qu'ils ne se sont acquis que par des actions diaboliques, en font vanité, & le prennent pour une marque de galanterie. Je ne laissois pourtant pas d'être tous les jours avec eux, & d'être bien aise qu'ils m'aimassent. J'avois même une secrette honte de n'être pas aussi impudent qu'eux, quoique d'ailleurs j'eusse horreur des insultes qu'ils faisoient sans cesse aux nouveaux venus, se jouant de leur simplicité, prenant à tâche de les décontenancer & de les mettre en désordre par mille avanies, dont leur joie maligne se repaissoit. Je ne connois rien qui ressemble davantage à la malice des Démons; & rien ne convient mieux à ceux qui font ce métier-là que le nom d'*Insulteurs*. Mais ils ne prennent pas garde qu'ils sont les premiers insultés & foulés aux pieds par ces esprits malins, dont ils deviennent le jouet par cette malice même, qui leur fait trouver du plaisir à se jouer des autres, & à leur en faire accroire.

L'applaudissement qui se donne au mal parmi les jeunes gens, corrompt les meilleurs naturels.

CHAPITRE IV.

Son application à l'étude de l'Eloquence. Changement que fit en lui la lecture de l'Hortence de Cicéron. Combien elle lui donna d'amour pour la sagesse; & combien le respect du nom de Jesus-Christ lui avoit été imprimé avant dans le cœur dès son enfance.

7. VOILA avec quelles gens je vivois, dans un âge où il est si difficile de ne se pas porter au mal qu'on voit faire. J'étois pourtant toujours fort appliqué à l'étude des livres où l'on apprend l'éloquence; car j'avois une grande passion d'y exceller, quoique ce ne fût que pour une fin damnable, puisque c'étoit pour le vain plaisir de me voir en considération parmi les hommes. Je suivois le train ordinaire de cette sorte d'étude, & j'en étois à un certain ouvrage de cet Orateur fameux * dont la langue se fait

* Cicéron.

d'ordinaire bien plus admirer que le cœur. Cependant ce Livre intitulé *Hortence* *, & qui n'est proprement qu'une exhortation à la Philosophie, me changea le cœur. Il me donna des vues & des pensées toutes nouvelles, & fit que je commençai de vous adresser, ô mon Dieu, des priéres bien différentes de celles que je vous faisois auparavant. Je me trouvai tout d'un coup n'ayant plus que du mépris pour les vaines espérances du siécle, & embrasé d'un amour incroyable pour la beauté incorruptible de la véritable sagesse. Enfin, je commençai à me lever pour retourner à vous: car ce n'étoit plus pour apprendre à bien parler que je lisois cet ouvrage, quoique ce fût ce que ma mere prétendoit en m'entretenant aux études. Le fond des choses l'avoit emporté sur le style, & j'étois si occupé de l'un, que je ne regardois plus à l'autre. J'étois alors dans ma dix-neuviéme année, & mon pere étoit mort il y avoit plus de deux ans.

* Cet ouvrage est perdu.

Par où S. Augustin commença de se sentir porté à l'étude de la véritable sagesse.

Luc. 15. 18.

8. Quelle ardeur ne sentois-je point, ô mon Dieu, de me dégager de toutes les choses de la terre, & de prendre mon vol pour m'élever jusqu'à vous? C'étoit proprement ce qui se passoit en moi, quoique cela ne fût pas bien démêlé dans mon cœur, & que je ne visse pas bien à quoi tendoit ce que vous y faisiez invisiblement; car N'EST-CE pas en vous que réside la véritable sagesse. Et qu'est-ce que cette Philosophie à quoi je me sentois porté par la lecture de ce Livre, sinon l'amour de la sagesse?

Il y a des gens qui séduisent par la Philosophie, ou pour mieux dire, par leurs erreurs qu'ils tâchent de faire passer sous un si beau nom. Dans cet ouvrage même Cicéron fait le dénombrement de presque tout ce qu'il y avoit en ce tems-là de Philosophes de cette espéce, & de ce qu'il y en avoit eu jusqu'alors. Et ce qu'il en rapporte, fait bien voir combien est salutaire l'avertissement que votre Esprit saint nous a donné, lorsqu'il nous a dit, par la bouche d'un de vos plus fidéles serviteurs: *Prenez garde qu'on ne vous séduise par la Philosophie, & par les illusions de certains faux raisonnemens, qui ne roulent que sur des traditions purement humaines, & sur les principes d'une science mondaine, & non pas sur Jesus-Christ, en qui toute la plénitude de la divinité habite corporellement.*

Coloss. 2. 8.

Vous sçavez, ô pure lumiere de mon cœur, que cette voix de votre saint Apôtre n'étoit point encore venue jusqu'à moi. Cependant je n'avois que du dé-

goût pour toutes ces sectes, dont les sentimens sont rapportés dans cet ouvrage; & je ne prenois plaisir à le lire, que parce que je me sentois porté par cette lecture avec une ardeur incroyable à aimer & à chercher la sagesse même, quelque part qu'elle fût, pour m'y attacher, & ne m'en séparer jamais.

Douleur de ceux à qui l'on a imprimé dès l'enfance quelques sentimens de piété.

Une seule chose m'embarrassoit, & ralentissoit un peu mon ardeur, c'est que dans tout cela je ne voyois point le nom de JESUS-CHRIST. Car par votre miséricorde, Seigneur, j'avois été imbu dès mes plus tendres années de ce nom adorable de votre cher Fils mon Sauveur; je l'avois, pour ainsi dire, sucé avec le lait, & il m'étoit entré si avant dans le cœur, que quelque érudition, quelque politesse, & quelque vérité que je trouvasse dans les ouvrages où je ne le voyois point, je n'en pouvois être parfaitement content.

CHAPITRE V.

Il se met à lire l'Ecriture. Quel en est le caractere: & ce qui empêche qu'on ne la goûte.

Caractere de l'Ecriture sainte.

9. JE me mis donc à lire l'Ecriture sainte, pour voir un peu ce que c'étoit. Mais que trouvai-je? UN LIVRE aussi inaccessible à l'orgueil des sages du siécle qu'il l'est au-dessus de la portée des enfans: bas en apparence, mais infiniment élevé en effet: plein de Mystéres, mais des Mystéres voilés & cachés sous des figures. Il s'en falloit bien que je fusse tel qu'il auroit fallu pour y entrer; & je n'étois pas assez souple pour me faire à ses allures. Ce que j'en dis présentement, n'est pas ce qu'il m'en parut alors; & tout ce que je trouvai dans ce tems-là, c'est que l'Ecriture ne méritoit pas d'être comparée avec ce qu'il y a de dignité & de majesté dans les ouvrages de Cicéron. Car J'ETOIS trop enflé pour m'accommoder de cette bassesse apparente; & je n'avois pas assez bons yeux, pour pénétrer ce qu'elle cache. C'est ce qui se découvre aux humbles & aux petits à mesure qu'ils avancent, mais j'aurois été bien fâché de m'abaisser & de devenir petit comme eux, quoique la grandeur dont je me flatois, ne fût qu'enflure & bouffissure.

Ce qui empêche qu'on ne goûte l'Ecriture.

Condition nécessaire pour lire l'Ecriture avec fruit.

CHAPITRE VI.

Il se laisse séduire aux Manichéens, & par où. Extravagance de la doctrine de ces Hérétiques, & particuliérement sur la nature de Dieu. Combien ceux dont l'ame est dans les sens, sont exposés aux séductions de l'erreur.

10. J'ETOIS dans l'état que je viens de dire, lorsque je fis rencontre de certaines gens (a) les plus extravagans, & en même tems les plus orgueilleux de tous les hommes; charnels (b) au-delà de tout ce qu'on peut croire; conteurs d'impertinences & de fables, dont tous les discours sont des piéges de Satan; & qui pour surprendre les ames se servent d'un appas composé de votre saint nom, de celui de notre Sauveur JESUS-CHRIST, & de celui de votre Saint Esprit, le divin Consolateur de nos ames, ou pour mieux dire, des syllabes qui entrent dans ces noms adorables. Car quoiqu'ils n'ayent autre chose dans la bouche, & qu'ils les fassent sonner fort haut, c'est de l'air battu & rien plus; & jamais aucune vérité n'a trouvé d'entrée dans leur cœur. Cependant ils me crioient sans cesse *vérité, vérité*, & ils ne me promettoient que vérité, quoiqu'il n'y en eût point en eux. Car il n'y a rien de si faux que ce qu'ils me disoient, non seulement de ce que l'on peut proprement appeller *vérité*, c'est-à-dire de vous; mais même de ce qui n'est que l'ouvrage de vos mains, je veux dire des élémens de ce bas monde; sur quoi l'amour que je vous dois, ô mon Pere, ô mon souverain bien, ô bonté qui surpasse toutes les autres bontés, ne m'auroient pas même permis de m'arrêter à écouter les Philosophes qui en ont le mieux parlé.

Il est contre l'amour que nous avõs porté à Dieu, de nous occuper de choses qui ne vont qu'à satisfaire la curiosité.

O vérité, vérité éternelle, avec combien d'ardeur soupirois-je pour vous du fond de mon cœur, pendant que ces gens-là faisoient retentir à mes oreilles le son vuide d'un si beau nom, dont ils me rebattoient en mille maniéres & de vive voix, & par un nombre infini de gros volumes? C'étoient comme les plats qu'ils me servoient dans la faim que j'avois de vous; mais au lieu de vous je n'y trouvois que

(a) Les Manichéens.

(b) C'est-à-dire, dominés par les impressions de la chair & du sang, jusques à ne pouvoir rien concevoir que de corporel, en sorte qu'ils croyoient que le mal-même étoit une substance corporelle, comme l'on verra plus bas.

le *Soleil & la Lune* (a) qui sont quelque chose de beau, mais qui ne sont que vos ouvrages & non pas vous ; & qui ne tiennent pas même le premier rang entre vos ouvrages, puisque les substances spirituelles, qui sont sorties de vos mains aussi bien que les autres, sont bien au-dessus de ces corps célestes & lumineux.

Ce n'étoient pas même ces substances du premier ordre que je cherchois, c'étoit vous-même, vérité éternelle, qui ne pouvez jamais éprouver aucune sorte d'altération ni de changement. Et ces gens-la me présentoient au lieu de vous, de certains êtres lumineux qui n'étoient que des imaginations & des phantômes, qu'il seroit encore moins pardonnable d'aimer & d'adorer que le Soleil, puisqu'au moins le Soleil est un être véritable, qui frape très-réellement les yeux, au lieu que ces autres choses ne sont que des illusions d'une ame abusée par ce qui lui est demeuré de l'impression des sens. Cependant je me repaissois de ces mets trompeurs, parce que je les prenois pour vous ; mais je ne m'en repaissois qu'à contre cœur. Car comme il s'en faut bien que vous soyez rien qui ressemble à ces êtres imaginaires, je n'y trouvois rien moins que le goût que l'on trouve en vous ; & une telle viande ne faisoit que m'épuiser au lieu de me nourrir.

Si les viandes que l'on voit quelquefois en songe, & l'on croit manger, ne nourrissent point, parce qu'enfin ce ne sont que des illusions & des songes, au moins ressemblent-elles parfaitement aux viandes réelles dont on se nourrit. Mais pour celles-ci, elles ne vous ressembloient en aucune sorte, & vous me l'avez bien fait voir depuis. Car ce n'étoient que des images & des représentations de corps, & de corps phantastiques & imaginaires, qui n'étoient nullement comparables aux corps véritables que nos sens apperçoivent dans le ciel & sur la terre, & qui touchent les yeux des autres animaux aussi bien que les nôtres. Ceux-la sont quelque chose de plus réel que les images que nous nous en formons ; mais certains corps d'une grandeur infinie que ces gens-la se figurent, & dont ces images leur fournissent la matiére, ont bien moins de réalité que ces images mêmes, puisqu'ils ne sont rien du tout. Cependant c'étoit de ces sortes de chiméres que je me repaissois

(a) Voyez ce qui a été dit de la doctrine des Manichéens dans l'avertissement.

alors, mais sans y rien trouver dont je pusse me nourrir, cheres délices de mon cœur, qui faites toute ma force, & en qui je n'en trouve jamais plus que, lorsque l'amour que j'ai pour vous, va jusqu'à me faire tomber en défaillance. Car combien s'en faut-il encore une fois, que vous soyez rien de semblable à ces êtres imaginaires que je me figurois alors, qui n'étant que de fausses images de corps qui ne furent jamais, avoient encore bien moins de réalité que celles que nous nous formons des véritables corps, & qui en ont elles-mêmes beaucoup moins que les corps qu'elles nous représentent ; puisque vous êtes même toute autre chose que ces grands corps si lumineux que nous voyons dans le ciel, & que tous ceux que nous n'y sçaurions appercevoir d'ici bas ? car il n'y a rien en tout cela que vous n'ayez fait ; ce n'est pas même ce que vous avez fait de plus excellent ; & non seulement vous n'êtes aucune sorte de corps, mais vous êtes quelque chose de tout différent des ames mêmes ; puisque si elles font vivre les corps, & si par-là elles sont bien plus nobles & plus excellentes, vous les faites vivre elles-mêmes, unique vie de mon cœur ; & vivant de vous-même sans changement & sans fin, vous êtes la vie de tout ce qui est principe de vie.

Par où nos ames sont vivantes.

11. Où étiez-vous donc alors, ô mon Dieu, & combien étiez-vous loin de moi, ou plûtôt combien étois-je loin de vous dans cette terre étrangere, où tout me manquoit, comme à cet enfant prodigue réduit à envier le gland que mangeoient les pourceaux dont il avoit soin ? En effet, le gland de ces fables des Grammairiens & des Poëtes, dont j'avois repû autrefois une imagination toute charnelle, ne valoit-il pas mieux que ces malheureux dogmes dont je me repaissois alors, & qui étoient comme autant de piéges d'erreur où ces gens-la me faisoient donner ? Et ces ouvrages des Poëtes où nous voyons une Médée emportée dans l'air par des dragons volans, n'ont-ils pas quelque chose de meilleur & de plus solide que ces *cinq élémens*, que ces misérables s'efforcent d'établir par mille fausses couleurs, & qu'ils font répondre à leurs *cinq autres ténébreux*, & autres semblables chiméres, dont on ne sçauroit se laisser abuser sans se donner la mort ? Car enfin, la connoissance de la Poësie, toute vaine qu'elle est, donne moyen de gagner du pain ; & au lieu que si j'ai écouté la fable de Mé-

Luc. 15. 16.

Extravagance des Manichéens.

dée, quand on me l'a débitée ; & si je l'ai débitée à d'autres, je ne l'ai jamais ni prise ni donnée que pour une fable, j'ai été assez malheureux pour ajouter foi aux dogmes insensés de ces hérétiques.

Ce qui nous expose à l'erreur. Et qu'est-ce qui m'a pu faire tomber dans cet abyme, sinon l'égarement de mon esprit, qui s'agitoit & se débattoit vainement, faute d'être instruit de la véritable voie par où on peut arriver à vous connoître, ô mon Dieu, à qui je confesse présentement mes miséres & mes fautes, & qui avez eu pitié de moi avant que j'eusse jamais pensé à vous en faire l'aveu ?

Quelle est la source des fausses idées que tant de gens se forment de la nature de Dieu. Car AU LIEU de vous chercher par cette intelligence que vous m'avez donnée, & par où vous m'avez distingué des bêtes, je ne vous cherchois que par ces images grossieres que mes sens ont fait passer dans mon esprit ; vous, mon Dieu, qui êtes encore plus inaccessible aux sens & à l'imagination, que ce qu'il y a de plus intime dans mon ame, & que l'excellence de votre nature éleve au-dessus de tout ce qu'il y a en moi de plus élevé & de plus dégagé de la matiére.

Voilà ce qui me fit tomber dans les piéges de cette femme audacieuse & insensée, que Salomon, dans une figure énigmatique, nous représente assise devant sa porte, & criant aux passans : *Entrez & mangez hardiment de ce pain dont je fais un mystére, & désalterez-vous délicieusement de cette eau que je ne donne qu'en cachette.* Et il ne faut pas s'étonner qu'elle ait pu me séduire, puisqu'elle me trouva hors de moi-même, c'est-à-dire, tout dans mon sens, & tellement offusqué des impressions que j'en avois reçues, que mes pensées ne pouvoient s'élever plus haut.

Prov. 19. 7.

Combien ceux dont l'ame est dans les sens, sont peu capables des choses de Dieu.

CHAPITRE VII.

Que ce qui le fit tomber dans les erreurs des Manichéens fut principalement l'ignorance où il étoit sur ce que c'est que le mal ; sur la nature de Dieu ; sur la véritable justice, & sur la maniere dont on peut accorder l'immortalité de Dieu avec la diversité des pratiques qu'il a ordonnées en divers tems.

Ce qui fit tomber S. Augustin dans les erreurs des Manichéens.

12. COmme mes idées n'alloient donc point au-delà de ce qui frape les sens, ou qu'on peut se représenter par les images qu'on en a tirées ; & que ce qui est d'un autre genre, & qui existe bien plus véritablement que toutes les choses sensibles, m'étoit absolument inconnu, non seulement je donnois

stance aux imaginations extravagantes de mes séducteurs, mais je m'en sçavois bon gré, & prenois pour une marque de bon esprit la facilité avec laquelle j'y entrois. Elle ne venoit que de ce que je ne voyois pas d'autre moyen de me satisfaire moi-même, quand ils me demandoient d'où vient le mal? si Dieu a un corps borné à un certain espace? (a) s'il a des ongles & des cheveux? si l'on peut prendre pour justes des gens * qui avoient plusieurs femmes en même tems, qui trempoient leurs mains dans le sang des hommes, & qui sacrifioient des animaux? a

* Patriarches. III. Rois, 18. 40.

Tout cela me démontroit le plus aisément du monde l'ignorance où j'étois, & ce qui m'éloignoit le plus de la vérité, me faisoit croire que j'y entrois. Car je ne sçavois pas que le mal n'est autre chose que la privation du bien, ensorte que ce qu'il y a de mal dans une chose, est d'autant plus grand, que cette privation approche davantage du néant. Et comment l'aurois-je sçu, moi, dont l'esprit ne voyoit rien au-delà des phantômes que les corps avoient imprimés dans mon imagination par mes yeux, comme mes yeux ne voyoient rien au-delà des corps que ces sortes de phantômes représentent?

Ce que c'est que le mal.

Je ne sçavois pas non plus que DIEU est un pur esprit, & qu'il n'est par conséquent, ni un corps composé de divers membres, ni rien autre chose de matériel; puisque toute matiére a des parties dont chacune est moindre que son tout; & que quand on supposeroit une matiére infinie, toujours seroit-il vrai que chaque partie de cet infini étant bornée à un certain espace, seroit moindre que le tout; puisque ce qui est matériel, ne sçauroit être tout entier par tout; & que cela n'appartient qu'aux natures spirituelles, c'est-à-dire à Dieu, & aux autres esprits. Je ne voyois pas même ce qu'il y avoit en nous par où nous puissions être semblables à Dieu, ni sur quel fondement l'Ecriture avoit pu dire que nous avons été faits à son image.

Ce que c'est que Dieu. Jean. 4. 24.

Propriété des natures spirituelles.

13. Je ne connois point cette justice véritable & toute intérieure, qui ne juge point des choses par les coutumes & les pratiques extérieures, mais par la rectitude immuable de la Loi éternelle de ce Dieu

(a) Les Manichéens s'imaginoient que l'Eglise croyoit tout cela de Dieu, sous prétexte que l'Ecriture parle en quelques endroits comme si Dieu avoit un corps comme les nôtres.

Tout-puissant, qui n'a établi diverses pratiques extérieures, que par rapport à ce qui convenoit aux diverses rencontres des tems, & aux différens états des nations. Je ne sçavois pas que c'est de cette sorte de justice qu'ont été justes, Abraham, Isaac, Jacob, Moyse, David & tous ces autres saints Personnages, qui ont été loués de la bouche de Dieu même, & qui ne peuvent être taxés d'injustice que par des ignorans, qui ne se conduisent dans leurs jugemens que par des vues toutes humaines, & qui prétendent que tout ce qui s'est passé depuis le commencement du monde, se doit mesurer par ce qu'ils pratiquent, & qu'ils trouvent établi de leur tems.

Que diroit-on d'un homme qui ne sçachant pas l'usage de chaque piéce d'armes, mettroit les cuissars à la tête, & le casque aux jambes, & murmureroit de ce que l'un ne viendroit pas bien à l'autre; ou qui dans un de ces jours où l'on ne permet de tenir le marché que jusqu'à midi, après quoi l'on fait fermer les boutiques tout le reste du jour, se plaindroit de n'avoir pas la liberté d'étaler & de mettre en vente l'après-dînée, ce qu'il y auroit pu mettre le matin; ou qui trouveroit mauvais que dans une même maison un des valets maniât de certaines choses qu'on ne laisseroit pas manier à celui qui doit verser à boire; ou qu'on fît dans l'écurie ce qu'on ne permettroit pas de faire auprès de la table; ou que les valets ne fussent pas servis comme les maîtres?

Voilà à peu près comme font ceux qui trouvent mauvais que des choses qui ont été permises aux Justes des premiers siécles, ne le soient plus aujourd'hui; & que Dieu, selon la diversité des tems, ait ordonné autre chose à ceux-là, & autre chose à ceux-ci; quoique la justice à quoi les uns & les autres se sont conformés ait toujours été la même. Car pourquoi sont-ils choqués de cette diversité, eux qui voient dans un même corps, que ce qui convient à une partie, ne convient pas à l'autre; & dans un même jour, que ce qui est permis le matin, est défendu l'après-dînée; & dans une même maison qu'on laisse & qu'on fait même faire de certaines choses dans un endroit qu'on défend, & qu'on ne souffriroit pas dans un autre?

Justice éternelle, invariable, quoiqu'elle ordône, tantôt une chose & tantôt une autre.

Au lieu donc que la justice en elle-même ne peut ni changer, ni varier, les tems à quoi elle préside, changent & se succédent les uns aux autres, parce que telle est la nature des tems; & comme la vie des

hommes est trop courte, & l'étendue de leur esprit trop bornée pour embrasser celle de tous les siécles, & pour voir le rapport de ce qui convenoit à des tems & à des nations dont ils n'ont point de connoissance, avec ce qui convient à ce qu'ils ont devant leurs yeux, ils sont choqués de la différence qu'ils trouvent entre l'un & l'autre, eux qui ne le sont point, & qui s'accommodent même fort bien de celle qu'il y a entre ce qui convient aux différentes parties d'un même corps, ou aux différentes heures d'un même jour, ou aux divers endroits, & à la différente qualité des personnes d'une même maison.

14. Voilà à quoi je n'avois point encore pris garde, quoique j'eusse devant les yeux mille choses qui auroient dû m'en faire appercevoir. Car quand je faisois des vers, il ne m'étoit pas permis de mettre toutes sortes de pieds dans toutes sortes de vers; & dans un même vers chaque pied avoit sa place, qu'il ne m'étoit pas libre de changer. Cependant toutes ces différentes choses se trouvent réunies, & subsistent toutes ensemble dans l'art qui me conduisoit. Comment ne prenois-je donc pas garde que cette justice éternelle, par où tout ce qu'il y a jamais eu de Saints se sont conduits, réunit en elle-même d'une maniere bien plus excellente tout ce qu'elle a jamais ordonné; & qu'encore qu'elle n'ait pas toujours ordonné les mêmes choses, & qu'elle en ait établi de différentes, selon la diversité des tems, elle n'en est pas moins demeurée invariable? Et comment étois-je assez aveugle pour condamner ces saints Patriarches sur la maniere dont ils ont usé des choses de ce monde; & qui n'alloit pas seulement à suivre l'ordre & l'inspiration de Dieu; mais à nous laisser des figures prophétiques de ce qu'il lui avoit plû de leur révéler?

Justice éternelle, toujours invariable, quoique ses Ordonnances varient selon les tems. Les Saints de l'ancien Testament prophétisoient par leurs actions mêmes.

CHAPITRE VIII.

Différence de ce qui n'est mauvais que par rapport aux circonstances des tems, & de ce qui l'est en soi. Des péchés contre Dieu; & de ceux contre le prochain. Tous les principes fondamentaux de la Morale Chrétienne sont admirablement expliqués dans ce Chapitre.

15. MAIS S'IL Y A des choses qui ne sont justes ou injustes, que selon de certaines circonstances des tems & des lieux, il y en a aussi qui sont

Quelles sont les choses qui sont tou-

sont justes ou injustes sans aucune différence de tems.

Deut. 6. 5. Matth. 22. 37.

Gen. 19. 24.

tellement justes par elles-mêmes, qu'en quelque tems & en quelque lieu que ce soit, on n'a jamais pu y manquer sans injustice; comme d'aimer Dieu de tout son cœur, de tout son esprit, & de toute son ame, & le prochain comme soi-même. Et delà il s'ensuit que LES PÉCHÉS contre nature, comme ceux des habitans de Sodome, ont toujours été également détestables & punissables, sans aucune différence de tems ni de nation, ensorte que si tous les peuples de la terre s'y étoient abandonnés, comme ceux de ces malheureuses villes, ils auroient tous été également coupables devant Dieu, qui n'a pas fait les hommes pour user ainsi les uns des autres.

Ce qui fait l'énormité des péchés contre nature.

Ainsi c'est violer les loix de la société qui doit être entre le Créateur & les créatures, que de souiller par une infamie si désordonnée la pureté de la nature dont il est l'auteur.

On est obligé de suivre les loix du pays où l'on se trouve, & pourquoi.

Pour ce qui n'est crime que parce qu'il est contraire aux mœurs & à l'usage de quelque pays ou de quelque peuple, la régle qu'on doit suivre sur cela, est de se conformer à l'usage reçu & pratiqué dans les lieux où l'on se trouve. Car chaque état ou chaque nation subsiste sur de certaines conventions générales, qu'il n'est permis ni aux citoyens, ni aux étrangers de violer; puisque toute partie qui s'éloigne du rapport qu'elle doit avoir avec son tout, est vicieuse & déréglée.

Les ordres de Dieu sont préférables aux loix particulieres de quelque société que ce soit.

Mais quand c'est Dieu qui ordonne quelque chose de contraire aux mœurs ou aux conventions mutuelles de quelque peuple que ce soit; il faut le faire, quoiqu'il ne se soit jamais fait; il faut l'établir, quoiqu'il ne fût point encore établi, ou le rétablir, si l'on n'avoit que cessé de le pratiquer. Car si un Prince peut ordonner dans les lieux de son obéissance des choses que ni ses Prédécesseurs ni lui n'avoient point encore ordonnées, & s'il est constant que bien loin que ce soit violer les loix de la société que de suivre cette nouvelle Ordonnance, ce seroit au contraire les violer que de ne les pas suivre; puisque la premiere Loi de toute société, c'est d'obéir à son Roi; combien plus sommes-nous obligés d'obéir sans hésiter à tout ce que Dieu nous commande, puisqu'il est le Roi des Rois, & que sa Royauté s'étend sur toutes les créatures? Et comme dans les sociétés humaines les puissances supérieures sont toujours celles à qui on obéit préférablement aux autres, qui

ne

ne voit qu'il faut que Dieu soit obéi préférablement à toutes ?

16. Ce que j'ai dit de ces sortes de péchés qui vont à se corrompre soi-même, n'est pas moins vrai de ceux qui blessent le prochain par quelque chose d'injurieux, ou par quelque tort qu'on lui fait, soit par haine & par vengeance, soit pour avoir son bien, comme les voleurs qui détroussent les passans, ou pour prévenir quelque mal que l'on en craint; ou par pure envie, comme il arrive à ceux qui se voyant dans la misére, ne sçauroient souffrir que d'autres soient plus heureux, ou qui même étant dans la prospérité, craignent que d'autres ne s'élevent aussi haut qu'eux, ou prennent en haine ceux qui sont déja élevés; soit enfin pour le seul plaisir de se repaître des maux d'autrui, comme ceux qui aiment les combats des Gladiateurs, ou ceux qui font métier d'insulter aux autres & de s'en moquer.

Quel péché c'est que de se faire un plaisir des maux d'autrui.

Voilà quelles sont les principales branches des péchés des hommes, dont la racine est toujours, ou *l'orgueil*, c'est-à-dire, la passion de s'élever au-dessus des autres; ou *la curiosité*, c'est-à-dire, le desir de sçavoir & de connoître; ou *la volupté*, c'est-à-dire, l'envie de jouir de ce qui fait plaisir aux sens. Car c'est toujours par quelqu'une de ces trois sortes de concupiscence, ou par deux ou par toutes, que l'on péche, soit contre quelqu'un de ces trois premiers préceptes du Décalogue, qui réglent ce qu'on vous doit, ô mon Dieu, qui par les douceurs de vos bontés infinies, tempérez l'éclat de vos grandeurs; ou contre quelqu'un de ces sept autres, qui réglent ce que l'on doit au prochain.

Quelles sont les sources des péchés des hommes.

Ps. 32. 2.

Exod. 20. 2.

Décalogue, régle de ce qu'on doit à Dieu, & de ce qu'on doit au prochain.

Mais par où est-ce que les péchés des hommes vous peuvent regarder, vous qui ne sçauriez être ni corrompu par aucune impureté, ni blessé par aucun attentat? Vous ne les punissez donc, à proprement parler, que du mal qu'ils se font à eux-mêmes: car c'est toujours contre eux-mêmes qu'ils péchent, lorsqu'ils péchent contre vous; & leur iniquité retombe toujours sur eux-mêmes; soit lorsqu'ils corrompent leur propre nature, & qu'en usant avec excès des choses même permises, ou en se portant avec une ardeur brutale, jusqu'à ce qui est défendu, & jusques à abuser les uns des autres, contre les loix de cette même nature, ils renversent l'ordre où vous l'avez établi en la créant; ou lorsque regimbant contre l'épe-

Nos péchés ne font aucun mal à Dieu.

De quoi Dieu nous punit, quand il nous châtie pour nos péchés.

Sur qui tombe le mal que nous faisons.

Ps. 26. 12. Rom. 1. 26. ron, ils s'emportent contre vous par des mouvemens secrets, ou par des paroles de blasphêmes ; ou lorsque pour éviter quelque chose qui les choque, ou pour parvenir à quelque chose qui leur plaît, ils portent leur audace jusqu'à rompre les liens de la société civile par des divisions & des cabales.

L'excès dans l'usage même des choses permises, est un péché, & par où.

Or, RIEN de tout cela ne se fait jamais que lorsqu'on vous abandonne, ô fontaine de vie ; & qu'au lieu de ne s'attacher qu'à vous, qui êtes le bien commun, & le modérateur aussi bien que le Créateur de toutes choses, on se tire à part, par un mouvement d'orgueil & d'amour propre, pour s'attacher à quelque faux bien.

Act. 9. 5.

Principe de tout péché.

Ce qui nous éloigne de Dieu.

Fruit de l'humilité.

Comme donc L'ORGUEIL est ce qui éloigne Dieu de nous, ce n'est que par une humble piété qu'on s'en rapproche. C'est-là ce qui fait que vous nous purifiez, & que vous nous guérissez de toutes nos habitudes de péché ; que vous nous pardonnez nos fautes à mesure que nous vous les confessons ; que vous éxaucez les gémissemens que la pesanteur du joug de l'iniquité nous fait pousser, & que vous brisez les chaînes où nous nous sommes volontairement engagés ; pourvu que l'amour d'une fausse liberté ne nous fasse plus, pour ainsi dire, lever les cornes contre vous ; & que cette malheureuse avarice à qui vous ne suffisez pas, & qui pour vouloir tout embrasser ne manque jamais de tout perdre (a), ne nous fasse point préférer ce qui n'est un bien que pour nous, à ce qui est le bien général de tout le monde, c'est-à-dire, à vous, ô mon Dieu.

L'amour des biens particuliers nous fait perdre le bien souverain & universel.

(a) Voyez la fin du 41. chap. du 10. Liv.

CHAPITRE IX.

Des péchés légers. De certaines actions qui paroissent des péchés & qui n'en sont point. Qu'il faut faire tout ce que Dieu ordonne, de quelque nature qu'il soit, & qu'il ne s'agit que de bien connoître ce qu'il ordonne.

17. OUtre ces deux sortes de crimes, dont les uns vont à se corrompre soi-même, & les autres à nuire au prochain, il y a dans ceux-mêmes qui s'avancent vers le bien, des péchés légers qu'on ne sçauroit s'empêcher de condamner, quand on

juge des choses par les régles les plus parfaites (a); mais qui marquent pourtant un amendement qu'on ne sçauroit aussi s'empêcher de louer, quand on considére les fruits qu'on a sujet d'en attendre, quoiqu'ils ne soient encore, pour ainsi dire, qu'en herbe. Il y a même de certaines actions qui ont quelque air de ces deux premiéres sortes de crimes, dont les uns vont à se corrompre soi-même, & les autres à faire tort au prochain; mais qui ne sont pourtant point des péchés, parce qu'elles ne sont ni contre ce qu'on vous doit, mon Seigneur & mon Dieu, ni contre les loix de la societé humaine; comme de faire des amas extraordinaires des choses qui sont nécessaires à la vie, & dont les conjonctures où l'on se trouve, demandent qu'on ne demeure pas dépourvu. Car quoiqu'on ne le fasse que par besoin, ceux qui le voient faire ne sont point assurés qu'il n'y entre un peu d'avarice. Il en est de même de l'exactitude & de l'application avec laquelle ceux qui sont préposés pour châtier les coupables s'acquittent de ce devoir. Car quoiqu'ils ne le fassent qu'avec une autorité légitime, & dans la seule vue d'empêcher le mal, ceux qui les voient faire, ne sont point assurés qu'ils n'y entre quelque mouvement de colere & de cruauté.

Belle régle pour juger de ce qui est péché ou non.

Ainsi ENTRE les actions qui paroissent mauvaises aux hommes, il y en a beaucoup que vous approuvez, & à quoi votre vérité rend témoignage. Et entre celles que les hommes approuvent, il y en a beaucoup aussi que vous condamnez; parce que SOUVENT les circonstances du tems & ce qu'il y a de particulier & de caché dans l'intention, font qu'une action est tout autre chose que ce qu'elle paroît. Mais enfin, quoi que vous puissiez ordonner tout d'un coup de moins attendu & de plus extraordinaire, (b) qui peut douter qu'il ne fallût le faire sans balancer, quand vous l'auriez défendu auparavant, & qu'il vous plairoit de tenir caché pour un tems ce

Il y a grande différence entre ce que nos actions sont aux yeux de Dieu, & ce qu'elles paroissent aux yeux des hommes.

Ce qui fait la qualité de nos actions.

(a) Comme de certaines fautes de promptitude ou d'indiscrétion, où l'amour même du bien peut faire tomber quelquefois.

(b) Comme quand Dieu ordonna à son Peuple d'emporter tout ce qu'ils pourroient des richesses des Egyptiens. Car ce qui auroit été un crime sans cet ordre exprès de Dieu, devint une action légitime: & tant s'en faut que ce fût un péché aux Israëlites que de voler ainsi les Egyptiens, qu'ils eussent péché, s'ils eussent manqué de le faire. *S. Aug. contre Faust, l. 22, chap. 71.*

qui vous obligeroit de l'ordonner ; & même quand il seroit contraire aux loix de quelque société particuliére ; puisque CE QUI FAIT la justice de quelque société que ce puisse être, c'est uniquement de vous obéir ? La question est de sçavoir que c'est vous qui ordonnez ces choses-la ; & heureux ceux qui le sçavent. Or, TOUT ce que vous avez fait faire d'extraorninaire à tout ce que vous avez jamais eu de véritables serviteurs, étoit nécessaire pour l'état où les choses étoient alors : ou pour annoncer par des figures les mystéres à venir. (*a*)

(a) Car ces saints personnages prophétisoient par leurs actions aussi bien que par leurs paroles. *S. Augustin contre Faust, liv.* 4.

CHAPITRE X.

Les principes des Manichéens le firent tomber jusques dans les imaginations les plus extravagantes de ces Hérétiques.

18. C'ETOIT faute d'être instruit de ce que je viens de dire que je me moquois de ces saints Patriarches & Prophétes qui vous ont si fidélement servi : mais par ces moqueries insensées je m'en attirois bien d'autres de vous ; puisqu'enfin ces beaux principes, dont je m'étois laissé prévenir, me conduisirent enfin de degré en degré jusqu'à cet excès d'extravagance, que de croire que quand on détache une figue de l'arbre qui l'a produite, la mere & la fille pleurent chacune de son côté ; & que ce lait que l'une & l'autre jettent en sont des larmes. Que néanmoins si cette figue, qui n'a pu être cueillie que par un attentat dont tout bon Manichéen seroit incapable, vient à être mangée par quelqu'un de ceux qu'on appelle *Saints* & *Elus* parmi eux, les gémissemens qu'il pousse dans la priére, en feront exhaler des Anges, & même des particules de la substance du Dieu souverain & véritable, qui seroient toujours demeurées engagées dans ce fruit, si elles n'en avoient été détachées par les dents de cet *Elu*, & par le dissolvant de son estomac. Ainsi j'étois assez misérable pour croire qu'il falloit avoir plus de pitié des fruits de la terre que des hommes pour qui ils sont faits. Car quelque faim que pût avoir un homme qui n'eût pas été Manichéen, j'aurois cru que c'eût été condam-

Extravagance des Manichéens.

ner cette pauvre figue au dernier supplice que de la lui donner à manger.

CHAPITRE XI.

Douleur de Ste Monique de voir son fils Manichéen. Combien elle répandoit de larmes pour lui. Songe prophétique par où Dieu la consola.

19. VOILA dans quel abyme de ténébres j'étois plongé : mais vous avez enfin étendu du haut du Ciel votre main favorable pour m'en retirer, touché des larmes que ma mere, votre fidéle servante, ne cessoit point de répandre pour moi. Car comme elle me voyoit mort, parce qu'elle regardoit les choses des yeux de la foi ; & qu'elle en jugeoit par la lumiére intérieure de l'esprit que vous lui aviez communiqué, elle me pleuroit bien plus amérement que les autres meres ne pleurent leurs enfans, quand elles les voient porter en terre. Mais vous l'exauciez, Seigneur, vous l'exauciez ; vous aviez égard à ses larmes, qui couloient en si grande abondance, & dont elle baignoit tous les lieux où elle faisoit ses priéres.

Combien la foi de Ste Monique étoit vive.

Ce songe même d'où elle sortit toute consolée, & qui fit qu'elle me permit de demeurer & de manger avec elle, ce qu'elle n'avoit point voulu souffrir depuis qu'elle avoit sçu que j'étois engagé dans des erreurs si déteſtables, & dont elle avoit tant d'horreur, ne venoit-il pas de vous ? Et voici quel il étoit. Elle se vit elle-même sur une longue régle de bois, & auprès d'elle un jeune homme tout brillant de lumiére, qui la voyant plongée dans la douleur, lui demanda avec un visage gai & soûriant, quel étoit donc le sujet de cette douleur & de ces torrens de larmes qu'elle répandoit tous les jours ? Il le lui demanda de cet air qui fait voir que les questions que l'on fait, sont plûtôt pour apprendre quelque chose de bon à ceux à qui l'on parle, que pour rien apprendre d'eux ; & elle lui ayant répondu qu'elle pleuroit la perte de mon ame : « Tenez-vous en repos, lui dit-il, & » ne voyez-vous pas que ce fils que vous pleurez est » où vous êtes ? » Sur quoi ayant regardé à côté d'elle, elle me vit sur la même régle où elle étoit. En faut-il davantage pour faire voir que votre oreille n'étoit pas fermée aux gémissemens de son cœur, ô mon Dieu, dont la bonté n'est pas moindre que la puissance ; & qui non seulement avez soin de nous,

Révélation envoyée de Dieu à Ste Monique sur la conversion future de son fils.

mais dont l'application est pour chacun en particulier, comme si vous n'en aviez point d'autre à conduire.

20. N'est-ce pas encore par un effet du soin que vous aviez de l'éclairer & de la consoler intérieurement, que m'ayant conté ce même songe, & voyant que j'en voulois conclure qu'elle devoit espérer de se voir un jour comme j'étois, plûtôt de me voir comme elle étoit, elle me répondit sans hésiter : « Non, » non, cela ne peut être, & il ne m'a pas été dit que » j'étois où vous étiez, mais que vous étiez où » j'étois. »

Je ne puis me dispenser de reconnoître ici devant vous, Seigneur, ce que j'ai dit plusieurs fois dans d'autres rencontres, & dont je me souviens fort bien, que cette réponse que vous me fîtes entendre par la bouche de ma mere, qui sans balancer un moment sur l'interprétation que je voulois donner à son songe, & qui toute fausse qu'elle étoit, pouvoit avoir sa vraisemblance, vit tout d'un coup ce qu'il falloit voir, & que je n'aurois pas vu sans elle, me toucha plus que le songe même par où il vous avoit plu de soulager sa douleur, en lui donnant dès-lors des présages d'une joie qu'elle devoit goûter un jour, mais qui étoit encore bien éloignée. Car je demeurai encore bien près de neuf ans dans cet abyme de boue, & dans ces ténébres d'erreur, faisant souvent des efforts pour en sortir, mais des efforts qui n'aboutissoient qu'à m'y enfoncer encore davantage. Et durant tout ce tems-la cette veuve, telle que vous les aimez, c'est-à-dire, pieuse, chaste & tempérante, ne cessoit point de prier & de pleurer pour moi, avec une ardeur, qui bien loin de s'être ralentie par l'espérance que vous lui aviez donnée, n'en étoit devenue que plus vive. Mais quoique vous reçussiez favorablement ses priéres, vous me laissiez toujours engager de plus en plus dans l'erreur qui m'aveugloit.

L'espérance des Saints ne ralentit point leur ferveur.

CHAPITRE XII.

Entretien de sainte Monique avec un saint Evêque. Parole consolante de ce Prélat, qui fut reçue d'elle comme une assurance que Dieu lui donnoit de la conversion de son fils.

21. VOUS lui donnâtes encore une autre assurance que je remarquerai en passant, puis-

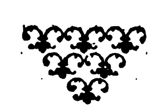
qu'elle me revient dans l'esprit : car je laisse beaucoup d'autres choses ; les unes, parce que je n'en ai pas la mémoire bien présente ; & les autres, parce que l'impatience que j'ai de venir à celles que je me sens le plus pressé de déclarer, à la louange de votre saint nom, ne me permet pas de m'y arrêter.

Ce fut par la bouche d'un saint Evêque, nourri dans le sein de votre Eglise, & versé dans vos saintes Ecritures. Elle le pressoit un jour de vouloir bien conférer avec moi, pour réfuter mes erreurs, & me faire passer du mensonge à la vérité : car elle s'adressoit pour cela à tous ceux qu'elle croyoit capables de me rendre cet office. Mais ce bon Prélat n'en voulut rien faire, & il fit fort sagement, à ce que j'ai compris depuis. « Ne voyez-vous pas, lui dit-il, que vo-» tre fils n'est pas assez docile, & qu'il est trop enflé » de ces vaines connoissances, qui ont encore pour » lui la grace de la nouveauté. » Car elle lui avoit appris avec combien de fierté j'avois insulté à quelques ignorans, qui s'étoient trouvés embarrassés de mes questions. « Laissez-le donc, continua ce saint Evê-» que, & contentez-vous de prier pour lui. Il se dé-» trompera tout seul par la lecture des Livres mêmes » de ces gens-là, & il ne lui faut autre chose pour » voir combien leurs erreurs sont impies & détesta-» bles. » Il lui conta tout de suite qu'ayant lui-même été mis entre les mains de ces hérétiques par sa mere qu'ils avoient séduite, il avoit non seulement lu, mais transcrit la plus grande partie de leurs Livres ; & que sans que personne fût entré en dispute avec lui, & se fût mis en devoir de lui ouvrir les yeux, il avoit reconnu de lui-même combien cette secte étoit détestable, & s'en étoit retiré. Ma mere ne se rendoit pas pour cela, & ne cessoit point de le conjurer avec beaucoup de larmes qu'il voulût bien me voir, & entrer en matiere avec moi. Mais lui, comme lassé de ces instances : « Allez, lui dit-il, vous n'a-» vez qu'à continuer ; il n'est pas possible qu'une mere » qui demande avec tant de larmes le salut de son » fils, ait jamais la douleur de le voir périr ; » ce qu'elle reçut, à ce qu'elle m'a dit plusieurs fois depuis, comme une voix qu'elle auroit entendue du Ciel.

Fin du Troisiéme Livre.

SOMMAIRE DU QUATRIÉME LIVRE.

IL déplore l'aveuglement qui l'avoit tenu neuf ans entiers dans les erreurs des Manichéens, & qui les lui avoit même fait inspirer à d'autres ; la vanité qui l'avoit porté à disputer le prix de la Poësie, & l'entêtement qu'il avoit eu pour l'Astrologie judiciaire. Ensuite il parle de l'amitié qu'il fit avec un jeune homme de son âge, dans le tems qu'il commençoit d'enseigner la Rhétorique à Thagaste, & de la douleur qu'il eut lorsque Dieu le lui enleva ; ce qui lui donne lieu de dire les plus belles choses du monde sur la maniere dont on doit aimer ses amis, & sur le néant de toutes les choses qui passent. Il touche quelque chose de son Ouvrage de la Beauté & de la Convenance, *qu'il avoit fait à l'âge de vingt-six ou vingt-sept ans, & de l'ouverture qu'il avoit naturellement pour les sciences.*



LES

LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

Ses égaremens continuent ; il entraîne même les autres dans l'erreur ; & sa vanité va jusqu'à lui faire disputer le prix de la Poësie. Ce que les principes des Manichéens lui faisoient faire pour expier ses péchés. Il confesse toutes ses miséres d'autant plus volontiers, qu'elles font mieux voir ce qu'il devoit à la miséricorde de Dieu qui l'en avoit tiré.

J'ETOIS alors dans la dix-neuviéme année de mon âge, & durant les neuf qui se passerent depuis celles-là jusqu'à la vingt-huitiéme, je ne fis autre chose que me livrer à l'erreur, & en infecter les autres : trompeur & trompé par les illusions d'une infinité de passions. Je trompois donc, & publiquement, en faisant des leçons de ces vaines connoissances à quoi on a donné le nom de *Belles Lettres* ; & en secret par des dogmes empoisonnés qui se couvroient d'un faux nom de Religion, dominé dans l'un par l'orgueil, dans l'autre par la superstition, & dans tous les deux par le mensonge & la vanité.

Je cherchois les fumées d'une gloire populaire, jusqu'à disputer le prix de la Poësie, & à me repaître de quelque chose d'aussi vain que les acclamations de théâtre qu'il attire à celui qui le remporte, & le fragile éclat d'une couronne qui se flétrit du matin au soir (a) ; & courois toujours avec la même ardeur après les folies des spectacles, & les plaisirs emportés de l'impudicité. Il est vrai que je cherchois aussi à me purifier de ces souillures, mais tout ce que

(a) On mettoit une couronne de fleurs sur la tête de celui qui avoit remporté le prix de la Poësie.

je sçavois faire pour cela, c'étoit d'apporter des fruits à manger à ceux qu'on appelloit *Saints & Elus* parmi les Manichéens, afin que dans le Laboratoire de leur estomac ils en tirassent des Anges & des Dieux par qui je pusse être délivré de mes péchés. Voilà à quoi je passois ma vie avec quelques-uns de mes amis, abusés comme moi, & qui l'étoient même par moi.

Que ces sages que vous n'avez pas encore mis sous vos piés en abattant leur orgueil par une humilité salutaire, se moquent de moi tant qu'il leur plaira; cela ne m'empêchera pas de confesser à la gloire de votre saint Nom ma honte & ma turpitude. Permettez-moi donc, ô mon Dieu, & faites-moi la
Ps. 26. 6. grace de parcourir & de retrouver dans le fond de ma mémoire, tous mes égaremens passés; & de vous offrir un sacrifice de louanges en action de grace de la miséricorde que vous m'avez faite de m'en retirer.
A quoi on doit s'attendre quand on veut se conduire soi-même. Car quand on veut se servir de guide à soi-même, peut-on manquer de tomber dans le précipice; & peut-on jamais être bien que lorsqu'on se tient attaché à vous, pour sucer, comme un enfant collé aux mammelles de sa nourrice, ce lait dont vous nourrissez ceux qui sont encore enfans dans la vie de la grace; ou pour se soutenir par une autre sorte de nourriture incorruptible, que vous donnez à ceux qui sont plus avancés, & qui n'est autre chose que vous-même; & un homme, quel qu'il soit, qu'est-il autre chose qu'un homme? Que les forts & les riches se moquent donc de moi, si bon leur semble, pour moi, qui sens ma misére & mon indigence, je m'en tiendrai à publier vos grandeurs & vos miséricordes.

CHAPITRE II.

Il commence d'enseigner la Rhétorique. Avec combien d'exactitude & de pureté d'intention il s'acquittoit de cet emploi. Son commerce avec une femme qu'il entretenoit, & à laquelle il gardoit fidélité, comme si c'eût été une femme légitime. Dans quel esprit il rejetta les offres d'un certain devin, qui se faisoit fort de lui faire remporter le prix de la Poësie. Combien il avoit de fausses idées sur la nature de Dieu.

2. J'Enseignois la Rhétorique dans ce tems-là; & maîtrisé par ma cupidité, je faisois trafic de cette éloquence qui se vante de sçavoir maîtriser les

cœurs. Vous sçavez, Seigneur, qu'au moins j'avois cela de bon, que j'étois bien aise de n'avoir que des Ecoliers sages & réglés, c'est-à-dire, de ceux qui passent pour tels aux yeux des hommes; & que si je leur enseignois les adresses de l'Eloquence, c'étoit avec une intention droite, & dans la vue que s'ils les employoient quelque jour pour sauver la vie à des coupables, au moins ils ne s'en servissent jamais pour faire périr des innocens. Comme dans les voies pleines de piéges où je marchois, & au travers de l'épaisse fumée qui exhaloit de mes crimes & de mes déréglemens, vous me suiviez toujours des yeux, quoique de loin, vous voyiez donc au moins quelques étincelles de droiture dans la fidélité avec laquelle j'enseignois ces enfans; quoique nous n'aimassions & ne cherchassions, ni eux ni moi, que la vanité & le mensonge

J'avois une femme dans tout ce tems-là; & quoique ce ne fut qu'une Concubine, dont l'ardeur folle & emportée de mon impudicité, avoit eu soin de se pourvoir, je n'en voyois point d'autre, & je lui gardois fidélité. Mais je ne laissois pas d'éprouver & de sentir dans ce malheureux commerce combien il y a de différence entre l'amour conjugal, qui a pour but de mettre des enfans au monde; & un amour de débauche & d'impudicité, d'où l'on craint d'en voir naître, quoique quand il en vient on ne puisse s'empêcher de les aimer.

Différence de l'amour impudique, & de l'amour conjugal.

3. Je me souviens que dans ce même tems ayant voulu disputer le prix de la Poësie, qui se donne en plein Théatre à celui qui a le mieux fait, un certain homme, qui faisoit le métier de Devin, me fit demander ce que je voulois lui donner, & qu'il me feroit remporter le prix. Je sçavois que c'est en sacrifiant de certains animaux aux démons que ces gens-là prétendent arriver à leur but; & que c'étoit par-là que celui-ci se faisoit fort de me les rendre favorables; & comme j'avois en horreur ces mystéres d'abomination, je lui fis dire que quand la Couronne à quoi j'aspirois seroit toute d'or & qu'elle devroit être immortelle, (a) je ne consentirois pas que pour me la procurer on fît mourir une mouche.

Cependant, ô Dieu de mon cœur, ce ne fut point par aucun mouvement de cet amour chaste qu'on doit

Pour agir par un

(a) Parce que les Manichéens étoient persuadés qu'on ne pouvoit sans crime ôter la vie à aucune sorte d'animaux.

Vrai motif d'amour de Dieu, il faut bien sçavoir ce que c'est qu'aimer Dieu. avoir pour vous que je rejettai cette damnable proposition ; puisque je ne sçavois pas même ce que c'étoit que de vous aimer, & que j'étois si éloigné de vous connoître, que je ne pouvois vous concevoir que comme une certaine lumiere fort pure & fort subtile, mais toujours corporelle ; (a) car UNE AME *Combien il est dangereux de se méprendre dans l'idée qu'on a de Dieu.* n'est-elle pas impure & adultére, quand au lieu de vous adresser ses soupirs, elle les adresse à de telles phantômes ? N'est-ce pas-là mettre son espérance dans la fausseté, & *devenir la pâture des vents*, pour user des termes d'un de vos Prophétes ? Ainsi en même tems que je ne voulois pas qu'on sacrifiât aux démons pour moi, je m'y sacrifiois moi-même par les superstitions où j'étois. Car ce que ce Prophéte appelle *devenir la pâture des vents*, n'est-ce pas devenir la pâture des démons, qui se repaissent de nos égaremens, & qui s'en font un plaisir & un jouet ? Osée 12. 1.

(a) C'étoit l'idée que les Manichéens avoient de Dieu.

CHAPITRE III.

Son entêtement pour l'Astronomie judiciaire. Combien elle est contraire aux principes de l'Evangile. Ce que Vindicien & Nebride lui disoient pour le retirer de cette vaine curiosité.

4. POUR ces autres imposteurs à qui l'on donne le nom d'Astrologues, comme ils ne se servent point de sacrifices, & que leurs prédictions ne sont *La piété ne permet pas de s'arrêter aux prédictions des Astrologues, & pourquoi.* point fondées sur le culte des démons, je ne cessois de les consulter. Cependant la véritable piété Chrétienne les condamne & les rejette aussi bien que les autres, & avec grande raison ; puisqu'au lieu qu'elle nous oblige, ô mon Dieu, de vous confesser nos fautes, & de vous dire avec le Prophéte : *Ayez pitié de moi, Seigneur, & guérissez mon ame devenue malade par le péché qu'elle a commis contre vous* : & Ps. 31. 2. Ps. 40. 5. qu'elle veut que bien loin d'abuser de la bonté avec laquelle vous nous pardonnez, nous nous souvenions Joan. 5. 14. de cet avis du Sauveur à l'aveugle né : *Vous voilà guéri, prenez garde de ne plus pécher, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire* ; ces gens-là renversent une si sainte doctrine. Car n'est-ce pas la renverser que de nous venir dire comme ils font : « Il y a » dans le Ciel une cause, qui par une force inévita- « ble, vous jette dans le péché, c'est Venus, Mars ou « Saturne, qui vous ont fait faire une telle action ?

Et n'est-il pas clair que cela ne va pas à moins qu'à disculper l'homme, qui n'est que chair & sang, corruption & pourriture, & à flater son orgueil d'une fausse innocence, en rejettant tout le mal qu'il fait sur le Créateur & le Modérateur du Ciel & des astres, c'est-à-dire, sur vous, ô mon Dieu, source de toute justice, & de cette douceur céleste que nous trouvons dans le bien, qui rendez à chacun selon ses Matt. 16. 27. œuvres (a), mais qui ne rejettez pas un cœur contrit Ps. 50. 19. & humilié ?

5. Vous ne m'abandonnâtes pas dans ce besoin, ô mon Dieu; & vous vous servîtes pour me détromper d'un célébre vieillard que je voyois fort souvent en ce tems-là. C'étoit un homme de très-bon esprit, grand Médecin, & très-distingué dans cet art, & dont la main avoit mis sur ma tête, malade de l'amour de la fausse gloire, la couronne que j'avois remportée dans cette dispute de la Poësie où j'étois entré; ce qu'il avoit fait en qualité de Proconsul & non pas de Médecin. Ce ne fut pas non plus en qualité de Médecin qu'il contribua à me tirer de l'état où j'étois: cela n'appartenoit qu'à vous, ô mon Dieu, qui n'êtes Jac. 4. 6. pas moins fidéle à faire grace aux humbles, que ferme 1. Pier. 5. 5. à résister aux orgueilleux; & ce fut vous en effet qui commençâtes d'appliquer des remedes à mon ame par le moyen de ce bon vieillard.

Comme je le voyois donc fort familiérement, & que j'étois presque toujours avec lui, ne pouvant me lasser de l'entendre parler, parce qu'encore qu'il ne parlât pas le plus poliment du monde, c'étoit toujours d'une maniere vive & sentencieuse, qui faisoit beaucoup de plaisir; il s'apperçut bientôt, par les entretiens que nous avions ensemble, que j'étois fort attaché aux Livres des tireurs d'horoscope; & il me conseilla, avec toute la bonté que j'aurois pu attendre d'un pere, de quitter tout cela, & de ne pas consumer à des choses si vaines le travail & l'application dont j'avois besoin pour des études utiles & solides; il me dit même qu'étant jeune, il s'étoit appliqué à l'Astrologie dans le dessein d'en faire profession, & de s'en servir pour gagner du bien; & que puisqu'il étoit venu à bout d'entendre Hipocrate, quand il l'avoit étudié depuis, je pouvois bien croire que les mystéres de l'Astrologie ne s'étoient pas trou-

(a) D'où il s'ensuit que chacun est donc coupable du mal qu'il fait.

vés au-dessus de sa portée ; & qu'en effet il n'y avoit renoncé, pour s'appliquer à la Médecine, que parce qu'il en avoit reconnu la fausseté, & qu'il n'étoit pas d'un honnête homme de faire métier de tromper. « Et vous ne devez pas faire difficulté, ajoutoit-» il, d'en croire un homme qui faisant son compte » de subsister par cette vaine science, l'avoit apprise » le plus à fond qu'il lui avoit été possible, au lieu » que comme vous avez déja la Rhétorique pour » gagner du bien, c'est sans besoin, & par pure cu-» riosité que vous vous appliquez à l'Astrologie.

Je lui demandai sur cela comment il se pouvoit donc faire que ceux qui en tiroient des prédictions rencontrassent si souvent ; & il me répondit, selon ses idées, que cela venoit du hazard, qui pouvoit beaucoup dans les choses de la nature. « Car, me » disoit-il, si dans cette autre sorte de divination, ou » pour s'éclaircir sur quelque chose, l'on se sert du » Livre de quelque Poëte ouvert au hazard, on ren-» contre souvent des vers qui quadrent merveilleuse-» ment bien à l'affaire dont il s'agit, quoique le » Poëte n'eût rien moins que cela dans l'esprit quand » il écrivoit ; il peut bien arriver par quelque secret » instinct, & par de certains mouvemens de l'ame qui » sont inconnus à l'Astrologue même, que ses répon-» ses s'accordent avec les aventures de celui qui le » consulte. Ainsi quand les Astrologues rencontrent, » c'est par hazard, & point du tout par science.

6. Voilà ce que vous me fîtes entendre par le ministere de ce bon vieillard, & qui s'étant imprimé dans ma mémoire, me mit sur les voies pour aller plus avant dans la suite. Car alors, ni lui, ni mon cher ami Nébride, qui étoit un des meilleurs hommes du monde, fort sage, quoique jeune, & fort en garde contre la fausseté, & qui se moquoit de toutes ces vaines prédictions, ne purent jamais me persuader de les rejetter ; parce que je déférois bien davantage à l'autorité de ceux qui en ont écrit, qu'à tout ce que ces deux hommes me pouvoient dire ; & que je n'avois encore rien trouvé qui eût le degré de clarté qu'il me falloit pour être convaincu, à n'en pouvoir plus douter, que quand les Astrologues répondoient juste à ceux qui les consultoient, c'étoit par hazard, & non pas par science, ni par aucune connoissance qu'ils pussent tirer de l'inspection des astres.

CHAPITRE IV.

Il fait la plus grande amitié du monde avec un jeune homme de son âge, & lui inspire ses erreurs. Dieu le lui enleve bientôt après. Merveilleux changement que fit le Baptême dans le cœur de ce jeune homme, quoiqu'il fût sans connoissance quand on le lui donna. Dans quel excès de douleur la mort de cet ami jetta Saint Augustin.

7. ENviron le même tems, comme je commençois d'enseigner dans le lieu de ma naissance, * je fis amitié avec un jeune homme, avec qui je me trouvai dans une conformité d'inclinations & de sentimens qui me le fit aimer au-delà de tout ce qu'on peut dire. Nous étions tous deux de même âge, & dans la fleur de nos ans; nous nous étions connus dès notre premiere enfance; nous nous étions vu croître l'un l'autre; nous avions été à l'école ensemble, & nous avions joué ensemble. Mais ce qu'il y avoit alors d'amitié entre nous, n'approchoit pas de celle qu'il y eut depuis, si toutefois celle-ci même se peut appeller amitié: Car il n'y a de vraie amitié que celle que vous formez entre ceux qui vous aiment, & qui sont unis par le lien de cette charité que répand dans nos cœurs le Saint Esprit qui nous est donné. Cependant celle qui étoit entre ce jeune homme & moi, étoit d'une douceur incroyable. Elle étoit fondée, comme j'ai déja dit, sur une parfaite conformité d'inclinations & de sentimens: car il me déféroit tellement sur toutes choses, que de la saine doctrine, où il avoit été nourri dès son enfance, mais dont il n'étoit néanmoins que médiocrement instruit, je l'avois jetté dans ces chimeres & ces superstitions pernicieuses dont ma mere étoit si affligée de me voir prévenu, & qui lui faisoient verser tant de larmes. Nous convenions donc en tout jusques dans l'erreur, & cette parfaite union de nos cœurs faisoit que je ne pouvois vivre sans lui. Mais vous, Seigneur, qui êtes tout à la fois, & le Dieu des vengeances, & le Pere des miséricordes, vous nous serriez de près comme un maître qui poursuit ses esclaves fugitifs; & à peine avois-je joui un an des douceurs de cette amitié, qui faisoit alors le plus grand plaisir de ma vie; que par un de ces coups merveilleux par où vous sçavez nous faire retourner à vous quand il vous plaît,

* Thagaste.

Rom. 5. 5.

Ce qui fait l'amitié entre les hommes.

Ps. 93. 1. II. Cor. 1. 3.

vous enlevâtes du monde celui que j'aimois.

8. Qui pourroit jamais faire le dénombrement de vos bontés quand chacun se réduiroit à celles qui ne regardent que lui ? Quel coup de sagesse & de providence, ô mon Dieu, que celui que vous fîtes dans cette rencontre ! & combien l'abyme de vos jugemens est-il impénétrable à toutes les pensées des hommes! Ce jeune homme ayant été surpris d'une grosse fiévre tomba tout d'un coup dans une sueur que l'on crut celle de la mort, & où il demeura long-tems sans connoissance. Comme on n'en espéroit plus rien, on le baptisa dans cet état sans qu'il s'en apperçût; & je ne m'en mettois point en peine, persuadé que ce qui se passoit sur son corps, sans qu'il en sçût rien, ne prévaudroit pas sur ce que je lui avois inspiré. Mais il s'en falloit bien que les choses ne fussent comme je pensois.

Je n'attendois que de le voir en état de lui pouvoir parler de ce qui s'étoit passé: car je ne partois d'auprès de lui, & l'attachement que nous avions l'un pour l'autre, ne me permettoit pas de le quitter un seul moment. Je ne le vis donc pas plûtôt revenu de l'extrémité où il avoit été, & en voie de guérison, que je voulus railler avec lui de ce Baptême qu'on lui avoit donné dans le tems qu'il étoit sans connoissance, & qu'on lui avoit dit depuis qu'il l'avoit reçu, ne doutant point qu'il n'entrât dans la raillerie. Mais il eut horreur de moi, comme si j'eusse été son plus grand ennemi; & avec une fermeté qui me surprit d'autant plus que je m'y attendois moins, il me déclara que si je voulois être de ses amis, je me gardasse bien de lui tenir de pareils discours. Je fus bien étonné de l'entendre parler de la sorte, mais je retins tous mes mouvemens; & j'attendois que sa santé fût rétablie, & que je lui visse assez de force pour discuter avec lui tout ce qui me passoit par l'esprit, lorsque vous le dérobâtes, Seigneur, à mes séductions & à mes folies; & que par un coup qui devoit faire un jour toute ma consolation, vous le mîtes en sureté dans votre sein. Car peu de jours après, & moi étant absent, il retomba dans une fiévre qui l'emporta.

9. La douleur de cette perte fit une si étrange impression sur moi, qu'il n'y avoit plus que trouble & obscurité dans mon cœur. Je ne voyois de toutes parts que l'image de la mort: mon pays me devint un exil; il n'y avoit plus rien que d'insupportable

pour moi dans ma propre maison; & tout ce qui m'étoit doux quand je pouvois le partager avec celui que j'avois tant aimé, me devint un supplice ne l'ayant plus. Mes yeux le cherchoient par tout, & ne le trouvoient nulle part; tout ce que je voyois m'étoit en horreur, parce que je ne l'y voyois point, & qu'au lieu que quelque part que je fusse sans lui quand il vivoit, tout me disoit: Le voici, vous l'allez voir tout à l'heure, rien ne me le disoit plus. Je ne me connoissois plus moi-même; & mon ame à qui je demandois sans cesse: Pourquoi êtes-vous triste à ce point-là, & pourquoi me troublez-vous de la sorte? ne trouvoit rien à me répondre, & quand je lui disois qu'elle se confiât en Dieu, & qu'elle s'appuyât sur lui, elle n'en vouloit rien faire, & sa desobéissance étoit bien fondée, puisque ce phantôme de divinité en quoi je voulois qu'elle mît son espérance, étoit quelque chose de bien moins réel & de moins bon que cet ami que je venois de perdre. Je ne trouvois donc de douceur que dans mes larmes; c'étoit de quoi je faisois mes délices, & elles m'étoient depuis la mort de mon ami, ce qu'il m'étoit pendant qu'il vivoit.

Belle peinture de ce que fait dans l'homme la douleur de la perte de leurs amis.

Ps. 41. 6. Ibid.

Il n'y a que ceux qui ont de Dieu l'idée qu'il en faut avoir, qui se trouvent soulagés quand ils ont recours à lui dans leurs afflictions.

CHAPITRE V.

D'où vient que les larmes sont de quelque consolation aux personnes affligées.

10. TOUT cela est passé présentement, Seigneur, & le tems a fermé ma plaie. Mais d'où vient que les misérables trouvent quelque sorte de douceur & de soulagement dans leurs larmes? pourrois-je l'apprendre de vous qui êtes la vérité, & mettre l'oreille de mon cœur assez près de votre bouche, pour entendre de vous quelque réponse sur ce sujet? Je sçais qu'encore que vous soyez présent à tout, vous êtes infiniment éloigné de nos miséres; & qu'au lieu que nous sommes ballotés par les divers accidens de la vie, vous demeurez stable en vous-même, sans jamais éprouver aucune sorte de changement. Mais je sçais aussi que dans nos maux nous n'avons point d'autre ressource que de vous adresser nos larmes & nos soupirs.

Ce qui fait donc que dans les amertumes de la vie, nous trouvons quelque douceur à nous plaindre, à gémir, à pleurer & à soupirer, ne seroit-ce point

quelque espérance secrette, que vous nous exaucerez ? Cela est vrai des larmes que nous versons dans la priére, puisqu'elles ont un but à quoi nous desirons d'arriver, mais non pas de celles que fait répandre une douleur comme celle où j'étois d'avoir perdu mon ami. Car je n'espérois pas de le voir revivre ; je ne vous le redemandois point par mes larmes ; & elles n'avoient point d'autre cause que ma douleur, & la misére où m'avoit réduit la perte de ce qui avoit fait toute ma joie. N'est-ce donc point que les larmes nous plaisent par leur amertume même, lorsque quelque perte, comme celle que j'avois faite, nous a mis au point de n'avoir que du dégoût & de l'horreur pour les choses mêmes qui nous faisoient le plus de plaisir ?

CHAPITRE VI.

En quel état l'avoit mis la douleur qu'il avoit de la perte de son ami.

11. MAIS à quoi bon ce que je viens de dire ; car il ne s'agit pas présentement de vous faire des questions ; mais de vous confesser mes miséres. J'étois misérable ; & ON L'EST dès qu'on livre son cœur à l'amour des choses qui passent. Aussi est-on déchiré lorsqu'on vient à les perdre ; & c'est alors que cette misére se fait sentir, quoiqu'on ne s'en apperçût point auparavant. Voilà l'état où j'étois alors : je pleurois amérement, ne trouvant de douceur & de repos que dans l'amertume de mes larmes ; & la douleur de la perte de mon ami rendoit ma vie malheureuse, quoiqu'elle me fût pourtant encore plus chere que lui. Car j'aurois été bien aise de la changer pour une plus heureuse ; mais quelque fâché que je fusse d'avoir perdu mon ami, j'aurois encore été plus fâché de perdre la vie. Je ne sçais même si dans le tems qu'il vivoit, j'aurois voulu mourir pour le garantir de la mort ; & si j'aurois été pour lui comme Oreste étoit pour Pilade, & Pilade pour Oreste. Car l'histoire, ou la fable dit qu'ils s'aimoient jusqu'au point de souhaiter de mourir l'un pour l'autre, ou tous deux ensemble ; parce que de vivre l'un sans l'autre, c'étoit pour eux quelque chose de pire que la mort.

Sur quoi l'on doit compter, quand on se laisse aller à l'amour des choses qui passent.

Il se forma en moi un sentiment bien contraire à celui-là : car d'un côté la vie m'étoit ennuyeuse, mais en même tems j'aurois fort apprêhendé de mou-

tir, & cela venoit peut-être de ce que plus mon ami m'avoit été cher, plus j'avois de haine & d'horreur par la mort qui me l'avoit enlevé. Je croyois même qu'ayant pu trancher les jours de celui-là, elle alloit bientôt emporter tout le reste des hommes. Voilà en quelle situation j'étois alors; & je m'en souviens fort bien : voilà quel étoit le fond de mon cœur, & vous voyez que j'en ai la mémoire encore toute fraîche, vous qui voyez tout ce qui se passe en nous, ô mon Dieu, mon unique espérance, qui purifiez mon cœur de la souillure de ces sortes d'amitiés emportées; qui tenez mes yeux attachés à vous, & qui m'empêchez de tomber dans les piéges qui m'environnent. *Les amitiés trop vives ne sont point sans péché.*

Je trouvois étrange qu'il y eût encore des hommes vivans sur la terre après que celui que j'avois aimé, & comme s'il n'eût jamais dû mourir, m'avoit été enlevé; comme j'étois un autre lui-même, il me paroissoit encore plus étrange que je puisse vivre après sa mort.

Celui qui en parlant de son ami l'appelloit *la moitié de son ame*, exprimoit admirablement bien ce que fait l'amitié. Car pendant que mon ami vivoit, il me sembloit que son ame & la mienne n'en étoient qu'une en deux corps différens. Ainsi, depuis qu'il n'étoit plus, la vie m'étoit en horreur, parce que je ne pouvois m'accoutumer à ne vivre que par une moitié de moi-même; & peut-être aussi que ce qui faisoit que je ne voulois point mourir, c'est que je craignois que celui que j'avois si chérement aimé, n'achevât de perdre cette moitié de vie que je trouvois qu'il avoit encore en moi. (a)

(a) Saint Augustin, dans le sixiéme Chapitre du second Livre de la revue qu'il a faite de ses Ouvrages, désapprouve ce qu'il dit ici, & le traite de *Déclamation frivole*, qui n'auroit pas dû trouver place dans un ouvrage aussi sérieux que celui de ses Confessions.

CHAPITRE VII.

Qu'il étoit incapable de se tourner vers Dieu dans sa douleur; qu'il l'auroit même fait inutilement, & pourquoi.

12. QUELLE folie, de ne sçavoir pas se borner à n'aimer les hommes que comme on doit aimer ce qui est sujet à mourir; de porter si impatiem- *Comment il faut aimer les hommes.*

ment ce qui est une suite nécessaire de l'état où nous sommes dans cette vie ! c'est ce qui m'avoit fait tomber dans l'état où j'étois alors. Il n'y avoit pour moi que trouble & agitation : je pleurois & soûpirois sans cesse, ne pouvant trouver aucune sorte de repos, & ne sçachant de quel côté me tourner. Mon cœur tout déchiré, & pour ainsi dire, tout ensanglanté, ne pouvoit plus durer en moi, & je ne sçavois plus qu'en faire. Il n'étoit plus touché ni de l'ombre & de la fraîcheur des bois, ni des jeux, ni de la musique, ni des parfums, ni de la bonne chére, ni de ce que le commerce de l'amour a de plus capable de faire impression sur les sens, ni des livres, ni des vers : tout lui étoit devenu insupportable, jusqu'à la lumiére même ; enfin, tout ce qui n'étoit point celui que j'avois perdu m'étoit en horreur, hors les soupirs & les larmes. J'y trouvois quelque sorte de repos ; mais dès que quelque chose m'empêchoit de m'y abandonner, je me sentois accablé du poids de ma douleur.

Il faut bien connoître Dieu, pour nous trouver soulagés dans nos maux, quand nous avons recours à lui.

Il n'y avoit que vous, ô mon Dieu, qui puissiez me soulager & me guérir ; mais je ne voulois point me tourner vers vous. J'en étois même incapable ; & d'autant plus qu'il n'y avoit rien d'arrêté ni de solide dans l'idée que j'avois de vous. Car ce que je me représentois, quand je voulois penser à vous, n'étoit rien moins que vous. Et ce que je prenois pour mon Dieu, n'étoit qu'un vain phantôme de mon imagination abusée. Ainsi, quand mon ame se jettoit entre les bras de ce Dieu imaginaire, pensant y trouver quelque repos, elle se trouvoit sans soutien, & retomboit sur moi-même, qui n'étois plus pour elle qu'une demeure insupportable, dont elle ne pouvoit ni s'accommoder, ni se tirer. Car où est-ce que mon cœur auroit pu se retirer hors de lui-même : comment faire pour m'éloigner de moi-même, & quelque part que je me tournasse, ne m'y portois-je pas toujours ? Mais ne pouvant sortir de moi-même, je sortis au moins du lieu de ma naissance ; & comme mes yeux cherchoient un peu moins mon ami dans les lieux où je n'avois pas accoutumé de le voir, je quittai Thagaste, & m'en allai à Carthage.



CHAPITRE VIII.

Le tems, le changement de lieu, & la douceur qu'il trouvoit dans le commerce de ses autres amis, dissipent peu à peu sa douleur. Belle peinture de ce qui fait la douceur de l'amitié.

13. LE tems fait son effet; il agit insensiblement sur nous: & par les divers objets qu'il présente à nos sens, il fait dans nos esprits des changemens qui surprennent. Ainsi à mesure que les jours se succédant les uns aux autres, me ramenoient d'autres idées, & réveilloient le souvenir & le sentiment des choses qui m'avoient fait plaisir autrefois, je revenois peu à peu; & ma douleur cédoit à d'autres choses, qui n'étoient pas à la vérité de nouvelles douleurs, mais qui en étoient des semences. Car pourquoi avois-je été si touché de la mort de mon ami, sinon parce que c'est s'appuyer sur un sable mouvant que d'aimer un homme mortel, comme s'il ne devoit jamais mourir?

Belle peinture de la maniere dont le tems dissipe nos afflictions.

Cause précise de la douleur que nous sentons, quand nous perdons ce que nous aimons.

Ce qui contribua le plus à me remettre & à me consoler, ce fut la douceur que je trouvois dans le commerce de quelques autres de mes amis, qui convenoient avec moi dans l'amour de ce que j'aimois au lieu de vous. Ce n'étoit qu'un cahos & un labyrinthe d'erreurs & de faussetés, d'autant plus capable de corrompre nos ames, que nous nous en entretenions avec plus d'ardeur: car je ne voulois parler d'autres choses, quoique ce Dieu chimérique ne me fût d'aucun secours, lorsqu'il m'arrivoit de perdre quelques-uns de mes amis.

Mais cette conformité d'erreur n'étoit pas la seule chose qui me faisoit trouver de la douceur dans le commerce de mes amis; c'étoient toutes les autres choses en quoi consiste le plaisir de l'amitié; comme de s'entretenir, de rire & de badiner ensemble, de se rendre réciproquement des témoignages d'affections; de lire ensemble quelques Livres agréables; de combattre quelquefois les sentimens les uns des autres, mais sans aigreur, & comme l'on combat les siens propres, & de relever, par le sel de ces sortes de contradictions peu fréquentes, le plaisir de convenir sur mille autres choses; d'apprendre tour à tour quelque chose les uns des autres; de se plaindre de l'absence de ceux qu'on ne voit point, & de

Belle peinture de ce qui fait la douceur de l'amitié.

goûter la joie de voir arriver ceux que l'on attendoit. Car de toutes ces démonstrations d'amitié, que le cœur exprime par la bouche, par les yeux; & par mille autres sortes de signes qui font plaisir, il se fait comme un feu qui fond en une les ames de plusieurs personnes qui s'aiment.

CHAPITRE IX.

Comment il faut aimer ses amis; & par où on peut s'assurer de ne les point perdre. Qu'il n'y a que Dieu que nous ne sçaurions perdre malgré nous.

La douleur de la perte se mesure par le plaisir qu'on trouvoit dans la possession.

14. VOILA ce que nous aimons dans nos amis, & qu'il est si naturel d'aimer, que nous nous sentons coupables, dès que nous sommes sans amour pour ceux qui nous aiment, & qui ne demandent de nous que des marques de bienveillance. Et delà viennent aussi ces larmes si améres, ces douleurs si vives, & ces tristesses si profondes, quand nous venons à perdre quelqu'un de nos amis. Delà vient qu'au lieu des douceurs que son amitié nous faisoit goûter, notre cœur demeure abymé dans l'amertume, & que la mort de ceux qui s'en vont, fait que la vie de ceux qui demeurent, n'est plus qu'une mort.

Comment il faut que notre cœur soit tourné pour être heureux.

Ce qui nous met au-dessus de la crainte de perdre nos amis.

Ce qui fait que l'on perd Dieu.

Ce qui arrive à ceux qui abandonnent Dieu.

HEUREUX qui vous aime, ô mon Dieu, & qui aime ses amis en vous, & ses ennemis pour l'amour de vous! Car ON EST sûr de ne perdre aucun de ceux qu'on aime, quand on ne les aime qu'en celui qu'on ne sçauroit perdre. Et qui est celui-la, sinon notre Dieu, le Dieu qui a fait le ciel & la terre, & qui ne les remplit que parce qu'il les a faits *, & que c'est en les remplissant qu'il les a faits? ON NE vous perd, Seigneur, que lorsqu'on vous abandonne; & où PEUT aller celui qui vous abandonne? Où va-t-il, sinon de vous, favorable & bienfaisant, à vous-même irrité, & armé des foudres de votre colere? Car où peut-il se mettre à couvert des peines que lui fait sentir votre Loi éternelle, c'est-à-dire, votre vérité, qui n'est autre que vous-même?

* Contre les Manichéens, qui croyoient qu'il y avoit dans l'Univers bien des choses qui n'étoient point l'ouvrage de Dieu, quoique sa substance s'étendît jusques dans celle-la même.

CHAPITRE X.

Peinture admirable du néant, & de la vanité de tout ce qui est sujet au tems. Quel usage il en faut faire, & quelle est la véritable cause de la douleur que nous fait sentir la perte des choses que nous aimons.

II. *DIEU des vertus, tournez vous vers nous, montrez-nous la lumiére de votre visage; & ce sera alors que nous serons heureux.* Car DE QUELQUE CÔTE' que le cœur de l'homme se tourne, à moins que ce ne soit vers vous, il ne trouve que douleurs & angoisses, quelque beauté qu'il y ait dans les choses qu'il cherche hors de vous & de lui-même; parce que LA NATURE de toutes ces choses qui ne sont que l'ouvrage de vos mains, & qui ne seroient point, si vous ne leur aviez donné l'être *, est de naître & de mourir. En naissant elles commencent d'être, & arrivent par un certain progrés au point de perfection qui leur convient, après quoi on les voit défaillir & mourir. C'est une loi générale; & de toutes les choses du monde, il n'y en a aucune qui en soit exceptée. Ainsi, LA VITESSE même avec laquelle on les voit, dès qu'elles sont nées, s'avancer vers la perfection de leur être, ne fait que les avancer vers le néant. Telle est la nature de ces choses-la, & vous ne leur avez rien donné de plus : aussi ne sont-elles que des parties d'un tout où elles n'entrent pas toutes à la fois, mais tour à tour, à mesure que les unes s'en vont, & que les autres leur succédent; de la même maniére, à peu près, que les paroles dont nos discours sont composés : car ils n'ont leur intégrité que par le moyen de cette succession de mots, qui fait que dès que l'un a fait son office il cesse pour faire place à celui qui le doit suivre.

Ps. 79. 4.

Nul repos qu'en Dieu.

Et pourquoi.

Condition de toutes les choses du monde.

Tout passe hors Dieu, & pourquoi.

SI MON AME use de ces choses passagéres, que ce ne soit donc que pour vous en louer, ô mon Dieu, Créateur de toutes choses; mais que ce qu'elles ont d'agréable aux sens, ne fasse pas qu'elle les aime & qu'elle s'y prenne. Car comme elles ne font que passer & courir vers le néant, elles laissent dans l'ame des regrets qui la déchirent, parce qu'elle voudroit pouvoir se reposer dans ce qu'elle aime, & y trouver de la stabilité; & toutes ces choses-la n'en ont point. Elles échapent à tout moment, & s'écoulent avec

Quel usage il faut faire des choses qui passent.

Cause précise de la douleur que nous fait sentir la perte des

* Coup en passant aux Manichéens.

choses que nous aimons.

une rapidité que nos sens ne sont pas capables de suivre, & qui les leur dérobe dans le tems même qu'ils en jouissent. Car nos sens sont grossiers & pésans, parce que ce ne sont que des sens corporels & matériels, & que telle est leur nature. Ils ont toute la force qu'il leur faut pour les fonctions à quoi ils sont destinés; mais ils n'en ont pas assez pour saisir & pour arrêter des choses qui coulent avec tant de vîtesse, depuis le point qui leur a été assigné pour commencer d'être, jusqu'à celui qui doit terminer leur durée: Car votre parole éternelle a dit à chacune en les créant: *Vous commencerez là, & vous n'irez que jusques-là.*

CHAPITRE XI.

Il s'excite par les plus belles réflexions du monde à mépriser tout ce qui passe, pour ne s'attacher qu'à Dieu.

Ce qui nous empêche d'entendre la voix de Dieu.

16. NE te laisse donc pas aller, ô mon ame, à ce qui n'est que vanité & instabilité; & PRENDS GARDE que le bruit que fait au-dedans de toi une foule de vains desirs & de vaines affections ne t'empêche d'entendre le Verbe même de Dieu, qui te rappelle à lui, & qui t'apprend que le repos solide & inaltérable n'est que dans l'amour de ce qu'on ne sçauroit perdre, à moins qu'on ne cesse de l'aimer. Pour toutes les choses du monde, elles ne sont que passer & se succéder les unes aux autres; & ce n'est que par cette vicissitude continuelle que se trouve complet le tout que composent ces choses du bas étage. Mais le Verbe de Dieu ne passe point: c'est donc là qu'il faut te fixer & t'établir enfin, après tant d'expériences si capables de te rébuter des créatures, & qui font si bien voir que leurs charmes n'ont rien que de trompeur.

Où se trouve le vrai repos.

Ce Verbe de Dieu, n'est autre que la vérité éternelle, & l'Auteur de ta nature & de ton être. Dépose donc entre ses mains ce que tu ne tiens que de lui; par ce moyen il ne s'en perdra rien: tout ce qu'il y a en toi de corrompu se rectifiera; toutes tes plaies se refermeront; ce flux perpétuel qui te répand hors de toi-même s'arrêtera; tu rentreras dans toi-même; & au lieu que ces mouvemens de ton cœur qui te portent vers les créatures, t'entraîneroient dans le néant à quoi elles tendent, ils se redresseront

Avantage de ceux qui n'aiment & ne cher-

dresseront ; & se portant vers celui qui demeure éternellement, ils participeront avec toi à la stabilité de sa nature.

chent que la vérité éternelle.

17. POURQUOI te retires-tu de l'ordre en suivant les mouvemens de ta chair ; Que ne l'y fais tu plûtôt rentrer elle-même, en l'obligeant de te suivre & de t'obéir ? Toutes les diverses choses dont elle fait passer le sentiment jusqu'à toi, ne sont que des parties d'un tout que tu ne sçaurois embrasser. Elles te plaisent néanmoins ces parties ; mais si tes sens étoient capables d'embrasser le tout, au lieu qu'ils n'en sont eux-mêmes qu'une partie, bornée en punition de tes péchés à une certaine étendue, tu voudrois que tout ce qui te fait plaisir à chaque moment passât, pour avoir le plaisir beaucoup plus grand de voir le tout.

Par où nous sommes coupables, quand nous nous laissons aller à nos sens.

C'est ce que tu peux remarquer dans celui de tes sens par où tu entends ce qu'on te dit. Car tu ne voudrois pas que chaque syllabe fût quelque chose de fixe & de permanent ; & tu veux au contraire qu'elles passent promptement pour faire place aux autres ; sans quoi tu ne pourrois embrasser le discours entier qu'elles composent. Il en est de même de tout ce qui est composé de diverses parties successives, & qui ne sçauroient être toutes à la fois ; & le tout, quand on le peut embrasser, fait beaucoup plus de plaisir que chaque partie n'en sçauroit faire.

Mais enfin, notre Dieu, le Dieu qui a fait toutes choses, est encore bien au-dessus de tout cela, & fait bien un autre plaisir ; & au lieu qu'il est de la nature des autres choses de passer pour faire place à celles qui doivent leur succéder, il ne passe point, parce qu'il ne peut rien venir à quoi il doive faire place.

CHAPITRE XII.

Il rappelle les hommes à leur cœur, & leur apprend où l'on trouve Dieu ; ce qu'ils peuvent attendre des douceurs qu'ils cherchent ailleurs ; quelle folie c'est que de chercher le repos où il n'est point ; que le Fils de Dieu ne s'est incarné que pour désabuser les hommes sur ce point-là, & pour leur apprendre de quel côté ils doivent tourner toutes leurs affections.

18. SI tu es touchée de ce qu'il y a de beau dans les corps, que cela même te porte à louer le Dieu qui leur a donné l'être ; & FAIS remonter ton amour

Quel usage on doit faire des beau-

tés sensibles. de l'ouvrage à l'ouvrier, de peur de lui déplaire, en t'arrêtant à ce que tu trouves d'agréable dans les créatures.

Combien nos ames mêmes sont peu de chose, à moins qu'elles ne se tiennent unies à Dieu. * SI ce sont les ames qui te plaisent, aimes-les, mais en Dieu : car par elles-mêmes elles ne sont qu'instabilité, non plus que les autres créatures. Ce n'est qu'en lui, & par lui qu'elles sont quelque chose de fixe & de stable ; s'il ne les soutenoit, elles périroient & retomberoient dans le néant. Ne les aime donc qu'en lui, & tâche de porter vers lui, aussi bien que toi, toutes celles que tu pourras. Dis leur sans cesse, N'AIMONS que lui ; c'est lui qui a fait tout ce que nous voyons, & il n'en est pas loin : car il ne s'est pas retiré de ses ouvrages après les avoir faits, & tout est en lui aussi bien que par lui.

Où il faut aller pour trouver Dieu. Mais encore où EST-IL ? Où le trouve-t-on ? C'est dans cette partie de nous-mêmes où le goût de la vérité se fait sentir. Il est dans le fond de nos cœurs, mais nos cœurs en se répandant dans les choses extérieures se sont éloignés de lui. *Rentrez donc dans vos cœurs, prévaricateurs que vous êtes* ; & attachez-vous à celui qui vous a faits : établissez-vous & vous fixez en lui, & vous serez quelque chose de stable & de fixe ; reposez-vous en lui, & vous jouirez d'un repos parfait.

Isaïe 46. 8.

Pourquoi vous jettez-vous dans des routes pleines de rochers & de précipices ? Où allez-vous, où courez-vous par de tels chemins ? Ce que vous aimez vient de lui, & c'est quelque chose de bon ; mais qu'est-ce en comparaison de lui ? Vous trouvez de la douceur dans ces sortes de choses ; mais CETTE douceur se changera en amertume, par une juste punition de l'injustice que l'on commet quand on aime au lieu de lui, quoi que ce puisse être de ce qu'il a fait.

Cause précise des amertumes que notre attachement aux choses du monde ne manque jamais de nous produire.

Pourquoi vous obstinez-vous à marcher dans des chemins difficiles & raboteux ? LE REPOS n'est point où vous croyez le trouver. CHERCHEZ ce que vous cherchez, mais ne le cherchez pas où il n'est point. Vous cherchez la vie heureuse dans la région de la mort, elle n'est pas là ; car comment pourroit-elle être dans ce qui ne mérite pas même le nom de vie ?

Tout consiste à se bien persuader que le vrai repos n'est qu'en Dieu.

19. Celui qui est notre vie est descendu dans ces bas lieux, & ayant souffert la mort, quoiqu'elle ne

* C'étoit auparavant le commencement du Chap. 12. mais il est clair qu'il doit être où on l'a porté.

fût dûe qu'à nous, il l'a fait mourir elle-même, par cette abondance de vie dont il est le principe, & il nous crie d'une voix de tonnerre, que nous sortions d'où nous sommes, & que nous remontions vers lui, jusques dans cette lumiére secrette où il habite, & d'où il est venu vers nous, s'étant enfermé d'abord dans ce sein virginal où il a épousé la nature humaine, jusqu'à se revêtir d'une chair mortelle comme la nôtre, pour nous rendre participans de son immortalité. C'est delà qu'il est sorti tout d'un coup, comme un époux de son lit nuptial; & se dressant sur ses pieds, comme un géant qui va commencer sa course, il a fourni la sienne sans s'arrêter; nous criant sans cesse par ses paroles, par ses actions, par sa vie, par sa mort, par sa descente vers nous, par son retour vers son Pere, que nous retournions à lui. Et s'il s'est dérobé à nos yeux, ce n'est qu'afin que nous rentrions dans notre cœur, où nous ne manquerons pas de le trouver. Car quoiqu'il n'ait pas voulu être longtems avec nous d'une maniére sensible, & qu'il ait paru nous quitter, il ne nous a pas quittés, & il est au milieu de nous. Il est venu dans le monde pour sauver les pécheurs; quoiqu'il y fût quand il y est venu, puisque c'est par lui que le monde a été fait; & il est rentré d'où il n'étoit jamais sorti. Que mon ame lui expose donc ses maux & ses besoins, afin qu'il la guérisse; car elle a péché, elle l'a offensé.

Fin de l'Incarnation du Fils de Dieu.

Ps. 18. 6.

Pourquoi J. C. a quitté la terre.

I. Tim. 1. 15.

Jean. 1. 10.

Ps. 4. 3.

Enfans des hommes, jusqu'à quand votre cœur sera-t-il donc appesanti comme il est? Quoi, après même que la Vie est descendue vers vous, vous refusez encore de monter vers elle, & de passer de la mort à la vie? Vous montez néanmoins, mais d'une maniére bien contraire à celle-ci; & votre orgueil vous éleve & vous enfle jusqu'à vous soulever contre le ciel. Descendez donc pour remonter, & remontez jusqu'à Dieu; car en pensant vous élever contre lui vous êtes tombés.

Ce que nous croyons de l'Incarnation du Fils de Dieu, ne sert qu'à nous rendre plus coupables si nous demeurons encore attachés à la terre.

Ps. 72. 9.

Voilà, ô mon ame, ce qu'il faut que tu dises aux hommes, afin qu'ils pleurent dans cette vallée de larmes. Voilà par où il faut que tu les portes à Dieu, aussi bien que toi. Car c'est son esprit qui fait dire ces choses-là: & ce sera par le mouvement de ce divin esprit que tu leur parleras, si c'est le feu de la charité qui te fait parler.

Quel est le premier pas qu'il faut faire pour nous élever vers Dieu.

CHAPITRE XIII.

Que c'étoit faute de sçavoir ce qu'il vient de dire dans les deux derniers Chapitres, qu'il avoit laissé aller son cœur à l'amour des beautés passageres. Ce qui nous touche dans ces sortes de beautés. Son ouvrage de la Beauté *& de la* Convenance.

20. TOUTES ces vérités m'étoient inconnues dans le tems que je parle ; aussi m'abandonnois-je tout entier à l'amour des beautés du bas étage, qui me précipitoit dans l'abyme. Comme je n'étois occupé d'autre chose, je disois quelquefois à mes amis dans les entretiens que nous avions ensemble : Nous n'aimons que ce qui nous paroît beau ; mais qu'est-ce que la beauté ? Par où est-ce qu'elle nous attire, & qu'est-ce qui fait que les choses nous plaisent, & que notre cœur s'y prend ? Car si nous n'y trouvions quelque agrément, nous ne nous sentirions point portés à les aimer.

Différence de la Beauté *& de la* Convenance.

Je prenois donc garde qu'au moins, en matiére de corps, autre chose est ce qu'on appelle *beauté*, & qui résulte de l'union de toutes les parties ; & autre chose ce qu'on appelle *convenance*, & qui ne plaît que par le rapport qu'il a à quelque autre chose ; comme, par exemple, une partie à son tout, un soulier au pied pour lequel il est fait, & ainsi du reste. Cette réflexion m'ayant encore fait venir d'autres vues & d'autres pensées, je fis deux ou trois Livres *de la Beauté* & *de la Convenance*. Vous sçavez combien il y en avoit, ô mon Dieu, car pour moi je ne m'en souviens plus, n'ayant plus cet ouvrage que j'ai perdu, je ne sçais comment.

Premier ouvrage de Saint Augustin perdu.

CHAPITRE XIV.

Ce qui le porte à dédier son Ouvrage de la Beauté *& de la* Convenance *à Hiérius. Ce qui fait qu'on aime ceux dont on entend dire du bien, quoiqu'on ne les connoisse point. Comment les honnêtes gens sont bien aises qu'on les aime. Quelle misere c'est de régler ses affections sur les opinions des hommes.*

21. MAIS qu'est-ce qui me porta, ô mon Seigneur & mon Dieu, à le dédier à un Orateur de la Ville de Rome appellé Hiérius ? Car je n'avois jamais vu cet homme-là ; cependant la grande

réputation de suffisance qu'il s'étoit acquise m'avoit donné de l'amour pour lui; & j'avois été fort touché de certaines choses qu'on lui avoit entendu dire, & que l'on m'avoit rapportées. Mais ce qui me le faisoit principalement aimer, c'étoit l'opinion que les autres en avoient; car il étoit estimé de tout le monde, & on ne pouvoit assez s'étonner qu'étant né en Syrie, & ayant d'abord fait sa principale étude de la langue Grecque, où il avoit excellé, il eût pu se rendre assez habile dans la Latine, pour se faire admirer de ceux qui la sçavoient le mieux; & qu'il fût même devenu un des plus grands Philosophes de son tems.

Comment est-ce que le bien qu'on entend dire d'un homme fait qu'on l'aime, quoiqu'on ne l'ait jamais vu? Est-ce que de la bouche de ceux qui le louent, cet amour passe dans le cœur de ceux qui les entendent parler? Non, mais l'amour que les uns ont pour lui en fait naître dans le cœur des autres. Car ON N'AIME ceux dont on entend dire du bien, qu'autant qu'on a sujet de croire que ceux qui en parlent, sont persuadés de ce qu'ils en disent, & que l'amour est ce qui les fait parler.

Par où on conçoit de l'estime pour ceux dont on entend dire du bien.

22. L'amour que j'avois pour celui-ci, ou pour celui-là, se régloit donc alors par les jugemens des hommes, & non pas par le vôtre, ô mon Dieu, qui est la véritable régle des choses, & une régle qui ne trompe jamais. Cet amour-là même n'étoit pourtant pas comme celui qu'on auroit pour quelque célébre cocher du Cirque *, ou pour quelqu'un de ces braves, qui dans les combats des bêtes, se sont attirés les acclamations du peuple; c'étoit un amour bien plus solide & bien plus réel, & de la nature de celui que j'aurois souhaité qu'on eût eu pour moi. Car j'aurois été bien fâché d'être loué & aimé, comme on aime & comme on loue ceux qui divertissent le peuple sur les Théâtres, quoique je les aimasse & les louasse moi-même. J'aurois mieux aimé demeurer obscur & inconnu à tout le monde, que de devenir célébre de cette sorte; & on m'auroit fait plus de plaisir de me haïr que de m'aimer, comme on aime ces gens-là.

De quelle maniere les honnêtes gens desirent qu'on les aime & qu'on les loue.

D'où viennent donc ces différences? & à quelle balance est-ce qu'une même ame régle les divers poids de ces différentes sortes d'amour? Comment

* Un des Exercices du Cirque étoit de mener des Chariots, & il y avoit un prix pour celui qui s'en acquittoit le mieux. Horace, Ode 1.

puis-je aimer dans un autre ce que je déteste, & que je serois au désespoir qu'on aimât en moi? Car cet autre est un homme comme moi: ainsi on ne peut pas dire qu'il en est comme d'un homme qui aime un bon cheval, mais qui ne voudroit pas être ce cheval-là, quand cela seroit possible; puisqu'enfin un farceur est un homme de même nature que les autres hommes. Comment puis-je donc aimer dans un homme ce que je hais, & que je serois bien fâché qu'on pût trouver en moi, quoique je ne sois qu'un homme pêtri de la même terre? Le cœur de l'homme est un abyme impénétrable: on viendroit plûtôt à bout de compter les cheveux de nos têtes, dont vous tenez compte néanmoins, ô mon Dieu, sans vous mécompter d'un seul, que de démêler la variété infinie des mouvemens & des sentimens de nos cœurs.

Matth. 10. 30.

23. Pour cet Orateur, il étoit de ceux que j'aimois, comme j'aurois voulu qu'on m'aimât. Mais enfin dans tout cela j'étois gouverné par mon orgueil, & emporté çà & là par le vent de mes erreurs & de mes passions, au travers desquelles vous ne laissiez pas de me conduire & d'avoir soin de moi, sans que je m'en apperçusse.

Mais comment sçais-je, & sur quel fondement ai-je pu dire, que l'approbation où je voyois cet homme-là, étoit ce qui me l'avoit fait aimer, plûtôt que les choses mêmes par où il se l'étoit attirée? C'est que si au lieu qu'on le louoit de ces choses-là, & qu'on les rapportoit avec éloge, on en eût pris sujet de le blâmer & de le mépriser, je ne me serois jamais senti porté à l'aimer comme j'avois fait. Cependant, ni de sa part, ni de la part de ce qu'on m'en rapportoit, il n'y auroit eu ni plus ni moins; & tout le changement auroit été de la part du cœur de ceux qui m'en parloient. Voilà où en est une pauvre ame qui n'est pas encore établie dans la solidité de la vérité. Elle va & vient au gré des jugemens des hommes, qui l'offusquent, & l'empêchent de voir cette lumiére céleste, quoique nous l'ayons devant nos yeux.

Misére de ceux dont les jugemens des hommes gouvernent les inclinations & les mouvemens.

Je comptois pour beaucoup que cet homme pût voir quelque chose de moi, par où il pût juger de mes études; quoiqu'autant que son approbation m'auroit fait plaisir, autant aurois je été contristé du contraire; parce que mon cœur étoit assez malheureux pour dépendre de pareilles choses, & qu'il n'avoit point encore cette solidité & cette fermeté que l'on ne

trouve qu'en vous. Cependant quand je remettois devant les yeux de mon esprit cette *beauté* & cette *convenance* même, qui faisoit le sujet de l'ouvrage que je lui avois adressé, c'étoit toujours avec un plaisir qui me ravissoit, & qui ne dépendoit de l'approbation de personne.

CHAPITRE XV.

Ce que c'est que ce qu'on appelle Beauté, *& ce qu'on appelle* Convenance. *Que ce qui le faisoit donner dans les imaginations des Manichéens, n'étoit que l'incapacité de concevoir les choses incorporelles. Déréglement de diverses parties de l'ame, cause précise des diverses sortes de vices. Ce qui nous met en état ou hors d'état d'entendre la voix de la vérité.*

24. MAIS je ne voyois point encore le fond d'une si grande chose, parce qu'il auroit fallu pour cela pénétrer dans les secrets de cet art si profond avec lequel vous avez fait toutes choses, Dieu tout-puissant, seul auteur de toutes les merveilles que nous voyons. Cependant raisonnant sur ce que mon esprit appercevoit dans les beautés corporelles, je posois pour principe, que ce qui fait qu'une chose plaît par elle-même, est ce qu'on appelle *Beauté*; & que ce qui fait qu'elle plaît par le rapport qu'elle a à quelque autre chose, est ce qu'on appelle *Convenance*. Voilà comment je définissois ces deux choses, & par où je distinguois l'une de l'autre; & j'établissois mon principe par plusieurs exemples tirés des choses corporelles.

Combien ceux qui ne sçauroient concevoir les substances spirituelles sont loin de la vérité.

Mais quand je voulois passer plus avant, & considérer la nature de l'ame, les fausses opinions dont j'étois prévenu sur les substances spirituelles, ne me permettroient pas de voir la vérité. Elle se présentoit pourtant à moi, & portoit son éclat jusque dans mes yeux; mais ce qui auroit dû les éclairer ne faisoit que les éblouir. Ils s'en détournoient incontinent; & ne pouvant s'arrêter à considérer les choses incorporelles, ils revenoient tout aussi-tôt à ce qui est étendu, figuré & coloré; & sous prétexte que je n'appercevois dans mon esprit, ni étendue, ni figure, ni couleur, je croyois qu'il n'étoit pas possible que je le visse.

Ce qui fait que la plûpart des hommes croient qu'ils ne sçauroient voir leur esprit.

Or, comme c'étoit par quelque chose d'accordant & de tendant à la paix que la vertu me paroissoit aimable, au lieu qu'il y a dans le vice quelque chose

de discordant & de tendant à la guerre, & que c'est ce qui le doit faire haïr; je prenois garde qu'il falloit donc qu'il y eût de l'unité dans l'un, & de la division dans l'autre. C'étoit dans cette unité que je faisois consister la nature de l'ame raisonnable, & celle de la vérité & du souverain bien; & pour cette division que je remarquois dans ce qui fait le déréglement de la vie j'étois assez misérable pour me la figurer comme une certaine nature de son souverain mal (a) qui paroît être non seulement une substance, mais une substance vivante: quoiqu'elle ne vînt point de vous, ô mon Dieu, seul auteur de toutes choses. Je donnois à l'une le nom de *Nature simple*, & je me la représentois comme une substance intelligente, qui n'étoit ni mâle ni femelle; & je donnois à l'autre le nom de *Nature double*, parce que je me la représentois comme avec deux têtes, dont je prétendois que l'une étoit *la colére*, principe des crimes qui vont à nuire à quelqu'un; & l'autre *l'intempérance*, principe des crimes par où on se corrompt soi-même; & dans tout cela je ne sçavois ce que je disois. Car je n'avois pas encore compris que le mal n'est point une substance, & que notre ame n'est point le bien souverain & immuable.

25. Je ne sçavois pas non plus que C'EST de cette ame toute bonne qu'elle est par sa nature, que procédent, & les crimes qui vont à nuire au prochain, & dont la cause précise est le déréglement de ce qu'on appelle *la partie irascible* de l'ame; & ceux par où on se corrompt soi-même, & dont la cause précise est le déréglement de ce qu'on appelle *sa partie concupiscible*, & sa trop grande sensibilité pour les plaisirs du corps; & enfin toutes les erreurs & les fausses imaginations qui déshonorent la vie des hommes, & dont la cause précise est le déréglement de l'intelligence même, & de la partie supérieure de l'ame.

D'où procéde chaque sorte de vice.

Il y en avoit bien alors dans la mienne, puisque je ne sçavois pas que L'AME n'étant pas la vérité même, il faut, pour y participer, qu'elle soit éclairée d'ailleurs; c'est-à-dire de vous, ô mon Dieu. Car C'EST VOUS qui faites luire la lumiere dans nos ténébres: nous n'avons tous tant que nous sommes, que ce que nous avons reçu de votre plénitude; &

D'où nous vient tout ce que nous avons de lumiere.
Ps. 17. 29.

(a) Telles étoient les réveries des Manichéens, comme on a vu dans l'Avertissement. *Voyez sur cela le Chap. 10. du liv. 5. nomb. 20. & le Chap. 30. du Liv. 13.*

vous

...us êtes la lumiere dont tous les hommes qui vien- *Jean. 1. 9. & 3. 19.*
...t au monde sont éclairés, & à qui il n'arrive ja- *Jac. 1. 17.*
...is ni changement ni obscurcissement quelcon-
...e.

...26. Quoique je fisse donc quelques efforts pour m'élever vers vous, vous me repoussiez, & je retombois dans mes pernicieuses & mortelles imaginations, parce que vous résistez aux orgueilleux; & que c'est le comble de l'orgueil & de la folie, que de s'imaginer, comme je faisois alors, que ma nature & la vôtre n'étoient qu'une même chose. (a) Cependant, quoique je fusse sujet au changement, comme je le voyois clairement, par l'envie même que j'avois d'arriver à la sagesse, & de changer en mieux, je m'obstinois à vouloir que votre nature fût sujette à changer, plûtôt que d'avouer qu'elle fût quelque chose de différent de la mienne. Voilà ce qui faisoit que vous me repoussiez, & que vous résistiez aux élans de mon orgueil.

a Combien les fausses imaginations des Manichéens éloignoient S. Augustin de la vérité.

Ainsi, demeurant toujours abymé dans la chair sans pouvoir me faire d'idée d'un autre genre que celles des corps, & toujours persuadé que la chair étoit quelque chose de mauvais, & qui venoit d'un mauvais principe; j'étois de ceux dont il est dit, qu'ils vont toujours où l'égarement de leur esprit les méne, sans aucun retour vers vous. Car j'allois toujours m'enfonçant de plus en plus dans les chimeres dont j'étois prévenu; & me figurant en vous, en moi-même, & dans les natures purement corporelles, des choses qui n'y furent jamais; & qui bien loin d'être l'ouvrage de votre vérité, n'étoient que de vaines imaginations de mon esprit, qui les formoit des images des choses corporelles, dont il étoit rempli & offusqué.

Ps. 77. 39.

Dans quels abymes d'erreur jette l'incapacité de concevoir une substance spirituelle.

Cependant je m'en faisois accroire, tout extravagant que j'étois; & je disois sans cesse à ceux qui se tenoient dans l'humilité de la foi, & que j'ai présentement le bonheur d'avoir pour Concitoyens & pour fréres, avec l'espérance d'avoir part à l'héritage qui les regarde, dont je m'éloignois alors sans le sçavoir: Comment est-ce qu'une ame qui est l'ouvrage de Dieu, peut tomber dans l'aveuglement & dans l'erreur? & je trouvois mauvais qu'on me dît: Mais comment est-ce qu'une partie de la substance de

(a) Voyez dans l'Avertissement quelle étoit la doctrine des Manichéens sur la nature de l'Ame.

Dieu même y peut tomber ? (a) car plûtôt que de reconnoître que mon ame, étant capable de changement, s'étoit volontairement écartée du droit chemin, & que c'étoit en punition de son péché qu'elle étoit sujette à l'erreur; je m'obstinois à soutenir qu'une partie de votre substance, dont les lumieres les plus communes de la raison m'auroient dû faire reconnoître l'immutabilité, y avoit été jettée par force.

27. Je n'avois que vingt-six ou vingt-sept ans, lorsque je fis l'ouvrage dont je viens de parler; & comme j'avois l'esprit rempli des phantômes que mon imagination composoit de ce qu'elle avoit tiré des corps, ils excitoient en moi un bruit qui m'empêchoit d'entendre la douce voix de la vérité. Je prêtois pourtant quelquefois l'oreille à cette harmonie céleste, en méditant sur ce que c'étoit que la *Beauté* & la *Convenance*; & j'aurois bien voulu me faire voir près de l'Epoux, & avoir la joie d'entendre sa voix. Mais ce bruit intérieur de mes erreurs qui me tiroient hors de moi, & les fougues de mon orgueil, qui en pensant m'élever me jettoit dans le fond de l'abyme, ne me le permettoient pas. Car je ne vous écoutois point avec la fidélité nécessaire pour arriver à la joie que vous faites goûter à ceux qui n'ont d'attention qu'à vous; & pour ressentir ce *tressaillement* intérieur qui est réservé à ceux dont l'humilité a *brisé les os*.

Jean. 3. 29.

Ce qui nous met en état d'entendre la voix de Dieu.

Ps. 50. 10.

(a) Car les Manichéens croyoient que nos Ames étoient des particules de la substance de Dieu, comme on a vu dans l'Avertissement.

CHAPITRE XVI.

Avec quelle facilité il avoit entendu dès l'âge de vingt ans les Cathégories d'Aristote, & tout ce qui regarde l'Eloquence, les Mathématiques & la Musique. Par où tous ces avantages d'esprit lui étoient demeurés inutiles. Que quelque peu de lumiere qu'on ait, on est heureux quand on sçait se tenir dans le sein de l'Eglise, & dans la soumission qu'on doit à la Foi.

28. DE's l'âge de vingt ans, j'avois lu & entendu le Livre des Cathégories d'Aristote, qui me tomba entre les mains dans ce tems-là, & dont j'avois conçu une haute idée, sur ce que j'en avois ouï dire à Carthage à mon Maître de Rhétorique, & à quelques-autres qui passoient pour habiles, & qui,

non plus que lui, ne prononçoient jamais ce mot-là que d'un certain ton fier & emphatique, qui me faisoit regarder cet ouvrage comme quelque chose de sublime & de divin, à quoi je serois trop heureux de pouvoir atteindre quelque jour. Cependant, dès que je me mis à le lire, je l'entendis sans peine, quoique je ne fusse aidé de personne; & je l'entendis si bien, qu'en ayant conféré depuis avec des gens qui l'avoient étudié sous de très-bons Maîtres, & qui avouoient qu'ils avoient eu bien de la peine à l'entendre, même avec le secours des explications, & des figures qu'on leur traçoit, pour leur en faciliter l'intelligence; ils ne m'en purent rien dire au-delà de ce que j'avois compris de moi-même. Aussi me paroissoit-il qu'Aristote s'explique assez clairement dans ce Livre, sur le sujet des substances, & de ce qui se peut considérer dans chacune. Dans un homme, par exemple, outre la *substance*, on peut encore considérer de quelle *figure* il est; de quelle *taille*; quelles sont ses *affinités*, c'est-à-dire, de qui il est frere ou parent, &c. en quel *lieu* il est; en quel *tems* il est né; en quelle *posture*, ou en quelle *situation* il est; s'il est *habillé* ou *armé*; s'il *fait* ou s'il *souffre* quelque chose; & toutes les autres circonstances qui peuvent se rapporter à quelqu'un de ces neuf chefs, dont je viens de donner des exemples, & au genre même de la substance, ce qui va presque à l'infini.

Cathégories d'Aristote.

29. Mais que me servoit-il d'avoir pu entrer dans cette doctrine d'Aristote? & n'étoit-ce pas même un mal pour moi, puisque je croyois que ces dix Cathégories comprenoient tellement tout ce qui existe, que je ne vous en exceptois pas vous-même, ô mon Dieu, quelque parfaite que soit la simplicité & l'immutabilité de votre nature; car je me figurois que votre substance étoit à l'égard de votre grandeur, de votre beauté, & de vos autres attributs, ce que sont les substances corporelles à l'égard de leurs qualités, dont elles sont le sujet & le soutien; au lieu que vous avez cela de particulier, que vous êtes vous-même votre grandeur & votre beauté.

Simplicité de la nature de Dieu.

Or, il n'en est pas ainsi des corps, puisque ce qui fait qu'un corps est beau ou grand, ce n'est pas précisément parce qu'il est *corps*; car il ne laisseroit pas d'être corps, quand il auroit moins de *grandeur* ou de *beauté*. Ainsi l'idée que je m'étois formée de vous, n'étoit rien moins que la vraie idée qu'il en faut avoir; & ce

Nous sommes condamnés à gagner à la sueur

de notre front, non seulement le pain du corps, mais encore celui de l'ame.
* Gen. 3. 18.

vain phantôme, qui sortoit du fond de mes miseres, étoit bien éloigné de la solidité immuable des perfections infinies, que vous possedez dans votre éternelle félicité. Mais IL FALLOIT, selon la sentence que vous prononçâtes au premier homme *, que la terre de mon cœur me produisît des ronces & des épines; & que ce ne fût que par un long travail que je gagnasse le pain qui m'étoit nécessaire pour ma nourriture.

On en demeure aux vérités particulieres; & on ne s'en sert point pour s'élever à la vérité éternelle dont elles dérivent.

30. Que me servoit-il encore d'avoir entendu sans l'aide de personne, tout ce que j'avois pu lire de ces Livres qui traitent des Arts à quoi on a donné le nom de *libéraux*; & dont j'aurois dû être exclus, s'il est vrai qu'il n'y a que les cœurs libres qui en soient dignes, puisque je n'étois qu'un malheureux esclave de mes vices & de mes passions? Je lisois ces sortes de Livres avec un grand plaisir; mais sans prendre garde d'où venoit tout ce que j'y trouvois de solide & de vrai; parce que je tournois le dos à la lumiere, & que ne regardant que ce qui en étoit éclairé, je n'étois point éclairé moi-même.

Ps. 58. 10.

Ce que nous apprend la Parabole de l'Enfant prodigue.
Luc. 15. 13.

Beauté de l'esprit de S. Augustin.

Je compris sans beaucoup de peine, quoique je ne fusse aidé de personne, tout ce qui regarde l'Eloquence, la Géométrie, la Musique, l'Arithmétique. Vous le sçavez, mon Seigneur & mon Dieu, puisque c'est vous qui m'aviez donné cette ouverture & cette pénétration d'esprit, dont j'aurois dû vous faire un sacrifice, en ne l'employant que pour vous, mais dont je ne me suis servi que pour me perdre; parce qu'ayant voulu avoir en ma disposition cette portion si excellente des biens que je tiens de vous, & ayant négligé de vous donner en garde tout ce que mon esprit avoit de lumiere & de force, je me suis éloigné de vous pour aller dans une terre étrangere, où j'ai *consumé tout mon bien avec des prostituées*, car je puis appeller ainsi les passions à quoi je me suis livré. Etoit-ce donc pour faire un si mauvais usage de mon esprit, que vous me l'aviez donné si bon? Car je ne trouvois nulle difficulté dans ce que les meilleurs esprits même, & les plus appliqués n'entendoient qu'avec bien de la peine; & je ne m'appercevois qu'il y eût rien de difficile dans ces choses-là, que par le besoin qu'ils avoient que je les leur expliquasse, c'étoit même tout ce que pouvoient faire ceux qui avoient le plus d'esprit, que de me suivre & de m'entendre, quand je les leur dévelopois.

31. Mais à quoi tout cela me servoit-il, ô mon Dieu, puisqu'au lieu de vous concevoir comme la vérité par essence, je croyois que vous n'étiez qu'un corps lumineux, d'une étendue infinie, & dont j'étois moi-même une portion ? Quelle extravagance ! & y en a-t-il une plus détestable ? Cependant j'en étois-là ; & pourquoi rougirois-je présentement de l'avouer devant vous, ô mon Dieu, & d'en prendre sujet de vous invoquer, & de célébrer la grandeur de votre miséricorde ; puisque je ne rougissois point alors de répandre mes blasphêmes, & d'aboyer publiquement contre vous ?

Quelles idées les Manichéens avoient de la nature de Dieu, & de celle de l'ame.

Que me servoit cette facilité & cette vivacité d'esprit, qui m'avoit fait pénétrer toutes ces sciences, & démêler les difficultés d'un si grand nombre de Livres, sans aucun secours humain ; puisque sur ce qui regarde la piété, j'étois tombé dans des imaginations où il n'y avoit pas moins d'extravagance que de sacrilége, & qui auroit dû me faire autant de honte que d'horreur ? Dans quel mal égal à celui-là pourroit jetter la grossiereté & la simplicité d'esprit ? Et que nuisoit-elle à ceux de vos humbles Fidéles, à qui vous aviez donné moins de pénétration, puisqu'ils ne s'éloignoient point de vous, & qu'ils se tenoient dans le sein de votre Eglise, comme des poussins dans le nid, sans prendre l'essor avant le tems, & attendant que les ailes leur vinssent, c'est-à-dire, que leur charité s'accrût par l'aliment de la saine Doctrine & le suc de la véritable Foi ?

Quel est le parti de ceux qui ont moins d'ouverture d'esprit.

O mon Dieu, faites que nous nous tenions sous vos ailes, & que nous ne mettions notre confiance qu'en vous. Protégez-nous, soutenez-nous, portez-nous ; puisqu'il FAUT que vous portiez, & ceux qui sont encore enfans dans la vie de la grace, & ceux même qui y sont les plus avancés. Car TOUTE notre force n'est que foiblesse, tant que nous nous appuyons sur nous-mêmes ; & nous ne sommes véritablement forts, que lorsque nous ne nous appuyons plus que sur vous. NOTRE véritable bien n'est qu'en vous ; mais il y est ; & c'est quelque chose qui subsiste toujours, & qui ne sçauroit périr. C'EST en nous détournant de cet unique bien que nous sommes devenus mauvais ; il faut donc que nous retournions à vous, Seigneur, si nous voulons ne pas périr. Nous sommes assurés d'y trouver notre thrésor & notre bien, qui subsiste toujours sans diminution quelcon-

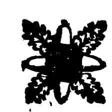
Belle priere. Ps. 62. 8. Isai. 46. 4. Qui sont ceux que l'on peut appeller forts. Où est le bien de l'homme.

Il fait encore allusion à la parabole de l'Enfant prodigue. que, & qui n'est autre chose que vous-même. Et nous devons retourner avec d'autant plus de confiance vers la maison paternelle, que nous ne sçaurions craindre de ne la pas retrouver. Car quoique nous l'ayons malheureusement abandonnée, elle n'en est pas moins demeurée en ce qu'elle étoit. Elle n'est point tombée en ruine pendant notre absence, & une telle maison ne dépérit point, puisque ce n'est autre chose que votre éternité même.

Fin du quatriéme Livre.

SOMMAIRE DU Ve. LIVRE.

Il parle de ce qui lui arriva dans sa vingt-neuviéme année, qui fût celle où après avoir reconnu l'ignorance de Fauste, de qui il attendoit depuis si long-tems l'éclaircissement de tous ses doutes, il commença à se désabuser des Manichéens; & où après avoir enseigné quelque tems la Rhétorique à Carthage, il s'en alla à Rome dans le dessein d'y faire la même chose. Il y tomba malade à l'extrémité; & étant revenu de cette maladie, il poursuit & obtient l'emploi de Professeur de Rhétorique à Milan, où il achéve de se détromper, par les discours publics de saint Ambroise, qui lui font enfin prendre la résolution de renoncer tout-à-fait à cette malheureuse secte, & de demeurer Catéchumene dans l'Eglise, jusqu'à ce qu'il fût pleinement éclairci de la vérité.



LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE CINQUIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Dans quelle vue il expose ici le secret de son cœur, & les miséricordes de Dieu sur lui. Par où il est vrai de dire que toutes les créatures jusqu'à celles qui sont privées de sentiment, chantent les louanges de Dieu. Quel usage nous en devons faire, si nous voulons goûter le repos qui se trouve en Dieu.

1. RECEVEZ le sacrifice de mes Confessions, que vous présente ma bouche, ô mon Dieu; cette bouche que vous avez formée, & que vous portez à publier vos grandeurs & vos bienfaits. Guérissez toutes les maladies de mon ame, afin qu'elle s'écrie de toute sa force, *Seigneur, qu'y a-t-il de semblable à vous?* Car CELUI qui vous expose ce qui se passe en lui, ne vous apprend rien; puisqu'il n'y a rien de caché pour vous dans les replis les plus secrets de nos cœurs, où il n'y a pas même de dureté qui vous résiste, & dont vous ne veniez à bout, quand il vous plaît de l'amollir par votre miséricorde, ou de la domter par votre justice. Et c'est ce que votre Prophéte nous apprend, quand il dit, *Que personne ne sçauroit se mettre à couvert de votre chaleur.* Si je publie donc vos miséricordes sur moi, c'est afin que mon ame, en vous louant, s'excite toujours de plus en plus à vous aimer.

Ps. 138. 5.
Ps 34.10.
Il n'y a rien en nous qui puisse échaper à la connoissance de Dieu, ni resister à sa puissance.
Ps. 18.7.

Vos créatures ne cessent point de faire retentir vos louanges de toutes parts. Car non seulement la bouche de ceux dont vous avez converti le cœur, les chante & les publie; mais on peut dire même que TOUTES LES créatures, jusqu'aux animaux privés de raison, &

Par où il est vrai de dire que les choses mêmes inanimées,

publient les louanges de Dieu. Condition nécessaire pour trouver quelque repos en Dieu.

aux corps mêmes qui n'ont ni sentiment ni vie, vous louent par la bouche de ceux à qui la considération des merveilles qui reluisent dans vos ouvrages, sert de degré pour s'élever à vous; EN QUI seul notre ame lassée & fatiguée par les agitations de cette vie, trouve de quoi se délasser & reprendre des forces, lorsqu'elle n'use de ce que vous avez fait que comme d'un véhicule pour se porter vers vous, seul auteur de tout ce que nous voyons de beau & d'admirable dans la nature.

CHAPITRE II.

Belle peinture de l'état où se mettent ceux qui se détournent de Dieu, & du bonheur de ceux qui reviennent à lui. Ce qui empêche qu'on ne trouve Dieu.

Inquiétude inséparable de l'iniquité. Tout concourt aux desseins de Dieu jusqu'au péché même.

2. POUR ceux dont le cœur est livré à l'iniquité, & à l'inquiétude par conséquent, ils ont beau fuir, vous les voyez; & vous SÇAVEZ même faire usage de leur malice & de leur noirceur, qui entre dans l'œconomie de vos desseins, comme les ombres dans un tableau; & qui tout difforme qu'elle est, fait partie d'un tout, dont la beauté remplit d'admiration quand on le considére. Car en quoi vous peuvent-ils nuire? & par où pourroient-ils faire bréche à l'empire souverain que vous exercez avec tant de justice sur tout ce qui est compris dans l'étendue du Ciel & de la terre? Où vont-ils quand ils vous fuient; & peuvent-ils se cacher quelque part, où vous ne puissiez les trouver? ils ne fuient que pour ne vous point voir; mais vous ne les voyez pas moins pour cela; & leur aveuglement ne fait que les faire heurter contre vous: CAR rien de ce que vous avez fait ne sçauroit vous échaper. Ils vous trouvent donc, malgré qu'ils en ayent; & s'étant soustraits à votre bonté par leur injustice, ils vont heurter contre la rectitude immuable de votre justice éternelle, qui pour les punir comme ils le méritent, ne fait que les livrer à ce que leur propre dépravation leur fait souffrir. Ne devroient-ils pas penser que vous êtes par tout, quoiqu'aucun lieu ne vous enferme; & que par une prérogative qui vous est particuliere, vous êtes présent à ceux mêmes qui s'enfuient le plus loin de vous?

Sag. 11. 25.

On n'échape point à la justice de Dieu.

Par où Dieu punit principalement les méchans.

Qu'ils se convertissent donc à vous, & qu'ils vous cherchent, puisque vous êtes si près d'eux, & que

vous ne vous retirez pas de vos créatures, comme elles se retirent de vous. Dès qu'ils se tourneront vers vous, & qu'ils vous chercheront, ils vous trouveront dans leur cœur. Car vous êtes dans le cœur de tous ceux qui vous confessent leurs miséres, & qui après un égarement lassant & accablant, viennent enfin se jetter entre vos bras, & pleurer dans votre sein. Votre main paternelle essuie leurs larmes : mais ils en répandent toujours de plus en plus, & ils en font leur plaisir & leur joie; parce que c'est leur Créateur même qui prend soin de les consoler, & non pas les hommes, qui ne sont que chair & que sang.

Bonheur de ceux qui reviennent à Dieu.

Pour moi, je ne vous trouvois point, quoique je vous cherchasse, & que je vous eusse devant moi : mais il ne faut pas s'en étonner. Car quand je vous cherchois de la sorte, j'étois bien loin hors de moi; & comme je n'étois pas même en état de me trouver moi-même, c'est-à-dire, de me connoître, & de comprendre quelle étoit la nature de mon ame, je n'avois garde de vous trouver.

Tant qu'on est hors de soi-même, il n'est pas possible de trouver Dieu.

CHAPITRE III.

Arrivée de Fauste à Carthage : quel homme c'étoit. Combien ce que les Philosophes ont découvert sur les choses de la nature, est au-dessus des Fables des Manichéens. Ce qui a empêché ces grands esprits de l'antiquité d'arriver à la connoissance de Dieu. Quel est le sacrifice qu'on doit faire à Dieu pour mériter de le connoître & de lui plaire. Jesus-Christ, unique voie pour arriver à l'immortalité, inconnu aux anciens Philosophes. Combien ils ont été aveuglés sur les choses de Dieu, eux qui voyoient si clair sur celles de la nature.

3. J'AI à parler ici en présence de mon Dieu, de ce qui m'arriva dans ma vingt-neuviéme année, qui fut celle où je trouvai à Carthage un certain Evêque des Manichéens, appellé Fauste. (a) C'étoit un homme fort dangereux, & dont le démon se servoit comme d'un piége pour surprendre bien des ames; car il parloit fort agréablement; & c'étoit par-là qu'il étoit le plus capable de séduire. Mais quelque grande que fût son éloquence, dont j'étois touché, aussi-bien que les autres, & quelque prévenu que je

(a) Il étoit Afriquain, & de la ville de Miléve, comme nous l'apprenons de S. Augustin même dans l'avant propos de l'excellent ouvrage qu'il a écrit contre cet Hérétique.

fusse en sa faveur, par la réputation qu'il avoit d'être versé dans toutes les belles connoissances; je ne laissois pas de faire la différence de la maniére de dire les choses, d'avec les choses mêmes. Ce que je cherchois, c'étoit quelque chose de solide & de vrai; & dans la faim qui me pressoit, je ne m'arrêtois pas à la beauté des plats; je ne regardois que la qualité des viandes que cet homme me présentoit.

Ne pas confondre les choses avec la maniere de les dire.

J'avois beaucoup lu les ouvrages des Philosophes, (a) & je n'avois pas oublié ce que j'y avois appris; & quand je venois à le comparer avec ces fables sans fin que les Manichéens nous débitent, je trouvois sans comparaison plus de vraisemblance dans ce qu'ont écrit ces grands esprits, qui ont été capables de pénétrer les secrets de la nature, & les proportions des parties de l'Univers; quoiqu'ils n'ayent pu arriver à la connoissance de celui qui en est le Maître. Car votre grandeur vous éleve infiniment, ô mon Dieu, au-dessus de toutes les pensées des hommes; & AU LIEU que vous regardez favorablement les humbles*, & que vous vous rendez accessible à ceux dont le cœur est contrit & humilié; vous vous tenez loin des orgueilleux, & vous ne permettez pas qu'ils vous trouvent, avec tout cet esprit que la curiosité porte si loin, & qui va jusqu'à compter les étoiles & les grains de sable du bord de la mer, & à suivre le cours & les mouvemens des astres.

Sag. 13. 9.

Dieu inaccessible aux plus grands esprits, quand ils manquent d'humilité.

* Ps. 137. 6.

4. C'est vous qui avez donné à ces Sages du siécle, cette force & cette sagacité d'esprit, avec laquelle ils cherchent ces sortes de choses, & qui leur en a fait découvrir un si grand nombre, jusqu'à prédire les éclipses du soleil & de la lune longtems avant qu'elles arrivassent, & à marquer non seulement le jour & l'heure qu'on la verroit, mais encore quelle partie de ces grands corps en devoit être obscurcie; & l'événement a fait voir qu'ils ne se sont point trompés dans leur calcul. Ils ont même inventé & donné des régles, dont on se sert encore aujourd'hui pour ces sortes de prédictions, & par où l'on trouve non seulement l'année & le mois, mais même le jour & l'heure des éclipses de ces astres, & quelle partie de leur globe elles devoient dérober à nos yeux; & cela ne manque point.

Les hommes admirent ces découvertes, sur-tout lorsqu'ils ne sçavent pas comment elles se font; &

Dieu s'éloigne de ceux qui

(a) Il appelle ainsi tous ceux qui ont observé la nature.

ceux qui les sçavent faire, s'en parent & s'en glorifient, par un orgueil impie, qui fait que votre lumiére s'éclipse pour eux; & qu'au lieu qu'ils voient de si loin les défaillances du Soleil & de la Lune, ils ne s'apperçoivent pas de la leur propre, dans le tems même qu'ils y tombent. Et cela, faute de rechercher, avec une piété religieuse, d'où leur vient cet esprit qui les rend capables de pénétrer & de découvrir tant d'autres choses. Et quoiqu'ils parviennent jusqu'à connoître que c'est vous qui les avez faits, ils n'ont soin, ni de vous donner en garde ce qu'ils tiennent de vous, afin que vous conserviez votre ouvrage en eux; ni de vous immoler ce qui n'est en eux que le leur propre; c'est-à-dire, & *leur orgueil*, figuré par les *oiseaux*, qui s'élancent jusques dans les nues; & *leur curiosité*, figurée par les *poissons*, qui descendent jusques dans les recoins & les sinuosités des abymes les plus profonds; & *leur sensualité*, figurée par les *bêtes*, qu'on voit paître dans les champs, & qui ne vont jamais qu'où le mouvement de la volupté les porte. Car voilà ce qu'ils devroient vous sacrifier; afin que votre feu divin, consumant en eux toutes ces passions, qui ne sont que des fruits & des semences de mort, les renouvellât, & mît dans leur cœur le principe & le gage de l'immortalité.

voient avec complaisance leur esprit & leurs talens.

Ce que nous devons sacrifier à Dieu.

Déut. 4. 24.

5. Mais ils n'en connoissent point la voie, qui n'est autre que votre Verbe, par lequel vous avez fait, & ces grands corps dont ils observent & mesurent les mouvemens, & eux-mêmes, & les yeux par où ils les apperçoivent, & l'esprit qui les rend capables d'en trouver les grandeurs, & d'en suivre les démarches: ce Verbe, votre Fils unique, votre sagesse éternelle, dont la sublimité passe toutes nos supputations & nos calculs; mais qui est devenu notre sagesse, notre justice, notre sanctification, en se faisant homme, & en se mettant au rang des autres hommes, jusqu'à payer tribut à César.

Jean. 1. 10.

J.C. seule voie pour arriver à l'immortalité.

Ps. 146. 5.

1. Cor. 1. 10.

Matth. 17. 26. & 22. 21.

Ils ne connoissent point cette voie, par où ils devroient descendre du faîte de leur orgueil, jusqu'au centre de l'humilité de ce Dieu anéanti, pour remonter par lui jusqu'à lui-même. Non, ils ne la connoissent point, & se croyant aussi élevés & aussi lumineux que ces astres qu'ils contemplent, ils sont plus bas que ce qu'il y a de plus bas sur la terre; & il n'y a dans leur cœur insensé que ténébres & aveuglément. Ils découvrent un grand nombre de vérités sur le su-

Les avantages de l'esprit ne font la plûpart du tems qu'éloi-

Igno- de Dieu. Rom. 1. 21. jet des créatures, & ils ne cherchent point avec piété la vérité éternelle qui leur a donné l'être. Ainsi, ou ils ne la trouvent point ; ou s'ils la trouvent, & s'ils viennent jusqu'à reconnoître que c'est Dieu, au lieu *Ibid.* de l'honorer, comme il le mérite, & de lui rendre les graces qui lui sont dûes, ils se perdent eux-mêmes dans la vanité de leurs pensées. Ils se prennent pour sages, en s'attribuant ce qui ne vient que de vous ; & aveuglés par leur corruption, ils vont jusqu'à vous attribuer, Vérité éternelle, ce qui ne peut venir que d'eux, puisque ce n'est qu'erreur & mensonge ; transformant la majesté de Dieu incorruptible, en des représentations de choses corruptibles, comme d'hommes, & même d'oiseaux, de bêtes à quatre pieds, & de serpens. C'est ainsi qu'ils mettent le mensonge à la place de votre vérité ; & qu'au lieu d'adorer le Créateur, ils adorent la créature.

Idolatrie, punition du mauvais usage que les anciens Philosophes ont fait de leur esprit.

6. Ils n'ont pas laissé néanmoins de découvrir beaucoup de choses très-vraies & très-certaines, sur ce qui regarde vos ouvrages. J'étois assez instruit de toutes ces découvertes ; & quand je venois à les conférer avec les imaginations de Manichée, qui a beaucoup écrit sur les choses de la nature, & qui étoit fort fécond en extravagances, je trouvois l'un bien différent de l'autre. Car au lieu que la vérité de ce que les uns en ont dit, me paroissoit clairement par le calcul, & par le cours des saisons, & les révolutions des astres ; je ne voyois rien dans les rêveries de l'autre, par où on pût rendre raison des Solstices, des Equinoxes, des Eclipses, & des autres choses que j'avois vu très-bien expliquées dans les livres des Philosophes. Cependant on vouloit m'obliger d'ajouter foi à ces chimeres, quoiqu'elles ne s'accordassent nullement, ni avec ce qui m'étoit connu par les régles des Mathématiques, ni avec ce que je voyois de mes propres yeux.

Ignorance & extravagance de Manichée.

CHAPITRE IV.

Que nulle autre connoissance que celle de Dieu ne sçauroit rendre les Hommes heureux.

7. MAIS, ô Dieu de vérité, ce n'est pas par être instruit de ces sortes de choses que l'on parvient à vous plaire : on a beau les sçavoir, on est malheureux si on ne vous connoît point ; & quand on les ignoreroit, on est heureux pourvu que l'on

Le vrai bonheur est de connoître Dieu, & non pas d'être sça-

vous connoisse. Entre ceux qui vous connoissent, il y en a qui les sçavent, mais ils n'en sont pas plus heureux; & tout ce qui fait leur bonheur, c'est de vous connoître, pourvu que cette connoissance les porte à vous glorifier, & à vous rendre les graces qui vous sont dûes, & qu'ils ne s'égarent pas dans la vanité de leurs pensées. Car de la même maniere, que la condition d'un homme qui use avec action de graces des fruits d'un arbre dont il est le maître, mais dont il ne sçait au juste ni la hauteur ni la largeur, est préférable à celle d'un autre homme qui sçauroit l'une & l'autre parfaitement, & qui pourroit dire combien cet arbre à de branches, mais qui n'en jouiroit point, & qui n'aimeroit ni ne connoîtroit point celui dont cet arbre est l'ouvrage; ainsi, quand un homme ne sçauroit pas seulement ce que c'est que le Pôle & l'étoile du Nord, s'il est d'ailleurs du nombre de ces vrais fidéles, qui vivant comme ne possédant rien, quoique le monde entier n'appartienne légitimement qu'aux justes, ne s'attachent qu'à vous, qui êtes Maître de toutes choses; on ne sçauroit douter, sans folie, qu'on ne vaille incomparablement mieux, qu'un autre homme qui sçauroit compter les étoiles, peser les élémens, & mesurer le Ciel; mais qui négligeroit de connoître & de servir celui qui *a fait toutes choses avec nombre, poids, & mesure.*

vant dans les choses de la nature.

Rom. 1. 12.

Caractère des vrais Fidéles.

II. Cor. 6. 10.

CHAPITRE V.

Imprudence & témérité de Manichée. Caractere de la véritable piété. Combien il est contre la piété de se vanter de sçavoir ce qu'on ne sçait pas, & même de faire parade de ce que l'on sçait. Providence de Dieu d'avoir permis que Manichée ait écrit des choses à quoi il n'entendoit rien. Que pour n'être pas instruit des choses de la nature, les affaires du salut n'en vont pas plus mal.

8. QU'EST-CE qui obligeoit Manichée d'écrire sur ces choses-là, puisqu'on n'a nul besoin de les apprendre pour s'instruire dans la piété? Car vous nous avez dit par la bouche de vos Prophétes, que la piété n'est autre chose que la sagesse. Manichée auroit pu être dépourvu de sagesse & de piété, quand il auroit été parfaitement instruit de toutes ces connoissances: mais dès-là que sans en avoir la moindre teinture, il a bien eu l'impudence d'en faire des le-

Ce que c'est que la piété.

Job. 28. 28.

Piété incompatible avec le men-

songe & l'imposture. çons, il n'est pas possible qu'il sçût seulement ce que c'est que la piété. Car AU LIEU que ce qui porte à faire parade de ces choses-là, quelque versé qu'on y puisse être, n'est jamais que la vanité; LA PIETÉ ne pense qu'à vous louer & à vous servir.

Caractére de la piété.

Providence de Dieu, d'avoir permis que Manichée fit le Docteur sur les choses de la nature à quoi il n'entendoit rien.

C'est de quoi Manichée étoit bien éloigné; & si vous avez permis qu'il ait beaucoup écrit sur les choses de la nature, c'est afin qu'étant convaincu de mensonge sur ces choses-là, par ceux qui les sçavent, on pût voir de quel esprit il étoit possédé, & se défendre d'autant mieux de ses impostures, sur des choses qui sont moins sensibles & moins connues. Car il ne se donnoit pas pour un homme du commun; & il ne prétendoit pas moins, que de persuader aux hommes, que le S. Esprit, ce divin Consolateur des Fidéles, & la source des dons célestes dont ils sont enrichis, habitoit personnellement en lui, avec tout ce qu'il y a de puissance & de majesté.

De sorte, qu'encore que ce que l'on peut sçavoir des astres, des mouvemens du Ciel & de la Lune, & de tout ce qui se passe dans les Cieux, ne fassent point partie de la science du salut; dès-là que Manichée est convaincu de n'avoir dit que des faussetés sur tout cela, on voit clairement que ce n'est que par une vanité insensée, qu'il en a parlé, & même par une témérité sacrilége; puisqu'encore qu'il n'en eût aucune connoissance, & qu'il n'y ait rien que de faux dans tout ce qu'il en dit, il le donne comme venant d'une personne divine.

Impiété de Manichée.

9. Lorsqu'entre ceux que vous m'avez donnés pour fréres, dans la société de vos Fidéles, j'en vois qui ne sont point instruits de ces choses-là, & qui se méprennent même dans ce qu'ils en croient, je prends patience; parce que je sçais que pourvu que dans ce qu'ils pensent de vous, ô mon Dieu, Créateur de toutes choses, il n'y ait rien d'indigne de la Noblesse & de la Sainteté de votre Nature, l'ignorance où ils sont sur la situation des parties de l'univers, & sur les mouvemens des astres, ne leur fera point de tort. Elle leur en pourroit faire néanmoins, s'ils croyoient que ces sortes de choses fissent partie de la doctrine de la piété; & qu'ils allassent jusqu'à donner pour constant ce qu'ils ne sçavent pas, & à le soutenir avec opiniâtreté. Cependant, la charité voudroit que l'on supportât cette foiblesse-là même dans ceux qui sont encore, pour ainsi dire, au berceau de la

vie de la Foi ; & que l'on attendît avec patience, que croissant & se renouvellant de jour en jour, ils devinssent enfin des hommes parfaits, & arrivassent à cette solidité qui fait qu'on ne se laisse plus emporter aux vents des opinions des hommes. Eph. 4. 14.

Mais pour celui qui s'érige en Docteur & en Maître de ceux à qui il débite ses imaginations sur ces sortes de choses, & que la passion d'en être regardé comme leur guide & leur lumiere a porté jusqu'à cet excès, qu'il se donne pour le Saint-Esprit même, & qu'il veut que ses sectateurs croyent qu'en le suivant, c'est ce divin esprit qu'ils suivent, & non pas un homme comme les autres, qui peut s'empêcher de rejetter & détester sa folie & son impudence, dès qu'on le voit convaincu de fausseté sur ce qu'il s'ingére d'enseigner ?

Mais je ne voyois pas bien encore, si, selon le systême de Manichée, on ne pourroit point rendre raison de l'accroissement & du décroissement des jours & des nuits, des éclipses, & des autres phénoménes qui sont si bien expliqués dans les livres des Philosophes que j'avois lus ; & supposé qu'on le pût, l'opinion que j'avois de la sainteté de cet homme-là, m'auroit fait pencher de son côté, quand je n'aurois pu voir avec certitude lequel des systêmes étoit le vrai.

CHAPITRE VI.

Caractere de Fauste. Par où il imposoit. Prix des choses, indépendant des manieres. Saint Augustin parvient enfin à entretenir Fauste, & reconnoit son ignorance.

10. DURANT cet espace de près de neuf années, que l'égarement de mon esprit me fit passer à écouter les réveries des Manichéens, j'attendois l'arrivée de Fauste avec une grande impatience. Car tout ce que j'en avois pu rencontrer d'autres, étoit demeuré court sur les objections, que la connoissance que j'avois de ces choses-là, m'avoit donné lieu de leur faire. Mais ils me remettoient à Fauste, comme à un homme qui dans les conférences que j'aurois avec lui, quand il seroit à Carthage, me résoudroit clair comme le jour toutes ces difficultés, & tout ce que je lui en pourrois proposer d'autres, quelque grandes qu'elles fussent.

Je le vis donc enfin, & je trouvai un homme

Quel

homme c'étoit que Fauste. agréable, qui parloit bien, & qui étaloit avec beaucoup plus de grace que les autres ce qu'ils ont accoutumé de débiter : mais c'étoit toujours les mêmes choses ; & dans la soif où j'étois, à quoi me pouvoit être bon un homme qui auroit versé à boire de fort bonne grace, & qui avoit même à la main des coupes fort précieuses & fort propres ; mais qui n'avoit rien à mettre dedans. J'avois les oreilles rebattues il y avoit long-tems de toutes les choses qu'il me contoit ; & pour être mieux dites, je ne les en trouvois ni meilleures ni plus vraies ; & celui qui me les débitoit ne me paroissoit pas habile, pour avoir un visage composé, & des maniéres de parler agréables. Ceux qui me l'avoient tant vanté, étoient gens qui ne jugeoient pas bien des choses ; & il ne leur avoit paru sage & habile, que parce qu'ils avoient trouvé du plaisir dans sa maniere de parler.

Il est rare de sçavoir juger des choses indépendamment de la maniere dont elles sont dites. Il y en a qui vont dans une autre extrémité ; ils rejettent la vérité dès qu'elle leur est proposée avec grace, & elle leur devient suspecte par cela seul : j'en ai aussi trouvé de ceux-là. Mais vous m'aviez déja fait connoître, ô mon Dieu, par ces voies secrettes & admirables par où votre vérité s'insinue dans les cœurs, que les uns & les autres ont tort ; & que LES CHOSES ne sont ni plus ni moins vraies, pour être bien dites ; ni plus ni moins fausses, pour l'être mal : que LA VERITE' & la fausseté sont comme des mets, les uns salutaires, & les autres nuisibles & empoisonnés ; & que les bonnes ou les mauvaises manieres de parler sont comme des plats, les uns d'argent, & les autres de terre ; & que toutes sortes de mets peuvent être servis dans toutes sortes de plats. C'est vous, ô mon Dieu, qui m'avez appris ce que je viens de dire, puisque c'est quelque chose de vrai ; & que PAR quelque canal que ce soit que la vérité nous vienne, elle ne vient jamais que de vous.

11. La grande envie que j'avois eue de connoître Fauste, & qui m'avoit fait attendre son arrivée avec tant d'impatience, fut donc satisfaite en quelque sorte, & par ce qu'il y avoit de vif & de pathétique dans ses discours, & par la facilité qu'il avoit à trouver sur chaque chose les expressions les plus propres & les plus naturelles. Je sentois ce plaisir-là comme les autres, & je faisois même valoir plus que personne tout ce que cet homme pouvoit avoir de bon. Mais comme je ne l'entendois jamais parler qu'en présence de

beaucoup

beaucoup de monde, je ne pouvois lui proposer mes difficultés, & les discuter avec lui; cela me faisoit une grande peine.

Je trouvai pourtant moyen de le voir en particulier avec quelques-uns de mes amis, & dans des tems où la bienséance pouvoit permettre que chacun parlât à son tour; & je lui proposai quelques difficultés: mais je reconnus bientôt qu'il n'avoit nulle teinture des sciences, à la réserve de la Grammaire qu'il ne sçavoit même que superficiellement. Cependant comme il avoit lu quelques Oraisons de Cicéron, & quelques livres de Seneque, avec quelque chose des Poëtes, & ce qu'il y avoit de livres de sa secte qui étoient le mieux écrits en Latin, qu'il s'exerçoit sans cesse à parler, il avoit acquis une facilité de s'exprimer qui plaisoit beaucoup, & par où il étoit d'autant plus capable d'imposer & de séduire, qu'il y avoit dans sa personne beaucoup de graces naturelles, & qu'il étoit merveilleusement maître de son esprit.

Ce que j'en dis-là, sur ce que ma mémoire me fournit, n'est-il pas conforme à la vérité, mon Seigneur & mon Dieu, qui voyez le fond de ma conscience & de mes pensées, & qui pénétrez les replis les plus secrets de mon cœur? Ce qui se passoit alors à mon égard étoit l'effet des dispositions cachées de votre providence, qui pour me donner de l'horreur des erreurs à quoi je m'étois laissé aller, commençoit de me mettre devant les yeux tout ce qu'elles avoient de plus capable de me faire honte.

CHAPITRE VII.

Insuffisance de Fauste, reconnue par lui-même. Saint Augustin se voyant trompé dans l'espérance qu'il avoit eue que Fauste le satisferoit sur toutes ses difficultés, commence à se dégoûter des Manichéens.

12. CAR dès que je vis que Fauste n'étoit nullement versé dans les sciences où j'avois cru qu'il excelloit, je commençai à perdre l'espérance qu'il pût me résoudre les difficultés qui m'arrêtoient. Tout autre qu'un Manichéen auroit pu ignorer ces sortes de choses, & ne pas laisser d'être bien instruit de ce qui regarde la piété: mais l'un ne va point sans l'autre à l'égard des Manichéens, dont les livres sont pleins d'une longue suite de fables sur le

sujet du Ciel, du Soleil, de la Lune, & des autres Astres. (a) Je ne m'attendois donc plus qu'il pût me donner sur cela l'éclaircissement que je demandois, & me faire voir, par la comparaison de ce qu'on trouve dans les livres de sa secte sur les Phénoménes du Ciel, avec ce que j'en avois appris ailleurs, ils sont expliqués par les principes des Mathématiques, si ce que les Manichéens en disent étoit le plus vraisemblable, ou si l'on pouvoit au moins trouver également de part & d'autre de quoi rendre raison de ce que nous voyons. Car quand j'avois voulu entrer avec lui dans cet examen, il s'en étoit excusé, & il avoit eu assez de modestie pour ne se pas charger d'un tel fardeau, sçachant bien qu'il n'entendoit rien à tout cela, & ne faisant même aucune difficulté de l'avouer. Aussi n'étoit-il pas comme quelques autres que j'ai eu le malheur de rencontrer dans mon chemin, & qui n'ayant que du babil, & ne sçachant ce qu'ils disoient, entreprenoient de me satisfaire sur ces choses-là. Pour Fauste, il avoit du sens, quoiqu'il ne fût pas à votre égard ce qu'il auroit dû être, il avoit au moins cette sorte de sagesse qui fait qu'on prend garde à soi. Ainsi, connoissant son ignorance, il ne voulut point s'engager témérairement dans une dispute dont il voyoit bien qu'il ne se tireroit pas à son honneur, & je l'en estimois davantage. Car il est plus beau de sçavoir se tenir dans ses bornes, & d'avouer son insuffisance, que d'être le plus parfaitement instruit sur des choses comme celles que j'avois envie de sçavoir, & c'est ce que je lui ai toujours vu faire, toutes les fois que je lui ai proposé des questions trop subtiles & trop difficiles pour lui.

Bonne foi de Fauste.

La sincérité & la modestie font plus d'honneur que la science.

13. Comme l'ardeur que j'avois eue pour la doctrine des Manichéens, étoit donc tout-à-fait amortie, & qu'après ce que j'avois trouvé d'incapacité dans le plus célébre de leurs Docteurs, quand j'avois pensé lui proposer mes difficultés, je n'espérois plus qu'aucun des autres me les pût résoudre : tout ce que j'eus de commerce avec lui delà en avant, ne roula plus que sur d'autres sortes d'études, qui étoient de sa portée & de son goût, & qui avoient rapport à la profession que je faisois dès-lors à Carthage d'enseigner la Rhétorique. Nous lisions donc ensemble, & je choisissois ce que je voyois qu'il étoit bien aise d'entendre, ou qui me paroissoit propre par un esprit com-

(a) Voyez ce qui en a été dit dans l'Avertissement.

me le sien. Du reste, toutes les résolutions que j'avois prises de ne rien épargner pour m'instruire à fond de la doctrine de cette secte s'évanouirent. Je ne voulus pourtant pas m'en retirer tout-à-fait ; & comme je m'y trouvois, & que je ne voyois encore rien de meilleur, je crus qu'il falloit m'en contenter & m'y tenir, à moins que dans la suite il ne se presentât quelque chose de plus vraisemblable.

S. Augustin commence à se désabuser des Manichéens.

Ainsi, au lieu que ce Fauste avoit été pour beaucoup d'autres un piége de mort, ce fut lui qui commença, sans le sçavoir & sans le vouloir, à me dégager de celui où j'étois pris. Car votre providence ne m'abandonnoit point, ô mon Dieu & la main invisible de votre miséricorde, touchée des larmes que ma mere vous offroit pour moi jour & nuit, & qui étoit comme le sang de son cœur percé de douleur, ne cessoit point de me conduire à son but, par des voies cachées, qu'on ne sçauroit assez admirer. C'est donc vous qui fites en moi tout ce que je viens de dire. Car QUAND est-ce que l'homme vient à desirer vos voies, sinon lorsque vous dressez ses pas ? QUI PEUT nous procurer le salut, sinon vous, ô mon Dieu, dont la main est la seule qui puisse rétablir & réparer ce qu'il y a de gâté & de défiguré dans vos ouvrages ?

Ps. 36. 23.

CHAPITRE VIII.

Ce qui le fit résoudre de quitter Carthage pour aller enseigner à Rome. Les choses mêmes à quoi la seule cupidité nous porte, nous conduisent à Dieu quand il lui plaît. Sainte Monique tâche d'empêcher le voyage de son fils, & le suit jusqu'à la mer. Comment il se démêla d'elle. Les regrets de cette sainte Femme, quand elle le vit parti ; effet de ce qu'il y avoit encore de charnel dans l'attachement qu'elle avoit pour lui.

14. CE fut encore vous, Seigneur, qui fites ensorte qu'on me persuada d'aller à Rome, pour y faire ce que je faisois à Carthage ; & je ne veux pas manquer de déclarer ici, en votre présence, ce qui me fit prendre cette résolution ; puisqu'on découvre jusques dans ces petites particularités de ma vie, la profondeur de vos conseils, & les soins toujours veillans de votre miséricorde sur moi, que je ne dois perdre aucune occasion de faire connoître & de célébrer.

Ceux de mes amis qui me portoient à faire ce voya-

ge, m'assuroient que le gain, aussi-bien que la considération, seroit tout autre à Rome qu'à Carthage; & quoique cette espérance me touchât, la principale & presque la seule raison qui me détermina, fut que tout le monde convenoit qu'à Rome les jeunes gens qui étudient sont bien plus réglés & plus modestes; qu'on les tient beaucoup plus de court; qu'on ne souffre point qu'ils se jettent en foule, & d'un air fier & insolent, dans la classe d'un autre Maître que le leur; & qu'ils n'ont pas même la liberté d'y entrer, à moins que le Maître ne le permette. A Carthage au contraire, c'est une chose honteuse que le désordre & la licence qu'on voit parmi les écoliers. Ils entrent par force dans les classes autres que la leur, & avec une impudence qui tient de la fureur, ils mettent tout en désordre, sans aucun respect de ce que le Maître a établi pour l'avancement de ses écoliers. Il n'y a personne qui ne soit exposé à leurs outrages & à leur violence, qui va jusqu'à un excès que les Loix devroient punir; mais que le malheur de la coutume autorise; ce qui ne fait que les rendre d'autant plus misérables, qu'ils prennent pour permis ce qui ne l'est pas, & qui ne le sçauroit jamais être par votre Loi éternelle, seule régle de toute justice, & qu'ils se croient impunis dans ce qu'ils font, quoiqu'ils soient punis invisiblement, par l'aveuglement même qui le leur fait faire, & qui est quelque chose de bien pire, que ce qu'ils font souffrir aux autres.

Le plus grand de tous les malheurs, est de se tromper sur ce que l'on croit permis ou défendu. Quelle est la plus terrible punition des méchans!

C'étoit la plus grande peine du monde pour moi, d'être obligé de souffrir dans les écoliers étant Professeur des déportemens dont je n'aurois pas été capable quand j'étudiois; & ce fut ce qui me fit résoudre d'aller enseigner dans un lieu où tout le monde m'assuroit qu'il ne se passoit rien de semblable. Mais c'étoit vous, ô mon Dieu, en qui je mets présentement toute ma confiance, & qui serez un jour mon partage dans la terre des vivans; c'étoit vous qui me portiez à changer de pays, pour me faire changer de vie, & pour me faire entrer dans la voie du salut. C'étoit pour cela que vous me faisiez trouver à Carthage des dégoûts qui m'en chassoient, & à Rome des amorces qui m'y attiroient.

Dans tout ce que les hommes font, Dieu a ses fins bien différentes des leurs.

Ceux qui me firent prendre cette résolution, & qui m'y portoient, les uns par leurs actions insensées, & les autres par leurs vaines promesses, étoient des gens qui n'aimoient que cette vie mourante:

mais vous vous serviez, pour me redresser de leur perversité même, & de la mienne propre. Car il y en avoit de toutes parts ; & comme ceux qui par leur insolence m'ôtoient le repos qui m'auroit été nécessaire pour m'acquitter de mes fonctions, étoient des enragés & des furieux ; ceux qui me portoient à changer de lieu étoient des charnels, qui n'avoient de goût que pour les choses de la terre ; & si ce que je détestois d'un côté, étoit une véritable misére, ce que je cherchois de l'autre, n'étoit qu'une fausse félicité.

Dieu se sert pour nous conduire à lui de notre dépravation même.

15. Il n'y avoit que vous, ô mon Dieu, qui sçachiez la véritable fin, pour laquelle ce voyage se faisoit, mais vous n'en fîtes rien connoître, ni à moi, ni à ma mere, qui eut une grande douleur de me voir partir, & qui me suivit jusques à la mer ; faisant tous ses efforts pour me retenir, ou pour me faire consentir qu'elle fût du voyage. Je m'en démêlai par une tromperie, lui ayant fait accroire, que je ne voulois que suivre jusques dans le vaisseau un de mes amis qui s'embarquoit ; & que je ne pouvois me résoudre de quitter, qu'au moment qu'il faudroit lever la voile. J'échapai par ce moyen, n'ayant pas fait de difficulté de mentir à ma propre mere, & une mere comme celle-là : mais votre miséricorde m'a pardonné ce péché-là avec beaucoup d'autres encore plus abominables, dont j'étois chargé dans ce tems-là ; & vous me préservâtes des eaux de la mer pour me faire arriver jusques aux eaux salutaires de votre grace, qui en effaçant toutes mes impuretés, devoient arrêter ces torrens de larmes que ma mere versoit tous les jours pour moi en votre présence.

Je voulois l'obliger de s'en aller toujours devant : mais comme elle ne pouvoit se résoudre à partir delà sans moi, tout ce que je pus obtenir fut qu'elle passeroit la nuit dans un lieu d'où notre vaisseau n'étoit pas fort loin, & où il y avoit une Chapelle, bâtie en l'honneur de S. Cyprien. Elle ne s'y fut donc pas plûtôt retirée, que je me dérobai, & partis la même nuit, pendant qu'elle étoit en priéres & en larmes. Et que vous demandoit-elle avec tant de larmes, Seigneur, sinon que vous ne permissiez pas que je m'embarquasse ? Mais comme les vues de votre miséricorde sur moi, & sur elle-même, alloient bien plus loin que les siennes, ce qu'elle vous demandoit sans cesse pour moi, prévalut sur ce qu'elle vous demandoit dans ce moment. Car vous ne refusâtes de l'exaucer

C'est souvent par miséricorde que Dieu refuse de nous exaucer sur de certaines choses que

nous demandons. *lui* sur l'un, que parce que vous vouliez l'exaucer sur l'autre, en faisant en moi ce qui étoit le principal but de ses prieres & de ses desirs.

Le vent s'étant levé, on mit à la voile, & nous perdîmes bientôt le rivage de vue. Ma mere ne m'y trouvant plus le matin, s'abandonnoit à sa douleur, & faisoit retentir à vos oreilles ses gémissemens & ses plaintes. Mais vous n'en teniez aucun compte; parce que vous aviez résolu de m'arracher à ma cupidité par ma cupidité même, & de punir en même tems, par une juste douleur, ce qu'il y avoit encore de charnel dans l'attachement qu'elle avoit pour moi. Car elle aimoit à me voir, comme les autres meres aiment à voir leurs enfans. Ce sentiment étoit même beaucoup plus vif en elle, que dans la plûpart des autres; & comme elle ne sçavoit pas quelle joie vous deviez lui faire recueillir dans cette séparation, qui lui faisoit tant de peine, elle pleuroit amérement & se tourmentoit d'une maniere qui marquoit assez qu'elle tenoit encore de la corruption d'Eve, par cette attache naturelle, qui lui faisoit porter avec douleur l'absence de ce qu'elle avoit enfanté avec douleur. Mais enfin, après m'avoir bien reproché ma dureté & ma fourberie, elle se remit à vous prier pour moi, & s'en alla chez elle, & moi à Rome.

CHAPITRE IX.

Son arrivée à Rome, il y tombe malade à l'extrémité. Il ne demande point le Baptême dans cette maladie. Sa guérison, effet des prieres de sa mere. Quelle étoit la piété de cette sainte Femme.

16. JE n'y fus pas plûtôt, que je fus surpris d'une grande maladie, qui me mit aux portes de I. Cor. 15. 22. l'Enfer. Car outre le péché d'origine, qui nous fait tous mourir en Adam, j'étois encore chargé d'une infinité de crimes énormes; & de tout ce que j'avois commis de maux contre vous, contre moi-même & contre mon prochain; puisque vous ne m'aviez encore remis par Jesus-Christ aucun de ces péchés, & Eph. 2. 14. qu'il n'avoit point encore aboli par sa Croix l'*inimitié* que tant de crimes m'avoient fait contracter avec vous. Et comment cela se seroit-il pu faire, par le mérite d'une passion fantastique & imaginaire, (a)

(a) Comme étoit le corps même de Jesus-Christ, selon les Manichéens.

comme je croyois alors qu'avoit été celle de ce divin Sauveur ? Ainsi, mon ame étoit d'autant plus véritablement morte, que je croyois que la mort de Jesus-Christ n'avoit été qu'une feinte ; & autant que j'étois abusé, en croyant que cette mort si réelle & si précieuse, n'étoit qu'une illusion ; autant l'étois-je de croire que mon ame étoit vivante, quoiqu'elle fût la proie de la mort. Cependant ma fiévre alloit toujours en augmentant, & j'étois à deux doigts de la mort, & de la mort éternelle. Car si je fusse mort alors, quel auroit été mon partage, sinon les flammes & les tourmens de l'Enfer ? & pouvois-je m'attendre à autre chose par les Loix éternelles de votre vérité & de votre justice ?

Ma mere étoit trop éloignée de moi, pour sçavoir l'état où j'étois: mais elle ne laissoit pas de prier pour moi ; & comme vous êtes présent par tout, vous étiez où elle étoit & où j'étois. D'un côté vous receviez ses prieres ; & de l'autre vous exerciez votre miséricorde envers moi, en me rendant la santé du corps, quoique mon ame demeurât toujours infectée du poison de son impiété sacrilége. Car quelque grand qu'eût été le péril où je m'étois vu, je n'avois point demandé le Baptême, ce qui fait bien voir que je valois beaucoup moins alors, que dans ce tems de mon enfance, où étant tombé malade, je sollicitai avec tant d'empressement la piété de ma mere, de me faire donner ce Sacrement, comme je me souviens de l'avoir rapporté plus haut, * & de vous en avoir rendu graces. Mais l'âge n'ayant fait qu'augmenter ma dépravation & ma folie, je me moquois, ô mon Dieu, de ce reméde que vous avez institué pour la guérison de nos ames.

* Liv. I. ch. II.

Cependant vous n'avez pas permis que je sois mort en cet état, où je ne pouvois que mourir doublement. Si ce malheur fût arrivé, quelle plaie auroit-il fait au cœur de ma mere ? Elle n'en seroit jamais revenue : car il n'est pas possible d'exprimer jusques où alloit l'amour qu'elle avoit pour moi : & de combien les douleurs que lui faisoit ressentir l'envie qu'elle avoit de me procurer une naissance spirituelle, passoient celles qu'elle avoit ressenties en me mettant au monde.

17. Ainsi, je ne conçois pas qu'elle eût jamais pu se consoler, si sa tendresse eût été blessée par un endroit si sensible, & qu'elle m'eût vu mourir en cet état. Et que seroient devenues, ô mon Dieu, tant de prieres si vives & si continuelles ? Auroit-il pu se faire

Piété de sainte Monique.



Ps. 50. 19. que le Dieu de miséricorde eût méprisé le cœur contrit & humilié d'une veuve chaste, tempérante, appliquée à faire l'aumône, & à rendre toutes sortes de soumissions & de devoirs à vos fidéles serviteurs; qui ne passoit aucun jour sans porter son offrande à votre Autel; & ne manquoit jamais le matin & le soir de se rendre à l'Eglise, & d'y employer le tems, non à des discours inutiles avec d'autres femmes de son âge; mais à écouter votre parole, & à vous offrir ses prieres? auriez-vous pu, ô mon Dieu, mépriser les larmes de cette veuve si chrétienne, vous qui l'aviez faite ce qu'elle étoit? & lui auriez-vous refusé votre divin secours, après tant de prieres si ferventes, par lesquelles elle vous demandoit non de l'or ou de l'argent, ni aucun autre de ces sortes de biens qui sont sujets à périr, mais le salut de l'ame de son fils? Non, Seigneur, cela n'étoit pas possible: aussi ne l'abandonniez-vous point. Vous l'exauciez, & vous faisiez ce qu'elle vous demandoit: mais vous le faisiez dans votre ordre, & selon ce que vous aviez arrêté dans votre Prédestination éternelle. Car ce n'étoit pas pour la tromper, que vous lui aviez donné tant d'assurances de mon salut, par ces songes que vous lui aviez envoyés, & par ces réponses qu'elle avoit reçues de la bouche de ceux qui lui parloient de votre part, & dont j'ai rapporté quelque chose *. Elle conservoit tout cela dans son cœur, & vous le représentoit dans ses prieres, comme autant de titres de vos promesses: car VOTRE miséricorde est si grande, que vous daignez par vos promesses vous constituer débiteur de ceux mêmes à qui vous remettez si libéralement tout ce qu'ils vous doivent.

Dieu nous exauce quelquefois en faisant tout le contraire de ce que nous lui demandons.

* Liv. 3. ch. 11. & 12.

CHAPITRE X.

Il continue de fréquenter les Manichéens à Rome, n'étant pas encore desabusé de leur opinion sur le principe du mal, quoiqu'il désesperât de trouver la vérité parmi eux. Il penche du côté des Académiciens qui paroissent douter de tout. Son ardeur à rechercher la vérité, ralentie par le commerce qu'il avoit avec les Manichéens. Ses erreurs sur la nature de Dieu, sur celle du mal, & sur l'Incarnation de Jesus-Christ.

18. VOUS me tirâtes donc enfin de cette maladie, & vous rendîtes au fils de votre servante la santé du corps, afin de pouvoir dans la suite lui rendre

rendre la santé de l'ame, qui est quelque chose de bien meilleur & de bien plus solide.

Je continuois toujours de fréquenter à Rome, comme j'avois fait à Carthage, ces faux saints qui trompent d'autant mieux les autres, qu'ils sont les premiers trompés; & je voyois, non seulement ceux qu'on appelle *Auditeurs* parmi les Manichéens, & du nombre desquels étoit celui chez qui j'avois été malade, & avec qui je demeurois encore depuis ma convalescence; mais ceux même qu'ils appellent *Elus*.

Car j'étois toujours persuadé que ce n'étoit pas nous qui péchions, mais une certaine autre nature qui étoit en nous; & mon orgueil se trouvoit flaté de cette imagination, qui alloit à m'exemter de faute; & qui faisoit, qu'au lieu de vous confesser mon péché, quand j'étois assez malheureux pour en commettre, & de vous dire avec le Prophéte: *Seigneur, guérissez mon ame, devenue malade pour avoir péché contre vous*, je prenois le parti de m'excuser moi-même, & de rejetter le mal que j'avois fait sur quelque chose qui étoit en moi, mais qui n'étoit point moi. Cependant, ce n'étoit autre chose que moi-même, divisé contre moi-même par mon impiété. Ainsi mon péché étoit d'autant plus incurable, que je ne voulois pas me reconnoître pécheur; & que par une injustice détestable, j'aimois mieux que ce fût vous, ô Dieu tout-puissant, qui fussiez vaincu en moi par l'iniquité, (a) quoique cela ne pût aboutir qu'à ma perte & à ma ruine; que d'être moi-même vaincu par votre grace, qui en triomphant de ma corruption, m'auroit procuré le salut. Car vous n'aviez pas encore mis à ma bouche & à mon cœur ce *frein* qui empêche qu'il ne nous échape de ces paroles de blasphême, par où les méchans s'excusent dans leurs péchés; & c'est ce qui faisoit que *je demeurois toujours en commerce avec leurs Elus*.

Ps. 40. 5.

Ce qui éloigne le plus le retour & la conversion des pécheurs.

Ps. 140. 4. & 38. 2.

19. Cependant, comme je désespérois de trouver dans la malheureuse doctrine de cette secte, de quoi m'avancer dans la connoissance de la vérité, je la négligeois beaucoup, quoique j'y restasse, résolu de m'en contenter & de m'y tenir, jusqu'à ce que j'eusse trouvé quelque chose de meilleur. Ce qui me faisoit

(a) Car, selon les Manichéens, le péché ne venoit que de ce que leur prétendue substance de mal prévaloit en nous sur la substance de Dieu, dont ils croyoient que l'ame de chacun étoit une portion.

prendre ce parti-là, c'est qu'il me passoit par l'esprit, qu'il se pouvoit bien faire que les Académiciens eussent été les plus sages de tous les Philosophes ; & qu'ils eussent eu raison de croire que tout étoit douteux, & que l'homme ne pouvoit arriver à la connoissance d'aucune vérité. Car je croyois alors, avec la plûpart du monde, que c'étoit-là leur sentiment : & je n'avois pas encore pénétré pourquoi ils avoient parlé d'une maniere à faire penser cela d'eux (a).

Cette situation d'esprit où j'étois alors, fit que je ne pus m'empêcher de parler à mon hôte, d'une maniere à rabattre quelque chose de la trop grande crédulité où il étoit, pour toutes ces fables dont les livres des Manichéens sont remplis. Cependant, je le voyois toujours plus volontiers, que tout ce qu'il y avoit d'autres gens qui n'avoient jamais été engagés dans cette hérésie ; & quoique je n'eusse plus la même opiniâtreté à la soutenir, le commerce que j'avois avec ces gens-là, qui sont en grand nombre à Rome, mais sans oser se découvrir, diminuoit de beaucoup mon ardeur à chercher quelque chose de meilleur & de plus solide, que ce qu'ils m'avoient inspiré.

J'en avois d'autant moins sur ce sujet, que je désespérois, ô mon Dieu, Créateur du Ciel & de la terre, & de tout ce qu'il y a d'invisible, aussi bien que de visible, de trouver la vérité dans votre Eglise, dont rien ne m'avoit tant donné d'éloignement, que de m'être laissé persuader, qu'on ne pouvoit se ranger de son côté, sans s'engager à croire que vous ayez un corps & des membres comme nous, & bornés comme les nôtres à une certaine étendue. Cependant, l'idée que je m'étois faite de mon Dieu, n'étoit pas dans le fond moins grossiere que celle-là, puisque je ne me le représentois jamais, que comme quelque chose de massif & de corporel ; parce que je ne pouvois concevoir, que ce qui n'étoit point corps fût quelque chose ; & c'étoit là la principale & presque la seule cause de mes erreurs, dont je ne pouvois jamais me tirer, à moins de commencer par me détromper sur ce point là.

Dans combien d'erreurs jette l'incapacité de concevoir une substance spirituelle.

Combien les fausses imaginations des

20. Delà venoit que je me représentois le mal même comme une substance corporelle, composée de deux parties : l'une hideuse & grossiere, à quoi les

(a) Voyez la Lettre de S. Augustin à Hermogénien. C'est la premiere de la nouvelle Edition.

Manichéens donnent le nom de *terre*; & l'autre plus subtile, qui est, selon eux, *l'ame malfaisante*, qui anime ce vilain corps, & qu'ils conçoivent comme un air qui le pénétreroit de tous côtés. Comme donc je ne sçais quel sentiment de piété m'empêchoit de croire qu'un Dieu bon eût créé aucune mauvaise substance, j'établissois deux natures contraires, l'une bonne & l'autre mauvaise; & je me les représentois comme deux *masses*, que je supposois infinies, quoique je donnasse un peu moins d'étendue à la mauvaise qu'à la bonne.

Les Manichéens éloignent S. Augustin de la vérité.

C'est de ce principe d'erreur que sortoient toutes les autres imaginations pernicieuses & sacriléges dont j'étois prévenu; & lorsque pour m'en tirer, je pensois recourir à la Foi de l'Eglise Catholique, mon esprit se sentoit repoussé, & retomboit dans ses imaginations extravagantes; parce que je prenois pour la Foi Catholique ce qui n'étoit rien moins; & qu'il me sembloit, ô mon Dieu, dont je ne sçaurois assez louer les miséricordes sur moi, qu'il étoit bien plus selon la piété, de vous croire au moins infini, du côté opposé à celui par où je croyois que la substance du mal vous touchoit, quoique je ne pusse m'empêcher d'avouer que vous étiez fini de celui-ci; que de vous croire fini de toutes parts, comme vous le seriez, si vous aviez un corps comme les nôtres. Et je trouvois qu'il valoit encore mieux croire, qu'il y avoit des choses que vous n'aviez point créées, que d'avouer que vous fussiez auteur de la nature du mal, que je me représentois comme une substance, & une substance corporelle; ne pouvant même concevoir l'ame autrement que comme une certaine nature de corps, fort subtile, mais toujours contenu dans quelque espace.

Sur le sujet même de votre fils unique, notre Sauveur, je n'admettois que ce qui pouvoit s'accorder avec mes vaines imaginations. Je croyois donc, que pour venir vers nous, & pour opérer notre salut, il étoit sorti de cette masse lumineuse que je me figurois, & que je prenois pour vous. Mais comme je ne concevois pas, qu'une telle nature eût pu naître de la Vierge Marie, sans être mêlée & comme incorporée à la chair; & qu'il me paroissoit impossible, qu'elle y eût été mêlée sans être souillée, la peur de tomber dans l'inconvenient de croire que votre fils eût participé à l'impureté de la chair, m'empêchoit

de croire qu'il fût né revêtu de la chair. (a)

Ceux que vous éclairez de la lumiere de votre esprit auront pitié de moi, si ce Livre de mes Confessions leur tombe entre les mains, & ils s'en moqueront sans doute, autant que la douceur de leur charité le peut permettre ; mais enfin voilà où j'en étois.

(a) Car, selon les Manichéens, toute chair étoit impure, comme étant, selon eux, l'ouvrage du mauvais Dieu qu'ils supposoient.

CHAPITRE XI.

Sa peine sur de certains endroits de l'Ecriture, dont il lui paroissoit que les Manichéens avoient raison d'être choqués. Il chercha à s'éclaircir sur cela. Par où les Manichéens se tiroient de ce qui les incommodoit dans le nouveau Testament. Ce qui éloignoit le plus S. Augustin de la vérité.

21. D'AILLEURS, je ne voyois pas par où on pouvoit défendre de certaines choses de vos saintes Ecritures, à quoi ces hérétiques trouvent à redire, quoique je souhaitasse fort de pouvoir conférer sur tout cela avec quelqu'un de ceux qui les avoient étudiées beaucoup, & de voir un peu ce qu'ils m'en pourroient dire. J'avois déja entendu à Carthage les discours d'un certain Helpide, qui disputoit publiquement contre les Manichéens ; & j'en avois été touché. Car il les pressoit par des endroits de l'Evangile dont je trouvois qu'il étoit difficile de se démêler ; & ce qu'ils y répondoient me paroissoit pitoyable. Aussi n'osoient-ils s'en expliquer ouvertement : mais quand nous étions en particulier, ils nous disoient que les Livres du Nouveau Testament avoient été falsifiés, par quelques gens qui avoient voulu faire un mélange de la Loi des Juifs, & de la Foi des Chrétiens. Mais ils le disoient en l'air, & ils n'avoient à nous produire aucuns exemplaires de ces livres, dans la pureté où ils prétendoient qu'ils devoient être. Après tout, ce qui me faisoit le plus de tort, & qui entretenoit le plus l'aveuglement où j'étois, c'étoit de ne pouvoir rien concevoir que de corporel, & de m'être laissé prévenir de l'imagination de ces deux *masses* de bien & de mal. Car étant accablé & comme étouffé sous ces deux poids, il ne m'étoit pas possible de respirer l'air pur & serein de votre vérité,

Par où les Manichéens éludoient les autorités du Nouveau Testament, dont ils se sentoient incommodés.

Ce qui éloignoit le plus S. Augustin de la vérité.

CHAPITRE XII.

Il commence d'enseigner la Rhétorique à Rome. Il y trouve de l'infidélité parmi les Ecoliers. Par où elle lui déplaisoit principalement.

12. CEPENDANT, j'avois commencé de m'appliquer, tout de bon, à ce qui m'avoit fait venir à Rome ; c'est-à-dire, à professer la Rhétorique, dont je faisois des leçons à mon logis à quelques-uns de qui j'étois déja connu, & par qui je commençois de me faire connoître à d'autres. Mais je fus bien surpris, quand je me vis exposé à Rome de la part des Ecoliers à des inconveniens dont j'étois au moins à couvert en Afrique. Je trouvai à la vérité qu'ils n'étoient pas si turbulens à Rome, & qu'ils n'avoient pas l'insolence de se jetter dans les classes, & d'y mettre tout en désordre, comme font ceux de Carthage : mais on m'avertit que souvent toute une troupe d'Ecoliers désertoit de complot fait : & que faisant banqueroute à leur Maître, ils alloient étudier sous un autre ; comptant pour rien de manquer de foi, & ne faisant nul cas de la justice, quand il étoit question de sauver un peu d'argent.

Je n'avois pas moins de haine pour l'infidélité de ceux-ci, que pour l'emportement de ceux de Carthage. A la vérité c'étoit une haine qui n'étoit pas bien pure, & à quoi ce qui pouvoit retomber sur moi d'une telle injustice, avoit peut-être plus de part, que l'injustice même. Mais après tout, ceux qui sont capables d'un tel manquement de foi sont des infames, qui vous en manquent à vous-même, pour de faux biens que le tems emporte, & qui ne sont que de l'argille détrempée, sur quoi l'on ne sçauroit porter la main sans se salir. Ce sont des ames adulteres, qui se laissant aller à l'amour de ce monde qui passe, vous méprisent, ô mon Dieu, vous qui demeurez éternellement, qui rappellez à vous ces ames prostituées, & qui leur pardonnez quand elles y reviennent. Aussi ai-je encore présentement de la haine pour ces cœurs injustes & dépravés, quoiqu'en même tems je les aime, par l'envie que j'ai qu'ils se corrigent & qu'ils se convertissent ; qu'ils préférent à leur argent les Sciences qu'on leur enseigne, & vous à tout, ô mon Dieu, qui êtes la vie éternelle, la source inépuisable de tout ce qu'il y a de biens durables & solides, & les chastes

Combien S. Augustin se jugeoit sévérement lui-même.

Caractere des biens de ce monde.

délices des ames pures. Mais alors je craignois bien plus, par rapport à moi-même, de trouver en eux de l'infidélité & de l'injustice, que je ne souhaitois, par rapport à vous, d'y voir de la probité & de la vertu.

CHAPITRE XIII.

Le Préfet de Rome, après s'être assuré de la capacité de S. Augustin, l'envoie à Milan, où l'on demandoit un Professeur de Rhétorique. Il est bien reçu de Saint Ambroise. Dans quel esprit il écoutoit les discours que ce saint Prélat faisoit à son peuple, & combien ils lui paroissoient plus solides que ceux de Fauste.

23. AINSI, dès que je sçus que ceux de Milan avoient envoyé vers Simmaque, Préfet de Rome, pour lui demander un Professeur de Rhétorique, & qu'ils avoient même donné les ordres nécessaires, pour le faire venir par la voiture publique, sans qu'il lui en coutât rien; je poursuivis cet emploi, par le moyen de ce que j'avois d'amis parmi les Manichéens, qui ne sçavoient pas non plus que moi, que ce qu'ils me procuroient devoit aboutir à me tirer de leurs erreurs; & Simmaque s'étant assuré de ma capacité, par un discours que je fis devant lui, sur un sujet qu'il m'avoit donné, il m'envoya à Milan.

Dès que j'y fus, j'allai trouver l'Evêque Ambroise, qui étoit un de vos plus fidéles serviteurs, célébre par toute la terre, & distingué entre les plus gens de bien; & qui dispensoit tous les jours à votre Peuple, avec un grand soin, votre Divine Parole, qui est & un *pain* qui nourrit & qui engraisse, & une *huile* qui embellit, & qui fait qu'on a la joie peinte sur le visage; & un *vin* qui enivre, mais d'une ivresse qui nous faisant goûter les plaisirs du Ciel, nous détache de ceux de la terre.

Ps. 103. 15 16.

Effets de la parole de Dieu.

C'étoit votre main invisible, qui me menoit à ce saint homme, afin qu'il m'ouvrît les yeux, & qu'il me menât à vous. Il me reçut en vrai Pere, & avec cette charité vraiment Episcopale qui lui faisoit toujours faire un si bon accueil aux étrangers. Je commençai donc à l'aimer, quoique je ne le regardasse pas d'abord comme un homme qui pût me faire connoître la vérité, n'espérant pas de pouvoir la trouver dans votre Eglise; mais comme un homme qui avoit de la bonté pour moi. J'écoutois avec soin les

discours qu'il faisoit au peuple, mais ce n'étoit pas avec l'intention qu'il auroit fallu; & c'étoit plûtôt pour juger de son éloquence, & pour voir si elle répondoit à sa réputation, & s'il en avoit sur cela plus ou moins qu'il ne méritoit. Je ne perdois donc aucune de ses paroles, & c'étoit tout ce que je cherchois: car je n'avois que du mépris pour les choses: mais je trouvois dans ses discours une douceur qui me faisoit beaucoup de plaisir. Il n'y avoit pourtant pas tant d'agrément dans sa maniere de parler, que dans celle de Fauste: mais il l'emportoit de beaucoup par l'érudition, & par le fond des choses. Car au lieu que les discours de Fauste n'étoient que des contes à perte de vue, & tels que l'extravagance des Manichéens en peut fournir; celui-ci enseignoit des choses utiles & solides, & prêchoit la doctrine du Salut: mais combien en est-on loin, quand on est dans le péché comme j'étois alors? Je m'en rapprochois pourtant peu à peu sans m'en appercevoir.

CHAPITRE XIV.

A force d'entendre parler S. Ambroise, son cœur commence de s'ouvrir à la vérité. Il se désabuse peu à peu, sur ce qui lui faisoit de la peine dans l'Ancien Testament. La doctrine Catholique commence à lui paroître soutenable. Son mépris pour celle des Manichéens augmente. Et enfin il renonce à cette malheureuse secte, & prend le parti de demeurer Catéchumene dans l'Eglise, jusqu'à ce qu'il fût pleinement éclairci de la vérité.

24. CAR quoique dans la persuasion où j'étois, qu'il n'étoit pas possible à l'homme de trouver le chemin qui conduit à vous, je n'eusse d'attention que pour la maniere de parler de ce saint homme, & point du tout pour les choses qu'il disoit; je ne pouvois si bien faire la séparation de ce que j'aimois, & de ce que je méprisois, que l'un ne m'entrât dans l'esprit aussi bien que l'autre, & mon cœur touché de l'éloquence d'Ambroise, s'ouvroit à la vérité de ce qu'il disoit; mais peu à peu, & par degrés. Car d'abord je trouvai que ce qu'il enseignoit se pouvoit soutenir, & au lieu que je croyois auparavant, qu'il n'y avoit rien à répondre aux argumens par où les Manichéens attaquoient la Foi Catholique, je commençai à voir qu'on pouvoit sans témérité entreprendre de la défendre.

Par où S. Augustin commença de se défaire des impressions dont il étoit prévenu contre la Foi Catholique.

C'est ce que je reconnus particuliérement, lorsque j'entendis déveloper à ce saint homme quelques endroits de l'Ancien Testament, qui enferment de grands mysteres sous des figures & des expressions énigmatiques ; & qui jusqu'alors, bien loin de me conduire à la vie, n'avoient fait que me donner la mort, parce que je les prenois à la lettre. Après lui avoir donc entendu expliquer plusieurs de ces endroits, & découvrir le sens spirituel caché sous l'écorce de la lettre ; je commençai à revenir de la fausse créance où j'avois été, qu'il n'y avoit rien à répondre aux objections de ceux qui rejettent la Loi & les Prophétes, & qui font profession de s'en moquer & de les détester. Cependant, je n'étois pas encore persuadé qu'il fallût embrasser la Foi Catholique, sur cela seul, que parmi ses Sectateurs, il s'en trouvoit d'assez habiles pour la défendre, & pour repousser les objections de ses ennemis. Je convenois qu'elle se pouvoit aussi bien soutenir que ce que j'avois suivi jusqu'alors : mais je ne croyois pas qu'il fallût le condamner pour cela, & quoique je ne regardasse plus la Foi Catholique comme vaincue, elle ne me paroissoit pas encore victorieuse.

II. Cor. 3. 6.

25. Je commençai donc à faire tous mes efforts, pour voir si je ne pourrois point convaincre de fausseté les opinions des Manichéens, par des preuves certaines & évidentes. J'aurois même pu me détromper à moins ; & il m'auroit été facile de chasser de mon esprit toutes les chiméres dont je m'étois laissé prévenir, si j'avois été capable de concevoir une substance spirituelle ; mais cela ne m'étoit pas possible. Cependant, à mesure que je considerois ce que beaucoup de Philosophes ont pensé, ce qui se passe dans le monde visible, & qui peut être l'objet de nos sens, & que je le comparois avec ce que les Manichéens en ont dit, je trouvois sans comparaison moins de probabilité dans les opinions de ceux-ci, que dans celles des autres. Mais cela ne fit que me mettre dans la situation où l'on croit communément qu'étoient les Académiciens ; je commençai à douter de tout, sans pouvoir me déterminer à rien. Je résolus néanmoins d'abandonner les Manichéens, ne voyant pas que dans cet état même de doute & d'incertitude, je puisse demeurer attaché à une secte dont je mettois déja les sentimens beaucoup au-dessous de ceux de quelques Philosophes, à qui je ne voulois pourtant

Ce qui tenoit encore saint Augustin dans l'erreur.

S. Augustin se retire enfin de la secte des Manichéens.

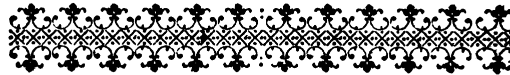
point me livrer ; parce que ne voyant point chez eux le nom salutaire de Jesus-Christ, je n'avois nulle espérance d'y trouver de quoi guérir les plaies & les langueurs de mon ame. Je pris donc enfin le parti de demeurer Catéchumene dans l'Eglise Catholique, dont mon pere & ma mere m'avoient toujours inspiré le respect & l'amour, & de me tenir là, jusqu'à ce que quelque chose de bien clair & de bien certain me fit voir de quel côté je devois tourner.

Fin du Cinquiéme Livre.

SOMMAIRE DU VI. LIVRE.

Sainte Monique passe la mer, & vient à Milan trouver son fils, qui étoit alors dans sa trentiéme année. A mesure qu'il continue d'écouter saint Ambroise, son cœur s'ouvre tous les jours de plus en plus à la vérité; & il reconnoît de plus en plus l'extravagance de la doctrine des Manichéens. Passant par la rue à Milan, dans le tems qu'il préparoit un discours à la louange de l'Empereur, la rencontre d'un pauvre homme pris de vin lui fait faire de grandes réfléxions sur le misérable état où il étoit. Il en gémit souvent avec Alipe & Nebride. Quels ils étoient l'un & l'autre. Ce qui se passoit dans son cœur sur le dessein de changer de vie, & combien ses anciennes attaches lui causoient d'agitation sur ce sujet.





LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE VI.

CHAPITRE PREMIER.

Ce qui l'empêchoit de trouver Dieu. Sainte Monique passe la Mer, & le vient trouver à Milan. Il lui apprend qu'il n'est plus Manichéen. Comment elle reçut cette nouvelle. Les prieres de cette sainte Femme redoublent à mesure qu'elle voit avancer l'effet des promesses de la miséricorde de Dieu sur la conversion de son fils.

OU étiez-vous alors, ô mon Dieu, en qui j'avois commencé dès ma plus tendre jeunesse de mettre mon espérance ? où vous étiez-vous retiré ; & comment se pouvoit-il faire que vous vous tinssiez si loin de moi ? N'étois-je pas votre ouvrage ; & n'est-ce pas vous qui m'aviez donné cette nature si excellente, qui me releve si fort au-dessus de tous les autres animaux ? Vous m'aviez donné une raison & un discernement qu'ils n'ont point : cependant j'étois dans les ténébres & dans l'aveuglément ; & je marchois au travers des précipices. Mais comment aurois-je pu vous trouver, puisqu'au lieu de vous chercher dans mon cœur, dont vous êtes le Dieu, je vous cherchois hors de moi ; j'étois même tombé au plus profond de l'abyme, puisque j'avois perdu jusqu'à l'espérance de trouver la vérité ?

Ce qui empêche qu'on ne trouve Dieu, quoiqu'on le cherche.

Courage & persévérance de sainte Monique.

Ma mere, à qui sa piété donnoit des forces au-dessus de celles de son séxe, m'étoit venu joindre à Milan, me suivant par mer & par terre, & méprisant tous les périls, par la confiance inébranlable qu'elle avoit dans la fidélité de vos promesses. Car dans le tems de la tempête, où les passagers qui n'ont

point encore tâté de la mer, ont besoin que les matelots les rassurent & les consolent, elle rassuroit les matelots, & leur promettoit qu'ils arriveroient à bon port, se fiant sur la promesse que vous lui en aviez faite à elle-même, dans une vision qu'elle avoit eue.

Elle me trouva dans un état bien dangereux : car qu'y a-t-il de plus mortel que d'avoir perdu l'espérance de trouver la vérité ? Mais ce devoit toujours être une grande consolation pour elle d'apprendre que je n'étois plus Manichéen, quoique je ne fusse pas encore Catholique. Cependant, quand je lui dis, je ne vis point en elle ce tressaillement de joie, que les bonnes nouvelles, à quoi on ne s'attend point, ont accoutumé de donner ; quoique par-là elle se vît hors de peine sur ce qui lui en avoit le plus fait dans mes miséres, & qui faisoit que me regardant comme mort, elle me pleuroit jour & nuit, mais toujours dans l'espérance que vous me ressusciteriez. Car elle me présentoit sans cesse à vous dans le fond de son cœur, comme un mort dans son cercueil ; (a) afin qu'il vous plût de me dire: *Levez-vous, je vous le commande* ; & qu'après m'avoir donné la parole & la vie, par la force de cette voix toute-puissante, vous lui rendissiez enfin ce fils qu'elle avoit perdu. Luc. 7. 14.

Elle ne fut donc point transportée d'aucun mouvement extraordinaire de joie, lorsqu'elle apprit que vous aviez déja fait en moi une si grande partie de ce qu'elle vous conjuroit tous les jours avec tant de larmes d'y vouloir faire ; & qu'elle vit que si je n'étois pas encore établi dans la vérité, j'étois au moins dégagé de l'erreur. Et comme elle se tenoit assurée que vous acheveriez ce qui restoit à faire, puisque vous lui aviez promis le tout ; elle me répondit, sans s'émouvoir, & d'un air qui marquoit bien la confiance qu'elle avoit en vous, qu'elle espéroit qu'avant qu'elle partît de ce monde, JESUS-CHRIST lui feroit la grace de me voir au nombre de vos fidéles, & enfans de l'Eglise Catholique.

Elle s'en tint-là à mon égard : mais en même tems elle vous sollicitoit sans cesse, source de miséricorde, & vous conjuroit avec plus de ferveur & de larmes que jamais, de vous hâter de me secourir, & de dissiper mes ténébres. Elle étoit plus assidue que jamais à l'Eglise, où elle recevoit de la bouche d'Am-

(a) Il fait allusion à la résurrection du fils de la veuve de Naïm.

Jean. 4. 14. broise, avec une avidité incroyable, ces eaux viv de la vérité, qui réjaillissent jusques dans la vie éte nelle. Car elle n'avoit pas moins d'amour & de v nération pour ce saint homme, que s'il eût été Ange du Ciel; sçachant que c'étoit lui qui m'avo mis dans cet état de doute & de suspension où j'éto alors; & qu'elle regardoit comme une crise, qu après m'avoir mis plus en danger que jamais, me t reroit de tous mes maux, & me rendroit une sant parfaite.

CHAPITRE. II.

Avec quelle docilité sainte Monique déféra aux dé fenses de S. Ambroise, sur le sujet de certaines obla tions qui se faisoient en Afrique aux tombeaux de Martyrs. Ce qui fit qu'elle se rendit si aisément su cela. Ses sentimens pour Saint Ambroise, & ceu de Saint Ambroise pour elle.

Docilité de sainte Monique. 2. COMME elle avoit accoutumé d'apporter aux tombeaux des Saints des oblations de pain & de vin, & de quelque autre chose à manger, selon ce qui se pratiquoit en Afrique, elle voulut faire la même chose à Milan; mais le Portier de l'Eglise n'ayant pas voulu le lui permettre, & lui ayant dit que l'Evêque l'avoit défendu, elle obéit avec une soumission que je ne pouvois me lasser d'admirer. Car sans insister le moins du monde, & sans examiner sur quoi cette défense pouvoit être fondée, elle condamna sur le champ ce qu'elle avoit pratiqué jusqu'alors. Aussi n'étoit-ce pas l'amour du vin qui la menoit, & elle n'étoit pas comme beaucoup d'autres, de l'un & de l'autre sexe, que cette passion rend ennemis de la vérité, & à qui on ne sçauroit parler de sobriété, sans leur faire soulever le cœur, comme si on leur présentoit du vin où il y eut les trois quarts d'eau. Ainsi quand elle venoit à l'Eglise, avec sa corbeille pleine des mets qu'elle vouloit distribuer aux pauvres, après en avoir goûté la premiere, comme pour faire honneur à ceux qu'elle mettoit du festin, elle ne réservoit pour elle qu'une très-petite portion de vin; encore étoit-il aussi trempé que la sobriété la plus exacte le peut demander. Et quoiqu'elle eût dessein d'honorer par ces sortes d'offrandes les tombeaux de plusieurs Saints, elle ne portoit par tout que la même portion, & c'étoit un breuvage, non seulement

bien trempé, mais bien tiéde, qu'elle partageoit même avec ceux qui l'assistoient; parce que ce qu'elle cherchoit en cela, c'étoit de satisfaire sa piété, & non pas de flater la volupté.

Dès qu'elle sçut donc que ce Prélat si illustre, & si appliqué à inspirer la piété à son peuple, voyant que ces sortes d'oblations tenoient de ce que les Payens pratiquoient aux funérailles de leurs proches, & qu'elles pouvoient être une occasion d'intempérance à ceux qui étoient sujets à ce vice-là, les avoit défendues à ceux mêmes qui gardoient en cela les régles de la société la plus exacte; elle s'en abstint sans aucune peine. Et de-là en avant, au lieu d'une corbeille pleine de ce qui n'est que des productions de la terre, elle apprit à ne plus porter aux tombeaux des Martyrs, qu'un cœur plein d'une autre sorte d'offrande bien plus pure; & se réservant à distribuer d'une autre maniere, ce qu'elle étoit en état de donner aux pauvres, elle se soumit sans peine à ne plus célébrer dans l'Eglise d'autre festin, que celui qui nous fait participer au corps du Seigneur, dont la passion a été exprimée, & comme renouvellée par l'immolation des Martyrs, & par la mort précieuse qui les a couronnés de gloire.

Les pratiques dont quelques-uns abusent, doivent être défendues, quoiqu'elles ne soient pas mauvaises en elles-mêmes.

Ce qu'on doit regarder principalement dans les honneurs que l'on rend aux Martyrs.

Cependant, pour dire ici ce que j'en pense, & dont vous êtes témoin, mon Seigneur & mon Dieu, puisque vous voyez le fond de mon cœur, je ne crois pas qu'elle se fût soumise si aisément, si ce qu'elle avoit accoutumé de faire lui eût été interdit par un autre Evêque qu'elle n'eût pas autant aimé qu'elle aimoit Ambroise. Mais pour celui-là elle l'aimoit tendrement par plusieurs raisons, & sur-tout parce qu'elle le regardoit comme l'instrument de mon salut. Lui de son côté l'aimoit chérement, à cause de cette piété si édifiante & si fervente, qui lui faisoit pratiquer toute sorte de bonnes œuvres, & qui la rendoit si assidue à l'Eglise; & il ne me voyoit presque jamais, qu'il ne se mît sur ses louanges, qu'on voyoit sortir de la plénitude du cœur de ce saint Prélat; & qu'il ne me félicitât, de ce que Dieu m'avoit donné une telle mere. Mais il ne sçavoit pas quel étoit le fils d'une Mere si Chrétienne: il ne sçavoit pas que ce malheureux fils doutoit de tout ce qu'elle croyoit avec une foi si vive; & qu'il ne pouvoit pas même se persuader, qu'on pût trouver le chemin qui méne à la vie.

Combien il est utile aux fidéles que les Pasteurs se fassent aimer.

CHAPITRE III.

Il fait de grands efforts pour tâcher de découvrir la vérité, mais sans implorer le secours de Dieu par la priere. Par où il trouvoit la condition de Saint Ambroise heureuse. De quelle maniere ce saint Prélat lisoit. Combien il étoit difficile de le trouver de loisir. Quelle joie S. Augustin eut d'apprendre, par les discours publics de S. Ambroise, que la créance de l'Eglise sur la nature de Dieu, étoit tout autre qu'il n'avoit cru.

Ce qui faisoit que S. Augustin avançoit peu dans la recherche de la vérité.

3. JE n'avois encore aucun soin de vous prier, ô mon Dieu, & de gémir en votre présence, pour implorer votre secours. Je ne faisois que chercher & raisonner en moi-même avec une ardeur inquiéte; ou discourir avec les autres, quand l'occasion s'en présentoit. Quant à l'Evêque Ambroise, je trouvois sa condition fort heureuse, mais ce n'étoit que par rapport à ce qu'elle avoit de tel, selon le monde, comme de se voir honoré au point qu'il l'étoit par les plus grandes Puissances de la terre: car je ne pouvois m'ôter de l'esprit, que le célibat ne lui fût dur à porter. Du reste, je ne connoissois ni les combats qu'il avoit à rendre contre les tentations qui naissoient de la considération même où il étoit; ni l'espérance qui le soutenoit dans ses travaux; ni ce qui faisoit sa consolation dans les miséres de cette vie; ni le plaisir qu'il trouvoit à *ruminer* (a) votre sainte parole, plus savoureuse que les mets les plus délicieux; & je n'avois encore nulle idée ni nulle expérience de tout cela. Lui, de son côté ne sçavoit pas non plus quelles étoient les agitations de mon esprit, & dans quel précipice j'étois sur le point de tomber. Car je ne pouvois presque l'aborder, parce qu'il étoit sans cesse assiégé d'une foule de gens qui avoient affaire à lui, & aux besoins desquels il étoit obligé d'avoir égard; & si ces sortes d'affaires lui laissoient quelques momens de vuide, ce n'étoit que

(a) Ce qui fait que S. Augustin se sert si volontiers de ce mot, c'est l'instruction enfermée dans la défense faite au Peuple de Dieu, de manger de la chair des animaux qui ne *ruminent* point. Il la dévelope lui-même, dans le sixiéme Livre contre Fauste, chap. 7. où il dit que ces sortes d'animaux ne sont déclarés impurs, que parce qu'ils sont la figure de ceux qui reçoivent les vérités avec avidité; mais qui ne les rappellent jamais pour les repasser & les méditer.

ce qu'il lui falloit pour satisfaire aux besoins de son corps, ou pour chercher dans la lecture de quoi nourrir son esprit.

Il ne lisoit que des yeux & du cœur, qui cherchoit le sens des choses, à mesure que les yeux parcouroient les pages du livre, & on ne lui voyoit jamais remuer les lévres. C'est ainsi que je l'ai toujours vu lire: car dans le tems même qu'il employoit à la lecture, entroit qui vouloit; & on ne lui annonçoit jamais personne. Quand je le trouvois sur les livres; je m'asseyois, & me tenois là dans un profond silence: car qui auroit osé troubler un homme si attentif à ce qu'il faisoit? & après y avoir demeuré bien long-tems, je me retirois sans rien dire; jugeant bien que dans le peu de tems qu'il pouvoit avoir pour se délasser l'esprit par la lecture, après avoir eu la tête rompue des affaires qui se traitoient devant lui, (a) il ne seroit pas bien aise qu'on l'interrompît.

Comment S. Ambroise lisoit.

Discrétion de S. Augustin.

Je crois même que ce qui l'empêchoit de lire haut, c'est qu'il craignoit que ceux qui l'auroient entendu lire lui demandassent l'explication de ce qui se seroit trouvé d'obscur dans ce qu'il lisoit, & ne lui fissent consumer à discuter ces difficultés le tems qui lui étoit nécessaire pour lire ce qu'il avoit résolu. Peut-être le faisoit-il aussi pour ménager sa voix, qui s'enrouoit & s'éteignoit fort aisément. Mais quelle que fut en cela l'intention d'un si saint homme, on ne sçauroit douter qu'elle ne fût bonne.

On doit toujours bien juger de l'intention des gens de bien.

4. Cependant je ne trouvois nul moyen de m'éclaircir avec lui sur ce que j'aurois voulu sçavoir; & de recevoir les saints oracles de ce cœur où votre vérité résidoit, à moins que ce ne fût sur des choses qui se pouvoient traiter en peu de mots; & il auroit fallu le trouver bien de loisir, pour lui pouvoir exposer tout ce qui me faisoit de la peine, & qui tenoit mon esprit dans l'agitation où il étoit. Comme il ne m'arrivoit donc jamais de le trouver en cet état, tout ce que je pouvois faire étoit d'aller entendre les discours qu'il faisoit au peuple tous les Dimanches. C'étoient d'excellentes explications de la parole de vérité: & à force de les entendre, je comprenois tous les jours de plus en plus, qu'on pouvoit fort bien se démêler de toutes ces objections malignes & calomnieuses par où les Manichéens tâchent de saper

(a) Car les affaires même temporelles se jugeoient presque toutes par les Evêques.

l'autorité des saintes Ecritures. Et quand je vis que ceux que vous avez élevés à la qualité de vos enfans, en les faisant renaître par votre grace, dans le sein de l'Eglise Catholique, ou au moins ceux de ce nombre-là qui jugent des choses, selon l'esprit, ne croient nullement que vous eussiez un corps comme les nôtres, ni que votre substance fût quelque chose de borné à un certain espace ; & que la maniere dont ils entendent ce que dit l'Ecriture, que vous avez fait l'homme à votre image, ne donne point cette idée de vous, je me sentis transporté de joie, quoique je ne puisse encore concevoir en aucune maniére ce que c'étoit qu'une substance spirituelle. Je commençai donc à me faire honte à moi-même, de n'avoir fait autre chose durant tant d'années, qu'abboyer contre des chiméres, que je prenois pour la Foi Catholique, & qui n'étoient que l'ouvrage d'un esprit dominé par les impressions de la chair & du sang ; & d'avoir été assez impie & assez téméraire, pour la condamner sans daigner m'éclaircir de sa doctrine. Car autant qu'il est vrai que vous avez fait l'homme à votre image, autant est-il certain que vous n'avez ni corps ni membres comme nous ; qu'au lieu que l'homme est un être borné à un certain espace, vous êtes tout entier par tout, sans que nul espace vous contienne, ô mon Dieu, qui pour être si caché & si élevé au-dessus de nous, ne laissez pas d'être près de nous, & de nous être toujours présent.

Gen. I. 27.

CHAPITRE IV.

Quelle honte il avoit de la témérité avec laquelle il avoit condamné la doctrine de l'Eglise sans la connoître, & de la crédulité qu'il avoit eue pour les Manichéens. Il se rapproche peu à peu de l'Eglise, voyant qu'elle croyoit tout autre chose de la nature de Dieu, que ce qu'il s'étoit imaginé ; & que bien loin de prendre à la lettre tout ce que contient l'Ancien Testament, elle donnoit pour régle que la Lettre tue. *Ce qui le tenoit encore en suspens.*

5. JE reconnoissois donc, que ce qu'il y avoit à faire dans le tems que je ne comprenois pas en quel sens il est vrai de dire que vous avez fait l'homme à votre image, c'étoit de m'en instruire ; & non pas d'insulter à vos fidéles, comme si leur créance sur ce sujet eût été telle que je l'imaginois. Ainsi je sentois dans le fond de mon cœur, une ardeur d'autant

C'est une témérité qui n'est pas pardonnable, que de condam-

tant plus vive de connoître à quoi il falloit s'en tenir, que j'étois plus honteux d'avoir été si long-tems abusé par ces vaines promesses des Manichéens, qui à force de m'assurer qu'ils ne me diroient rien que de certain, m'avoient fait prendre pour tel les choses du monde les moins certaines, dont je m'étois entêté sur leur parole; & que j'avois débitées à mon tour, comme si elles eussent eu le dernier degré d'évidence & de certitude. Je n'en reconnus clairement la fausseté que quelque tems après celui dont je parle; mais dès lors même, je voyois fort bien au moins, qu'elles n'étoient pas certaines; quoique je les eusse prises pour telles autrefois, & que j'eusse été assez aveugle pour en prendre sujet de décrier votre sainte Eglise.

ner des choses dont on ne veut pas prendre la peine de s'éclaircir.

Ainsi, quoiqu'il ne me parût pas encore, que ce qu'elle enseigne fût la vérité; je connoissois au moins qu'elle n'enseignoit point ce que j'avois pris pour fondement des ouvrages que je lui avois faits. J'avois donc une grande honte du passé: je revenois peu à peu, & je voyois avec une extrême joie, que la foi de votre Eglise, qui seule est le corps de votre fils unique, & où l'on m'avoit imprimé dès mon enfance le respect du nom de J. C. rejettoit toutes ces fables; & qu'il étoit contre la pureté de sa doctrine, de croire que vous ayez un corps & des membres comme les nôtres, vous, mon Dieu, qui êtes le Créateur de l'Univers, & que vous soyez quelque chose de contenu dans un espace, puisque quelque grand que l'on supposât cet espace, il seroit toujours borné de toutes parts.

Pour revenir à la vérité, il faut commencer par connoître son égarement.

6. C'étoit encore une grande joie pour moi, de voir, qu'on étoit bien éloigné de vouloir que je regardasse les livres de l'Ancien testament, du même œil dont je les avois regardés jusqu'alors; & qui ne m'y avoit fait trouver tant d'absurdités, que parce que je prenois tout à la lettre; & que je croyois que ce qu'elle présente, étoit tout ce que vos saints mêmes y voyoient. Ainsi, ce fut une grande joie pour moi, quand je vis que dans les discours qu'Ambroise faisoit au peuple, il avoit soin de répéter à tout propos & de donner pour régle, ce beau mot de votre Apôtre: *La lettre tue, & c'est l'esprit qui vivifie.* C'est ce qu'il faisoit principalement, lorsqu'étant tombé sur quelqu'un de ces endroits, qui, à les prendre à la lettre, semblent inspirer le mal plûtôt que le bien; il venoit à l'expliquer & à faire voir le sens spirituel, en levant le voile de la figure.

II. Cor. 3. 6.

Cependant, quoique je ne trouvasse rien qui me

choquât dans ses explications, je ne sçavois si je devois les prendre pour bonnes. Car je n'osois donner créance à rien, tant je craignois de tomber dans le précipice de l'erreur : mais rien n'étoit plus propre à donner la mort à mon ame, que cet état même de suspension & d'incertitude. J'aurois voulu qu'on m'eût démontré tout ce qui me faisoit encore de la peine ; & qu'on me l'eût rendu aussi clair que *sept & trois sont dix* : car pour cela je le comprenois fort bien, & je n'étois pas assez insensé pour en douter. J'aurois donc voulu qu'on m'eût fait voir avec la même clarté tout ce qu'il falloit croire ; ce qui comprend & des choses corporelles de leur nature, (a) mais qui n'étoient pas présentes à mes sens ; & des choses spirituelles, que je ne pouvois encore me représenter que sous des idées toutes corporelles.

La Foi est la véritable voie pour arriver à la connoissance de la vérité.

Pour guérir mon esprit sur tout cela, il n'auroit fallu que *croire* ; & si mon œil intérieur eût été purifié par la Foi, il eût pu atteindre en quelque sorte la nature immuable & éternelle de votre vérité. Mais comme un homme qui a passé par les mains d'un mauvais Médecin craint tous les autres, quelque bons qu'ils soient ; mon ame, qui sçavoit ce qu'il lui en avoit couté, pour avoir été de trop facile créance, & qui craignoit de se trouver encore attrapée, en prenant le faux pour le vrai, ne vouloit plus rien croire, que ce ne fut qu'en croyant qu'elle pouvoit recouvrer sa santé ; & par-là elle vous résistoit, & se révoltoit contre vous, ô mon Dieu, puisque c'est vous qui avez établi & préparé le reméde de la Foi, qui l'avez mis dans la vogue où il est, & qui l'avez dispensé par toute la terre, pour guérir les maladies du genre humain.

Foi, remede préparé pour la guérison des hommes.

(a) Comme l'humanité sainte de Jesus-Christ, & toutes les merveilles visibles & sensibles qui sont rapportées dans l'un & dans l'autre Testament.

CHAPITRE V.

La Doctrine Catholique commence à lui paroître de beaucoup préférable à celle des Manichéens, & l'Eglise bien plus en droit de vouloir être crue que ces hérétiques. Que la raison même veut qu'on se soumette à la foi. Il ne trouve plus rien qui le choque dans l'Ecriture. Il en respecte les obscurités même. Caractere de ces divins Livres.

7. CEPENDANT, je commençai de-là en avant à donner la préférence à la doctrine de l'Eglise

Catholique ; & je trouvois qu'encore qu'elle voulût que l'on commençât par croire, soit qu'elle n'eût pas de quoi prouver ce qu'elle enseigne ; ou faute de trouver des esprits capables de ses preuves, son procédé étoit bien plus raisonnable, & moins suspect de tromperie, que celui des Manichéens, qui se moquant de la simplicité de ceux qui croient, & commençant par promettre témérairement de ne rien enseigner que de clair & de démontrer, avancent sans preuves une infinité d'absurdités & de fables, à quoi ils veulent qu'on ajoute foi. Ensuite, la main douce & invisible de votre miséricorde changeant peu à peu les plis & la situation de mon cœur, je vins à considérer combien je croyois de choses que je n'avois point vues, & qui s'étoient même passées avant que je fusse au monde ; comme tout ce que l'on trouve dans les Histoires prophanes, sans compter ce que j'avois ouï dire de plusieurs villes & de plusieurs pays où je n'avois jamais été ; combien j'en avois cru sur la foi de mes amis, des Médecins, & de plusieurs autres, dont le témoignage sert de fondement à presque tout ce que l'on fait dans la vie : enfin, combien je croyois fermement que j'étois né d'un tel pere & d'une telle mere, sans en rien sçavoir, néanmoins que par le témoignage de ceux à qui je l'avois ouï dire.

Combien il est injuste de ne pas se soumettre à la Foi, pendant qu'on donne créance sur une infinité de choses à la parole des hommes.

Ce fut par ces sortes de réfléxions que vous me fîtes comprendre, que L'AUTORITE' de vos saints Ecritures étant aussi grande & aussi établie qu'elle l'est, parmi presque tous les peuples de la terre, ce sont ceux qui refusent de croire qu'il faut blâmer, & non pas ceux qui croient ; & que ceux qui me viendroient dire, D'où sçavez-vous que ces Livres partent de l'esprit du seul Dieu véritable, & source de toute vérité ; & que c'est lui qui les a inspirés à ceux qui les ont mis entre les mains de tous les hommes, ne mériteroient pas d'être écoutés.

J'entrois même d'autant plus aisément dans ce que vous me fîtes comprendre sur ce sujet, que tout ce que j'avois pu lire des livres de ces Philosophes qui mettent tout en question, sans aucun respect pour les vérités les plus constantes, & qui combattent les opinions les uns des autres, avec le dernier acharnement, ne m'avoit jamais pu faire douter de votre existence, quoique je ne sçusse proprement ce que vous étiez, ni de cette providence admirable avec

laquelle vous conduisez tout ce qui regarde les hommes.

8. Il est vrai que ce que je croyois sur cela ne me paroissoit pas toujours avec le même degré de clarté & de certitude : mais enfin je n'ai jamais douté que vous ne fussiez, & que vous n'eussiez soin de nous ; quoique je ne sçusse quelle idée il falloit avoir de votre nature, ni quelle étoit la voie par où nous pouvions aller ou retourner à vous.

Ce qui nous doit faire soumettre à l'autorité de l'Ecriture.

Voyant donc que dans l'incapacité où nous sommes d'arriver à la connoissance de la vérité, par la voie de l'intelligence & de la raison, nous avions besoin d'une autorité comme celle de l'Ecriture ; je compris que vous n'auriez jamais permis qu'elle s'en fût acquis autant qu'elle en a par toute la terre, si vous n'aviez voulu que ce fût par elle que l'on crût en vous, & que l'on cherchât à vous connoître. Car ce que j'y trouvois d'absurdités, & dont j'avois été si choqué, ne m'arrêtoit plus, depuis que j'avois entendu expliquer d'une maniere très-raisonnable & très-plausible, plusieurs de ces endroits-là ; & je n'attribuois ses obscurités qu'à la profondeur des Mystéres.

Caractere des saintes Ecritures.

Son autorité me paroissoit même d'autant plus vénérable & d'autant plus digne, qu'on y ajouta foi, avec une soumission religieuse, qu'en même tems qu'elle se rend inaccessible à tout le monde, par la simplicité de son style, elle cache la majesté de ses mystéres, sous une profondeur qu'on ne perce pas aisément ; & que COMME dans ce qu'elle a de clair il y a de quoi nourrir les plus simples, il y a dans ces obscurités de quoi exercer l'application & la pénétration des meilleurs & des plus solides Esprits. ELLE embrasse donc indifféremment tout le monde, & ouvre son sein à tous les hommes, dont elle ne transmet néanmoins qu'un petit nombre jusqu'à vous ; de la même maniere, à peu près qu'un linge dans quoi l'on presse quelque chose, ne laisse passer que ce qu'il y a de plus pur. Mais quelque petit que soit ce nombre là, il est encore bien plus grand qu'il ne seroit, si l'Ecriture avoit moins d'autorité parmi les hommes, & si elle ne les attiroit tous à elle, par la simplicité si sainte & si vénérable de son langage.

La simplicité du style de l'Ecriture est comme l'appas par où elle attire tout le monde.

Voilà de quoi je m'entretenois alors : car vous m'assistiez, ô mon Dieu, & vous exauciez les soupirs de mon cœur. Il sembloit que je ne fisse qu'errer au gré des flots ; mais vous me serviez de pilote, &

vous régliez ma course ; & quoique je marchasse toujours dans la voie large de ce siécle corrompu, vous ne m'abandonniez point. Matth. 7. 13.

CHAPITRE VI.

Il cherche à s'établir dans le monde ; & toutes ses entreprises ne lui produisent que des amertumes. La rencontre d'un pauvre homme pris de vin, qu'il vit en passant par les rues de Milan, dans le tems qu'il méditoit un Panégyrique à la louange de l'Empereur, lui fait faire de grandes réflexions sur ses miséres. Ce qu'il dit sur ce sujet à quelques-uns de ses amis.

9. JE cherchois avec empressement des honneurs & des biens, & je pensois même à me marier, mais vous vous moquiez de tous mes projets. Car dans la poursuite de ce que recherchois avec tant d'ardeur, je ne trouvois que peine & amertume ; & C'ETOIT, ô mon Dieu, l'effet des dispositions secrettes de votre providence sur moi, qui m'étoit d'autant plus favorable, qu'elle ne permettoit pas que je trouvasse aucune douceur dans tout ce qui n'étoit point vous. Regardez donc encore, avec un œil de miséricorde, ce qui reste à rectifier dans mon cœur ; vous, mon Dieu, qui m'avez conservé le souvenir de ce que vous faisiez pour moi dans ce tems-la, & qui me portez à vous en rendre graces ; & puisque vous avez dégagé mon ame de ces liens de mort, qui la serroient si étroitement, faites qu'elle s'attache à vous de toutes ses forces.

Quel est le plus grand effet des miséricordes de Dieu sur nous.

Belle priere.

C'étoit pour lui faire chercher en vous la guérison de ses maux, & pour la réduire à renoncer à tout & à se convertir à vous, Dieu éternel, principe de toutes choses, & autant élevé au-dessus de toutes les autres substances, que le Créateur l'est au-dessus de la créature, que vous aviez soin d'appuyer sur les points de ses miséres, & de les lui enfoncer jusqu'au vif. Car peut-on être plus misérable que je l'étois, dans le tems que je me préparois à prononcer à la louange de l'Empereur un Panégyrique, où je devois dire bien des mensonges ; mais à quoi ceux-mêmes qui auroient bien vu que je mentois, n'auroient pas laissé d'applaudir ; & que j'étois dans l'agitation & dans l'angoisse où peut être un homme qui médite un tel dessein ; aussi fîtes-vous, Seigneur, tout ce qu'il fal-

loit pour me rendre ma misére sensible.

Dieu se sert de tout pour ouvrir les yeux de ceux qu'il veut attirer à lui.

Passant par la rue à Milan la tête pleine de tous ces soins qui me consumoient comme la fiévre, j'apperçus un pauvre qui avoit bu, à ce qu'il me paroissoit, & qui se divertissoit & se réjouissoit de toute sa force. Je ne pus m'empêcher de soupirer en le voyant; & touché d'un vif sentiment de mes folies, & des maux qu'elles me faisoient souffrir, je dis à quelques-uns de mes amis avec qui j'étois & qui sçavoient ce que je roulois alors dans ma tête. Que PRETENDONS-NOUS par toutes les agitations & les peines que nous nous donnons, pressés par l'aiguillon de nos passions, qui nous piquant sans cesse, comme des bœufs à la charrue, nous font traîner le fardeau de nos miséres, dont la masse se grossit, comme une boule de neige, à mesure que nous la traînons? Que pouvons-nous nous promettre de tout cela, que d'arriver à une joie tranquille & exemte de tout soin; car c'est à quoi se réduit tout ce qu'on appelle *félicité temporelle*. Or, voilà un gueux qui est déja à ce point-là, où nous n'arriverons peut-être jamais; & ce que nous cherchons par des chemins détournés & difficiles, où il y a mille choses fâcheuses à essuyer, il se l'est procuré avec quelques sols qu'il a amassés en demandant l'aumône.

Quel est le vrai principe de nos agitations & de nos peines.

Il est vrai que la joie de ce pauvre homme étoit une étrange sorte de joie: mais celle à quoi j'aspirois par tous mes soins n'étoit-elle pas encore moins réelle? sans compter qu'enfin il se réjouissoit, & que je me tourmentois; qu'il étoit libre de toute crainte & de toute inquiétude, & que j'en avois beaucoup.

Cependant, quoique j'eusse souhaité d'avoir de la joie plûtôt que des inquiétudes & des craintes, & que je n'eusse pas balancé, si on m'avoit demandé lequel des deux j'aimerois le mieux; j'aurois encore moins balancé, si on m'avoit demandé lequel des deux j'aimerois le mieux, d'être dans l'état où étoit ce pauvre homme, ou d'être comme j'étois; & malgré tous mes soins & toutes mes craintes, j'aurois préféré ma condition à la sienne. Mais n'aurois-je pas eu tort; & dans la vérité son état ne valoit-il pas mieux que le mien? Car quoique je fusse plus sçavant que lui, ce n'étoit pas-là une raison pour préférer mon état au sien; puisque toute ma science ne me donnoit point de joie; & que l'usage que j'en prétendois faire, n'étoit point d'instruire les hommes; mais de chercher

Par où la science est à désirer.

à leur plaire, & c'étoit parce que je n'avois que cela pour but, que vous *brisiez mes os*, avec la verge de votre justice, pour user des termes d'un de vos Prophétes. Ps. 50. 6.

10. Et qu'on ne me vienne pas dire, qu'il y a joie & joie; qu'il faut bien prendre garde d'où vient celle que l'on ressent; & qu'au lieu que l'ivresse de ce pauvre homme étoit ce qui faisoit toute sa joie, la gloire devoit faire celle que je cherchois: Car QU'EST-CE que c'est que la gloire que l'on cherche hors de vous, Seigneur? Celle où j'aspirois étoit tout aussi vaine que la joie de cet ivrogne; & mon esprit étoit bien plus dangereusement troublé de la passion de cette fausse gloire, que le sien ne l'étoit des vapeurs du vin; puisqu'au lieu que la nuit devoit dissiper son ivresse, il y avoit long-tems que je me levois & me couchois avec la mienne, qui même n'étoit pas encore prête à finir.

La joie d'être à Dieu, mise à part, toutes les autres sont égales.

Il est pourtant vrai qu'IL Y A joie & joie: mais c'est en comparant celle qui vient de la Foi & de l'Espérance chrétienne, avec une joie vaine & frivole, telle qu'étoit celle de ce pauvre homme. Car à comparer son état au mien, il étoit bien plus heureux que moi, non seulement en ce qu'il étoit transporté de joie, au lieu que j'avois le cœur déchiré de mille soins, mais encore en ce que c'étoit en souhaitant du bien à ceux qui lui avoient donné l'aumône, qu'il avoit gagné de quoi boire; au lieu que c'étoit par des mensonges que je prétendois arriver à la gloire à quoi mon orgueil me faisoit aspirer.

De quelle nature sont les plaisirs de ce monde.

Je dis sur cela plusieurs choses à mes amis, à peu près en ce sens-là; & ces sortes de renontres me faisant faire réfléxion sur l'état où j'étois, je trouvois qu'il n'y avoit rien de plus misérable. Mais la douleur qui me donnoit la vue de mes maux, ne faisoit que les augmenter. Je n'avois pas même le courage de profiter & de jouir de ce qu'il m'arrivoit d'heureux; car dans le moment que je pensois le saisir, il m'échapoit.



CHAPITRE VII.

Alipe, Nebride & lui, se plaignent souvent entr'eux des miséres de la vie. Quel homme c'étoit qu'Alipe. Sa passion pour les Spectacles. Dieu l'en guérit tout d'un coup, par quelque chose que S. Augustin, faisant sa leçon, vint dire sur ce sujet sans aucun dessein. Alipe s'étoit laissé séduire aux Manichéens, & par où.

11. VOILA sur quoi je gémissois souvent avec mes amis, & sur-tout avec Alipe & Nebride. Le premier étoit de Thagaste comme moi, & une des premieres familles de la ville, & avoit quelques années moins que moi; aussi avoit-il étudié sous moi dans ce lieu-là, dès le tems que je commençai d'y enseigner, & depuis encore à Carthage. Il m'aimoit beaucoup, parce qu'il me croyoit sçavant, & honnête homme; & je ne l'aimois pas moins de mon côté, parce qu'il étoit d'un excellent naturel; & que tout jeune qu'il étoit, on voyoit en lui de grandes dispositions à la vertu. Cependant le torrent des déréglemens de Carthage l'avoit entraîné, & il s'étoit laissé aller à la folle ardeur qu'on a dans ce lieu-là pour les vains amusemens des spectacles qui se donnent au peuple dans le Cirque. J'y enseignois alors la Rhétorique: mais il ne venoit point encore à mes Leçons, à cause de je ne sçais quelle brouillerie qu'il y avoit eu entre son pere & moi.

Quel étoit Alipe.

J'avois une peine extrême de le voir possedé de cette folle passion, qui étoit capable d'anéantir tout ce qu'il y avoit de bon en lui, & qui me faisoit presque perdre toutes les grandes espérances que j'en avois conçues. Mais je n'étois pas à portée de lui donner des avis, ni de lui faire des remontrances; ne pouvant prendre avec lui, ni l'autorité d'un Maître, ni la liberté d'un ami, parce que je croyois qu'il étoit pour moi comme étoit son pere. Cela n'étoit pas néanmoins; & sans s'arrêter à ce que son pere avoit contre moi, il commença à me voir, & à venir même quelquefois dans ma Classe, où il se tenoit quelque tems à écouter.

Tout ce qu'on a de bon, peut être anéanti par une seule passion.

12. Cependant, j'avois oublié le dessein que j'avois eu de faire ce qui pouvoit dépendre de moi, pour le guérir de cette passion insensée, qui n'auroit pas manqué de ruiner & d'anéantir tout ce qu'il avoit d'esprit

d'esprit & de bonnes qualités. Mais vous, dont la Providence veille sur tout ce que vous avez créé, vous ne l'aviez point oublié sçachant qu'il devoit être un jour, non seulement un de vos enfans, mais un grand Evêque, & un dispensateur fidéle de vos saints Mystéres.

Vous vous servîtes de moi pour le changer : mais afin qu'on ne pût attribuer son changement qu'à vous, vous permîtes qu'il se fît, lorsque j'y pensois le moins. Car un jour, comme j'étois dans ma Classe, faisant ma Leçon à mon ordinaire, il entra, & ayant pris place parmi mes Ecoliers, après m'avoir salué, il se mit à écouter ce que je disois. J'étois sur un endroit que je trouvai qu'on pouvoit éclaircir & embellir, par la comparaison de ce qui se passoit au Cirque, & cela me donna lieu de m'étendre avec une raillerie vive & piquante contre ceux qui sont possédés de l'amour de ces folies. Vous sçavez, ô mon Dieu, que je ne pensois à rien moins qu'à guérir Alipe de cette maladie : cependant il prit tellement pour lui ce que je disois, qu'il crut que je ne l'avois dit que pour lui seul. Mais il avoit le cœur si bien fait, qu'au lieu qu'un autre m'en auroit voulu mal, il n'eut sur cela de colere que contre lui-même, & il ne m'en aima que mieux. Aussi aviez-vous dit, il y a long-tems, dans vos saintes Ecritures : * *Reprenez l'homme sensé, & il ne vous en aimera que mieux.* Mais ce n'étoit pas moi qui l'avois repris : c'étoit vous, ô mon Dieu, qui faites servir à vos desseins, & entrer dans votre ordre, toujours juste, tout ce que nous faisons avec dessein ou sans dessein. Ce fut vous qui vous servîtes de ma bouche & de mon cœur, pour porter le feu sur la plaie que cette passion avoit faite à un esprit dont il y avoit tant à espérer ; & pour arrêter la gangrene qui gagnoit de jour en jour, & qui auroit consumé tout ce qu'il avoit de bon.

* Prov. 28. 23

Ce que font les remontrances sur le cœur des honnêtes gens.

Rien de fortuit dans le monde.

Qui peut ne pas publier vos louanges, ô mon Dieu, que ceux qui ne connoissent point la grandeur de vos miséricordes ? J'en ai le sentiment gravé jusqu'au fond de mes entrailles : & c'est ce qui me porte à vous en louer. Du moment qu'Alipe m'eut entendu parler contre la folie des Spectacles, il se retira de cet abyme, où il étoit enfoncé jusques par dessus la tête : il eut assez de force d'esprit, pour se sévrer tout d'un coup de ce malheureux plaisir qui l'aveugloit ; & il renonça si bien à tous les amusemens du Cirque, qu'on ne l'y vit plus.

Il entreprit même d'obtenir de son pere la permission d'étudier sous moi, comme il avoit fait à Thagaste ; & il en vint à bout, malgré la répugnance de cet homme, qui avoit de l'éloignement pour moi. Il recommença donc de venir à mes Leçons ; & je l'eus bientôt pour compagnon dans la malheureuse superstition où j'étois. Ce qui le séduisit, ce fut cette grande continence dont les Manichéens font profession, & qu'il prenoit pour vraie, quoiqu'elle n'ait rien que de faux ; (a) & que ce ne soit qu'un vain phantôme propre à tromper des ames droites & innocentes, qui ne sçachant pas encore pénétrer le fond des choses où il paroît de la vertu, se laissent éblouir par le faux éclat de ce qui n'en a que l'apparence.

Les meilleurs naturels sont ceux qui se laissent le plus aisément surprendre à ce qui a quelque apparence de bien. a

(a) Voyez le Livre des Mœurs des Manichéens. Chap. 19.

CHAPITRE VIII.

Alipe étant à Rome, retombe par une rencontre fort extraordinaire dans la passion qu'il avoit eue pour les Spectacles.

13. Il étoit déja à Rome, quand j'y arrivai ; & il y étoit allé pour apprendre le Droit. Car il n'étoit pas encore défait en ce tems-la de ces vues basses & toutes terrestres, sur quoi ses parens, qui ne lui prêchoient que ce qui a rapport à ce monde-ci, lui avoient fait former le plan de sa vie : & là il retomba par une rencontre fort extraordinaire, dans l'abyme d'où il s'étoit tiré, & se vit plus passionné que jamais pour les spectacles des gladiateurs ; voici comment la chose arriva.

Par où Alipe retomba dans la passion des spectacles.

Quelques jeunes gens de ses amis, & qui étudioient le Droit comme lui, sortant un jour de dîner ensemble, le trouverent dans leur chemin, & entreprirent de le mener avec eux à l'amphitéatre. C'étoit un de ces jours funestes, où l'on se fait un plaisir de voir répandre le sang humain. Comme il avoit une extrême horreur pour ces sortes de cruautés, il résista d'abord de toute sa force. Mais les autres, usant de cette sorte de violence qu'on se fait quelquefois entre amis, & l'entraînant malgré qu'il en eût, il leur dit, » Vous pouvez entraîner mon corps, & me placer » parmi vous à l'amphitéatre ; mais vous ne disposerez pas de mon esprit, ni de mes yeux, qui ne » prendront assurément aucune part au spectacle. » Ainsi, j'y serai comme n'y étant point ; & par ce

» moyen je me mettrai tout à la fois au-dessus de » la violence que vous me faites, & de la passion » qui vous possède. Mais il eut beau dire, ils l'emmenerent; & peut-être que ce fut en partie, pour voir s'il pourroit s'en tenir à ce qu'il leur avoit dit.

Enfin ils arriverent, & se placerent le mieux qu'ils purent: & pendant que tout l'amphitéatre étoit dans le transport de ces barbares plaisirs, Alipe défendoit à son cœur d'y prendre part, & se tenoit les yeux fermés; & plut à Dieu qu'il se fût aussi bouché les oreilles. Car ayant été frapé d'un grand cri, que quelque chose d'extraordinaire qui venoit d'arriver dans le combat avoit excité parmi le peuple, la curiosité l'emporta; & ne voulant que voir ce que c'étoit, persuadé que quoi que ce pût être, il s'en détourneroit & le mépriseroit après l'avoir vu, il ouvrit les yeux; & ce fut assez pour faire à son cœur une plaie bien plus mortelle, que celle qu'un des combattans venoit de recevoir; & pour le faire tomber bien plus dangereusement que ce Gladiateur, dont la chute avoit donné lieu au cri qui lui avoit fait ouvrir les yeux. Ce fut par-là que son cœur, où il y avoit bien plus de présomption que de force, & qui étoit d'autant plus foible, qu'il avoit compté sur lui-même, au lieu de ne rien attendre que de vous, se trouva blessé tout d'un coup. La cruauté s'y glissa dans le même moment, que ce sang qu'on venoit de répandre frapa ses yeux; & bien loin de les détourner de ce qui se passoit, il les y tint attachés, buvant la fureur à longs traits sans s'en appercevoir, & se laissant enivrer à ce plaisir barbare & criminel.

La curiosité ouvre la porte au mal.

Notre force se mesure par la défiance que nous avons de nous-mêmes. Combien peu de chose nous change tout d'un coup de bien en mal.

Ce n'étoit plus ce même homme qu'on avoit traîné là par force; c'étoit un homme de même trempe que tous ceux qui faisoient la foule dans l'amphitéatre, & un digne compagnon de ceux qui l'y avoient amené. Le voilà attaché au spectacle comme les autres, mêlant ses cris avec les leurs, s'échauffant, & s'intéressant comme eux à ce qui se passoit. Enfin, il sortit delà avec une telle ardeur pour les spectacles, qu'il ne respiroit plus autre chose; & que non seulement il étoit prêt d'y retourner avec ceux qui l'y avoient amené, mais qu'il en étoit plus entêté qu'aucun, & qu'il y menoit les autres. Qui pouvoit le relever, après une telle rechute, que la main toute-puissante de votre miséricorde? Aussi est-ce elle seule qui l'a fait; & vous lui avez appris, ô mon Dieu,

Nos chûtes mêmes nous sont uti-

les, quand il plaît à la miséricorde de Dieu.

à ne mettre plus sa confiance qu'en vous, & à ne rien attendre de ses propres forces: mais ce n'a été que long-tems depuis. (a) Cependant, le souvenir de cette aventure se conservoit dans son cœur, pour lui servir à l'avenir de préservatif & de reméde.

(a) Le Chapitre 9. commençoit auparavant dès ici; mais il est clair qu'il doit commencer plus bas.

CHAPITRE IX.

Dans le tems qu'Alipe étudioit à Carthage, il est pris sur un soupçon de vol. De quelle maniere son innocence fut reconnue.

14. Ce fut aussi pour l'instruire, & afin qu'un homme, qui devoit un jour tenir une si grande place dans votre Eglise, apprît de bonne heure combien il faut prendre garde, dans le jugement des affaires, à ne pas donner créance trop légerement aux accusations mêmes qui ont le plus d'apparence de vérité, si l'on veut ne pas s'exposer à condamner témérairement ses semblables, ce fut pour cela, dis-je, autant que j'en puis juger, que vous permîtes que dans le tems qu'il étudioit sous moi à Carthage, il fût pris pour un voleur, & arrêté par les Gardes du Palais.

Il s'y promenoit seul sur le haut du jour, vis-à-vis du lieu où l'on rend la justice, pensant à quelque chose qu'on lui avoit donné à réciter, comme on a accoutumé de faire pour exercer les Ecoliers; & n'ayant à la main que des tablettes, & le poinçon dont on se sert pour écrire dessus, lorsqu'un autre Ecolier, qui étoit un véritable voleur, s'étant glissé, sans qu'Alipe s'en apperçût, sur la terrasse qui avance sur la rue des Orfévres, se mit à couper le plomb des balustres de la terrasse, avec une hache qu'il avoit apportée sous son manteau. Au bruit que faisoit la hache, les Orfévres qui étoient sous la terrasse commencerent à crier, & envoyerent du monde pour se saisir du voleur, qui les entendant crier prend la fuite, & laisse sa hache, de peur qu'on ne l'en trouvât saisi. Alipe, qui ne l'avoit point vu entrer sur cette terrasse, le voyant sortir, & fort vîte, & voulant sçavoir ce qui le faisoit fuire de la sorte, va sur la terrasse, trouve la hache, la prend; & il la regardoit tout étonné, lorsque ceux qu'on avoit envoyés pour voir ce que c'étoit que ce bruit-là arriverent. Ceux-ci, lui voyant entre les mains l'instrument dont

le bruit les avoit fait accourir, se saisirent de lui, & l'emmenerent. Aussi-tôt tous ceux qui demeuroient dans l'enceinte du Palais s'attroupent, & ravis d'avoir, à ce qu'ils croyoient, pris le voleur sur le fait, ils le menoient devant le Juge pour lui faire faire son procès.

15. Vous permîtes, Seigneur, pour l'instruction d'Alipe, que la chose allât jusques-là: mais vous vîntes aussi à point nommé, au secours de son innocence, dont il n'y avoit de témoin que vous seul. Car comme on le menoit ainsi en prison, ou peut-être même au supplice, un certain Architecte, qui étoit particulierement chargé du soin de tous les édifices publics, se trouva sur le chemin. Ceux qui tenoient Alipe furent ravis de cette rencontre, comme ayant entre les mains de quoi faire voir à cet homme, à qui il falloit se prendre de ce qui se perdoit dans l'enceinte du Palais, & de quoi se laver des soupçons qui tomboient quelquefois sur eux. L'Architecte reconnut Alipe, qu'il avoit vu souvent chez un certain Sénateur, à qui Alipe alloit faire sa cour; & le tira à part, pour sçavoir ce qui avoit donné lieu à tout ce désordre. Alipe lui ayant conté la chose comme elle s'étoit passée, l'Architecte obligea cette populace de le suivre malgré tout leur bruit & toutes leurs menaces; & marcha droit où demeuroit celui qui avoit fait le coup. Un petit garçon qui étoit à lui, & qui l'avoit même suivi sur cette terrasse, ayant paru sur la porte, Alipe le reconnut, & en avertit l'Architecte. Celui-ci voyant que ce n'étoit qu'un enfant, qui ne comprenant point de quelle conséquence tout cela pourroit être pour son maître, diroit tout le plus aisément du monde, lui montra la hache, & lui demanda à qui elle étoit. Elle est à nous, dit l'enfant, qui répondit avec la même facilité à toutes les autres questions qu'on lui voulut faire. Ainsi tout retomba sur ceux de cette maison: cette populace, dont Alipe avoit déja commencé d'essuyer les insultes, demeura confuse; & cet homme, qui devoit être un des dispensateurs de votre parole, & devant qui il devoit passer tant d'affaires importantes (a), apprit par sa propre expérience; combien il faut apporter de circonspection à démêler la vérité.

La Providence prend soin des innocens.

(a) Car la plûpart des affaires, même temporelles, se jugeoient par les Evêques, comme on a déja vu ailleurs.

CHAPITRE X.

Ce qui avoit fait venir Alipe à Rome. Son amitié pour S. Augustin. Ses emplois. Son intégrité. Quel homme c'étoit que Nebride. Combien il étoit attaché à Saint Augustin.

16. JE l'avois trouvé à Rome, quand j'y étois arrivé ; & il s'étoit attaché à moi par une amitié si étroite, que quand j'allois à Milan, il y vint avec moi, ne pouvant se résoudre à me quitter : car ce fut la principale cause de son voyage, quoiqu'en même-tems il fit son compte d'y exercer la jurisprudence qu'il avoit apprise : en quoi il suivoit l'inclination de ses parens plûtôt que la sienne propre.

Jusqu'où alloit l'amitié d'Alipe pour saint Augustin.

Il avoit déja été en charge par trois fois ; & il s'y étoit comporté avec une probité & un désintéressement que ses collégues ne pouvoient se lasser d'admirer : lui de son côté admiroit bien davantage, qu'on pût être autrement, & qu'il se trouvât des gens qui fissent moins de cas de la probité que de l'argent.

Son intégrité avoit même été mise à une rude épreuve, dans le tems qu'il servoit en qualité d'Assesseur, auprès du Thrésorier Général de l'Empereur dans le département d'Italie ; & il s'étoit vu tenté, non seulement par l'espérance du gain, mais par la crainte de quelque chose de très-fâcheux. Un Sénateur fort puissant qui s'étoit acquis bien des gens par ses bienfaits : & qui en tenoit beaucoup d'autres dans la crainte, par la grande considération où il étoit, ayant voulu faire quelque chose que les loix ne permettoient pas, mais à quoi il ne croyoit pas qu'un homme comme lui dût trouver le moindre obstacle, Alipe s'y opposa. On lui offrit des présens, il les rejetta avec mépris : on en vint aux menaces, il s'en moqua : tout le monde admirant une ame d'une trempe si peu commune, & qui ne pouvoit être ébranlée, ni par l'envie d'avoir pour ami, ni par la crainte d'avoir pour ennemi, un homme qui avoit tant de moyens de faire du bien ou du mal, & qui passoit pour sçavoir bien faire sentir ce qu'on pouvoit attendre de son amitié ou de sa haine. L'Officier même sous qui Alipe servoit, n'osant résister ouvertement au Sénateur, quoique dans le fond il ne lui fût pas moins contraire, rejettoit tout sur son Ajoint, disant qu'il lui lioit les mains ; & il disoit vrai : car s'il

Intégrité d'Alipe.

se fût relâché, Alipe auroit quitté son emploi.

Une seule chose s'étoit trouvée capable d'ébranler tant soit peu son intégrité : c'étoit l'envie même qu'il avoit de se rendre habile dans sa profession : & il hésita quelque tems, s'il ne se feroit point faire des livres, sur le fonds des dépenses publiques, qui étoit à la disposition du Magistrat auprès duquel il servoit. Mais ayant consulté la justice, il prit le meilleur parti ; persuadé qu'il valoit mieux la suivre, en s'abstenant de ce qu'elle lui défendoit, que de se prévaloir de la facilité qu'il auroit trouvée à se contenter sur cela, s'il eût voulu.

Je sçais bien que ce n'est pas là une fort grande action : mais je sçais aussi que *qui est fidéle dans les petites choses, l'est aussi dans les grandes* ; & que ce n'est pas pour rien que le Sauveur a dit de sa propre bouche : *Si vous n'êtes pas fidéles dans la dispensation des faux biens, pouvez-vous espérer que l'on vous confie les véritables ? & si vous ne l'êtes pas dans le maniment de ce qui n'est que le bien des étrangers, comment vous confieroit-on celui des enfans ?* Voilà quel étoit cet Alipe, qui m'aimoit si tendrement ; & qui étoit en balance, aussi bien que moi, sur la maniere de vie que nous devions suivre.

Luc. 16. 10. Ibid. 11. Ibid. 12.

17. Pour Nebride, il étoit d'auprès Carthage : il y demeuroit même la plûpart du tems ; & s'il étoit sorti de son pays, s'il avoit quitté sa maison & sa mere, qui n'étoit pas d'humeur à le suivre, comme la mienne m'avoit suivi, & s'il avoit laissé à l'abandon ce qu'il avoit de bien du côté de son pere, qui étoit un fonds de terre fort considérable, ce n'étoit que pour me venir trouver à Milan : comptant pour beaucoup de passer sa vie avec un homme qui lui paroissoit touché comme lui d'un grand amour pour la sagesse & pour la vérité. Mais il étoit encore indéterminé comme moi, soupirant comme moi après la vie heureuse, qu'il recherchoit avec une grande ardeur : au reste d'une vivacité infatigable à creuser les questions les plus difficiles.

Jusques où alloit l'amitié de Nebride pour S. Augustin.

Nous étions donc tous trois touchés d'un vif sentiment de nos miséres ; & nous n'ouvrions la bouche que pour nous en plaindre les uns aux autres, attendant le tems favorable, où il vous plairoit de nous départir le pain dont nous avions besoin dans la faim qui nous pressoit. Cependant, lorsque rebutés par toutes les amertumes que votre miséricorde avoit

Ps 144. 15.

soin de répandre sur notre vie, toute selon l'esprit du monde, nous venions à considérer, pourquoi nous demeurions exposés à tant de maux, & ce que nous pouvions espérer d'une telle vie; il ne se présentoit à nous que ténébres & obscurités, qui ne faisoient que nous rebuter encore davantage, & nous faire dire en gémissant: *Combien ceci durera-t-il encore?* Nous le disions à tout moment: mais nous ne laissions pas de suivre toujours le même train de vie; parce que nous ne trouvions pas à quoi nous prendre, en quittant ce que nous avions.

CHAPITRE XI.

Quels reproches S. Augustin se faisoit à lui-même, de se voir si peu avancé, depuis tant de tems qu'il avoit commencé d'être touché de l'amour de la Sagesse. Belle peinture des agitations de son cœur, pendant qu'il balançoit encore entre Dieu & le Monde, & qu'il vouloit accorder l'un avec l'autre.

18. J'ADMIROIS sur-tout, comment il se pouvoit faire, qu'après avoir été si vivement touché de l'amour de la sagesse, dès l'âge de dix-neuf ans, & après toutes les belles résolutions que j'avois faites, de m'y donner tout entier, dès que je pourrois trouver jour à y parvenir; & de renoncer pour cela à toutes les vaines espérances qui servoient d'aliment à ma cupidité, sans m'arrêter davantage aux promesses du monde, qui ne sont que mensonge & illusion, je me trouvasse à trente aussi peu avancé que le premier jour; & qu'au bout de tant d'années, j'en fusse encore à me débattre dans le même bourbier, où me tenoit l'envie de jouir des choses présentes, quoiqu'elles m'échapassent des mains à tout moment, & qu'elles ne fissent que dissiper mon cœur, & consumer tout ce qu'il avoit de vigueur & de force.

Belle peinture des divers mouvemens dont S. Augustin avoit été agité dans sa jeunesse, en cherchant la vérité.

Tout ce tems-là s'étoit passé à me dire à moi-même, dans les premieres années: Me voilà sur le point de trouver la vérité que je cherche: ce ne sera pas plus loin que demain; elle se montrera à moi, & je m'attacherai pour jamais à elle, & depuis, Fauste est sur le point d'arriver, & il m'éclaircira sur tout; & dans les derniers tems, ô que les Académiciens étoient de grands hommes, & qu'ils avoient raison de dire que l'homme ne sçauroit rien voir de certain, sur quoi il puisse compter pour le réglement de sa vie!

Mais pourquoi désesperer ? me disois-je ensuite : cherchons avec plus de soin que jamais. J'ai déja trouvé que ce qui me paroissoit autrefois absurde dans l'Ecriture ne l'est point ; & qu'on le peut entendre tout autrement que je ne pensois, & d'une maniere qui ne choque ni la raison ni les bonnes mœurs. Il en faut donc revenir au point où mon pere & ma mere m'avoient mis dès mon enfance, & me tenir là jusqu'à ce que la vérité me soit clairement connue. Mais où la chercher, & quand le pourrai-je ? Ambroise n'a point de tems à me donner, je n'ai pas non plus le loisir de lire. Je ne sçais même où prendre des livres : quand serai-je en état d'en acheter, & où trouverai-je quelqu'un qui m'en prête ?

Cependant, il faut penser au salut de mon ame & partager si bien mon tems, que j'en trouve pour cela. Je vois plus de sujet de bien esperer que jamais ; puisque la Foi Catholique n'enseigne rien moins que ce que j'ai cru jusqu'ici, & dont j'ai eu la témérité de l'accuser ; & que ce qu'il y a de gens habiles, parmi ceux qui en font profession, déclarent que C'EST UNE impiété que de croire, que Dieu ait un corps comme les nôtres, & qu'il soit quelque chose de borné à un certain espace. Négligerois-je après cela de chercher l'éclaircissement des autres choses qui m'arrêtent ? Je ne puis me dispenser de donner le matin tout à mes Ecoliers, mais que fais-je le reste du tems, & pourquoi ne le pas employer à une si grande affaire ? Mais ne m'en faut-il pas pour faire ma cour aux personnes puissantes, dont la protection m'est nécessaire ? ne m'en faut-il pas pour préparer ce que j'enseigne à mes Ecoliers ; & même pour réparer mes forces, & délasser mon esprit épuisé par tant de soins ?

Impiété dont il faut se garder touchant la nature de Dieu.

19. Mais que tout aille sans dessus-dessous : il n'est plus tems de s'arrêter à des choses si vaines & si frivoles, il ne faut plus penser qu'à la recherche de la vérité. CETTE VIE n'est que misere : on n'a pas un seul jour d'assuré. Que seroit-ce, si la mort venoit à me surprendre, & qu'il fallût sortir du monde en l'état où je suis ? est-il tems, après la mort, de s'instruire de ce qu'on aura négligé d'apprendre durant la vie ? & à quoi me pourrois-je attendre, qu'à porter la peine d'une telle négligence ?

Mais qui sçait si la mort ne termine point tous nos soins & toutes nos inquiétudes, en éteignant tout ce qui est principe de vie & de sentiment en nous ? C'est

ce qu'il faut chercher, aussi bien que tout le reste.
a (a) Mais à Dieu ne plaise que cela se puisse mettre en question : car ce n'est pas en vain qu'il a permis que la Foi Chrétienne se soit acquis une si grande autorité par toute la terre : & si l'ame devoit mourir avec le corps, il n'auroit jamais fait pour nous toutes les grandes choses qu'il a faites. Pourquoi donc différer davantage de renoncer à toutes les espérances de cette vie, pour ne plus penser qu'à chercher Dieu & la véritable félicité ?

Mais n'allons pas si vîte : les choses du monde ont leur prix & leurs douceurs : il ne faut pas s'en retirer si légérement, & il y auroit de la honte à y revenir, après les avoir abandonnées. Je suis sur le point d'avoir quelque emploi considérable, & après cela je n'aurai plus rien à desirer. J'ai un grand nombre d'amis qui ont beaucoup de crédit ; & si j'étois si pressé, & que je voulusse me contenter de peu de chose, il me seroit aisé d'obtenir quelque charge de Judicature, après quoi je n'aurois plus qu'à prendre une femme qui m'apportât assez de bien pour ne m'être pas à charge par la dépense ; & je bornerois-là tous mes desirs. Car après tout, entre ceux qu'on regarde comme les plus grands hommes, & qu'on se propose même pour modéles, combien y en a-t-il qui ont été mariés, & qui n'ont pas laissé d'être très-appliqués à l'étude de la sagesse ?

20. Voilà ce qui se passoit dans mon cœur ; & pendant que les vents de toutes ces différentes pensées l'agitoient & l'emportoient tour à tour, le tems s'écouloit, & je différois toujours de me convertir à vous, mon Seigneur & mon Dieu ; & me donnant sans cesse la mort à moi-même, je remettois de jour en jour à chercher la vie en vous. JE NE desirois rien tant que la vie heureuse : mais quand je venois à l'envisager où elle se trouve véritablement, elle me
b faisoit peur (b) : ainsi, je la cherchois & la fuyois en même tems.

Ce n'est que sur la confiance

C'étoit quelque chose d'affreux pour moi, que de me passer de femme, parce que je ne connoissois, ni

(a) Le bon sens veut donc que l'on cherche, & qu'on examine ce que les Libertins supposent, comme s'ils le voyoient aussi clair que le jour.

(b) La persuasion où l'on est, que ceux qui sont à Dieu, sont heureux, n'est que dans l'esprit ; il y en a une au contraire dans le sentiment, & celle-là l'emporte sur l'autre.

par expérience, ni autrement, la vertu du reméde par où votre miséricorde guérit les hommes de cette foiblesse; & que je regardois la continence, comme l'effet d'une force que je croyois que l'homme dût tirer de son propre fonds, & que je ne trouvois point en moi. Car j'étois assez ignorant, pour ne pas sçavoir ce que dit l'Ecriture, que * nul ne peut avoir la continence, que ceux à qui il vous plaît de la donner. Et vous me l'auriez donnée sans doute, si je vous l'avois demandée par les gémissemens de mon cœur; & qu'une foi solide & véritable m'eût fait remettre entre vos mains tous mes soins & toutes mes inquiétudes.

en la miséricorde de Dieu, qu'il faut entreprendre de le servir.

* Sag. 8. 21.

Condition pour obtenir de Dieu ce qu'on lui demande.

CHAPITRE XII.

Alipe tâche de détourner S. Augustin du mariage, & pense à la fin à se marier lui-même, voyant combien tout autre état paroissoit misérable à un homme dont il avoit si bonne opinion.

21. ALIPE me détournoit du mariage, autant qu'il lui étoit possible, me disant à tout propos, que dès que j'y serois engagé, nous ne pourrions plus vivre ensemble dans ce loisir tranquille, que l'amour de la sagesse nous faisoit desirer depuis si longtems. Pour lui, il étoit chaste au dernier point; & cela étoit d'autant plus admirable, que la volupté ne lui étoit pas inconnue, & que dès sa premiére jeunesse il en avoit fait l'expérience: mais bien loin d'y demeurer attaché, il s'étoit repenti de ce qui lui étoit arrivé; & méprisant cet infame plaisir, il avoit gardé delà en avant une parfaite continence.

Heureux qui n'a point connu le mal.

Quand il me pressoit sur ce sujet, je me défendois par l'exemple de ceux, qui pour avoir été mariés, n'avoient pas laissé de s'appliquer à l'étude de la sagesse, de chercher Dieu, d'aimer leurs amis, & de leur être fidéles; mais j'étois bien éloigné de la grandeur d'ame de ces saints Personnages. L'infirmité de ma chair me tenoit asservi à ce malheureux plaisir; & NON SEULEMENT je traînois ma chaîne, mais je craignois d'en être délivré; & comme on ne pouvoit se mettre en devoir de la détacher, sans toucher à la plaie qu'elle m'avoit faite, je repoussois ceux qui vouloient me rendre cet office; & voilà ce qui me faisoit rejetter les avis d'Alipe. Je ne me contentois pas même de les rejetter; j'essayois encore de le séduire,

Ce qui fait qu'on reçoit si mal volontiers des avis quand on est dans l'engage-

ment du mal. & de lui inspirer mes foiblesses, & le démon se servoit de moi pour amollir sa fermeté, & pour le faire tomber de l'état libre où il étoit dans les filets de la volupté.

22. Il ne pouvoit comprendre, que je fusse dominé par ce plaisir-là au point que je l'étois: car toutes les fois que nous entrions en matiere sur ce sujet, je lui avouois franchement que je ne pourrois jamais me résoudre à passer ma vie dans le célibat. Mais en même tems je plaidois ma cause; & pour faire cesser son étonnement, je lui disois qu'il y avoit bien de la différence entre ce qu'il n'avoit éprouvé qu'en passant, & dont il ne portoit la privation sans peine, que parce qu'il en avoit perdu l'idée, & qu'il ne s'en souvenoit presque plus; & les douceurs d'un commerce comme celui où j'étois, & à quoi il ne manqueroit rien, dès qu'on y auroit ajouté l'honnêteté du mariage. Qu'ainsi il ne devoit pas s'étonner, que je fisse cas d'une vie si douce, & que je ne pusse y renoncer.

Combien les mauvais exemples des personnes qu'on estime sont dangereux.

Alipe, à force de m'entendre parler de la sorte, commençoit aussi à vouloir se marier, la curiosité faisant en lui ce que la volupté n'avoit pu faire; & comme il étoit d'autant plus étonné de me voir esclave de cette passion, qu'il en étoit moins touché, il disoit qu'il vouloit donc voir ce que ce pouvoit être que cette sorte de plaisir, sans lequel un homme dont il avoit si bonne opinion trouvoit la vie insupportable. Mais l'essai lui auroit couté cher, & l'auroit bien pu faire tomber de l'heureuse liberté dont il jouissoit, dans une servitude pareille à celle qui faisoit son étonnement. Car ce qu'il vouloit faire, c'étoit proprement ce que votre Ecriture appelle *vouloir entrer en marché avec la mort*; & il ne prenoit pas garde, que comme dit encore la même Ecriture, *Celui qui aime le danger y périra.*

Isai. 28. 51. — *Eccli. 3. 27.*

Ce qu'il y a d'honnêteté dans le mariage, & qui se réduit à bien conduire une famille, & à élever des enfans, ne nous touchoit donc l'un & l'autre que fort médiocrement. Ce qui nous menoit principalement, c'étoit de ma part, l'envie de contenter l'ardeur insatiable d'une malheureuse passion dont j'étois devenu esclave par l'accoutumance, & de la sienne, la curiosité qu'avoit fait naître en lui l'étonnement de me voir sur cela comme j'étois; & cela seul l'alloit faire donner dans le même piége où j'étois pris depuis si long-tems.

Voilà l'état où nous étions, & dont il ne nous étoit pas possible de nous tirer, jusqu'à ce qu'il vous plût d'avoir pitié de nos miséres, ô mon Dieu, dont la bonté est telle, que l'élévation infinie où vous êtes, ne vous fait point abandonner le soin de notre bassesse, & ne vous empêche point de nous secourir par des voies qui sont au-dessus de toutes les pensées des hommes, & qu'on ne sçauroit jamais assez admirer.

CHAPITRE XIII.

On trouve un parti pour S. Augustin, dont le mariage ne se différe que parce que la fille étoit encore trop jeune. Combien Sainte Monique même desiroit de voir son fils marié.

23. CEPENDANT, on travailloit tout de bon à me marier; j'avois même déja demandé une certaine fille en mariage, & on me l'avoit promise. Ma mere sur-tout n'oublioit rien pour avancer cette affaire, espérant que le mariage me conduiroit au Baptême, à quoi je lui paroissois de jour en jour plus disposé; & c'étoit pour elle la plus grande de toutes les joies. Car à mesure que je m'approchois de la Foi, elle voyoit approcher l'accomplissement de ses souhaits & de vos promesses. Mais quoique sollicitée par ses propres desirs, autant que par mes instances & par mes prieres, elle vous demandât tous les jours de tout son cœur, qu'il vous plût de lui envoyer quelque vision, par où elle pût s'assurer de mon futur mariage, vous ne lui fîtes jamais rien voir sur cela.

Comme elle en étoit fort occupée, le mouvement des esprits & l'effort de l'imagination lui causoient quelquefois sur ce sujet de certaines fausses visions qu'elle me contoit; elle n'en faisoit aucun cas, & n'y pouvoit ajouter foi, comme elle faisoit à ce qui venoit de vous. Car elle disoit qu'un certain sentiment inexplicable lui faisoit fort bien faire la différence des songes par où il vous plaisoit de lui faire connoître quelque chose, & de ceux qui ne venoient que de son imagination. Cependant on ne laissoit pas de faire toutes sortes de diligences pour avancer mon mariage: mais comme la fille qu'on avoit demandée pour moi ne pouvoit être de deux ans en état de se marier, on avoit résolu d'attendre, parce qu'à cela près on étoit content de tout le reste.

Ce qui cause les fausses visions.

Les SS. sçavent distinguer les visions que Dieu leur envoie de celles de l'imagination.

CHAPITRE XIV.

Projet que S. Augustin & quelques-uns de ses amis avoient fait, de vivre ensemble en communauté de bien. Ce qui empêcha qu'il ne l'exécutât.

24. LEs miséres & les agitations de la vie, dont nous nous entretenions souvent, un bon nombre d'amis que nous étions, nous paroissoient si insupportables, qu'elles nous avoient fait penser à nous retirer du commerce du monde, pour achever nos jours dans la douceur d'un loisir qui ne fût troublé par aucune sorte d'affaire; & c'étoit presque une chose résolue entre nous. Le plan que nous avions fait pour cela étoit, que chacun apporteroit ce qu'il pourroit avoir; & que de tout cela il ne se feroit qu'une seule masse des biens, que l'amitié rendroit commune à tous; en sorte qu'on ne pourroit plus dire, qu'une telle chose fût à celui-ci, & une telle autre à celui-là, mais que tout ce bien, composé de ce que chacun auroit apporté, seroit tout entier à chacun, & que tous auroient droit sur chaque partie.

Nous comptions sur environ dix personnes, qui pourroient entrer dans cette société; & dans ce nombre-là il y en avoit de fort riches. Mais celui qui l'étoit le plus, c'étoit un homme de la même ville dont nous étions Alipe & moi, appellé Romanien (a), avec qui j'avois fait une amitié très-particuliere dès ma plus grande jeunesse, & que des affaires très-importantes & très-fâcheuses avoient fait venir à la Cour de l'Empereur. C'étoit lui qui avoit ce dessein-là le plus à cœur; & comme il étoit le plus riche de tous, son suffrage étoit aussi sur cela de plus grand poids que celui de tous les autres. Nous avions même arrêté, que chaque année on choisiroit dans la troupe deux Economes, qui auroient soin de tout, & que tous les autres demeureroient en repos, sans se mêler de rien, pendant que ces deux-là seroient en charge. Mais quand nous vînmes à penser si nos femmes s'accommoderoient d'une telle vie, car quelques-uns en avoient déja, & je voulois aussi en avoir une; tout ce beau plan si bien concerté s'évanouit, & s'en alla en fumée.

Nous voilà donc à gémir & à soupirer comme au-

(a) C'est celui à qui S. Augustin adressa depuis ses Livres *Contre les Académiciens*, & celui *de la véritable Religion*.

paravant, ne trouvant pas qu'il y eût autre chose à faire, que de suivre le train ordinaire des enfans du siécle, & la voie large par où ils marchent. C'est ainsi que nos cœurs alloient de projets en projets : mais comme IL N'Y a rien de stable que ce que vous avez arrêté dans vos Conseils éternels, vous vous moquiez de tous nos plans; & votre sagesse disposoit les siens. Car ce que vous aviez résolu s'approchoit; & vous étiez sur le point de nous départir la nourriture dont nos cœurs avoient besoin, & d'ouvrir votre main libérale, pour combler nos ames de bénédictions & de graces. Ps. 144. 15.

CHAPITRE XV.

On lui ôte sa Concubine, & il en reprend une autre.

25. CEPENDANT, mes péchés alloient toujours se multipliant. On m'avoit arraché la femme que j'entretenois depuis plusieurs années, parce qu'un tel commerce auroit été un obstacle à mon mariage; & comme je l'avois toujours fort aimée, cette séparation avoit fait à mon cœur une plaie qui saigna longtems. Pour elle, elle s'étoit retirée en Afrique, après vous avoir promis solemnellement, que nul autre homme ne lui seroit jamais de rien; & m'avoit laissé un fils qu'elle avoit eu de moi. Mais moi, malheureux, qui devois avoir bien plus de force qu'elle, je n'eus pas même celle de suivre son exemple; & comme je ne pouvois me marier de deux ans, & que ce qui m'y faisoit penser n'étoit pas tant l'amour de ce qu'il y a d'honnête dans le mariage, que l'ardeur de la volupté qui me dominoit, je ne pus attendre si longtems, & je me pourvus d'une autre femme, de même espéce que la premiere, comme pour entretenir & pour augmenter même le feu dont mon ame étoit embrasée, & afin que ne cessant point de le fomenter, je le portasse dans le mariage autant, ou plus vif que jamais. Mais quoique j'eusse remplacé celle qu'on m'avoit ôtée, la plaie que cette séparation avoit faite à mon cœur ne se refermoit point. La douleur en étoit un peu émoussée : mais ce n'étoit que par le pus qui s'y formoit, & qui ne faisoit que la rendre plus fâcheuse & plus incurable, quoique le sentiment n'en fût pas si vif.

CHAPITRE XVI.

Son abandonnement au péché diminue, mais ce n'e[st] encore que par la crainte de la mort & de l'Enfe[r]. Cette seule crainte l'avoit empêché de se ranger d[u] côté des Epicuriens. Son aveuglement sur la natu[re] des plaisirs qui peuvent faire le bonheur de l'homm[e]. Nul repos qu'en Dieu.

26. MAIS comment puis-je jamais vous rend[re] les graces que je vous dois, source de misé[ri]corde ? ni célébrer assez dignement la grandeur d[e] vos bienfaits, & la sainteté de votre Nom, qui mé[ri]te d'être loué & glorifié dans tous les siécles de[s] siécles ? car à mesure que mes miseres augmentoient, vous vous approchiez insensiblement de moi ; & votre main s'avançoit, sans que je m'en apperçusse, pour me tirer du bourbier où j'étois, & me laver dans les saintes eaux du Baptême,

L'impétuosité qui m'entraînoit dans le gouffre des plaisirs sensuels étoit un peu ralentie : mais ce n'étoit encore que par la crainte de la mort, & de ce Jugement terrible que vous devez exercer à la fin des siécles. Cette crainte m'étoit toujours demeurée ; & toutes les fausses opinions qui m'avoient passé par l'esprit n'avoient jamais pu l'étouffer. Je le disois souvent à mes chers amis, Alipe & Nebride, lorsque je m'entretenois avec eux, de ce qui doit faire après la mort le différent partage des bons & des méchans ; je leur avouois franchement, que rien ne m'avoit empêché de donner la palme à Epicure, & de préférer ses sentimens à ceux de tous les autres Philosophes, que la ferme créance où j'avois toujours été, que l'ame demeure vivante après la mort, & qu'elle reçoit le traitement qu'elle a mérité par ses actions ; ce qu'Epicure a toujours été fort éloigné de croire. Car à cela pres, leur disois-je, que manqueroit-il à notre félicité, si nous étions immortels ; & que tous nos sens fussent dans un sentiment perpétuel de plaisir, que nous ne puissions craindre de perdre, & que pourrions-nous desirer de plus ?

On peut toujours bien espe-rer de ceux en qui il se conserve quelque sentiment de crain-te.

Mais quand je parlois de la sorte, je ne prenois pas garde, QU'IL N'Y A RIEN de plus misérable que d'être abymé dans les plaisirs sensibles, jusqu'à ne pouvoir appercevoir cette beauté céleste qu'on ne doit aimer que pour elle-même ; cette lumiere si pure à quoi les yeux

Où l'on tombe en-fin quand on s'aban-donne aux

yeux de la chair ne ſçauroient atteindre, & qui ne ſe voit que des yeux du cœur; & j'étois aſſez aveugle, pour ne pas voir d'où venoit le plaiſir même que je prenois à m'entretenir ſur cela avec mes amis. Car en même tems que je leur débitois des ſentimens ſi honteux, & que j'étois ſi fort pour la volupté, je ſentois un plaiſir qui étoit tout d'un autre genre, & qui tenoit tellement le deſſus, que quand j'aurois eu juſques par-deſſus la tête de tout ce qui peut flater les ſens, je n'aurois pu être heureux ſans mes amis; que je n'aimois néanmoins que d'un amour tout gratuit, comme celui que je ſçavois qu'ils avoient pour moi.

Plaiſirs des ſens. Ceux mêmes qui ſont le plus dans les ſens, ont de quoi s'apperceveoir, s'ils le vouloient, que ce n'eſt pas par-là qu'on eſt heureux.

O labyrinthe d'erreur! MALHEUR à l'ame qui ſe retire de vous, & dont l'audace inſenſée peut aller juſqu'à croire qu'elle trouvera quelque choſe de meilleur! TOURNONS-nous de quel côté nous voudrons, nous ne trouverons de toutes parts que peines & angoiſſes, & il n'y a de repos qu'en vous. CE N'EST qu'en vous que nous pouvons trouver le ſecours dont nous avons beſoin: c'eſt vous ſeul qui nous tirez de nos miſéres & de nos erreurs; & qui après nous avoir établis dans votre voie, nous dites pour nous fortifier & nous conſoler: Courez hardiment, je ſerai votre ſoutien durant votre courſe, & vous ferai arriver où vous aſpirez, & où je le ſerai encore.

Juſqu'où nous méne l'aveuglement de nos paſſions.

Fin du ſixiéme Livre.

SOMMAIRE DU VII. LIVRE.

IL repréſente la ſituation où il étoit dans la trente & uniéme année de ſon âge, & combien il étoit encore éloigné de la vérité dans ce tems-là, ſur la nature de Dieu, & ſur l'origine du mal, qu'il cherchoit avec de grandes agitations. Par quelle rencontre il acheva de ſe déſabuſer de l'Aſtrologie judiciaire. Ce que fit en lui la lecture de quelques livres des Platoniciens. Par où il ſe défit peu à peu de toutes ſes fauſſes imaginations; & de quelle maniere il parvint enfin à connoître ce que c'eſt que Dieu, quoiqu'il fût encore dans l'erreur ſur le ſujet de JESUS-CHRIST. *Différence des ſentimens que l'on prend dans la lecture des Philoſophes, & de ceux que l'Ecriture inſpire.*

LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE VII.

CHAPITRE PREMIER.

Fausses idées qu'il avoit de la nature de Dieu. Il fait de grands efforts pour s'en défaire, mais inutilement. Ce qui les entretenoit en lui.

1. DANS le tems dont je parle, j'étois déja hors de cette premiere jeunesse, que j'avois souillée de tant de crimes & d'abominations ; & j'entrois dans un âge plus mûr, mais où il m'étoit encore plus honteux de demeurer rempli de mes vaines imaginations. Car je ne pouvois encore concevoir de substance d'un autre genre, que celle qui frape les yeux. J'étois pourtant fort éloigné de croire, mon Dieu, que vous eussiez un corps comme les nôtres, & dès le moment que j'avois commencé de recevoir quelque teinture de vérité, j'avois toujours rejetté cette imagination ; & c'étoit une grande joie pour moi, de voir qu'il n'y avoit rien de plus contraire à la foi de l'Eglise Catholique, votre Epouse & notre mere spirituelle. Mais je ne voyois point quelle autre idée je devois donc me former de vous ;& cela me faisoit faire de grands efforts, pour tâcher d'arriver à celle qu'il en faut avoir: comme si les pensées d'un homme, & d'un homme tel que j'étois, eussent été capables d'atteindre jusqu'à vous, qui êtes non seulement le Dieu souverain, mais le seul véritable Dieu (a).

Cependant, je croyois au moins, d'une créance ferme & inébranlable, que votre nature étoit inca-

(a) Contre les Manichéens, qui établissoient un bon & un mauvais Dieu.

pable d'altération & de changement. Car encore que je ne pusse dire par où ni comment, je voyois pourtant très-clairement, que CE QUI est altérable, vaut moins que ce qui est inaltérable; & que ce qui est incapable de corruption & de changement, doit être mis sans hésiter au-dessus de tout ce qui en est capable.

Mon cœur, armé de cette vérité, sur quoi je ne pouvois être en doute, s'efforçoit de combattre tous les vains phantômes dont j'étois rempli, & d'écarter avec cela seul, de devant les yeux de mon esprit, cette foule d'imaginations grossieres & charnelles, qui se présentoit sans cesse à moi. Mais avec tous mes efforts, à peine pouvois-je m'en défaire pour quelques momens. Elle revenoit aussi-tôt, toute aussi épaisse que jamais, & m'aveugloit de telle sorte, qu'encore que ce ne fût point sous la forme d'un corps comme les nôtres que je me représentasse cette nature que je supposois inaltérable, immuable & incorruptible, & que je mettois par cette raison au-dessus de tout ce qui est capable d'altération, de corruption & de changement; je ne pouvois la concevoir que comme quelque chose de corporel, qui remplissoit quelque espace, & qui pénétrant toutes les parties de l'Univers, s'étendoit encore infiniment au-delà. Car tout ce qui n'avoit pas cette sorte de grandeur & d'étendue, qu'ont les choses qui remplissent quelque espace, me paroissoit n'être rien, je dis rien du tout; & par conséquent encore plus que rien, pour ainsi dire, qu'un espace dont on ôteroit toute sorte de corps & de matiere, soit terrestre ou liquide, aërienne ou céleste, en sorte qu'il ne demeurât plus qu'un vuide, qui seroit comme un néant de quelque étendue.

2. Ce qui entretenoit en moi cette fausse imagination, c'est que mon œil intérieur étoit tellement offusqué, & mes idées tellement dépendantes des images que les choses qui touchent nos sens avoient fait passer en moi, que je ne voyois rien au-delà, & que je ne me voyois pas moi-même.(a). Mais quelque grand que fut mon aveuglement sur tout cela, il se seroit dissipé bien aisément, si j'avois pris garde, que ce qu'il y avoit en moi de capable de former ces images mêmes qui m'offusquoient, n'étoit ni de la nature de ce qu'elles représentent, ni de la leur; & que c'é-

Par où chacun peut appercevoir son esprit, & en connoître la nature.

(a) Car c'est ne se pas voir soi-même, que de ne pas voir son esprit.

toit pourtant quelque chose, & quelque chose de grand, puisqu'il avoit la vertu de les former; & cela seul m'auroit fait voir clairement, qu'il y a donc quelque chose de très-réel, qui n'est ni une masse contenue dans quelque espace ni un espace contenant ou capable de contenir quelque chose.

Comment ceux qui ne sçavêt pas s'élever au-dessus des impressions des sens, sont sujets à se représenter la nature de Dieu.

Cette incapacité de rien concevoir que de corporel faisoit donc aussi, ô mon Dieu, qui êtes la vie de ma vie, que je ne vous concevois vous-même que comme quelque chose d'infiniment étendu; & qui pénétrant toute la masse du monde, passoit encore au-delà de tous côtés; ensorte qu'au lieu de la terre, le ciel, & toutes les autres choses que je supposois que votre substance pénétroit, avoient leurs bornes, & se terminoient à un certain point de cette même substance, rien ne la bornoit d'aucun côté.

Je croyois donc, que comme la masse de cet air grossier, dont la terre est environnée, n'empêche point le passage de la lumiere du Soleil, & qu'elle le pénétre & le remplit tout entier sans le rompre, & sans en écarter les parties; de même, vous pénétriez non seulement les corps de l'Univers les moins grossiers, comme le ciel, l'air & l'eau, mais la terre même, jusques dans ses plus petites parties; & que c'étoit en embrassant & en pénétrant ainsi invisiblement toute la masse de vos créatures, que vous étiez présent à tout, & que vous gouverniez toutes choses. Voilà quelles étoient mes pensées & mes conjectures sur ce sujet; & tout cela ne venoit que de ce que je n'étois pas capable de concevoir autre chose que des corps.

Il n'y avoit rien de plus faux que cette imagination; puisque si cela étoit ainsi, il y auroit plus de votre substance dans une grande partie de la terre, & moins dans une plus petite; & selon cette maniere de vous concevoir présent à tout, le corps d'un éléphant, ayant bien plus de volume que celui d'un moineau, & remplissant un bien plus grand espace, contiendroit par conséquent une bien plus grande partie de votre substance; & ainsi elle seroit partagée par morceaux, dans les diverses parties de l'Univers, qui en contiendroient les unes plus, & les autres moins, à proportion de leur volume. Or il s'en faut bien que cela soit: mais votre lumiere n'avoit pas encore dissipé les ténébres de mon cœur.

CHAPITRE II.

Argument sans replique, par où Nebride confondoit les Manichéens.

3. LE seul argument par où Nébride combattoit les Manichéens, dès le tems que nous étions à Carthage, & dont j'avois été fort touché, aussi bien que tous ceux qui l'avoient entendu comme moi, auroit dû me suffire pour me tirer des filets de ces malheureux séducteurs, qui sont les premiers trompés, & qui étant les plus grands parleurs de tous les hommes, ne laissent pas d'être plus muets que les poissons, puisque votre parole n'est point dans leur bouche. Nebride leur demandoit donc, ce qui seroit arrivé, si vous n'aviez pas voulu entrer en guerre avec leur prétendue *race de ténébres*, qui vous est opposée, selon eux, comme quelque chose qui seroit en mal ce que vous êtes en bien; & quel mal elle auroit pu vous faire? Si l'on prétend qu'elle vous en auroit fait, dès-là on suppose que vous n'êtes ni inviolable, ni incorruptible. Si au contraire on convient qu'elle ne vous auroit pu nuire, on ne sçauroit plus dire pourquoi vous seriez entré avec elle dans une guerre, qui n'auroit abouti qu'à mettre au pouvoir de cette puissance ennemie, & confondre avec certaines natures que vous n'auriez point créées, une production de votre substance, ou plûtôt une partie de vous-même, qu'elles auroient tellement corrompue & changée de bien en mal, que d'heureuse qu'elle étoit, elle l'auroit rendue malheureuse; en sorte qu'elle auroit eu besoin de secours pour sortir de leurs mains, & pour être purifiée de ses souillures. Car ils prétendent que l'ame de l'homme est cette partie de votre substance, qui est tombée au pouvoir de la *race de ténébres*; & que c'est ce qui a fait qu'il a fallu que votre Parole éternelle, qui étoit demeurée libre & pure, quoique corruptible, puisqu'elle est, selon eux, de la même substance que cette portion corrompue, vînt la tirer de l'esclavage, & la purger de l'impureté où elle étoit tombée.

S. Augustin les bat par ce même argument dans son livre Des mœurs des Manichéens. ch. 12. & en beaucoup d'autres endroits de ses ouvrages.

Comment les Manichéens concevoient la corruption de la nature de l'homme.

Ils ne sçauroient donc jamais se démêler de cet argument. Car s'ils disent que notre substance, de quelque maniére qu'on la conçoive, est quelque chose d'incorruptible, dès-là ils condamnent eux-mêmes de fausseté la supposition détestable de cette prétendue

guerre, & du tort qu'ils veulent qu'elle ait fait à une partie de votre substance. Si au contraire ils disent que vous êtes qu. lque chose de corruptible, ils se font leur procès à eux-mêmes par un tel blasphême. Ainsi, ce seul argument étoit plus que suffisant, pour me faire rejetter tout ce qu'ils m'avoient fait avaler, & qui me tenoit dans de si grandes angoisses, puisqu'ils ne sçauroient y répondre, qu'en se jettant dans des impiétés qui font horreur, & qui rendent coupable d'un énorme sacrilége, & la langue & le cœur de quiconque est capable de les avancer & de les penser.

CHAPITRE III.

Il ne peut encore comprendre d'où vient le mal; ni entrer dans ce que la Doctrine de l'Eglise nous en apprend, quoiqu'il fût déja convaincu de l'impiété de celle des Manichéens sur ce sujet.

4. CEPENDANT, quoique je crusse fermement que notre Seigneur & notre Dieu, qui est le seul Dieu véritable, & le Créateur non seulement de nos ames, mais de nos corps, (a) & de tout ce qui existe, ne pouvoit être capable d'aucune sorte de corruption, d'altération, ni de changement; j'en étois encore à chercher, d'où pouvoit venir le mal. Mais quoique je n'en visse pas bien la cause, je voyois au moins très-clairement qu'il falloit la chercher d'une maniere qui ne me fît rien admettre, d'où l'on pût conclure que vous fussiez sujet au changement, & qu'autrement je deviendrois méchant, en cherchant ce qui nous rend tels. Ainsi, je n'étois plus en danger que cette recherche de l'origine du mal me conduisît à rien qui fût indigne de vous, étant désormais convaincu de la fausseté de ce que disent sur ce sujet ces malheureux séducteurs, que je détestois de tout mon cœur, & que cette recherche de l'origine du mal n'avoit fait que rendre assez méchans & assez impies, pour aimer mieux soutenir que *le mal* avoit eu prise sur votre nature, que d'avouer que la leur en fît.

Jusqu'où alloit l'impiété des Manichéens.

5. J'entendois dire que le libre arbitre étoit la cause du mal que nous faisions, & votre justice celle du mal que nous avions à souffrir, & je m'efforçois de le comprendre, mais je n'en pouvois venir à bout;

(a) Il appuie sur cela à cause des Manichéens, qui vouloient que toute chair fût l'ouvrage de leurs *puissances de ténèbres*, comme on a vu dans l'Avertissement.

& quoi que mon esprit pût faire, pour percer le nuage qui l'offusquoit, il en demeuroit toujours envelopé.

Je sentois que j'avois une volonté ; c'est de quoi je n'étois pas moins assuré que de ma propre existence ; & cela me faisoit un peu entrevoir la lumiere. Car je voyois, à n'en pouvoir douter, que quand je voulois ou ne voulois pas quelque chose ; c'étoit moi-même qui le voulois ou qui ne le voulois pas ; & cela commençoit à me donner quelque soupçon, qu'il ne failloit point chercher ailleurs qu'en moi-même la cause de mon péché.

Par où il est clair que le mal que nous faisons ne vient que de nous-mêmes.

Quant à ce que je ne faisois qu'à regret, & comme malgré moi, je trouvois qu'à proprement parler, je le souffrois plûtôt que je ne le faisois ; & il me paroissoit que ce n'étoit pas tant un péché, qu'une punition ; & dès que je venois à penser que vous êtes juste, je ne pouvois douter que je ne l'eusse mérité (a). a
Mais, me disois-je en même tems : Qui est-ce qui m'a fait ? n'est-ce pas mon Dieu, qui non seulement est bon, mais qui est la bonté par essence ? D'où me vient donc cette *mauvaise volonté*, qui me détournant du bien, & me portant au péché, m'attire les justes peines que je souffre ? Qu'est-ce qui peut avoir mis cela en moi ? qui a planté dans mon cœur cette racine d'amertume & d'iniquité, s'il est vrai que toutes les parties dont je suis composé, soient l'ouvrage de mon Dieu, qui est la douceur & la rectitude même ? Si c'est le diable qui en est l'auteur, qui est ce qui a fait le diable ce qu'il est ? Sa mauvaise volonté, dira-t-on. Mais d'où lui est-elle venue à lui-même, puisque Dieu en créant les Anges, n'avoit rien mis en eux qui ne fût bon ?

Toutes ces pensées me faisoient perdre haleine, & me replongeoient dans mes ténébres ordinaires ; quoiqu'elles ne me fissent pas retomber jusques dans cet abyme d'erreur, qu'on peut regarder comme un enfer, où bien loin de chanter vos louanges, on ne fait que blasphémer votre saint Nom, & porter l'impiété jusqu'à aimer mieux soutenir que le mal vous domine, que d'avouer que l'homme est véritablement coupable de celui qu'il fait. Ps. 6. 6.

(a) Par ce principe qui ne peut être contesté, les maux qu'on voit souffrir aux enfans qui n'ont point encore l'usage de la raison, sont une preuve évidente du péché originel.

CHAPITRE IV.

Il commence d'approcher de la vérité sur la nature de Dieu, & de voir ce qu'il falloit poser pour principe, quand on vouloit examiner d'où vient le mal.

6. JE m'efforçois de pénétrer tout ce qui me faisoit encore de la peine ; & j'aurois voulu que tout cela se fût dévelopé devant moi, avec la même clarté avec laquelle je voyois déja, que CE QUI est incorruptible vaut mieux que ce qui est corruptible ; d'où je concluois, que quoi que vous puissiez être ; vous étiez quelque chose d'incorruptible, puisqu'on ne sçauroit rien concevoir de meilleur que vous, qui êtes le souverain bien. Car s'il est vrai, comme j'en étois déja convaincu, que ce qui est incorruptible vaut mieux que ce qui est corruptible, il s'ensuit que si vous n'étiez pas incorruptible, on pourroit concevoir quelque chose de meilleur que vous.

Par où il est clair que la substance de Dieu est incorruptible.

C'étoit donc dans la lumiere où je voyois déja, que *ce qui est incorruptible vaut mieux que ce qui est corruptible*, que je devois vous chercher ; & ce n'étoit qu'en supposant cette vérité fondamentale, que je devois tâcher de découvrir, d'où pouvoit venir ce qu'on appelle *mal* ou *corruption*, & qui n'a point de prise sur votre substance. Car la corruption ne peut rien sur le Seigneur notre Dieu, parce qu'étant Dieu, il n'y peut être sujet, ni par *sa volonté*, ni par aucune sorte de *nécessité* ou *de violence*, ni par aucun *cas fortuit*. Il n'y peut être sujet par *sa volonté*, puisque la corruption n'est point un bien, & qu'il est si peu possible qu'il veuille pour lui-même autre chose que le bien, qu'il n'en peut même vouloir d'autre que lui-même, parce qu'il est le seul véritable bien. Il ne peut non plus y être sujet par aucune sorte de *nécessité* ou de *violence*, puisqu'il ne peut être forcé à rien ; & que si la corruption pouvoit quelque chose sur lui contre son gré, il faudroit que *sa puissance* eût moins de force pour s'en défendre, que *sa volonté* pour ne s'y pas laisser aller ; & par conséquent qu'il en eût moins que lui-même, puisque *sa puissance* & *sa volonté* ne sont autre chose que lui-même. Enfin, il ne peut être sujet à la corruption par aucun *cas fortuit* : car qu'y a-t-il de fortuit & d'imprévu pour vous, ô mon Dieu, qui connoissez tellement toutes choses, que nulle chose n'existe que parce que vous voyez qu'elle existe ?

ste ? Mais pourquoi toutes ces raisons pour prouver que Dieu est incorruptible, puisque s'il ne l'étoit pas, il ne seroit pas Dieu ?

CHAPITRE V.

Comment il raisonnoit quand il vouloit chercher la cause du mal ; & ce qui l'empêchoit de voir la vérité sur ce sujet.

7. JE cherchois donc d'où pouvoit venir *le mal* ; mais je le cherchois mal ; & je ne voyois pas qu'il y en avoit beaucoup dans la maniere même dont je le cherchois ; car voici comment je m'y prenois.

Je me représentois toutes les créatures, soit celles à quoi nos yeux peuvent atteindre, comme la terre, la mer, l'air, les astres, les arbres, les animaux ; soit celles que nous ne voyons point, comme le Firmament, les Anges, & toutes les natures spirituelles, que mon imagination me peignoit toujours comme autant d'êtres corporels, assignant à chacun son espace. De tout cela je composois comme une grande masse, où je faisois entrer toutes les diverses substances que vous avez créées, c'est-à-dire, & celles qui sont véritablement des corps, & celles qui ne sont que de purs esprits, mais que je ne pouvois me représenter que comme des corps. Je donnois à cette masse la grandeur qu'il me plaisoit, ne pouvant lui assigner au juste son véritable volume ; mais enfin je la supposois bornée de tous côtés.

Pour vous, Seigneur, je vous concevois comme une substance infinie, qui enveloppant & pénétrant toute cette masse, s'étendoit encore au-delà de toutes parts à l'infini, comme qui se représenteroit une mer infinie de tous côtés, & au milieu de cette mer une éponge d'une prodigieuse grosseur, mais pourtant finie, que cette mer pénétreroit & embrasseroit toute entiere. C'est ainsi que je concevois que votre substance infinie remplissoit la masse infinie, que compose l'assemblage de toutes vos créatures.

Combien y a-t-il de Chrétiens qui se figurent l'immensité de Dieu de cette sorte ?

Cela supposé, je disois : Voilà donc ce que c'est que Dieu, & les créatures. L'excellence de son être surpasse infiniment tout ce qu'on en peut trouver dans ce qu'il a créé : mais comme il est bon, il n'a rien créé que de bon. D'ailleurs, il embrasse & pénétre toutes choses : où peut donc être le *mal* ? & par où

a-t-il pu trouver entrée dans cette masse ? De quelle racine, ou de quelle sémence a-t-il pu sortir ?

Dira-t-on qu'il n'y a point de *mal* ? Nous le craignons néanmoins, & nous sommes en garde pour nous en défendre ; & quand nous aurions tort de le craindre, toujours seroit-ce un mal que cette crainte ; & un mal même d'autant plus grand, qu'elle nous tourmenteroit sans sujet. D'où vient donc le *mal*, encore une fois, s'il est vrai que Dieu ait fait toutes choses ? car étant bon comme il est, il n'a pu rien faire que de bon. Il est quelque chose de bien meilleur que ce qu'il a fait, puisqu'il est le souverain bien, mais ces substances, quoiqu'inférieures à la sienne, ne laissant pas d'être des biens. Ainsi tout est bon, Créateur & créatures : d'où vient donc le mal ?

N'est-ce point que la matiere dont Dieu a fait toutes choses étoit quelque chose de mauvais ; & qu'encore qu'il l'ait mise en ordre, & qu'il lui ait donné une forme qu'elle n'avoit pas, il lui a laissé quelque chose de sa premiere nature, qu'il ne lui a pas plu de changer en bien ? Mais pourquoi auroit-il laissé subsister ce reste de mal ? N'est-il pas toutpuissant, & ne pouvoit-il pas par conséquent rectifier toute cette matiere de telle sorte qu'il ne restât plus rien en elle de mauvais ? Pourquoi même en auroit-il fait quelque chose, puisqu'elle étoit mauvaise ? & pourquoi ne l'a-t-il pas plûtôt anéantie, par un effet de sa toutepuissance ? car pouvoit-elle subsister contre sa volonté ? Que si l'on dit qu'elle est éternelle, d'où vient qu'après l'avoir laissée si long-tems telle qu'elle étoit, il s'est enfin avisé d'en faire quelque chose ? & s'il lui a pris tout d'un coup envie d'agir, que n'employoit-il plûtôt sa toutepuissance à détruire cette mauvaise matiere, afin qu'il n'y eût plus que le bien souverain & infini, qui n'est autre que lui-même ? Que si l'on dit qu'il n'eût pas été bien, qu'étant bon comme il est, il eût manqué de produire quelque chose de bon, il n'avoit qu'à détruire cette mauvaise matiere, & en reproduire une bonne, dont il eût fait toutes choses. Car il ne seroit pas toutpuissant, s'il n'avoit pu rien produire de bon, sans le secours de cette matiere, qu'on suppose qu'il n'avoit point produit.

Combien la mort doit paroître terrible à ceux qui

Voilà ce que je roulois misérablement dans mon esprit, rongé de soins, & saisi de toute la terreur que la pensée de la mort peut imprimer, quand on en est encore à chercher la vérité. Mais quelque loin que

j'en fusse sur une infinité de choses, j'avois au moins cela de bon, que mon cœur se tenoit fortement attaché à la Foi de l'Eglise Catholique, sur votre Fils Jesus-Christ, notre Seigneur & notre Sauveur. Ce que j'en pensois étoit pourtant encore informe, & contraire en bien des choses aux régles de la saine doctrine. Mais enfin, je ne me départois point de ce que j'en sçavois ; & je m'y établissois même tous les jours de plus en plus.

n'ont pas encore trouvé la vérité.

CHAPITRE VI.

Par où il se désabusa de l'Astrologie judiciaire. Belle histoire, & bien capable de faire voir quel fondement l'on peut faire sur les Prédictions des Astrologues.

8. J'AVOIS même déja rejetté tout le fatras des vaines prédictions des Astrologues, où il n'y a pas moins d'impiété que de tromperie, (a) & c'est encore un nouveau sujet que j'ai de célébrer votre miséricorde ; & de pousser du fond de mon cœur des Cantiques à sa louange, puisque c'est vous qui m'en avez retiré. Car QUI PEUT nous retirer de la mort de l'erreur, sinon la vie qui ne peut mourir, & la sagesse primitive, qui au lieu que nos ames ont besoin d'en être éclairées, n'a besoin d'aucune lumiére étrangere, & qui veillant à la conduite de l'Univers, étend ses soins jusqu'aux feuilles que le vent emporte ?

Par où nous pouvons sortir de l'erreur.

J'avois résisté à toutes les raisons du sage vieillard Vindicien, & à celles de Nébride, qui pour être plus jeune, ne laissoit pas d'avoir merveilleusement de l'esprit. Le premier parloit plus affirmativement, & décidoit tout net, qu'il n'y avoit nul moyen de prédire l'avenir, * qu'on ne rencontroit sur cela que par hasard, & sans sçavoir ce que l'on disoit, mais que d'un grand nombre de choses prédites à l'aventure, il étoit difficile qu'il n'en arrivât quelqu'une. Et quoique Nébride ne parlât sur cela que comme un homme qui doute & qui cherche, il me disoit très-souvent la même chose.

* Liv. 4. ch. 3.

Ce fut donc par le moyen d'un autre de mes amis, appellé Firmin, que vous me détrompâtes enfin sur ce sujet. C'étoit un homme qui avoit été bien élevé, assez instruit dans l'éloquence, mais qui avoit peu

Par où S. Augustin acheva de se désabuser de l'Astrologie.

(a) Voyez le commencement du Chap. 3. du Liv. 4.

de connoiſſance de l'Aſtrologie. Cependant il n'en étoit pas moins appliqué à ces vaines curioſités, & il ne faiſoit autre choſe que conſulter les tireurs d'horoſcope, quoiqu'il eût appris de ſon pere la choſe du monde la plus propre à ſe déſabuſer de cet Art: mais il ne voyoit pas combien elle étoit déciſive ſur ce ſujet.

Il vint donc me trouver un jour, comme un de ſes meilleurs amis, pour me conſulter ſur quelque choſe qui lui donnoit de grandes eſpérances pour ſa fortune; & me demander ce qu'il me paroiſſoit qu'on en devoit croire par ſon horoſcope. Je lui dis ce qui me vint dans l'eſprit; mais comme peu s'en falloit que je ne fuſſe déja ſur tout cela de l'avis de Nébride, je ne pus m'empêcher d'ajouter que j'étois preſque convaincu, qu'il n'y avoit rien de plus vain & de plus ridicule que ces ſortes de prédictions.

Belle hiſtoire bien propre à faire voir quel fondement on peut faire ſur l'Aſtrologie.

Ce fut ſur cela qu'il me conta que ſon pere avoit été autrefois fort appliqué à l'étude de l'Aſtrologie, & qu'il avoit un ami qui n'en étoit pas moins entêté; qu'ils y travailloient tous les jours enſemble, & que l'ardeur qu'ils avoient l'un & l'autre pour ces ſortes de prédictions, augmentoit tous les jours par-là de plus en plus. Ils alloient juſqu'à obſerver le point de la naiſſance des bêtes qui naiſſoient chez eux, & à marquer quelle étoit dans ce moment la poſition des aſtres, pour s'aſſurer par tout ce grand nombre d'expériences, de ce qu'il pouvoit y avoir de certain dans cet Art.

Il ſe rencontra que dans le tems que la mere de Firmin étoit groſſe de lui, cet ami de ſon pere avoit une eſclave qui l'étoit auſſi, ce qui n'avoit garde d'échaper à un homme qui alloit juſqu'à prendre garde quand ſes chiennes étoient pleines, & à obſerver le moment qu'elles feroient leurs petits. Chacun étant donc appliqué de ſon côté à obſerver : l'un, le moment que ſa femme accoucheroit; & l'autre celui où ſon eſclave en feroit autant, il arriva que toutes deux accoucherent préciſément dans le même inſtant; en ſorte que la figure que chacun dreſſoit de ſon côté, l'un pour ſon fils, & l'autre pour celui de ſon eſclave, ſe trouva préciſément la même. Car ils avoient eu ſoin de s'entre-avertir, au moment que chacune de ces deux femmes entra en travail d'enfant, & de tenir des gens tout prêts, pour s'envoyer dire l'un à l'autre des nouvelles de la naiſſance de ce que l'une & l'autre mettroient au monde; & comme chacun d'eux étoit

fort bien obéï dans sa maison, cela ne leur fut pas difficile. Ceux donc qui partirent pour cela de chez l'un & de chez l'autre, se rencontrerent si juste à la moitié du chemin, qu'il n'étoit pas possible que la position des Astres n'eût été précisément la même au point de la naissance de ces deux enfans. Cependant, comme Firmin étoit né d'une famille considérable dans son pays, il marchoit dans un chemin semé de fleurs, & avançoit de jour en jour en biens & en considération; au lieu que cet autre, pour être né sous le même aspect, n'en avoit pas une meilleure fortune, n'en étoit pas moins esclave, à ce que me disoit ce même Firmin, qui connoissoit parfaitement sa personne & son état.

9. Cette histoire, que je ne pouvois m'empêcher de croire, sur la foi d'un aussi honnête homme que celui qui me la disoit, acheva de dissiper tout ce qui m'empêchoit encore de me rendre à ce qu'on m'avoit dit contre l'Astrologie; je commençai à tâcher de retirer Firmin lui-même de ces vaines curiosités. Je lui représentai, que pour lui pouvoir parler juste, après avoir examiné son horoscope, il auroit fallu que j'y eusse vu, & qu'il étoit né de personnes de considération, & d'une des premieres familles de leur Ville: qu'outre les avantages de la naissance, il avoit encore eu celui d'être bien élevé & d'être instruit dans les belles Lettres. Et que si cet esclave qui étoit né sous le même aspect, m'avoit consulté sur son horoscope, il eût fallu aussi, pour lui pouvoir parler juste, que j'eusse vu dans cet horoscope, commun à tous les deux, la basse naissance de celui-ci, sa condition servile, & toutes les autres choses qui rendoient sa fortune si différente de celle de Firmin.

Or, lui disois-je, par où aurois-je pu voir des choses si différentes dans une même nativité? Cependant, il auroit fallu les y voir pour répondre juste a l'un & à l'autre; & si j'avois dis la même chose aux deux, je me serois trompé dans l'un ou dans l'autre. D'où je tirois cette conséquence infaillible, que quand un tireur d'horoscope rencontre, c'est par hasard, & non pas par science; & que quand il ne rencontre pas, il ne s'en faut pas tant prendre à son ignorance, qu'à l'incertitude de tout ce qui n'a pour fondement que le hasard.

10. Ce que j'avois appris de Firmin m'ayant donc mis sur les voies, je m'appliquai à voir par où je pour-

rois le mieux tourner en ridicule, ceux qui font métier de débiter de telles illusions : car je ne cherchois plus qu'à les pousser ; & je craignois qu'ils ne se tirassent d'affaire sur cette histoire, en disant que j'avois été trompé par Firmin, ou qu'il l'avoit été par son pere. Je pris donc garde que par les régles de l'horoscope on doit prédire les mêmes choses à deux jumeaux, dont la naissance se suit d'ordinaire de si près, que quand le peu de tems qu'il y a de celle de l'un à celle de l'autre pourroit faire quelque différence, elle est si peu sensible, que l'observation de l'Astrologue ne va point jusques-là, non plus que les tables sur quoi il est obligé de travailler, & de fonder ses prédictions. Ainsi, les tables d'un Astrologue qui auroit voulu faire l'horoscope d'Esaü & de Jacob, ne pouvant lui présenter que la même position pour tous les deux ; ou il se seroit trompé, en prédisant les mêmes choses à l'un & à l'autre, puisque leurs aventures ont été si différentes ; ou s'il avoit prédit à chacun ce qui lui est arrivé, il auroit parlé au hasard, & non pas par science ; puisqu'A SUIVRE les régles, on ne peut dire que les mêmes choses sur les mêmes apparences.

Gen. 25. 25.

La sagesse de Dieu préside à tout, & fait tout entrer dans son ordre.

Cependant, par des mouvemens cachés, qui sont l'effet de cette Justice & de cette Sagesse admirable, avec laquelle vous gouvernez toutes choses, & qui ne sont connus ni des Devins, ni de ceux qui les consultent, il arrive que CHACUN reçoit la réponse que méritent les dispositions secrettes de son cœur, & que vous avez réglée dans la profondeur impénétrable de vos Jugemens toujours justes. Et que l'homme se garde bien de vous en demander raison, & de dire : *Pourquoi cela* ? qu'il s'en garde bien, encore une fois ; & qu'il se souvienne qu'il est homme.

Il n'apartient pas à l'homme de demander raison de la conduite de Dieu.

CHAPITRE VII.

Quels efforts il faisoit pour pénétrer d'où pouvoit venir le mal. Ce qui l'avoit mis hors d'état de le comprendre.

11. VOUS m'aviez donc déja tiré de cette erreur, ô mon Dieu, mais j'en étois toujours à chercher d'où pouvoit venir *le mal* ; & c'étoit un labyrinthe où je ne pouvois trouver l'issue : cependant vous ne permettiez pas que l'agitation de toutes les différentes pensées qui me venoient sur ce sujet, me

fit entrer dans le moindre doute sur votre existence, ni qu'elle ébranlât tant soit peu la ferme créance où j'étois que votre substance est immuable & inaltérable ; que vous avez soin des hommes, & que vous les jugez selon leurs œuvres, & enfin que c'est Jesus-Christ votre Fils & notre Sauveur, & dans ces saintes Ecritures, pour lesquelles l'autorité de votre sainte Eglise Catholique nous imprime tant de respect, que vous voulez que l'on cherche la voie qui conduit à la vie bienheureuse, à quoi la mort nous sert de passage.

Où l'on croit chercher la voie du salut.

Ce n'étoit donc qu'en supposant ces vérités comme un fondement inébranlable, que je cherchois d'où pouvoit venir *le mal :* mais dans cette recherche, combien d'agitations, combien de douleurs & de tranchées ! car mon cœur étoit, pour ainsi dire, dans le travail de l'enfantement ; combien de gémissemens & de soupirs ! Ils arrivoient jusques à vous, Seigneur, sans que j'en sçusse rien ; & les angoisses secrettes de mon cœur étoient comme autant de cris éclatans, qui montoient jusqu'au Thrône de votre miséricorde, quoique tout cela se passât dans un profond silence. Car il n'y avoit que vous seul qui sçussiez ce que je souffrois ; & ce que ma bouche en faisoit passer jusqu'aux oreilles de mes plus intimes amis, n'en étoit que la moindre partie. Il s'en falloit bien qu'ils ne vissent toutes les tempêtes dont mon ame étoit agitée ; & les jours n'auroient pas été assez longs pour les leur faire connoître, quand je ne leur aurois parlé d'autre chose. Mais enfin rien de tout cela ne vous étoit caché : vous entendiez tous les *rugissemens* de mon cœur, pour user des termes d'un de vos Prophétes, & tous mes desirs vous étoient connus : mais la lumiere qui devoit éclairer mes yeux ne me paroissoit point encore : car c'est au-dedans de nous qu'elle luit ; & j'étois tout entier dans les choses du dehors.

Ceux qui cherchent sincérement la vérité, ont sujet d'espérer que Dieu les assistera.

Ps. 37. 9.

Ce qui nous empêche de voir la lumiere intérieure.

Elle n'est rien de tout ce qui est contenu dans quelque espace : & mes pensées ne pouvoient s'élever au-dessus des choses de cette nature. Aussi n'y en avoit-il aucune, où je pusse me reposer & trouver mon compte ; en sorte que je pusse dire : *Me voici bien, il ne m'en faut pas davantage.* Cependant, elles me tenoient dans leurs liens, & ne me permettoient pas de m'en dégager, pour aller où j'aurois été véritablement bien. Car comme j'étois d'une nature bien plus excellente que toutes ces sortes de choses, quoiqu'inférieure à la vôtre, je ne pouvois être vérita-

D'où vient que nous ne trouvons de repos

qu'en Dieu. blement heureux, ni jouir de cette joie solide dont vous êtes la source, qu'en me tenant soumis à vous, comme vous m'aviez soumis toutes les natures qui sont moins nobles que la mienne. C'étoit-là le juste tempérament que je devois garder, & comme la moyenne région que vous m'aviez assignée; & où je ne pouvois manquer de trouver le salut de mon ame, si je m'étois attaché à conserver l'avantage que j'avois d'avoir été fait à votre image: (a) par-là en tenant mon esprit dans la soumission qu'il vous devoit, je me serois toujours vu au-dessus de toutes les choses sensibles & corporelles.

Job. 15. 26. Mais pour avoir voulu m'élever contre vous avec orgueil, pour avoir osé marcher contre mon Seigneur la tête haute, & me faire un bouclier contre lui de la dureté & de l'inflexibilité de mon cœur, je me trouvois, pour ainsi dire, sous les pieds de ces créatures du dernier ordre, qui sont d'une nature si fort au-dessous de la mienne; & elles m'accabloient & me suffoquoient de telle sorte, qu'elles ne me permettoient pas même de respirer. Dès que j'ouvrois les yeux, elles se présentoient à moi de toutes parts; & quand je pensois entrer en moi-même, je n'y trouvois que les images de ces mêmes corps dont je tâchois de me détourner. Elles se jettoient en foule dans les yeux de mon esprit, & sembloient me vouloir dire: *Où penses-tu aller, cœur impur? es-tu digne de voir les choses spirituelles?*

Asservissement aux créatures, punition de ceux qui veulent secouer le joug de Dieu.

Voilà l'état où m'avoient réduit les plaies que mon orgueil avoit faites à mon ame. Car L'ORGUEIL est la gangréne des cœurs; & c'est par les impressions mortelles qu'il y fait, que vous punissez les orgueilleux. C'étoit donc mon orgueil qui me tenoit séparé de vous: & l'enflure en étoit si grande, qu'elle me couvroit les yeux.

Par où Dieu punit les orgueilleux. Ps. 88. 11.

(a) Car c'est vouloir être Dieu soi-même, & ne se pas contenter d'être l'image de Dieu que de ne pas se tenir dans sa dépendance, & de vivre comme si on n'avoit point de maître dont on dût prendre la loi.

CHAPITRE VIII.

Dieu lui ouvre peu à peu les yeux de l'esprit.

12. VOUS êtes Eternel & toujours le même, Seigneur: mais votre colere ne demeure pourtant pas éternellement sur nous. Aussi avez-vous eu pitié de moi, quoique je ne sois que poussiere & que

tendre, & comme le tems approchoit que vous aviez résolu de purifier mon ame de toutes les souillures qui la défiguroient, vous ne lui donniez point de relâche, & les douleurs internes, dont vous lui faisiez sentir les pointes, ne lui permettoient pas de trouver aucune sorte de repos, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à vous atteindre par ce regard de pure intelligence, qui seul peut nous donner une connoissance certaine de ce que vous êtes. A mesure que votre miséricorde portoit sa main invisible sur mon enflure, elle diminuoit peu à peu ; & ces douleurs si cuisantes que vous me faisiez sentir au-dedans de moi-même, étoient comme un caustique salutaire, par où vous consumiez de jour en jour la taie que j'avois sur les yeux.

Quelle sorte de regard peut nous faire découvrir la nature de Dieu.

CHAPITRE IX.

Il se met à lire quelques Livres des Platoniciens, & il y trouve tout ce que la Foi nous apprend du Verbe de Dieu, mais pas le moindre vestige du mystére de l'Incarnation. Par où ces Philosophes si éclairés sont tombés dans les superstitions de l'Idolatrie. Ce que nous apprend le Commandement que Dieu fit autrefois à son Peuple, de piller l'or des Egyptiens.

13. ET d'abord, pour me faire connoître combien vous êtes opposé aux orgueilleux, & que ce n'est qu'aux humbles que vous donnez votre grace; & combien grande est la miséricorde que vous avez faite aux hommes, lorsque pour leur ouvrir la voie de l'humilité, vous avez voulu que votre * Verbe se fît chair, & qu'il habitât parmi nous; vous me fîtes tomber entre les mains, par le moyen d'un certain homme, enflé d'un orgueil outré, quelques ouvrages des Platoniciens (a), traduits de Grec en Latin. Jac. 4. 10.

Fin de l'Incarnation.

* Joan. 1. 14.

a

Je les lus, & j'y trouvai toutes ces grandes vérités, Que dès le commencement étoit le Verbe : Que le Verbe étoit en Dieu ; & que le Verbe étoit Dieu : Que cela étoit en Dieu dès le commencement : Que toutes choses ont été faites par le Verbe : Que de tout Jean. 1. 1.

Doctrine des Platoniciens, conforme à celle de l'Eglise sur le Verbe de Dieu.

(a) Car rien ne fait mieux voir, combien Dieu est opposé aux orgueilleux, que l'aveuglement des Platoniciens, qui pour avoir approché de si près de ce que la Foi nous apprend de sa nature, n'en ont pas été plus éclairés sur la véritable piété ; que leurs livres ne sont non plus capables d'inspirer, que ceux des autres Philosophes, comme l'on verra plus bas, chap. 20.

ce qui a été fait, il n'y a rien qui ait été fait sans lui : Qu'en lui est la vie : Que cette vie est la lumiere des hommes ; mais que les ténébres ne l'ont point comprise : Qu'encore que l'ame de l'homme rende témoignage à la lumiere, ce n'est point elle qui est la lumiere, mais le Verbe de Dieu : Que ce Verbe de Dieu, & Dieu lui-même, est la véritable lumiere, dont tous les hommes qui viennent au monde sont éclairés : Qu'il étoit dans le monde ; que le monde a été fait par lui, & que le monde ne l'a point connu. Car quoique cette doctrine ne soit pas en propres termes dans ces livres-là, elle y est dans le même sens, & appuyée de plusieurs sortes de preuves.

Connoissance du Mystere de l'Incarnation réservée aux Chrétiens.

Mais que ce Verbe soit venu dans sa propre maison ; que les siens n'ayent pas voulu le recevoir ; & qu'il ait donné à ceux qui l'ont reçu, qui croient en lui, & qui invoquent son saint Nom, le pouvoir de devenir enfans de Dieu ; c'est ce que je n'y trouvai point.

14. J'y trouvai bien que ce n'est ni de la chair &
Jean. 1. 13. du sang, ni par la volonté de l'homme, ni par la volonté de la chair, mais de Dieu, qu'est né ce Verbe Dieu comme celui dont il est né. Mais que le Verbe se soit fait chair, & qu'il ait habité parmi nous, c'est ce que je n'y trouvai point.

Phil. 2. 6. 9. &c. J'y trouvai bien que le Fils est *dans la forme du Pere* ; & qu'il n'usurpe rien quand il se dit égal à Dieu, puisque par sa nature il est une même chose avec Dieu ; & cette doctrine est exprimée dans ces Livres en plusieurs différentes manieres. Mais que ce Fils de Dieu se soit anéanti, en prenant la forme de serviteur, qu'il se soit fait semblable aux hommes, & qu'il ait paru à l'extérieur comme un homme du commun ; qu'il se soit humilié & rendu obéissant jusqu'à la mort, & à la mort de la Croix ; & qu'en récompense Dieu l'ait ressuscité d'entre les morts, qu'il lui ait donné un nom qui est au-dessus de tout autre nom ; en sorte qu'au nom de JESUS tout genouil fléchisse, au Ciel, sur la terre & dans les enfers, & que toute langue publie que le Seigneur Jesus-Christ est dans la gloire de son Pere, c'est ce qui ne se trouve point dans ces livres-là.

Jesus-Christ ne se trouve nulle part que dans les Livres sacrés.

On y trouve bien que votre Fils unique est avant tous les tems, & au-dessus de tous les tems, qu'il
Jean. 1. 6. est éternel & immuable comme vous, & que c'est de sa plénitude que nos ames reçoivent ce qui peut les rendre heureuses ; que c'est en participant à cette sa-

esse éternelle, qui habite en elles-mêmes qu'elles se renouvellent, & qu'elles deviennent sages. Mais que le Fils unique soit mort dans le tems pour des im- Rom. 5. pies; que vous ne l'ayez point épargné, & que vous 8. 9. Rom. 8. l'ayez livré à la mort pour nous tous, c'est ce qu'on 32. n'y trouve point.

C'est-là ce que vous avez caché aux sages; mais Matth. que vous avez révélé aux humbles & aux petits, afin 11. 25. qu'ils vinssent à Jesus-Christ, & que ce divin Sauveur leur faisant part de la douceur & de l'humilité de son cœur, les délivrât des fardeaux qui les accablent, & des peines qui les consument. Car il fait en- Ps. 24. 9. trer les humbles dans les sentiers de sa Justice, & il leur enseigne ses voies; & lorsqu'il nous voit dans l'humiliation & dans la douleur de l'avoir offensé, il nous remet tous nos péchés. Mais pour ces sages du siécle, qui tout enflés de l'orgueil que leur inspire la sublimité prétendue de leurs connoissances, ne daignent pas écouter ce Maître céleste, quand il dit à tous les hommes, *Apprenez de moi que je suis doux* Matt. 11. *& humble de cœur; & vous trouverez le repos de vos* 29. *ames*: Ils ont beau connoître Dieu, ils ne le glori- Rom. 1. fient point comme il le mérite, & ne lui rendent point 21 les graces qui lui sont dûes. Ils ne font que s'égarer & se perdre dans la vanité de leurs pensées; leur cœur insensé se remplit de ténébres, & à force de se croire sages, ils vont jusqu'au comble de la folie.

15. Aussi ne manquai-je pas de trouver dans ces mêmes Livres cette abomination dont parle S. Paul, Rom. 1. quand il dit de ces faux sages, qu'à la place de la 23. Majesté du Dieu véritable & incorruptible, ils ont mis des représentations, non seulement d'hommes mortels & corruptibles, mais d'oiseaux mêmes, de bêtes à quatre pieds, & de serpens. Ce sont là ces *mets d'Egypte* (a), qu'Esaü préféra à son droit d'aînesse *. Car Esaü étoit la figure du peuple que vous aviez choisi d'abord; & les mets qui tenterent Esaü, celle de l'infame idolatrie à quoi ce peuple se laissa aller, lorsque n'ayant plus que l'Egypte dans le cœur, & ne respirant que cette terre de servitude, il

Ce que figuroit Esaü, & les mets qui le tenterent.

Exod. 32. 4. & 5. a

* Gen. 25. 33.

(a) S. Augustin donne d'autant plus volontiers le nom de *Mets d'Egypte*, aux lentilles qui tenterent Esaü, que celles de ce pays-là étoient fort renommées, & que l'on apportoit jusques dans ces parties de l'Afrique, où vivoit notre Saint, comme il le dit lui-même, sur le Pseaume 46. Elles étoient célébres dès le tems de Virgile.

Nec pelusiaca curam aspernabere lentis, Georg. 1.

en vint jusqu'à abaisser son ame, c'est-à-dire, votre image, & ressemblance, devant l'image & la
Ps. 105. 20. ressemblance d'un animal qui broute l'herbe.

Je trouvai cette viande empoisonnée, dans les Livres de ces Philosophes; mais je n'en voulus point tâter: & ce fut, ô mon Dieu, par un effet de la miséricorde que vous avez faite au peuple dont je suis né, & d'où vous m'avez tiré, pour me faire venir à vous.
Isai. 25.8 Car si le peuple Gentil n'est plus prostitué à l'idolatrie comme autrefois, c'est parce qu'il vous a plû
Rom. 9. 13. d'effacer *l'opprobre de Jacob*, & d'élever le cadet au-dessus de l'aîné; c'est-à-dire, de tirer ce second peu-
Ps. 2. 8. ple de cette infame prostitution, & d'en faire votre héritage à la place du premier.

Exod. 3. 22. Je ne m'attachai qu'à piller *l'or des Egyptiens*, selon le commandement que vous fîtes autrefois au premier peuple; c'est-à-dire, à profiter de ce qu'il y avoit de sagesse & de vérité dans ces Livres-là. Car il s'en trouve jusques dans les ouvrages des Payens, comme saint Paul même nous l'apprend, dans ce discours qu'il fit aux Athéniens, où après leur avoir dit ce beau mot: * *C'est Dieu qui nous fait vivre, mouvoir, & subsister:* Il ajoute, *comme quelques-uns de vos Auteurs mêmes ont dit.* Je ne fis donc que ramasser dans ces livres des Platoniciens, ce que j'y trouvai de cet *Or* si précieux, qui ne peut venir que de vous, quelque part qu'il se rencontre; & je ne m'arrêtai point à ces Idoles des Egyptiens, au culte desquelles ces faux Sages, qui ont mis * le mensonge à la place de votre vérité, en adorant les créatures au lieu du Créateur, n'ont pas eu honte de faire servir votre *Or*. (a)

Ce que Dieu vouloit faire entendre, quand il commanda au peuple Juif de piller l'or des Egyptiens.

* Act. 17. 28.

D'où vient toute sagesse & toute vérité.

* Rom. 1. 25.

(a) C'est-à-dire, les lumieres & les connoissances dont Dieu avoit enrichi leurs ames mêmes.

CHAPITRE X.

Les Livres des Platoniciens lui ayant fait comprendre que c'étoit au dedans de lui-même qu'il falloit chercher Dieu, il parvient enfin, avec le secours de la grace, à découvrir la lumiere éternelle.

16. CE que j'avois vu dans ces Livres, me fit comprendre, que pour trouver ce que je cherchois il falloit rentrer dans moi-même, & m'en trouvant capable, par le secours qu'il vous plut me donner, je rentrai en effet jusques dans la partie la plus

intime de mon ame. Ce fut-là, que quelque foible que fût encore mon œil intérieur, je découvris la lumiere éternelle & immuable: cette lumiere qui ne ressemble en aucune maniere à la lumiere corporelle dont nos yeux sont éclairés (a), & quand on se la figureroit mille & mille fois plus brillante, & qu'on lui donneroit toute l'étendue qu'il est possible d'imaginer. C'est une lumiere tout d'un autre genre; & je l'apperçus comme quelque chose d'infiniment élevé au-dessus de cet œil même intérieur par où je l'appercevois: & de tout ce qu'il y a de plus sublime dans mon intelligence. Elle me parut au-dessus de tout cela, non comme l'huile est au-dessus de l'eau qu'elle surnage, ni comme le ciel est au-dessus de la terre, mais comme le Créateur est au-dessus de tout ce qu'il a créé: car c'est elle qui m'a fait. ELLE est connue de qui connoît *la Vérité*: & *qui la* connoît, connoît *l'Eternité*, & C'EST par *la Charité* qu'on la connoît. O vérité éternelle, [comme *l'éternité* même dont vous sortez!] O *charité* véritable, [comme *la vérité* même dont vous procédez!] O *éternité*, qui [étant le principe de l'un & de l'autre,] n'êtes vous-même que *vérité* & *charité*! (b) c'est vous qui êtes mon Dieu; c'est pour vous que je soupire jour & nuit.

Où il faut chercher Dieu.

De quelle maniere la lumiere éternelle est au-dessus de tout.

Quand j'ai commencé de vous connoître, ce n'a été que par la grace que vous m'avez faite, de m'élever au-dessus de moi-même, pour me faire voir que l'objet que je cherchois existoit; mais que je n'étois pas encore tel qu'il falloit être pour le voir. Aussi l'éclat avec lequel vous brillâtes jusques dans le fond de mon ame, ne manqua-t-il pas d'éblouir, & de repousser en quelque sorte l'œil de mon esprit, encore trop foible pour le soutenir; & je fus saisi d'un tremblement intérieur, qui me fit frémir jusques dans le fond de l'ame; mais qui n'empêcha pas que je ne me sentisse embrasé d'amour, pour ce que je venois d'appercevoir. Ce fut alors que je reconnus, com-

Par où nous commençons de connoître Dieu.

(a) Contre les Manichéens, qui se figuroient Dieu comme une lumiere corporelle.

(a) Par le mot de *Vérité*, S. Augustin désigne le Verbe; par celui de *Charité*, le S. Esprit; & par celui d'*Eternité*, le Pere. Ce qui est enfermé entre des crochets étoit absolument nécessaire, pour faire entendre sa pensée: mais ce n'est pas proprement une addition, puisqu'il est pris de lui-même au liv. 11. de la Cité de Dieu, chap. 28. où il dit la même chose qu'ici, mais d'une maniere un peu plus démêlée.

bien j'étois loin de vous, pour avoir effacé en moi les traits de votre ressemblance ; & il me sembloit que j'entendois votre voix, qui me crioit du plus haut de votre gloire, *Je ne suis la viande que des forts & des hommes faits : croissez, & alors vous vous nourrirez de moi. Mais il n'en sera pas comme des viandes dont votre corps se nourrit ; & au lieu qu'il les change en sa substance, ce sera vous qui serez changé en moi.*

Par où on est près ou loin de Dieu.

Je compris que tous ces doutes & ces agitations d'esprit par où vous aviez *desséché mon ame, comme une toile d'araignée*, pour user des termes de votre Prophéte, n'étoit que la juste punition de ma dépravation & de mon péché ; & je commençai enfin à me dire à moi-même, N'EST-CE donc rien que la vérité ? & quoiqu'elle ne soit rien d'étendu, & de contenu dans aucun espace, ni fini ni infini, peut-on croire que ce ne soit rien? Et je l'entendis elle-même, qui me crioit comme de fort loin : *Tant s'en faut qu'on puisse douter si j'existe, que c'est moi qui suis celui qui existe* *, & j'entendis cette voix, de la maniere dont le cœur entend : en sorte que j'aurois plûtôt douté de ma vie & de ma propre existence, que de celle de cette vérité que l'intelligence voit, & qui nous paroît par ses ouvrages.

Ps. 38. 12.

Combien la vérité éternelle paroît clairement à ceux dont l'ame sçait se dégager des sens.

* Exod. 3. 14.

Rom. 1. 20.

CHAPITRE XI.

Quelle différence il y a de l'existence des Créatures, à celle du Créateur.

17. ENSUITE étant venu à considérer les choses qui sont au-dessous de vous, je vis qu'elles sont comme entre le néant & l'être ; puisqu'on ne sçauroit dire ni qu'elles sont, ni qu'elles ne sont pas. On ne sçauroit dire qu'elles ne sont pas, puisque vous les avez tirées du néant; mais on ne sçauroit aussi dire qu'elles sont, puisqu'elles ne sont pas ce que vous êtes, & que RIEN n'existe véritablement que ce qui est immuable. C'est ce qui fait que MON unique bien est d'être uni à mon Dieu : car SI JE NE demeure en lui, je ne sçaurois subsister en moi-même, ni durer avec moi-même. Pour lui, en même tems qu'il renouvelle toutes choses, & qu'il fait tous les changemens qui arrivent dans le monde, il demeure toujours le même ; & au lieu que je ne puis me passer de lui, il n'a nul besoin de ce qui peut y avoir de bien en moi ; & c'est par-là qu'il est mon Seigneur & mon Dieu.

Pourquoi Dieu dit dans l'Ecriture qu'il est celui qui est.

Ps. 72. 28.

Sag. 7. 27.

Ps. 15. 2.

CHAPITRE XII.

Par où Dieu lui fit connoître enfin qu'il n'y a point de substance qui ne soit bonne de sa nature, & que par conséquent le mal n'est point une substance.

18. VOus me fîtes connoître encore que les choses mêmes qui sont sujettes à se corrompre sont bonnes; puisqu'autant qu'il est certain que si elles étoient souverainement bonnes, la corruption n'auroit point de prise sur elles, par ce que CE QUI est bon au souverain degré est incorruptible; autant l'est-il, que s'il n'y avoit rien de bon en elles, il n'y auroit rien à corrompre. Car la corruption est quelque chose qui nuit; or elle ne nuiroit point si elle ne diminuoit point ce qu'il y a de bon dans les choses. Ainsi, ou il faut soutenir que la corruption ne nuit point, ce qui est absurde & impossible, ou il faut demeurer d'accord, que TOUT ce qui se corrompt perd quelque degré de bonté.

Preuves démonstrative, que toute substance est bonne par sa nature.

Mais d'ailleurs, si les choses qui se corrompent perdoient absolument tout ce qu'il y a de bon en elles, dès-là elles ne seroient plus. Car si elles étoient encore, après avoir perdu tout ce qu'elles avoient de bon, elles seroient incorruptibles, (a) & par conséquent meilleures qu'auparavant, puisque ce qui est incorruptible vaut mieux que ce qui se peut corrompre; & ce seroit en perdant tout ce qu'elles avoient de bon, qu'elles seroient devenues meilleures, ce qui est la chose du monde la plus extravagante & la plus absurde: donc ce qui se corrompt ne sçauroit perdre tout ce qu'il y a de bon, sans cesser d'être. Ainsi tout ce qui existe est bon, & il n'y a point de substance qui ne soit bonne; & par conséquent ce *mal*, dont je cherchois la cause avec tant d'agitation, n'est point une substance, puisque si c'en étoit une, ce seroit un bien. Car ou ce seroit une substance incorruptible, & par conséquent bonne au souverain degré; ou ce seroit une substance corruptible, & par conséquent bonne jusqu'à un certain point; puisque RIEN ne se corrompt qu'en perdant quelque chose de ce qu'il avoit de bon.

Preuve démonstrative, que le mal n'est point une substance.

Je compris donc, ô mon Dieu, & vous me fîtes voir clairement, qu'il n'y a point de substance que

(a) Puisqu'être incorruptible, c'est ne pouvoir rien perdre de ce qu'on a.

vous n'ayez faite, & que vous n'avez rien fait que de bon. Car encore que tout ce que vous avez fait ne soit pas du même degré de bonté, chaque chose est bonne dès-là qu'elle existe, & comme il n'y en a aucune qui ne soit *bonne*, le tout qu'elles composent toutes ensemble est quelque chose de *très bon*. Aussi est-il écrit, qu'après avoir considéré tout ce que vous aviez fait, vous trouvâtes que c'étoit quelque chose *de très-bon*.

Gen. 1. 31.

CHAPITRE XIII.

Que ce qu'on appelle le mal *n'est que la disconvenance de certaines choses. Que les choses mêmes qui ne conviennent pas les unes aux autres sont des biens. Qu'il n'y a rien dans l'Univers qui ne paroisse bon & admirable, quand on a assez d'étendue d'esprit pour l'embrasser tout entier.*

19. AINSI, ni à votre égard, ni à l'égard de l'Univers entier, il n'y a rien que l'on puisse appeller *mal*. Car comme il n'y a rien hors de vous, il ne sçauroit rien venir de nulle part, qui puisse faire irruption dans l'univers, ni troubler l'ordre que vous y avez établi. Et ce qui fait qu'entre les choses que l'Univers enferme, il y en a que l'on regarde comme des maux, ce n'est que la disconvenance de celles-là avec quelques autres: Mais on ne prend pas garde, que celles-là mêmes sont bonnes, & en elles-mêmes, & en ce que s'il y en a à quoi elles ne conviennent pas, il y en a d'autres à quoi elles conviennent. Enfin, celles mêmes qui ne conviennent pas les unes aux autres, conviennent à cette partie basse de l'Univers, que nous appellons la terre, & qui a son ciel venteux & nubileux, tel qu'il le lui faut (a).

Par où certaines choses paroissent des maux.

J'étois donc désormais bien éloigné de penser, qu'il eût été plus à propos que ces choses-là mêmes, où l'on apperçoit quelque sorte de disconvenance des unes aux autres ne fussent point. Car quand je n'aurois connu que celles-là, j'aurois bien pu desirer quelque chose de meilleur, mais elles m'auroient toujours donné sujet de vous louer; puisque quand on ne s'é-

(a) Car les vents, les pluies, la neige, &c. font du bien à la terre; & par conséquent il n'y a rien en tout cela qui soit mauvais de sa nature, comme les Manichéens le prétendoient, sous prétexte que les hommes en sont quelquefois incommodés.

leveroit

leveroit point au-dessus de cette basse région de l'Univers, & qu'on ne feroit que considérer, d'une part les serpens & les dragons, les abymes, & tout ce qu'ils renferment; le feu, la grêle, la neige, la glace, les tourbillons & les tempêtes, qui ne font qu'exécuter vos ordres; les collines & les montagnes; les arbres fruitiers & autres; les bêtes sauvages & domestiques; les oiseaux & les reptiles; & de l'autre, les divers états des hommes, où nous voyons des Rois, des Peuples, des Princes, des Magistrats, des jeunes gens & des vierges; des vieillards & des enfans; quel sujet ne trouveroit-on point dans tout cela de vous louer, & de célébrer la grandeur de votre Nom ?

Ps. 148. 7. &c.

Rien ne porte davantage à louer Dieu, que la considération de l'harmonie de l'Univers.

Mais quand je venois à penser qu'on vous loue encore dans le ciel & que vos Anges & toutes les puissances spirituelles, qui sont l'ouvrage de vos mains (a) le Soleil, la Lune, les étoiles, la lumiere, le ciel qui est au-dessus de tous les autres cieux; & les eaux qui sont encore au-dessus de celui là, font retentir vos louanges; je n'avois pas même lieu de rien desirer de meilleur que ce que ma pensée embrassoit, parce qu'alors elle embrassoit l'Univers entier : & qu'encore que les choses d'enhaut me parussent les meilleures, ma raison est demeurée assez saine, pour comprendre que le tout ensemble valoit mieux que ces choses là sans les autres.

Pour comprendre la beauté des ouvrages de Dieu, il faut avoir assez d'étendue d'esprit pour les embrasser tous.

(a) Contre les Manichéens, qui supposoient certaines natures vivantes & intelligentes, qu'ils croyoient que Dieu n'avoit point faites.

CHAPITRE XIV.

Combien de fausses idées il avoit eu successivement de la nature de Dieu. Par où Dieu l'en délivra.

20. Il y a du déréglement dans la tête de quiconque trouve à redire à quoi que ce soit de ce que vous avez fait; il y en avoit alors beaucoup dans la mienne, puisqu'entre les parties de l'Univers, il y en a plusieurs dont j'étois choqué, quoiqu'il n'y en ait aucune qui ne soit l'ouvrage de vos mains. Mais c'est de quoi je ne convenois pas, & comme je n'étois pas assez téméraire pour condamner mon Dieu, je ne voulois pas qu'il fût Auteur de ce que je ne pouvois m'empêcher de condamner. C'est ce qui m'avoit jetté dans cette imagination de deux substances, & de deux principes contraires, dont je n'étois pourtant

Ce qui avoit fait tomber S. Augustin dans l'imagination d'une bonne & d'une mauvaise substance.

point content, & qui n'étoit dans mon esprit que comme une opinion étrangere & empruntée, où je ne serois jamais tombé de moi-même.

Comment la plûpart des hommes se représentent Dieu.

Au sortir de cette erreur, je m'étois jetté dans une autre; & je m'étois fait un Dieu de je ne sçais quelle substance étendue à l'infini, dans tous les lieux & dans tous les espaces imaginables: j'avois pris ce vain phantôme pour vous, & je l'avois mis dans mon cœur, qui étant devenu le Temple de cette nouvelle idole, n'étoit devant vos yeux qu'un objet d'abomination.

On déplaît à Dieu, tant qu'on a de fausses idées de sa nature.

Enfin, par la bonté que vous eûtes d'appliquer des remédes à cette tête malade, lorsque j'y pensois le moins, & de fermer peu à peu les yeux de mon esprit à toutes les vaines imaginations dont je m'étois laissé prévenir, elles me donnerent quelque relâche; & l'ardeur de ma phrénésie s'amortit comme dans une espéce de sommeil; au sortir duquel je vous trouvai devant mes yeux, & vous me parûtes tel que vous êtes, c'est-à-dire, infini; mais d'une maniere bien différente de tout ce que je m'étois imaginé jusqu'alors; & il s'en falloit bien que cette nouvelle vue ne fût de celles qui peuvent venir de la chair & du sang.

CHAPITRE XV.

Comment sont les choses en Dieu. Ce que c'est que la fausseté. Que tout a son tems & sa place. Qu'il n'y a des tems que depuis la création du monde.

Comment les choses sont en Dieu.

21. ENSUITE, étant venu à considérer les autres choses, je vis que si elles sont, c'est à vous qu'elles en sont redevables: Qu'elles sont toutes en vous, quoiqu'elles n'y soient pas comme dans un espace, mais d'une autre maniere; & comme elles peuvent être dans votre vérité, qui est la main dont vous contenez & soutenez toutes choses: qu'à regarder chaque chose par son existence, il n'y a rien qui ne soit *vrai*, & que LA FAUSSETÉ n'est autre chose que de croire ce qui n'est pas: Que chaque chose a non seulement son lieu & sa place, mais son tems; mais à quoi elle convient: Qu'il n'y a rien d'éternel que vous: Et enfin, que c'est se tromper que de croire que quand vous avez commencé d'agir, il s'étoit écoulé des tems infinis; (a) puisque les tems ne viennent & ne coulent qu'à mesure que vous agissez, &

Ce que c'est que la fausseté.

Point de tems avant la création du monde. a

(a) Voyez le Liv. 11. Chap. 10. & 30.

que c'est vous qui leur donnez le branle, quoique vous demeuriez toujours immobile & immuable.

CHAPITRE XVI.

Qu'il n'y a rien que de bon dans la nature. Ce qui fait la différence des bons & des méchans. Ce que c'est enfin que le mal.

22. JE vis encore clairement, & par ma propre expérience, qu'il ne faut pas s'étonner si le pain, qui est quelque chose de si agréable à ceux qui ont le goût en bon état, paroit amer à ceux qui l'ont dépravé ; & si la même lumiere qui fait les délices de ceux qui ont les yeux sains, est insupportable à ceux qui les ont malades ; & que puisque les méchans sont choqués de votre Justice même, il n'est pas étrange qu'ils le soient de ce qu'il se trouve dans le monde des vipéres & des vers ; quoique la vérité nous apprenne que ces animaux sont votre ouvrage, comme tout le reste des créatures ; & qu'ils sont quelque chose de bon, à les regarder en eux-mêmes, & par le rapport & la convenance qu'ils ont avec de certaines créatures du plus bas rang, de l'ordre desquelles ils font partie, comme les méchans mêmes. Car les méchans entrent dans cet ordre-là, par leur dépravation, qui les ravale d'autant plus, qu'elle les éloigne davantage de votre divine ressemblance ; au lieu que les bons entrent dans celui des choses les plus excellentes, par leur vertu qui les éleve à proportion de ce qu'elle leur donne de conformité avec vous.

Quand les hommes sont blessés de la lumiere corporelle, ils ne font pas de difficulté de s'en prendre à la foiblesse de leurs yeux ; mais quand ils le sont de la vérité, il est rare qu'ils s'en prennent à la mauvaise disposition de leur cœur.

Enfin, ÉTANT venu chercher, à la faveur de toutes ces nouvelles lumieres, ce que c'étoit donc enfin que le mal, je trouvai que ce n'est rien moins qu'une substance, & que ce n'est que la dépravation d'une ame, dont la volonté se détourne de la substance par excellence, c'est-à-dire, de vous, ô mon Dieu, pour se porter à quelqu'une de celles du dernier ordre ; & qui poussée au-dehors par l'enflure de son orgueil, (a) abandonne & rejette son véritable bien, qui est un bien tout intérieur, & dont elle ne

Ce que c'est précisément que le mal.

(a) Car tout mouvement qui nous porte à nous répandre au dehors, pour jouir des créatures, est un mouvement d'*orgueil* ; puisqu'en cela nous n'avons jamais pour fin que nous-mêmes, & que le comble de l'orgueil est de faire sa fin de soi-même.

sçauroit jouir qu'autant qu'elle a soin de rentrer & de se tenir au-dedans d'elle-même. (a)

(a) Il paroît par un endroit du 6. liv. de la Musique, ch. 13. que celui-ci se doit prendre dans le sens que l'on vient de voir.

CHAPITRE XVII.

Quelle joie ce fut pour lui, de voir que c'étoit Dieu même qu'il aimoit, & non plus le vain fantôme des Manichéens. Par quelles demarches il s'étoit élevé jusqu'à Dieu. Ce qui empêche que nous ne puissions porter l'éclat d'un tel objet

23. J'ETOIS transporté de joie, de voir qu'enfin c'étoit vous-même que j'aimois, & non plus ce vain phantôme, que j'avois pris pour vous jusques alors : mais je ne pouvois encore jouir de vous que par intervalles. Ce que j'avois entrevu de votre beauté me ravissoit & m'emportoit vers vous : mais tout aussi-tôt un poids que je sentois en moi-même, & qui n'étoit autre chose que la force de l'accoutumance, & des impressions de la chair & du sang, me retiroit de vous, & me replongeoit dans les choses sensibles, où je retombois en gémissant. Cependant, ce que vous m'aviez fait connoître de vous, m'étoit toujours présent, & je ne pouvois plus douter de la nature, non plus que de l'existence de celui à qui je devois être uni : mais je voyois en même tems qu'il s'en falloit beaucoup que je fusse tel qu'il auroit fallu

Sag. 9.15. pour cela ; parce que *ce corps corruptible appesantit l'ame ; & que son engagement dans cette maison de terre l'empêche de s'élever & de porter ses pensées aussi haut qu'elle voudroit.*

Rom. 1. 20. Je voyois donc clairement la vérité de ces paroles de votre Apôtre, *que vos ouvrages découvrent & rendent visibles aux yeux de l'intelligence, vos grandeurs indivisibles, votre puissance éternelle, & votre Divinité.* Car quand j'étois venu à considérer par où je jugeois de la beauté même des corps, soit de ceux qui sont sur la terre, soit de ceux que nous voyons dans le ciel ; & quelle étoit la lumiere qui me conduisoit dans ces sortes de jugemens, & qui demeurant toujours la même, me mettoit en état de juger de tout ce qui est sujet à changer, & de prononcer sans hésiter : *Une telle chose doit être ainsi, & une telle autre ne doit pas être ainsi* : j'avois trouvé que

Quelle est la lumiere à la faveur de laquel le nous jugeons des choses.

c'étoit quelque chose de bien au-dessus de mon intelligence, puisque mon intelligence même est sujette au changement; & qu'en un mot, c'étoit la vérité éternelle & immuable: (a) mais je ne m'étois élevé jusques-là que par degrés. a

De la considération des corps j'étois venu à celle de l'ame, qui sent par le moyen du corps; & de-là à cette faculté intérieure de l'ame, à laquelle les sens rapportent ce qu'ils ont apperçu des choses du dehors, & à quoi se termine tout ce qui est principe de connoissance dans les bêtes. De-là j'étois monté jusqu'à la faculté qui raisonne, & à qui il appartient de prononcer sur ce qu'il lui est rapporté par les sens; & ayant reconnu que celle-là même étoit sujette au changement, je m'étois retiré jusques au plus haut de mon intelligence; & ce fut-là, qu'écartant toutes les illusions de l'accoutumance, & tous ces fantômes de l'imagination qui m'avoient offusqué jusques alors, en me disant toute autre chose que ce que l'intelligence m'auroit dit, je me mis en devoir de découvrir quelle étoit donc cette lumiere dont ma raison étoit éclairée, lorsqu'elle prononçoit sans hésiter, que CE QUI EST incapable de changement, vaut mieux que ce qui en est capable; & d'où lui venoit même la notion qu'elle avoit de cette nature immuable, qu'elle n'auroit point mise, comme elle faisoit, au-dessus de tout ce qui est sujet à changer, si elle n'en avoit eu quelque idée; & enfin je parvins jusqu'à découvrir ce qui est souverainement: mais je ne fis que l'entrevoir d'une vue tremblante, & incapable de porter un tel éclat.

Par où on s'élève jusqu'à la découverte de la vérité éternelle.

Où l'on trouve Dieu.

L'imagination fait grand tort à la raison.

Ce fut véritablement alors, que la considération de vos ouvrages me fit appercevoir vos grandeurs infinies, & les rendit visibles aux yeux de mon intelligence. Mais comme ils n'avoient point assez de force pour soutenir l'éclat d'un si grand objet, je retombai tout aussi-tôt dans ce qui étoit de la portée ordinaire de mes pensées; & il ne me resta qu'un souvenir plein d'amour pour ce que j'avois apperçu; & comme une faim ardente pour cette viande céleste, dont l'odeur m'étoit demeurée, mais dont je n'étois pas encore en état de me nourrir. Rom. 1. 20.

(a) Voyez sur cet endroit le Chapitre 30. du Livre *De la véritable Religion.*

CHAPITRE XVIII.

Ce qui lui manquoit encore, pour être capable de jouir de Dieu. Jesus-Christ seule voie pour nous unir à Dieu. Fin de l'Incarnation.

Il n'y a que J. C. qui nous puisse rendre capables de Dieu.

24. JE cherchois donc par où je pourrois acquerir cette vigueur intérieure, qui rend capable de jouir de vous. C'est à quoi je ne pouvois parvenir, qu'en m'attachant à Jesus-Christ homme, * Médiateur entre Dieu & les hommes, & Dieu lui-même, élevé au-dessus de toutes choses *, dont le nom mérite d'être béni dans tous les siécles des siécles, à ce divin Maître qui nous appelle à lui, & qui nous dit: *Je suis la voie, la vérité & la vie*; & qui étant la nourriture de mon ame, mais une nourriture trop forte & trop solide pour moi, s'est couvert d'une chair comme la mienne, pour s'accommoder à ma foiblesse. Car VOTRE sagesse éternelle, par laquelle vous avez créé toutes choses, ne s'est fait chair, que pour se donner à nous par ce moyen, comme un lait proportionné à l'état d'enfance & de foiblesse où nous sommes.

** I. Tim. 2. 5.*
** Rom. 9. 5.*
Jean. 14. 6.
Jean. 1. 14.
Fin précise de l'Incarnation.

Il n'y a que les humbles qui connoissent J. C. comme il le faut.

Mais je n'avois pas encore & cette humilité de cœur, qui seule peut nous unir à Jesus-Christ humble; & je ne sçavois pas même ce que nous apprend l'infirmité où il s'est réduit. Je ne sçavois pas que si VOTRE vérité éternelle, c'est-à-dire, votre Verbe, infiniment élevé au-dessus de tout ce qu'il y a de plus élevé entre vos créatures, & qui éleve jusqu'à lui ceux dont le cœur lui est soumis, a bien voulu s'abaisser jusqu'à se faire une *maison* de la même *terre* dont nous sommes formés; c'est pour abattre la fierté de l'amour propre, dans ceux qu'il devoit se soumettre: & pour les déprendre d'eux-mêmes, & se les incorporer. C'est pour les guérir de l'enflure de l'orgueil, & les remplir de son amour. C'est pour empêcher que s'appuyant sur eux-mêmes, & y cherchant leur bonheur, ils ne s'écartassent du véritable bonheur; & pour faire au contraire, que voyant à leurs pieds un Dieu devenu infirme, en se revêtant de notre chair, ils se tinssent dans le centre de leur infirmité, & que sentant l'épuisement & la lassitude que produit le péché, ils se jettassent dans le sein de ce Dieu humilié, comme sur un lit de repos; & que lui, en s'élevant dans sa gloire, les y portât avec lui.

II. Cor. 5. 1.
On ne peut être uni à J. C. qu'à proportion qu'on est dépris de soi-même.
Ce qui nous éloigne du véritable bonheur.
J. C. n'éleve dans la gloire avec lui que ceux qui s'humilient avec lui.

CHAPITRE XIX.

Quelle idée il avoit alors de J.C. Ce qui rendoit Jesus-Christ capable de toutes les actions des autres hommes. Par où le Verbe est uni à la chair du Sauveur. Ce qu'Alipe croyoit de Jesus-Christ. Les héréfies mêmes sont utiles à l'Eglise, & par où.

25. JE m'étois imaginé tout autre chose ; & je ne concevois Jesus-Christ mon Sauveur, que comme un homme d'une sagesse admirable, & sans comparaison, plus grande que celle de tous les autres hommes, & distingué particuliérement entre tous, par sa naissance miraculeuse d'une Vierge, & je ne regardois cette grande autorité qu'il s'est acquise parmi les hommes, que comme un effet de la bonté de Dieu, qui avoit bien voulu nous le proposer en exemple, pour nous apprendre à mépriser les choses temporelles, pour acquérir l'immortalité. Mais je n'avois pas la moindre connoissance du Mystére enfermé dans ces paroles : *Le Verbe s'est fait chair.* Tout ce que j'avois compris à cet égard, & qui me paroissoit clair, par ce que l'Evangile nous dit de Jesus-Christ, qu'il a bu & mangé, dormi, marché, parlé, conversé ; qu'il a été dans la joie & dans la tristesse : C'est qu'il y avoit en lui une ame & une intelligence comme les nôtres, & que CE N'EST que par le moyen de cette ame, que votre Verbe pouvoit être uni à la chair qu'il a prise.

Jean. 1. 14.

Par où le Verbe est uni à la chair de J. C.

Aussi ne sçauroit-on hésiter sur ce sujet, lorsqu'on sçait, que votre Verbe est immuable par sa nature, comme je le voyois dès-lors à n'en pouvoir douter, & de toute l'étendue de ce que j'avois de lumiere & de connoissance. Car nul autre principe qu'une ame & une intelligence, capable de changement par sa nature, ne peut faire que le corps soit tantôt en mouvement, tantôt en repos, par l'empire que la volonté a sur lui ; qu'on soit touché tantôt d'un sentiment, tantôt d'un autre ; qu'on parle, & puis qu'on se taise comme faisoit J. C. qui, après avoir répandu les oracles de sa sagesse, revenoit à garder le silence. L'Evangile nous apprend tout cela de lui ; & si l'on pouvoit soupçonner de fausseté ce que nous y trouvons sur ce sujet, tout le reste en pourroit être suspect ; & cette Ecriture, que nous regardons comme le fondement de la Foi qui nous doit conduire

au salut, n'auroit plus aucune certitude pour nous.

C'étoit donc sur le fondement de la vérité de tout ce que l'Evangile nous apprend de Jesus-Christ, que je connoissois en lui tout ce qui appartient à la nature de l'homme, c'est-à-dire, non seulement un corps, ou avec ce corps une ame purement végétale & sensitive; mais une ame telle qu'il la faut pour faire avec le corps un homme complet, s'il est permis de parler ainsi. Du reste, je ne croyois point que cet homme fût uni personnellement à la vérité éternelle; & je ne le mettois au-dessus des autres hommes, que par quelque chose d'excellent & de singulier dans les qualités naturelles, & par une participation plus abondante de la sagesse dont vous êtes la source.

Alipe au contraire, croyoit que quand les Catholiques disoient que Dieu s'est revêtu de chair, leur pensée étoit, qu'il n'y avoit en Jesus-Christ que le corps & la divinité, & point d'ame comme les nôtres; & comme il étoit très-persuadé, que si d'un côté il est hors de doute, que des actions de la qualité de celles que nous trouvons écrites de Jesus-Christ, ne peuvent avoir pour principe qu'une substance vivante & intellectuelle: il est certain d'ailleurs, qu'elle ne sçauroit convenir à une substance incréée & immuable par sa nature; il en avoit d'autant moins de disposition à embrasser la Foi Catholique. Mais depuis qu'il eut appris, que ce qu'il prenoit pour la Foi de votre Eglise étoit l'erreur des Apollinaristes, il entra avec joie dans cette même Foi, dont il n'avoit eu de l'éloignement, que faute de la bien connoître.

Pour moi, j'avoue que je n'ai appris que quelque tems après lui, en quoi la vérité Catholique est différente de l'erreur de Photin, (a) sur l'intelligence de ces paroles: *Le Verbe s'est fait chair*; & les ténébres m'ont servi à me faire discerner la lumiere. Car CE QUE les Hérétiques avancent de contraire à la vérité, fait éclater la pureté des sentimens de votre Eglise, & donne du jour à la saine Doctrine, selon cette parole de votre Apôtre: *Il faut qu'il s'éléve des hérésies, afin que le peu de solidité de ceux qui se laissent surprendre à l'erreur, fasse d'autant mieux connoître ceux qui sont solidement établis dans la vérité.*

a Jean. 1. 14.

L'Eglise tire avantage des hérésies & par où.

I. Cor. 11. 19.

(a) Voyez la note sur le nombre 15. de la Lettre 120. de S. Augustin, dans la traduction Françoise.

CHAPITRE

CHAPITRE XX.

En quelle situation l'avoit mis la lecture des Livres des Platoniciens. Combien il étoit encore éloigné de celle où la véritable charité met les Saints. Nul autre livre que l'Ecriture n'inspire l'humilité. Pourquoi Dieu permit qu'il commençât par ces autres livres à découvrir la vérité.

26. VOILA où j'en étois, après avoir lû ces livres des Platoniciens, qui m'ayant fait venir la premiere pensée de m'appliquer à chercher la nature incorporelle de la vérité, m'avoient donné lieu de m'élever, par la considération de vos ouvrages, jusques à découvrir vos grandeurs invisibles, par les yeux de mon intelligence. Car quoique je me fusse senti repoussé par leur éclat, (ce qui m'avoit fait voir, que les ténébres qui régnoient dans mon ame étoient le seul obstacle qui m'empêchoit de jouir à mon aise de la contemplation d'un si grand objet) j'étois au moins parfaitement assuré que vous êtes & que vous êtes infini; quoique ce ne soit pas une extension locale, dans tout ce qu'on pourroit imaginer d'espaces, finis ou infinis: QU'IL N'Y A que vous dont l'être soit un être véritable, par l'avantage que vous possedez seul d'être toujours le même, sans pouvoir jamais éprouver aucune de ces sortes d'altérations & de mouvemens, à quoi les natures inférieures à la vôtre sont sujettes; & enfin que toutes les autres choses ne sont que par vous, & qu'il n'en faut pas d'autre preuve, que leur existence même. (a)

Rom. 1. 20.

Ce qui nous cache Dieu.

Voilà de quoi j'avois une parfaite certitude, quoique je fusse encore trop foible pour jouir de vous. Cependant, j'aimois à étaler ce que j'avois découvert, comme si j'eusse été déja bien sçavant; & si je n'avois cherché en Jesus-Christ mon Sauveur la voie qui conduit à vous, toutes mes connoissances n'auroient servi qu'à me perdre. Car au lieu de pleurer mes péchés, dont les miséres qui m'accabloient, & qui en étoient la juste punition, m'auroient dû rendre le poids si sensible; je commençois à vouloir paroître sçavant, & à m'enfler de ma science; & dès-là combien étois-je encore loin de la charité qui édifie, & qui commence par le fondement de l'humilité, c'est-à-dire, par Jesus-Christ? & comment

Ecueil de ceux qui commencent de sçavoir quelque chose.

A quoi servent les connoissances sans J.C.

Charité incompatible avec l'envie de faire parade de ce qu'on a de bon.

(a) Puisque rien ne peut se donner l'être à soi-même.

de tels livres auroient-ils pu me l'inspirer?

Les livres des Prophanes inspirent l'orgueil à mesure qu'ils augmentent les connoissances au lieu que l'Ecriture sainte inspire l'humilité, à mesure qu'elle instruit.

Mais je CROIS que si vous permîtes que je m'appliquasse à cette lecture, avant de venir à celle de l'Ecriture sainte; c'est afin que je me souvinsse toute ma vie quels sentimens j'y avois appris, & quelle étoit, au sortir de là, la disposition de mon cœur; & qu'après que vous m'auriez donné cette douceur & cette humilité que vos saintes Ecritures inspirent, & que votre main secourable auroit traité & guéri les plaies de mon ame; je comprisse COMBIEN il y a de différence entre ceux qui se plaisent dans leur science, & qui présument de leurs propres forces*, & ceux qui connoissant leurs miséres & leurs foiblesses, en gémissent devant vous entre ceux qui voient où il faut tendre, mais qui ne sçavent point par où l'on y va, & ceux qui marchent dans la voie d'où non seulement on découvre la céleste patrie, mais par où on est sûr d'y arriver & d'y habiter un jour.

* Philosophes.

Ecriture, seul livre qui inspire l'humilité.

Car si j'eusse apporté à la lecture des livres de ces Philosophes un cœur déja instruit de la vérité par vos saintes Ecritures, & qui eût commencé d'y goûter les douceurs qu'elles font trouver en vous, à ceux qui se les ont rendues familieres, peut-être qu'ils m'eussent tiré de l'assiette où met la véritable piété; ou que s'ils ne m'avoient point fait perdre cette heureuse disposition de cœur, qu'on prend dans vos saintes Ecritures, j'aurois cru qu'elle se peut prendre tout de même dans ces sortes de livres, & qu'ils seroient capables de la produire dans ceux mêmes qui n'en auroient point lu d'autres.

CHAPITRE XXI.

Il se met à lire S. Paul. Toutes ses anciennes difficultés s'éclaircissent. Concert de tout le corps des Ecritures. Ce que ces divins Livres ont au-dessus de tous les autres. Les Philosophes même ont connu le terme, mais la voie n'est connue que des Chrétiens.

27. JE me jettai donc avec une grande avidité sur ces livres si saints, & qui sont si dignes de respect, puisque c'est votre S. Esprit qui les a dictés. Je m'attachai particuliérement aux Epîtres de S. Paul, & toutes les difficultés que je trouvois auparavant dans de certains endroits, où il me paroissoit n'être pas d'accord avec lui-même, ou avec de certains passages de la Loi & des Prophétes, s'évanouirent. Je

reconnus que C'EST le même esprit qui regne dans tout le corps des Ecritures ; & cette découverte me faisoit tressaillir de joie, mais d'une joie accompagnée de crainte & de tremblement. *Accord & uniformité de tous les Livres de l'Ecriture.*

Je trouvai dans ces divins Livres tout ce que j'avois appris de vrai dans les autres : mais je trouvai de plus, qu'en même tems que ceux-ci nous proposent les vérités, ils ont soin de nous mettre votre grace devant les yeux, & de nous en marquer le prix & la force ; afin que celui qui voit ce qu'il faut voir, prenne bien garde à ne se pas glorifier, comme si ce qu'il connoît ne lui avoit pas été donné, & la connoissance même qu'il en a ; car *qu'avons-nous qui ne nous ait été donné ?* & qu'il comprenne, que non seulement il faut que vous nous éclairiez, pour nous donner la connoissance de vous-même ; mais qu'il faut encore que vous nous guérissiez de nos foiblesses, pour nous faire jouir de vous. *Par où l'Ecriture humilie en même tems qu'elle éclaire.* I. Cor. 4. 7.

Que ceux-mêmes qui ne sont pas encore capables d'entrevoir, comme de loin, le terme où il faut tendre, ne laisse donc pas de marcher dans la voie que vous nous avez marquée ; puisqu'elle est la seule qui y conduise, & qui puisse même nous le faire appercevoir. Car QUAND on se plairoit déja dans votre Loi, selon l'homme intérieur, comment se démêlera-t-on d'une autre loi *, que chacun ressent dans ses membres ; & qui se soulevant contre la loi de l'esprit, nous asservit à cette loi de péché que nous portons en nous-mêmes? C'est l'état où nous sommes, ô mon Dieu, parce qu'AU LIEU que vous êtes juste & Saint, nous sommes des pécheurs, des méchans & des impies ; & c'est ce qui a fait que votre main s'est appésantie sur nous, & que votre justice nous a livrés à ce premier pécheur, qui a l'empire de la mort *, & qui a sçu corrompre notre volonté, en lui inspirant une désobéissance semblable à celle qui l'a fait écarter de votre vérité. *Il faut marcher à quelque peu de lumiere qu'on ait encore.* * Rom. 7. 23. *Insuffisance de la connoissance sans la grace.* Dan 3. 29. * Le Démon.

QUE peut donc faire l'homme dans un si misérable état, & qui le délivra du *corps de cette mort*, sinon le secours de votre grace, par Jesus-Christ ? ce divin Sauveur que vous avez engendré de toute éternité, & que vous avez créé *dans le commencement de vos voies*, (a) comme parle l'Ecriture ; ce Rom. 7. 24. Prov. 8. 22.

(a) C'est-à-dire, qui a été le premier objet de ces vues de miséricorde que Dieu a eues pour la réparation & sanctification des hommes. Car c'est-là ce qu'on peut proprement

Saint des Saints, que le Prince de ce monde a mis à mort, quoiqu'il n'eût rien trouvé en lui qui fût digne de mort; ce qui a fait perdre à ce Tyran le droit qu'il avoit sur nous, & rompu la cédule de mort par où nous lui étions engagés.

Jean. 18. 38.

Col. 2. 14.

Voilà ce qu'on ne voit point dans les livres de ces Philosophes. On n'y trouve, ni ces sentimens tendres de piété, que vos Ecritures inspirent, ni ces larmes que fait répandre la douleur de vous avoir offensé, ni le sacrifice que vous aimez, & qui n'est autre qu'un cœur contrit & humilié. On n'y entend parler, ni des conseils de votre miséricorde pour le salut de votre peuple, ni de cette bienheureuse société, qui compose la céleste Jérusalem *, votre sainte Epouse; ni de ces prémices de votre esprit, que vous nous donnez dès ici-bas, comme un gage * qui nous assure que vous nous en donnerez un jour la plénitude; ni du Calice qui contient le prix de notre Rédemption.

Ps. 50. 19.

Parallèle des livres des Philosophes & de l'Ecriture sainte.

* Apoc. 21. 2.

* II. Cor. 5. 5.

On n'y entend point retentir ces divines paroles: *N'est-il pas juste que mon ame demeure soumise & assujettie à son Dieu, puisque ce n'est que de lui qu'elle attend son salut; qu'il est mon Dieu, mon Sauveur, mon appui & mon soutien; & que sa protection est ce qui fera que je ne serai jamais ébranlé?* Enfin, on n'y voit rien qui puisse donner le moindre soupçon, que ces faux sages ayent entendu la voix de celui qui nous crie: *Venez à moi vous tous qui êtes dans les travaux & dans les peines.* Aussi auroient-ils dédaigné d'apprendre de lui, qu'il est *doux & humble de cœur.* Car c'est là ce que vous avez caché aux sçavans & aux sages du siécle, & que vous ne révélez qu'aux humbles & aux petits.

Ps. 61. 2. 3.

Système abrégé de toute la Religion Chrétienne.

Matth. 11. 28.

Ibid. 29.

Ce que Dieu a reservé aux humbles.

AUTRE CHOSE est donc d'appercevoir, du haut d'une montagne aride, le séjour de la paix, sans jamais trouver le chemin qui y conduit; quoiqu'on s'agite & qu'on se débate sans cesse, dans des routes égarées, où l'on est de toutes parts assiégé par les Anges déserteurs de la céleste milice, & exposé aux piéges qu'ils ne cessent point d'y tendre, avec leur malheureux Prince, qui est un lion par sa fureur, & un dragon par ses ruses & ses artifices; & autre chose de marcher dans la voie qui conduit à ce bienheureux séjour, & où l'on est escorté de toute l'ar-

Etat des Philosophes.

Etat des Chrétiens.

appeller *les voies de Dieu*, puisque *toutes ses voies ne sont que miséricorde & vérité*, Ps. 24. 10.

mée du Roi du Ciel, & à couvert des insultes de ces malheureux esprits; qui bien loin d'oser exercer leurs brigandages sur un tel chemin, n'osent pas même en approcher, & le fuient comme un lieu de supplice pour eux.

Voilà ce qui m'entroit jusques dans le fond du cœur, par l'opération secrette & admirable de votre grace, pendant que je lisois les divins écrits de celui qui se qualifie *le dernier* des Apôtres; & à mesure que j'avançois dans la découverte des merveilles de votre conduite sur les hommes, elles me faisoient pâmer d'admiration. I. Cor. 15. 9. Amos 3. 6.

Fin du Septiéme Livre.

SOMMAIRE
DU HUITIÉME LIVRE.

IL vient enfin au plus bel endroit de sa vie, & parle de ce qui lui arriva dans sa trente-deuxiéme année, qui fut celle de sa Conversion, dont il fait l'histoire toute entiere, depuis l'entretien qu'il eut avec Simplicien, sur celle de Victorin, & ce que Ponticien lui apprit de la vie de Saint Antoine, jusqu'à ce qui se passa dans ce Jardin; où après de cruelles agitations, qu'il peint d'une maniere admirable, une voix du Ciel lui ordonna d'ouvrir les Epîtres de Saint Paul, dont il n'eut pas plûtôt lu quelques lignes, qu'il se trouva changé tout d'un coup, & dépris de tout ce qui l'avoit arrêté jusques alors.





LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE VIII.

CHAPITRE PREMIER.

Son état étoit désormais celui d'un homme convaincu de la vérité, mais dont le cœur n'est pas encore défait de ces anciennes attaches Il va consulter Simplicien sur ce qu'il avoit à faire. Il ne peut se résoudre à renoncer au mariage. Combien cette seule foiblesse faisoit de tort à tous ses bons desseins. Deux sortes d'impies.

FAITES, ô mon Dieu, que je puisse rappeller le souvenir de tous les sujets que j'ai de vous rendre graces, & que je célébre la grandeur de vos miséricordes sur moi; que pénétré, jusqu'à la moëlle des os, d'un vif sentiment de votre amour,
Ps. 34. 10. je m'écrie avec le saint Roi David: *Seigneur, qu'y*
Ps. 115. 16. *a-t-il de semblable à vous?* & que je vous offre un
17. sacrifice de louanges, en reconcoissance de ce que vous avez brisé mes liens. Je dirai ici de quelle maniere vous l'avez fait; afin qu'à ce récit tous ceux
Ps. 8. 2. qui vous adorent s'écrient; *Le nom du Seigneur est*
Dan. 3. *grand & admirable: qu'il soit beni à jamais, dans le*
56. *ciel & sur la terre.*

a Par où Dieu commence d'opérer la conversion des pécheurs.

Vos paroles (a) avoient pénétré jusqu'au fond de mon cœur & de mes entrailles: elles y étoient profondément gravées; & vous me teniez comme assiégé de toutes parts. Cette vie éternelle & bienheureuse dont vous êtes la source, & que vous réservez à ceux qui vous sont fidéles, m'étoit désormais con-

(a) C'est-à-dire, ce qu'il lisoit alors dans l'Ecriture, & particuliérement dans S. Paul, comme on a vu au dernier Ch. du 7. Livre, & comme on verra au 6. de celui-ci.

nue à n'en pouvoir douter, quoique je n'en eusse encore rien apperçu que comme en énigme, & de la maniere dont on voit les choses au travers d'un verre obscur. Il ne me restoit non plus aucun doute, que votre substance éternelle & incorruptible ne fût le principe de toutes les autres. Ainsi ce que j'avois à desirer n'étoit plus d'avoir une plus grande certitude sur ce qui vous regarde; mais d'être plus solidement à vous. Cependant, la situation de mon cœur sur les choses de la vie présente arrêtoit tout, & me tenoit en balance: car il n'étoit pas encore défait de son vieux levain. JE VOYOIS clairement la voie, qui n'est autre que Jesus-Christ mon Sauveur: elle me plaisoit même, & elle emportoit le suffrage de ma raison: mais ce qu'elle a d'étroit & de dur me faisoit peur, & je craignois d'y entrer.

I. Cor. 13. 12.

Ce n'est pas assez que l'esprit soit convaincu, il faut que le cœur soit gagné.

I. Cor. 5. 7.

Ce qui arrête presque tout le monde.

Je résolus donc d'aller trouver Simplicien; & ce fut sans doute un mouvement que vous m'inspirâtes. C'étoit un de vos plus fidéles serviteurs, & en qui votre grace reluisoit le plus visiblement. Je sçavois même qu'il s'étoit donné à vous dès sa jeunesse, & qu'il avoit toujours vécu depuis dans une grande piété; & comme il étoit déja vieux, je crus qu'après une si longue expérience, & une application de tant d'années à étudier vos voies, il en devoit être fort instruit; & je ne me trompois pas. Ce fut ce qui me fit prendre la résolution de lui découvrir toutes les agitations de mon cœur; afin qu'il me marquât ce qu'il jugeroit le plus propre, pour ouvrir le chemin du salut à un homme, dans les dispositions où j'étois.

2. Car je voyois votre Eglise pleine de toutes sortes de gens, dont les uns vivoient d'une maniere, & les autres d'une autre. La vie que je menois me déplaisoit souverainement; & mes assujettissemens m'étoient un fardeau insupportable, depuis que l'ardeur de mes cupidités s'étoit un peu amortie; & que l'espérance des honneurs & des richesses, qui me faisoit autrefois prendre en gré une si dure servitude, ne m'aidoit plus à la porter. Tout cela ne me touchoit plus, & n'avoit plus rien de doux pour moi au prix de vous, & des beautés de votre demeure céleste, que je commençois d'aimer. Mais je voulois une femme: c'étoit à quoi je tenois encore; & comme votre Apôtre ne m'interdissoit point le mariage, quoiqu'il me portât à l'état le plus parfait, & qu'il souhaitât que tout le monde fût comme lui, ma foiblesse me

Dès que la fiévre des passions diminue, on commence à sentir son mal.

Ps. 25. 8.

I. Cor. 7. 7.

Nous voyons ce qui entretient nos miséres, & nous n'avons pas le courage d'y renoncer. faisoit prendre le parti qui la flatoit le plus ; & cela seul me tenoit dans une langueur & une lâcheté dont tout le reste se ressentoit. Car la vue des miséres qu'j'aurois à essuyer dans le mariage, me faisoit sécher de douleur ; & il n'y a rien que je n'eusse fait pour les éviter : mais c'étoient des suites nécessaires de cette sorte de vie, à quoi je ne pouvois me résoudre de renoncer.

Je sçavois, pour l'avoir appris de la bouche de celui qui est la vérité même, qu'il y en a qui se sont faits Eunuques, pour gagner le Royaume du Ciel, mais j'avois remarqué qu'il ajoute : *Que qui peut le comprendre le comprenne.* (Matth. 19. 12.)

(Sag. 13. 1.) Je sçavois QU'IL N'Y A que folie & vanité dans tous ceux qui ne connoissoient point Dieu, & à qui la vue de tout ce qu'il y a de bon dans les créatures, n'a pu faire découvrir l'Etre souverain qui les a faites. Aussi n'étois-je plus dans ce degré d'ignorance : je l'avois déja passé ; & le témoignage que toutes les créatures rendent à celui qui leur a donné l'être, m'avoit fait connoître mon Créateur ; c'est-à-dire, vous, ô mon Dieu, & le Verbe par qui vous avez fait toutes choses, & qui n'est qu'un même Dieu avec vous & votre Saint-Esprit.

Je sçavois qu'il y a encore une autre sorte d'impies ; (Rom. 1. 21.) & ce sont ceux qui ayant connu Dieu, ne le glorifient point comme il le mérite, & ne lui rendent point les graces qui lui sont dûes. J'avois aussi été de ceux-là, mais votre main toute-puissante étoit enfin venue à mon secours ; & m'ayant retiré de ce malheureux état, elle m'avoit mis en voie de guérison, en me disant, comme à tout le reste des hommes, (Job. 28. 28.) *La sagesse n'est pas autre chose que la piété*, & encore : (Prov. 3. 7.) *Gardez-vous bien de vouloir paroître sages : car ceux* (Rom. 1. 22.) *qui se croient sages, sont tombés dans la folie.* Ainsi, j'avois déja trouvé cette perle si précieuse, dont il est (Matth. 13. 46.) parlé dans l'Evangile : il ne s'agissoit plus que de l'acheter au prix de tout ce que j'avois en ce monde ; & c'est sur quoi je balançois.

CHAPITRE II.

Il va trouver Simplicien, pour le consulter sur ce qu'il avoit à faire. Ce que ce saint Vieillard lui apprit de la conversion du célébre Orateur Victorin.

3. J'ALLAI donc trouver Simplicien, qui avoit eu le bonheur de servir de pere à l'Evêque Am-

troise, en le faisant entrer en participation de votre grace par le saint Baptême; & que ce saint Prélat honoroit en effet comme son pere. Je lui fis connoître toutes mes agitations, & toutes les erreurs dont j'avois été le jouet jusques alors; & sur ce que je lui dis, que j'avois lu quelques Livres des Platoniciens, traduits en latin par Victorin, autrefois Professeur de Rhétorique à Rome, & qui étoit mort Chrétien, à ce que j'avois appris, il me félicita d'abord, de ce que je n'étois pas tombé sur les ouvrages des autres Philosophes, qui sont pleins d'une infinité de faussetés, & de principes d'erreur, ou de ceux qui n'ont médité que sur les choses de la nature, & dont l'intelligence n'a pu s'élever plus haut, ne pouvoient manquer de tomber; au lieu que les Livres des Platoniciens insinuent en mille manieres la connoissance de Dieu & de son Verbe.

Doctrine des Platoniciens, moins dangereuse, & plus approchante du Christianisme, que celle des autres Philosophes.

Ensuite, pour me porter à embrasser l'humilité de Jesus-Christ, qui est ce Mystére que Dieu a caché aux Sages du siécle, & qu'il n'a révélé qu'aux humbles, il me proposa l'exemple de ce même Victorin, qu'il avoit connu fort particuliérement à Rome; & voici ce qu'il m'en dit, & que je crois ne devoir pas passer sous silence; puisqu'il n'y a rien de plus propre à faire connoître les merveilles de votre grace & de votre miséricorde, & à porter les hommes à vous bénir & à vous louer. Car peut-on ne pas reconnoître la puissance de votre grace, dans la conversation de ce bienheureux Vieillard?

Matth. 11. 25.

Il avoit passé sa vie dans l'étude de ce qu'on appelle les Arts libéraux, & il s'y étoit rendu très-sçavant. Il avoit lu, discuté, examiné, & éclairci presque tout ce que les anciens Philosophes ont écrit: il avoit été le maître de ce qu'il y avoit de plus considérable parmi les Sénateurs; & avoit exercé sa profession avec tant d'éclat & de succès, qu'il avoit non seulement mérité, mais obtenu une statue dans la place publique de Rome; ce que les enfans du siécle regardent comme un des plus grands honneurs à quoi un homme puisse parvenir.

Il avoit vieilli dans le culte des Idoles, & avoit trempé dans ces superstitions sacriléges, dont toute la noblesse Romaine étoit possédée en ce tems-là, aussi-bien que le bas peuple; & qui lui faisoient adorer ces monstres de divinités, que Rome avoit ramassées de toutes les nations, telles que *le chien*

a *Anubis*, (a) & plusieurs autres, qui avoient été autrefois en guerre, pour les ennemis des Romains
b contre Neptune, Venus & Minerve (b); & que cette malheureuse Ville adoroit, depuis qu'elle en avoit triomphé. Et non seulement Victorin les avoit adorés comme les autres, mais il avoit employé son éloquence toute terrestre à soutenir ces abominables superstitions. Qui n'admirera donc, qu'après y avoir passé la vie, il avoit eu sur la fin de ses jours assez de courage, pour se réduire à cette enfance par où l'on devient disciple de Jesus-Christ, & où l'on entre par la régénération qu'opérent les saintes eaux du Baptême, & que la mauvaise honte ne l'ait point empêché de plier sous le joug de l'humilité, où l'Evangile nous réduit; & de se soûmettre à porter jusques sur le front l'opprobre de la Croix du Sauveur.

Il est rare & difficile de sortir de l'erreur où l'on a vieilli.

Ps. 143. 5. 4. Grand Dieu, qui avez abaissé les Cieux pour descendre jusqu'à nous, & qui n'avez qu'à toucher les montagnes pour les réduire en cendre & en fumée, par où entrâtes-vous dans ce cœur; & de quels moyens vous servîtes-vous pour vous en rendre le maître ?

Quel est le principal instrument dont Dieu se sert pour nous insinuer la vérité.

Victorin lisoit l'Ecriture sainte, à ce que me disoit Simplicien; & ce fut après s'être appliqué avec soin à cette lecture, & à celle de tout ce qu'il avoit pu trouver d'autres livres qui regardoient la Religion Chrétienne, qu'il commença à dire à Simplicien, mais en particulier seulement & par maniere de confidence, & non pas devant le monde. » *Je » vous apprens que je suis Chrétien.* Simplicien lui » répondit. Je n'en crois rien; & je ne vous compte» rai point pour Chretien, que je ne vous voye dans » l'Eglise, où se font les assemblées des Fidéles. Et » quoi, répliquoit Victorin d'un ton moqueur, est» ce par une enceinte de murailles qu'on est Chré» tien? » Et toutes les fois que Victorin protestoit à Simplicien qu'il étoit Chrétien, Simplicien lui répondoit la même chose, & Victorin s'en tiroit toujours par le même trait de raillerie.

Ce qui le tenoit, c'est qu'il craignoit de choquer

(a) Cet endroit n'est que la traduction de ce vers de Virgile. *Æneid.* 8.

Omnigenumque Deûm monstra, & latrator Anubis.

Cet Anubis étoit un Dieu des Ægyptiens, à qui ils donnoient une tête de Chien.

(b) On dit qu'à la Bataille d'Actium, on avoit vu les Dieux des Egyptiens, lançant des traits contre les anciens Dieux de Rome. Voyez la seiziéme Lettre de S. Aug. nom. 2.

& d'irriter ses amis, qui étoient des adorateurs des démons, & des imitateurs de leur orgueil; & dont il voyoit que la haine l'écraseroit, si elle venoit à fondre sur lui. Car par le rang qu'ils tenoient dans cette impure Babylone, ils étoient de ces hauts Cédres du Liban, que le Seigneur n'a pas encore brisés. Ps. 28. 5.
Mais le courage lui étant enfin venu, à force de lire & d'ouvrir son cœur à ce qu'il lisoit, il comprit que ce seroit un crime énorme, que de rougir des Mystéres par où votre Verbe a signalé son humilité; & de ne pas rougir de paroître encore attaché aux Mystéres sacriléges, par où les démons, dont il imitoit l'orgueil, se faisoient adorer des hommes. Il commença donc de craindre, que s'il avoit la foiblesse de n'oser confesser Jesus-Christ devant les hommes, Jesus-Christ ne le renonçât devant ses Anges; & la honte d'être infidéle à la vérité, l'emportant sur celle qui l'avoit empêché jusques alors d'abandonner le mensonge, il vint tout d'un coup dire à Simplicien, dans le tems que ce saint homme s'y attendoit le moins: *Allons à l'Eglise, je suis résolu de me faire Chrétien.* Matth. 10. 32. 33.

Simplicien, transporté de joie, l'y mena sur le champ. On lui donna les premiers Sacremens (a), & les premieres instructions, qu'on a accoutumé de donner à ceux qui se présentent pour embrasser notre sainte Religion; & bientôt après il se fit inscrire sur le catalogue de ceux qui demandoient d'être régénérés par le saint Baptême; ce qui remplit toute la ville de Rome d'étonnement & d'admiration, & répandit la joie dans toute l'Eglise. Les orgueilleux en fremissoient de rage, & séchoient de colére & de dépit; pendant que votre serviteur, mettant toute son espérance en vous, fermoit les yeux pour jamais à toutes les vanités, les folies & les tromperies du siécle. Ps. 111. 10. Ps. 39. 5.

5. Enfin arriva l'heure de faire la profession de foi, qu'on fait faire à tous ceux qui doivent participer à votre grace par le saint Baptême. La coutume de l'Eglise de Rome, est de la leur faire faire en de certains termes, qu'ils apprennent par cœur, & qu'ils récitent à haute voix d'un lieu élevé, en présence de

(a) On donnoit du sel aux Catéchuménes, comme on a vu ci-devant, l. 1. c. 11. & même du miel & de l'huile: & ces matiéres sanctifiées par la bénédiction de l'Evêque, étoient appellées DES SACREMENS, *minuta Catechumenorum Sacramenta*, comme dit M. de l'Aubepine, Evêque d'Orléans.

tout le peuple. Cependant les Prêtres offrirent à Victorin, à ce que Simplicien me disoit, de lui faire faire la sienne en particulier; & c'est une condescendance qu'on avoit d'ordinaire pour ceux qui paroissoient trop timides pour faire cette action devant tout le monde, & qui ne l'auroient faite qu'en tremblant. Mais il voulut professer hautement, en présence de tous les Fidéles, la doctrine qui devoit le conduire au salut; & l'on ne pouvoit moins attendre d'un homme qui avoit bien professé publiquement un art dont il n'avoit point de salut à espérer. Car comment auroit-il pu craindre de prononcer devant l'humble troupeau de vos fidéles, des paroles qu'ils respectent, parce qu'ils sçavent qu'elles viennent de vous, lui qui ne craignoit point d'exposer tous les jours les siennes à une multitude d'insensés & d'emportés.

Avec quel courage Victorin fit sa profession de foi.

Dès qu'il parut à la tribune, où il étoit monté pour faire sa profession de foi, un soudain transport de joie fit retentir son nom dans la bouche de tous ceux dont il étoit connu; & de qui ne l'étoit-il pas? Ils se le montroient tous les uns aux autres; & quoique chacun modérât sa voix, par respect pour la sainteté du lieu, un secret murmure faisoit entendre de toutes parts, *C'est Victorin, c'est Victorin.* Mais s'ils ne purent empêcher de faire éclater leur joie quand ils le virent, ils se tûrent bientôt pour l'entendre, & lui, plein d'une sainte hardiesse, prononça à haute voix les saintes vérités qui sont l'objet de notre Foi. Il n'y avoit personne dans toute l'assemblée, qui n'eût voulu pouvoir l'enlever, & le mettre dans son cœur, & chacun l'y mettoit en effet, par l'amour qu'on venoit de concevoir pour lui, & par la joie qu'on avoit de le voir Chrétien.

CHAPITRE III.

Il examine pourquoi on a d'autant plus de joie de la conversion des pécheurs, qu'on en désespéroit davantage; & en apporte de très-belles raisons.

6. D'Où vient donc, ô mon Dieu, que quand on a vu quelqu'un dans un extrême danger de se perdre; ou qu'on a même désesperé de son salut, on a plus de joie de le voir revenir à vous, que s'il n'avoit pas été en si grand danger, & qu'on eût toujours eu sujet d'en bien esperer? Vous même, Pere

Luc. 15.7.

de miséricorde, vous êtes plus touché du retour & de la Pénitence d'un seul pécheur, que de la bonne vie de quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont point besoin de pénitence. Il ne faut donc pas s'étonner du plaisir que nous sentons, quand nous lisons dans l'Evangile, quelle joie c'est pour les saints Anges, de voir la *brebis* égarée, reportée au troupeau sur les épaules du Pasteur: & la *dragme* retrouvée, & remise dans vos trésors, avec les conjouissances & les acclamations des amies & des voisines de celle qui l'avoit perdue. Luc. 15. 5. Ibid. 9.

C'est par la même raison, que nous ne sçaurions nous empêcher de verser des larmes de joie, toutes les fois que l'Eglise nous remet devant les yeux la parabole de l'Enfant prodigue; & que sous la figure de la Fête qui se fit dans la maison de ce pere plein de tendresse, qui voyant revenir son second fils, s'écria, *Mon fils étoit mort, & le voilà ressuscité; il étoit perdu, & le voilà retrouvé*; elle nous représente ce qui se passe dans la vôtre, quand un pécheur se convertit. Ibid. 32.

Comment il est vrai de dire que Dieu se réjouit de la conversion des pécheurs.

C'EST en nous & dans vos saints Anges, qui ne sont Saints non plus que nous, que par la charité qui les anime, qu'il est vrai de dire que vous vous réjouissez dans ces rencontres. Car pour vous, vous êtes toujours le même; & IL N'Y A jamais aucune variation dans la connoissance par où vous voyez les choses mêmes qui ne durent qu'un tems, & qui ne demeurent pas toujours dans le même état.

7. D'où vient donc que la joie de parvenir à la possession des choses qu'on aime, où de les recouvrer après les avoir perdues; est tout autre que n'auroit été celle de les avoir toujours possédées? Car c'est ce qui se voit dans une infinité d'exemples; & on en trouve de toutes parts, qui rendent témoignage à cette vérité.

Un Général d'armée reçoit les honneurs du triomphe, après quelques victoires qu'il a remportées, & qu'il ne pouvoit remporter sans combattre: la joie qu'il a de son triomphe est d'autant plus grande, que le combat a été plus dangereux. Des gens qui sont sur mer se trouvent surpris de la tempête; les voilà sur le point de faire naufrage, & il n'y en a aucun, que l'horreur d'une mort prochaine ne fasse déja pâlir: le calme revient-il? les voilà dans une joie, & une joie proportionnée à la grandeur du péril qu'ils ont couru. Un homme est malade, & son pouls ne fait rien attendre que de funeste, tous ceux qui s'intéressent à sa

santé sont dans la consternation : mais dès qu'il vient à se trouver mieux, & qu'on le peut croire hors de danger, cet état où l'on le voit, & où sa foiblesse est encore si grande, qu'il ne sçauroit se soutenir, donne incomparablement plus de joie, qu'on n'en avoit avant qu'il tombât malade, de le voir sur ses jambes & en parfaite santé.

Le plaisir n'est à proprement parler, qu'un soulagement à quelque sorte de douleur.

C'est toujours par quelque sorte de douleur qu'on achéte les plaisirs même ordinaires de la vie : & ce n'est pas seulement par des douleurs involontaires, & qui soient de la pure institution de la nature ; c'est quelquefois par des douleurs recherchées, & qui sont de l'institution des hommes. On ne trouveroit nul plaisir à boire & à manger, si l'on n'avoit senti la douleur de la faim & de la soif : & ceux qui aiment à boire, mangent des choses salées, pour exciter une certaine ardeur importune par elle-même, mais qui fait que l'on boit avec plus de plaisir. C'est encore par la même raison qu'il est établi, qu'après qu'une fille est promise & fiancée, on laisse passer du tems avant de la donner à celui qui la doit épouser, de peur que s'il n'avoit pas un peu soupiré pour l'avoir, il n'en fît moins de cas, après l'avoir épousée.

8. Ainsi, & dans les plaisirs honteux, & dans ceux qui sont permis & honnêtes, & dans l'amitié la plus pure, & dans la conversion même de ceux qui sont figurés par cet enfant prodigue, dont le retour fit que son pere s'écria : *Mon fils étoit mort, & le voilà ressuscité ; il étoit perdu, & le voilà retrouvé*, nous voyons que LA GRANDEUR du péril que l'on échape, fait celle de la joie qui lui succéde. D'où vient cela, mon Seigneur & mon Dieu ?

Luc. 15. 32.

Pour vous, vous trouvez en vous-même une joie éternelle & inaltérable, qui ne peut non plus augmenter que diminuer. Il y a même quelques-unes de vos créatures, qui jouissant de vous dès-à présent, sont dans une joie qui n'est sujette à aucune sorte de changement. Mais dans cette basse région où nous sommes, d'où vient que par des retours continuels on retombe de la paix dans la guerre, & de l'abondance dans la défaillance ? Est-ce une condition que vous ayez attachée à la nature de toutes ces créatures du dernier ordre, lorsque vous avez créé les différentes sortes de substances, qui toutes sont quelque chose de bon (a) ; & que depuis le haut du ciel, jusqu'au cen-

(a) Coup en passant aux Manichéens.

tre de la terre ; depuis l'Ange jusqu'au vermisseau ; depuis le premier mobile jusqu'au moindre corps capable de mouvement, vous avez assigné à chacune son tems, sa place & sa durée, avec tant d'ordre, de proportion & de justice ?

O QUE ce que nous pouvons découvrir des merveilles qui reluisent dans vos ouvrages, nous fait voir de grandeur en vous ; & que celles qui nous sont impénétrables, nous marquent de profondeur dans les trésors de votre Sagesse ! Vous êtes dans tout ce que vous avez fait, & vous ne vous en retirez jamais. Cependant, QUAND nous nous sommes une fois écartés de vous, combien avons-nous de peine à vous retrouver, & à retourner à vous ? (a) Venez donc à notre secours, Seigneur, faites agir votre toute-puissance ; réveillez-nous, rappellez-nous à vous, enlevez-nous, embrasez-nous, attirez-nous par l'attrait de vos célestes douceurs, afin qu'un saint transport d'amour nous fasse courir vers vous.

CHAPITRE IV.

Pourquoi la conversion des personnes célébres donne plus de joie que celle des autres. Ce qui fit que S. Paul prit ce nom-là, au lieu de celui de Saul.

9. COMBIEN se trouve-t-il de gens, qui après avoir été dans un abyme d'aveuglement encore plus profond, que celui où Victorin avoit vécu, reviennent enfin à vous : parviennent, en s'approchant de vous, au bonheur d'être éclairés de cette lumiere de vie, qui éleve ceux qu'elle éclaire à la glorieuse qualité de vos enfans ? Mais si ce sont des personnes peu célébres, la joie qu'on a de leur conversion est moins grande, je dis même parmi ceux qui les connoissent ; au lieu que quand ce sont des personnes de considération, cette joie est d'autant plus grande pour chacun, que plus de gens y prennent part. Ps. 33.6. Jean. 1. 12.

D'ailleurs, plus ceux qui se convertissent sont connus, plus leur exemple a de force, pour en attirer d'autres dans le chemin du salut. Ainsi, les Fidéles *Pourquoi la conversion des personnes*

(a) Le Chap. 4. commence dès ici dans toutes les autres éditions, mais comme ces dernieres lignes ne sont qu'une suite de ce qui les précéde immédiatement, & qu'elles n'ont nul rapport à ce qui va suivre, il est clair que le commencement du Chapitre doit être où on l'a porté.

de considération donne plus de joie que celle des autres. ont d'autant plus de joie de la conversion de ceux-là ; qu'elle porte conséquence pour beaucoup d'autres. Car du reste, à Dieu ne plaise que dans vos saints Tabernacles on préfére les riches aux pauvres, & les nobles à ceux qui ne le sont pas : puisque nous sçavons que pour confondre ce qu'il y avoit de plus éle- I. Cor. 1. 28. vé dans le monde, vous avez choisi ce qu'il y avoit de plus bas ; & que pour renverser & anéantir ce qui paroissoit être quelque chose, & quelque chose de grand, vous vous êtes servi de ce qu'il y avoit de plus méprisable, & que l'on comptoit pour rien.

I. Cor. 15. 9. Cependant, cet Apôtre qui se donne pour *le moindre* de tous, & par la bouche duquel vous nous avez fait entendre ces paroles, ne prit le nom de *Paul* *, au lieu de celui de *Saul*, qu'en mémoire de la victoire signalée qu'il remporta, lorsque le Proconsul Paul, domté par la force des armes spirituelles, avec lesquelles ce saint Apôtre combattoit, devint sujet du Roi des Rois, en faisant plier son orgueil sous le joug doux & léger de ce divin Sauveur.

Pourquoi saint Paul prit ce nom-là, au lieu de celui de Saul.

* Act. 13. 9.

En effet, la conversion des grands du monde est une conquête bien plus considérable sur l'ennemi, que celles des personnes du commun ; puisque c'est lui enlever ceux qu'il tient le mieux, & par qui il en tient un plus grand nombre. Car IL N'Y en a point qu'il tienne si bien que les grands ; parce qu'il les tient par l'orgueil, suite ordinaire de la grandeur ; & comme ils ont beaucoup d'autorité dans le monde, il n'y en a point aussi par qui il en tienne tant d'autres.

Qui sont ceux que le Demon tient le mieux.

Comme donc la joie qu'on avoit de la conversion de Victorin, étoit d'autant plus grande, qu'on sçavoit que le démon s'étoit fait de son cœur comme une forteresse imprénable, & qu'il s'étoit servi de sa langue, comme d'un trait perçant, pour donner la mort à une infinité d'ames ; il étoit juste que vos enfans & vos fidéles parussent aussi d'autant plus touchés, de voir que notre Roi avoit *enchaîné le fort armé* ; qu'il lui avoit *enlevé ses dépouilles*, & qu'après les avoir purifiées, il les avoit consacrées à votre honneur, & rendues *utiles à votre service, & propres à toute sorte de bien.*

Matth. 12. 29.

II. Tim. 2. 21.

CHAP.

CHAPITRE V.

Il est touché de ce qu'il avoit appris de Victorin, & sent un grand desir de suivre un si bel exemple. Sa volonté résiste encore, quoique son esprit fut gagné. Peinture admirable d'un homme qui ne sçait plus par où se défendre ; mais qui n'a pas encore la force de suivre le bien qu'il connoît. Ce que l'accoutumance peut sur nous.

10. JE n'eus pas plûtôt appris de votre fidéle serviteur Simplicien, ce que je viens de rapporter de la conversion de Victorin, que je me sentis touché d'un grand desir de suivre son exemple. Aussi étoit-ce dans cette vue, que ce saint homme m'en avoit fait le récit ; & lorsqu'il ajouta que l'Empereur Julien ayant ôté aux Chrétiens, par un Edit public, la liberté d'enseigner la Rhétorique, & tout ce qui regarde les Lettres humaines, Victorin s'étoit soumis avec plaisir à cette Loi ; aimant mieux abandonner l'Ecole où l'on apprend à bien parler, que d'être infidéle à votre Parole éternelle, qui sçait rendre les langues des enfans même éloquentes ; j'admirai sa force & son courage : mais je n'admirai pas moins son bonheur, d'avoir trouvé une occasion de tout quitter pour ne plus penser qu'à vous.

Sag. 10. 21.

C'est après quoi je soupirois : mais j'étois enchaîné, non d'une chaîne extérieure, mais par ma volonté même, qui m'étoit une chaîne plus dure que le fer. Le démon s'en étoit rendu le maître, & en avoit fait une chaîne dont il me tenoit lié. Car CETTE *volonté* en se déréglant étoit devenue *passion* ; & à force que j'avois suivi cette passion, elle s'est tournée en *habitude* ; & faute de résister à cette habitude, elle étoit devenue *nécessité* ; & c'étoient comme autant d'anneaux engagés les uns dans les autres, dont l'ennemi avoit composé cette chaîne, par où il me tenoit dans une cruelle servitude.

Par quels degrés on devient esclave du péché.

Cependant, il s'étoit déja formé en moi une volonté nouvelle, qui commençoit à me faire desirer de vous servir, de ce culte tout gratuit que vous demandez ; & de jouir de vous, ô mon Dieu, en qui seul on trouve un plaisir solide & durable. Mais comme cette nouvelle volonté ne faisoit, pour ainsi dire, que de naître, elle n'étoit pas encore assez forte pour vaincre l'autre, qui avoit toute la force qu'une longue ha-

Etat de ceux qui sont en balance entre le

Bien & le mal.

bitude peut donner. Cependant ces deux volontés, l'une ancienne, & l'autre nouvelle, l'une charnelle, & l'autre spirituelle, se combattoient dans mon cœur ; & chacune le tirant de son côté, elles le mettoient en piéces.

11. C'est ainsi que ma propre expérience me rendoit sensible la vérité de cette parole de votre Apôtre : *La chair forme des desirs contraires à ceux de l'esprit ; & l'esprit en forme de contraires à ceux de la chair.* Mais enfin ces deux volontés, quelque contraires qu'elles fussent, n'étoient autre chose que moi-même : (a) C'étoit moi qui voulois le bien que ma raison approuvoit ; & c'étoit moi qui voulois encore le mal qu'elle condamnoit. Il est vrai qu'à l'égard du mal, je pouvois dire que ce n'étoit presque plus moi, puisque le mouvement qui me portoit de ce côté-là, étoit plûtôt une violence que je souffrois, qu'une action que je fisse de mon bon gré. Mais après tout, cette malheureuse accoutumance, qui me résistoit, n'avoit de force que ce que je lui en avois donné ; & quoique j'eusse bien voulu ne pas être dans la servitude où je me trouvois, c'étoit volontairement que je m'y étois mis. Ainsi, je n'avois aucun sujet de m'en plaindre ; puisque ce n'étoit qu'une suite & une juste punition de mon péché.

Gal. 5.17.

Ceux qui sont dans la servitude du péché, n'ont de mal, que celui qu'ils se sont fait à eux-mêmes.

Je n'avois même plus l'excuse dont je me couvrois quelque tems auparavant, & qui me faisoit croire, que ce qui m'empêchoit de renoncer à toutes les espérances du siécle, pour ne plus penser qu'à vous servir, c'étoit que la vérité ne m'étoit pas encore assez connue : car elle me paroissoit clairement alors. Mais mon cœur, encore attaché aux choses de la terre, ne pouvoit se résoudre à y renoncer pour ne plus penser qu'à vous servir ; & je craignois de me voir libre, & hors de tous ces embarras, qui sont des suites inséparables de l'amour du monde, comme on devroit craindre de s'y jetter.

Belle peinture de l'état de ceux que le poids du péché empêche de suivre ce qu'ils ont de bons mouvemens.

12. Ainsi, je succombois sous le fardeau des engagemens du siécle : j'en étois accablé, comme on l'est quelquefois d'un sommeil, dont on voudroit se tirer, mais à quoi on se laisse pourtant aller avec plaisir ; & les pensées par où je tâchois de m'élever vers vous, étoient à peu près comme les efforts de ceux qui voudroient s'éveiller, mais qu'une extrême envie de dormir emporte, & fait retomber dans le sommeil. Car

(a) Saint Augustin a toujours les Manichéens en vue.

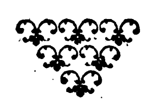
de la même maniere, qu'encore qu'il n'y ait personne qui voulût toujours dormir ; & que de l'avis de tous ceux qui ont du sens, l'état d'un homme éveillé vaille mieux que celui d'un homme qui dort, on se trouve quelquefois si accablé de sommeil, qu'on ne sçauroit y résister, & qu'on s'y laisse même aller avec plaisir, quoiqu'on soit fâché de ne pouvoir s'en tirer ; ainsi, quelque persuadé que je fusse, qu'il étoit sans comparaison meilleur pour moi, de faire de votre saint amour la seule régle de ma vie, que de suivre les mouvemens de ma cupidité ; les fausses douceurs de cette cupidité qui me dominoit, quoique je la condamnasse, prévaloient sur ce que j'approuvois, & qui avoit déja pris le dessus dans mon esprit.

La conviction de l'esprit ne sert de rien, tant que le cœur trouve plus de douceur dans le mal que dans le bien.

Votre voix secrette me disoit à toute heure : *Sortez du sommeil où vous êtes : levez-vous d'entre les morts, & Jesus-Christ vous éclairera* ; & vous me faisiez voir clairement, que vous ne me disiez rien que de salutaire & de vrai. Ainsi, ne sçachant plus par où me défendre contre la conviction intérieure que j'avois de la vérité, j'étois réduit à dire, comme ces paresseux que l'on tâche d'éveiller : *Laissez-moi encore un moment : tout à l'heure, tout à l'heure.* Mais cette heure ne venoit point, & ce moment n'avoit point de fin. Eph. 5. 14.

A quoi me servoit-il donc d'être parvenu à me plaire dans votre loi, selon l'homme intérieur ; puisqu'une autre loi qui résidoit dans mes membres, combattoit la loi de mon esprit, & m'asservissoit à cette loi de péché, que je portois en moi-même ? Et QU'EST-CE que cette loi de péché, sinon la force de l'accoutumance, qui vient enfin au point de nous dominer, & de nous emporter malgré nous. Et c'est une punition que nous avons bien méritée ; puisque c'est volontairement que nous nous sommes mis sous le joug de ce tyran. Qu'y avoit-il donc, qui pût me tirer de ce misérable état, & me délivrer du corps de cette mort, sinon le secours de votre grace, par Jesus-Christ notre Seigneur. Rom. 7. 23. Rom. 7. 24.

Ce que c'est que ce que S. Paul appelle la loi du péché.



CHAPITRE VI.

Ce qui se passa dans la visite que Pontitien lui rendit. Ce que cet homme lui apprit de S. Antoine : & de la conversion admirable de deux Officiers de l'Empereur, par la lecture de la vie de ce bienheureux Solitaire.

13. JE dirai ici, à la gloire de votre nom, mon Seigneur & mon Dieu, mon soutien & mon Rédempteur, de quelle maniere votre miséricorde me mit au-dessus de la foiblesse que j'avois de ne pouvoir me passer de femme, & me tira de la servitude de tous les engagemens du siécle.

Etat de S. Augustin, un peu avant sa conversion.

Je continuois dans mon train ordinaire de vie ; & mes inquiétudes allant toujours en augmentant, je soupirois nuit & jour en votre présence, ayant soin de me trouver à l'Eglise, autant que me le pouvoient permettre les occupations dont le poids me faisoit gémir.

Nous demeurions ensemble, Alipe, Nebride & moi. Le premier, après avoir servi par trois diverses fois, en qualité d'Assesseur du Magistrat, étoit alors de loisir, & attendoit quelque nouvelle occasion de faire trafic des conseils que la connoissance qu'il avoit de la Jurisprudence le mettoit en état de donner ; comme de mon côté je faisois trafic de la science de bien parler, ou plûtôt de ce que les leçons d'un Maître peuvent contribuer à la faire acquerir.

L'autre enseignoit la Grammaire, à la place de Verecundus, Citoyen de Milan, & notre ami intime, qui nous avoit conjurés par toute l'amitié que nous avions pour lui, que quelqu'un de notre troupe voulût bien lui prêter ce secours, dont il avoit alors un besoin pressant. Ainsi, ce ne fut pas l'espérance du gain, ni d'aucun autre avantage, qui fit que Nebride prit ce parti-là : car s'il avoit voulu faire profession d'enseigner, il étoit capable de beaucoup plus. Mais comme c'étoit le meilleur homme du monde, & qui sçavoit le moins résister aux prieres de ses amis, il le fit par pure complaisance pour nous. Il le faisoit avec beaucoup de circonspection, affectant de demeurer inconnu aux grands du siécle ; & évitant avec soin tout ce qui auroit pu troubler son repos, & altérer tant soit peu la tranquillité de son esprit, qu'il vouloit se conserver libre, & en état de profiter de tout ce qu'il pouvoit avoir de loisir, pour s'instruire

par la lecture, par la méditation, ou par l'entretien de ce qui a rapport à la véritable sagesse.

14. Il arriva donc un jour, qu'un de nos compatriotes d'Afrique, nommé Pontitien, qui étoit de la Cour de l'Empereur, & en grande considération auprès de lui, vint à notre logis pour nous voir, sur quelque chose qu'il desiroit de nous. Il ne trouva qu'Alipe & moi, Nebride ayant été obligé de sortir ce jour-là pour quelque affaire dont je ne me souviens pas. Nous primes des siéges pour entrer en conversation; & Pontitien ayant apperçu un livre sur une table à jouer, qui étoit devant nous, il le prit, & l'ayant ouvert, il fut surpris de voir que c'étoient les Epitres de saint Paul: car il croyoit que ce seroit quelqu'un de ces livres qui regardent la profession accablante que je faisois. Aussi-tôt tournant les yeux vers moi, avec un souris de conjouissance, il me dit qu'il avoit été agréablement surpris, de trouver un tel livre devant moi, & il n'y en avoit pas même trouvé d'autre: car il étoit Chrétien, & de ceux qui vous servent fidélement, fort assidu à la priere, à quoi il donnoit beaucoup de tems, prosterné dans l'Eglise devant votre divine Majesté. Je lui répondis, que je faisois alors mon étude principale de l'Ecriture sainte, & sur cela, de discours en discours, il vint nous parler d'Antoine, ce fameux Solitaire d'Egypte, qui étoit déja célébre parmi vos fidéles Serviteurs; mais dont nous n'avions point encore entendu parler. Ce fut ce qui donna lieu à Pontitien de s'étendre davantage pour nous le faire connoître à fond, ne pouvant se lasser d'admirer, que le nom d'un si grand homme ne fût pas encore venu jusqu'à nous. Nous admirions de notre côté ces merveilles de votre grace, que vous aviez fait éclater dans cette sainte société, où se conserve le dépôt de la véritable Foi, c'est-à-dire, dans l'Eglise Catholique. Car c'étoient des choses dont la vérité étoit établie d'une maniere à ne pouvoir être contestée; & la mémoire en étoit encore si fraîche, qu'on pouvoit presque les mettre au rang de ce qui s'étoit passé dans nos jours. Nous étions donc dans l'admiration de part & d'autre: nous, des grandes choses que Pontitien nous disoit; & lui, de ce qu'elles nous étoient nouvelles.

15. Delà il tomba sur ce grand nombre de Monastéres, qui ont rendu les déserts fertiles en fruits de sainteté; & d'où la vie si pure de tant de saintes ames

fait exhaler une odeur toute céleste, qui monte jusqu'au thrône de votre gloire. Tout cela nous étoit tellement inconnu, que nous ne sçavions pas même qu'à Milan où nous étions, il y avoit hors la ville un Monastére, où un grand nombre de gens de bien vivoient ensemble comme freres, sous la conduite d'Ambroise.

Nous écoutions Pontitien dans un profond silence, & avec la plus grande attention du monde ; & lui, continuant son discours nous conta, qu'étant à Tréves, à la suite de l'Empereur, trois de ses amis & lui s'en allerent se promener une après-dînée, dans des jardins qui touchoient aux murailles de la ville, pendant que l'Empereur prenoit le divertissement des spectacles du Cirque. Pontitien prit d'un côté, avec un des trois ; & les deux autres d'un autre. Ceux-ci faisant chemin, sans prendre garde où ils alloient, rencontrerent une pauvre cabane, où s'étoient retirés quelques-uns de vos serviteurs, munis de cette *pauvreté d'esprit*, à laquelle le Royaume du Ciel est promis pour récompense. Ils y trouverent la vie d'Antoine, & l'un d'eux s'étant mis à lire, se sentit tout d'un coup rempli d'admiration pour la vertu si extraordinaire de ce saint homme, & touché d'un grand desir d'embrasser ce genre de vie, pour ne plus penser qu'à vous servir ; & de quitter pour cela l'emploi qu'il avoit auprès de l'Empereur : car ils étoient lui& son compagnon, de ceux qu'on appelle *Agens des affaires du Prince*. Etant dônc déja tout embrasé du feu de votre saint Amour,& touché de cette honte salutaire, que ceux qui commencent de revenir à eux-mêmes, ne manquent jamais de ressentir, il entra tout d'un coup dans une sainte colere contre lui-même ; & jettant les yeux sur son ami. « A quoi songeons-nous, lui dit-il ? que prétendons-nous, par » toutes les peines que nous nous donnons, & qu'est-» ce qui nous attache à la Cour? Y pouvons-nous rien » espérer de plus, que de devenir amis de l'Empe-» reur ? Et quand nous serions parvenus à ce point-» là, qu'y a-t-il de plus fragile qu'une telle fortune ? » à combien de périls expose-t-elle ? & combien en » faut-il essuyer, pour arriver à cet état le plus dan-» gereux de tous ? Mais quand pouvons-nous espérer » de nous y voir ? O qu'il en coute bien moins pour » être ami de Dieu ! Il n'y a qu'à le vouloir ; & si je » le veux, je le serai dans ce moment. » Après avoir

Belle Histoire.

Mat. 5. 3.

parlé de la sorte, il se remit à lire, plein du dessein qu'il venoit de concevoir, de mener une vie toute nouvelle, & agitée de mille secousses, qui étoient comme les douleurs de l'enfantement.

Une vraie conversion ne se fait point sans de grandes agitations.

Cependant, à mesure qu'il continuoit de lire, son cœur se changeoit, sans que personne en vît rien que vous, & se défaisoit de l'amour du monde, comme il parut incontinent. Car après avoir encore lu quelque tems, avec une agitation intérieure, qui le faisoit frémir, il vit clairement enfin quel étoit le bon parti, & résolut de le suivre. Etant donc déja tout à vous, il dit à son ami, « C'en est fait : me voilà dépris de tout ce qui a fait jusqu'ici l'objet de nos espérances. Je suis résolu de servir Dieu dans ce lieu-ci & de commencer dès ce moment. Si vous ne vous sentez pas en disposition d'en faire autant, au moins ne vous opposez point à mon dessein. » L'autre répondit qu'il vouloit avoir sa part à une si grande grace, & lui tenir compagnie dans la sainte milice où il entroit ; & tous deux commencerent à bâtir cette tour, dont Jesus-Christ parle dans l'Evangile* ; ayant devant eux le fonds qui est nécessaire pour cela, & qui ne consiste que dans le courage de quitter tout ce qu'on a pour vous suivre.

Merveilleux changement, & qui marque bien la force de la grace.

Quel est le fonds nécessaire pour bâtir cette tour dont J. C. parle dans l'Evangile.

* Luc. 14. 28.

Cependant, Pontitien & celui qui se promenoit avec lui d'un autre côté, ne sçachant ce que ces deux-ci étoient devenus, les cherchoient de toutes parts, & les ayant enfin trouvés dans cette cabane, ils leur dirent qu'il se faisoit tard, & qu'il falloit se retirer. Eux leur firent part de la résolution qu'ils venoient de prendre, & leur conterent ce qui en avoit été l'occasion, les priant, s'ils n'étoient pas en disposition de l'imiter, qu'au moins ils ne se missent point en devoir de la combattre. Ceux-ci ne se trouvant point changés, ni disposés à suivre un si grand exemple, pleurerent au moins leur malheur ; & après les avoir félicités de leur sainte résolution, & s'être recommandés à leurs prieres, ils retournerent au Palais de l'Empereur, ayant toujours le cœur attaché à la terre ; & les autres se tinrent dans cette cabane, n'ayant plus de pensées que pour le Ciel. Ils étoient tous deux sur le point de se marier, & même déja fiancés ; & celles qu'ils devoient épouser, ayant sçu le parti qu'ils avoient pris, en prirent un tout semblable, & vous consacrerent leur virginité.

CHAPITRE VII.

Ce que Dieu faisoit en lui à mesure que Pontitien lui parloit. De quelle maniere il se reprochoit à lui-même ses égaremens & ses lâchetés. Peinture admirable de ce qui se passe dans le cœur d'un homme qui voit la lumiere, & qui la voudroit suivre, mais qui n'en a pas la force.

16. VOILA ce que Pontitien nous conta; & à mesure qu'il parloit, vous aviez soin de me montrer à moi-même, malgré que j'en eusse, car je m'en détournois pour ne me point voir; mais vous faisiez en sorte que de quelque côté que je tournasse les yeux, je me trouvois toujours moi-même, sans pouvoir m'empêcher de voir, combien il y avoit en moi de difformité, de dépravation, d'ordures, de taches & d'ulcéres. Cette vue me donnoit de l'horreur; mais où aurois-je pu m'enfuir, pour éviter de me voir moi-même? J'avois beau détourner mes yeux, Pontitien continuoit toujours son discours, & vous ne cessiez point de me montrer à moi-même; & pour me faire mieux voir mon iniquité, & m'en donner de la haine, vous me la portiez jusques dans les yeux. Elle m'étoit assez connue, mais je ne voulois point la voir: & je faisois tout ce que je pouvois pour me la cacher, & pour l'oublier.

17. Cependant, mon cœur s'embrasoit d'amour pour ceux dont on me parloit; & comme je ne pouvois m'empêcher d'admirer ces mouvemens de piété si vifs & si salutaires, qui les avoient portés à s'abandonner à vous sans réserve, pour trouver dans les remédes de votre grace la guérison de leurs maux, je ne pouvois aussi m'empêcher de comparer leur état au mien; & l'horrible différence que je trouvois entre l'un & l'autre, me donnoit pour moi-même une haine qui alloit jusques à l'exécration.

Pour se convertir, il faut commencer par avoir de l'horreur de soi-même.

Je considérois combien il s'étoit passé de tems depuis cette dix-neuviéme année de mon âge, où j'avois commencé d'être touché de l'amour de la sagesse, en lisant l'Hortense de Cicéron*: car il y avoit pour le moins douze ans, & je différois encore de renoncer à tout ce qu'on peut se promettre d'heureux sur la terre, pour ne plus penser qu'à acquérir ce précieux thrésor, dont non seulement la possession, mais même la simple recherche, est préférable à tous les thrésors

* Liv. 3. Chap. 4. Nomb. 7.

thréfors, à tous les Royaumes, & à tous les plaisirs du monde.

Dès ma plus grande jeunesse, je vous avois demandé la chasteté, misérable que j'étois, & plus misérable qu'on ne sçauroit jamais dire. Je vous avois dit plusieurs fois : Donnez-moi le don de chasteté & de continence ; mais que ce ne soit pas encore si-tôt, ajoutois-je : car je craignois que vous ne fussiez trop prompt à m'exaucer ; & que vous ne me guérissiez plûtôt que je ne voulois de la maladie de l'impureté, aimant bien mieux le plaisir de la satisfaire, que le bonheur d'en être défait. Par-dessus cela je m'étois jetté dans les routes égarées d'une superstition sacrilége, où je ne voyois rien de solide ni de certain; mais que je croyois préférable à d'autres choses, que je combattois avec animosité, au lieu de m'en instruire avec piété.

On seroit bientôt guéri, si on ne craignoit point de l'être.

18. Déja j'étois tombé dans une autre état, où je croyois que ce qui me faisoit différer de renoncer à toutes les espérances du siécle, pour ne plus suivre que vous, c'étoit que la voie par où il falloit marcher, ne m'étoit pas encore assez clairement connue. Mais le jour étoit enfin arrivé que je me voyois moi-même à nud, & ma conscience me disoit : Où sont présentement vos excuses ? Vous disiez que ce qui vous empêchoit de vous défaire du poids de tant de vaines attaches, c'étoit que la vérité ne vous paroissoit pas encore avec assez de certitude. Vous la voyez présentement dans un degrés d'évidence qui ne vous laisse plus aucun doute, & vous portez encore ce malheureux fardeau ; pendant que d'autres, qui n'ont pas consumé comme vous des dixaines d'années à creuser & à méditer les choses, & qui ne se sont point fatigué l'esprit par tant de sortes de discussions, se trouvent libres, & en état de prendre leur vol vers le Ciel. Voilà quelles étoient les pensées & les mouvemens, dont mon cœur étoit agité pendant que Pontitien nous parloit ; & elles étoient accompagnées d'une confusion que je ne pouvois porter, & qui me donnoit de l'horreur de moi-même.

Il se retira enfin, après nous avoir dit tout ce que je viens de rapporter, & avoir réglé l'affaire qui l'avoit obligé de nous venir chercher. Et que ne me dis-je point à moi-même, quand je me vis seul ? Quels reproches ne me fis-je point ? que ne mis-je

Belle peinture de l'état d'un homme dont le cœur

résiste encore, quoiqu'son esprit soit convaincu de la vérité. point en usage pour me piquer moi-même, & pour tirer mon ame de son engourdissement, afin qu'elle se laissât aller au mouvement qui me portoit vers vous, & qu'elle ne résistât plus aux efforts que je faisois pour vous suivre ? Cependant elle résistoit toujours, quoiqu'elle ne sçût plus par où se défendre : car tout ce qu'elle avoit accoutumé d'alléguer en faveur de sa paresse étoit épuisé. Mais quoiqu'elle fût sans réplique, elle demeuroit toute tremblante, craignant comme la mort ce qui devoit arrêter le cours de ces malheureuses passions, à quoi l'accoutumance l'avoit livrée, & qui la consumant peu à peu, la conduisoient à la mort.

CHAPITRE VIII.

Ce qu'il dit à Alipe dans le trouble où il étoit. Quelles furent ses agitations intérieures dans le jardin où il s'étoit retiré. A quoi il tenoit que la volonté qu'il avoit d'être à Dieu n'eût son effet.

Le changement du cœur ne se fait point sans de grandes agitations. 19. DANS la violence de l'agitation où me mettoit cette guerre intestine, que je venois d'exciter contre moi-même, & dont mon cœur étoit le théâtre, je me tournai vers Alipe : & avec un visage où le trouble de mon ame étoit peint, « Qu'est-ce donc que ceci, m'écriai-je ? Qu'est-ce » que nous venons d'entendre ? Quoi, des ignorans » s'élevent & s'emparent du Ciel, & nous, avec » toute notre science, nous sommes assez misérables » & assez lâches pour demeurer abymés dans la chair » & dans le sang ! Est-ce parce que de telles gens » ont pris le devant, que nous avons honte de les » suivre ? & ne devrions-nous pas plûtôt mourir de » honte, de n'avoir pas même le courage de les suivre, & de faire ce qu'ils ont fait ? Voilà à peu près ce que je lui dis ; & lui me regardoit sans rien dire, tout surpris de l'état où il me voyoit : car je parlois d'un ton de voix tout extraordinaire : & mon front, mes yeux, mes joues, la couleur de mon visage, & le changement de ma voix en disoient encore plus que mes paroles ; & faisoient assez connoître ce qui se passoit dans mon cœur.

Comme l'agitation où j'étois ne me permettoit pas de demeurer en place, je me levai tout à coup d'auprès d'Alipe, & m'en allai dans un petit jardin, qui dépendoit de notre logis, & dont nous avions

l'usage comme de tout le reste : car le maître de la maison nous l'avoit laissée toute entiere. Le trouble de mon cœur me porta donc dans ce lieu-là, où je crus que je serois moins en danger d'être interrompu, dans l'ardeur du combat où j'étois entré contre moi-même. Il n'y avoit que vous, ô mon Dieu, qui sçussiez quelle en devoit être l'issue, & qui vissiez que la fureur dont j'étois transporté, devoit me conduire à la sagesse ; & que l'agonie où j'étois, bien loin de me donner la mort, me serviroit d'entrée à la véritable vie. Pour moi, je ne voyois que le mal qui étoit en moi ; & je ne sçavois rien du bien qui étoit sur le point d'y être.

Alipe me voyant aller au jardin, y vint sur mes pas avec moi, sçachant bien que je comptois d'être seul, quand je n'étois qu'avec lui ; & n'ayant garde de me quitter, dans l'état où il me voyoit. Nous nous assîmes le plus loin de la maison que nous pûmes. J'étois tout-à-fait hors de moi ; & je fremissois d'indignation contre moi-même, de ce que je refusois encore de me rendre à vous, & de me soumettre à ce que vous demandiez de moi, ô mon Dieu ; quoique toutes les puissances de mon ame me criassent tout d'une voix, qu'il n'y avoit de bon parti que celui-là ; & qu'elles portassent jusqu'au Ciel l'avantage d'une démarche si heureuse & si salutaire. Il ne falloit pour la faire, ni vaisseaux, ni chariots, ni chevaux : il ne s'agissoit pas même de faire autant de pas que j'en avois fait pour venir dans ce jardin. Car POUR ALLER à vous, ô mon Dieu, & même pour y arriver, il ne faut autre chose que de vouloir, mais d'une volonté pleine & entiere ; & non pas d'une demi-volonté, qui ne fait que se débattre, & lutter contre elle-même par les divers mouvemens qui la partagent, & dont les uns la tirent en bas, pendant que les autres la portent en haut.

C'est beaucoup que l'esprit soit convaincu, mais ce n'est pas tout.

Ce qu'il faut pour se porter à Dieu.

A quoi presque tout le monde en demeure.

20. En matiere d'actions extérieures & corporelles, il y en a quelquefois que l'on ne sçauroit faire, quoiqu'on le veuille ; soit parce qu'on manque des membres nécessaires pour cela, ou parce qu'ils sont malades, affoiblis, ou enchaînés, ou par quelque autre sorte d'empêchement. Ainsi, quoique dans tout ce que me fit faire l'agitation où j'étois, comme de m'arracher les cheveux, de me donner des coups par la tête, de prendre mes genoux à deux mains, il n'y eut rien qui ne fût un effet de ma volonté ;

elle auroit pu n'être pas obéie, si quelque obstacle extérieure m'avoit lié les bras & les mains.

D'où vient donc qu'en même-tems que je faisois si aisément tant de choses où il y avoit différence entre *pouvoir* & *vouloir*, je ne faisois pas ce que j'aurois sans comparaison mieux aimé, & qu'il ne falloit que *vouloir* pour le *pouvoir*. Car *pouvoir*, à cet égard, n'étoit autre chose que *vouloir*; & il auroit été aussi peu possible de le vouloir sans le vouloir. Il ne falloit donc que le vouloir, pour le pouvoir; & c'eût même été le faire que de le vouloir. Cependant, il ne se faisoit point, quoique je le voulusse; & en même-tems que mon ame étoit si bien obéie au dehors, & que mes bras & mes mains suivoient avec tant de promptitude le moindre mouvement de sa volonté, elle ne l'étoit point au-dedans d'elle même, sur ce qu'elle desiroit si ardemment, & qu'il ne s'agissoit que de vouloir.

Ce que nous appellons ne pouvoir faire le bien, n'est autre chose que ne le vouloir pas faire.

CHAPITRE IX.

Comment il se peut faire que l'esprit qui a tant de pouvoir sur le corps, en ait quelquefois si peu sur lui-même.

21. N'Y a-t-il pas là quelque chose de monstrueux? & d'où est-ce que cela peut venir? Eclairez-moi par votre miséricorde, Seigneur; & faites que je puisse pénétrer assez avant dans l'abyme des miséres des hommes, de ces punitions cachées, qu'ont mérité les enfans d'Adam, pour trouver la cause d'un effet si extraordinaire.

L'esprit commande quelque chose au corps, & il est obéi sur le champ; l'esprit se commande quelque chose à lui-même, & il n'est point obéi. L'esprit commande à la main de se mouvoir, & l'obéissance de la main est si prompte, qu'à peine peut-on remarquer que le commandement de l'esprit ait précédé, quoique l'esprit & la main soient choses tout différentes, puisque l'un est esprit, & que l'autre est corps: l'esprit se commande à lui-même de vouloir de certaines choses, & il ne s'en fait rien; quoique ce qui reçoit le commandement & ce qui le fait, ne soit que la même chose.

N'y a-t-il pas là quelque chose de monstrueux, encore une fois; & d'où est-ce que cela peut venir? Car enfin, cet esprit qui se commande à lui-même de

vouloir une certaine chose, la veut déja; autrement il ne se le commanderoit point. D'où vient donc qu'elle ne se fait pas? c'est qu'il ne commande qu'à demi, parce qu'il ne veut qu'à demi. Il ne commande qu'autant qu'il a de volonté que la chose soit; & son commandement ne demeure sans effet, que parce qu'il y a une partie de sa volonté qui s'y oppose. Car ce n'est pas à un autre que l'esprit commande de vouloir, c'est à lui-même, & puisqu'il en est encore à se commander de vouloir, il est clair qu'il ne veut pas encore de toute sa volonté. Or, tant que sa volonté n'est pas entiere, son commandement ne l'est pas non plus. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il demeure sans effet. Et ce partage de la volonté en est tellement la seule cause, que si la volonté étoit entiere, ce que l'esprit commande seroit déja, & il n'auroit pas besoin de commander.

Pourquoi nous ne faisons pas le bien même que nous voulons.

Ce qui paroissoit si monstrueux ne l'est donc point; & ce qui fait que l'ame se trouve ainsi partagée par deux volontés contraires, c'est qu'étant malade, & appesantie par le poids de l'accoutumance, qui l'attire en bas, elle n'est emportée qu'à demi, par celui de la vérité qui l'attire en haut. Car ces deux différens mouvemens sont en elle comme deux volontés différentes; & ce qui manque à l'une, & qui empêche qu'elle ne soit entiere, est précisément ce qui fait l'autre.

Ce qui empêche que la vérité ne fasse son effet en nous.

CHAPITRE X.

Digression contre les Manichéens. Combien ils ont de tort de vouloir que le combat de deux volontés opposées, qui se rencontrent quelquefois dans un même homme, vienne de deux natures différentes.

22. Qu'ils périssent, comme ils périssent en effet; & qu'ils soient pour jamais chassés de devant vous, ô mon Dieu, ces conteurs de fables, ces malheureux séducteurs *, à qui ce combat de deux volontés, qui nous tiennent quelquefois en balance, entre le bien & le mal, fait conclure qu'il y a donc en nous deux esprits de différentes natures, l'un bon & l'autre mauvais. Ce sont eux-mêmes qui sont mauvais, dès-là qu'ils tiennent une doctrine si impie. Mais cela n'empêche pas que s'ils revenoient à des sentimens plus droits, & qu'ils se rendissent à la vérité, ils ne devinssent bons, de mé-

* Les Manichéens.

chans qu'ils sont présentement ; en sorte qu'on pourroit alors leur appliquer ces paroles de vôtre Apôtre :
Eph. 5. 8 *Vous n'étiez autrefois que ténébres, mais vous êtes présentement lumiere dans le Seigneur.* Au lieu que pour vouloir être lumiere, non *dans le Seigneur*, mais par eux-mêmes, (car c'est le vouloir que de soutenir comme ils font, que la substance de l'ame de l'homme est la même que celle de Dieu) ils ne sont jusqu'à présent que *ténébres*, & ténébres d'autant plus épaisses, que l'excès de leur orgueil les éloigne davantage de vous, ô mon Dieu, lumiere véritable dont tous
Jean. 1. 9. les hommes qui viennent au monde sont éclairés.

Prenez donc garde à ce que vous dites, malheureux que vous êtes ; & si vous voulez n'être pas couvert d'une confusion éternelle, rougissez présente-
Ps. 33. 6. ment de vôtre égarement ; & approchez-vous de cette lumiere, afin qu'elle vous éclaire. Dans le tems que j'étois en balance, si je me consacrerois tout entier au service de mon Dieu, comme je l'avois résolu il y avoit long-tems, c'étoit moi-même qui le voulois, & qui ne le voulois pas. C'étoit moi-même assurément ; puisque je n'étois ni pleinement résolu de le faire, ni pleinement résolu de ne le pas faire ; & c'est ce qui faisoit que je disputois contre moi-même, & qu'il y avoit de la division dans mon cœur. Mais quoiqu'elle y fût contre mon gré, ce n'étoit pas une preuve qu'il y eût en moi quelque nature étrangere, qui m'empêcha de vouloir le bien ; & cela ne faisoit que rendre sensible l'état où la mienne a été réduite par le péché. Ainsi cette division de moi-même contre moi-même, n'étoit-elle pas tant un effet de ma volonté,
Rom. 7. 17. que du péché qui habitoit en moi ; & qui étoit la punition d'un autre péché bien plus libre, à quoi je participois comme enfant d'Adam.

Si nous ne sommes pas maîtres de nôtre cœur, nous ne devons nous en prendre qu'à nous-mêmes.

23. Car s'il falloit admettre autant de natures contraires l'une à l'autre, qu'il y a quelquefois en nous de volontés qui se combattent, il s'en trouveroit bien plus de deux. Que quelqu'un soit en balance, s'il ira à l'assemblée des Manichéens, ou au théatre ; ils diront tout aussi-tôt : Voilà deux différentes natures, dont l'une tire cet homme d'un côté, pendant que l'autre le tire de l'autre : car d'où pourroit venir cette incertitude, qui le tient en suspens entre deux volontés contraires ? Pour moi, je dis, que ces deux volontés sont mauvaises ; & que celle qu'on auroit d'aller à leur assemblée l'est tout autant que celle

qu'on auroit d'aller au théatre : eux au contraire soutiennent, que la premiere ne peut être que bonne.

Mais que diront-ils d'un Catholique qui seroit en balance, s'il iroit à l'Eglise ou au théatre ? Car il faut, ou qu'ils avouent que la volonté qui porte à l'Eglise ceux qui font profession de notre sainte Religion, & qui ont été fait participans de ses mystéres, est une bonne volonté, ce qu'ils sont bien éloignés d'avouer ; ou qu'ils disent que dans un même homme il y a deux mauvaises natures qui se combattent ; & si cela est, il n'est donc pas vrai, comme ils le prétendent, qu'il n'y en a que deux en tout, l'une bonne, & l'autre mauvaise, ou enfin qu'ouvrant les yeux à la vérité, ils reconnoissent que quand nous sommes ainsi en balance, entre le bien & le mal, ce n'est qu'une même ame, qui est combattue par deux volontés contraires.

24. Qu'ils ne disent donc plus, lorsqu'ils remarquent dans un même homme ce combat de deux volontés opposées, l'une bonne, & l'autre mauvaise, que ce sont deux esprits contraires l'un a l'autre, de deux substances contraires, l'une bonne & l'autre mauvaise, & produits par deux principes contraires. Car votre vérité les confond & les condamne ; puisqu'il arrive souvent, que deux mauvaises volontés se combattent ; sans qu'on admette pour cela deux mauvais esprits dans un même homme.

Ne se peut-il pas faire, par exemple, qu'un homme soit en balance, si ce sera par le fer ou par le poison, qu'il fera mourir son ennemi ; s'il envahira le bien de celui-ci, ou celui de celui-là, ne pouvant faire l'un & l'autre en même-tems ; s'il obéira à la volupté, qui le sollicite de faire une certaine dépense, ou à l'avarice, qui lui conseille de garder son argent ; s'il ira au Cirque, ou au Théatre, lorsque dans un même jour, il y a quelque chose à voir de part & d'autre ; enfin, s'il ira voler quelque chose dans la maison de quelqu'un, & s'il profitera d'une occasion qui paroît favorable pour cela ; ou si trouvant moyen d'aller corrompre la femme d'un autre, il ne prendra pas plûtôt ce parti-là ? Car il est très-possible, qu'on ait tout cela sous la main en même-tems, & qu'on se sente également porté à chacune de ces méchantes actions, qu'on ne puisse les exécuter toutes à la fois. Ainsi voilà quatre volontés opposées qui se combattent & qui mettent un cœur en piéces. Il s'en

peut même trouver davantage, par le grand nombre de chose à quoi la cupidité se peut porter. Cependant les Manichéens n'admettront pas pour cela tout autant de différentes substances dans un même homme.

Il faut dire la même chose en matiere de volontés, bonnes de leur nature, mais pourtant différentes, & contraires les unes aux autres. Car je leur demande, si ce n'est pas une bonne chose que de prendre plaisir à lire saint Paul ; & si ce n'en est pas une bonne, que d'en prendre à chanter avec modestie des Cantiques de piété ; & si ce n'en est pas encore une bonne, que d'en prendre à expliquer l'Evangile ! Ils diront sans doute, que dans tout cela il n'y a rien que de bon. S'il arrive donc, qu'on se sente porté à ces trois choses tout à la fois, ne sera-t-on pas combattu par autant de volontés différentes, qui tiendront en balance entre les trois ? Car quoiqu'il n'y ait rien que de bon dans ces différentes volontés, elles ne laisseront pas de se combattre l'une l'autre, jusqu'à ce qu'on ait pris parti ; & que la volonté, jusques-là partagée entre ces trois choses, se porte toute entiere en une des trois. Il en est de même, lorsque d'un côté on se sent porté en haut par l'amour des choses éternelles ; & que de l'autre on se sent tiré en bas par quelque plaisir ou quelque avantage passager. C'est une même ame qui veut l'un & l'autre, mais qui ne veut ni l'un ni l'autre de toute sa volonté ; & c'est ce qui fait qu'elle est dans des agitations qui la déchirent : ce que les lumieres de la vérité lui font préférer à tout, la tirant d'un côté ; & l'amour des choses dont la force de l'accoutumance ne lui permet pas de se déprendre, la tirant de l'autre.

Etat d'une ame qui balance entre le bien & le mal.

CHAPITRE XI.

Il continue de décrire ses agitations dans ce jardin, & fait une peinture admirable du combat de ses anciennes attaches contre sa volonté nouvelle, & des mouvemens secrets par où elle se trouva fortifiée, & en état de prendre enfin le dessus.

25. VOILA précisément où j'en étois, & dans les cruelles agitations que me faisoit souffrir cette contrariété de volontés, je me condamnois moi-même, bien plus fortement que je n'avois fait jusqu'alors ; me roulant & me débattant dans mes liens, pour tâcher d'achever de les rompre : car ils

Tout demeure, pour peu que le

étoient presque reduits à un filet ; mais c'étoit encore assez pour me retenir.

Cœur tienne encore au mal.

De votre côté, Seigneur, vous étiez sur moi la verge à la main ; & votre miséricorde, d'autant plus grande qu'elle étoit plus sévére, me pressoit vivement dans le fond de mon cœur, par l'aiguillon de la crainte & de la honte ; de peur que si je différois davantage de rompre le peu qui me retenoit encore, il ne reprît de nouvelles forces, & ne me serrât plus étroitement que jamais.

Tant qu'il reste quelque sorte d'attachement au mal, on ne doit pas se compter guéri.

Je me disois donc au dedans de moi-même, c'est tout à l'heure, c'est dans ce moment qu'il faut me donner à Dieu; & comme le mouvement de mon cœur suivoit déja mes paroles, il ne s'en falloit presque rien qu'elles n'eussent leur effet. Elles ne l'avoient pourtant pas : mais je ne retombois pas aussi dans l'abyme de mes vieilles attaches. Je demeurois comme sur le bord ; & après m'y être arrêté quelque tems, comme pour reprendre haleine, je recommençois à faire de nouveaux efforts ; & me trouvant un peu moins esclave de mes anciennes habitudes, & puis encore un peu moins, il ne s'en falloit presque rien que je ne me visse au point que je desirois. Il me sembloit même que j'y étois ; mais il s'en falloit beaucoup, puisque je balançois encore sur la résolution de mourir à ce qui n'étoit qu'une véritable mort, pour vivre de la véritable vie : le mal que l'accoutumance m'avoit rendu familier, ayant plus de pouvoir sur moi, que le bien qui m'étoit nouveau. Enfin plus j'approchois du moment, où je devois être tout autre que je n'avois été jusqu'alors, plus la vue d'un tel changement me causoit de trouble & d'horreur. Cela ne faisoit pourtant que suspendre le mouvement qui me portoit vers vous, sans pouvoir étouffer les bons desseins que j'avois conçus, ni me faire retourner en arriere.

Belle peinture du combat intérieur de la corruption & de la grace.

Quand on ne connoit point d'autres plaisirs que ceux du péché, l'état de ceux qui s'en retirent fait peur.

26. Je me sentois arrêté par mes anciennes amies, je veux dire par ces badineries si honteuses & si basses, à quoi mon cœur s'étoit livré dès ma premiere jeunesse. Elle venoit me tirer par cette robe de chair, sur quoi ce long commerce leur avoit donné tant de prise; & je les entendois derriere moi, qui me disoient tout bas : *Quoi, vous nous quittez ? & de ce moment nous ne vous serons plus rien ? de ce moment telle & telle chose vous sera interdite pour jamais* ? Et qu'étoit-ce, ô mon Dieu, que ces choses, dont elles me rappelloient les idées ? Quelles ordures, quelles in-

A quoi tiennent la plûpart de ceux qui refusent de se donner à Dieu.

famies ! Plaise à votre miséricorde de ne pas permettre qu'il m'en reste le moindre souvenir.

Mais il s'en falloit plus de la moitié, que la voix de ces malheureuses passions ne fût si forte que par le passé. Elles n'osoient même plus m'attaquer de front, ni combattre ouvertement le dessein que je méditois: elles ne faisoient plus que murmurer d'une voix sourde, & sentant que je leur échapois, elles venoient comme à la dérobée, me tirer encore par derriere, pour voir si je tournerois la tête. Cependant, quelque peu de force qu'il leur restât, elle me faisoit encore hésiter, & ralentissoit encore un peu les efforts que je faisois pour m'en déprendre tout-à-fait, & pour me jetter du côté où je me sentois appellé; & la voix tyrannique de l'accoutumance me disoit encore: *Croyez-vous donc pouvoir vous passer de ces sortes de plaisirs?*

On craint de demeurer sans plaisir; & c'est ce qui arrête tout le monde.

27. Mais elle ne me le disoit plus que d'une voix foible & mourante, qui ne faisoit presque plus d'effet. Car du côté où j'avois déja tourné tous mes regards, quoique je craignisse encore un peu de m'y ranger, je voyois la continence qui se présentoit à moi avec une majesté sans pareille, & qui d'un air gai & caressant, accompagné d'une douce gravité & d'une sainte modestie, m'exhortoit à ne plus différer d'aller à elle, & me tendoit les bras pour me recevoir & m'embrasser. C'est à quoi elle m'encourageoit par des exemples d'une multitude innombrable de Saints, qu'elle avoit autour d'elle, & où je voyois des personnes de tout âge; des enfans, de jeunes gens, des filles, des veuves vénérables par leur grand âge, aussi-bien que par leur vertu, & des vierges qui avoient vieilli dans la chasteté. Je voyois même que dans toutes ces saintes ames, la continence n'étoit pas demeurée stérile, & que par le courage qu'elles avoient eu, ô mon Dieu, de vous prendre pour leur unique époux, elle leur avoit produit une abondance infinie de délices toutes célestes.

Les bons exemples sont d'un grand secours.

Elle me disoit donc, avec un souris moqueur, mais le plus propre du monde à me mettre au-dessus de mes lâchetés & de mes foiblesses: Quoi, vous ne pourrez pas ce qui est possible à tant d'autres, de tout âge & de tout sexe? Est-ce par eux-mêmes qu'ils le peuvent; & n'est-ce pas par la force toute-puissante de leur Seigneur & de leur Dieu? car c'est lui qui me donne à eux. Pourquoi vous appuyez-vous donc sur

Sur quoi nous devons nous engager à servir Dieu.

vous-même ; & ne voyez-vous pas que C'EST ESTRE sans soutien, que de n'en avoir point d'autre que soi-même ? Dieu vous tend les bras : jettez-vous dans son sein, il ne se retirera pas, & ne vous laissera pas tomber. Jettez-vous y donc hardiment : il vous recevra, & vous guérira de toutes vos foiblesses.

Ce n'est que faute de confiance, qu'on balance de se donner à Dieu.

C'étoit plus qu'il ne falloit, pour me faire rougir de honte, de ce que je prétois encore l'oreille au murmure secret de ces niaiseries, qui me tenoient en suspens, & sur quoi il me sembloit que la continence me disoit encore : N'écoutez plus la voix de votre chair de péché, & par-là tous ses mouvemens s'éteindront. Elle vous étale des douceurs : mais sont-ce des douceurs comparables à celles que vous trouverez dans la Loi de votre Seigneur & votre Dieu? Voilà ce qui se passoit dans mon cœur, & ce n'étoit autre chose qu'un combat de moi-même contre moi-même (a). Cependant, Alipe se tenoit toujours auprès de moi, & attendoit, dans un profond silence, à quoi aboutiroient enfin des agitations aussi extraordinaires, que celles où il me voyoit.

Il n'y a qu'à ne point écouter la voie du péché.

Ps. 118. 81.

(a) Et non pas de deux natures opposées, comme les Manichéens le prétendoient.

CHAPITRE XII.

Ses angoisses & ses larmes à la vue de ses miseres, qui lui paroissoient plus clairement que jamais. Ce qu'il disoit à Dieu dans cet état. Une voix extraordinaire lui ordonne d'ouvrir les Epîtres de saint Paul. Il se trouve changé tout d'un coup par la lecture de quelques lignes de l'Epître aux Romains. La même chose arrive à Alipe. Ils vont l'un & l'autre faire part de leur changement à sainte Monique. Quelle fut la joie de cette sainte femme.

28. ENFIN, étant rentré plus avant que jamais dans moi-même, par des réflexions profondes, qui, après avoir pénétré les replis les plus secrets de mon cœur, me mirent tout d'un coup toutes mes miseres devant les yeux, il s'excita en moi une furieuse tempête ; & comme je vis qu'elle alloit être suivie d'une grande pluie de larmes, & que je crus que pour les répandre en liberté, & laisser échaper de mon cœur tout ce que l'état où j'étois en pourroit faire sortir, il étoit meilleur d'être seul : je me levai d'auprès d'Alipe, & m'éloignai de lui, autant qu'il

Plus nous sommes prêts de sortir de nos maux, plus nous les voyons clairement.

Derniere crise qui fut suivie d'une parfaite guérison.

le falloit, pour éviter la contrainte où sa présence auroit pu me tenir. J'étois dans un état à ne la pouvoir porter, & il s'en apperçut bien. J'avois même déja dit quelque mot, en me levant, d'un ton de voix qui lui fit connoître que j'étois sur le point de fondre en larmes; & ce fut ce qui l'empêcha de me suivre.

Il se tint donc dans l'endroit où nous avions été quelque tems assis; & moi, après m'être éloigné de lui, autant que je le jugeai à propos, je me jettai par terre, sous un figuier; & laissant couler mes larmes en toute liberté, j'en répandis des torrens, qui étoient un sacrifice, tel que vous en demandez. Elles étoient entre-coupées de ces paroles que je vous adressois :
Ps. 6. 4. Ps. 12. 1. Ps. 78. 5. & 8. Isai. 64. 9. *Jusques à quand, Seigneur, jusques à quand me ferez-vous sentir les effets de votre colere? n'en verrai-je point la fin? Oubliez les iniquités de ma vie passée;* car je sentois que c'étoit ce qui m'accabloit. Je vous dis bien de choses en ce sens-là, si ce ne fut pas dans les mêmes termes : puis m'adressant à moi-même, je me disois, d'un ton qui marquoit bien l'excès de ma douleur : Jusques à quand balancerai-je; jusques à quand remettrai-je de jour en jour? Pourquoi ne sera-ce pas tout à l'heure? Pourquoi ne me tirerai-je pas dès ce moment de mes ordures & de mes infamies?

29. Je parlois de la sorte, le cœur percé de douleur, & pleurant amérement, lorsque j'entendis une voix qui paroissoit venir d'une maison voisine: C'étoit comme la voix d'une fille, ou d'un enfant qui chantoit, PRENEZ ET LISEZ, PRENEZ ET LISEZ, & qui le répétoit plusieurs fois. A cette voix, changeant de visage, & retenant le cours de mes larmes, je me mis à penser ce que ce pouvoit être que cette voix; & si les enfans n'avoient point entr'eux quelque sorte de jeu, où ils eussent accoutumé de se dire les uns aux autres quelque chose d'approchant, & ne me souvenant pas d'avoir jamais rien ouï de semblable, je ne pus croire autre chose, sinon que cette voix venoit d'en haut, & qu'elle m'ordonnoit d'ouvrir les Epîtres de Saint Paul, & de lire ce qui se présenteroit à mes yeux.

Je le crus même d'autant plus volontiers, qu'entre les autres choses qu'on m'avoit dites d'Antoine, j'avois remarqué, qu'entrant un jour dans l'Eglise pendant qu'on lisoit l'Evangile, il avoit entendu ces paroles : *Allez, vendez tout ce que vous avez; distri-* Matth. 19. 21.
buez en le prix aux pauvres: par là vous aurez un

Peu de

trésor dans le Ciel ; & après cela venez & me suivez ; & qu'ayant reçu cet Oracle comme un avis qui s'adressoit à lui en particulier, il avoit été converti tout d'un coup, & s'étoit donné à vous. Je retournai donc promptement où étoit Alipe pour prendre le Livre des Epîtres de Saint Paul, que j'y avois laissé lorsque j'en étois parti ; & l'ayant ouvert, je lûs en silence les premieres paroles qui me fraperent les yeux, & ce furent celles-ci : *Ne vivez ni dans la dissolution des festins & de l'ivrognerie, ni dans la débauche & l'impureté, ni dans un esprit d'envie & de contention : mais revêtez-vous de Jesus-Christ, & prenez garde de ne pas chercher à satisfaire les desirs déréglés de votre chair.* Je n'en voulus pas lire davantage ; aussi n'étoit-il pas besoin : car à peine eus-je achevé de lire le dernier mot, que la lumiere & la paix se répandirent dans mon cœur, & je me trouvai tout d'un coup au-dessus de toutes ces irrésolutions qui m'avoient tant fait souffrir.

Gens prennent pour eux ce qu'ils lisent dans l'Evangile, quoiqu'il s'adresse à chacun.

Rom. 13. 13.

Dernier accomplissement de la conversion de S. Augustin, réservé à la vertu des paroles de l'Ecriture.

30. Alors, tenant cet endroit du Livre marqué du doigt, ou de quelque autre chose, je me tournai vers Alipe, avec un visage où la tranquillité de mon cœur paroissoit déja ; & lui appris ce qui m'étoit arrivé. Il voulut voir ce que j'avois lu ; & ayant fait attention à ces paroles qui viennent ensuite, & à quoi je n'avois pas pris garde : *Aidez & soutenez celui qui est encore foible dans la Foi :* il les prit tellement pour lui, & s'en trouva tout d'un coup si fortifié, que sans balancer un moment, & sans éprouver aucune de ces sortes d'agitations qui m'avoient tenu si long-tems en guerre contre moi-même, il entra avec moi dans la sainte résolution que je venois de prendre, & qui étoit si convenable à la pureté de ses mœurs, par où il avoit toujours été beaucoup au-dessus de moi (a) ? Voilà ce qui se passa à son égard, sans que je m'en apperçusse ; mais qu'il me conta sur le champ, comme je viens de le rapporter.

Paix du cœur, suite infaillible de toute véritable conversion.

Rom. 14. 1.

a

Aussi-tôt, nous allâmes trouver ma mere, pour lui faire part de ce qui nous étoit arrivé. Elle en fut transportée de joie, sur-tout lorsque nous lui en apprîmes la maniere & les circonstances. Elle ne pouvoit se lasser de vous bénir, ô mon Dieu, qui sçavez faire au-delà de tout ce que nous sommes capables de demander & de comprendre. Car vous lui aviez accordé bien plus qu'elle ne vous demandoit pour moi,

Eph. 3. 20.

La bonté de Dieu pour les siens va

(a) Voyez le Chap. 12. du Liv. 6. nom. 21.

Plus loin que leurs demandes. par tant de gémissemens & de larmes si touchantes ; puisque vous m'aviez converti à vous si pleinement, que je n'avois plus aucune pensée, ni pour le mariage, ni pour aucun des avantages que j'aurois pu espérer dans le monde. Elle me voyoit donc enfin établi dans cette régle de la Foi, où vous lui aviez révélé *, il y avoit tant d'années, qu'elle auroit la consolation de me voir. Vous aviez changé ses larmes en joie ; & c'étoit une joie qui passoit de beaucoup tout ce qu'elle avoit jamais souhaité pour moi, & qui étoit bien plus pure, que celle qu'elle auroit eue de me voir des enfans, si vous eussiez permis que je me fusse marié, comme elle vous l'avoit demandé.

* Liv. 3. chap. 11. nomb. 19. p. 29. 11.

Fin du huitiéme Livre.

✥✥✥✥✥✥✥✥✥✥✥✥✥✥✥✥✥✥✥✥✥✥✥✥✥

SOMMAIRE DU IX. LIVRE.

IL juge à propos de ne quitter son exercice qu'aux vacances, qui étoient tout proches. Il les passe à la Campagne dans la maison de Verecundus, dont il rapporte la conversion & la mort, & ensuite celle de Nébride. Quelles furent ses occupations dans sa retraite, & ses sentimens de piété & de componction, en lisant les Pseaumes. Il retourne à Milan après les vacances ; & reçoit le Baptême avec Alipe, & son fils Adéodat, qui mourut bientôt après. Il part pour retourner en Afrique, avec quelques-uns de ses amis, & sa mere qu'il perd en chemin. Il touche quelque chose de la vie & des vertus de cette sainte femme, & rapporte un entretien qu'il eut avec elle à Ostie sur la félicité du Paradis ; & enfin sa mort arrivée peu de jours après l'année même du Baptême de saint Augustin.

LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE IX.

CHAPITRE PREMIER.

Il admire la bonté de Dieu, & la force de la grace dans le changement qu'elle avoit fait en lui. Par où Dieu déprenoit son cœur des plaisirs & des engagemens du monde.

1. GRACES à votre miséricorde, Seigneur, je puis donc vous dire avec le saint Roi David, qu'après m'avoir fait naître d'une de vos fidelles servantes, vous m'avez mis moi-même au nombre de ceux qui ne veulent vivre que pour vous servir; & il est bien juste qu'en reconnoissance de ce que vous avez brisé mes liens, je vous offre un sacrifice de louange. Que mon cœur & ma langue ne cessent donc jamais de vous louer, & que toutes les puissances de mon ame s'écrient, *Seigneur, qu'y a-t-il de semblable à vous?* Mais répondez-moi aussi de votre côté, & dites à mon ame, *Je suis ton salut.*

Ps. 115. 16. Ibid. 16. 17. Ps. 82. 2. Ps. 34. 3.

Qu'étois-je, & combien y avoit-il en moi de corruption & d'iniquité? combien y en avoit-il dans mes actions, dans mes paroles & dans ma volonté? Mais vous avez eu pitié de moi; & par un effet de votre bonté, de votre miséricorde & de votre toute-puissance, vous m'avez tiré de l'abyme de mort où j'étois plongé; & vous avez purgé mon cœur de ce cloaque d'impureté, dont il étoit rempli. Et par où avez-vous fait en moi cet heureux changement, sinon en faisant que je cessasse de vouloir ce que je voulois, & que je commençasse de vouloir ce que vous vouliez? Mais où étoit donc mon libre arbitre, durant tant d'années, Jesus-Christ mon Sau-

A quoi se réduit ce qu'on ap-

pelle conversion. veur, mon Rédempteur, & mon soutien ; & quelle est cette profondeur où il étoit comme enseveli, & d'où vous l'avez rappellé & retiré dans un moment, pour me faire subir votre joug si doux & si aimable ; & me faire porter votre fardeau si léger & si heureux? *Matth. 11. 29. 30.*

Ce que les pécheurs craignent comme quelque chose d'affreux devient leur plaisir dès qu'ils sont convertis. Combien trouvai-je tout d'un coup de douceur, à me servir de celles que j'avois cherchées jusqu'alors dans les amusemens & les niaiseries du siécle ? Car au lieu qu'un moment auparavant je mourois de peur de les perdre, je me faisois désormais un plaisir d'y renoncer & de les quitter; parce que vous les chassiez de mon cœur, souveraine douceur de nos ames, douceur solide & véritable, & que vous y entriez à leur place ; vous, ô mon Dieu, en qui l'on trouve,& des douceurs qui sont infiniment au-dessus de toutes les voluptés, mais que la chair & le sang ne sçauroient goûter, & une lumiere mille & mille fois plus brillante que toute autre lumiere, mais plus intime & plus cachée, que ce qui l'est le plus : & une grandeur qui passe sans proportion tout ce qu'on trouve de plus grand & de plus élevé dans le monde ; mais qui ne sçauroit être apperçue de ceux qui sont grands à leurs propres yeux.

Ce que Dieu est pour ceux qui sont à lui, & comment il faut être pour le goûter. Mon esprit étoit enfin affranchi des soins cuisans, à quoi sont exposés ceux qui cherchent des biens ou des honneurs, ou qui abymés dans le bourbier de la volupté, ne songent qu'à contenter l'ardeur de cette infame passion ; & tout mon plaisir étoit de m'entretenir avec vous, ô mon Dieu, en qui je trouvois désormis ma gloire, mes richesses, mes délices & mon salut.

CHAPITRE II.

Il juge à propos de continuer son exercice jusqu'aux vacances qui n'étoient pas loin. Ce qui lui fit prendre cette résolution.

2. JE résolus de cesser le trafic que j'avois fait jusqu'alors des adresses de l'éloquence, que je vendois à des jeunes gens qui ne pensant à rien moins qu'à s'instruire de votre sainte loi, & à s'établir dans la paix que l'on trouve en vous, & ne cherchant qu'à se rendre habiles dans l'art de déguiser la vérité, & à se dresser à cette sorte de milice qu'on exerce dans le barreau, venoient acheter de moi des armes à leur fureur. Mais comme il se rencontroit heureusement, qu'il

qu'il ne restoit que très-peu de jours, jusqu'aux vacances que l'on donne durant les vendanges, je crus, après avoir examiné les choses en votre présence, qu'il falloit avoir patience jusques-là; & le tems que les leçons ont accoutumé de cesser, me parut le plus propre pour me retirer d'une profession à quoi je renonçois pour jamais: ne voulant pas qu'il fût dit, qu'après avoir été racheté par vous, je me vendisse & m'asservisse moi-même à la cupidité des autres.

Mon plan n'étoit donc connu que de vous, & de ce que nous étions de gens qui vivions ensemble dans une amitié particuliere, & nous étions convenus de ne rien dire à personne; quoiqu'en même-tems que vous m'aviez mis dans la bouche le *Cantique* que chantent à la gloire de votre nom, ceux que vous faites *remonter* vers vous, du fond de cette *vallée de larmes* (a): vous m'eussiez aussi muni de *fléches aiguës* & de *charbons ardens*, contre ces *langues trompeuses*, qui sous prétexte de donner de bons conseils, & de porter au bien, en détournent; & qui n'ayant pour leurs amis qu'un amour tout terrestre & tout charnel, les empoisonnent & les perdent à force de les aimer.

Dieu ne se contente pas de nous guérir, il nous donne encore des préservatifs contre le mal.

3. Vous m'aviez percé le cœur des fléches de votre saint amour; & je portois vos paroles gravées dans le fond de mes entrailles. J'étois encore soutenu & animé par l'exemple de ces grands Saints, qui vous avoient servi si fidélement, depuis que vous les aviez fait passer des ténébres à la lumiere, & de la mort à la vie; & comme j'en étois plein, ils réveilloient mon ardeur, & me mettoient au-dessus de la paresse, & de tout ce qui auroit pu me redonner quelque pente vers les choses d'ici-bas. Ainsi le souffle de ces bouches trompeuses, auroit plûtôt augmenté mon ardeur, qu'il ne l'auroit éteinte. Mais enfin, comme il n'étoit pas possible, que la sainteté de votre nom étant comme elle est répandue par toute la terre, la résolution que j'avois prise ne trouvât des approbateurs, on auroit pu me soupçonner de vanité, si au lieu de laisser passer le peu de tems qui restoit jusqu'aux vacances, j'avois quitté tout d'un coup une profession qui m'exposoit à la vue de tout le monde; & on auroit peut-être

(a) C'est ce que signifie le mot de *Cedar*; car S. Augustin fait ici allusion au Pseaume 119. qui est le premier de ceux qui sont intitulés *Cantiques des degrés*, & sur-tout au 3. & au 4. Vers.

cru, que j'aurois voulu me faire remarquer, & faire parler de moi. Je crus donc qu'il n'étoit pas à propos de donner lieu de mal interpréter un dessein comme le mien; & d'exposer la pureté de mes intentions à la témérité des jugemens des hommes.

Rom. 14. 16.

J'avois encore d'ailleurs de quoi les en mettre à couvert: car le travail des Leçons que j'avois faites durant l'été, m'avoit tellement affoibli la poitrine, que j'avois peine à respirer, & que je ne pouvois plus me faire entendre de loin. Je sentois même des douleurs qui me faisoient craindre que le poumon ne fût attaqué; & cela m'avoit fait de la peine dans le commencement, voyant qu'il faudroit quitter mon exercice, ou tout-à-fait, ou pour un tems, jusqu'à ce que j'eusse rétabli mes forces & ma santé. Mais depuis que vous m'eûtes fait prendre une ferme résolution de renoncer à tout, pour n'avoir plus qu'à penser que vous êtes mon Dieu, vous sçavez que l'inquiétude où j'étois sur cela, se tourna en joie; & que je me trouvois heureux, d'avoir une excuse aussi légitime que celle-là, pour appaiser en quelque sorte ceux qui ne regardant que ce qui convenoit à leurs enfans, ne consentiroient pas volontiers que je quittasse mon emploi.

Heureuse résolution. Ps. 45. 11.

Cette joie me soutenoit en attendant que le tems qui restoit jusqu'aux vacances fût écoulé. Mais quoiqu'il ne fût que de vingt jours ou environ, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que j'allai jusqu'au bout, & comme la cupidité ne m'aidoit plus à porter un tel fardeau, j'en aurois été accablé, si la patience ne fût venue à mon secours.

Il n'y a que la cupidité qui nous empêche de sentir le poids des assujettissemens du monde.

Peut-être que quelques-uns de ceux qui vous servent, & que vous m'avez donnés pour freres, trouveront que je fis mal d'attendre, & que je ne devois pas paroître une seule fois dans la chaire du mensonge, depuis que vous m'eûtes mis dans le cœur le dessein de vous servir. Je ne veux point me défendre sur cela: peut-être que j'ai mal fait; mais votre infinie miséricorde ne m'a-t-elle pas pardonné ce péché-là, avec tant d'autres si horribles & si mortels, dont vous m'avez nettoyé dans les saintes eaux du Baptême?

Les Saints ne s'excusent pas volontiers.

CHAPITRE III.

Sentimens de Verecundus sur la conversion de Saint Augustin, bien différente de ceux de Nébride. Conversion & heureuse mort de l'un & de l'autre. Ce que Verecundus avoit fait pour lui.

5. VERECUNDUS étoit inconsolable de l'heureuse résolution que nous avions prise, voyant bien qu'il alloit nous perdre. Car il tenoit au siécle par de si grands engagemens, qu'il ne lui étoit pas possible de nous suivre dans le genre de vie que nous voulions mener. Mais le plus insupportable de tous étoit sa femme, quoiqu'elle fût Chrétienne. Pour lui il ne l'étoit pas encore; & il disoit même qu'il ne pouvoit se résoudre à embrasser notre sainte Religion, à moins d'y pouvoir vivre dans un entier dégagement de toutes choses; & c'est ce que l'état où il se trouvoit, ne lui permettoit pas.

Il faut mettre la main à l'œuvre dans quelque état que l'on soit.

Il avoit une maison à la campagne; & il eut l'honnêteté de nous l'offrir pour retraite, pendant que nous demeurions encore en ce pays-là. Vous ne manquerez pas, Seigneur, de le récompenser de cette bonne action à la résurrection des justes; puisqu'elle n'est qu'un accessoire du sort principal que vous lui avez déja payé (a). Car vous lui avez fait la grace de finir ses jours dans la communion de votre sainte Eglise; & quoiqu'il ne nous eût plus auprès de lui dans le tems de sa derniere maladie, qui le prit après notre départ, & lorsque nous étions déja à Rome, il demanda le Baptême, & se fit Chrétien. C'est une miséricorde, Seigneur, que vous nous avez faite aussi bien qu'à lui; & nous aurions été accablés de douleur, à la nouvelle de la mort d'un ami comme celui là, qui nous avoit témoigné tant de bonté, si nous n'avions pu le regarder comme étant du nombre de ceux qui vous appartiennent.

Conversion & mort de Verecundus.

Par où l'on connoit qu'on est à Dieu.

Nous en sommes, ô mon Dieu, grace à votre miséricorde; & nous en avons des marques certaines, par les consolations qu'il vous plaît de répandre dans nos ames, & par où vous nous encouragez tous les jours de plus en plus à vous servir. Vous êtes d'ailleurs fidéle dans vos promesses: ainsi nous ne sçaurions dou-

(a) Car tout le bien qu'un commencement de foi fait faire avant le Baptême, n'est à l'égard de cette plénitude de foi qu'on y reçoit, que comme l'*accessoire* à l'égard du *principal*.

ter, qu'en récompense du bien que Verecundus nous fit, en nous prêtant sa maison de *Cassy*, où nous goûtâmes un saint repos en vous, au sortir des agitations du siécle : vous ne lui fassiez part des délices éternelles de votre Paradis toujours verdoyant, puisque vous lui avez remis ses péchés sur la terre ; & qu'avant sa mort il a eu le bonheur de se voir au nombre de ceux qui habitent cette montagne fertile & délicieuse, Ps. 67.17. dont parle l'Ecriture, & qui n'est autre chose que votre sainte Eglise.

Mais au lieu que Verecundus s'affligeoit de notre sainte résolution, Nébride s'en réjouissoit avec nous. Il n'étoit pourtant pas encore Chrétien, & il avoit même eu le malheur de tomber dans cette erreur pernicieuse des Manichéens, que le corps de la vérité éternelle, Jesus-Christ votre Fils unique, n'avoit été qu'un corps phantastique, & non pas un véritable corps. Mais il l'avoit rejettée, & étoit revenu à lui ; & quoiqu'il n'eût encore reçu aucun des Sacremens de votre sainte Eglise, il s'appliquoit avec une ardeur incroyable à la recherche de la vérité. Aussi se fit-il Chrétien peu de tems après notre conversion & notre régénération par le saint Baptême ; & étant retourné chez lui en Afrique, il vous servoit dans la pratique de la continence & de la chasteté la plus parfaite lorsque vous le dégageâtes des liens du corps, après lui avoir fait la grace de rendre toute sa famille Chrétienne. Il est donc présentement vivant dans le *sein d'Abraham* : & quoi que ce puisse être, que ce que l'Ecriture appelle ainsi, c'est là qu'est mon cher Nébride, que vous avez honoré de la qualité de votre fils adoptif, après l'avoir affranchi de l'esclavage de l'erreur : car en quel autre lieu pourroit être une telle ame ? Il est donc vivant dans ce bienheureux séjour, sur quoi il me faisoit tant de questions, quelque peu capable que je fusse de les lui résoudre ; & au lieu qu'il étoit réduit à prêter l'oreille sur cela aux paroles de ma bouche, il jouit présentement, pour toute l'éternité, du bonheur d'approcher la sienne de vous, source éternelle de délices & de vérité, & de boire, selon toute l'étendue de son avidité & de sa capacité, les eaux célestes de la sagesse. Mais, quelque enivré qu'il en soit, je ne sçaurois croire qu'il m'oublie, puisque le Dieu dont il se remplit se souvient de moi.

Conversion de Nebride. *Sa sainteté.* *Sa mort.* *Luc. 16. 22.*

D'un côté donc, nous consolions Verecundus, qui

s'affligeoit, autant que l'amitié le lui pouvoit permettre, de ce que notre conversion alloit nous séparer de lui; & nous l'exhortions à embrasser votre sainte foi, & à se contenter de vous servir dans l'état du mariage, où il étoit engagé; & de l'autre, nous attendions que Nébride nous suivît, comme il ne tenoit qu'à lui; & qu'il fît ce qu'il étoit sur le point de faire.

Voilà où nous en étions, lorsqu'enfin nous nous trouvâmes au bout du peu de tems qui restoit jusqu'aux vacances; mais qui m'avoit paru si long, par l'impatience de me voir dans cet heureux loisir, où j'aurois toute liberté de vous chanter du fond de mon cœur, avec le saint Roi David : *Ce que je cherche, Seigneur, c'est la lumiere de votre visage; & je ne chercherai jamais que cela seul.* Ps. 26. 8.

CHAPITRE IV.

Les vacances étant arrivées il se retira à la campagne dans la maison de Verecundus. Quelles furent ses occupations dans ce lieu-là. Combien il y reçut de nouvelles graces. Quels étoient les mouvemens de son cœur, en lisant le quatriéme Pseaume. Il est guéri miraculeusement d'une cruelle douleur de dents.

7. ENFIN arriva le jour de me dégager actuellement de la profession que je faisois d'enseigner la Rhétorique, comme j'en étois déja dégagé dans le fond de mon cœur. J'eus donc la joie de m'en voir quitte : vous affranchîtes ma langue de cette servitude, dont vous aviez déja affranchi ma volonté, & je vous en bénissois dans cette maison de campagne, où je m'étois retiré avec tous ceux qui tenoient à moi par les liens du sang ou de l'amitié.

Ce qui fut mis par écrit, des entretiens que j'eus dans ce lieu-là sur diverses matiéres, ou avec moi-même, en votre présence (a), ou avec ceux de mes amis qui s'y étoient retirés avec moi; & les lettres que j'écrivis à Nébride, qui n'étoit pas avec nous

a *Les Saints craignent même de*

(a) Entre les Livres qu'il composa dans ce tems-là, & qui se trouvent dans le premier Tome de ses Ouvrages, il y en a qui sont des Dialogues, où il fait parler ceux qu'il avoit pour compagnons dans cette retraite, & d'autres où il parle avec sa raison, & par conséquent avec lui-même, comme les deux Livres de ses *Soliloques*.

trop bien écrire, tant ils sont en garde contre l'orgueil.

dans ce tems-là, font voir à quelles sortes d'études je m'occupois. Mais quoique toutes mes études eussent déja rapport à vous, ces premieres compositions se ressentent du faste de l'Ecole; & j'étois comme ceux qui s'étant mis hors d'haleine, à force de courir, soufflent encore quelque tems après qu'ils se sont arrêtés.

Que ne puis-je marquer ici en particulier toutes les graces que je reçus de vous dans cette retraite; & de combien d'aiguillons vous me fîtes sentir les pointes au-dedans de moi-même pour achever de me domter: par quels moyens vous sçutes abatre & applanir les hauteurs de mon esprit & de mes pensées, redresser ce qu'il y avoit de travers en moi, & adoucir ce qu'il y avoit encore d'âpre & de sauvage! Que ne puis-je faire entendre, de quelle maniere vous imprimâtes dans le cœur d'Alipe, qui étoit le frere du mien (a), le respect & l'amour de votre Fils unique, Jesus-Christ notre Sauveur, dont il ne pouvoit consentir, il n'y avoit pas long-tems, que je fisse entrer le nom dans mes ouvrages! Car il aimoit mieux qu'ils se ressentissent de la pompe du style de l'Ecole, que de la simplicité de celui de l'Evangile, qui n'est en comparaison de l'autre, que ce que sont des herbes rempantes, en comparaison des cédres les plus élevés. Mais vous avez enfin brisé ces cédres, & vous avez au contraire rendu célébre par toute la terre la vertu de ces herbes salutaires, qui sont un souverain antidote contre le venin des serpens.

La mémoire que j'ai conservée de tous ces bienfaits de votre miséricorde, m'y rappelle, & je trouverois une merveilleuse douceur à les déclarer ici en votre présence. Mais le tems me manqueroit, si je voulois en faire le détail, & la hâte que j'ai de venir aux principaux; ne me permet pas de m'arrêter aux autres.

Je n'étois encore que Catéchuméne, non plus qu'Alipe, lorsque nous nous retirâmes dans cette maison des champs avec ma mere, dont la tendresse pour moi étoit si grande, qu'elle ne lui permettoit pas de me quitter: mais qui dans un corps de femme portoit un cœur plein d'une foi, toute mâle, & d'une piété véritablement Chrétienne; & dont l'ame jouissoit d'une paix & d'une tranquillité digne de sa ver-

(a) La grace ayant, pour ainsi dire, enfanté tout à la fois, & de la même maniere, le cœur nouveau de l'un & de l'autre, comme on a vu au Chap. 12. du Liv. 8.

tu, & de la maturité de son âge. Je ne sçavois pas même encore ce que c'étoit que vous aimer, & comme on doit vous aimer.

8. Cependant, quels cris ne poussois-je point vers vous du fond de mon cœur, lorsque dans cet heureux loisir, je lisois les Pseaumes de David, ces divins Cantiques pleins de l'esprit de foi & de piété, & si propre à guérir de l'enflure de l'orgueil? Quelles ardeurs n'excitoit point en moi la lecture de ces admirables paroles, & combien aurois-je souhaité de pouvoir les faire entendre à toute la terre, pour abattre l'orgueil des enfans d'Adam? Mais ne les chante-t-on pas par toute la terre; & pourroit-on trouver dans l'Univers quelque recoin assez reculé, pour se dérober à votre chaleur?

Vertu des paroles sacrées de l'Ecriture.

Ps. 18. 7.

Quelle indignation ne sentois-je point contre les Manichéens? & en-même-tems quelle pitié ne me faisoit point l'aveuglement qui leur cache des Mysteres & des remedes si divins, & qui leur fait même tourner leur fureur, comme des insensés & des phrénétiques contre ce baûme céleste, qui pourroit guérir toutes les plaies de leurs ames? J'aurois souhaité qu'ils eussent été quelque part à portée de me voir & de m'entendre, sans que j'en eusse rien sçu, pendant que je lisois le Pseaume quatriéme, dont voici les premieres paroles, O *mon Dieu, source de tout ce qu'il y a en moi de justice, vous m'avez exaucé, lorsque je vous ai invoqué; & vous m'avez tiré de l'affliction. Ayez pitié de moi, & daignez exaucer ma priere.* J'aurois voulu qu'ils eussent pu voir quels mouvemens ce divin Cantique excita en moi, lorsque je le lisois dans le repos de ma retraite, & qu'ils eussent entendu ce qu'il fit sortir de mon cœur. Mais comme je viens de dire, il auroit fallu qu'ils m'eussent entendu sans que j'en eusse rien sçu, autrement, ils auroient pu croire que je n'aurois parlé de la sorte, qu'à cause d'eux; & moi-même, je n'aurois ni dit les mêmes choses, ni parlé de la même maniere, si j'avois cru être vu & entendu de quelqu'un. Et quand j'aurois dit les mêmes choses devant eux, ils ne les auroient jamais prises pour ce qu'elles étoient, c'est-à-dire, pour une expression fidelle & sincere des sentimens de mon cœur, qui parloit à lui-même & pour lui-même, en votre présence.

Ps. 4. 2.

9. Je frémissois de crainte, à ces paroles que votre Saint Esprit nous adresse dans la suite de ce Pseaume;

Pf. 4. 3. *Enfans des hommes, jusques à quand votre cœur sera-t-il appesanti comme il est? pourquoi aimez-vous ce qui n'est que vanité? pourquoi cherchez-vous ce qui n'est que mensonge & illusion?* Car qu'avois-je fait toute ma vie qu'*aimer* & rechercher ce qui n'est que *mensonge & vanité?* Mais aussi, quand je venois à penser, que *vous avez rendu admirable le nom de votre Saint*, comme le Prophéte ajoute la considération de ce grand ouvrage de votre miséricorde me remplissoit de votre espérance, & me faisoit tressaillir de joie. Et par où aviez-vous *rendu admirable* le nom de votre Fils, sinon en le ressuscitant d'entre les morts, & en le faisant monter au Ciel, & asseoir à votre droite, afin que delà il envoyât, selon sa promesse, *l'esprit Consolateur*, l'Esprit de vérité? Il l'avoit déja envoyé, ce divin esprit: mais je ne le sçavois pas (a). Il l'avoit envoyé, parce qu'il étoit déja glorifié par sa Résurrection & son Ascension: car jusques alors le Saint Esprit n'avoit pas encore été donné; parce que Jesus-Christ n'avoit pas encore été glorifié.

Ibid. 4.

Fondement de l'espérance des fidéles.

Marc. 16. 19.

a

Jean. 7. 39.

Pf. 4. 3. 4. *Jusques à quand votre cœur sera-t-il donc appesanti comme il est?* s'écrie le Prophéte: *Pourquoi aimez-vous & recherchez-vous ce qui n'est que mensonge & vanité? Sçachez que le Seigneur a rendu admirable le nom de son Saint.* Quand il nous dit, *jusques à quand?* c'est pour nous reprocher l'appesantissement de cœur qui nous tient attachés à ce qui n'est que *mensonge & vanité*; & quand il nous dit, *Sçachez*; c'est pour nous reprocher notre aveuglement & notre ignorance. Comment aurois-je donc pu ne pas frémir de crainte à ces paroles, moi qui me trouvois au nombre de ceux à qui elles s'adressent, puisque j'avois passé ma vie dans l'erreur & dans l'aveuglement, & que je n'avois fait qu'*aimer* & rechercher ce qui n'est que *mensonge & vanité!* Car qu'y avoit-il, que *mensonge & vanité*, dans ces folles imaginations dont j'avois été rempli durant tant d'années, & que j'avois prises pour la vérité?

Il n'auroit fallu que voir mes yeux, pour appercevoir tous ces mouvemens de mon cœur; mais ils

(a) C'est-à-dire dans le tems qu'il étoit encore Manichéen. Car Manichée se donnoit pour le S. Esprit, & ses Sectateurs croyoient que la promesse que Jesus-Christ avoit faite d'envoyer ce divin Esprit, n'avoit été accompli qu'à la naissance de cet Imposteur.

éclatoient

éclatoient encore par ma bouche; & la douleur qu'excitoit en moi le souvenir de mon égarement, en faisoit sortir les choses du monde les plus fortes & les plus touchantes. Plût à Dieu qu'elles eussent été entendues de ceux qui persistent encore à n'aimer & à ne rechercher que ce qui n'est que *mensonge & vanité!* Peut-être qu'ils en auroient été touchés; & que rejettant ce poison, qui donne la mort à leurs ames, & venant à implorer votre miséricorde, par des cris de douleur & de componction, vous auriez daigné les exaucer, en considération de la mort que notre Intercesseur auprès de vous a bien voulu souffrir pour nous; & qui est une mort réelle & véritable; & non pas une mort phantastique & illusoire, comme ces hérétiques le prétendent (a). a

10. Enfin, quand je vins à ces autres paroles, *Entrez en colere contre vous-même, & prenez-garde de ne plus pécher*, quels mouvemens n'exciterent-elles point en moi, à qui votre grace avoit déja appris à *entrer en colere* contre moi-même de mes péchés passés, pour ne plus pécher à l'avenir? Et qu'y avoit-il de plus juste que cette colére? puisque j'étois moi-même l'auteur de mon péché: & non pas je ne sçais quelle autre nature de *la race des ténébres*, selon la folle imagination de ces Hérétiques, qui sur ce vain prétexte *n'entrent point en colere contre eux-mêmes*; & ne font par conséquent que s'amasser *un trésor de colere*, pour le jour de la colere, & de la manifestation du juste jugement de Dieu. Ps. 4. 5. Rom. 2. 5.

Caractere de ceux qui sont véritablement à Dieu.

J'étois enfin parvenu à ne plus faire mon bonheur & ma joie d'aucun de ces biens extérieurs que la lumiere du soleil matériel nous rend visibles; & à comprendre, que TOUS ceux qui cherchent leur plaisir dans les choses extérieures, ne font que se dissiper & se perdre. Ils se jettent avec ardeur sur tout ce qui touche les sens: mais comme ce sont choses que le tems emporte, tout leur recours, dans la faim qui les dévore, est de repasser sans cesse les images qui leur en restent, & qui sont comme des viandes en peinture, dont ils croient se nourrir, & qu'ils ne font que lécher. O, s'ils pouvoient sentir leur inanition, & se dire enfin à eux-mêmes: *Qui sera-ce qui nous montrera le vrai bien?* & qu'ils daignassent nous écouter, lorsque nous leur répondrions avec le Prophéte: *Ce qui nous éclaire, c'est une impression de la lumiere*

Effets des plaisirs sensibles, dans ceux qui s'y abandonnent.

Ce qui se passe dans ceux qui sont possédés de l'amour des plaisirs

(a) Voyez le commencement du Chap. 9. du Liv. 5.

passagers. rejaillit *du visage du Seigneur !* Car ce n'est pas nous
Jean. 1. 9. qui sommes cette *lumiere* dont tout homme qui vient
a au monde est éclairé. (a) C'est vous qui nous éclai-
Eph. 5. 8. rez, afin que de *ténébres* que nous sommes par nous-
mêmes, nous devenions *lumiere* par votre grace. O,
b s'ils pouvoient voir le bien éternel (b) & tout in-
c térieur (c) ! Je l'avois déja entrevu (d) ; & c'est ce
d qui me faisoit frémir de douleur de ne pouvoir le
leur montrer. Mais cela n'est pas possible, non pas
Ps. 4. 7. même quand ils viendroient enfin à me dire, *Qui se-
ra-ce qui montrera le vrai bien ?* & qu'ils m'apporte-
roient leur cœur prêt à écouter tout ce que j'aurois à
leur dire. Car LEUR COEUR est tout dans leurs yeux ;
e (e) & ON EST hors de vous, lorsque le cœur est ainsi
répandu dans les choses extérieures.

Pour moi, j'avois déja goûté quelque chose de la douceur que l'on trouve en vous, & où l'avois-je goûtée sinon dans ce réduit intérieur, où j'étois *entré en colere contre moi-même* (f) ; & où touché d'une vive componction, je vous avois fait un sacrifice de tous les sentimens du vieil homme (g), & vous avois offert les prémices du renouvellement de mon cœur, que votre miséricorde a commencé, & dont je n'attends l'accomplissement que d'elle-seule ? C'étoit donc là, c'étoit *dans le fond de mon cœur*, que vous aviez *répandu cette joie*, dont parle le Prophéte ; & les exclamations qui m'échapoient, en lisant ces divines paroles, n'étoient que l'expression de ce qu'elles me faisoient sentir au-dedans ; & qui m'avoient
Vers. 8. mis au point de ne plus chercher ce *froment*, ce *vin*,

(a) Contre les Manichéens, qui vouloient que l'ame de l'homme fût de la substance même de Dieu.

(b) *Eternel* en cet endroit signifie stable, inamissible, toujours égal à lui-même, inaltérable, incorruptible ; au lieu que tous les autres biens sont passagers, fragiles, inconstans, & sujets à la corruption.

(c) C'est-à-dire, qui ne se peut trouver ni goûter que dans le fond du cœur : & dont par conséquent tous ceux qui se répandent hors d'eux-mêmes sont exclus.

(d) Comme il le rapporte au Chap. 17. du Livre 7.

(e) C'est-à-dire, dans les objets qui touchent les yeux & les autres sens. Car, comme on a vû en plusieurs endroits, les Manichéens ne pouvoient rien concevoir que de corporel & de sensible.

(f) Ceci a rapport à ce qu'il a dit au Chap. 7. du Liv. 8. de la colere où il entra contre lui-même, après ce qu'il avoit appris de Pontitien.

(g) Dans l'heureux moment de sa pleine & entiere conversion, dont on a vû l'Histoire au Chap. 12. du Liv. 8.

& cette *huile*, dont le Prophéte parle, vers la fin du même Pseaume; c'est-à-dire, toute cette multiplicité de biens périssables, dans la jouissance desquels les hommes coulent le tems, sans prendre garde qu'ils coulent eux-mêmes avec le tems. Car J'AVOIS trouvé dans la simplicité du bien éternel, une autre sorte de *froment*, de *vin* & d'*huile*, bien au-dessus de tout ce que la terre produit. *Ce qui chasse de notre cœur l'amour des biens de la terre.*

11. Et quand je vins au verset suivant, ce fut alors que je me sentis transporté d'admiration & de joie; & je ne pus m'empêcher d'éclater & de m'écrier : Quoi, *j'entrerai dans la paix, cette heureuse paix qui se trouve dans celui qui est ! Ce sera en lui que je me reposerai éternellement, & que je goûterai les douceurs d'un sommeil délicieux!* Car quand la mort sera *engloutie par une parfaite victoire* (a), pour user des termes de votre Apôtre, il n'y aura plus rien qui nous trouble, & qui nous fasse aucune peine. C'est vous, ô mon Dieu, qui êtes cet *être* par excellence, en qui il n'y a jamais aucune sorte de changement; & C'EST EN VOUS que l'on trouve cette *paix* ineffable, & cet heureux *sommeil*, qui fait oublier toutes les agitations & toutes les peines à quoi l'on est exposé durant cette vie. *Aussi n'y a-t-il que vous qui m'ayez établi dans l'espérance qui me soutient.* Et cette espérance est *unique*, dit le Prophéte, c'est-à-dire, QU'ELLE ne se propose aucun de ces biens qui sont quelque autre chose que vous, & qu'elle n'a que vous seul pour objet. Ps. 4. 9. I. Cor. 15. 54. Ps. 4. 10.

Voilà quels étoient les mouvemens, dont je me sentois transporté, en lisant cet admirable Cantique, & qui étoient accompagnés d'une douleur secrette, de pouvoir ébranler les oreilles sourdes de ces malheureux, qui sont dans l'état de mort, d'où vous m'aviez tiré. Car j'avois été comme eux : j'avois été de ces pestes, de ces chiens, qui dans le transport de la rage qui les posséde & qui les aveugle, aboient contre ces divins livres, d'où il distille un miel céleste, & qui brillent des clartés de votre lumiere éternelle; & c'est ce qui me donnoit d'autant plus d'indignation contre ces malheureux, qui persistent

(a) C'est-à-dire, quand Dieu aura achevé de détruire l'impression du péché en nous, qui consiste dans l'aveuglement de l'esprit & la corruption du cœur, dont il subsiste toujours quelque chose dans les plus grands Saints même, jusques à ce que la mort les dépouille de cette *chair de péché*.

encore dans la haine qu'ils ont pour vos saintes Ecritures (a).

12. Je n'aurois jamais fait, si je voulois rappeller la mémoire de tout ce que vous fîtes en moi, dans ces jours de repos, que je passai à la campagne durant les vacances. Mais je ne puis oublier, ni m'empêcher de marquer ici, le coups de verge dont il vous plût de me châtier dans ce tems-là, & la promptitude du secours que je trouvai dans vôtre miséricorde. Vous m'aviez envoyé un violent mal de dents, & dans l'extrémité de la douleur, ne sçachant plus de quel côté me tourner, il me vint dans l'esprit de demander les prieres de tous ceux de mes amis qui se trouverent auprès de moi ; afin qu'il vous plût de me soulager, ô mon Dieu, seul Auteur de la santé du corps, aussi bien que celle de l'ame. Comme le mal étoit à un excès, qui ne me laissoit pas même la liberté de parler, j'écrivis sur des tablettes ce que je desirois d'eux, & le leur donnai à lire. Nous n'eûmes donc pas plûtôt mis les genoux à terre pour implorer par nos prieres le secours de votre miséricorde, que ma douleur s'évanouit : mais quelle douleur, & avec quelle promptitude s'évanouit-elle ! Je ne fus jamais si épouvanté, je l'avoue : car je n'avois jamais éprouvé rien de semblable Cet effet si peu naturel grava dans mon cœur plus profondément que jamais, le souverain pouvoir que vous avez sur toutes choses ; me donna lieu de chanter les louanges de votre saint nom, avec de grands sentimens de joie & de foi. Mais c'étoit cette foi même qui me tenoit dans l'inquiétude où j'étois des péchés de ma vie passée : car vous ne me les aviez pas encore remis par la grace du saint Baptême.

Guérison miraculeuse.

(a) Le Latin porte, *& super inimicis scriptura hujus tabescebam, quando recordabar omnia dierum illorum feriatorum.*

12. *Sed nec oblitùs sum, &c.* Mais il faut lire, *& super inimicis scriptura hujus tabescebam.*

12. *Quando recordabor omnia dierum illorum feriatorum ? Sed nec oblitus sum, &c* Le sens le demande visiblement : & c'est ce que portent trois anciens Manuscrits des plus authentiques, qu'on a consultés depuis l'impression du Texte Latin.



CHAPITRE V.

Il déclare à ceux de Milan, qu'il n'étoit plus en état de continuer son exercice. Il commence à lire le Prophéte Isaïe par l'avis de saint Ambroise; & voyant qu'il ne l'entendoit pas, il quitte cette lecture pour un tems.

13. La fin des vacances étant arrivée, je fis sçavoir à ceux de Milan, qu'ils pouvoient se pourvoir d'un autre Professeur de Rhétorique, parce que j'avois résolu de me retirer, pour ne plus penser qu'à vous servir; & que d'ailleurs j'avois un mal de poitrine, & une difficulté de respirer, qui ne me permettoit pas de continuer ce travail-là. J'écrivois aussi au saint Prélat Ambroise, pour lui faire connoître mes égaremens passés, & ma disposition présente; & pour lui demander ce qu'il jugeoit à propos que je lusse de vos saintes Ecritures, pour me préparer à une aussi grande grace, que celle que je me proposois de recevoir. Il me conseilla de lire le Prophéte Isaïe, & ce fut, autant que j'en puis juger, parce que ce saint Prophéte est celui de tous qui parle le plus clairement des mysteres de l'Evangile, & de la vocation des Gentils. Je me mis donc à le lire; mais voyant dès l'entrée que je n'y entendois rien, & ne doutant point qu'il ne fût par tout aussi obscur, je le laissai: me réservant à y revenir, quand je serois un peu plus avancé, & plus accoutumé au langage de vos saintes Eeritures.

CHAPITRE VI.

Il reçoit le Baptême avec Alipe & son fils Adéodat. Grandeur de l'esprit de cet Enfant. Combien S. Augustin se sentoit attendri au chant des Pseaumes.

14. Ensuite, le tems de me faire inscrire sur le catalogue de ceux qui demandoient le Baptême étant venu, nous retournâmes à Milan. Alipe voulut renaître en vous en même-tems que moi. Aussi étoit-il déja rempli de l'humilité nécessaire pour participer à vos Sacremens; & d'ailleurs appliqué à tenir son corps en servitude, avec un courage qui ne trouvoit rien de trop dur, & qui alloit jusqu'à le faire marcher pieds nuds par les chemins glacés du Milanois. *Dispositions nécessaires pour participer aux Sacremens.*

Excellentes qualités d'Adéodat.

Comment les Saints regardent tous les avantages de la nature, & tout ce qu'ils font de bien.

Nous nous associâmes le jeune Adéodat, mon fils naturel, dont la naissance étoit le fruit de mon péché; mais que vous n'aviez pas laissé de faire naître avec d'excellentes qualités. Il n'avoit alors qu'environ quinze ans : mais il étoit déja par les lumieres de l'esprit, au-dessus de bien de gens, qui avoient par-dessus lui la maturité de l'âge, & beaucoup de connoissances acquises. Quand je parle des avantages de son naturel, ce sont vos dons & vos bienfaits que je publie : & c'est vous que je loue, ô mon Dieu, Créateur de toutes choses, qui sçavez tirer du bien de nos crimes les plus honteux. Car il n'y avoit rien de moi dans cet enfant que mon péché; & si j'avois eu soin de l'élever dans votre crainte, & de l'instruire de vos préceptes, c'est vous seul qui m'en aviez inspiré le dessein. Ce sont donc les dons de votre liberalité que je publie, quand je parle de ce qu'il y avoit de bon en lui. C'est lui qui parle avec moi, dans un de mes dialogues, intitulé du Maître (a); & vous sçavez, Seigneur, que tout ce que je lui fais dire dans cet ouvrage est de lui, quoiqu'il n'eût encore que seize ans. J'ai même vu de cet enfant des choses encore plus admirables : la grandeur de cet esprit-là m'épouvantoit; & quel autre ouvrier que vous, peut faire de si merveilleux ouvrages.

Mais vous l'ôtâtes du monde bientôt après son Baptême, & c'est ce qui fait que le souvenir que j'ai de lui, n'est mêlé d'aucune crainte; puisque vous lui avez pardonné les péchés de son enfance & de sa jeunesse, & que vous l'avez préservé de ceux où il auroit pu tomber dans un âge plus avancé.

S. Augustin reçoit le Baptême.

Nous nous l'associâmes donc, pour le faire renaître avec nous à la vie de la grace, selon laquelle nous étions tous de même âge; & pour continuer de l'élever dans la pratique des saintes régles de votre Evangile; & enfin nous reçumes le saint Baptême, & nous fûmes délivrés de l'inquiétude où le souvenir des péchés de notre vie passée nous avoit tenus jusques-là.

Digne occupation d'un Chrétien.

Les Saints ont leurs plaisirs;

Je ne pouvois me lasser dans ces premiers tems, de considérer la profondeur de vos conseils, dans ce que vous avez fait pour le salut des hommes; & la vue de ces merveilles remplissoit mon cœur d'une douceur incroyable. Combien le chant des Hymnes & des Pseaumes, que l'on chantoit dans votre Eglise,

(a) Ce Livre est dans le premier Tome des œuvres de Saint Augustin.

me faisoit-il répandre de larmes ; & combien étois-je vivement touché, d'entendre retentir vos louanges dans la bouche des fidéles ! Car à mesure que ces divines paroles frapoient mes oreilles, les vérités qu'elles expriment s'insinuoient dans mon cœur ; & l'ardeur des sentimens de piété qu'elles y excitoient, faisoient couler de mes yeux une grande abondance de larmes : mais de larmes délicieuses, & qui faisoient alors le plus grand plaisir de ma vie.

& ce n'est que faute de les connoître que l'on craint de se donner à Dieu.

CHAPITRE VII.

Ce qui avoit donné lieu à l'institution de la Psalmodie dans l'Eglise de Milan. Découverte miraculeuse des corps des saints Martyrs Gervais & Prothais. Miracles qui se firent dans le tems de la cérémonie de leur Translation.

15. CETTE pratique si consolante & si édifiante ; à quoi les fidéles de Milan, unissant leurs cœurs aussi bien que leurs voix, se portoient avec beaucoup de zéle, n'étoit pas fort ancienne dans cette Eglise, & il n'y avoit guéres plus d'un an qu'elle y étoit établie : voici quelle en avoit été l'occasion.

L'Impératrice Justine, mere du jeune Empereur Valentinien (a), persécutant votre saint Prêtre Ambroise, par le transport d'un faux zéle pour l'hérésie Arrienne, dont elle s'étoit laissé prévenir (b), il avoit été obligé de se retirer dans son Eglise. Son peuple, dont il étoit chérement aimé, & qui avoit beaucoup de Religion, se tenoit auprès de lui, prêt de mourir avec son Evêque. Ma mere, votre fidelle servante, plus touchée que personne du péril où elle voyoit ce saint homme, s'y tenoit aussi sans en partir, toujours des premieres aux saints exercices des veilles & de la priere, & n'ayant de vie que pour cela. Moi-même, quoique je n'eusse point encore une certaine chaleur, que donne sur pareilles choses le feu de votre Saint Esprit, je ne laissois pas de me ressentir du trouble & de la consternation où étoit toute la ville. Comme donc les choses tiroient en longueur, & qu'on craignoit que ce peuple retiré dans l'Eglise ne

(a) Qui étoit alors à Milan, avec toute sa Cour ; comme nous l'apprenons de Possidius dans la vie de S. Augustin, Chap. 1. & de S. Augustin même, au Livre 22. de la Cité de Dieu, Chap. 8.

(b) S. Ambroise avoit refusé à l'Impératrice une Eglise pour les Arriens ; & c'étoit ce qui l'avoit animée contre lui.

Etablissement & origine de la Psalmodie dans l'Occident. succombât enfin à l'ennui, on eut recours au chant des Pseaumes que l'on établit suivant la pratique des Eglises de l'Orient ; & depuis ce tems-là, cette sainte Institution a toujours subsisté dans l'Eglise de Milan ; & presque toutes les Eglises du monde l'observent présentement à son exemple.

16. Ce fut dans ce même tems, que vous fîtes connoître par révélation à ce saint Evêque le lieu où reposoient les corps des saints Martyrs Gervais & Prothais, & qui n'étoit connu que de vous. Vous les teniez-là comme en dépôt, & vous les y aviez conservés en leur entier depuis tant d'années ; vous réservant de les en tirer quand il seroit tems ; & voulant faire servir cette découverte, à réprimer une fureur, qui n'étoit que la fureur d'une femme, mais d'une femme assise sur le Thrône. Car il se fit plusieurs miracles, lorsqu'après les avoir découverts & tirés de terre, on les portoit à la grande Eglise, avec tout l'honneur qui leur étoit dû. Et non seulement des possédés furent délivrés des démons qui les tourmentoient, & qui ne pouvoient s'empêcher, en les quittant, de confesser la puissance de votre saint Nom ; mais où encore un aveugle recouvra la vue.

Combien la vénération des Reliques est ancienne dans l'Eglise.

Miracle signalé. C'étoit un homme de Milan même, aveugle depuis plusieurs années, & connu de toute la ville. Comme il s'apperçut du bruit qui se faisoit parmi le peuple, & qui marquoit quelque sujet extraordinaire de joie, il demanda ce que c'étoit. On le lui dit ; & aussi-tôt il se fit mener où étoient les corps de ces *Ps. 115. 15.* saints Martyrs, dont la mort a été si précieuse devant vous ; & il n'eut pas plûtôt porté sur ses yeux un linge, qu'on lui permit de faire toucher au brancard qui le soutenoit, que la vue lui fut rendue. Le bruit de ces Miracles se répandit incontinent, & fit retentir vos louanges de toutes parts : & s'il ne ramena pas à la Foi Orthodoxe cette Princesse, si animée contre le bienheureux Ambroise, au moins il modéra sa fureur, & fit cesser la persécution qu'elle lui faisoit. Beni soyez vous, ô mon Dieu, de ce que vous m'avez rappellé la mémoire d'un si grand événement, que j'avois oublié de marquer en son lieu ; & de ce que vous me l'avez fait déclarer ici à la gloire de votre Nom.

Cant. 1. 3. Ces merveilles de votre toutepuissance étoient comme l'odeur de vos parfums, qui auroient dû me faire courir vers vous dès ce moment. Cependant, je demeurai sans mouvement dans ce tems-là ; & le sou-

venir de cette dureté de mon cœur rendoit encore plus abondantes ces larmes que je versois après mon Baptême, au chant des Hymnes & des Pseaumes, qui me faisoit goûter avec une merveilleuse douceur, le bonheur après quoi j'avois soupiré si long-tems, de respirer l'air si doux & si salutaire de votre connoissance & de votre amour; autant qu'on peut le respirer dans une maison de chaume & de boue, comme est celle que nous habitons.

CHAPITRE VIII.

Evode s'associe à S. Augustin, & à ses autres amis. Ils prennent résolution de retourner en Afrique, & se rendent à Ostie pour s'embarquer. Naissance & éducation de sainte Monique. Par où elle étoit devenue sujette au vin dans sa jeunesse. Comment Dieu la guérit de ce vice-là.

17. VOus inspirâtes à Evode de se joindre à notre petite troupe, & de venir demeurer avec nous. Car c'est vous qui faites que ceux que vous avez unis de sentimens, sont bienaises de s'unir encore d'une autre maniere, & de n'avoir qu'un même toit. *Ps. 67. 7.*

C'étoit un jeune homme de la même ville dont nous étions Alipe & moi. Il avoit été quelque tems attaché à la Cour, en qualité d'Agent des affaires de l'Empereur: mais il s'étoit converti à vous, & avoit même été baptisé avant nous; & s'étant retiré du service des Princes de la terre, il ne pensoit plus qu'à servir le Roi du Ciel. *Quel étoit Evode.*

Nous vivions donc tous ensemble, bien résolus de ne nous point séparer & de demeurer unis dans les bons desseins que vous nous aviez inspirés. Nous n'en étions plus qu'à voir où nous pourrions être le mieux pour vous bien servir: & après y avoir bien pensé, nous résolûmes de retourner en Afrique, & nous étions déja à Ostie, lorsque ma mere mourut.

L'envie que j'ai d'avancer, me fait passer quantité de choses. Je vous en benis pourtant en moi-même: recevez, ô mon Dieu, le sacrifice de louanges & d'actions de grace, que je vous offre sur cela dans le secret de mon cœur. Mais je ne sçaurois omettre ce que ma mémoire me fournit, sur le sujet de cette personne, qui vous a si fidélement servi; & qui après m'avoir porté dans son sein, pour me communiquer la vie temporelle, m'avoit porté

dans son cœur, pour me procurer l'éternelle.

Tout bien vient de Dieu, & c'est une vérité que les Saints ne perdent jamais de vue.

Les choses que j'ai à dire sur ce sujet, ne venoient pas d'elle: c'étoient vos dons & vos faveurs, ô mon Dieu; car elle ne s'étoit pas faite elle-même, & elle n'avoit non plus de part à son éducation qu'à sa naissance. C'est vous qui l'aviez formée; & ceux qui la mirent au monde, ne sçavoient pas ce qu'elle devoit être; & si après avoir eu l'avantage d'être née dans une famille Chrétienne, & qui par le réglement de ses mœurs faisoit honneur à votre Eglise, elle avoit encore eu celui d'être élevée dans votre crainte; c'étoit par un effet de la protection de votre Fils unique, Jesus-Christ notre Sauveur, & de ses soins pleins de miséricordes, avec lesquels il veille sur ceux qui lui appartiennent.

Mais elle ne se louoit pas encore tant des soins de sa mere pour son éducation, que de ceux d'une certaine vieille servante, qui étoit dans la maison depuis si long-tems, qu'elle étoit déja grande, que le pere de ma mere n'étoit encore que petit enfant; & qu'elle l'avoit porté plusieurs fois sur ses épaules, comme on voit que font ces jeunes filles que l'on met quelquefois auprès des enfans. Cette raison jointe à celle de son grand âge & de sa vertu, faisoit qu'elle étoit fort considérée dans une maison aussi Chrétienne que celle-là: & que ses Maîtres lui avoient même donné la conduite de leurs filles. C'est de quoi elle s'acquittoit avec tout le soin possible; & si d'un côté elle les instruisoit avec beaucoup de circonspection & d'égard à ce que la foiblesse de leur âge pouvoit porter; elle ne manquoit pas aussi de les tenir de court, avec une sainte sévérité sur toutes les choses où il falloit être ferme.

L'éducation des Enfans demande un juste tempérament entre la sévérité & l'indulgence.

Cela alloit à tel point, que quelque soif qu'elles eussent hors des heures des repas, qu'elles prenoient avec le pere & la mere, qui se passoient avec beaucoup de frugalité, elle ne leur permettoit pas de boire, quand ce n'auroit été que de l'eau, voyant bien où cela les auroit pu mener, & elle leur disoit avec beaucoup de raison & de sagesse: « Vous ne buvez que » de l'eau présentement, parce que le vin n'est pas en » votre disposition: mais lorsque vous serez mariées » & que vous vous verrez maîtresses de la cave, » l'eau vous paroîtra bien fade, & l'habitude de boi» re hors des repas ira son chemin. » Ainsi employant tout à la fois la raison & l'autorité, elle

Les conséquences des moindres mauvaises habitudes vont loin.

réprimoit les mouvemens de cet âge, où l'on est si peu capable de se conduire, & apprenoit à ces jeunes filles à faire céder leur soif aux régles de la tempérance, & à s'interdire jusqu'à la liberté de desirer ce que la bienséance ne permet pas.

18. Mais malgré toutes ces précautions, ma mere s'étoit peu à peu accoutumée à aimer le vin, à ce qu'elle me contoit elle-même. C'étoit elle qu'on envoyoit à la cave, comme la plus sobre de toutes: & après qu'elle avoit puisé dans la cuve, elle portoit le vaisseau à la bouche, avant de verser le vin dans la bouteille, & en avaloit seulement quelques gouttes: car elle avoit une aversion naturelle pour le vin qui ne lui permettoit pas d'en prendre davantage. Ainsi, ce qu'elle en faisoit ne venoit pas d'aucune pente qu'elle eût pour l'ivrognerie; & ce n'étoit que l'effet de certains bouillons de jeunesse qui emportent les enfans, & que ceux qui ont soin d'eux ne manquent pas de réprimer de toute leur force. Cependant, au lieu qu'au commencement elle n'avaloit que quelques gouttes de vin, elle en prenoit chaque jour un peu davantage; & comme ceux qui négligent les petites fautes, tombent peu à peu dans les plus grandes, elle se trouva à la fin aimant le vin, & elle le buvoit à pleines tasses. Qu'avoit donc gagné la vieille gouvernante, avec toutes ses précautions & toutes ses remontrances? Et de quelle utilité pourroient être toutes ces sortes de choses, pour la guérison de nos maladies cachées, si vous n'y mettiez la main, souverain médecin de nos ames, & si vous n'y appliquiez vos remédes? aussi operâtes-vous à la guérison de celle-ci, dans l'absence du pere & de la mere, & de ceux qui avoient soin de son éducation. Car vous êtes toujours présent à tout, parce que c'est vous qui nous avez créés; & comme vous nous avez appellés à vous, vous faites contribuer au salut de nos ames le mal même que font les méchans (a). Qu'employâtes-vous donc, pour rendre la santé à celle-ci? Une injure vive & piquante, qui fut comme un instrument tranchant, que vous tirâtes de vos magasins; & par lequel vous arrêtâtes tout d'un coup le cours de cette gangréne.

Par combien peu de choses les mauvaises habitudes prennent naissance.

Eccl. 19. 1.

Tous nos soins sont bien peu de chose, si Dieu n'agit.

Dieu met tout en œuvre pour le bien de ceux qu'il aime.

Car un jour qu'elle se trouva seule avec une servante, qui l'accompagnoit d'ordinaire, quand elle

Ce qui ne feroit qu'irriter.

(a) On a lu ici *Præposteros* au lieu de *præpositos*, qui n'a point de sens; & il est clair que c'est ainsi qu'il faut lire.

Sans le secours de Dieu, corrige & redresse quand il lui plaît. alloit à la cave, étant entrées en querelle l'une avec l'autre, comme il arrive souvent dans les maisons, entre les enfans & les valets, cette servante lui reprocha sa turpitude d'une maniere cruelle, & l'appella *ivrognesse*. Ce seul mot fut comme un coup d'aiguillon, qui lui fit ouvrir les yeux; & voyant combien le vice qu'on lui reprochoit étoit honteux, elle se condamna elle-même sur le champ, & s'en défit pour jamais.

La même chose est un bien par l'usage que Dieu en sçait faire, & un mal à l'égard de celui qui l'a fait. C'est ainsi, QU'AU LIEU que nos amis nous corrompent & nous perdent quand ils nous flatent, ceux qui nous haïssent nous redressent quelquefois, par les injures même que la colere fait sortir de leur bouche. Mais vous ne mettez sur leur compte que leur mauvaise intention, & non pas le bien que vous en tirez. Cette servante ne pensoit qu'à faire dépit à sa jeune Maîtresse, & non pas à la corriger; & si elle ne lui fit ce reproche que seule à seule, ce fut, ou parce qu'il ne se trouva personne dans le tems & dans le lieu où elles se querellerent; ou parce que si elle le lui avoit fait devant le monde, elle auroit couru risque d'être châtiée elle-même, pour n'avoir pas averti plûtôt de ce qui se passoit. *Les yeux de la foi voient l'ordre de Dieu en tout.* Mais vous, Seigneur, qui présidez à tout ce qui se passe dans le ciel & sur la terre, & dont la sagesse sçait faire servir à ses desseins le torrent même de l'iniquité, & faire entrer dans son ordre le désordre apparent de tout ce qui arrive dans le cours des siécles, vous remédiâtes au vice de cette ame par celui d'une autre; afin que lorsque ceux-mêmes qui reprennent à bonne intention réussissent, ils se gardent bien de s'attribuer à eux-mêmes l'effet de leurs corrections.

CHAPITRE IX.

Conduite de sainte Monique avec Patrice son mari. Avec combien de patience & de douceur elle supportoit ses infidélités & ses promptitudes. Comment elle sçut gagner le cœur de sa belle-mere. Combien elle avoit de soin d'entretenir & de rétablir par tout la paix & l'union. Sa piété & ses bonnes œuvres.

19. MONIQUE ayant donc été nourrie selon les régles les plus exactes de l'honnêteté & de la tempérance, & accoutumée dès son enfance à vivre dans la soumission qu'elle devoit à son pere & à sa mere, où vous la teniez, ô mon Dieu, bien plus qu'ils ne la tenoient dans celle qui vous est dûe; elle

n'eût pas de peine à se soumettre à celui qu'on lui fit épouser, dès qu'elle fut en âge d'être mariée. Aussi lui obéissoit-elle comme à son seigneur & à son maître, n'oubliant rien pour vous l'acquerir, quoiqu'elle ne lui parlât de vous que par sa bonne conduite, & par la pureté de ses mœurs; par où vous la lui rendiez non seulement aimable & agréable, mais digne de respect & d'admiration.

Comment Sainte Monique se conduisoit envers son mari.

Quelques infidélités que son mari lui pût faire, elle n'eut jamais avec lui la moindre brouillerie sur ce sujet, & elle attendoit avec patience, que votre miséricorde lui donnât la chasteté avec la Foi. Or, quoiqu'il fût d'un fort bon naturel, & qu'il l'aimât tendrement, il étoit colere au-delà de tout ce qui se peut dire: mais elle s'étoit faite une loi de ne lui résister jamais dans sa promptitude, & de ne lui pas répondre le moindre mot; & quand il s'étoit emporté mal-à-propos, elle attendoit qu'il fût revenu à lui, & alors elle lui rendoit raison de sa conduite. Ainsi, quand il arrivoit que beaucoup d'autres, dont les maris étoient bien moins emportés que le sien, mais qui ne laissoient pas de porter souvent de leurs marques, & jusques sur le visage, se plaignoient devant elle de leur misére, dans les entretiens qu'elles avoient ensemble, & qu'elles s'en prenoient aux déréglemens de leurs maris: « Prenez-vous-en plûtôt » à votre langue, » leur disoit-elle en soûriant, quoiqu'il n'y eût rien de plus sérieux ni de plus solide que l'avis qu'elle leur donnoit. « Car, » ajoutoit-elle, IL » N'APPARTIENT pas à des servantes de tenir tête à » leurs maîtres, & c'est ce qui ne vous arriveroit pas, » si vous aviez votre condition devant les yeux; & si, » lorsqu'on vous lut votre contrat de mariage, vous » aviez compris que c'étoit un contrat de servitude » que vous passiez (a). » Et quand ces autres femmes qui sçavoient combien son mari étoit emporté, s'étonnoient qu'on ne se fût jamais apperçu, & qu'on n'eût pas même entendu dire qu'il l'eût frapée, ni qu'ils eussent été un seul jour en mauvais ménage, & qu'elles lui demandoient comment cela se pouvoit faire; elle leur apprenoit ce que je viens de dire de la maniere dont elle se conduisoit avec lui. Celles qui

Sagesse & patience de Ste Monique.

Les Saints attendent les momens de Dieu sur tout.

(a) Il y avoit des Esclaves en ce tems-là, & les Maîtres avoient par devers eux le titre de servitude de chacun de ceux qui leur appartenoient. C'est à quoi S. Augustin fait allusion dans cet endroit. *Voyez sa 185 Lett. num. 15.*

l'imitoient s'en trouvoient bien, & la remercioient de ses bons avis; & les autres continuoient d'être maltraitées.

20. Sa belle-mere aigrie par les rapports malins de quelques servantes, vivoit mal avec elle dans les commencemens. Mais elle sçut si bien la gagner par son obéïssance, par sa patience & par sa douceur que cette femme, au lieu d'écouter ce qu'on lui venoit dire contre sa belle fille, alloit d'elle-même en faire ses plaintes à son fils, & lui en demander justice: & lui, par considération pour sa mere, & pour maintenir la paix & le bon ordre dans sa famille, ayant châtié ces faiseuses de rapports, elle déclara que c'étoit-là ce que devoient attendre d'elle toutes celles qui, sous prétexte de lui plaire, viendroient lui dire quelque chose contre sa belle-fille; & delà en avant, personne n'osant plus l'entreprendre, elles vécurent toutes deux dans une parfaite union.

21. Une autre grande qualité que vous aviez mise dans cette personne qui vous a si fidélement servi, & dans le sein de laquelle vous m'avez formé, ô mon Dieu, dont j'ai tant de sujet de publier les miséricordes, c'est qu'elle mettoit toujours la paix par tout, autant qu'il lui étoit possible. Il arrivoit assez souvent, que des femmes qui s'en vouloient, venoient chacune de son côté, lui faire leurs plaintes; & disoient l'une de l'autre de ces choses atroces, que fait dire la haine lorsqu'elle a encore toute son aigreur; & que l'absence de la personne que l'on hait, & la confiance que l'on a en celle à qui l'on parle, favorise la liberté qu'on se donne d'en suivre les mouvemens. Mais jamais elle ne rapportoit à aucune des parties, que ce qui étoit le plus propre à les adoucir, & à les remettre bien ensemble. Je ne compterois pas cela pour si grande chose, si je n'avois la douleur de voir une infinité de gens qui, par une malignité qui fait horreur, mais que la contagion du péché rend si commune, qu'on la voit répandue de toutes parts, ne se contentent pas de rapporter à des gens qui sont mal ensemble, ce que la haine leur fait dire les uns des autres, mais le grossissent encore par des choses supposées: au lieu que s'ils avoient tant soit peu d'humanité, ils trouveroient que CE N'EST pas assez de ne point faire naître, & de ne point entretenir de haine entre les hommes par des rapports malins; & que quand on y en trouve, il faut encore

La charité cherche toujours à mettre la paix par tout.

† Belle regle pour entretenir la paix entre les hommes.

se mettre en devoir de l'éteindre, par tout ce qu'on peut leur dire de plus propre pour cela. Et c'est ce que ma mere avoit appris de vous, par les secrettes leçons que vous lui faisiez dans le fond de son cœur.

22. Pour comble de faveurs & de graces, vous lui fîtes enfin celle de gagner son mari, quelque tems avant qu'il sortît de ce monde. Elle eut donc la joie de le voir au nombre de vos enfans ; & depuis qu'il eut embrassé la Foi, il ne lui donna plus aucun sujet de se plaindre de choses pareilles à celles qu'elle en avoit essuyées, avant qu'il fût Chrétien.

Enfin, elle étoit la servante de tous ceux qui vous servoient ; & tous ceux de cet heureux nombre, de qui elle étoit connue, vous louoient & vous révéroient en elle, en qui votre présence se rendoit sensible, par les fruits de sainteté dont sa vie étoit ornée. Car elle étoit telle que saint Paul veut que soient les veuves Chrétiennes. Elle n'avoit eu qu'un mari ; elle avoit rendu à ceux qui l'avoient mise au monde, tout ce que la reconnoissance l'obligeoit de leur rendre : elle avoit gouverné sa famille selon les régles de la piété ; ses bonnes œuvres avoient rendu témoignage de sa foi : elle avoit apporté tous ses soins à bien élever ses enfans ; & elle ressentoit de nouveau pour eux les douleurs de l'enfantement, toutes les fois qu'elle les voyoit s'écarter du chemin qu'il faut tenir pour aller à vous.

Eloge de Sainte Monique.

I. Tim. 5. 49.

Galat. 4. 19.

En nous-mêmes, c'est-à-dire, tout ce que nous étions d'amis, à qui vous aviez fait la miséricorde de pouvoir aussi nous compter au nombre de ceux qui vous servent, quels effets n'avons-nous point ressentis de sa charité ? Car tant que nous avons vécu ensemble, dans une société dont vous étiez le lien, après avoir reçu la grace du saint Baptême, elle a toujours eu soin de nous jusques à sa mort, comme si nous eussions tous été ses enfans ; ayant d'ailleurs pour tous, tant que nous étions, autant d'égards & de soûmissions, que si chacun de nous eût été son pere.

CHAPITRE X.

Il rapporte un entretien qu'il eut avec Ste Monique, sur la félicité du Paradis. Par où on peut arriver à en concevoir quelque chose. Combien Ste Monique étoit détachée de toutes les choses de la terre

23. PEu de jours avant sa mort, dont le tems vous étoit aussi connu, qu'il nous étoit caché, il

arriva, & ce fut sans doute par une disposition secrette de votre providence, qu'à Ostie, où nous étions en repos, hors du tumulte du monde, après les fatigues d'un grand voyage, n'ayant autre chose à faire, qu'à nous préparer à nous embarquer, nous nous trouvâmes seuls, elle & moi, appuyés sur une fenêtre qui regardoit sur le jardin de la maison où nous étions logés, nous entretenant tous deux avec une merveilleuse douceur, & portant toutes nos pensées & toutes nos affections vers ce qui étoit devant nous, dans un entier oubli de tout ce que nous avions laissé derriere.

Philip. 3. 13.

Quel est l'objet le plus ordinaire des pensées des Saints

Nous cherchions donc entre nous, à la faveur des lumieres de la Vérité éternelle, toujours présente à tout, & qui n'est autre que vous-même, ce que ce sera que cette vie bienheureuse, qui doit être le partage des Saints durant toute l'éternité. Nous sçavions bien que c'est ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, & ce que le cœur de l'homme ne conçoit point : mais nous ne laissions pas de présenter encore la bouche de notre cœur au courant des eaux célestes de la fontaine de vie, qui se trouve en vous, afin qu'en étant abreuvés, autant que notre capacité le comportoit, nous puissions porter nos pensées assez haut, pour comprendre en quelque sorte une chose si élevée.

I. Cor. 2. 3.

Ps. 35. 10.

Jusques où il faut s'élever, pour pouvoir se former quelque idée de la felicité qui nous est réservée dans le Ciel.

24. Après avoir dit sur cela plusieurs choses, d'où il nous paroissoit qu'il résultoit clairement, que bien loin qu'une vie comme celle-ci, quand elle seroit assortie de tout ce qu'on pourroit desirer de plaisirs sensibles, & que l'on y jouiroit de tout ce qu'on peut se figurer de plus beau & de plus éclatant, dans le genre des choses corporelles, pût être comparée à la félicité de cette autre vie, elle ne mériteroit pas même d'être comptée ; nous tâchions de nous élever par un mouvement encore plus vif, vers ce qui subsiste en soi-même, & par soi-même, sans changement & sans fin.

Nous parcourûmes pour cela, tout ce qu'il y a de corporel, jusqu'au ciel même, d'où le Soleil, la Lune & les Etoiles font luire leur lumiere sur la terre. Delà, portant encore plus haut nos discours & nos pensées, & admirant toujours de plus en plus la beauté de vos ouvrages, nous vînmes à considérer nos propres ames ; & nous passâmes encore au-delà, pour tâcher d'atteindre cette région de délices inépuisables, où vous repaîtrez à jamais votre peuple choisi, d'une viande

viande incorruptible, qui n'eſt autre que la vérité ; comme la vie dont on y vit n'eſt autre que la Sageſſe éternelle, qui a fait tout ce que nous voyons, tout ce qui a jamais été, & tout ce qui ſera jamais, & qui n'a point été faite ; puiſqu'elle n'eſt aujourd'hui que ce qu'elle a toujours été, & ce qu'elle ſera toujours ; quoiqu'à parler juſte, on ne puiſſe dire ni qu'elle a été, ni qu'elle ſera, mais ſeulement qu'elle eſt, parce qu'elle eſt éternelle ; & qu'avoir été, & devoir être, ne ſe trouve point dans ce qui eſt éternel.

Ce que c'eſt que la Sageſſe éternelle.

Dans le tems que nous en parlions & que le mouvement de nos affections nous portoit tout entiers vers elle ; un ſoudain tranſport de nos cœurs nous fit arriver juſqu'au point de l'entrevoir, & de la goûter en quelque ſorte ; & la vue de ce grand objet nous fit ſoupirer d'amour, & de douleur de n'être pas encore en état d'en jouir pleinement. Cependant ce qu'il y avoit en nous de renouvellé par les prémices de votre divin Eſprit, y demeura attaché. Mais nous retombâmes bientôt dans ce qui étoit de la portée ordinaire de nos penſées & de nos paroles, qui ayant leur commencement & leur fin, ne ſont rien d'approchant de cette Parole ineffable que vous avez engendrée, & qui ſubſiſtant éternellement en elle-même, ſans changement ni défaillance, rectifie & renouvelle toutes choſes.

Rom. 8. 23.

25. Nous diſions donc, Si le tumulte qu'entretiennent au-dedans de nous les impreſſions de la chair & du ſang, venoit à s'appaiſer dans une ame : ſi les phantômes que ſon imagination a tirés du grand ſpectacle de tout ce qu'enferme la vaſte étendue de la terre, de la mer, de l'air & du ciel même, s'écartoient, & ne lui diſoient plus rien : ſi elle ne ſe diſoit plus rien elle-même, & qu'elle s'élevât au-deſſus de ſes propres penſées, & que dans cet état la vérité même lui parlât, non par ces ſortes de ſonges ou de révélations qui ſe paſſent dans l'imagination, ni par des voix extraordinaires, ni par aucun autre de ces ſignes, par où il a plu quelquefois à Dieu de ſe faire entendre, ni par la voix d'aucun homme, ni même par celle d'un Ange, ni par le bruit du tonnerre (a), ni par les énigmes des figures & des paraboles ; parce que toutes ces choſes diſent à qui a des oreilles pour entendre, « Nous ne nous ſommes pas faits nous-mêmes, & Pſ. 99. 3.

Par où on peut arriver juſqu'à entrevoir quelque choſe de la félicité éternelle.

(a) Comme ce qui eſt rapporté, Exod. 19. 16. & Jean. 12. 29.

» nous ne sommes que l'ouvrage de celui qui subsi-
» ste éternellement. »

Supposé donc qu'aucune de toutes ces choses ne parlât à cette ame, ou qu'elles ne lui disent que ce seul mot, & qu'après cela elles se tussent, pour lui donner moyen de porter toute son attention vers celui qui les a faites, & que nous aimons en elles; & qu'elle l'entendît lui-même, comme nous avons fait dans ce moment, où nous étant élevés au-dessus de nous-mêmes, nous avons atteint cette Sagesse suprême, qui est au-dessus de tout, & qui subsiste éternellement: que ce qui n'a fait que passer comme un éclair à notre égard, fût continué à l'égard de cette ame dont nous parlons; & que sans être partagée par aucune autre sorte de vision, elle fût abymée & absorbée toute entiere dans la joie toute intérieure & toute céleste de celle-ci; & se trouvât fixée pour jamais dans l'état où nous nous sommes vus, dans ce moment de pure intelligence qui nous a fait soupirer d'amour, & de douleur de n'y pouvoir subsister; ne seroit-ce pas là cette *joie du Seigneur*, dont il est parlé dans l'Evangile? Mais quand serons-nous dans cet heureux état? Ne sera-ce qu'après cette résurrection derniere, qui rendra la vie à tous les hommes, quoiqu'elle ne les doive pas tous changer en mieux?

Matth. 25. 21. 23.

I. Cor. 15. 51.

Si on s'entretenoit souvent du bonheur de l'autre vie, on mépriseroit aisément celle-ci.

26. Voilà à peu près ce que nous disions, si ce n'étoit pas précisément dans les mêmes termes, & de la même maniere; & vous sçavez, ô mon Dieu, que ce même jour, pendant que nous parlions de la sorte, & que ce que nous disions nous donnoit plus de mépris que jamais pour le monde, & pour tous ses plaisirs, elle me dit, « Pour moi, mon fils, je ne vois » plus rien dans la vie, dont je puisse être touchée: » qu'y ferois-je davantage; & pourquoi y suis-je dé- » sormais qu'il ne me reste plus rien à desirer? Car la » seule chose qui me faisoit souhaiter de vivre, c'é- » toit l'envie que j'avois de vous voir Chrétien & » enfant de l'Eglise Catholique, avant de mourir. » Dieu a rempli mes desirs sur cela, & avec surabon- » dance; puisque je vous vois même entiérement » dévoué à son service, & méprisant pour l'amour » de lui, tout ce que vous auriez pu prétendre d'heu- » reux & d'agréable dans le monde. Que fais-je » donc ici davantage? »

Combien le cœur de Ste Monique étoit pur & dégagé des choses de la terre.

CHAPITRE XI.

Sainte Monique tombe malade à Ostie. Combien elle parut détachée de tout ce qui lui avoit toujours tenu le plus au cœur. Ce qu'elle eut soin de recommander à ses enfans. Belle parole de cette sainte Femme quelques jours avant sa maladie. Sa mort.

27. JE ne me souviens pas bien de ce que je lui répondis sur cela : mais enfin, à cinq ou six jours delà, elle tomba malade de la fiévre. Dans le cours de cette maladie, elle tomba un jour en syncope, & fut quelque tems sans connoissance. Nous accourûmes incontinent : mais elle revint tout aussi-tôt, & nous ayant apperçus auprès d'elle, mon frere (a) & moi, elle nous dit, comme n'étant pas encore bien à elle : *Où étois-je?* & ensuite, nous voyant tous saisis de crainte & de douleur; *Vous ensevelirez ici votre mere*, nous dit-elle. Je ne lui répondis rien; & tout ce que je pouvois faire étoit de retenir mes larmes. Mais mon frere lui ayant dit quelque chose, qui alloit à lui souhaiter au moins de la consolation de mourir dans son Pays, & non pas dans un lieu qui en étoit si éloigné; elle le regarda d'un œil qui faisoit assez voir la peine qu'elle avoit de le trouver capable d'un tel sentiment, & se tournant de mon côté, *Voyez un peu ce qu'il dit*, répliqua-t-elle. Puis s'adressant à l'un & à l'autre, *Vous ne devez point être en peine de mon corps*, ajouta-t-elle : *il importe peu où vous l'ensevelissiez: la seule chose que je vous demande, c'est qu'en quelque lieu que vous soyez, vous vous souveniez de moi à l'Autel du Seigneur.* Après nous avoir fait entendre ses intentions; selon que l'état où elle étoit le lui pouvoit permettre, elle rentra dans le silence; & son mal augmentant d'heure en heure, exerçoit sa patience & sa vertu.

Combien les vues des Saints sont différentes de celles des autres hommes.

Antiquité de la priere pour les Morts au saint Autel.

28. Cependant ce qu'elle venoit de nous dire, m'étoit d'une grande consolation; & je vous en rendois graces dans le fond de mon cœur, ô Dieu invisible, ne pouvant me lasser d'admirer les dons qui vous répandez secrétement dans les cœurs de vos fidéles; & qui sont comme des semences d'où l'on voit naître de si merveilleux fruits. Car je sçavois combien le tombeau qu'elle avoit eu soin de se faire dresser auprès de celui de son mari, lui avoit toujours tenu au cœur. Comme ils avoient vécu ensemble dans une

Dieu purifie invisiblement & insensiblement le cœur de ceux qui sont à lui.

(a) Il s'appelloit Navigius, comme il paroît par l'avant-propos du Livre de S. Augustin *De la vie heureuse*, nomb. 6.

fort grande union, elle souhaitoit pour comble de bonheur, qu'il fût dit qu'ils avoient encore été unis aprèsleur mort ; & qu'un voyage d'outre-mer n'avoit pas empêché que la même terre qui couvroit le corps de l'un, ne couvrît aussi celui de l'autre. Je sçavois donc qu'elle avoit eu cette foiblesse, fort ordinaire à ceux dont l'esprit n'est pas encore assez plein des choses du Ciel: mais je ne sçavois pas depuis quand la plénitude de votre grace avoit rempli ce vuide de son cœur ; & ce que je venois d'apprendre de ses dispositions sur cela, m'avoit pénétré d'admiration & de joie.

Il est vrai, que dans cet entretien que nous avions eu ensemble à cette fenêtre, & où elle m'avoit dit, *Que fais-je désormais dans cette vie?* je n'avois rien apperçu qui pût marquer qu'elle souhaitoit de ne pas mourir hors de son pays. J'appris même depuis, que dans une autre occasion, où je ne me trouvai pas, s'entretenant à Ostie même, avec quelques-uns de mes amis, à qui elle parloit avec toute l'ouverture de cœur qu'une mere peut avoir pour ses enfans ; elle leur avoit dit bien des choses sur le mépris de la vie, & sur les avantages de la mort ; & qu'eux surpris de trouver dans une femme, toute la vertu qu'ils voyoient dans celle-ci, & qui n'étoit, ô mon Dieu, que l'effet de votre grace, lui ayant demandé si elle n'auroit point quelque peine, que son corps fût enterré dans un pays si éloigné du sien, elle leur avoit répondu, « On n'est » jamais loin de Dieu, quelque part qu'on soit ; & je » n'ai pas sujet de craindre, qu'à la fin du monde, il » soit en peine de retrouver & de démêler mes cen» dres pour me ressusciter. » Enfin, le neuviéme jour de sa maladie, cette ame si pleine de religion & de piété fut séparée de son corps, dans la cinquante-sixiéme année de son âge, qui étoit la trente-troisiéme du mien.

Belle parole de Ste Monique.

CHAPITRE XII.

Combien il eut de douleur de la mort de sa mere. Marques de tendresse qu'elle lui avoit données durant sa maladie. Funérailles de sainte Monique. On offre pour elle le saint Sacrifice avant de mettre son corps en terre. S. Augustin combat sa douleur autant qu'il peut, & laisse enfin couler ses larmes entre Dieu & lui.

29. DE's qu'elle fut morte, je lui fermai les yeux, ayant le cœur pénétré d'une douleur profon-

de, qui fut sur le point d'éclater par une grande abondance de larmes. Je les retins néanmoins, employant pour cela tout le pouvoir que l'esprit peut avoir sur le corps ; ce qui ne se put faire sans un combat qui me fit beaucoup souffrir. Au moment que mon fils Adéodat vit qu'elle avoit rendu l'esprit, il éclata par de grands cris, mêlés d'une grande abondance de larmes : mais nous l'appaisâmes, & le forçâmes de se taire. C'étoit par un mouvement pareil, & qui tenoit encore de l'enfance, que j'avois été tout prêt d'en faire autant : mais ma raison plus forte que la sienne, ne le pouvoit être à son âge, m'avoit imposé silence. Aussi ne convenoit-il pas que de telles funérailles fussent accompagnées de gémissemens & de larmes. Car au lieu que l'on n'en répand, en pareille occasion, que parce qu'on regarde la mort comme une grande misére, comme un entier anéantissement de ceux qu'elle enleve ; nous sçavions que celle que nous venions de perdre, n'étoit ni misérable, ni anéantie ; & que même elle n'étoit morte, que par la moindre partie d'elle-même. C'est de quoi nous étions assurés par des preuves indubitables, & sur quoi nous avions pour garans la sainteté de ses mœurs, & la solidité de sa foi.

Quelles doivent être les funérailles des Saints.

30. D'où venoit donc cette douleur si vive, que je sentois au-dedans de moi-même, sinon de la plaie que la perte d'une aussi grande douceur, que celle de vivre avec une personne si aimable & si sainte, venoit de faire à mon cœur ? Les assurances qu'elle m'avoit données dans sa derniere maladie, qu'elle étoit contente de moi, & des soins que je tâchois de lui rendre, m'étoient d'une grande consolation ; car il ne s'y pouvoit rien ajouter. Elle m'appelloit *son bon fils*, & elle prenoit plaisir à me dire de la maniere du monde la plus tendre, qu'il ne m'étoit jamais échapé un seul mot dont elle eût eu sujet de se plaindre. Mais quelque soin que j'aie toujours eu de m'acquitter du respect que j'étois obligé de lui rendre, pouvoit-il, ô mon Dieu & mon Créateur, entrer en comparaison de ce qu'elle faisoit pour moi ? Ainsi nos deux vies n'en faisant qu'une, à proprement parler, il n'étoit pas possible que mon cœur ne se sentît déchiré, quand je vins à perdre une aussi grande douceur, que celle que je trouvois auprès d'elle.

31. Après que nous eûmes appaisé les cris de cet enfant, Evode prit un Pseautier, se mit à chanter

Ps. 100. 1. le Pseaume, qui commence : *Je chanterai, Seigneur, à la gloire de votre Nom, votre miséricorde & votre justice* ; & tout ce qui se trouva là lui répondoit. Dès que le bruit de sa mort se fût répandu dans la Ville, il accourut un grand nombre de personnes pieuses, de l'un & de l'autre sexe ; & pendant que ceux qui ont accoutumé de prendre soin des funérailles faisoient leur office, je me retirai, comme la bienséance l'ordonnoit ; & quelques-uns de mes amis, qui crurent ne devoir pas me laisser seul m'ayant suivi, je m'entretenois avec eux de choses qui convenoient à l'état où je me trouvois, & je tâchois de faire des vérités dont nous parlions comme un lénitif à ma douleur. Elle n'étoit connue que de vous : car ceux qui étoient là présens, ne faisoient attention qu'à ce que je leur disois ; & la liberté avec laquelle ils me voyoient parler, leur faisoit croire que je ne sentois rien.

Cependant, je m'attendrissois à tous momens, & sans que personne s'en apperçût, je me plaignois à vous de ma foiblesse, & de ce que j'étois si peu maître des mouvemens de mon cœur. Car je suspendois bien pour quelque tems le sentiment de ma douleur, mais il revenoit incontinent ; & quoique cela n'allât pas jusqu'à me faire verser des larmes, & à faire sur mon visage aucun changement dont on pût s'appercevoir, je n'en souffrois pas moins ; & je souffrois même d'autant plus que je tenois toute ma douleur resserrée dans le fond de mon cœur. Je me reprochois à moi-même d'être si sensible à ce qui n'étoit qu'une suite de notre misérable condition, & de l'ordre que votre justice a établi. Ainsi ma douleur en produisant une autre, j'étois doublement tourmenté.

32. Lorsqu'on enleva le corps pour le porter à l'Eglise, j'y allai, & j'en revins sans jetter une seule larme ; non pas même dans le tems des prieres que nous fîmes, pendant qu'on vous offroit pour elle le sacrifice de notre Rédemption ; ce qui se fait selon la coutume de ce lieu-là, pendant que le corps est encore auprès de la fosse, & avant de l'y descendre. J'y demeurai tout le jour dans une tristesse profonde, que je cachois dans le fond de mon cœur. Je vous conjurois, autant que le trouble où j'étois me le pouvoit permettre, de me tirer d'un état si douloureux : mais vous m'y laissiez ; & je crois que c'étoit pour me faire remarquer par ma propre expérience, ce que peut la force de l'accoutumance, sur ceux-

Antiquité de ce que l'Eglise pratique dans les funérailles des Fidéles.

Les Saints tirent profit de tout.

mêmes dont le cœur commence déja à se nourrir de la parole de la vérité.

Dans cet état, je crus que je ferois bien de prendre les bains, sur ce que j'avois oüi-dire, que les Grecs ne leur ont donné ce nom-là, qu'à cause que le bain est un reméde à la tristesse. Mais je suis obligé d'avouer en votre présence, ô Dieu de miséricorde, qui êtes le Pere des Orphelins, que j'en sortis comme j'y étois entré; & que la sueur de mon corps ne fit point transpirer l'amertume de mon cœur. La nuit étant venue, je me couchai, & je dormis; & trouvant à mon réveil que ma douleur étoit beaucoup diminuée, je me souvins de ces vers de votre saint Prélat Ambroise, où il parle de vous si dignement, & avec tant de vérité.

Grand Dieu qui du néant as tiré l'Univers,
Et qui régle du Ciel les mouvemens divers:
Tu fais briller le jour d'une vive lumiere;
Et lorsque le Soleil a fourni sa carriere,
Tu ramenes la nuit, qui par un doux sommeil
Console les mortels; & fait qu'à leur réveil
Les forces de leurs corps se trouvent réparées,
Et de leurs soins cuisans les ardeurs modérées.

33. Mais à mesure que je revenois à penser à cette personne qui vous a si fidélement servi, & que je me remettois dans l'esprit ce qu'elle avoit toujours été, & à votre égard par sa vie si conforme à toutes les régles de la piété; & au mien, par ses manieres si douces, si complaisantes & si pleines de tendresse; mais d'une tendresse toute Chrétienne, je me rattendris bientôt, & je ne pus m'empêcher de la pleurer, & de me pleurer moi-même, me voyant privé tout d'un coup d'une mere si aimable; & je vous offrois pour elle & pour moi-même, les larmes que je répandois. Comme vous en étiez le seul témoin, & qu'elles n'étoient apperçues de personne, qui pût croire qu'elles fussent affectées, & que je cherchasse à m'en faire honneur; je les laissai couler en toute liberté, au lieu que je les avois retenues jusqu'alors, & j'en fis à mon cœur comme un lit de repos, où il trouva quelque sorte de soulagement.

Je vous expose, ô mon Dieu, tout ce qui se passa entre vous & moi; & je ne crains pas même de le mettre par écrit. Ceux qui liront ce que j'en dis, en penseront ce qu'il leur plaira; & quand ils trouveront que j'ai péché, de pleurer durant quelques momens une

Combien les Saints s'examinent de près.

mere qui venoit de mourir à mes yeux, & qui m'avoit pleuré durant tant d'années, par l'extrême desir qu'elle avoit de me voir vivant aux vôtres, j'espére qu'au moins ils ne se moqueront pas de moi; & que si leur cœur est plein de charité, ils se sentiront plûtôt portés à pleurer eux-mêmes pour mes péchés en votre présence, ô mon Dieu, qui êtes le pere de tous ceux que vous avez donnés pour freres à votre Fils unique, Jesus-Christ notre Sauveur.

CHAPITRE XIII.

Il prie pour l'Ame de sa mere. Combien il y a sujet de craindre pour ceux-mêmes qui ont le mieux vécu. Quel est le fondement de l'espérance des plus grands Saints. Il recommande son Pere & sa Mere aux prieres de ceux qui liront ses Confessions.

34. PRE'SENTEMENT, quoique le tems ait fermé cette plaie de mon cœur, qui venoit peut-être d'une tendresse trop humaine, & à quoi on auroit pu trouver à redire, je ne laisse pas de pleurer encore en votre présence, pour cette personne qui vous a si fidélement servi. Mais les larmes que je répands aujourd'hui pour elle, sont bien différentes de celles que la douleur de l'avoir perdue, faisoit couler de mes yeux.

Combien on a sujet de craindre, pour ceux-mêmes qui ont le mieux vécu.

Elles viennent de la frayeur dont je me trouve saisi, quand je considére combien il y a à craindre pour tous ceux qui ayant participé au péché d'Adam, ne meurent que par un effet de la condamnation que vous prononçâtes contre lui après sa désobéissance. Car quoique ma mere ait été vivifiée en Jesus-Christ, & que dans le tems qu'elle a habité cette maison de chair où notre naissance nous engage, ses mœurs ayent été si pures, & sa foi si vive, que nous avons grand sujet d'en louer votre saint nom, je n'oserois assurer, que depuis que vous l'aviez régénérée par le saint Baptême, il ne lui soit échapé aucune parole, par où elle ait violé vos commandemens; & c'est un oracle prononcé par la bouche de la Vérité même, Jesus-Christ votre Fils unique, que celui à qui il arrivera seulement d'appeller un de ses freres *fou*, sera coupable de la gêne du feu. Ainsi, MALHEUR à ceux mêmes qui ont mené une vie louable & réglée, si vous veniez à les juger sans miséricorde. CE N'EST donc que sur le fondement que vous ne discuterez pas nos

Matth. 5. 22.

Sur quel fondement vous pou-

nos actions avec la derniere rigueur, que nous pouvons espérer de trouver grace devant v s yeux. Car s'IL Y a quelques mérites en nous, que nous puissions mettre en compte, que sont-ils autre chose que des bienfaits de votre libéralité? O SI LES HOMMES sçavoient reconnoître qu'ils sont hommes; & si ceux qui se glorifient, ne se glorifioient que dans le Seigneur! *vons espérer miséricorde. Ce que c'est que nos mérites. II. Cor. 10. 17.*

35. Quoique j'aie donc sujet de me réjouir en vous, & de vous rendre graces de tout ce que ma mere a fait de bien durant sa vie, ô Dieu de mon cœur, mon unique vie, en qui seul je desire d'être loué; je laisse à part quant à présent pour vous demander le pardon de ses péchés. Exaucez-moi, je vous en conjure, par celui qui a bien voulu être attaché pour nous à la Croix; par ce divin Sauveur, dont le Sang est le remede des plaies de nos ames: & qui étant présentement assis à votre droite, ne cesse point de vous prier pour nous. Je sçais qu'elle a pratiqué les œuvres de miséricorde, & qu'elle a pardonné de tout son cœur à ceux qui l'avoient offensée: pardonnez-lui donc les fautes par où elle a pu vous offenser, dans tout le tems qui s'est passé depuis son baptême jusqu'à sa mort. Pardonnez-les lui, Seigneur, je vous en conjure; & ne la jugez point à la rigueur*. Que votre miséricorde prévale sur votre justice, puisque vous êtes fidéle dans vos promesses, & que vous avez promis de traiter avec miséricorde ceux qui auront exercé miséricorde*; & C'EST ce que les hommes ne font, qu'autant que vous leur en faites la grace; vous, ô mon Dieu, qui avez pitié de qui il vous plaît d'avoir pitié, & qui faites miséricorde à qui il vous plaît de la faire. *Priere de S. Augustin pour sa mere Monique morte. Par où on peut espérer miséricorde. Matth. 6. 12. Jac. 2. 13. *Matth. 5. 7. Ce qui nous fait faire le bien. Exod. 33. 19. Rom. 9. 15.*

36. Je crois que vous avez déja fait ce que je vous demande pour elle; mais j'espere que vous ne laisserez pas d'avoir agréable que je vous le demande, puisque c'est ce qu'elle nous a recommandé sur le point de mourir. Car elle ne souhaita de nous, ni que nous la fissions enterrer somptueusement, ni que nous eussions soin de faire embaumer son corps, ni que nous lui fissions dresser un tombeau magnifique, ni que nous la fissions porter dans celui qu'elle s'étoit fait faire en son pays; mais seulement *que nous nous souvinssions d'elle à votre saint Autel*, au mystere duquel elle avoit assisté tous les jours de sa vie, & d'où elle sçavoit que l'on dispense la victime sainte, par

Col. 2. le sang de laquelle la cédule de mort que vous aviez contre nous a été effacée ; & qui a triomphé du démon, cet ennemi de notre salut, qui tient un compte si exact de nos péchés, & qui ne fait que chercher ce qu'il pourra nous objecter à votre tribunal : mais qui n'ayant trouvé aucune sorte de péché dans celui qui nous rend victorieux, n'a pas laissé d'attenter à sa vie. Qui peut donc nous arracher à ce divin Sauveur, puisque personne ne sçauroit lui rendre ce sang innocent, qu'il a versé pour nous, & qui est le prix dont il nous a achetés ?

14. Par où le Démon a perdu le pouvoir qu'il avoit sur nous. Fondement de l'espérance des Chrétiens.

Souvenez-vous, Seigneur, que celle pour qui je vous prie, a toujours tenu son ame unie, par le lien de la foi, à cet adorable Mystere de notre Rédemption. Que rien ne puisse donc la soustraire de votre protection, & que ni la fureur, ni les ruses de celui qui est tout à la fois, & un lion, & un dragon, ne la séparent point de nous. Car elle ne dira point qu'elle n'est redevable de rien à votre justice ; de peur que ce dangereux accusateur ne la convainque du contraire, & qu'il ne vienne à bout de la faire condamner : mais elle dira que ses dettes lui ont été remises par celui à qui nul ne sçauroit rendre ce qu'il a bien voulu payer pour nous, quoiqu'il ne nous dût rien.

A quoi se réduit tout ce que nous avons à dire en notre faveur.

37. Qu'elle soit donc dans la paix éternelle avec son mari, qui a été le seul qu'elle ait eu : & à qui l'envie qu'elle avoit de vous l'acquérir, a fait qu'elle a toujours été soumise, avec une patience qu'elle tenoit de vous, & qui a produit aussi les fruits que vous aviez lieu d'en attendre. Faites, mon Seigneur & mon Dieu, que tous ceux qui vous servent & que vous m'avez donnés, pour freres : mais que l'avantage qu'ils ont d'être vos enfans, me fait respecter comme mes Maîtres, & au service desquels je consacre mon cœur, mes paroles & mes ouvrages, ou qu'au moins ceux de cet heureux nombre à qui ce que j'écris ici pourra tomber entre les mains, se souviennent à votre saint Autel de votre servante Monique, & de Patrice son mari, de qui vous m'avez fait naître, par un effet de ces merveilles de votre toutepuissance, que nous admirons dans toutes les productions de la nature, & qui passent toutes nos connoissances. Qu'ils se souviennent, avec des sentimens de charité, de celui que vous m'avez donné pour pere, & de celle que vous m'avez donnée pour mere,

Ce n'est que par le moyen de ce que Dieu met en nous, que nous faisons ce qu'il demande de nous.

à l'égard de cette vie passagere ; mais qui vous ayant eu pour pere, & l'Eglise Catholique pour mere, sont mes freres à cet égard ; & mes concitoyens à l'égard de cette Jérusalem céléste, vers laquelle votre peuple, qui en est originairement, mais qui se voit rélégué dans une terre étrangere, ne cesse point de soupirer, jusqu'à ce qu'il y soit rentré. Ainsi j'aurai la consolation d'avoir procuré à ma mere, par mes Confessions bien plus abondamment que je n'aurois pu faire par mes prieres, la derniere chose qu'elle a desirée de moi. *Humilité de saint Augustin*

Fin du Neuviéme Livre.

SOMMAIRE DU Xe LIVRE.

APrès avoir déclaré dans les Livres précédens, ce qu'il avoit été jusqu'à sa conversion, & delà jusqu'à la mort de sa mere, il fait voir dans celui-ci, ce qu'il étoit dans le tems qu'il écrivoit. Il commence par le témoignage que lui rend sa conscience, sur l'amour qu'il avoit pour Dieu ; ce qui lui donne lieu de chercher par où l'on peut arriver à le connoître. Il parcourt dans ce dessein toutes les facultés de son ame ; & s'arrête particuliérement à la mémoire, où il trouve que Dieu a sa place comme les autres choses. Ensuite, il déclare comment il étoit à l'égard des tentations qui naissent des trois branches de la cupidité, sur lesquelles il donne des régles admirables. Delà il vient à parler de Jesus-Christ Médiateur ; de la pensée qu'il avoit eue de tout quitter, pour aller pleurer ses péchés dans la solitude ; & de ce qui l'en avoit empêché.



LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE X.

CHAPITRE PREMIER.

Elévation à Dieu. On ne doit souhaiter que de le connoître, de le posseder & de lui plaire. Comment on doit regarder ce qu'on appelle, les bonheurs & les malheurs de la vie.

Belle priere. QUE je vous connoisse, ô mon Dieu, qui me connoissez si à fond, que je vous connoisse, comme vous me connoissez. Entrez dans mon ame, vous qui en êtes toute la force: faites qu'il n'y ait rien en elle que de conforme à votre souveraine rectitude; & qu'elle soit sans ride & sans tache devant vos yeux. *Ephes. 5. 27.* Voilà l'unique but de mes desirs & de mon espérance: c'est-là ce qui me fait agir; c'est ce qui fait toute ma joie; & je n'en sçaurois avoir de raisonnable que celle-là. *Comment il faut juger des choses de la vie, pour en juger sainement.* Car pour tout le reste de ce qui nous arrive dans la vie, il est d'autant plus digne de larmes, qu'il nous empêche davantage d'en sentir & d'en pleurer les miseres; & il en est d'autant moins digne, qu'il nous rend ces miseres plus sensibles, & qu'il nous les fait pleurer plus amérement.

Ps. 50. 8. Jean. 3. 21. Comme LA VE'RITE' est ce que vous aimez, & que ceux qui la suivent ne craignent point de paroître au grand jour; je veux la suivre, & dans le secret de mon cœur, en vous exposant ce que j'y trouve; & dans cet ouvrage qui ne tend qu'à faire connoître à tout le monde ce que je suis.

CHAPITRE II.

Il n'y a rien dans nos cœurs que Dieu ne voie. Ce que c'est que lui exposer ce qu'il y a de bien & de mal en nous.

2. QUAND je ne voudrois pas vous déclarer ce qui se passe en moi, comment pourrois-je vous le cacher, à vous, ô mon Dieu, dont les yeux percent les recoins les plus profonds de nos cœurs & de nos consciences ? Par-là, au lieu de me cacher à vous, je ne ferois que vous cacher a moi-même. Je vois par votre miséricorde, ô mon Dieu, que votre lumiere luit dans mon ame, que vous êtes enfin tout son plaisir & toute sa joie, & le seul objet de son amour & de ses desirs ; & vous ne m'avez fait cette grace, que parce que je me déplais à moi-même, comme je le vois clairement, par les gémissemens que la connoissance que j'ai de mes miseres fait sortir de mon cœur. Que je rougisse donc tous les jours de plus en plus, de ce que je trouve dans mon propre fonds : que je renonce à moi-même, pour m'attacher à vous ; & comme je ne puis vous plaire que par ce que vous avez mis en moi, que ce ne soit aussi que par-là que je me plaise à moi-même.

Heb. 4. 13.

Combien il est nécessaire de se déplaire à soi-même, & ce que l'on perd quand cela n'est pas.

Je sçais donc, ô mon Dieu, que vous me connoissez à fond, & que vous voyez à nud tout ce que je suis. Cependant, je ne laisse pas de vous exposer ce que je trouve dans mon cœur : j'ai déja dit quel est le fruit que j'en espere ; mais je ne le fais pas tant par le son de mes paroles, que par les cris de ce même cœur, qui ne sont entendus que de vous. Car vous louer & vous exposer le fond de mon cœur, à l'égard de ce qu'il y a de mal en moi, n'est autre chose que me déplaire à moi-même ; & à l'égard de ce qu'il y peut avoir de bon, ce n'est autre chose que de ne me le pas attribuer ; & c'est à quoi nous devons bien prendre garde : puisqu'autant qu'il est vrai que vous répandez vos bénédictions sur les justes, autant l'est-il que c'est vous qui les avez faits justes, de pécheurs qu'ils étoient auparavant.

Ps. 5. 13.

Lors donc que je vous parle, ô mon Dieu, & que je vous expose ce que je trouve en moi ; c'est sans bruit, à l'égard du son de ma voix : mais ce n'est pas sans bruit, à l'égard des mouvemens de mon cœur ; & quand je parle aux hommes, je ne leur dis rien de

D'où vient toute notre justice.

bon, que je ne vous l'aie dit auparavant; & je n'ai même pu vous le dire, qu'après l'avoir appris de vous.

CHAPITRE III.

Ce qui le porte à faire connoître ce qu'il étoit depuis sa conversion, aussi bien que ce qu'il avoit été auparavant. Les bons mêmes sont bien aises de connoître les désordres des pécheurs convertis, & pourquoi.

3. MAIS qu'ai-je affaire d'exposer aux hommes les plaies de mon ame? sont-ils capables de m'en guérir, eux qui ont autant de négligence à se corriger de leurs propres foiblesses, qu'ils ont de curiosité de connoître celles d'autrui? Et comment est-ce qu'en même-tems qu'ils refusent d'apprendre de vous ce qu'ils sont, ils sont bien-aises d'apprendre de moi ce que je suis? Par où peuvent-ils même sçavoir si je ne ments point dans ce que je leur en dis; puisque ce qui se passe dans chacun ne peut être connu que de lui: au lieu que s'ils vouloient vous écouter, sur ce que vous leur apprendriez d'eux-mêmes, ils ne sçauroient dire que vous mentez? Car vous écouter sur ce que vous nous apprenez de nous-mêmes, ce n'est autre chose que nous bien connoître nous-mêmes; & quand on est venu au point de se bien connoître soi-même, ce seroit mentir que de démentir cette connoissance, de vouloir se cacher ce que l'on voit en soi.

I. Cor. 2. 11.

Mentir à Dieu & à soi-même, ce que c'est.

Si je ne me contente donc pas de vous exposer en secret le fond de mon cœur, ô mon Dieu, & si je le fais d'une maniere qui va à le faire connoître à tout le monde; c'est parce que je sçais que LE PROPRE de la charité est de faire que ceux qu'elle unit, & dont elle ne fait qu'un cœur & une ame, donnent créance aux paroles les uns des autres. Ainsi, quoique je ne puisse leur faire voir avec la derniere certitude, si je ne ments point dans ce que je leur dis de moi, je ne laisse pas de leur dire; parce que la charité fait qu'ils ajoutent foi à ce que je leur en dis.

I. Cor. 13. 7. Act. 4. 32.

Ce que S. Augustin a prétendu, en faisant connoître à tout le monde les

4. Mais faites-moi connoître, souverain Médecin de mon ame, quel fruit je puis espérer de ce que je fais sur cela. Je n'en suis pas en peine, à l'égard de ce que j'ai déclaré jusques ici de ces péchés de ma vie passée, que vous m'avez pardonnés, & dont vous m'avez nettoyé, en changeant & renouvellant mon

ame par la foi, & par la grace du saint Baptême, pour me rendre participant du bonheur qui se trouve en vous. Car ce que j'en ai écrit est propre à réveiller les pécheurs qui le liront, ou qui en entendront parler ; & à faire qu'au lieu de s'endormir dans le mal, de désesperer de leur guérison, & de se dire à eux-mêmes, qu'ils ne sçauroient jamais se tirer de leur malheureux état, ils sortent de cet assoupissement, se confiant dans votre miséricorde, & dans la douceur toutepuissante de votre grace, qui donne des forces aux plus foibles, lorsque par un effet de cette même grace ils viennent à reconnoître leur foiblesse. Les justes mêmes sont bien aises de connoître les maux de ceux que vous avez guéris : non que le mal leur plaise ; mais par la joie qu'ils ont de voir que ceux qui ont été méchans, ne le sont plus.

péchés de sa jeunesse.

A qui la grace donne des forces.

Voilà donc de quelle utilité peut être la déclaration que j'ai faite des désordres de ma vie passée : Je l'ai vu dès le commencement, & je m'en suis expliqué. Mais, ô mon Seigneur & mon Dieu, à qui j'expose tous les jours le fond de ma conscience, & sur la miséricorde de qui je compte bien davantage, que sur le soin que j'ai d'éviter le mal, quel fruit puis-je espérer de ce que j'écris présentement en votre présence, pour faire connoître aux hommes, non plus ce que j'ai été par le passé, mais ce que je suis aujourd'hui ?

Sur quoi nous devons établir notre espérance.

C'est ce que bien des gens desirent d'apprendre. Il y en a parmi ceux-là qui me connoissent déja ; & il y en a aussi qui ne me connoissent point, si ce n'est par ce qu'ils m'ont entendu dire de moi-même, ou par ce qu'ils en ont appris d'ailleurs. Mais enfin, ni leurs yeux, ni leurs oreilles, ni leur esprit ne sçauroient pénétrer le fond de mon cœur ; & C'EST-LA que je suis ce que je suis. C'est même parce qu'ils ne le voient point, qu'ils veulent que je leur dise ce que j'y trouve, & sur quoi ils sont prêts de croire ce que je leur dirai, car ils ne sçauroient jamais le voir : mais la charité qui les rend bons, les assure que je ne ments pas dans ce que je leur dis de moi ; & c'est elle qui leur fait ajouter foi à mes paroles.

Par où nous sommes véritablement ce que nous sommes.

CHAPITRE IV.

Quel fruit il attend du dessein qu'il a de faire connoître à tout le monde ce qu'il est.

5. MAIS quel fruit espérent-ils eux-mêmes de ce qu'ils desirent sur cela ? Est-ce qu'ils sont bien aises de se jéjouir avec moi, quand je leur dirai combien je m'avance vers vous, par le secours de votre grace : & qu'ils sont prêts de m'aider par leurs prieres, lorsqu'ils sçauront combien le poids de ma corruption ralentit encore le mouvement qui devoit m'y porter ? C'est à ceux qui sont dans cette disposition, que je suis bien aise de me faire connoître ; & ce me sera un avantage, que plusieurs se joignent à moi, pour vous rendre graces de ce qu'il vous a plu de mettre de bon en moi, & vous demander pour moi ce qui me manque.

II. Cor. 1. 11.

A qui S. Augustin étoit bien aise de se faire connoître.

Quels sentimens donne l'esprit de charité, sur ce qu'on voit de bien ou de mal dans les autres.

QUE L'ESPRIT DE CHARITÉ fasse donc que mes freres aiment en moi, ce que vous nous apprenez qu'il faut aimer ; & qu'ils me plaignent des choses qui sont les seules sur quoi vous nous apprenez qu'on est à plaindre. Car c'est ce que le seul esprit de charité fait faire, cet esprit qui nous unit, & qui nous rend freres les uns des autres ; & non pas l'esprit qui possede ceux que votre Ecriture appelle des *enfans étrangers*, qui n'ont dans la bouche que la vanité & le mensonge, & dont les œuvres ne sont que dépravation & iniquité. Comme donc l'esprit de charité fait que ceux qui en sont remplis se réjouissent de ce qu'ils trouvent de louable en moi, & qu'ils s'affligent de ce qu'ils ne peuvent s'empêcher d'y condamner ; parce qu'ils ne me louent ni ne me condamnent, que parce qu'ils m'aiment, je suis bien aise de me faire connoître à ceux-là, afin qu'ils se réjouissent de ce qu'ils trouveront de bon en moi, & qu'ils soupirent de ce qu'ils y trouveront de mauvais.

Ps. 143. 7. 8.

Ce qu'il y a en nous de bien & de mal.

Ce qu'il y a de bon en moi, c'est ce que votre toutepuissance y a mis en me créant, & ce que votre grace y a mis en me renouvellant ; & ce qu'il y a de mal en moi, ce sont mes péchés, & ce qui est une suite & une punition du péché, par les Loix de votre sagesse & de votre justice. (a) Que mes freres se réjouissent donc pour moi de ce que je tiens de vous, & qu'ils

a

(a) C'est-à-dire, l'obscurcissement de l'esprit, & la dépravation du cœur.

s'affligent pour moi de ce qui ne vient que de moi-même ; & que les actions de graces & les gémissemens de ces ames saintes montent comme un encens, jusqu'au Trône de votre gloire. Laissez-vous toucher à l'odeur de cet encens, qui exhale de ces cœurs si purs dont vous avez fait vos temples ; & qu'elle fasse que vous ayez pitié de moi, selon toute l'étendue de votre infinie miséricorde, & pour la gloire de votre nom. N'abandonnez point un ouvrage que vous avez commencé ; & achevez ce qui vous reste à faire pour le rendre parfait. Ps. 50. 1.

6. Voilà précisément quel est le fruit que j'espere de la confession que je vous fais de ce que je trouve en moi ; & que je ne me contente pas de vous exposer dans le secret de mon cœur, avec une joie mêlée de crainte (a), & une douleur accompagnée d'espérance (b) ; mais que j'expose encore aux yeux des hommes, c'est-à-dire, de ceux qui croient en vous comme moi ; qui partagent avec moi ce qui fait toute ma joie, qui sont sujets à la mort comme moi, qui sont mes concitoyens dans la république que compose la societé de vos fidéles qui sont étrangers & voyageurs sur la terre comme moi ; & qui me précédent, & m'accompagnent, ou me suivent dans le chemin où je marche. Ce sont ceux-là qui sont mes freres, parce qu'ils vous servent. Mais comme vous avez bien voulu en faire vos *enfans*, ils sont encore mes *maîtres* ; & vous m'ordonnez de les servir, en tout ce qui peut dépendre de moi, si je veux vivre éternellement avec vous, & de la vie qui se trouve en vous. Ps. 2. 11. a b

Fondement de l'amour & du service que nous devons à nos freres.

C'est ce que votre parole vivante ne s'est pas contentée de m'ordonner par ces préceptes ; mais dont elle m'a encore montré l'exemple par toutes les actions de sa vie. C'est aussi de quoi je tâche de m'acquitter par mes actions, aussi bien que par mes paroles ; mais sur quoi je me trouve sans cesse exposé à de grands périls, que je n'espére d'éviter, qu'autant que j'aurai soin de me tenir sur vos ailes ; & de vous exposer mes foiblesses ; quoiqu'elles vous soient mieux connues qu'à moi-même.

Vie de J. C. leçon de charité & d'humilité.

JE SÇAIS que je ne suis qu'un enfant & un orphelin : mais j'ai un Pere qui est la source de la vie, j'ai un tuteur capable de me secourir dans tous mes besoins, & c'est vous, ô mon Dieu, qui êtes & mon

(a) Sur ce qu'il trouvoit de bien en lui.
(b) Sur ce qu'il y trouvoit encore de mal.

pere & mon tuteur. Vous êtes mon unique bien, Dieu toutpuissant, & vous avez toujours été avec moi, dans le tems même que je n'étois pas encore avec vous. Je veux donc faire connoître à ceux que vous m'ordonnez de servir, non plus ce que j'ai été, mais ce que je suis présentement ; & combien il y a
I. Cor. 4. 3. encore de miseres en moi. Mais quoique je le fasse, je suis bien éloigné de vouloir m'établir juge de moi-
a même. (a) Voilà dans quel esprit je parlerai de moi, & comment je desire que l'on prenne ce que j'en dirai.

(a) Parce qu'il n'y a pas grand fondement à faire sur la connoissance que chacun peut avoir de lui-même, & qu'il n'y a que Dieu qui sçache ce que nous sommes véritablement.

CHAPITRE V.

Que quelque imparfaite que fût la connoissance qu'il avoit de Dieu, il se connoissoit moins lui-même sur de certaines choses. Ce qui faisoit toute son espérance.

I. Cor. 2. 11. 7. C'EST à vous, Seigneur, à juger de ce que je suis. Car encore que chacun de nous voye ce

Combien de choses en nous qui nous sont inconnues.

qui se passe en lui, & que le secret de notre cœur nous soit aussi connu, qu'il est inconnu à tous les autres hommes, il y a des choses en nous que nous ne connoissons pas nous-mêmes : mais il n'y en a aucune que vous ne connoissiez, ô mon Dieu, parce que c'est vous qui nous avez faits.

Or, quoique je voye clairement mon néant, quand je viens à me considérer en votre présence ; quoique je sçache que je ne suis que cendre & que poussiere :
II. Cor. 5. 6. quoique dans cette terre étrangere, où nous sommes encore loin de vous, & où nous ne vous voyons pas
I. Cor. 13. 12. encore face à face, mais seulement en énigme, & comme au travers d'un verre obscur, je me voye moi-même de plus près & bien plus distinctement que je ne vous vois : il y a des choses sur quoi je vous con-

Les plus grands Saints ne se connoissent eux-mêmes qu'imparfaitement.

nois mieux, que je ne me connois moi-même. Car au lieu que je sçais, par exemple, que vous êtes inviolable de tout point, & hors des atteintes du mal ; j'ignore encore jusqu'à quel point j'en suis à couvert, & quelles sont les tentations à quoi je suis capable ou incapable de résister. Ainsi, toute mon espérance est que je sçais qu'étant fidéle comme vous l'êtes, vous
* I. Cor. 10. 13. ne permettez pas que nous soyons exposés à des tentations qui passent nos forces * ; & que vous nous donnerez moyen de soutenir celles qui nous attaque-

Sur quoi notre es-

ront, & d'en sortir avec avantage. Je dirai donc ici ce que je connois de ce qui est en moi, & qui ne m'est connu que parce que votre lumiere me le fait connoître; & quelles sont les choses surquoi je ne me connois pas encore bien moi-même, & qui me seront toujours inconnues, jusqu'à ce que vous ayez dissipé les ténébres qui me les cachent.

pérance doit être fondée.

Isai. 58. 10.

CHAPITRE VI.

Qu'il sçait avec certitude qu'il aime Dieu. Que toutes les créatures nous disent qu'il faut l'aimer. Ce qui fait que ce qu'elles nous disent sur cela entre dans nos cœurs. Ce que c'est que Dieu, & ce que les créatures nous en apprennent.

8. CE que je sçais, & dont ma conscience me rend un témoignage qui ne me permet pas d'en douter, c'est que je vous aime, ô mon Dieu : car vous avez percé mon cœur par les fléches de votre divine parole ; & je vous ai aimé dans le moment. Le CIEL & la terre, tout ce qu'ils enferment, me disent même de toutes parts qu'il faut que je vous aime; & ils ne cessent point d'en dire autant à tous les hommes, afin qu'ils soient sans excuse s'ils ne vous aiment pas. Mais VOUS FAITES une autre sorte de miséricorde bien plus intime à ceux à qui vous voulez faire miséricorde, & de qui il vous plaît d'avoir pitié; SANS CELA le ciel & la terre ont beau faire retentir vos louanges, ils ne parlent qu'à des sourds.

Qui voudroit écouter sa conscience, verroit aisément s'il aime Dieu ou non.

Tout prêche qu'il faut aimer Dieu.

Rom. 9. 15.

Mais qu'est-ce que j'aime quand je vous aime ? Ce n'est ni une beauté du genre de celles que mes yeux apperçoivent dans les choses corporelles : ni un son articulé & mesuré; ni un éclat comme celui de cette lumiere extérieure, qui flate si agréablement nos yeux; ni une harmonie, comme celle des concerts les plus mélodieux; ni une odeur, comme celle des fleurs & des parfums; ni un goût, comme celui du miel & de la manne, & de tous les autres mets les plus exquis; ni un objet, comme ceux dont la volupté recherche la jouissance avec le plus d'ardeur.

Ce n'est rien de tout cela que j'aime, quand j'aime mon Dieu. Cependant, c'est quelque chose d'approchant; & il est à mon ame ce que ces autres choses sont à mes sens. Car elle en est éclairée, & le voit au-dedans d'elle-même; mais comme une *lumiere* que nul espace ne borne & ne contient. Elle l'entend,

Ce que Dieu est à nos ames.

mais comme un *son* que le tems ne mesure & ne termine point. Elle le sent, mais comme une *odeur* qui le vent n'emporte point. Elle s'en nourrit, & elle le goûte ; mais comme une *viande* que l'avidité avec laquelle on la dévore, ne détruit & ne diminue point ; enfin, s'y tient unie par de chastes embrassemens, comme à l'objet de ses délices ; mais un objet dont la jouissance n'est sujette à nulle sorte de satiété, ni de dégoût. Voilà ce que j'aime, quand j'aime mon Dieu.

Démarches d'un esprit qui cherche ce que c'est que Dieu.

9. Mais qu'est-ce donc qu'un tel objet ? J'ai demandé à la terre si ce ne seroit point elle ; & elle m'a répondu, Non, je ne suis point ce Dieu que vous cherchez ; & tout ce qu'elle contient m'en a dit autant. J'ai demandé la même chose à la mer & aux abymes, & à tout ce qu'ils enferment de vivant ; & tout cela m'a répondu: Nous ne sommes point votre Dieu: cherchez-le au-dessus de nous. Je l'ai demandé aux vents & à l'air, & à tous les habitans de cette région supérieure (a) ; & ils m'ont répondu : Nous ne sommes point ce Dieu que vous cherchez ; & Anaximene s'est trompé, quand il nous a pris pour cet Etre souverain. J'ai fait la même question au Ciel, au Soleil, à la Lune & aux Etoiles ; & ils m'ont répondu: Nous ne le sommes pas non plus. Enfin, je me suis adressé à tous les objets qui touchent mes sens ; & je leur ai dit : Vous me répondez que vous n'êtes point mon Dieu, mais apprenez-moi donc quelque chose de lui, & dites-moi ce qu'il est ; & tous ces êtres se sont écriés tout d'une voix ; *C'est celui qui nous a faits.* *Ps. 99. 3.* Voilà ce que la nature nous répond sur ce sujet : car c'est l'interroger & entendre d'elle cette réponse, que de la voir & de la considérer avec quelque attention.

Ensuite m'adressant la parole à moi-même, je me suis demandé ; Et vous-même, qu'êtes-vous ? Et je me suis répondu, Je ne suis qu'un homme, composé d'un corps & d'une ame ; dont l'un est quelque chose d'extérieur & de visible, & l'autre quelque chose d'intérieur & d'invisible. Par laquelle de ces deux parties falloit-il donc désormais que je cherchasse mon Dieu ? Je l'avois déja cherché, par l'entremise de mon corps, parcourant tout ce que mes yeux ont pu découvrir dans toute l'étendue du ciel & de la terre. Ainsi, il ne me restoit plus que de le chercher par la

(a) C'est-à-dire, aux esprits dont quelques anciens Philosophes ont cru que l'air étoit rempli.

partie intérieure & invisible, & qui est assurément la plus excellente des deux ; puisque c'est à celle-la que les sens extérieurs faisoient leur rapport de ce qu'ils avoient découvert ; & que c'est elle qui du tribunal où elle préside à leurs actions, jugeoit de la réponse que le ciel, la terre & tout ce qu'ils contiennent lui ont faite, lorsqu'ils lui ont dit tout d'une voix : *Nous ne sommes point votre Dieu, & nous ne sommes que son ouvrage.* Car c'est sans doute la partie intérieure qui a connu tout ceci, par le ministere de la partie extérieure. C'est ce que je suis au-dedans qui l'a connu : c'est mon esprit, qui s'est servi des sens & des organes de mon corps, pour questionner la masse du monde, sur le sujet de mon Dieu ; & c'est à lui qu'elle a parlé, quand elle a dit, *Je ne suis pas celui que vous cherchez, & je ne suis que son ouvrage.*

10. Mais quoi, l'Univers ne présente-t-il pas la même face à tous ceux dont les sens sont en leur entier ? ce n'est même qu'en la présentant, qu'il répond à ces sortes de questions. D'où vient donc, que tous n'entendent pas ses réponses ? C'est que pour les entendre il ne suffit pas de le voir. Car les animaux mêmes, jusqu'aux moindres insectes, voient tout ce qu'il expose à nos yeux, & qui est comme la voix par où il répond à nos questions : mais ils ne sçauroient lui en faire ; parce qu'il n'y a point en eux de raison qui puisse juger de ce qu'ils apperçoivent par leur sens. Pour les hommes, ils sont tous capables de les questionner ; & il n'y en a aucun, qui ne pût s'elever, par les choses visibles, jusqu'à la connoissance des grandeurs invisibles de Dieu : mais L'AMOUR qui les asservit à ces mêmes choses, les met hors d'état d'en juger.

Tant qu'on aime les choses du monde, on ne sçauroit en juger sainement.

Elles ne répondent même qu'aux interrogations de ceux qui sont capables de juger de leurs réponses. Car quoique leur voix, c'est-à-dire, la maniere dont elles nous paroissent ne change jamais, & qu'on les trouve toujours les mêmes ; l'un ne fait que les voir, & l'autre en les voyant les interroge & entend leurs réponses ; & en même tems qu'elles parlent à celui-ci, elles sont muettes pour celui-là ; ou pour mieux dire, elles parlent à tout le monde, mais leur langage n'est entendu que de ceux qui consultent la vérité au-dedans d'eux-mêmes, sur ce qu'elles leur disent au-dehors.

D'où vient que la voix de toute la nature sur le sujet de Dieu, n'est entendue que de quelques uns.

Car c'est la vérité qui me dit : Votre Dieu n'est

Par où l'ame est au-dessus du corps, & Dieu au-dessus de l'ame.

ni le ciel, ni la terre, ni aucune autre sorte de corps: la nature même de ces choses-là le dit à tous ceux qui les voient; puisque tout corps est une masse, dont chaque partie est moindre que son tout. Et sur cela, je dis à mon ame, Pour vous, vous êtes quelque chose de plus excellent que tout ce qu'il y a de massif & de corporel; puisque c'est vous qui donnez la vie à toute la masse de votre corps, & que nul corps n'est capable d'en vivifier un autre (a). Mais Dieu est encore au-dessus de vous; puisque c'est par lui que vous vivez, & que vous êtes principe de vie.

(a) C'est-à-dire, d'une vie accompagnée de connoissance & de raison: car les plantes mêmes sont vivantes, quoiqu'il n'y ait rien en elles que de corporel.

CHAPITRE VII.

Par quelle faculté de l'ame il faut chercher ce que c'est que Dieu.

Il faut commencer par connoître notre ame pour arriver à connoître Dieu.

11. OU'EST-CE donc que j'aime, quand j'aime mon Dieu? Je vois bien que c'est quelque chose d'infiniment élevé au-dessus de tous les corps, & même au-dessus de mon ame: mais il faut pourtant qu'elle me serve de degré pour m'élever jusqu'à lui.

Je passerai d'abord cette faculté vivifiante, par où elle communique la vie au corps à quoi elle est unie: car ce n'est pas par-là que je puis trouver mon Dieu: autrement le cheval même & le mulet, qui n'ont ni raison, ni intelligence, pourroient aussi le trouver, puisque cette même faculté vitale est en eux, & que c'est ce qui donne la vie à leur corps.

Ps. 31. 9.

Je passerai encore cette autre faculté par où je communique à mon corps le sentiment aussi bien que la vie, & que le Seigneur a aussi mise en moi lorsqu'il m'a créé, & qu'il m'a donné des yeux pour voir, & non pas pour entendre; des oreilles pour entendre, & non pas pour voir; & ainsi de tous mes autres sens, qui ont chacun leur place dans mon corps, & qui exercent séparément leur office; ou plûtôt, qui sont les instrumens, par où je les exerce tous (b). Car ces *offices* sont mes actions, plûtôt que celles de mes sens, puisque quelque différentes qu'elles soient, c'est la même ame qui les fait toutes par eux. Je ne m'arrêterai donc pas à cette faculté, non plus qu'à l'autre,

(b) Car les sens ne sont que des instrumens, & c'est l'ame qui fait par eux tout ce qu'il semble qu'ils fassent.

puisqu'elle est dans le cheval & daus le mulet aussi-bien qu'en moi ; & que leurs corps sont pourvus d'organes par où ils sont capables de sentiment aussi bien que moi.

CHAPITRE VIII.

Belle description de la mémoire, & de la maniere dont les choses s'y conservent.

12. APRE'S avoir passé ces deux premieres facultés, qui sont comme les deux premiers degrés que je trouve en moi, quand je veux m'élever jusqu'à celui qui m'a fait, je viens dans la vaste étendue des réservoirs de ma mémoire, où se conserve ce nombre innombrable d'image, que mes sensations ont fait passer dans mon ame ; & toutes celles que j'ai composées de celles-ci, à force d'y ajoûter, ou d'en ôter, ou de les varier de quelque maniere que ce puisse être ; & enfin tout ce que j'ai donné en garde à cette faculté, & que l'oubli n'en a pas encore effacé.

Quand j'entre dans ce magasin, j'appelle ce que je veux faire comparoître devant moi ; & entre les choses que j'appelle, il y en a qui se présentent sur le champ, & d'autres qui sont un peu plus long-tems à venir, comme si elles sortoient de quelque recoin plus enfoncé. Il y en a même, qui dans le tems que je demande toute autre chose, viennent se présenter en foule, comme si elles vouloient dire, *N'est-ce point nous que vous cherchez ?* & la main de mon esprit les chasse, & les écarte de devant mes yeux, pour donner moyen à ce qu'il cherche de paroître, & de sortir de ce qui le lui cache. Enfin, il y en a d'autres que je retrouve sans peine, & qui se présentent chacune dans son rang, à mesure que je les appelle ; ensorte que les premieres quittent la place à celles qui les devoient suivre ; & se retirent, prêtes à paroître de nouveau quand je le voudrai. Et tout cela se passe en moi, toutes les fois que je veux réciter ou repasser en moi-même quelque chose que je sçais.

Merveilleuse propriété de la mémoire.

13. Tout ce qui est entré en moi par mes sens, se conserve donc dans ces magasins de ma mémoire, comme chaque espace de choses y est entré séparément, & par la porte qui lui convient, comme la lumiere, les couleurs & les figures des corps, par les yeux ; les divers sons, par les oreilles ; les divers

goûts, par la langue; les diverses odeurs, par les narines; & tout ce qui est dur ou mol, froid ou chaud, rude ou poli, pesant ou leger, par le toucher, répandu par tout le corps, & dont toutes ses parties intérieures & extérieures sont également capables; chacune s'y tient dans sa place, sans se brouiller en aucune maniere, & le vaste sein de ma mémoire embrasse ce nombre infini de choses, qu'elle tient toutes prêtes à se présenter toutes les fois que je les rappelle, & que je veux les repasser.

Ce ne sont pas néanmoins les choses mêmes, qui sont entrées dans ce magasin par mes sens; mais les images qu'elles y ont transmises par eux, lorsqu'elles les ont touchés. On voit bien par quel sens chaque sorte d'images est entrée: mais qui pourroit dire comment elles se forment?

C'est par le moyen de ses images, qu'au milieu des ténébres les plus épaisses, je vois les couleurs dans ma mémoire quand il me plaît; & que je fais la différence du blanc & du noir, & de toutes les autres couleurs; & pendant que je repasse les couleurs, & les autres choses qui sont entrées par mes yeux, les sons ne viennent point se présenter, ni troubler mon action, quoiqu'ils soient là aussi-bien qu'elles: mais ils se tiennent à l'écart, prêts à se présenter dès que je le voudrai.

C'est ainsi que sans aucun mouvement de ma langue ni de mon gosier, je chante en moi-même tout ce qui me plaît, sans que les images des couleurs, ni de tout ce qui est entré en moi par mes yeux, viennent se jetter à la traverse, quoiqu'elles soient là aussi-bien que celles des sons, ni interrompre l'action par laquelle je considére ce qui y est entré par mes oreilles. Enfin, c'est ainsi que je repasse comme il me plaît, tout ce que mes autres sens ont fait entrer dans ces réservoirs: & que par pure réminiscence, & sans que mon nez agisse, je fais la différence de l'odeur des lis, & de celle des violettes: que sans avoir rien sur ma langue, je distingue le goût du miel de celui du vin cuit: & que sans aucune action des organes du toucher, je discerne ce qui est doux, d'avec ce qui est rude, & que je préfére l'un à l'autre.

14. Je fais tout cela au-dedans de moi-même, dans ce vaste champ de ma mémoire. J'y trouve le ciel, la terre, & la mer, avec tout ce que j'ai jamais apperçu

perçu par mes ſens de ce qu'ils contiennent, à la réſerve de ce que je puis avoir oublié. Je m'y trouve moi-même, & tout ce que j'ai jamais fait : en quel tems, & en quel lieu je l'ai fait ; & en quelle diſpoſition j'étois quand je le fis. J'y trouve tout ce que ma propre expérience m'a appris, ou que j'ai cru ſur la foi des autres, & par le rapport qu'il avoit avec ce qui m'étoit connu par moi-même : & c'eſt à la faveur de ces images qui me reſtent du paſſé, que je forme des conjectures ſur l'avenir ; que je prévois de certaines actions & de certains événemens ; que je juge de ce qu'on en peut eſpérer ou non ; & que je conſidére toutes ces choſes comme ſi elles m'étoient déja préſentes ; quoique je ne faſſe que les prévoir.

C'eſt dans ce vaſte ſein de mon eſprit, qui embraſſe les images d'un ſi grand nombre de choſes, que je me dis à moi-même ; *Je ferai ceci ou cela : & il en arrivera ceci ou cela.* Et d'autres fois, *O ſi telle ou telle choſe pouvoit arriver !* ou bien, *Plaiſe à Dieu de ne pas permettre que telle ou telle choſe arrive* ; & quand je me parle de la ſorte, j'ai devant moi les images des choſes dont je parle, & je les tire de ce magaſin de ma mémoire, qui me les fournit à point nommé : ſans quoi je ne pourrois rien dire de tout cela.

15. Quelle force, ô mon Dieu, que celle de la mémoire ! y a-t-il rien de plus grand, & peut-on jamais aſſez admirer l'étendue preſque infinie de ſa capacité ? Qui eſt-ce qui pourroit en voir le fond ? Cependant, ma mémoire n'eſt autre choſe qu'une faculté de mon eſprit & un apanage de ma nature. Ainſi, mon eſprit n'a pas aſſez d'étendue, pour embraſſer tout ce qui fait partie de moi-même : & je ne puis me comprendre tout entier.

Combien il y a de merveilles à conſiderer dans l'eſprit de l'homme.

Mais quoi, ce que je me trouve incapable de comprendre, quand je me conſidére moi-même, eſt-il quelque part hors de moi ; & peut-il être ailleurs qu'en moi-même ? comment ſe peut-il donc faire que je ne le comprenne pas ?

Je ne puis penſer à tout ceci, ſans me trouver ſaiſi d'étonnement, & je ne ceſſe point d'admirer. Cependant qu'eſt-ce que les hommes admirent ordinairement ? La hauteur des montagnes, les flots de la mer, le cours des rivieres, la vaſte étendue de l'Ocean, les mouvemens des aſtres ; & ils ne ſe conſidérent point eux-mêmes. Ils n'admirent point une

Il n'y a rien dans la nature de ſi grand que l'homme, & c'eſt à quoi l'on

pense le moins. chose aussi admirable, que ce qui vient de se passer en moi, quand j'ai parlé de toutes ces choses qu'ils admirent. Car quoique je ne les eusse point devant les yeux, je les voyois dans ma mémoire, & elle me représentoit des montagnes, les flots de la mer, les astres, qui sont toutes choses que j'ai vues; & l'Océan même que je n'ai jamais vu, & dont je n'ai d'idée, que celle que j'ai formée sur ce que l'on m'en a dit; & j'ai vu tout cela dans toute son étendue, comme si je l'eusse eu devant moi : car si ma mémoire ne me l'avoit représenté, je n'aurois pu en parler comme j'ai fait. Cependant, ces choses-là ne sont point en moi, & je ne les ai point fait passer quand je les y ai vues, mais seulement leurs images; & je sçais par lequel de mes sens chaque sorte d'image y est entrée.

CHAPITRE IX.

Quelles sont les choses qui subsistent dans la mémoire par elles-mêmes, & non pas par des images.

16. MAIS ces sortes de choses ne sont pas les seules qui résident dans cette capacité infinie de ma mémoire : elle conserve encore tout ce que j'ai appris des sciences, & que l'oubli n'a pas encore effacé. Tout cela y est, dans des lieux particuliers, plus enfoncés que ceux où se conservent les images des corps, mais qui ne sont point de lieux comme ceux que les corps occupent. Et ce ne sont pas les images de ces sortes de choses qu'elle conserve; ce sont les choses mêmes.

Car si je sçais ce que c'est que la Grammaire ou la Logique, & combien on peut faire de sortes de questions sur chaque sujet, & toutes les autres choses de cette nature; il ne faut pas croire que j'aye laissé les choses mêmes au-dehors, & qu'il n'en soit passé en moi que les images, comme il arrive en matiere de choses qui n'ont qu'une certaine durée. Le son, par exemple, ne fait que passer; mais il me laisse une impression par le moyen de laquelle je le considére quand il me plaît; & qui subsiste en moi, lors même que ce qui l'a produit ne subsiste plus.

Il en est de même des odeurs; & quoique le vent les emporte, l'impression qu'elles font sur l'odorat demeure en nous, & nous donne moyen de les considérer quand nous voulons. Il en est de même des viandes que nous mangeons : car quoique nous n'en

ayons plus le goût, dès qu'elles sont dans notre estomac, la mémoire les goûte, comme si elles étoient encore sur la langue. Enfin, il en est de même de tout ce qui fait impression sur nous par le toucher; puisque lors même que nous ne les touchons plus, la mémoire nous le représente, comme si nous le touchions encore.

Ainsi, à l'égard de ces sortes de choses, ce ne sont pas les choses mêmes qui entrent en nous; mais seulement leurs images, que la mémoire saisit avec une merveilleuse promptitude, & qu'elle range avec un ordre admirable, dans les réservoirs destinés à chacune, d'où elle les tire, d'une maniere qui ne l'est pas moins, toutes les fois que nous voulons les repasser (a).

(a) Le Chapitre suivant ne devroit pas être partagé de celui-ci.

CHAPITRE X.

Combien il y a de choses dans la mémoire qui ne sont point entrées par les sens.

A l'égard des vérités intellectuelles, ce sont les choses mêmes qui entrent dans notre mémoire, & non pas leurs images.

17. MAIS quand on m'a dit que sur chaque chose l'on peut faire trois sortes de questions: *Si elle est*, *Ce que c'est*, & *Quelle elle est*? ce n'est pas par des images, que ce qu'on m'en a dit est entré dans ma mémoire: la chose même y est entrée, sans l'entremise d'aucune image: quoique celles des sons par où on l'a énoncée y soient aussi entrées en même tems. Pour ces sons, je sçais que le vent les a emportés, & qu'ils ne subsistent plus; & je vois bien par où leurs images sont entrées: mais pour la chose qu'ils expriment, je n'ai pu l'atteindre par aucun de mes sens, & je ne l'ai vue nulle part que dans mon esprit.

Qu'elle me dise donc, s'il est possible, d'où & par où elle a pu venir en moi? Car j'ai beau parcourir tous mes sens, qui sont comme les portes par où les choses y entrent: je n'en trouve aucun par où celle-ci ait pu entrer. Mes yeux me disent, Si c'est quelque chose de coloré, c'est nous qui vous en avons fait le rapport; Si c'est un son, disent mes oreilles, c'est par nous qu'il est entré; Si c'est une odeur, disent mes narines, c'est nous qui lui avons donné passage; Si ce n'est point une saveur, dit ma langue, ne m'en demandez point de nouvelles: enfin, le toucher me dit, que si ce n'est point un corps, il n'a pû

l'atteindre, ni par conséquent la faire passer en moi.

Par où est-ce donc que cette chose est entrée dans ma mémoire, & d'où a-t-elle pu venir ? J'avoue que je ne le vois pas. Car quand je l'ai apprise, ce n'est pas sur la foi d'un autre que je l'ai crue : je l'ai apperçue dans mon esprit, qui en a reconnu la vérité dans le moment : & je la lui ai donnée en garde, pour me la représenter quand je voudrois. Elle étoit donc dans mon esprit, avant même que je l'eusse apprise; quoiqu'elle ne fût point dans ma mémoire. Car si elle n'avoit été dans mon esprit, comment l'aurois-je reconnue dès qu'on me l'a montrée; & *comment* aurois-je pu dire, comme j'ai fait sans hésiter : *Cela est vrai, Cela est ainsi ?* Elle y étoit donc déja, mais comme enfoncée dans quelque recoin fort profond; en sorte que si ce qu'on m'en a dit ne l'en avoit tirée, je n'aurois pu l'appercevoir.

Toutes les vérités qui se connoissent par elles-mêmes, sont naturellement en nous.

CHAPITRE XI.

Ce que c'est qu'apprendre, à l'égard des vérités intellectuelles, qui nous sont connues par elles-mêmes.

18. AINSI il se trouve, qu'à l'égard des choses qui sont en nous, sans avoir passé par nos sens, & qui n'y sont point par des images, mais que nous y voyons en elles-mêmes, & dans leur propre nature, ce qu'on appelle les *apprendre*, n'est autre chose que les ramasser par la pensée dans notre mémoire, où elles étoient déja, mais comme dispersées & en désordre, de les y remarquer; & de les lui redonner en garde toutes rangées, afin qu'au lieu qu'elles y étoient auparavant, dans une confusion qui ne nous permettoit pas de les y appercevoir, elles nous soient de-là en avant connues & familieres; & que nous les ayons comme sous la main, pour pouvoir les retrouver quand il nous plaira.

Ce que c'est qu'apprendre les vérités intellectuelles.

Combien y a-t-il de choses dans ma mémoire, que j'ai trouvées de cette sorte, & que je tiens présentement sous ma main, comme je viens de dire ? car c'est les y tenir, que de les sçavoir, & de les avoir apprises. Mais si j'étois quelque-tems un peu considérable sans les repasser, elles m'échaperoient, & se perdroient encore dans ses recoins les plus enfoncés de ma mémoire, où elles étoient auparavant : en sorte que pour revenir à les sçavoir, il faudroit

les retrouver de nouveau ; c'eſt-à-dire, les aller chercher & les ramaſſer une ſeule fois, dans ces mêmes enfoncemens d'où je les avois tirées, & où elles étoient éparſes dans une confuſion qui me les cachoit : car il n'y a point d'autre lieu où elles puiſſent être. De-là vient que dans la langue Latine, le mot qui ſignifie *penſer*, n'eſt qu'un mot dérivé de celui qui ſignifie *ramaſſer* & *raſſembler* (a). Il ne veut même dire autre choſe ; & on pourroit s'en ſervir à l'égard de tout ce qui ſe *ramaſſe* ou ſe *raſſemble*, quelque part que ce ſoit, ſi l'uſage ne l'avoit fixé à ce que l'eſprit ramaſſe au-dedans de lui-même par la penſée.

(a) COGITARE, frequentativum, deductum à COGERE, quod idem ſonat atque COLLIGERE, Tytire, coge pecus. *Virgil.*

CHAPITRE XII.

Comment les vérités mathématiques ſont dans la mémoire.

19. LA mémoire contient encore une infinité de propriétés & de proportions des nombres, des lignes & des figures, quoique rien de tout cela ne ſoit entré en nous par nos ſens ; puiſque ce ne ſont, ni des couleurs, ni des ſons, ni des odeurs, ni des ſaveurs, ni rien de palpable & de perceptible au toucher. Le ſon des paroles qu'on emploie pour ſignifier ces choſes-là, a bien frapé mes oreilles : mais ces paroles ne ſont rien moins que les choſes mêmes. Car au lieu que ces paroles peuvent être différentes, ſelon que l'on parle Grec ou Latin, ou quelqu'autre ſorte de langue, les choſes ne ſont ni Grecques ni Latines ; & en quelque langue qu'on les exprime, elles ſont toujours les mêmes.

J'ai vu des lignes tirées par des ouvriers qui avoient la main fort bonne, & qui en faiſoient d'auſſi déliées que les filets d'araignées : mais les lignes que j'ai dans l'eſprit, quand je m'applique à des démonſtrations de Géométrie, ne ſont point des images de celles que mes yeux m'ont fait connoître : c'eſt tout autre choſe ; & ce que je dis là eſt connu de tous ceux qui n'ont pas eu beſoin de ſe repréſenter aucun corps pour concevoir ces ſortes de lignes, & pour les voir au-dedans d'eux mêmes.

C'eſt par mes ſens que les nombres particuliers de tout ce que j'ai jamais compté, m'ont été connus :

mais ces nombres intérieurs, par où nous jugeons de ceux-là, sont tout autre chose : ce n'en sont point des images ; & c'est quelque chose de bien plus réel & de bien plus excellent. Ceux dont l'esprit ne les apperçoit point, pourront rire de ce que j'en dis : mais leur ris me fera pitié.

CHAPITRE XIII.

Les actions mêmes de l'esprit & de la mémoire se conservent dans la mémoire.

20. NON seulement ces choses-là se conservent dans ma mémoire, mais encore la maniere dont je les ai apprises ; & même une infinité de faux raisonnemens, que j'ai entendu faire contre ce que les Mathématiques nous en apprennent. Mais quelque faux qu'ils soient, ce que ma mémoire en conserve, est quelque chose de vrai (a). Elle conserve encore la maniere dont j'ai discerné la vérité de ces choses-là, d'avec la fausseté de celles qu'on leur oppose. Je vois même, que l'action par où je fais ce discernement est différente de celle par où je me souviens de l'avoir fait, toutes les autres fois que j'y ai pensé ; & comme je me souviens d'avoir vu cette différence plusieurs autres fois, je donne en garde à ma mémoire l'action par laquelle je la vois & la comprens à l'heure que je parle ; & je me souviendrai un jour de l'avoir vue & comprise dans ce moment. Ainsi je conserve la mémoire des actions même de ma mémoire ; & si dans la suite je me souviens de m'être souvenu présentement de ce que je viens de dire, ce souvenir sera encore un effet de la force de ma mémoire.

(a) Puisqu'il est vrai qu'on les a faits & de telle & telle maniere ; & c'est ce que la mémoire en conserve.

CHAPITRE XIV.

Les passions mêmes se conservent dans la mémoire. Différence de la maniere dont elles y sont, & de celle dont elles sont dans l'ame, quand elle en est agitée.

Les passions mêmes subsistent dans la mémoire, & comment.

21. ON trouve dans la mémoire jusqu'aux passions de l'ame. Elles n'y sont pas néanmoins comme elles sont dans l'ame lorsqu'elle en est agitée ; mais d'une maniere toute différente, & comme la

nature de cette faculté comporte qu'elles y soient. Car sans être dans la joie, je me souviens d'en avoir eu; & sans être triste, je me souviens de l'avoir été; sans ressentir aucun mouvement de crainte, je me souviens de ceux que j'ai ressentis autrefois; & sans être touché d'aucun desir, je me souviens de ceux que j'ai eus ci-devant. Et non seulement je me souviens de ces sortes de sentimens, sans en éprouver de semblables; mais je m'en souviens même dans le tems que j'en ai de contraires; & comme dans de certains momens où j'ai de la joie, je me souviens d'avoir été triste, il y en a d'autres où je suis triste, & où je me souviens d'avoir été dans la joie.

* Il n'y a pas tant de sujet de s'étonner que ce que je viens de dire arrive à l'égard des maux du corps, puisque l'esprit & le corps sont choses toutes différentes. Ainsi, que dans le tems même que mon esprit est dans la joie, il se souvient de quelque douleur que son corps a autrefois ressentie, ce n'est pas une si grande merveille. Mais l'esprit & la mémoire ne sont que la même chose; & delà vient que quand nous voulons recommander à quelqu'un de se souvenir d'une chose, nous lui disons: *Mettez-vous bien cela dans l'esprit*; & quand nous nous plaignons d'avoir oublié quelque chose, nous disons: *Cela ne m'est point venu dans l'esprit*, où *Cela m'est échapé de l'esprit*, ne faisant nulle différence entre l'esprit & la mémoire.

Comment est-il donc possible que l'un & l'autre n'étant que la même chose, il y ait tout à la fois, & de la joie dans mon esprit, & de la tristesse dans ma mémoire; comme il arrive lorsqu'étant gai, je me souviens d'avoir été triste? Comment se peut-il faire que cette gaieté, qui est dans mon esprit, le réveille & le réjouisse; & que cette tristesse, qui est dans ma mémoire, ne l'attriste point? Est-ce que la mémoire est quelque chose de différent de l'esprit? c'est ce qu'on ne sçauroit dire. Dira-t-on donc que la mémoire est comme l'estomac, & l'esprit comme la bouche; que la joie & la tristesse sont comme des viandes, l'une douce, & l'autre amere; & qu'au lieu qu'elles se font sentir, quand elles sont dans cette *bouche*, on ne les sent plus, dès qu'elles sont passées

* Dans les anciennes Editions, le Chap. 14. ne commence qu'en cet endroit; mais il est visible qu'il doit commencer plus haut.

dans cet *estomac?* Il seroit ridicule de croire que cela fût ainsi : cependant, quelque différentes que soient ces deux choses, elles ne sont pas sans quelque rapport.

Quatre passions principales. 22. Mais quand je dis qu'il y a quatre passions principales, *le desir, la joie, la crainte* & *la tristesse*; que je les définis chacune en particulier, & que j'établis la différence qu'il y a de l'une à l'autre ; c'est dans ma mémoire que je trouve tout ce que je puis dire sur ce sujet, & c'est d'elle que je le tire. Tout cela y étoit donc, avant même que je le rappellasse ; autrement je n'aurois pu le rappeller. Cependant, quoique je me remette ce que ma mémoire conserve de ces passions, je n'en sens aucune ; & je n'en suis pas plus ému. S'il est donc vrai que l'esprit soit comme *la bouche*, & la mémoire comme *l'estomac* ; & que quand je rappelle la joie ou la tristesse qui sont dans ma mémoire, je fasse ce que font les animaux qui ruminent, c'est-à-dire, que je fasse revenir dans la *bouche* ce qui étoit dans *l'estomac* ; d'où vient que cette bouche ne sent plus, ni la douceur de cette joie, ni l'amertume de cette tristesse ? Est-ce, que comme il y a toujours quelque différence entre les choses mêmes qui ont le plus de rapport, c'est en cela précisément qu'il s'en trouve entre celles-ci ?

En effet, si l'on ressentoit infailliblement de la crainte ou de la tristesse, toutes les fois que l'on parle de ces passions ; qui est-ce qui voudroit en parler ? Mais enfin, il est bien certain que nous n'en sçaurions parler, si nous ne trouvions dans notre mémoire, non seulement les termes par où on les exprime, & qui s'y conservent par le moyen des images que nos sens y ont fait passer ; mais les notions mêmes des choses, qui ne sont entrées en nous par aucun de nos sens, mais que l'esprit a donné en garde à la mémoire, après les avoir formées sur ce que ces passions lui ont fait sentir ; ou qu'elle a retenues d'elle-même, quoiqu'on n'ait point pensé à l'en charger.

CHAPITRE XV.

Si ce que la mémoire conserve des passions de l'ame, & de ses propres actions, y est par des images ou autrement.

23. MAIS de déterminer si cela se fait par des images, ou sans images, c'est ce qui n'est pas aisé. Quand je parle du Soleil, ou d'une pierre, ou de quelque

quelque autre corps que ce soit, j'en ai les images présentes dans ma mémoire ; quoique les choses qu'elles représentent ne soient point présentes à mes sens. Il en est de même, lorsque je parle de la douleur sans en ressentir aucune : car si je n'en avois l'image présente dans ma mémoire, je ne sçaurois ce que je dirois ; & je ne pourrois faire la différence de la douleur & du plaisir. Il en est de même, quand je parle de la santé : car ce n'est pas assez que la chose même me soit présente, comme elle l'est, s'il se rencontre que je me porte bien dans le tems que j'en parle ; il faut que j'en aye encore l'image présente dans ma mémoire ; autrement je ne sçaurois pas même ce que veut dire le mot de *santé*, & les malades devant qui l'on parle, & à qui la chose même n'est point présente, puisqu'ils sont malades, n'entendroient point ce que l'on dit, s'ils n'en avoient l'image dans la mémoire.

Mais quand je parle des nombres, je veux dire de ceux qui résident au-dedans de nous-mêmes, & par le moyen desquels nous faisons toutes sortes de supputations ; ce sont eux-mêmes qui sont présens à ma mémoire, & non pas leur image. Tout de même, quand je parle de l'image que chacun a en soi du Soleil, ce n'est pas une image de cette image que j'ai présente, c'est elle-même. Enfin, quand je parle de ma mémoire même, & que j'y fais attention, c'est dans elle-même que je la vois ; car c'est par elle-même qu'elle est présente à elle-même, & non pas par des images comme celles qu'elle conserve des choses qui touchent les sens. *On trouve la mémoire même dans la mémoire.*

CHAPITRE XVI.

L'oubli même se conserve dans la mémoire, & comment.

24. MAIS voici quelque chose de bien plus admirable. Lorsque je parle de *l'oubli*, & que j'en parle avec connoissance, & sçachant ce que je dis ; c'est dans ma mémoire que je trouve non seulement le mot d'*oubli*, mais la chose même qu'il signifie. Car si ma mémoire ne me présentoit la chose même, je n'entendrois pas la signification du mot. Comme donc, lorsque je me souviens de ma mémoire, c'est elle-même qui est présente à elle-même, & par elle-même ; ainsi, lorsque je me souviens de

mon oubli ; j'ai tout à la fois présent, & ma mémoire, puisque c'est par elle que je me souviens de l'oubli ; & l'oubli même, puisque c'est la chose dont je me souviens. Mais qu'est-ce que l'oubli, sinon une privation de mémoire ? Comment est-il donc vrai de dire, que pour me souvenir de mon oubli, il faut qu'il me soit actuellement présent, puisque l'oubli actuel est précisément ce qui empêche qu'on ne se souvienne des choses ?

Cependant, s'il est vrai, d'une part, que se souvenir de quelque chose, c'est l'avoir dans la mémoire ; & de l'autre, qu'il ne nous seroit pas possible d'entendre la signification du mot d'*oubli*, si nous ne nous souvenions de la chose : il s'ensuit qu'il faut que l'oubli même soit dans notre mémoire, quand nous nous en souvenons ; c'est-à-dire, qu'il faut qu'il nous soit présent, pour ne le pas oublier, lui dont la nature est de nous faire oublier les autres choses. Cela ne donneroit-il point à penser, que quand nous nous souvenons de l'oubli, il n'y en a que l'image dans notre mémoire, & non pas la chose même ; puisque si l'oubli même y étoit actuellement, il feroit que nous l'oublirions lui-même, bien loin qu'il nous en fît souvenir ? Qui est-ce qui peut comprendre comment cela se passe en nous ? Qui est-ce qui peut démêler toutes ces difficultés, & accorder tant de choses qui paroissent contraires les unes aux autres ?

Par où l'oubli même se conserve dans la mémoire.

L'esprit de l'homme incompréhensible à lui-même.

25. Pour moi, j'avoue que j'y succombe, ô mon Dieu, & c'est sous moi-même que je succombe. Je suis à moi-même comme une mine profonde, que je ne creuse qu'avec beaucoup de peine & de travail ; & dont je ne sçaurois encore trouver le fond. Car ce que je cherche présentement, ce n'est ni l'étendue du Ciel, ni les distances des Astres, ni ce qui tient la terre suspendue au milieu de l'air, c'est ce qui se passe en moi ; puisque c'est ce qui se passe dans ma mémoire & dans mon esprit.

Il ne seroit pas fort étrange, que ce qui est autre chose que moi-même, & qui en est même si éloigné, me fût difficile à comprendre. Mais qu'y a-t-il de plus près de moi, que moi-même ? Cependant, je ne sçaurois comprendre ce qui se passe en moi ; puisque je ne puis comprendre ce qui se passe dans ma mémoire, qui n'est autre chose que moi-même.

Car que dirai-je, quel parti prendrai-je sur ce qui s'y passe, quand je me souviens de mon oubli ? je

vois clairement que je m'en souviens. Dirai-je donc qu'une chose, dont je me souviens, n'est pas dans ma mémoire ? Dirai-je aussi, qu'il faut que l'oubli y soit, afin que je ne l'oublie pas lui-même ? L'un est tout aussi absurde que l'autre. Dirai-je donc, que quand je me souviens de mon oubli, il n'y en a que l'image dans ma mémoire, & non pas la chose même ? Mais comment pourrois-je prendre ce parti-là, non plus que les deux autres ; puisqu'il faut que les choses mêmes ayent été présentes, pour imprimer leurs images à la mémoire ? Car qu'est-ce qui fait que je trouve dans ma mémoire la ville de Carthage, & les autres lieux où j'ai été ; les visages des personnes que j'ai vues, & toutes les choses que mes sens ont fait passer en moi, jusques à la douleur & à la santé ? C'est que toutes ces choses m'ayant été présentes, ma mémoire a eu moyen d'en tirer des images, que je pourrois dans la suite repasser comme je voudrois ; & que j'aurois présentes, lors même que les choses dont elle les a tirées ne le seroient plus. Ainsi, quand il seroit vrai, que lorsque je me souviens de mon oubli, il n'y en a que l'image dans ma mémoire ; toujours faut-il que l'oubli même lui ait été présent, pour lui donner moyen d'en tirer l'image. Or, dans le tems qu'il lui étoit présent, comment pouvoit-il lui imprimer son image ; puisque l'effet naturel de l'oubli présent, est d'effacer celles qui y sont déja imprimées ? Cependant, de quelque maniere que soit la chose, & quelque impossible qu'il nous soit de l'expliquer, & même de la comprendre, je suis certain que je me souviens de mon oubli même, c'est-à-dire, de ce qui m'ôte le souvenir des choses dont je me souviendrois, s'il ne les avoit point effacées de ma mémoire.

CHAPITRE XVII.

Combien la mémoire est admirable. Que pour trouver Dieu, il faut s'élever encore au-dessus de cette faculté de l'ame.

26. C'Est quelque chose d'étonnant, ô mon Dieu, que la force de la mémoire ! On est épouvanté, quand on considére cette capacité sans bornes, & la multiplicité infinie des choses qu'elle contient. Or ma mémoire, c'est mon esprit, & mon esprit c'est moi-même. Que suis-je donc, ô mon Dieu ?

Les merveilles de la toute-puissance de Dieu, ne paroissent nulle part si vi-

sensiblement que dans nous-mêmes.

quelle sorte de nature suis-je ; & combien ce principe de vie qui est en moi, est-il admirable, par l'étendue & la variété infinie de ses opérations ?

Je parcours ce vaste champ de la mémoire : je pénétre dans ce nombre innombrable de réduits, où réside une infinité de choses de tout genre, dont les unes n'y sont que par des images, comme les corps ; d'autres y sont par elles-mêmes, comme les arts & les sciences ; & d'autres par de certaines perceptions & de certaines observations de l'esprit, comme les passions qui subsistent dans la mémoire, lors même que l'ame n'en est plus émue, quoique tout ce qui est dans la mémoire soit dans l'ame. Mais quelque avant que j'y pénétre, je n'en sçaurois voir le fond : tant ma mémoire a d'étendue, tant le principe de vie qui est en moi a d'activité & de force, quoique je ne vive encore que d'une vie sujette à la mort.

Pour trouver Dieu, il faut que notre esprit aille plus loin que sa propre mémoire.

Que faut-il donc que je fasse pour vous trouver, ô mon Dieu, qui êtes ma véritable vie ? Ne faut-il pas que je m'éleve au-dessus de cette faculté même de mon ame, qu'on appelle *la mémoire*, si je veux me porter jusqu'à vous, douce lumiere de mon cœur ? Que me dites-vous sur ce sujet ? Ne me dites-vous pas, que si je veux que mon esprit me serve de degré pour m'élever jusqu'à vous ; qui êtes si élevé au-dessus de moi, si je veux vous atteindre par où vous pouvez être atteint, & m'unir à vous par où l'on y peut être uni, il faut que je passe encore au-delà de cette troisiéme faculté de mon ame ? Car les bêtes mêmes & les oiseaux ont de la mémoire, autrement ils ne pourroient retrouver, comme ils font, leurs tanieres & leurs nids, ni toutes les autres choses que l'accoutumance leur a rendues familieres. Or ce n'est que par le moyen de la mémoire que l'accoutumance peut quelque chose sur eux.

Preuve que les bêtes même ont de la mémoire.

Pour atteindre donc celui qui m'a donné une nature si élevée au-dessus de celle des bêtes, & qui a mis en moi une intelligence que les oiseaux n'ont point, il faut que je m'éleve au-dessus de ma mémoire-même. Mais (a) où sera-ce donc que je vous trouverai, souveraine douceur de mon ame, douceur véritable & solide ? Car si c'étoit hors de ma mémoire que je dusse vous trouver, il faudroit que

(a) Le Chap. 18. commençoit autrefois dès ici. Mais c'étoit couper en deux le raisonnement qui commence au mot de *Mais*.

vous n'y suffiiez point, & par conséquent que je ne me souvinsse point de vous; & si je ne m'en souvenois pas, comment pourrois-je vous trouver?

CHAPITRE XVIII.

Ce n'est qu'à la faveur de ce qui se conserve dans la mémoire, qu'on peut retrouver ce qu'on a perdu, & le reconnoître quand on l'a trouvé.

27. CAR cette femme de l'Evangile, qui avoit perdu une de ses *dragmes* (a), & qui la cherchoit la lampe à la main, n'auroit jamais pu la retrouver, si cette dragme ne lui étoit demeurée dans la mémoire; autrement, quand elle lui seroit tombée sous la main, elle ne l'auroit pas même reconnue. C'est ce que je sçais par moi-même: car j'ai cherché & retrouvé en ma vie bien des choses que j'avois perdues; & je me souviens, que dans le tems que je les cherchois, & que l'on me disoit, en m'en présentant beaucoup d'autres: *N'est-ce point là ce que vous cherchez?* Je répondois toujours: Non, jusqu'à ce qu'on me présentât celle que je cherchois effectivement. Si je n'en avois donc conservé la mémoire, je n'aurois jamais pu la trouver; puisque quand on me l'auroit présentée, je ne l'aurois pas reconnue; & il faut nécessairement que cela soit ainsi, toutes les fois que l'on cherche & qu'on retrouve quelque chose qu'on avoit perdue. Luc. 15. 8.

Il est vrai, que dans ces sortes de rencontres, ce que nous cherchons n'est perdu qu'à l'égard des yeux, qui ne sçavent plus où le retrouver, & qu'il ne l'est pas à l'égard de la mémoire; puisque ce n'est qu'à la faveur de l'image qu'elle en conserve, qu'on le cherche jusqu'à ce qu'on le retrouve, & qu'on le reconnoît quand on l'a trouvé. Car ce ne seroit pas l'avoir trouvé, que de ne le pas reconnoître, quoiqu'on l'eût devant les yeux; & on ne sçauroit le reconnoître, si la mémoire n'en avoit conservé l'image. Ces sortes de choses ne sont donc perdues, comme j'ai déja dit, qu'à l'égard des yeux, & non pas à l'égard de la mémoire.

(a) C'étoit une sorte de Monnoie.

CHAPITRE XIX.

Comment on cherche ce que la mémoire même avoit perdu ; & comment on le reconnoît quand on le trouve.

28. MAIS que dirons-nous de celles que la mémoire même perd ; & qu'il faut chercher pour nous les remettre, & pour nous en souvenir ? Car où pouvons-nous les chercher, que dans la mémoire même ? Et s'il arrive, qu'elle nous présente une chose pour une autre, nous la rejettons, jusqu'à ce que celle que nous cherchons en effet, vienne à paroître ; & alors nous disons ; *C'est cela :* or, comment le pourrions-nous dire, si nous ne la reconnoissions pas ? & comment la reconnoîtrions-nous, si nous ne nous en souvenions ? Nous l'avions pourtant oubliée, mais non pas entiérement : & c'est à la faveur de ce qui nous en restoit, que nous cherchions ce qui nous en étoit échapé. La mémoire sentoit bien qu'il ne lui paroissoit plus qu'une partie de ce qu'elle avoit accoutumé d'embrasser & de joindre sur ce sujet ; & c'étoit comme une vue estropiée, qui lui faisoit faire des efforts, jusqu'à ce que ce qu'elle ne voyoit plus qu'à demi, revînt à lui paroître dans son entier.

Nous ne sçaurions chercher dans notre mémoire, que ce que nous n'avons pas entierement oublié.

C'est ainsi que quand nous rencontrons, ou que nous nous remettons dans l'esprit, quelqu'un que nous connoissons, mais dont nous avons oublié le nom ; nous rejettons tous les autres noms qui se présentent, pendant que nous cherchons celui-là. Et comme il est le seul que la mémoire ait accoutumé de joindre à l'idée qu'elle conserve de cet homme : elle n'aura point de repos que cette idée ne soit complette, par l'assemblage de l'image qu'elle a conservée de la personne, & de celle du nom qui lui étoit échapé.

Mais quand ce nom se présente enfin, d'où vient-il, que de la mémoire même ? Car une preuve évidente qu'il n'en étoit pas entiérement effacé, c'est que si quelqu'un nous le suggere, nous le reconnoissons incontinent ; & qu'est-ce qui nous le fait reconnoître, sinon ce qui nous en étoit resté dans la mémoire ? En effet, quand nous le reconnoissons, après qu'on nous l'a dit, & que nous demeurons persuadés, que c'est celui que nous cherchions ; ce n'est point du

tout comme nous le pourrions être de quelque chose de nouveau qu'on viendroit de nous apprendre ; c'est notre propre mémoire qui nous le fait reconnoître ; & c'est ce qu'elle ne pourroit faire, quoiqu'on nous le suggerât, si elle en avoit entiérement perdu l'idée. Il est donc certain, & qu'on ne peut pas dire qu'une chose soit absolument effacée de notre mémoire, tant que nous nous souvenons de l'avoir oubliée ; & que nous ne pourrions, ni chercher ce qui nous est échapé de la mémoire, ni le reconnoître quand il vient à se présenter, si nous l'avions entiérement oublié.

CHAPITRE XX.

Ce que l'on cherche, à proprement parler, quand on cherche Dieu. Que tous les hommes desirent & cherchent la vie heureuse. Où ils ont pris l'idée qu'ils en ont.

29. MAIS s'il faut se souvenir des choses pour les chercher, que se passe-t-il quand je vous cherche, ô mon Dieu ? Vous chercher, c'est chercher la vie heureuse : plaise à votre miséricorde de faire que je vous cherche toujours, afin que mon ame vive : car comme mon ame est ce qui fait vivre mon corps, c'est vous qui faites vivre mon ame. Mais comment est-ce que je puis chercher cette vie heureuse, dont je ne jouirai que lorsque je serai au point que mon cœur pourra dire, *C'est assez, je suis content* ? C'est ce qu'il ne pourra dire, que dans le séjour du repos éternel. Comment est-ce donc que je la cherche ? Est-ce de la maniere dont on cherche dans la mémoire les choses qu'on a oubliées, mais qu'on se souvient pourtant d'avoir oubliées ? ou n'est-ce que comme nous cherchons les choses que nous avons envie de sçavoir, & que nous n'avons encore jamais sçues ? ou comme nous cherchons celles que nous avons sçues, mais que nous avons tellement oubliées, que nous ne nous souvenons pas même de les avoir oubliées ?

Qui ne cherche point Dieu ne desire point véritablement d'être heureux.

Tous les hommes, sans exception, desirent cette vie heureuse ; & où l'ont-ils vue ? Par où l'ont-ils connue, pour l'aimer & la desirer comme ils font ? Elle nous est présente à tous d'une certaine maniere, qui n'est pourtant pas celle dont elle est présente à ceux qui en sont déja en possession. Ceux-là sont fort

Sentiment commun à tous les hommes.

au-dessus de ceux qui ne la possédent encore qu'en espérance : mais la condition de ceux-ci est toujours meilleure, que celle de ceux qui n'en ont ni la possession ni l'espérance.

Tous les hommes ont quelque notion de la vie heureuse.

Cependant, il faut qu'elle soit présente en quelque maniere à ces derniers mêmes : autrement ils n'auroient pas ce desir d'être heureux que nous sommes assurés qu'ils ont. Ils en ont donc, je ne sçais quelle notion ; & je suis en peine de sçavoir si cette notion est dans leur mémoire ; car si elle y est, il faut donc qu'il y ait eu un tems où nous ayions tous été heureux. De sçavoir si nous l'avons tous été en particulier, ou si nous ne l'avons été que dans ce premier homme, qui nous a donné la mort à tous par son péché ; & dont nous naissons tous, chargés des miseres qui sont les suites & les effets de ce premier péché ; c'est ce que je n'examine point présentement.

Péché originel, source de toutes nos miseres.

Je me réduis donc à chercher, si c'est dans la mémoire qu'est la notion que nous avons de la vie heureuse ; car nous ne l'aimerions pas comme nous faisons, si nous n'en avions quelque notion. Dès que ce nom-là frape nos oreilles, nous nous sentons touchés d'amour & de desir pour la chose même ; car ce n'est pas le nom qui nous touche : & on a beau nommer la vie heureuse en Latin devant un Grec, il n'en est point touché, parce qu'il n'entend pas ce qu'on veut dire, au lieu que nous en sommes touchés, nous qui l'entendons, comme il le feroit lui-même, si on l'avoit nommée en sa langue. C'est donc la chose même qui nous plaît, & qui n'étoit ni Grecque ni Latine, qui est desirée avec la même ardeur des Grecs & des Latins, & de toutes les nations du monde. Elle est donc connue de tous les hommes : & si on pouvoit leur demander à tous en même tems, dans une langue qu'ils entendissent tous, s'ils ne veulent pas être heureux, il n'y a pas un seul qui hésitât sur cette question, & qui ne répondît qu'il le veut ; il faut donc qu'ils ayent quelque idée de la chose qu'ils entendroient nommer : & où peut être cette idée, si ce n'est dans leur mémoire ?



CHAPITRE XXI.

Si l'idée qu'on a de la félicité vient de la mémoire. Que le desir d'être heureux, est le principe de toutes les actions des hommes, quelque différentes qu'elles soient.

30. MAis y est-elle comme l'idée de la Ville de Carthage est dans la mémoire de ceux qui l'ont vue ? Non, car au lieu que l'idée de Carthage est entrée dans leur mémoire par leurs yeux, parce qu'une Ville est un corps qui frape les yeux, l'idée de la vie heureuse n'est point entrée en nous par cette voie, puisque la vie heureuse n'est point un corps. Est-elle donc dans la mémoire, comme celle que nous avons des nombres ? Non, car au lieu que dès qu'on a l'idée des nombres, on ne desire plus rien sur ce sujet, l'idée qu'on a de la vie heureuse, & l'amour même que cette idée donne pour elle, ne font qu'augmenter le desir qu'on a de s'en voir en possession.

Cette idée seroit-elle en nous, comme celle que nous avons de l'éloquence ? Non, car quoique ceux-mêmes qui ne sont pas encore éloquens, ne se remettent l'éloquence, que par une idée qu'ils en ont au-dedans d'eux-mêmes : & que ce ne soit qu'à la faveur de cette idée, que l'éloquence plaît à ceux qui desirent d'y parvenir, & qui ne le desireroient point, si elle ne leur plaisoit ; cette idée est encore entrée par les sens, & on ne l'a que pour avoir remarqué dans quelques-uns ce qui s'appelle *éloquence* ; au lieu qu'aucun de nos sens ne sçauroit nous faire appercevoir la vie heureuse dans qui que ce soit.

Mais peut-être que l'idée de la vie heureuse est dans notre mémoire, comme celle de la joie. Il semble que cela pourroit être ; car dans des tems même où je suis triste, je me souviens d'avoir eu de la joie : & la joie est une chose qui n'est point de la compétence des sens. Ce n'est ni par les yeux, ni par les oreilles, ni par l'odorat, ni par le goût, ni par le toucher, que je l'ai apperçue en moi, quand j'en ai eu, c'est par un sentiment intérieur, qui en a imprimé dans ma mémoire une idée que je rappelle quand il me plaît, & qui me fait de la peine ou du plaisir, selon la qualité des choses où je me souviens d'avoir trouvé de la joie. Car j'en ai autrefois trouvé dans des choses deshonnêtes ; & quand je me souviens pré-

sentement de celle-là, je la déteste avec exécration: mais j'en ai aussi trouvé quelquefois dans des actions louables & honnêtes; & celle-là me fait plaisir, quand je m'en souviens: quoiqu'elle me fasse aussi de la peine, s'il arrive que dans le tems que je me souviens de ces actions, je ne me trouve pas en état d'en faire de semblables. Ainsi, à l'égard de celle-là même, je puis dire que le souvenir de mes joies passées m'afflige.

31. Mais où est-ce, & quand est-ce, que mon expérience a pu me faire connoître ce que c'est que la vie heureuse, & m'en imprimer l'idée que j'en ai, & qui fait que je m'en souviens, que je l'aime, & que je la desire? Et ce n'est pas moi seul qui veut être heureux; ce ne sont pas seulement quelques-uns d'entre les hommes, & il n'y en a aucun qui ne le veuille, & qui ne le veuille fortement. Or, on ne desireroit pas de cette sorte la vie heureuse, si on n'en avoit une connoissance certaine.

Quelque différence qu'il y ait entre les choses à quoi les hommes portent, c'est le même principe qui les y porte.

Si on demandoit à deux hommes, s'ils veulent aller à la guerre, il se pourroit faire que l'un diroit oui, & l'autre non; mais si on leur demandoit s'ils veulent être heureux, tous les deux répondroient sur le champ, & sans hésiter le moins du monde, qu'ils le veulent: & ce ne seroit que ce même desir d'être heureux, qui feroit souhaiter à l'un d'aller à la guerre, & qui en détourneroit l'autre. Ainsi, tout le monde est d'accord sur ce desir d'être heureux; & il n'y a personne qui ne réponde de la même maniere, quand on lui demandera s'il le veut; comme il n'y a personne qui ne réponde qu'il desire d'avoir de la joie, quand on lui demandera comment il est sur cela. Or, ce que les hommes appellent être heureux, ce n'est autre chose qu'avoir de la joie. Mais une chose fait la joie de l'un, & une autre celle de l'autre: cependant c'est toujours le même but, quoiqu'on y tende par diverses voies.

Ce qui nous a donné quelque notion de la vie heureuse.

Comme donc il n'y a personne qui n'ait éprouvé quelquefois en sa vie ce que c'est que la joie, on en a l'idée dans la mémoire; & quand on entend parler de la vie heureuse, c'est cette idée qui se présente, & à la faveur de laquelle chacun reconnoît la chose dont on lui parle.

CHAPITRE XXII.

Ce que c'est que la vie heureuse, & où elle se trouve.

32. MAis ne permettez pas, ô mon Dieu, que celui qui vous expose ici le fond de son cœur, & à qui vous avez fait la grace de se consacrer à votre service, se trouve heureux dès qu'il aura de la joie; de quelque nature que pût être ce qui lui en donneroit. Car la seule véritable joie, est celle qui se donne à ceux qui vous servent d'un culte tout gratuit, & celle-là n'est point pour les méchans. La vie heureuse n'est donc autre chose, que l'état où met cette joie solide qui se trouve en vous (a), où l'on n'arrive que par vous (b), & dont on n'aime de jouir que par rapport à vous (c). Voilà quelle est la joie en quoi consiste la vie heureuse; ceux qui en ont d'autres idées, cherchent d'autres sortes de joie, mais ce sont de fausses joies. Cependant ce n'est jamais que quelque ombre de joie qui les touche, & qui entraîne leur volonté.

Les Saints ne desirent qu'une seule sorte de joie.

Ce que c'est que la vie heureuse.

a b c plaisir unique, mobile de tous les cœurs.

(a) C'est-à-dire dans vos grandeurs & vos perfections infinies; car c'est ce grand objet qui fait le bonheur & la joie des Saints.

(b) Car nous ne goûtons cette sorte de joie, qu'autant que Dieu nous l'a fait goûter.

(c) Car quelque joie que les Saints trouvent en Dieu, c'est lui qu'ils aiment & qu'ils cherchent, & non pas la joie qu'il leur fait goûter.

CHAPITRE XXIII.

Comment il se peut faire que tous les hommes aimant & desirant la vie heureuse, il y en ait si peu qui cherchent la vérité, quoique la vie heureuse ne se trouve que dans la vérité. Qu'il n'y a personne qui veuille être trompé. Comment se tourne, dans la plûpart des hommes, l'amour qu'ils ont tous naturellement pour la vérité. Par où elle les punit de ce qu'ils ne l'aiment pas comme ils doivent.

33. MAis si cela est, il n'est donc pas vrai, que tous les hommes veulent être heureux; car puisque la vie heureuse n'est autre chose que la joie qui se trouve en vous, c'est ne pas desirer la vie heureuse, que de ne pas desirer cette sorte de joie. Peut-être que tous la desirent; mais comme le combat des desirs que la chair forme contre ceux de l'esprit *, &

D'où vient, qu'encore que tous les hommes desirent la vie heureuse, la

*plupart ne cherche point où elle est? * Gal. 5. 17.*

de ceux que l'esprit forme contre ceux de la chair, ne leur permet pas de faire ce qu'ils voudroient : LA PLUPART se laissent aller aux plaisirs qu'ils se trouvent en état de se donner, & s'en contentent, au lieu de ceux à quoi ils ne se sentent pas en état d'arriver, parce qu'ils ne les desirent pas aussi fortement qu'il seroit nécessaire pour cela.

Ce que c'est que la vie heureuse. Ps. 26. 1.

En effet, que je leur demande à tous, s'ils n'aiment pas mieux la joie qui se trouve dans la vérité, que celle qu'on pourroit trouver dans la fausseté & dans le mensonge : ils n'hésiteront non plus à se déclarer pour celle qui vient de la vérité, qu'ils hésitent à répondre qu'ils veulent être heureux, quand on leur demande s'ils le veulent. Et pourquoi ? C'est que la vie heureuse n'est autre chose que la joie qui se trouve dans la Vérité, c'est-à-dire en vous, puisque vous êtes la Vérité, ô mon Dieu, douce lumiere de mon ame, mon salut & mon repos. Comme il n'y a donc personne qui ne desire la vie heureuse, il n'y a personne aussi qui ne desire la joie qui se trouve dans la Vérité, en quoi seule consiste cette vie heureuse. Aussi ai-je trouvé bien des gens qui vouloient tromper ; mais je n'ai jamais trouvé personne qui voulût être trompé.

Pour être heureux, & pour goûter la joie qui se trouve dans la vérité, il faudroit n'être pas occupé des autres choses, comme nous le sommes. Jean. 12. 35.

Où ont-ils donc pris la connoissance qu'ils ont de la vie heureuse, sinon où ils ont pris celle qu'ils ont de la vérité ? Car ils aiment aussi la vérité, puisqu'ils ne veulent point être trompés, & que dès-là qu'ils aiment la vie heureuse, qui n'est autre chose que la joie qui se trouve dans la vérité, sans doute qu'ils aiment la vérité même. Or, ils ne pourroient pas l'aimer, s'ils n'en avoient quelque idée dans leur mémoire. D'où vient donc qu'ils ne goûtent point cette joie qui se trouve dans la vérité : d'où vient qu'ils ne sont pas heureux ? C'est qu'ils sont remplis & occupés d'une infinité d'autres choses, qui les touchent bien davantage, & qui par conséquent sont bien plus capables de les rendre malheureux (a) que la foible idée qu'ils ont de la vérité, ne le sçauroit être de les rendre heureux. Car ce qu'il y a de lumiere dans les hommes, n'est encore que bien peu de chose : qu'ils se hâtent donc de marcher, de peur que les ténébres ne les surprennent.

34. Mais si les hommes aiment la vie heureuse,

(a) Par les agitations qu'elles leur causent, & par les accidens à quoi elles sont sujettes.

& la vérité par conséquent, puisque la vie heureuse n'est autre chose que la joie qui se trouve dans la vérité; d'où vient qu'on s'attire leur haine quand on la leur dit? car ce n'est que pour la leur avoir dit, que JESUS-CHRIST en a été haï. C'est que CET AMOUR même qu'ils ont naturellement pour la vérité, est troublé & offusqué de telle sorte dans la plûpart, qu'ils prennent pour la vérité tout ce que la dépravation de leur cœur leur fait aimer, quoique ce soit toute autre chose; & que comme ils ne peuvent souffrir de se voir trompés, tout ce qui leur fait voir qu'ils le sont, leur devient odieux: ainsi, ce qu'ils aiment au lieu de la vérité, & qu'ils prennent pour elle, la leur fait haïr. Ils aiment son éclat & sa beauté; mais ils n'aiment point ses remontrances & ses reproches. La crainte qu'ils ont naturellement d'être trompés, fait qu'ils l'aiment; quand elle ne fait que se découvrir à eux: mais l'envie qu'ils ont d'imposer & de tromper, fait aussi qu'ils la haïssent, quand elle les découvre eux-mêmes, & qu'elle les fait connoître pour ce qu'ils sont; & c'est dequoi elle les punit, en les faisant connoître à tout le monde, malgré qu'ils en ayent; & en ne se faisant pas connoître à eux. Au lieu donc que l'homme cache autant qu'il peut son aveuglement, ses foiblesses & sa turpitude, & qu'il voudroit qu'il n'y eût rien de caché pour lui; il se trouve au contraire; par une juste punition, qu'il n'y a rien en lui de caché pour la vérité, & qu'elle lui demeure cachée.

La corruption de l'homme va jusqu'à l'éloigner de la vérité par l'amour même qu'il a naturellement pour la vérité.

Juste punition de ceux qui n'aiment pas la vérité.

Cependant, tout misérable qu'il est, il aime toujours mieux la joie qui résulte de quelque chose de vrai, que celle qui n'auroit que la fausseté pour principe. Mais enfin, il ne sera heureux, que lors qu'étant affranchi de tout ce qui lui peut faire de la peine; il ne goûtera plus que la joie qui se trouve dans cette Vérité suprême, d'où dérive tout ce qu'il y a de vrai & de véritablement bon dans les autres choses.

Quand nous serons heureux, & par où nous le serons.

CHAPITRE XXIV.

Que ce n'est pas en vain qu'il a cherché Dieu dans sa mémoire. Que c'est l'avoir trouvé, que d'avoir trouvé la vérité.

35. CE n'est pas inutilement, ô mon Dieu, que je vous ai cherché dans ce vaste sein de ma mémoire que je viens de parcourir; puisque ce n'est

pas ailleurs que là que je vous trouve ; & que ce que je viens de dire sur votre sujet, n'est que ce que j'en ai conservé dans ma mémoire, depuis que je vous ai connu : car je ne vous ai point oublié depuis que j'ai commencé de vous connoître. Où ai-je donc trouvé mon Dieu ? C'est où j'ai trouvé la vérité, puisqu'il est cette vérité même, que je n'ai point oubliée, depuis que je l'ai connue : car vous êtes toujours demeuré dans ma mémoire depuis cet heureux moment. C'est-là que je vous trouve, toutes les fois que je pense à vous, & que je goûte le plaisir qui se trouve en vous. Ce sont-là mes saintes délices, & je les tiens de votre miséricorde, qui a regardé en pitié ma pauvreté & ma misére.

Où l'on trouve Dieu.

CHAPITRE XXV.

Que Dieu étant d'un genre tout différent des autres choses que la mémoire conserve, il y tient aussi une place toute différente.

36. MAIS en quel endroit de ma mémoire avez-vous établi votre demeure, ô mon Dieu ? Quel trône, quel sanctuaire vous y êtes-vous bâti ? Je vois que vous avez bien voulu lui faire l'honneur d'y demeurer : il ne reste donc qu'à chercher dans laquelle de ses parties vous vous tenez. Car quand j'ai voulu rappeller le souvenir que j'ai de vous, j'ai passé cette partie de ma mémoire qui m'est commune avec les bêtes ; parce que je n'aurois pu vous trouver dans celle-là, parmi les images des choses corporelles, dont elle est le réservoir. Delà, je suis venu à celle où réside ce que je lui ai donné en garde des passions & des mouvemens de mon ame ; & je ne vous ai pas non plus trouvé dans celle-là. Enfin, je suis venu à celle où je trouve mon esprit même, que sa propre mémoire embrasse, aussi-bien que toutes ces autres choses : mais vous n'êtes non plus dans celle-là que dans les autres. Car comme vous n'êtes ni du genre de ces images qui nous représentent les corps, ni de celui des mouvemens de l'ame, tels que sont la joie, la tristesse, le desir, la crainte, & les autres choses de cette nature, jusqu'à la mémoire même, & à l'oubli ; vous n'êtes pas non plus du genre de mon esprit même, puisque vous êtes son Seigneur & son Dieu ; & qu'au lieu qu'il est sujet au changement, aussi bien que toutes ces autres choses, vous possé-

dez une immutabilité qui vous éleve au-dessus de tout. Cependant, vous avez bien voulu demeurer dans ma mémoire depuis le tems que j'ai commencé à vous connoître.

Mais pourquoi est-ce que je m'arrête à chercher en quel lieu de ma mémoire vous pouvez être; comme s'il y avoit dans cette faculté de mon esprit des lieux & des réduits différens les uns des autres? N'est-ce pas assez que je sçache que vous y êtes? & ne le sçai-je pas parfaitement; puisque depuis que je vous ai connu, je ne vous ai point oublié; & que c'est-là que je vous trouve toutes les fois que je veux penser à vous?

CHAPITRE XXVI.

D'où nous tirons la premiere notion de Dieu. La vérité répond à tous ceux qui la consultent. Caractere de ceux qui l'aiment véritablement.

37. MAIS où est-ce que je vous ai trouvé, quand j'ai commencé à vous connoître? car vous n'étiez pas dans ma mémoire, avant que je vous connusse. Où vous ai-je donc trouvé, sinon en vous-même; & bien loin au-delà de moi? Mais quand je parle de la sorte, qu'on ne s'imagine ni espace, ni distance entre vous & nous: quoique sans qu'il y en ait, il ne laisse pas d'être vrai de dire, que nous nous approchons de vous, ou que nous nous en éloignons.

Vous êtes par tout, Vérité éternelle; & du trône où vous présidez à toutes choses, vous répondez à tous ceux qui vous consultent; & vous leur répondez tout à la fois, quelque différentes que leurs consultations puissent être. Vous répondez toujours clairement, mais on ne vous entend pas toujours avec la même clarté. CHACUN vous consulte sur ce qu'il lui plaît: mais vos réponses ne sont pas toujours conformes aux desirs & aux inclinations de chacun. VOS BONS & fidéles serviteurs sont ceux, qui au lieu de vouloir que vous leur répondiez selon leurs desirs & leurs inclinations, ne cherchent qu'à les conformer à ce qu'il vous plaît de leur faire entendre.

Si les hommes consultoient sincérement la vérité, il n'y en a point à qui elle ne fût connue.

Qui sont ceux qui cherchent sincérement la vérité.

CHAPITRE XXVII.

Ses regrets d'avoir commencé si tard à connoître Dieu & à l'aimer. Ce qui l'empêchoit de trouver Dieu.

Ce qui empêche qu'on ne trouve Dieu, quoiqu'on le cherche.

Ce qui nous corrompt & nous éloigne de Dieu.

38. J'AI commencé bien tard à vous connoître & à vous aimer, Beauté si ancienne, mais toujours nouvelle; j'ai commencé bien tard. Cependant, vous étiez au-dedans de moi-même, mais j'étois tout entier au-dehors, & c'étoit-là que je vous cherchois. Je courois avec ardeur après les beautés extérieures, qui ne sont que l'ouvrage de vos mains; & par-là je défigurois tout ce que mon ame pouvoit avoir de beauté. Vous étiez pourtant avec moi, mais je n'étois point avec vous; & ces objets me tenoient loin de vous, quoiqu'ils ne subsistent qu'en vous. Mais vous m'avez enfin appellé d'une voix si forte, qu'elle a écarté tout ce qui causoit la surdité de mon cœur. Vous avez brillé comme un éclair au-dedans de moi-même, & vous avez dissipé les ténébres qui m'aveugloient. Vous avez fait venir jusqu'à moi votre odeur toute céleste; & du moment que je l'ai respirée, je n'ai plus fait que soupirer après vous. Vous m'avez fait goûter vos ineffables douceurs, & elles m'ont donné pour vous une faim & une soif qui me dévore. Enfin, vous avez touché mon cœur; & il s'est trouvé embrasé d'un amour ardent pour cette paix solide & véritable, que l'on ne trouve qu'en vous.

CHAPITRE XXVIII.

D'où viennent toutes nos peines. Bonheur de ceux qui sont pleins de Dieu. Combat des bonnes & des mauvaises joies, avec les bonnes & les mauvaises tristesses. Les prospérités & les adversités, également dangereuses, & par où.

Unique moyen d'être heureux. Etat de ceux qui sont pleins de Dieu.

D'où viennent toutes nos peines.

39. LORS qu'il n'y aura plus rien en moi, qui ne vous soit pleinement & parfaitement uni, je n'éprouverai plus ni travail ni douleur; & lorsque je serai plein de vous, & que je ne vivrai plus que de vous, ma vie ne sera plus une vie mourante comme elle est: elle sera, pour ainsi dire, toute vie. Car bien loin que ceux qui sont pleins de vous, vous portent, & qu'ils en sentent quelque poids, vous les portez, & vous les empêchez de sentir le leur; &

ce n'eſt que parce que je ne ſuis pas encore aſſez plein de vous, que je ſuis à charge à moi-même.

Où ſont ceux qui préférent les douleurs qui les détachent du monde, aux plaiſirs & aux proſpérités, qui ne ſont que les y attacher de plus en plus.

De vaines joies, & qui ſeroient de véritables ſujets de larmes, combattent dans mon cœur contre les douleurs ſalutaires, & qui ſont de véritables ſujets de joie; & je ne ſçais encore lequel l'emporte, malheureux que je ſuis! Des douleurs toutes humaines, & qui ne ſont que l'effet du péché qui habite en moi, y ſont aux priſes avec de ſaintes joies; (a) & je ne ſçais encore lequel l'emporte, miſérable que je ſuis! Ayez pitié de moi, Seigneur, je vous découvre mes plaies. Je ſuis malade, mais vous êtes le ſouverain Médecin: je ſuis chargé de miſéres, mais vous êtes le Dieu de miſéricorde. O qu'il eſt vrai que la vie de l'homme ſur la terre n'eſt qu'une tentation perpétuelle *! Il n'y a perſonne qui aime les chagrins & les peines; auſſi ne nous ordonnez-vous pas de les aimer, mais de les ſupporter: or, on n'aime point ce que l'on eſt réduit à ſupporter, quoiqu'on aime la patience, qui fait que l'on le ſupporte.

* Job. 7. 1.

Peines & inquiétudes en tout état.

Dans l'adverſité, je ſuis tourmenté par le deſir de la proſpérité; & dans la proſpérité je le ſuis par la crainte de l'adverſité: quel milieu peut-on trouver entre les deux, où l'on ne ſoit point expoſé à la tentation? La prosperite' eſt un malheur, & un grand malheur, parce qu'elle eſt inſéparable de la crainte de l'adverſité, & que la joie qu'elle produit n'eſt propre qu'à nous corrompre. L'adversite' eſt un malheur, & un grand malheur; parce qu'elle nous fait deſirer la proſpérité avec trop d'ardeur, & que ce qu'elle a de dur à la nature, fait ſuccomber la patience. Qu'eſt ce donc que la vie de l'homme ſur la terre, ſinon une tentation perpétuelle?

Par où la proſperité eſt un malheur.

Par où l'adverſité en eſt un.

(a) Un des principaux devoirs de la pieté Chrétienne, eſt de réprimer les vaines joies de la cupidité, par la conſidération de nos miſeres ſpirituelles, & de travailler à éteindre en nous le ſentiment des choſes fâcheuſes à la nature, par la ſainte joie que l'eſpérance des biens éternels produit. Et cela excite dans le cœur une eſpece de combat, qui tient les Saints dans une grande inquiétude, que le ſentiment de ce qui n'eſt bon ou mauvais que par rapport aux inclinations de la nature, ne l'emporte ſur celui de ce qui eſt bon ou mauvais par rapport à la foi & au ſalut. Voilà ce que S. Auguſtin veut dire dans cet endroit.

CHAPITRE XXIX.

C'est à Dieu à nous donner ce qu'il demande de nous. Pourquoi il nous ordonne la tempérance. Quel en est l'effet. On ne peut rien aimer pour lui-même, qu'aux dépens de l'amour que l'on doit à Dieu.

40. JE n'ai donc d'espérance, ô mon Dieu, que dans la grandeur de votre miséricorde. Commandez-moi ce que vous desirez de moi, mais donnez-moi ce que vous me commandez (a). Vous me commandez de vivre selon les loix de la tempérance, mais c'est ce que personne ne peut, que par un don de votre grace, comme nous l'apprenons du Sage, qui ajoute que même de sçavoir de qui vient ce don si précieux, c'en est un de la Sagesse éternelle. Il n'y a rien de si juste que le commandement que vous nous faites sur cela, puisque cette vertu est ce qui nous ramene à votre unité suprême, d'où nous nous étions écartés, en nous livrant à cette multiplicité d'objets qui partageoient nos cœurs; car dès que notre amour se partage entre vous & quelque autre que l'on aime pour elle-même, & non pas pour l'amour de vous, on vous en aime d'autant moins. O amour, ô feu divin, qui brûlez toujours sans vous éteindre jamais! mon Dieu, qui n'êtes que charité, embrasez-moi. Vous voulez que je vive selon les loix de la tempérance: commandez-moi donc ce que vous desirez de moi, mais donnez-moi ce que vous me commandez.

a Sag. 8.21.

Ce que fait la vertu de tempérance, & par où elle est nécessaire.

On ne sçauroit aimer aucune chose pour elle-même, qu'aux dépens de l'amour que l'on doit à Dieu.

(a) Nous apprenons de S. Augustin même, au Livre *du Don de persévérance*, Chap. 20. qu'un Evêque de ses amis ayant rapporté un jour à Rome cet endroit de ses Confessions en présence de Pélage, dont ce seul mot renversoit toute la doctrine, cet Hérétique s'éleva avec fureur contre un sentiment si chrétien; & que peu s'en fallut qu'il ne querellât celui qui n'avoit fait que le rapporter.

CHAPITRE XXX.

Il commence à déclarer comment il étoit à l'égard des plaisirs des sens. Quel pouvoir les imaginations impures avoient encore sur lui durant le sommeil.

Ce que c'est que la tempérance, &

41. ET que me commandez-vous, quand vous me commandez de vivre selon les loix de la tempérance, sinon de réprimer & la concupiscence de la

chair *, celle des yeux, & celle de l'orgueil & de l'ambition ?

combien elle a d'étendue.

* I. Jean. 2. 16.

A l'égard de la premiere, vous ne m'avez pas seulement ordonné de m'abstenir du péché de la chair, mais vous m'avez même porté à quelque chose de plus parfait, que ce que vous permettez sur cela dans le mariage. Aussi l'ai-je pratiqué, avant même que vous m'eussiez appellé à la dispensation de vos Mystéres; & si je l'ai fait, c'est parce que vous m'en avez fait la grace. Mais les images impures, dont les désordres de ma vie passée m'ont rempli, subsistent encore dans ces réservoirs de ma mémoire, dont j'ai parlé si au long.

Par où nous faisons le bien.

Tant que je veille, elles ne peuvent rien sur moi, quoiqu'elles me reviennent dans l'esprit : mais dans mes songes, elles sont encore assez vives pour faire que j'y prenne plaisir ; & pour me porter même jusqu'à quelque sorte de consentement & d'action. De sorte que ce que des choses réelles, qui frapent quelquefois mes yeux, ne sont pas capables de faire en moi, quand je veille, de fausses visions, le font quand je dors : tant l'illusion de ces vains phantômes a de pouvoir sur mon corps & sur mon esprit pendant le sommeil.

Combien les impressions qui restent des habitudes du péché, après même qu'on est converti, sont dangereuses.

Soit que je veille ou que je dorme, ne suis-je pas le même homme ? Comment se peut-il donc faire, ô mon Dieu, que le moment qui me fait passer d'un de ces états à l'autre, fasse une si grande différence entre moi-même & moi-même ? Où est alors ma raison, qui hors du sommeil, sçait résister à ces sortes de mouvemens, & si fortement que les objets même réels, qui peuvent fraper mes yeux, ne font nulle impression sur moi ? Sa lumiere s'éclipse-t-elle, en même-tems que mes yeux se ferment ; & dort-elle aussi bien que mes sens ? Si cela est, comment est-ce que souvent nous nous trouvons capables, même en dormant de résister à ces phantômes importuns ; de rappeller nos saintes résolutions de nous tenir fermes à ce que la chasteté demande de nous, & de rejetter ces sortes d'illusions, sans y consentir en aucune maniere. Cependant, quand le contraire arrive, nous y avons si peu de part, & nous sommes alors si différens de ce que nous sommes hors du sommeil, que dès que nous sommes éveillés, nous retrouvons le repos de notre conscience ; & que ce qu'il y a de différence entre nous-mêmes & nous-mêmes

Juste punition de ceux qui ont mené une vie déréglée.

dans l'un & dans l'autre état, nous fait voir clairement, que ce n'est point nous qui avons fait ce qui s'est passé en nous; quoique nous en ayons toujours beaucoup de douleur, de quelque maniere qu'il se soit passé.

42. N'êtes-vous pas tout-puissant, ô mon Dieu? & votre main n'a-t-elle pas le pouvoir de guérir toutes les maladies de mon ame, & d'éteindre en moi, par une plus grande abondance de grace, jusqu'à ces mouvemens impurs que j'éprouve quelquefois durant le sommeil? Oui, mon Dieu; & j'espere que par une effusion plus abondante de vos dons célestes, vous ferez que mon ame, entiérement dégagée du bourbier de la cupidité, ne se révoltera plus contre elle-même; que rien ne l'empêchera plus de suivre de toute sa force le mouvement qui la porte vers vous; & que ces images impures, ne pouvant rien sur elle durant le sommeil, non plus que dans un autre tems, non seulement elles ne produiront aucun effet sensible dans son corps, mais qu'elles ne seront pas même capables de la faire consentir en aucune maniere, aux
Eph. 3. 20. infamies qu'elles lui présentent. Car votre Puissance est sans bornes; & vous pouvez faire au-delà de tout ce que nous sommes capables, non seulement de vous demander, mais de comprendre.

Il ne vous feroit donc pas difficile, à quelque âge que je fusse, & sur-tout à celui où je suis présentement, de faire que même durant le sommeil, l'amour de la pureté se conservât en moi, assez vif & assez actif, pour empêcher que ces sortes d'imaginations n'y excitassent aucun sentiment de plaisir, non pas même de ceux que le moindre clin d'œil de la raison est capable d'arrêter.

Cependant, ie suis encore, sur cette sorte de mal, comme je viens de vous dire, ô mon aimable Sei-
Ps. 2. 11. gneur, & comme je vois avec joie, mais une joie mêlée de crainte, les biens qu'il vous a plu de me faire sur ce sujet; ce qu'il y a encore de défectueux en moi me fait gémir. Mais j'espere que vous mettrez le comble à vos miséricordes sur moi; & qu'elles me conduiront enfin jusqu'à cette paix parfaite, dont mon corps & mon ame jouiront également
1. Cor. 15. 54. en vous, *lorsque la mort sera engloutie par une entiere victoire*, pour user des termes de votre grand Apôtre.

CHAPITRE XXXI.

Comment il étoit à l'égard du plaisir de la bouche. Quelle est la régle que Dieu veut qu'on y garde. Combien le prétexte du besoin nous fait faire de fautes sur ce sujet.

43. IL y a une autre sorte de mal, à quoi nous sommes tous les jours exposés, & plût à Dieu que ce fut le seul ! C'est que jusqu'à ce que vous ayez anéanti, & les viandes, & ce qui les consume ; jusqu'à ce que vous ayez fait cesser nos besoins & notre indigence, en nous rassasiant de cette viande ineffable qui n'est autre que vous-même ; & jusqu'à ce que ces corps corruptibles soient pour jamais revêtus d'incorruptibilité, nous sommes obligés d'en réparer chaque jour les ruines, par le boire & par le manger. Et cette nécessité me devient une douceur, contre laquelle je combats, pour ne m'y pas laisser surprendre. C'est ce qui m'oblige d'avoir souvent recours au jeûne, par où je tâche de tenir mon corps dans la servitude où il doit être.

I. Cor. 6. 13.

Comment les Saints regardent la nécessité de boire & de manger.

Mais enfin, ce n'est que par quelque sorte de plaisir, que je puis chasser la douleur qui m'attaque tous les jours ; car la faim & la soif sont des douleurs qui consument, & qui tueroient enfin, comme la fiévre, si nous n'avions recours aux remédes, c'est-à-dire, aux alimens, la bonté avec laquelle vous nous consolez dans nos miséres, fait que l'air, la terre & la mer nous fournissent en abondance de quoi subvenir à ces besoins de notre infirmité. Et quoiqu'un tel assujettissement soit une véritable misére, nous l'aimons, & nous en faisons nos délices.

Effet du pouvoir que les sens ont sur l'ame.

Quelle regle il faut suivre pour le boire & pour le manger.

44. Vous m'avez appris sur cela, Seigneur, à ne prendre les alimens que comme des remédes. Mais quand je veux passer de l'état fâcheux de la faim & du besoin, à l'état plus tranquille où nous nous trouvons, quand nous avons donné à la nature ce qu'il lui faut, la cupidité me tend ses piéges sur ce passage; car la volupté s'y trouve, & il faut nécessairement passer par-là pour arriver à ce soulagement, dont nous ne sçaurions nous passer. Au lieu donc qu'on ne doit boire ni manger que pour la santé, le plaisir se met de la partie; & quoiqu'il ne dût se trouver là, que comme un valet qui suit son maître, il veut souvent prendre le devant, & me faire faire pour lui, ce que je crois

Les Saints fuient les plaisirs, comme les autres les cherchent.

ne faire que pour le soutien de mes forces & de ma santé ; & que j'ai même intention de ne faire que pour cela. Or, l'un va bien plus loin que l'autre, & ce qui suffit pour la santé, ne suffit pas pour le plaisir.

Par où les Saints mêmes pêchent sur le boire & le manger.

Il arrive même souvent, qu'on ne voit pas bien si c'est encore le besoin qui nous fait manger, ou si ce n'est point le plaisir qui nous trompe & qui nous emporte : & l'ame est assez misérable, pour aimer cette incertitude. Car comme elle espere de s'en faire une excuse, elle est bien aise de ne pas voir les bornes de ce qui suffiroit pour la santé, afin que le prétexte du besoin lui donne lieu de satisfaire la volupté.

On aime son aveuglement, comme s'il pouvoit servir d'excuse.

Je suis tous les jours aux prises contre ces sortes de tentations, & dans cet état j'appelle à mon secours votre main toutepuissante, & vous expose mes agitations & mes peines ; car j'avoue que je ne vois pas bien encore ce que j'ai à faire sur cela.

45. J'entens la voix de mon Législateur & de Luc. 21. 34. mon Dieu, qui me dit : *Prenez garde de ne pas laisser appesantir vos cœurs par la gourmandise & l'ivrognerie.* Quant à l'ivrognerie, je n'y ai pas la moindre pente, & j'espere que vous me ferez la grace de n'y jamais tomber. Pour la gourmandise, j'avoue qu'elle me surprend quelquefois, & qu'elle me porte plus loin qu'il ne faudroit ; mais j'espere que vous me ferez aussi la grace de m'en délivrer entiérement. C'est Sag. 8. 21. ce que je n'attens que de vous : car je sçais que nous ne sçaurions nous tenir dans les bornes de la tempérance, si vous ne nous en faites la grace.

Je sçais qu'il n'y a de bien en nous, que ce que vous avez accordé à nos prieres, ou que vous nous avez même donné avant que nous vous le demandassions ; & que ce n'est même que par un effet de votre grace, que nous venons à reconnoître dans la suite, que nous le tenons de vous. Je n'ai jamais été sujet à l'ivrognerie : mais j'ai vu des ivrognes que vous avez rendus sobres : car comme c'est vous qui garantissez de ce vice ceux qui n'y sont point sujets ; c'est vous qui en avez guéri ceux qui en étoient infectés ; & c'est vous qui faites connoître aux uns & aux autres, qu'ils vous sont redevables, les uns de n'y être jamais tombés, & les autres d'en être sortis.

Les innocens, tout aussi redevables à Dieu, que les pécheurs convertis.

J'ai encore entendu cette autre parole, qui est sortie de votre bouche, aussi bien que la premiere. Eccli. 18. 30. *Ne suivez point les mouvemens de votre cupidité, & n'allez point où votre propre volonté vous porte.* Vous

m'avez encore fait la grace d'entendre, de la bouche de votre Apôtre, cette autre parole dont j'ai toujours été merveilleusement touché : *Nous n'aurons rien de plus pour avoir mangé indifféremment de toutes sortes de viandes, ni rien de moins, pour n'avoir osé manger de tout* ; c'est-à-dire, que comme l'un ne nous produit rien, l'autre ne nous fait rien perdre (a) ; & cette autre encore : *J'ai appris à me contenter de ce que j'ai ; & comme je sçais me contenter dans l'abondance, je sçais aussi supporter la disette ; & je puis tout dans celui qui me fortifie.* I. Cor. 8. 8. a Phil. 4. 11.

Celui qui parle de la sorte, est un soldat de la céleste milice, & non pas un homme comme nous qui ne sommes que cendre & que poussiere. Mais souvenez-vous, Seigneur, que nous ne sçaurions être autre chose par nous-mêmes ; que c'est de la poussiere que vous avez formé l'homme ; qu'il s'étoit même perdu par son péché, mais que vous l'avez retrouvé & renouvellé par votre grace. Celui-là même à qui le mouvement de votre esprit a fait dire le beau mot, dont j'ai toujours été si touché, n'avoit pas tiré de son propre fonds la force dont il se trouvoit revêtu: puisqu'il n'étoit que cendre & que poussiere, non plus que nous. Il pouvoit tout néanmoins ; mais ce n'étoit, comme il le dit lui-même, que par le secours de celui qui le fortifie intérieurement. FORTIFIEZ-moi donc aussi par votre grace, ô mon Dieu, afin que je puisse par elle, ce que je ne puis par moi-même. COMMANDEZ-moi ce que vous desirez de moi : mais donnez-moi ce que vous me commandez. Car ce grand Apôtre même reconnoît qu'il n'avoit rien, que ce que vous lui aviez donnez ; & s'il se glorifie, ce n'est que dans le Seigneur. Gen. 3. 19. Luc 15. 32. Phil. 4. 13. I. Cor. 1. 31.

J'ai encore entendu cette autre parole d'un autre de vos serviteurs, qui vous demande ce que celui-ci reconnoît que vous lui aviez donné ; & qui s'écrie :

(a) Ceci regarde ceux d'entre les Chrétiens du tems de S. Augustin, qui tout fiers d'avoir appris de S. Paul, qu'une Idole n'est rien, & qu'on peut manger des viandes immolées aux Idoles, comme des autres, affectoient de se mêler parmi les Payens, & d'être des festins qu'ils faisoient aux Fêtes de leurs Dieux, & où l'on mangeoit des viandes qui leur avoient été immolées. Ce commerce leur faisoit d'autant plus de mal, qu'ils le croyoient moins capable de leur en faire ; & la foi s'éteignoit insensiblement dans ceux qui se donnoient de ces sortes de libertés, comme S. Augustin le leur reproche, Sermon 62.

Eccli. 23. 6. *Eteignez en moi tous les mouvemens de la gourmandise* ; ce qui fait bien voir, ô mon Dieu, qui êtes la sainteté par essence, que quand nous accomplissons ce que vous nous commandez, c'est que vous nous le faites accomplir.

Rom. 14. 20. Tit. 1. 15. I. Tim. 4. 5. I. Cor. 8. 13. Coloss. 2. 16. Rom. 14. 3.

46. Vous m'avez appris, Pere de miséricorde, qu'encore que l'on péche lorsque l'on scandalise quelqu'un par la qualité des viandes dont on use, il n'y en a point d'impures pour ceux dont le cœur est pur ; que tout ce que vous avez créé est bon, & pur par sa nature ; qu'on peut manger de tout avec actions de graces, & qu'il n'y a point de sorte de viande que l'on doive rejetter. Que ce n'est point pour manger indifféremment de toutes sortes de viandes, qu'on se met bien auprès de vous ; mais qu'il ne faut condamner personne sur la qualité de son boire & de son manger. Que comme celui qui n'ose manger de certaines sortes de viandes, ne doit point condamner celui qui mange de tout ; celui-ci ne doit point mépriser l'autre. Vous m'avez appris toutes ces choses : je vous en loue, & vous en rens graces, ô mon Dieu, qui m'instruisez intérieurement, qui ouvrez les oreilles de mon cœur à votre voix, & qui l'éclairez par votre lumiere. Délivrez-moi de toutes les tentations qui m'attaquent.

a. Gén. 9. 2. III. Rois 17. 6. Matth. 3. 4. b. Gen. 25. 34.

Ce qui fait ma peine sur le manger, ce sont les surprises de la sensualité ; & c'est par-là que je crains de devenir impur, & non pas par la qualité des viandes, puisqu'il n'y a nulle sorte d'impureté dans aucune (a) : car je sçais que vous permîtes à Noé de manger de toute chair qui peut être propre pour la nourriture de l'homme. Je sçais qu'Elie a mangé de la chair ; que Saint Jean même, cet homme, d'une abstinence si étroite & si admirable, n'a fait nulle difficulté de se nourrir d'animaux, & qu'il n'en a pas été moins pur ; quoique ces animaux dont il vivoit ne fussent que des sauterelles, c'est-à-dire, des insectes (b) ; & je sçais au contraire, qu'Esaü a perdu ses avantages, pour avoir succombé à l'envie de manger

(a) Tout ce que dit S. Augustin dans ce Chapitre, sur la liberté de manger de tout ; est contre les Manichéens, qui défendoient l'usage de quelque chair que ce pût être ; & qui ne permettoient que les fruits & les légumes ; comme on a vu dans l'Avertissement.

(b) Les plus impurs de tous les animaux, s'il y en avoit d'impurs.

des

des lentilles (a) : que David qui n'avoit desiré qu'un peu d'eau s'en est repenti ; & que quand le démon tenta notre Roi, ce ne fut qu'en lui proposant de manger du pain, & non pas de la chair ; & enfin que ce ne fut pas pour avoir eu envie de manger de la chair, mais pour s'être abandonné à cette envie, jusqu'à murmurer contre vous ; que le peuple que vous conduisiez dans le désert encourut votre indignation, & mérita d'être rejetté.

II. Rois 23. 15.
a
Matth. 4. 3.
Nombr. 11. 20.

47. Mais enfin, je suis réduit à combattre tous les jours contre l'appétit du boire & du manger, parce que je me trouve tous les jours dans ce besoin, & par conséquent exposé aux tentations qui en naissent. Car la chose n'est pas d'une nature à pouvoir être retranchée tout d'un coup, pour n'y revenir jamais ; & je ne puis pas faire sur cela ce que votre grace m'a rendu capable de faire sur ce qui regarde le péché de la chair. Tout ce que l'on peut donc, c'est de mettre un frein à sa bouche, & de la tenir si bien qu'on lui fasse garder un juste milieu entre ce que les besoins de la nature demandent, & ce que la sobriété défend. Mais, ô mon Dieu, qui est celui qui ne passe pas quelquefois les bornes de la pure nécessité ? S'il y en a quelqu'un qui soit arrivé à ce point-là, il est bien parfait, & il a grand sujet de glorifier votre saint nom. Pour moi, j'avoue que je n'y suis pas, parce que je suis pécheur : mais je ne laisse pas de chanter vos louanges, sçachant que celui qui a vaincu le monde, vous demande sans cesse le pardon de mes péchés, & qu'il me compte au nombre de ses membres ; quoique je ne sois que des plus foibles. Car vous ne dédaignez pas de regarder, comme vous appartenant, ce qu'il y a même d'imparfait parmi les membres de ce divin corps ; & il n'y a aucun de ceux qui le composent (b), dont le nom ne soit écrit dans votre livre.

Unique espérance des foibles & des imparfaits.
Rom. 8. 26.
Ps. 138. 16.
b

(a) Cet exemple déconcertoit les Manichéens, qui permettoient ces sortes de mets ; car on ne trouve point dans l'Ecriture, que personne ait été puni si séverement, pour avoir mangé de la chair, qu'Esaü le fut pour avoir mangé des lentilles.

(b) C'est-à-dire, de ceux qui appartiennent au corps de Jesus-Christ, pour avoir part à son esprit, sans quoi on ne lui appartient point, comme dit S. Paul, & non pas de ceux qui n'en sont qu'extérieurement.

CHAPITRE XXXII.

Comment il étoit à l'égard du plaisir de l'odorat. Combien peu nous nous connoissons nous-mêmes.

48. POUR le plaisir des odeurs, je ne m'en soucie pas beaucoup. Quand il s'en présente, je ne les rejette pas; mais quand je n'en ai point, je ne m'avise point d'en chercher, & je m'en passerois fort bien pour toujours, au moins à ce qu'il me semble. Car C'EST encore une sorte d'aveuglement, qui nous doit bien faire gémir, que de ne pas voir de quoi nous sommes capables ou non. C'est sur quoi je m'examine souvent moi-même: mais je vois bien qu'il n'y a pas lieu de me fier à ce qu'il m'en paroît; & NOUS ne sçavons presque jamais quel est le degré de nos forces, jusqu'à ce que l'expérience nous le fasse connoître. Ainsi, PERSONNE ne se doit croire en sureté dans cette vie, qui n'est, comme dit l'Ecriture, qu'une tentation perpétuelle; puisque celui, qui de méchant a pu devenir bon, ne sçait point si de bon il ne deviendra point plus méchant qu'il n'a jamais été. QU'EST-CE donc qui peut nous donner quelque sorte d'espérance & de confiance, que votre seule miséricorde; & sur quel autre fondement pourrions-nous nous promettre quelque chose?

Il faut s'être vu à l'épreuve, pour sçavoir ce que l'on est.

Grand sujet de craindre pour les plus grands Saints.

Job. 7. 1.

Sur quoi nous devons compter.

CHAPITRE XXXIII.

Comment il étoit à l'égard du plaisir de l'oreille. Si la beauté du chant, dans la psalmodie, fait plus de bien que de mal.

49. POUR le plaisir de l'oreille, j'y ai été bien plus attaché, & il me dominoit autrefois avec bien plus d'empire, que celui dont je viens de parler: mais vous en avez dégagé mon cœur, ô mon Dieu, & vous m'avez mis en liberté sur ce point-là. Néanmoins, lorsque j'entens ces chants dont l'Eglise anime vos paroles, & qu'elles sont chantées par quelqu'un qui a la voix belle, & qui sçait chanter; j'avoue que je suis encore un peu touché de ce plaisir-là: mais il ne m'attache plus comme autrefois, & je m'en sépare dès que je le veux. Cependant, comme ces chants sont joints aux paroles de votre Ecriture, & qu'elles en sont comme l'ame, ils semblent demander quelque place dans mon cœur. Ils veulent même que je leur en donne une avantageuse, & j'ai

de la peine à voir bien précisément qu'elle est celle qui leur est dûe.

Quand je prens garde, que l'ardeur de la piété s'excite plus aisément en nous, par ces divines paroles, lorsqu'elles sont chantées de la sorte, que si on les chantoit plus simplement; & qu'il se trouve, par un secret rapport de divers tons avec les divers mouvemens de l'ame, que les uns sont plus propres à les exciter que les autres, je suis pour la beauté du chant: mais en même tems, je crains que cela même ne m'en fasse faire plus de cas qu'il ne faudroit. Car je trouve que CE PLAISIR de nos sens, par où il faut bien prendre garde de ne pas laisser affoiblir la vigueur de l'esprit, me trompe souvent; qu'il ne se contente pas d'être de la suite de la raison, & qu'au lieu que ce n'est que pour l'amour d'elle qu'on lui donne entrée, il va jusqu'à vouloir passer devant, & la mener à son gré. Voilà par où je péche, sans y prendre garde, sur cette sorte de plaisir: mais je m'en apperçois bientôt.

Renversement de l'ordre, & par conséquent péché, toutes les fois que le plaisir est ce qui nous mene.

50. D'autres fois aussi, la crainte de ces sortes de surprises me porte trop loin, & me jette dans un excès de sévérité, qui iroit à bannir de mes oreilles, & de celles de toute l'Eglise, tout ce qu'il y a d'agréable & de doux dans la maniere dont on y chante les Pseaumes; & il me paroît qu'il seroit plus sûr de se tenir à la pratique d'Athanase, Evêque d'Alexandrie, dont j'ai oüi dire plusieurs fois, qu'il faisoit chanter les Pseaumes avec si peu d'inflexion de voix, que c'étoit plûtôt les réciter que les chanter.

De quelle maniere S. Athanase faisoit chanter les Pseaumes.

Cependant, lorsque je me remets ces larmes que je répandois aux chants de votre Eglise dans les premiers tems de mon retour à la foi, & que je prens garde que présentement même quand j'entens chanter les Pseaumes par quelque belle voix, & du ton qui convient à chaque chose, ce n'est pas le chant qui me touche, mais les choses mêmes; je reviens à croire que cette pratique est d'une très-grande utilité.

Ainsi, je suis encore en balance entre la crainte de me laisser aller au plaisir du chant, & l'avantage que mon expérience me fait connoître qu'on en peut tirer. Mais, après tout, j'approuverois plus volontiers la maniere de chanter qui se pratique dans l'Eglise; le plaisir de l'oreille étant de quelque secours aux foibles, pour réveiller dans leur cœur les sentimens de la piété. Je ne donne pourtant pas encore ce que je viens de dire, pour une décision arrêtée; mais enfin

Il y a bien des lieux où

l'on ne compte pas cette tentation pour grande chose. je reconnois que je péche, & que je mérite punition, quand il m'arrive d'être plus touché du chant, que de ce que l'on chante, & alors j'aimerois mieux qu'on n'eût point chanté. Voilà où j'en suis à l'égard de cette sorte de plaisir.

Mêlez vos larmes avec les miennes, vous dont les bonnes œuvres sont le fruit du soin que vous avez de régler le dedans de vos cœurs; car pour ceux qui ne pensent point à se régler eux-mêmes, ils ne seront point touchés de ce que je dis ici. Et vous, mon Seigneur & mon Dieu, à qui j'expose mes maux, & qui êtes la lumiere à la faveur de laquelle je tâche de découvrir ce que je suis, exaucez-moi; regardez-moi d'un œil de miséricorde, guérissez-moi

CHAPITRE XXXIV.

Comment il étoit à l'égard du plaisir des yeux. A combien de tentations les yeux nous exposent. Que presque tout ce que les hommes font, ne va qu'à multiplier ces sortes de tentations.

51. POUR achever ce qui regarde les tentations, à quoi nous expose *la concupiscence de la chair*, & qui m'attaquent encore tous les jours, & me font gémir & soupirer après cette robe d'immortalité, dont nous serons revêtus dans le Ciel: il ne reste plus qu'à parler du plaisir qui touche les yeux de ce corps, d'où mon ame vous parle, d'où elle vous expose ce qu'elle trouve en elle-même, & qu'elle est bien aise de faire aller jusqu'aux oreilles de ceux que vous m'avez donnés pour freres, & dont vous avez fait vos temples. (1. Cor. 5. 1.)

Les yeux aiment l'éclat & la vivacité des couleurs, & tous les objets qui ont quelque sorte de beauté, & ils en aiment la varieté même. Faites que mon ame ne s'attache à rien de tout cela, mais uniquement à son Dieu, seul auteur de tout ce qu'il y a de beau dans les créatures; car quoiqu'elles soient toutes des biens, & des biens excellens dans leurs especes, c'est lui seul qui est mon véritable bien, & non pas elles. (Gen. 1, 31.)

Non seulement ce qui flate l'oreille, mais tout ce qui la touche de quelque maniere que ce soit, souffre les interruptions, & il y a des tems où toutes choses sont en silence; mais tant que le jour dure, & qu'on a les yeux ouverts, il y a toujours quelque chose qui les touche, & qui leur donne du plaisir. Car quelque

part que je sois durant le jour, la lumiere cette reine des couleurs, qui se répand sur tout ce que nous voyons, & qui est même ce qui nous le rend visible, vient fraper mes yeux en mille manieres qui les flatent, quoique je n'y prenne pas garde, & que j'aie même toute autre chose dans l'esprit; & le plaisir qu'elle fait, pénétre si avant, que dès que quelque chose vient à nous la dérober, nous souffrons jusqu'à ce que nous l'ayons retrouvée; & cette privation nous attriste, quand elle dure un peu long-tems.

52. Mais de combien cette lumiere est-elle au-dessous de celle que voyoit Tobie, lorsque tout aveugle qu'il étoit, il montroit à son fils le chemin de la vie, & qu'il lui servoit même de guide dans ce chemin, où il ne faut point d'autres pieds ni d'autre voiture que la charité, & où il marchoit d'un pas ferme, sans s'égarer en aucune maniere? C'est celle-là même que voyoit Isaac, à qui son extrême vieillesse avoit aussi fait perdre l'usage des yeux; mais qui ne laissa pas d'avoir le bonheur de reconnoître ses enfans en les bénissant, au lieu qu'il les bénissoit sans les connoître (a). C'est encore celle-là que voyoit Jacob, que la vieillesse avoit réduit dans le même état; mais qui des yeux de son cœur, éclairé par les rayons de cette lumiere ineffable, ne laissa pas de voir dans ses enfans la multitude & la qualité des peuples qui en devoient sortir, & dont ils étoient la figure. Il le voyoit même si clairement, qu'au lieu que Joseph, en lui présentant ses deux enfans à bénir, avoit mis l'aîné à sa droite, & l'autre à sa gauche, ce saint homme croisa mystérieusement les bras, pour mettre sa main droite sur la tête du cadet, & sa gauche sur celle de l'aîné; se conduisant par le discernement que cette lumiere intérieure lui faisoit faire, plûtôt que par les remontrances de Joseph, qui croyant que ce n'étoit que par méprise, qu'il avoit ainsi croisé les mains, vouloit les lui faire changer. Voilà quelle est la véritable lumiere; & comme elle est une, tous ceux qui la voient & qui l'aiment ne sont qu'un.

Tob. 4. 2.

Gen. 27. 2.

Gen. 48. 10.

Pour cette autre lumiere sensible & corporelle dont je parlois, elle assaisonne cette vie mortelle de mille douceurs, d'autant plus dangereuses à ceux

Les Saints craignent jusqu'au plaisir que

(a) Car Dieu ayant permis qu'il eût pris Jacob pour Esaü, & qu'il eût donné au cadet les bénédictions qu'il pensoit donner à l'aîné, ce fut alors qu'il reconnut que l'un étoit choisi & l'autre rejetté.

la lumiere peut donner. qui sont assez aveugles pour aimer le monde, qu'elles les flatent plus agréablement. Mais au lieu que ceux-là se perdent, par le mauvais usage que l'enivrement où ils sont leur en fait faire, il y en a d'autres qui en usent bien ; & ce sont ceux qui en prennent sujet de vous louer, & à qui elle sert de degré pour s'élever vers vous, ô mon Dieu, Créateur de toutes choses.

Qui sont ceux qui usent bien des créatures.

Je tâche d'être de ceux-là, & de me tenir en garde contre les séductions à quoi les yeux servent d'occasion, de peur que mes pieds ne se prennent dans ces filets que l'ennemi me tend, pour tâcher d'arrêter le mouvement par où je travaille à me porter vers vous. C'est ce qui fait que je tiens sans cesse les yeux de mon cœur attachés sur vous, afin que vous dégagiez mes pieds de ces filets. Car comme ils me sont tendus de toutes parts, je m'y trouve pris à tout moment ; mais vous m'en dégagez aussi à tout moment ; parce que vous êtes la garde d'Israël, & une garde qui ne s'endort ni ne s'assoupit jamais.

Ps. 24. 15.

Ps. 120.4.

Les hommes ne cherchent qu'à multiplier les tentations qui les attaquent de toutes parts.

53. Combien les hommes ont-ils ajouté par leur industrie, à ce qui flate naturellement les yeux ? car c'est à quoi tendent tous les arts & toutes les manufactures. Il n'y a qu'à voir ce qu'ils font tous les jours, en habits, en vases, & en toutes sortes d'ouvrages de sculpture & de ciselure, en peinture, en gravure ; & combien ils ont passé en tout cela les bornes de la nécessité & de la modération ; je dis même dans ce qui peut servir à représenter des choses qui ont quelque rapport à la piété. Et par-là que font-ils, que se jetter hors d'eux-mêmes, abandonnant au-dedans d'eux-mêmes celui dont ils sont l'ouvrage; & défigurant en eux-mêmes tout ce que la main de cet admirable ouvrier y avoit mis de plus excellent.

Ce que font ceux qui se répandent au dehors.

Pour moi, je trouve encore un nouveau sujet de vous louer, ô mon Dieu, qui êtes toute ma gloire, en ce que tout ce qu'il y a de beau dans les ouvrages des hommes, & qui n'y est, que parce que leur ame l'y a fait passer, par l'adresse de leurs mains, vient originairement de cette beauté suprême que la dignité de sa nature éleve infiniment au-dessus de nos ames, & après quoi la mienne soupire jour & nuit. Mais quoique ceux qui font ou qui aiment ces sortes d'ouvrages, ne tirent les régles par où ils en jugent, que de ce principe de toute beauté, ils n'en tirent point celles de la modération qu'il faudroit

Source primitive de tout ce que les hommes sont capables de faire de beau.

garder dans l'uſage de ces choſes-là. Cependant elles y ſont, mais ils ne s'appliquent point à les y chercher, pour apprendre à ne ſe point éloigner de vous comme ils font, en ſe jettant hors d'eux-mêmes; à conſerver la vigueur de leur eſprit en ſon entier; & à ne l'employer que pour vous*; au lieu de la conſumer, en courant après des choſes dont ils font leurs délices, mais dont il ne leur reſte que laſſitude & abattement.

Tout ce qui nous tire hors de nous-mêmes, nous éloigne de Dieu: & c'eſt par là que tout plaiſir eſt dangereux.

Moi-même qui en parle, & à qui vous avez donné le diſcernement qu'il faut avoir ſur cela, je ne laiſſe pas de me trouver pris aſſez ſouvent aux piéges de ces beautés viſibles. Mais vous m'en dégagez, ô mon Sauveur & mon Dieu; vous m'en dégagez à tout moment, parce que votre miſéricorde ne m'abandonne point. C'eſt par un effet de ma foibleſſe & de mes miſéres que je m'y laiſſe prendre; & c'eſt par un effet de votre miſéricorde que vous m'en dégagez. Vous le faites quelquefois ſans que j'en ſouffre, parce que je ne m'y étois pas entiérement laiſſé aller; mais je le ſentois auſſi quelquefois, parce que je commençois à m'y attacher.

* Pſ. 58. 10.

Pſ. 25. 3.

CHAPITRE XXXV.

Comment il étoit à l'égard de la curioſité. Pourquoi l'Ecriture l'appelle** la concupiſcence des yeux. **A combien de tentations elle nous expoſe ſans ceſſe.

54. OUTRE cette *concupiſcence de la chair*, qui nous porte à tout ce qui peut flater nos ſens par quelque ſorte de plaiſir, & à quoi l'on ne ſçauroit ſe laiſſer aller, ſans s'éloigner de vous & ſans ſe perdre, nous ſommes ſujets à une autre ſorte de tentation, qui a bien plus d'étendue, & qui eſt à craindre par beaucoup plus d'endroits; & il y a dans l'ame une autre ſorte de concupiſcence, dont les ſens ſont auſſi les miniſtres, quoiqu'elle n'ait pas pour but de les contenter, & de leur donner du plaiſir; & qu'elle ne les emploie que pour connoître ce qui ſe peut connoître par leur moyen. Cette ſeconde concupiſcence n'eſt autre choſe que ce qu'on appelle la *curioſité*; & quoiqu'il n'y ait rien de plus vain, les hommes s'en font honneur; parce qu'ils la regardent comme ce qui donne entrée aux ſciences & aux connoiſſances.

Tout ce qui nous éloigne de Dieu, nous perd, & tous les plaiſirs que la cupidité cherche, nous en éloignent.

Curioſité, ſeconde branche de la cupidité.

Comme elle ne cherche donc qu'à connoître & ſçavoir, & que pour ce qui regarde la découverte

Pourquoi l'Ecriture donne le

nom de concupiscence des yeux à la curiosité. des choses que nous avons envie de connoître, les yeux l'emportent de beaucoup sur tous les autres sens; vos saintes Ecritures lui donnent le nom de *concupiscence des yeux*. Car quoique le *voir* n'appartienne qu'aux yeux, nous ne laissons pas de nous servir de ce mot-là, pour exprimer l'action de tous les autres sens, lorsque nous les employons à la découverte de quelque chose; & au lieu que nous ne dirions pas, *Entendez*-vous comment il éclaire? *sentez*-vous comment il luit? *goûtez*-vous, ou *touchez*-vous comment il brille? nous disons, non seulement, *Voyez* quelle clarté, ce qui est la signification directe du mot de *voir*, puisqu'il n'y a proprement que les yeux qui voient; mais nous disons encore *voyez* quel bruit, *voyez* quelle odeur, *voyez* quel goût, *voyez* quelle dureté. Ce qui fait donc, que le principe qui nous porte à faire usage de nos sens, pour connoître quelque chose, s'appelle *la concupiscence des yeux*; c'est, comme j'ai déja dit, que les yeux tiennent tellement le dessus entre tous les autres instrumens, par où nous pouvons faire quelque découverte, que même toute action des autres sens s'exprime par le mot de *voir*; lorsqu'on les emploie pour découvrir, parce qu'en cela on les regarde, comme faisant en quelque façon l'Office des yeux.

I. Jean. 2. 16.

Différence de l'usage que la volupté fait des sens, & de celui que la curiosité en fait. 55. Ce que je viens de dire nous donne moyen de discerner, si c'est le plaisir ou la curiosité qui fait agir les sens. Car au lieu que quand c'est le plaisir qui nous mene, nous ne cherchons que ce qui flatte les sens, comme les beaux objets, les sons agréables, les bonnes odeurs, les goûts délicieux, & ce qui fait plaisir au toucher; la curiosité les porte quelquefois à des choses qui les blessent, ce qu'elle ne fait pas pour le sentiment désagréable qui en résulte, mais par pure démangeaison de découvrir & de sçavoir. Car, quel plaisir peut faire la vue d'un cadavre déchiré de coups; & peut-on le voir sans horreur? Cependant, dès qu'il s'en trouve un quelque part, tout le monde y court: quoiqu'une telle vue ne puisse qu'attrister & serrer le cœur. Ceux qui l'ont vu craignent même après cela, que l'idée ne leur en revienne en dormant. Mais qui les a forcés de l'aller voir; & ont-ils pu croire que ce fût quelque chose de beau, & dont la vue fît plaisir? On en pourroit dire autant de toutes les autres choses desagréables de leur nature, que la curiosité nous porte

à vouloir connoître par le ministere des autres sens; aussi bien que par celui des yeux: mais cela nous meneroit trop loin.

C'est pour contenter cette même passion, qu'on expose dans les spectacles tout ce qu'on croit capable de donner quelque sorte d'admiration. C'est elle qui porte les hommes à vouloir pénétrer des secrets de la nature, qui ne nous regardent point; qu'il ne sert de rien d'avoir pénétrés, & qu'on ne veut sçavoir que pour les sçavoir (a). C'est encore ce qui les porte à l'art damnable de la magie. Enfin, c'est ce qui fait que dans la Religion même on va quelquefois jusqu'à vouloir tenter Dieu; comme quand on lui demande des miracles & des prodiges, par la seule envie d'en voir, & sans qu'on en espere aucune sorte d'utilité.

a Jusqu'où la curiosité porte les hommes.

56. Toutes ces choses sont autour de nous comme une forêt d'une étendue infinie, où l'on est exposé à mille sortes de périls; & au milieu de laquelle je me trouve avec tous les autres hommes. Et quoique par la grace qu'il vous a plu me faire, ô mon Dieu, seul auteur de mon salut, j'aie retranché & arraché de mon cœur une grande partie de ces vains desirs de sçavoir & de connoître; il se présente à nous de tous côtés tant de choses de cette sorte, qui nous assiégent & nous sollicitent; que je n'oserois dire qu'il ne s'en trouve quelques-unes qui emportent mes yeux & mon attention, & qui excitent en moi quelque mouvement de vaine curiosité.

A la vérité, je ne suis pas possedé de l'amour des spectacles: je n'ai nulle envie d'observer le cours & la rencontre des astres: il ne m'est jamais venu dans l'esprit de consulter les ombres des morts; & j'ai toujours eu en abomination les mystéres sacriléges de la magie. Mais quoique je doive me borner à vous servir dans l'humilité & la simplicité de mon cœur, ô mon Seigneur & mon Dieu, combien l'ennemi de notre salut emploie-t-il tous les jours de machines & d'artifices, pour me porter à vous demander quelque miracle? C'est sur quoi je vous conjure, par

C'est une tentation de curiosité, que de souhaiter de voir des miracles.

(a) De toutes les causes des divers mouvemens qui se font dans la nature, il n'y en a point que nous eussions tant d'intérêt de connoître, que celles qui regardent la santé; & puisque nous nous rapportons de celles-là aux Médecins, combien peu devrions-nous nous mettre en peine de tout le reste. *S. Aug. dans l'Enchirid. chap.* 16.

JESUS-CHRIST notre Sauveur & notre Roi, & par notre bienheureuse patrie la céleste Jérusalem, dont le caractere est la simplicité & la pureté; que comme j'ai toujours été fort éloigné de consentir à cette tentation, je sois tous les jours de plus en plus appliqué à m'en défendre. Quand je vous demande la guérison de quelque malade, comme je le fais souvent, c'est avec une intention bien différente de celle qui fait desirer de voir des miracles; & comme vous m'avez fait jusqu'ici la grace de me soumettre à tout ce qu'il vous plaît de faire sur ce que je vous demande, j'espere que vous me la ferez toujours.

57. Mais enfin, notre curiosité est tous les jours tentée, & succombe même tous les jours sur une infinité de choses les plus vaines & les plus frivoles du monde. Il nous vient tous les jours des gens qui se mettent à nous conter des choses inutiles; & quoique d'abord elles nous fassent de la peine, & que nous ne les écoutions que par condescendance à l'infirmité de ceux qui nous parlent, notre attention s'y laisse aller peu à peu.

Les Saints sont perpétuellement appliqués à se défendre de tout ce qui a la cupidité pour principe, quelque léger qu'il puisse être; & c'est par-là qu'ils sont Saints.

Je ne vais point au Cirque voir courir un chien après un liévre; mais s'il arrive que pareille chose se présente à moi, quand je marche par la campagne; je cours risque que cette espéce de chasse ne me donne quelque attention, & ne détourne mon esprit de quelque pensée bien sérieuse. Et quoique je ne quitte pas mon chemin pour la suivre, & que je ne pousse pas mon cheval de ce côté-là, le mouvement de mon cœur la suit, & à moins que vous n'ayez soin de m'ouvrir les yeux sur le champ, pour me faire appercevoir de ma foiblesse, & pour me porter même à me servir de ce que je vois, pour m'élever vers vous, ou à détourner simplement mon attention de cette bagatelle, & passer mon chemin, je demeure immobile, & m'amuse à la regarder. Et sans sortir du logis, ne m'arrive-t-il pas quelquefois, qu'un lésard qui prend des mouches, ou une araignée qui en envelope dans ses filets, me donne de l'attention? Or, quoique ce ne soient que des insectes, c'est toujours succomber à la même curiosité.

Tout porte les Saints à Dieu.

Je me tire bientôt delà, & je me sers même de ces sortes de choses, pour me porter à vous louer, ô mon Dieu, qui avez créé tout ce que nous voyons (a), &

(a) Contre les Manichéens, qui croient que les insectes n'étoient point l'ouvrage de Dieu.

dont la sagesse gouverne toutes les créatures, avec un ordre qui se fait admirer jusques dans les moindres. Mais ce n'est pas là ce qui commence à me donner de l'attention pour ces choses-là ; & il y a grande différence entre se relever promptement, & s'empêcher de tomber.

Ma vie est pleine de pareilles chutes ; & je n'ai d'espérance que dans la grandeur de vos miséricordes. Car enfin, notre cœur devient le réceptacle de toutes ces bagatelles, quand nous y donnons de l'attention ; & comme il en demeure plein, elles viennent souvent troubler & interrompre nos prieres ; & dans le tems que nous pensons l'élever vers vous, & vous faire entendre sa voix, il sort de je ne sçais où une infinité d'imaginations frivoles, qui se jettent à la traverse, & qui déconcertent une action si sérieuse & si importante. * Traiterons-nous cela de peu de chose ? & quand nous nous voyons sujets à de telles miséres, qu'est-ce qui peut soutenir notre espérance, que votre miséricorde, dont nous avons déja senti les effets par la grace que vous nous avez faite de commencer à nous changer.

Source des distractions.

* Le Chap. 36. commence dès ici dans le Latin ; mais cette division n'est pas bonne, & il est visible que les six ou sept lignes qui restent, sont une suite de ce qui vient d'être dit.

CHAPITRE XXXVI.

Comment il étoit encore à l'égard de cette troisiéme sorte de concupiscence, qui nous porte à vouloir qu'on vous craigne, & qu'on vous aime. Combien ce sentiment nous éloigne de l'amour que nous devons à Dieu.

58. VOus sçavez jusqu'à quel point vous m'avez déja changé. Vous avez commencé par me guérir de cette passion qui nous porte à nous venger de ceux qui nous font du mal ; & cette premiere miséricorde a été comme le gage, non seulement de celle que vous deviez me faire dans la suite sur tous mes autres péchés, & par où vous deviez guérir tous les maux de mon ame, & me retirer de la servitude de la corruption dont j'étois esclave ; mais même de celle qui mettra le comble à toutes les autres, en me couronnant d'immortalité, & en remplissant mes desirs par l'abondance des biens que vous nous réservez dans le Ciel.

Ps. 102. 3. & suiv.

C'est en domtant mon orgueil par votre crainte, que vous avez commencé cet ouvrage, & que vous m'avez rendu le col flexible, & propre à porter votre joug ; & présentement que je le porte, vous me le faites trouver doux *, comme vous l'avez promis à tous ceux qui le porteroient. Aussi l'est-il en effet, quoique j'aie été long-tems sans le connoître ; & c'est ce qui me faisoit craindre de m'en charger. Mais, ô mon Seigneur & mon Dieu, qui seul régnez sans orgueil, parce que vous êtes le seul véritable Seigneur, au-dessus de qui il n'y en a point, suis-je tout-a-fait hors des atteintes de cette troisiéme sorte de tentation & de concupiscence ; & peut-on en être entiérement à couvert dans cette vie ?

Ceux qui se sont aux paroles de Jesus-Christ, en éprouvent la vérité.

* Matth. 11. 30.

59. C'est une misere & une vanité honteuse & puérile, que de vouloir se faire craindre & aimer des hommes, lorsqu'on ne cherche en cela que le plaisir d'être craint & d'être aimé, qui n'est rien moins qu'un véritable plaisir. Rien n'est si opposé à l'amour & à la crainte chaste que l'on doit avoir pour vous : car vous résistez aux orgueilleux, & vous ne donnez votre grace qu'aux humbles *. Vous faites gronder votre tonnerre sur les ambitieux du siécle ; & son bruit fait trembler les montagnes jusques dans leurs fondemens. Cependant, comme il est nécessaire pour le maintien de la société & de la discipline que ceux qui sont constitués en dignité, comme nous, fassent ensorte qu'on les aime & qu'on les craigne ; l'ennemi de notre véritable bonheur, qui nous poursuit sans relâche, se sert pour nous perdre, des témoignages même d'amour & de respect que l'on nous rend. Il en fait comme un appas, qu'il va semant devant nous, & sous lequel il cache ses piéges, & nous nous y trouverons pris, si nous nous laissons aller à l'avidité que nous avons naturellement pour cet appas, c'est-à-dire, si au lieu d'être fidéles à ne faire notre bonheur que de votre vérité, nous venons à le chercher dans quelque chose d'aussi vain & d'aussi trompeur, que l'amour & la crainte que l'on peut avoir pour nous ; en sorte que ce ne soit plus pour l'amour de vous que nous cherchions l'un & l'autre, mais pour nous-mêmes, par une usurpation criminelle de ce qui n'est dû qu'à vous.

Ce qui est le plus contraire à l'amour que nous devons à Dieu.

* Jacq. 4. 6.

Ceux qui sont en place, plus exposés à l'orgueil que les autres.

Ce que fait en nous le plaisir de nous voir aimés & estimés des hommes.

Voilà où l'ennemi nous veut mener, & par où il cherche à nous rendre semblables à lui ; & au lieu d'une société de charité, qui ne peut jamais se ren-

contrer entre lui & nous, il tâche de faire qu'il y ait une société de crime & de supplice. C'est par-là que ce Prince de ténébres, qui a mis son thrône dans l'Aquilon, comme dit l'Ecriture, & qui cherchant à vous contrefaire en mal, parce qu'il ne sçauroit vous imiter en bien, veut se faire de nous des esclaves & des adorateurs, tâche de répandre dans nos cœurs ses ténébres glaciales. *Isai. 14. 13.*

Mais c'est à vous que nous appartenons, Seigneur, & nous sommes ce *petit troupeau*, dont Jesus-Christ parle dans l'Evangile. Tenez-nous donc toujours sous votre empire; couvrez-nous de vos ailes, & qu'elles nous servent d'asyle & de réfuge. Soyez toute notre gloire, & faites que nous ne desirions d'être aimés que par rapport à vous; ni craints, que parce que nous sommes les porteurs de vos ordres & de vos paroles. Car celui qui veut être loué des hommes, pendant que votre vérité le blâme & le condamne, ne trouvera pas de secours en eux; quand vous le jugerez; & ils ne le tireront pas de l'enfer, quand vous l'y aurez précipité. *Belle Priere. Luc. 12. 32.*

Et qui sont ceux que vous blâmez, pendant que les hommes les louent? Ce ne sont pas seulement ces pécheurs à qui l'on applaudit dans leurs desirs d'iniquité & dans leurs méchantes actions *: ce sont encore ceux mêmes qu'on ne loue que de quelque bien qui vient de vous, mais qui sont plus touchés des louanges qu'on leur donne, que du bien même dont on les loue; & alors ceux qui louent, valent mieux que ceux qui sont loués, puisqu'ils n'aiment dans ceux-ci que ce qui vient de vous, & que ceux-ci aiment en eux-mêmes ce qui ne vient que des hommes, & le préférent à ce qui vient de vous. *Ce que l'on est, quand on est plus touché des louanges que le bien attire, que du bien même.* ** Ps. 9. 24.*

CHAPITRE XXXVII.

Comment il étoit à l'égard des louanges. Combien peu les hommes se connoissent eux-mêmes sur ce sujet.

60. NOUS sommes tous les jours attaqués par ces sortes de tentations: elles ne nous donnent aucun relâche, & les langues des hommes sont comme une fournaise ardente, où vous nous mettez sans cesse à l'épreuve. Vous nous ordonnez de pratiquer *la tempérance* sur cela, comme sur tout le reste. COMMANDEZ-nous donc ce que vous desirez de nous; mais donnez-nous ce que vous nous comman- *La tempérance doit réprimer l'orgueil & la satisfaction*

de soi-même, comme toutes les autres passions. dez. Vous sçavez avec combien de gémissemens & de larmes j'implore tous les jours le secours de votre miséricorde sur ce sujet ; car j'ai de la peine à discerner de combien cette corruption est diminuée en moi, & je crains fort d'avoir sur cela des péchés cachés, que vos yeux voient peut-être dans le fond de mon ame, quoique les miens ne les y apperçoivent point. J'ai des moyens pour me connoître moi-même, sur ce qui regarde les autres sortes de tentations : mais je n'en trouve presqu'aucune, par où je puisse me connoître sur celle-ci.

** Par où on peut juger si l'on est attaché aux plaisirs ou non.* POUR voir jusqu'à quel point je suis au-dessus des plaisirs sensibles & des vaines curiosités, je n'ai qu'à prendre garde comment je me trouve, lorsque je me prive volontairement de ce qui peut flater l'une ou l'autre de ces deux passions, ou qu'il ne se présente rien à moi qui puisse faire cet effet-là ; & si j'ai plus ou moins de peine à m'en passer que je n'avois autrefois. A l'égard des richesses mêmes, que l'on ne cherche d'ordinaire que pour avoir de quoi contenter quelqu'une des trois sortes de concupiscence, ou deux, ou toutes ; si tant qu'on a du bien on ne voit pas assez clairement, si l'on y a de l'attache ou non ; on n'a qu'à s'en défaire pour connoître ce qui en est.

Mais on ne sçauroit faire la même chose à l'égard des louanges ; & il n'y a personne assez extravagante, pour oser dire que pour voir comment nous sommes sur cela, nous n'avons qu'à vivre de telle sorte, que tous ceux qui nous connoissent nous détestent, au lieu de nous louer. Comme donc les louanges qu'on nous donne ne doivent être, & ne sont même d'ordinaire que des suites inséparables de la bonne vie ; nous ne pouvons pas abandonner l'un pour nous défendre de l'autre. *Seule régle sûre pour se bien connoître.* OR CE N'EST que dans la privation des choses qu'on peut voir si elles tiennent au cœur, ou non.

61. Que puis-je donc vous dire, ô mon Dieu, de ce que peut sur moi cette sorte de tentation, sinon que je suis touché des louanges, mais que je le suis encore davantage de la vérité ? Car si on me demandoit lequel j'aimerois le mieux d'être extravagant, & dans l'erreur sur toutes choses, & d'être cependant loué & estimé de tout le monde, ou d'être solidement établi dans la vérité & dans la vertu, d'être néanmoins blâmé & condamné de tout le monde ; je vois fort bien le parti que je prendrois. Mais enfin je voudrois que l'approbation des autres n'ajoutât rien à la

Par où on peut voir si l'on est

joie que j'ai de ce que je trouve de bien en moi. Cependant j'avoue qu'elle y ajoute, & que l'improbation en diminue même quelque chose. *au-dessus de l'orgueil.*

Dans la douleur que j'ai de me voir si misérable, voici par où il me paroît que je puis en quelque sorte m'excuser & me consoler : je ne sçais encore si cette excuse est bien ou mal fondée ; & il n'y a que vous qui le sçachiez. Vous nous commandez de pratiquer non seulement la tempérance, qui nous apprend d'où nous devons retirer notre amour, mais encore la justice qui nous apprend où nous devons le porter ; & vous voulez non seulement que nous vous aimions, mais que nous aimions aussi notre prochain. Lors donc que je viens à m'examiner sur ce qui fait ma joie, quand on me loue avec connoissance & discernement ; ou ma peine, quand on condamne en moi des choses qu'on ne connoît point, ou en quoi il n'y a rien que de bon ; je me sens très-souvent porté à croire que c'est l'intérêt de mon prochain, dont l'avancement me fait plaisir, & me donne de bonnes espérances ; quand je vois qu'il loue ce qui est véritablement louable ; comme son aveuglément m'afflige, quand je vois qu'il condamne ce qu'il ne devroit pas condamner. Ce qui me fait croire que cela pourroit être ainsi, c'est que souvent LES LOUANGES mêmes qu'on me donne, me contristent, lorsque les choses dont on me loue sont de celles que je suis fâché de trouver en moi, ou qu'encore que ce qu'on loue en moi ne soit pas mauvais, on le fait valoir plus qu'il ne mérite. *Quel est l'effet précis de la tempérance & de la justice.* *Voyez le Chap. 21. du Livre 13. n. 29. vers la fin.*

Mais d'ailleurs, comme LES LOUANGES ne nous touchent, qu'autant qu'elles flatent l'opinion que nous avons de nous-mêmes ; & que bien loin que ce soit la flater, c'est en quelque façon la condamner, que de nous louer de ce que nous trouvons de mauvais en nous, ou de faire le plus valoir ce que nous y trouvons de moins bon ; au lieu que quand ce qui nous plaît le plus en nous, est aussi ce qui plaît le plus aux autres, il nous en fait d'autant plus de plaisir : que sçais-je, si ce n'est point ce plaisir-là que je cherche, & non pas le bien de ceux qui me louent, lorsque je voudrois que ce qu'ils pensent de moi s'accordât avec ce que j'en pense moi-même ? Faut-il donc que le fond de mon cœur me soit caché jusqu'au point de ne pouvoir dire ce qui en est ? *Par où les louanges nous touchent.* *Combien les Saints s'examinent de près.*

62. Je vois dans votre lumiere ineffable, ô Vérité éternelle, que CE N'EST PAS par rapport à moi, mais *Par où il peut être bon*

D'être touché des louanges. par le seul bien du prochain que je dois être touché des louanges qu'on me donne : mais je ne sçais si je suis ainsi ; & c'est encore une de ces choses, sur quoi je me connois bien moins clairement que je ne vous connois. Découvrez-moi donc le fond de mon cœur, ô mon Dieu, afin que je puisse faire connoître à mes freres ce que j'y trouverai de défectueux, & qu'ils m'aident par leurs prieres. C'est pour cela que je veux encore le discuter plus à fond.

Par où il est aisé de voir si c'est par rapport aux autres que nous sommes touchés des sentimens qu'ils ont pour nous. Si c'est le bien du prochain que je regarde & qui me touche dans les louanges qu'on me donne, d'où vient que la peine que j'ai de voir blâmer quelqu'un injustement, est moindre que celle que j'aurois, si c'étoit moi que l'on blâmât ? D'ou vient que je suis plus touché d'une injure que l'on me fait, que je ne le serois d'une toute pareille, que l'on feroit à quelqu'autre en ma présence, & avec tout autant de malice & d'injustice ? Car ce n'est pas là une de ces choses sur quoi je puis dire que je ne sçais comme je suis, Il ne me resteroit plus, pour comble de misére, que de vouloir me tromper moi-même sur cela, & de trahir la vérité en votre présence, & dans mon cœur, & par mes paroles. Ne permettez pas, ô mon Dieu, que je tombe jamais dans un tel excès d'aveuglément & de folie, que je cherche jusques dans mes propres

Ps. 140. 5 discours cette *huile des pécheurs*, dont parle votre Prophéte, & qui n'est autre chose que la flaterie, par où ils font en quelque façon enfler la tête à ceux qui

a s'en payent (a). Je connois ma pauvreté & ma misé-

Ce que les plus grands Saints trouvent de meilleur en eux. re *, & je sçais que ce qu'il y a de meilleur en moi, c'est que j'en gémis dans le fond de mon cœur, & que j'implore sans cesse votre miséricorde, jusques à ce qu'il lui plaise de réformer tout ce que j'ai de défectueux, & de me porter au point de perfection qui

** Ps. 108. 22.* m'est nécessaire pour entrer dans cette paix ineffable, que les orgueilleux ne connoissent point (b).

b

(a) Le nombre 63. est ici dans la derniere Edition Latine ; mais on l'a porté où commence le Chapitre suivant.

(b) Parce que l'orgueil fait qu'on ne trouve de douceur & de plaisir que dans ce qui a rapport à soi-même, & que cette paix n'est que pour ceux qui ont renoncé à eux-mêmes.

CHAPITR

CHAPITRE XXXVIII.

L'orgueil est également à craindre, & dans l'amour & la recherche, & dans le mépris des louanges & de l'approbation des hommes.

63. TOUT ce que nous disons & que nous faisons de bon devant les hommes, nous devient donc une tentation très-dangereuse, par l'amour que nous avons naturellement pour les louanges. C'est cette malheureuse passion, qui fait que pour avoir lieu de nous flater de quelque avantage, qui nous releve & nous distingue, nous allons mendiant & ramassant de toutes parts les suffrages des autres; & SON POISON est si dangereux, que dans le tems même que je me reproche les sentimens qu'elle excite en moi, elle me tente par les reproches mêmes que je me fais. *Le bien même que nous faisons, devient une tentation, & par où.*

C'est ainsi qu'IL NOUS ARRIVE souvent de tirer vanité du mépris que nous faisons de la vaine gloire; & alors nous avons grand tort de nous sçavoir bon gré de ce prétendu mépris. Car EST-CE mépriser la gloire, que de se glorifier dans le fond de son cœur du mépris que l'on en fait?

CHAPITRE XXXIX.

De l'amour propre. En combien de manieres nous péchons, par l'amour du bien même qui est en nous.

64. UN autre mal, qui fait comme une autre branche de cette espéce de tentation dont je parle, c'est celui où tombent ceux qui à la vérité ne se mettent point en peine de s'attirer l'estime & les louanges des autres; mais qui ne s'en passent, que parce qu'ils sont assez vains pour se tenir contens de ce qu'ils trouvent en eux-mêmes, & pour se plaire à eux-mêmes; quoiqu'ils ne plaisent à personne, & qu'ils déplaisent même à tout le monde. Or, QUICONQUE se plaît à lui-même, vous déplaît souverainement; soit qu'il aille jusqu'à se sçavoir bon gré des choses qu'il prend pour bonnes, & qui ne le sont pas; ou que ce ne soit que des choses véritablement bonnes, mais qu'il les regarde comme venant de lui, au lieu que c'est de vous qu'elles viennent; ou qu'il les regarde même comme venant de vous, mais qu'il *Rien ne déplaît tant à Dieu, que notre amour propre.* *Par combien d'endroits il est dange-*

veux de se plaire dans ce que l'on trouve de bon en soi. croie les avoir méritées ; ou qu'il reconnoisse même qu'il tient tout de votre grace, mais qu'au lieu de ne se réjouir de ce qu'elle a fait en lui, que de la maniere qui convient à cette union si étroite, dans laquelle tous vos Fidéles doivent se regarder comme n'étant qu'un en JESUS-CHRIST, il s'en réjouisse comme d'un avantage qui le distingue, & qu'il ne sçauroit même voir dans les autres sans jalousie.

Nous ne devons compter que sur la bonté avec laquelle Dieu nous réleve de nos chutes. Vous voyez, ô mon Dieu, quel est le tremblement intérieur de mon ame, dans ces tentations si dangereuses & si accablantes, & dans toutes les autres de pareille nature ; & je suis obligé de reconnoître, que si elles ne me font pas périr, ce n'est pas que j'évite absolument toutes les plaies qu'elles me peuvent faire ; mais c'est que vous me guérissez à mesure qu'elles m'en font.

CHAPITRE XL.

Il reprend tout ce qu'il vient de parcourir au-dehors & au-dedans de lui-même, pour tâcher de trouver Dieu. Que tout son plaisir étoit de prêter l'oreille à la voix de la vérité. Que nous ne sommes bien nulle part qu'en Dieu. Douceurs ineffables que Dieu répandoit quelquefois dans le cœur de Saint Augustin. Quelle peine fait aux Saints tout ce qui les détourne de Dieu.

65. COMBIEN de pays viens je de parcourir, Vérité éternelle ? Mais quelque part où j'aye été, n'avez-vous pas toujours été à mes côtés, m'instruisant, à mesure que je vous exposois, autant que j'en suis capable, ce que mon œil extérieur pouvoit découvrir, & que je vous consultois sur ce que je devois admettre ou rejetter.

J'ai commencé par ce qui est hors de moi ; & j'ai parcouru tout l'Univers, autant que je l'ai pu avec le secours de mes sens. Ensuite, j'ai consideré la vie que mon corps tire de moi ; & ces mêmes sens dont je m'étois servi pour la découverte des choses du dehors.

Delà je suis entré dans ces réduits infinis de ma mémoire, où se conservent, d'une maniere admirable, une infinité de choses de tout genre, dont la vue m'a presque fait pâmer d'admiration. Mais je n'aurois sçu voir ni remarquer rien de tout cela sans vous ; & j'ai trouvé que vous étiez quelque chose de fort au-des-

ſus de tout cela, & de fort au-deſſus de moi-même, qui découvroit & parcouroit toutes ces choſes, qui les diſtinguoit les unes des autres, & qui tâchoit de connoître le prix de chacune, à commencer par celles que le rapport de mes ſens m'avoit fait connoître, d'où je ſuis paſſé à celles que je ſens & que je trouve au-dedans de moi-même; & delà à ces mêmes ſens; qui m'avoient fait le rapport de premieres, & dont j'ai remarqué le nombre & la nature; & enfin à ce que contiennent ces vaſtes magaſins de ma mémoire. Je l'ai tout manié l'un après l'autre; tirant les choſes de leurs réſervoirs, à meſure que j'en avois beſoin; & les y remettant quand j'en avois fait.

Vous êtes donc quelque choſe de fort au-deſſus de tout cela, & de fort au-deſſus de moi-même; c'eſt-à-dire, de ce principe intérieur, par lequel j'ai été capable de faire toute cette revue; puiſque vous êtes cette lumiere & cette vérité toujours ſubſiſtante, que je conſultois ſur chacune de ces choſes, pour apprendre de vous ſi elles étoient ce qu'elles étoient, & en quel rang je devois les mettre; & dont je recevois les réponſes & les ordres ſur chacune.

C'eſt à quoi je m'occupe le plus ſouvent que je puis, & toujours avec un merveilleux plaiſir; & je reviens à ce plaiſir-là, dès que les aſſujettiſſemens inévitables de mon emploi me laiſſent quelques momens de vuide. Mais DANS toutes les choſes que je puis parcourir, & ſur quoi je vous conſulte; je ne vois rien où mon ame puiſſe trouver nulle ſorte de repos & de ſureté. Elle n'en trouve qu'en vous, en qui elle voudroit raſſembler & réunir tout ce qu'elle avoit diſperſé çà & là de ſes penſées & de ſes affections, & ne les en laiſſer jamais ſortir.

A quoi ſe réduit tout ce qu'ont à faire ceux qui veulent retourner vers Dieu.

C'eſt ſur quoi vous répandez quelquefois dans le fond de mon cœur un certain ſentiment ſi extraordinaire, & d'une ſi merveilleuſe douceur, que ſi cet état duroit, je vois bien que ce ſeroit tout autre choſe que celui de cette vie; quoique je ne puiſſe expliquer ce que c'eſt. Mais le poids de mes miſéres me fait bientôt retomber dans les choſes d'ici-bas; & je me retrouve englouti dans le torrent de celles qui compoſent le train ordinaire de ma vie. Elles me tiennent ſaiſi à ne m'en pouvoir tirer; & la douleur que j'en ai me fait verſer bien des larmes; mais elles ne m'en tiennent pas moins: TANT il eſt difficile de ſe défendre de l'appeſantiſſement que l'accoutumance produit

Ce que l'accoutumance peut ſur les Saints mêmes.

en nous. Comme il ne m'est donc pas possible de me tenir où je voudrois être sans cesse, & que je ne voudrois pas être où je suis, & où il ne me seroit que trop aisé de me tenir; je suis malheureux de part & d'autre.

CHAPITRE XLI.

Dans quelle vue il avoit repassé ce que chacune des trois sortes de concupiscence avoit encore de pouvoir sur lui. Ce qui nous fait perdre Dieu. Qu'il n'habite point dans le cœur de ceux qui demeurent volontairement attachés à ce qui n'est que mensonge & vanité.

Ce n'est que par intervalles que les ames même les plus pures entrevoient les splendeurs de Dieu.

66. C'EST ce qui m'a obligé de considérer les plaies que mes péchés ont faites à mon ame, par ces trois sortes de concupiscences dont j'ai parlé; & de vous appeller à mon secours, afin qu'il vous plût de les guérir. Car j'ai entrevu vos splendeurs éternelles; mais mon cœur encore foible & languissant, s'est senti repoussé; & j'ai dit en moi-même: Qu'est-ce qui peut atteindre jusques-là? Faut-il donc que je me trouve si loin de mon Dieu, & que je sois comme chassé de devant ses yeux? *Ps. 30. 23.*

On voudroit jouir de Dieu: mais on voudroit aussi jouir des créatures; & c'est ce qui n'est pas possible.

Vous êtes la vérité qui préside à toutes choses, & qui par sa nature est infiniment élevée au-dessus de tout. Cependant, MON AVARICE, assez aveugle pour ne se pas contenter de vous, vouloit encore embrasser les autres choses, mais sans vous perdre néanmoins; & comme ceux mêmes qui débitent le mensonge, seroient bien fâchés que la vérité leur fût inconnue, je voulois conserver ce qui n'est que mensonge & illusion; & ne pas laisser de vous posséder. Mais c'est ce qui a fait que je vous ai perdu: car VOUS NE souffrez point qu'on vous posséde avec le mensonge.

CHAPITRE XLII.

Par où nous pouvons approcher de Dieu. Ce qui est arrivé à ceux qui ont pris pour cela de mauvaises voies. Quel Médiateur il nous falloit, pour nous réconcilier à Dieu. Ce qui nous expose le plus aux séductions du Démon. Ce qu'il a de commun avec les hommes.

67. OUI pouvois-je donc trouver, qui pût me reconcilier avec vous (a)? Devois-je avoir

(a) Dans ces deux derniers Chapitres, S. Augustin a eu en

recours aux Anges ; & par quelles prieres, par quelles pratiques religieuses falloit-il que je m'y prisse ? Je sçais qu'il y a eu bien des gens, qui voulant se rapprocher de vous, & sentant qu'ils ne le pouvoient pas eux-mêmes, ont tenté cette voie : mais étant venus à rechercher des visions extraordinaires, & qui ne sont propres qu'à repaître la curiosité, ils en ont été justement punis, par les illusions où ils sont tombés. Car ils ne vous cherchoient, que par ce principe d'orgueil, qui fait aimer les connoissances élevées ; & au lieu de fraper leur poitrine avec componction & humilité, ils vouloient marcher la tête haute, à la découverte de ce qu'ils avoient envie de connoître. Ainsi, s'étant attiré les démons par la conformité que leur orgueil mettoit entr'eux & ces puissances de l'air, ils sont tombés dans les séductions de la magie ; & au lieu d'un Médiateur qui pût les purifier, ils n'ont trouvé que le diable transformé en Ange de lumiere. Cependant, l'orgueil de ces cœurs tout de chair, étoit d'autant plus flaté de se voir en commerce avec le démon, qu'il n'est point lié à un corps de chair. Car c'étoient des hommes mortels & des pécheurs, au lieu que vous, Seigneur, avec qui ils cherchoient à se réconcilier, mais par des voies sur quoi ils n'avoient consulté que leur orgueil, vous êtes immortel & impeccable.

Comment les Philosophes ont cherché Dieu.

Eph. 2. 2.

II. Cor. 11. 14.

Pour réconcilier les hommes avec vous, il leur falloit donc un Médiateur *, qui eût quelque chose de commun avec vous, & quelque chose de commun avec eux. Car s'il avoit été semblable aux hommes en tout, il auroit été trop loin de Dieu ; & s'il avoit été en tout semblable à Dieu, il auroit été trop loin des hommes : ainsi il n'auroit pas été tel qu'il falloit que fût un Médiateur. Pour ce faux Médiateur, par qui les orgueilleux méritent d'être trompés, & aux séductions duquel les secrettes dispositions de vos justes jugemens les abandonnent, il a bien quelque chose de commun avec les hommes, mais ce n'est que le pé-

Ce qu'il falloit aux hommes, pour les rapprocher de Dieu.

* I. Tim. 2. 5.

vue certains Philosophes Platoniciens de ce tems-là, qui n'ayant compris qu'à demi ce que leurs auteurs avoient entrevu du Verbe de Dieu, comme il paroît par le Chap. 5. du Liv. 7. & n'étant point instruits du Mystére de l'Incarnation, étoient tombés dans des illusions de la Magie. C'est ce qui lui donne lieu d'expliquer admirablement ce qui est enfermé dans la qualité de Médiateur entre Dieu & les hommes ; & de faire voir par où elle convient à JESUS-CHRIST, & ce qui fait qu'elle ne peut convenir qu'à lui.

ché ; & comme il veut aussi avoir quelque chose de commun avec vous, & qu'il n'est point revêtu d'une chair mortelle, il se donne pour l'immortel. Mais comme la mort est la rétribution naturelle & nécessaire du péché, & que ce prétendu immortel est pécheur comme les hommes ; ce péché, qui est ce qu'il a de commun avec eux, lui attire comme à eux la damnation & la mort.

CHAPITRE XLIII.

Quel est le vrai Médiateur. Par où il nous a communiqué sa justice. Foi en J. C. commune aux Saints de l'un & de l'autre Testament. C'est en tant qu'homme, que J.C. est Médiateur. Quel sujet d'espérance & de confiance, c'est pour nous que J.C. a répandu son sang. S. Augustin avoit été sur le point de tout quitter, & de se retirer dans sa solitude, pour ne plus penser qu'à pleurer ses péchés : ce qui l'en avoit empêché.

Comment il falloit que fût le Média-teur entre Dieu & les hom-mes. Rom. 6. 8. *Systême & œconomie de la répara-tion de la nature par J.C.* * I. Tim. 2. 5. *J.C. n'est Média-teur qu'en tant qu'hom-me.* ** Jean. 1. 1.

68. LE vrai Médiateur est donc celui que vous avez fait connoître aux humbles, par un effet des conseils secrets de votre miséricorde ; & que vous avez même envoyé, pour leur apprendre l'humilité, par son exemple. Et ce Médiateur, qui n'est autre que Jesus-Christ homme, a paru dans le monde, tenant le milieu entre celui qui est juste & immortel par sa nature, & ceux qui sont mortels & pécheurs par la leur ; étant juste aussi bien que l'un, mais mortel aussi bien que les autres ; afin que comme la vie & la paix sont la récompense naturelle de la justice, celle qui lui est commune avec Dieu, anéantît dans les pécheurs justifiés, ce qu'il a bien voulu avoir de commun avec les hommes, c'est-à-dire, la mort. Car c'est en tant qu'homme qu'il est Médiateur * ; & on ne peut pas dire qu'en tant que Verbe, il tienne le milieu entre Dieu & les hommes, puisque le Verbe est en Dieu * *, qu'il est égal à Dieu, & qu'il n'est qu'un même Dieu, avec le Pere & le Saint Esprit. Voilà quel est le vrai Médiateur. Dieu l'a fait connoître aux Saints de l'ancien Testament, afin qu'ils fussent justifiés par la foi aux mérites du sang qu'il devoit répandre, comme nous le sommes par la foi aux mérites de ce même sang déja répandu.

Rom. 8. 32.

69. Quel a été l'excès de votre amour pour nous, Pere de miséricorde ; puisque vous n'avez pas épar-

ué votre Fils unique, & que vous avez été jusqu'à le livrer à la mort pour nous, tout pécheurs que nous étions! Quel a dû être l'excès de cet amour, puisqu'il vous a porté jusqu'à vouloir que celui qui n'usurpe rien, quand il se dit égal à vous, se soumît à vous obéir jusqu'à la mort, & à la mort de la Croix; lui qui est le seul *libre* d'entre les morts (a); qui étoit maître de donner sa vie & de la reprendre: qui a vaincu la mort en s'offrant à vous en victime, par les mains de la mort qu'il a soufferte pour nous; & qu'il ne l'a vaincue, que parce qu'il s'y est livré: Qui s'est offert pour mous en sacrifice à votre divine Majesté, étant tout à la fois & *sacrificateur* & *victime*, & n'étant sacrificateur, que parce qu'il s'est fait victime (b), & qui d'esclave que nous étions, par le malheur de notre naissance, nous a élevés jusqu'à la qualité de vos enfans; en s'abaissant jusqu'à nous servir, tout notre Dieu qu'il est, par la naissance qu'il tient de vous!

Philip. 2. 6.
Ps. 87. 5.
a Jean. 10. 18.
Par où Jesus-Christ a vaincu la mort.
b

J'ai donc grand sujet d'espérer, que vous me guéritez de tous mes maux, par le mérite du sang de ce divin Médiateur, qui est assis à votre droite, & qui vous prie sans cesse pour nous. Sans cela je tomberois dans le désespoir: car mes maux sont grands, & en grand nombre: mais la vertu des remédes que vous nous avez préparés, est encore plus grande. Nous aurions pu croire que votre Verbe étoit trop au-dessus de nous, pour s'unir à notre nature; & cela nous auroit fait désesperer de notre salut, si ce même Verbe ne s'étoit fait chair, & qu'il n'eût habité parmi nous.

Ps. 102. 3.
Rom. 8. 34.
Incarnation, source de confiance.
Jean. 1. 14.

70. Je suis dans une telle frayeur de mes péchés, & je me trouve si accablé du poids de mes miséres, que j'avois eu quelque pensée de tout quitter, & de me retirer dans la solitude *. Mais vous m'en avez empêché; & vous m'avez rassuré par cette parole de votre Apôtre: *Jesus-Christ n'est mort pour tous* **, *qu'afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort pour eux* (c).

La fausse confiance des pécheurs est quelque chose d'incompréhensible, quand on considere jusqu'où alloit la crainte des plus grands Saints.
* Ps. 54. 8.
** II Cor. 5. 15.

(a) C'est-à-dire, le seul de tous ceux qui passent par la mort, qui ne l'a subie que parce qu'il l'a bien voulu, quoiqu'il n'y fût point sujet, puisqu'il étoit sans péché.

(b) Car, comme dit S. Paul, *Heb.* 9. 11, 12. ce n'est point avec le sang des Boucs & des Taureaux; mais avec le sien propre, que J. C. est entré dans le véritable Sanctuaire; & c'est celui-là qu'il a offert à Dieu pour nos péchés.

(c) S. Augustin n'auroit vécu que pour lui-même, s'il eût

Ps. 54. 23. Je vous remets donc le soin de moi-même, mon Seigneur & mon Dieu : avec cela je vivrai en repos, Ps. 118. 18. & je considérerai les merveilles de votre Loi. Vous connoissez mon ignorance & ma foiblesse : instrui-Col. 2. 3. sez-moi, guérissez-moi. Ce Fils unique que vous avez engendré de votre substance, & en qui résident tous les thrésors de la sagesse & de la science, m'a racheté au prix de son sang. Que les accusations ma-Ps. 118. 122. lignes & calomnieuses, par où ces esprits impurs, dont l'orgueil est le caractére, voudroient tâcher de m'accabler, ne prévalent donc point contre moi; *Quel est notre recours contre les accusations du monde.* puisque j'ai toujours devant les yeux le prix de ma rédemption, & que je ne cesse point de le boire & le manger. Je le dispense même aux autres, tout indigne & tout pauvre que je suis : mais au moins je Ps. 22. 27. souhaite de m'en nourir & de m'en remplir, avec ceux qui le mangent & qui s'en remplissent, & qui louent le Seigneur, parce qu'ils l'aiment & qu'ils le cherchent (a).

abandonné l'Episcopat pour se retirer : au lieu que demeurant dans le ministére, il vivoit pour la gloire de Jesus-Christ, & le service de son Eglise.

(a) Car ce n'est point le louer, que de le louer sans l'aimer & sans le chercher.

Fin du dixiéme Livre.



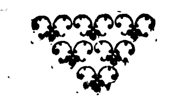
AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT.

LES trois Livres qui restent, ont été omis dans quelques Editions des Confessions de S. Augustin, parce qu'ils ne sont qu'une espece de Commentaire sur le commencement de la Genese, & qu'ils n'ont nul rapport à ce que S. Augustin a eu pour but dans le reste de cet Ouvrage, & qui l'a obligé de lui donner le nom de ses Confessions. Ce dessein sembloit demander qu'après avoir représenté ce qu'il avoit été avant sa conversion, & ce qu'il étoit depuis, il dît quelque chose de la maniere dont Dieu l'avoit appellé au Ministere Ecclésiastique; & il le reconnoît en quelque façon lui-même, comme l'on verra dès le commencement du Chapitre II. Livre XI. Cependant, il n'a pas jugé à propos d'en rien dire, & on ne sçauroit douter que nous n'y ayons beaucoup perdu. Mais il nous récompense d'ailleurs par tout ce que l'explication de ces premieres paroles de la Genese lui donnent lieu de dire de beau, de lumineux & d'édifiant dans ces trois Livres, & particuliérement dans le dernier.

SOMMAIRE
DE L'ONZIÉME LIVRE.

IL passe ce qu'il auroit eu à dire de la maniere dont Dieu l'avoit appellé au ministére Ecclésiastique, & vient à l'amour qu'il avoit pour l'Etude de l'Ecriture Sainte. Et après avoir déclaré jusqu'à quel point Dieu lui en avoit donné l'intelligence, & combien il lui restoit encore à desirer sur cela; il commence de chercher le sens des premieres paroles de la Genese, & réfute ceux qui demandent ce que Dieu faisoit avant la création du monde; & comment le dessein de créer quelque chose lui étoit venu tout d'un coup! D'où il entre dans une longue dissertation sur la nature du tems.



LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE XI.

CHAPITRE PREMIER.

Ce qui le porte à exposer à Dieu tout ce qu'il trouve en lui, quoiqu'il n'y ait rien en tout cela que Dieu ne connoisse. Principale utilité de la priere. A quel sorte de bonheur les Chrétiens sont appellés.

JE sçais que dans tout ce que je vous dis, ô mon Dieu, il n'y a rien que vous ne sçachiez; parce que vous êtes éternel, & que tout ce qui se fait dans le tems vous est connu, par une connoissance qui précéde tous les tems, & qui n'est point de leur dépendance. Pourquoi est-ce donc que je vous conte tout ceci? Ce n'est pas pour vous l'apprendre; mais c'est pour allumer de plus en plus ce que j'ai d'amour pour vous, & ce qu'en ont ceux qui liront ce que j'écris; & afin que nous disions tous ensemble: *Seigneur, votre grandeur est infinie; & vous êtes infiniment au-dessus de toutes les louanges qu'on vous peut donner.*

A quoi tend tout ce que S. Augustin dit de lui dans ses Confessions.

Ps. 47. 1.

Je l'ai déja dit ailleurs, * & je le redis encore ici, l'amour que j'ai pour vous, & l'ardeur avec laquelle je desire que ce feu de la charité aille toujours en augmentant, & en moi, & dans tous les hommes, est ce qui me fait faire ce que je fais. Car je ne vous dis rien ici que vous ne sçachiez mieux que moi: mais je ne laisse pas de vous le dire; & c'est ainsi, qu'encore que la vérité nous ait dit, que notre Pere céleste connoît nos besoins, avant que nous lui ayons rien demandé, nous ne laissons pas de les lui demander. Que faisons-nous donc, quand nous vous prions, & que nous vous le demandons? Nous suivons le mou-

* Liv. 2. chap. 1. nomb. 1.

Matth. 6. 8.

Pourquoi Dieu veut que nous le prions.

vement de l'amour qui nous porte vers vous, & nous l'excitons, en vous exposant nos miséres, & vos miséricordes sur nous; afin qu'il vous plaise d'achever l'ouvrage de notre délivrance, puisque vous l'avez commencé, & que nous tirant des maux dont nous sommes accablés, & dont nous le serons toujours, tant que nous demeurerons dans nous-mêmes, vous nous rendiez heureux en vous. Car ON EST heureux lorsqu'on est pauvre d'esprit*, & qu'on est doux, que l'on pleure, qu'on a faim & soif de la justice, qu'on est miséricordieux, & enfin lorsqu'on a le cœur pur, & que l'on est pacifique; & c'est à quoi vous nous appellez.

A quelle sorte de bonheur nous sommes appellés, & par où on y arrive.

* Matth. 5. 3.

Je viens de vous exposer bien des choses, selon l'étendue de ma capacité, & je ne l'ai fait que parce que je l'ai voulu: mais c'est vous qui l'avez voulu le premier, afin que je chantasse vos louanges, mon Seigneur, & mon Dieu; & que je célébrasse vos bontés & vos miséricordes, qui s'étendent dans la suite de tous les siécles.

Ps. 117. 3.

CHAPITRE II.

Il passe tout ce qu'il auroit eu à dire, de la maniere dont Dieu l'avoit appellé à la Prêtrise & à l'Episcopat. Que la méditation de l'Ecriture fait toutes ses délices. Il demande à Dieu la grace de la bien entendre.

Ce qui empêche S. Augustin de parler ici de la maniere dont Dieu l'avoit appellé à la Prêtrise & à l'Episcopat, comme le dessein de ses Confessions semblent le demander.

2. MAIS ma langue pourroit-elle jamais suffire, non plus que ma plume, à faire le détail de toutes les sollicitations intérieures, de toutes les terreurs salutaires, & de toutes les secrettes dispositions par où vous m'avez réduit à me charger de prêcher votre parole à votre Peuple, & de lui dispenser vos Sacremens? Quand je pourrois en déduire toute la suite, les momens me sont trop précieux pour m'y arrêter; & il y a long-tems que je me sens pressé de m'appliquer uniquement à la méditation de votre Loi, & de vous déclarer jusqu'où va ce que j'en sçais, & ce que j'en ignore encore; jusqu'à quel point vous m'avez éclairé sur ce sujet, & combien je suis encore offusqué par les restes de mes anciennes ténébres, qui subsisteront toujours, jusqu'à ce que la force de votre grace m'ait mis au-dessus de toutes mes foiblesses. Voilà à quoi je veux employer tout le tems qui me peut rester, après avoir satisfait au service

que je dois à ceux qui sont sous ma charge ; & même à celui qu'ils exigent encore de moi, au-delà de ce qui est de mon ministere, & que je ne puis m'empêcher de leur rendre (a) ; & après avoir donné à mon corps & à mon esprit ce que je suis obligé de leur donner de relâche, pour réparer les forces de l'un & de l'autre. a

3. Exaucez ma priere, mon Seigneur & mon Dieu, & que votre miséricorde se rende favorable aux desirs de mon cœur : puisque ce que je desire avec tant d'ardeur n'est pas pour moi seul ; & qu'il regarde encore le bien de mes freres, à qui la charité, qui m'unit à eux, me fait souhaiter d'être utile. Vous voyez que cela est ainsi, vous qui pénétrez le fond de mon cœur. Faites-moi donc la grace de vous offrir en sacrifice, tout le service que ma langue & mes pensées sont capables de vous rendre, & donnez-moi ce que je desire de vous offrir. Car je suis pauvre, Ps. 85. 1. & je n'ai rien par moi-même : mais vous êtes riche, & toujours prêt de répandre vos thrésors sur ceux qui Rom. 10. 12. vous invoquent, & vous avez un soin de nous qui descend dans tous nos besoins, mais qui ne vous donne nulle sorte d'agitation ni d'empressement.

Conduisez de telle sorte mes paroles & mes pensées, que ni la précipitation, ni l'esprit d'erreur & de mensonge, ne me fasse jamais rien avancer de contraire à la vérité. Que je me nourrisse délicieusement de vos saintes Ecritures ; puisque de telles délices sont toutes chastes & toutes saintes ; & qu'il ne m'arrive jamais de tromper ni moi-même ni personne, en les prenant en un mauvais sens. Regardez-moi donc d'un œil de miséricorde, mon Seigneur & mon Dieu : qui non seulement rendez la vue aux aveugles, & donnez de la force aux foibles ; mais qui êtes vous-même la lumiere de ces aveugles éclairés, & la force de ces foibles devenus forts : regardez mon ame en pitié, & recevez les cris qu'elle pousse vers vous du fond de la misere humaine. Car si vous n'entendiez ceux mêmes qui vous parlent du fond de de cet abyme, à qui aurions-nous recours ; & à qui pourrions-nous adresser nos cris ?

Quelles sont les délices des Saints.

Vous êtes le maître du jour & de la nuit, & le Ps. 73. 16. tems ne coule que sous vos ordres : faites m'en donc

(a) C'est-à-dire à juger les affaires même temporelles, qui se traitoient pour la plûpart devant les Evêques, comme on a déja vu ailleurs.

trouver ce qu'il m'en faut, pour méditer les secrets de votre Loi ; & ne permettez pas que la porte des Mysteres qu'elle cache, demeure fermée à ceux qui frapent pour y entrer. Car ce n'est pas pour rien, que vous avez voulu qu'on écrivît tous ces Livres si profonds, & qui renferment tant de merveilles. Ce sont des forêts fort épaisses & fort difficiles à percer, il est vrai : mais ces forêts n'ont-elles pas leurs cerfs qui s'y retirent, qui s'y promenent, qui y paissent, qui s'y reposent & qui y ruminent. Donnez-moi donc, Seigneur, la force qui m'est nécessaire pour y entrer ; & faites qu'elles s'ouvrent devant moi.

Dieu veut que les Fidéles s'appliquent à découvrir les thrésors enfermés dans les paroles de l'Ecriture.

Ce qui me touche le plus au monde, & que j'aime par-dessus toutes choses, c'est d'entendre votre voix dans ces divins Livres ; & c'est un plaisir pour moi, qui passe tous les autres plaisirs. Donnez-moi donc ce que j'aime, puisque c'est vous qui me le faites aimer ; & remplissez mon avidité sur ce sujet, puisque c'est vous qui me l'avez donnée. Je ne suis dans le jardin de votre Eglise, que comme une herbe rampante : mais ne dédaignez pas d'arroser cette herbe qui meurt de séchéresse. Faites que je publie à la gloire de votre nom, tout ce que je découvrirai dans vos saintes Ecritures ; que j'y entende retentir vos louanges ; que j'y boive à longs traits les eaux célestes de vôtre vérité ; & que je considere les merveilles de votre Loi, depuis le point de la création du ciel & de la terre, jusqu'à l'ouverture de ce Royaume éternel, où régneront à jamais avec vous, ceux qui composent votre Ville bien aimée, la céleste Jérusalem,

Amour de S. Augustin pour l'Ecriture.

Ps. 118. 18.

4. Ayez pitié de moi, mon Seigneur & mon Dieu, & exaucez les desirs de mon cœur, puisque vous voyez à quoi ils tendent ; & qu'ils n'ont pour objet, ni des terres, ni de l'or ou de l'argent, ni des pierreries, ni des habits magnifiques, ni des honneurs & des dignités, ni même les choses dont notre corps a besoin, tant que dure le voyage de cette vie, & qui ne nous manquent point, quand nous cherchons préférablement à tout votre Royaume & votre justice.

Belle priere pour obtenir la grace d'étudier l'Ecriture avec fruit.

Matth. 6. 33.

Les méchans m'ont étalé leurs plaisirs ; mais ce n'est rien de comparable à ceux que je trouve dans votre Loi : ce sont ceux-ci que je desire. Puissent de tels desirs, mériter vos regards & votre approbation, Pere de miséricorde, & qu'il vous plaise de me faire trouver grace devant vos yeux, afin que la porte me soit ouverte, quand je me présenterai pour entrer

Ps. 118. 85.

dans l'intérieur des Mysteres que vos paroles enferment. Je vous en conjure par Jesus-Christ votre fils, qui est *l'homme de votre droite :* par ce Fils de l'homme, que vous nous avez donné pour Médiateur entre vous & nous ; & par qui, dans le tems que nous ne pensions point à vous chercher, vous nous avez cherchés le premier, afin que nous vous cherchassions : par ce Verbe, né de vous avant tous les siécles, par qui vous avez fait toutes choses, & moi-même par conséquent par ce Fils unique, par lequel vous avez appellé, & élevé à la qualité de vos enfans, la multitude des fidéles, au nombre desquels je me trouve : par ce divin Sauveur, qui est assis à votre droite, qui vous prie sans cesse pour nous, & en qui résident tous les thrésors de la sagesse & de la science. Car c'est lui que je cherche dans vos saintes Ecritures ; puisque, comme il nous a dit de sa propre bouche, qui est celle de la vérité, c'est de lui que Moyse a écrit.

Ps. 79. 18. Jean. 1. 3. Rom. 8. 34. Col. 2. 3. Jean. 5. 46. Deut. 18. 15.

CHAPITRE III.

Il demande l'intelligence des premiéres paroles de la Genese. Ce qui nous donne le discernement de la vérité.

5. FAITES-moi la grace de comprendre ce que signifient ces premieres paroles de la Genese, *Dans le commencement Dieu créa le Ciel & la Terre*, & d'entrer dans leur véritable sens. C'est Moyse qui les a écrites : mais il a quitté la terre, & a passé d'ici à vous ; quoique dès ici il fût avec vous. Il n'est donc plus en lieu où je puisse le consulter. S'il étoit quelque part où je pusse l'aller trouver, je le prierois & le conjurerois par vous-même, de m'expliquer ces paroles ; & j'écouterois avec beaucoup d'attention ce qu'il me diroit. A la vérité, s'il me parloit Hébreu, ce qu'il me diroit auroit beau fraper mes oreilles, il n'en passeroit rien dans mon esprit ; au lieu que s'il parloit Latin, je l'entendrois. Mais par où verrois-je s'il diroit vrai ? & supposé que je le visse, seroit-ce lui qui me le feroit voir ? Non certes ; ce seroit la vérité même, qui me parlant dans le fond de mon cœur, une langue qui ne seroit ni celle des Hébreux, ni celle des Grecs, ni celle des Barbares, me diroit sans aucun son perceptible à l'oreille, & sans le secours d'aucun de ces sortes d'organes, que la na-

Gen. 1. 1. *Par où nous discernons la vérité.*

ture nous a donnés pour parler : *Ce qu'il vous dit est vrai* ; & sur cela je dirois à ce fidéle Interpréte de votre vérité ; *Ce que vous me dites est vrai* ; & je lui dirois sans hésiter, & sans craindre de me méprendre. Mais comme je ne suis point à portée de le questionner, je m'adresse à vous, ô mon Dieu, ô vérité éternelle, dont il étoit plein, & qui avez fait qu'il n'a rien dit que de vrai. N'ayez donc point d'égard à mes péchés ; & comme vous lui avez fait la grace d'écrire ces paroles, faites-moi celle de les bien entendre.

CHAPITRE IV.

Qu'il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir que le monde a été fait. Ce que sont les Créatures en comparaison du Créateur.

Il est clair que l'univers est l'ouvrage de Dieu, & par eu.

6. NOUS voyons que le ciel & la terre existent : mais nous voyons en même tems qu'ils ont été faits, & les changemens à quoi ils sont sujets, nous le disent à haute voix ; puisque CE QUI EXISTE sans avoir été fait, ne change point. Car CHANGER, c'est avoir dans un tems quelque chose de plus ou de moins qu'en un autre ; & c'est ce qui ne peut arriver à ce qui existe par soi-même. Toutes les autres choses nous disent donc à haute voix, qu'elles ne sont, que parce qu'elles ont été faites ; & elles nous disent encore, qu'elles ne se sont point faites elles-mêmes ; puisqu'il auroit fallu pour cela qu'elles eussent été avant que d'être ; & la voix par où elles nous le disent, c'est l'évidence même de la chose.

Tout ce que la nature de Dieu enferme de beau, de bon & de grand, reluit en quelque façon dans les créatures.

C'est donc vous, Seigneur, qui les avez faites. Elles ne sont belles, que parce que vous êtes beau ; elles ne sont bonnes, que parce que vous êtes bon ; enfin elles ne sont, que parce que vous êtes. Mais ce qu'elles ont de beauté, de bonté & d'existence, n'approche pas de ce que vous en avez, vous qui les avez créées : & quand on les compare à vous, on trouve qu'elles n'ont, à proprement parler, ni beauté, ni bonté, ni existence. Voilà ce que nous sçavons, graces à votre vérité ; quoique toute notre science ne soit qu'ignorance en comparaison de la vôtre.

CHAPITRE V.

Dieu a fait le monde de rien, & par la seule force de sa parole.

7. MAIS comment avez-vous fait le ciel & la terre, & de quel instrument vous êtes-vous servi, pour former ce grand ouvrage? Quand un ouvrier fait quelque ouvrage, il se sert de quelque corps pour travailler sur un autre corps, & pour lui donner la forme qu'il lui veut donner, & que son ame avoit au-dedans d'elle-même. Et cette ame n'est capable d'imprimer sur quelque matiere ce qu'elle a dans l'idée, que parce que vous lui avez donné cette faculté en la créant; & elle n'imprime cette forme qu'elle voit en elle-même qu'à quelque corps qui existe déja; c'est à-dire, à de la terre, à de la pierre, à du bois, à de l'or, ou à quelque autre matiere; toutes ces sortes de corps n'existent, que parce que vous les avez faits.

Différence entre ce qui s'appelle faire, à l'égard de Dieu, & ce qui s'appelle faire à l'égard des hommes.

C'est donc vous qui avez donné à cet ouvrier, & la matiere sur quoi il travaille, & son propre corps, & l'ame qui communique la vie à ce corps, & qui fait agir ses membres, & l'esprit par où il a appris son art, & qui voit au-dedans de lui-même ce qu'il veut faire au-dehors, & les sens par où il l'exprime, & le fait passer de la pensée dans la matiere qu'il a entre ses mains, & sur le rapport desquels il juge de l'état où est son ouvrage, & consulte la vérité qui préside à son esprit, & qui lui apprend si ce qu'il vient de faire est bien.

Toutes ces choses vous louent, ô mon Dieu, & reconnoissent que vous les avez faites. Mais comment les avez vous faites? Comment avez-vous fait le ciel & la terre? Ce n'est point de la maniere dont un ouvrier fait ce qu'il fait. Et où les avez-vous faits? Ce n'est pas dans le ciel & dans la terre, ni dans l'air ou dans l'eau; puisque l'un & l'autre font partie de la masse du ciel & de la terre. En un mot, ce n'est pas dans l'Univers que vous avez fait l'Univers; puisqu'il auroit fallu pour cela qu'il eût été fait avant d'avoir été fait.

Et de quoi avez-vous fait le ciel & la terre? Aviez-vous quelque matiere entre les mains, dont vous ayez pu les faire? Non, car d'où seroit venue cette matiere que vous n'auriez point faite, & dont vous auriez fait quelque chose? Votre existence n'est-elle

Preuve que le monde a été fait de rien.

pas le seul & unique principe de celle de toutes les
Ps. 148. 5. autres choses? Vous n'avez donc eu qu'à parler, &
toutes les choses ont été faites ; & c'est par votre parole que vous avez tout fait.

CHAPITRE VI.

Quelle est la parole par laquelle Dieu a fait le monde. Que toute parole articulée suppose quelque matiere. Différence des paroles qui frapent l'oreille, & de la Parole éternelle de Dieu.

8. MAIS quelle est cette *parole*, par laquelle vous avez créé l'Univers? Est-ce quelque chose d'approchant de ce que les Apôtres entendirent à la Transfiguration de Jesus-Christ, lorsque du fond
Matth. 17. 5. d'une nuée, vous fîtes sortir cette voix, *C'est-là mon fils bien-aimé?* Non sans doute: car cette voix ne fit que passer, & à peine avoit-elle commencé qu'elle cessa. Les syllabes dont elle étoit composée ne se firent entendre que l'une après l'autre: la premiere finit pour faire place à la seconde, & celle-ci pour faire place à la troisiéme; & ainsi jusqu'à la derniere, après quoi l'on n'entendit plus rien. Et par-là il est clair, que cette voix ne fut qu'un mouvement passager de quelque chose de créé dont votre volonté éternelle se servit, pour exprimer ce qu'il lui plaisoit de faire entendre.

De quelle nature étoient les voix qu'il a plû quelquefois à Dieu de faire entendre.

L'oreille extérieure ayant reçu ces paroles, par où il vous plût de vous exprimer, en fit le rapport à l'intelligence, qui ayant aussi son oreille, & la tenant attentive à votre parole éternelle, qui en est l'objet naturel, comme le son est celui de l'oreille du corps, est capable de faire la différence des deux; & qui après avoir comparé ces paroles passageres, avec cette Parole ineffable que vous prononcez de toute éternité, dans un silence éternel, se dit tout aussi-tôt à elle-même, ce n'est point là ce qu'on peut appeller la Parole éternelle de Dieu: c'est quelque chose de tout different. Car ce son qui vient de fraper les oreilles de mon corps, est d'une nature bien au-dessus de la mienne, si toutefois on peut dire qu'il est, puisqu'il est déja passé; au lieu que le Verbe de mon Seigneur
Ps. 116. 2. & de mon Dieu est infiniment au-dessus de moi, & qu'il subsiste éternellement.

Il est donc clair, que si la parole par où vous avez fait le ciel & la terre, avoit été une parole articulée &

ıſſagere, & que vous les euſſiez faits en diſant d'une aniere ſenſible & perceptible à l'oreille: *Que le* *el & la terre ſoient*, il faudroit qu'avant la création ı ciel & de la terre, il y eût déja eu quelque corps, ›nt le mouvement paſſager pût ſervir à former des ›ns paſſagers. Or, il n'y avoit aucun corps avant la éation du ciel & de la terre; & quand on préten-roit qu'il y en avoit quelqu'un, toujours faudroit-il ıe vous euſſiez fait d'abord, ſans l'entremiſe d'au-ın ſon paſſager, ce corps dont vous vous ſeriez ſervi nſuite, pour former ces ſons paſſagers par où on oudroit que vous euſſiez dit, *Que le ciel & la terre* *ient.* Car de quoi que ce ſoit que vous euſſiez pu ous ſervir, pour produire un tel ſon, ce ſeroit tou-›urs quelque choſe qui n'auroit point été, ſi vous ne aviez fait. Ainſi, nous en ſerions toujours à cher-her, quelle auroit été la parole, par où vous auriez onné l'être à ce corps, dont le mouvement vous au-oit ſervi depuis, à former celles par où vous auriez réé le ciel & la terre.

Preuve que ce n'eſt point par une parole ſenſible & perceptible à l'oreille, que Dieu a fait le monde.

CHAPITRE VII.

Que par cette Parole, *par laquelle l'Ecriture dit que Dieu a créé le monde, elle veut nous faire entendre le Verbe ou la parole éternelle de Dieu. Par où cette Parole ineffable eſt véritablement éternelle & immortelle. De quelle maniere Dieu dit tout ce qu'il dit.*

9. VOTRE deſſein eſt donc, ô mon Dieu, de nous élever par ces premieres paroles de la Geneſe, juſqu'à la connoiſſance de cette *Parole* ineffable, que vous prononcez éternellement: & par laquelle vous exprimez éternellement toutes choſes. Car ce n'eſt pas en diſant chaque choſe l'une après l'autre, que cette *Parole* exprime tout: c'eſt en les diſant tout à la fois, & en les diſant éternellement. Autrement, il faudroit ſuppoſer du tems & du changement dans cette divine Parole, & dès-là elle ne ſeroit plus ni véritablement éternelle, ni véritablement immortelle. Voilà ce que je vois clairement, ô mon Dieu, graces à votre divine bonté; & tous ceux qui ont les yeux ouverts aux lumieres de votre vérité, & qui les reçoivent avec action de graces, le verront comme moi, & vous béniront avec moi.

Prérogative de la Parole éternelle.

Nous ſçavons donc, Seigneur, & nous ſçavons cer-

tainement, que comme il est vrai de dire qu'une chose *naît*, lorsqu'elle commence d'être ce qu'elle n'étoit pas; il est vrai de dire aussi qu'elle *meurt*, lorsqu'elle cesse d'être ce qu'elle étoit: d'où il s'ensuit, que comme votre Parole est véritablement éternelle, & véritablement immortelle, il n'y a rien en elle qui commence ni qui cesse; qui passe, ni qui survienne. Ainsi, c'est éternellement, & tout à la fois, que vous dites tout ce que dit cette Parole qui vous est coéternelle; & tout ce que vous dites se fait: car vous ne faites point les choses autrement, qu'en disant, que vous voulez qu'elles soient. Cependant, quoique vous disiez éternellement & tout à la fois, tout ce que vous dites; ce que vous faites, par la force de cette *Parole* ineffable, ne se fait ni éternellement, ni tout à la fois.

Nul changement dans ce qui est éternel.

CHAPITRE VIII.

Comment il se peut faire, que Dieu disant éternellement & tout à la fois tout ce qu'il dit, & ne faisant les choses qu'en disant qu'il veut qu'elles soient, elles ne se font pourtant que dans le tems, & l'un après l'autre. Que rien ne nous parle que ce qui nous instruit; & que ce n'est jamais que la vérité éternelle qui nous instruit, quoi que ce puisse être qui nous parle.

Comment ce que Dieu dit éternellement ne se fait que dans le tems.

10. ET pourquoi cela, ô mon Seigneur & mon Dieu? Je l'entrevois, mais je ne sçais si je pourrois le faire entendre. C'est que LES CHOSES ne commencent & ne cessent d'être, qu'au point où la *raison* éternelle, & dans laquelle rien ne commence ni ne finit, voit que chacun doit commencer & finir; & cette *raison* n'est autre chose que votre Parole, ou votre Verbe, c'est-à-dire, ce *Principe* de toutes chose qui nous parle intérieurement.

Jean. 8. 25.

C'est ainsi qu'il parle de lui-même dans l'Evangile; & s'il a bien voulu employer sa voix extérieure & sensible, pour faire passer de nos oreilles dans nos ames ce point fondamental de notre foi; qu'*il est le Principe* & la Vérité éternelle, c'est afin que nous nous accoutumassions à la chercher au-dedans de nous-mêmes: car C'EST dans le fond du cœur que cet unique Maître des hommes se fait entendre à tous ceux qu'il instruit.

Comment il faut concevoir J. C. & où il le faut chercher.

C'est-là, mon Seigneur & mon Dieu, que j'entens

Rien ne

ɔtre voix qui me dit, que CE QUI nous parle, c'eſt : qui nous inſtruit, & que CE N'EST point à nous ue parle ce qui ne nous inſtruit point. Or QUI EST-E qui nous inſtruit, que la Vérité qui ſubſiſte éter-ellement ? *nous parle que ce qui nous inſtruit.*

Car LORS même que quelque choſe de créé & de ujet à changer nous parle & nous inſtruit, c'eſt cette 'érité toujours permanente, qui s'en ſert pour nous mener à elle. Nous n'apprenons donc véritablement ue lorſque nous nous tenons auprès de ce divin E-oux *, & attentifs à ſa voix : & que goûtant la joie le l'entendre, nous revenons à ce *Principe* éternel lont nous ſommes ſortis. Il eſt donc véritablement e principe, puiſqu'il demeure éternellement ce qu'il ſt. Sans cela, dès que nous nous ſerions égarés, nous le pourrions plus nous remettre dans notre chemin, ni retrouver le terme où il faut tendre. Et PAR OÙ ſt-ce que nous revenons de nos égaremens, ſinon ɔar la connoiſſance de la Vérité ? Et qui nous donne ;ette connoiſſance, ſinon celui qui nous inſtruit, ɔarce qu'il eſt le *Principe*, & qu'il nous parle ?

Ce ne ſont pas nos maîtres qui nous inſtruiſent, mais la vérité éternelle, dont ils ne ſont que les inſtrumens.

* Jean. 3. 29.

Ce que c'eſt préciſément qu'apprendre.

Jean. 8. 25.

CHAPITRE IX.

Que le Verbe de Dieu eſt cette parole éternelle, par laquelle il a fait le Ciel & la Terre. Ce qui nous cache Dieu dans cette vie, & combien les plus grands Saints même ſont peu capables de porter la vue d'un ſi grand objet.

11. VOILA donc, ô mon Dieu, quel eſt le *commencement* ou *le Principe*, dans lequel, ou par lequel il dit, que vous avez fait le ciel & la terre. C'eſt par votre Verbe, par votre Fils, par votre force, par votre ſageſſe, par votre vérité que vous les avez faits. C'eſt par lui que vous parlez & que vous agiſſez d'une maniere ineffable : car qui peut ni faire entendre, ni comprendre une telle merveille ? J'entrevois néanmoins ſur cela quelque choſe qui frape mon cœur, mais ſans le bleſſer ; & dont l'éclat me fait frémir, & m'embraſe d'amour en même-tems. JE FRÉMIS, quand je conſidere l'étrange diſproportion que je trouve entre ce que j'apperçois, & moi-même, & je me ſens embraſé d'amour, quand je vois que je commence pourtant de lui être conforme en quelque choſe.

Gen. 1. 1.

Sens précis de ces paroles, Dans le commencement Dieu créa le Ciel & la Terre.

Ce qui fait la joie des vrais Chrétiens.

Mais, qu'eſt-ce donc que j'apperçois ? C'eſt la Sa-

gesse éternelle ; c'est elle-même qui se montre à moi comme un éclair. Elle entr'ouvre pour un moment le nuage dont je suis enveloppé : mais il se renferme tout aussi-tôt, parce que la foiblesse de mes yeux ne sçauroit porter un tel éclat, & que le poids de mes miséres me fait retomber dans mes ténébres ordinaires. Car LA VIGUEUR de mon ame est tellement affoiblie, qu'elle n'est pas même en état de porter ce qui est son unique bien ; & je serai toujours dans cet excès de foiblesse, jusqu'à ce que, comme vous m'avez pardonné tous mes *péchés*, vous veulliez bien aussi guérir toutes mes *langueurs*. C'est ce que j'attens de vous, Seigneur, & que même vous affranchirez entiérement mon ame de la servitude de la corruption ; que vous me couronnerez par un excès de bonté & de miséricorde ; que vous remplirez mes desirs par l'affluence de vos biens ; & que vous me rajeunirez comme l'aigle. Car quoique nous ne soyons encore sauvés qu'en espérance, nous attendons avec patience l'effet de vos promesses.

Ps. 30. 11.

Etrange effet de l'appesantissement de l'ame.

Ps. 102. 3. &c.

Rom. 8. 24.

Entende donc qui pourra votre voix secrette & intérieure ; pour moi, je ne craindrai point de m'écrier avec David, *Seigneur, que vos ouvrages sont admirables & magnifiques?* & d'ajouter avec le même Prophéte ; C'EST PAR VOTRE SAGESSE QUE VOUS AVEZ FAIT TOUTES CHOSES. Car c'est elle qui est le *Principe* de tout ; & c'est elle qu'il faut entendre, par ce *commencement*, dans lequel, ou par lequel il est dit, que vous avez créé le ciel & la terre.

Ps. 103. 24.

CHAPITRE X.

Si l'on peut demander ce que Dieu faisoit avant d'avoir créé le Ciel & la Terre ; & pourquoi le monde n'est pas éternel, puisque la volonté que Dieu a eue de le créer est éternelle.

12. C'EST être encore dans les ténébres que le vieil homme produit en nous, que de demander, comme font quelques-uns. « Qu'est-ce que Dieu » faisoit avant de faire le ciel & la terre ? S'il étoit, » disent-ils, & s'il avoit toujours été sans rien faire, » pourquoi ne demeuroit-il pas toujours dans cette » inaction ? Si l'on prétend qu'il s'est formé quelque » nouveau mouvement en Dieu, & qu'au lieu qu'il » n'avoit encore voulu produire aucune créature, il » a commencé d'en vouloir produire, il s'ensuit que

» Dieu n'est point véritablement éternel ; puisque » ce qui l'est véritablement, n'admet rien qui survienne de nouveau, & qui ne fût point auparavant. Car cette *volonté*, que l'on suppose en Dieu, » n'est point une créature ; il faut même qu'elle ait » précédé toute créature, puisque Dieu n'auroit jamais » rien créé s'il n'avoit commencé par le vouloir (a). » Cette volonté de Dieu n'est donc point différente » de la substance. Or, s'il est donc survenu dans la » substance de Dieu quelque chose de nouveau, & » qui ne fût point auparavant, on ne peut plus dire » que cette substance soit éternelle (b). Si au contraire, Dieu a eu de toute éternité la volonté de » produire les créatures, pourquoi les créatures ne » sont-elles pas de toute éternité ?

(a) Le Chapitre 11. commence dès ici dans le Latin ; mais cette division n'est pas bien faite, puisque ce qui suit est encore de l'objection que S. Augustin se propose.

(b) Car ce qui change n'est point éternel.

CHAPITRE XI.

Ce qui fait qu'on a de fausses idées de l'Eternité. En quoi elle est différente du tems.

13. CEUX qui parlent de la sorte ne vous connoissent pas encore, Sagesse éternelle de mon Dieu, douce lumiere de nos ames : ils ne comprennent pas encore, comment se fait ce qui se fait en vous & par vous. Cependant, ils veulent raisonner sur ce qui est éternel, comme si leur esprit y pouvoit atteindre : mais c'est de quoi il n'est pas capable, tant qu'il demeurera plein des idées de ces mouvemens dont la succession fait le passé & l'avenir, & qu'il sera sujet aux illusions qu'elles produisent.

Ce qui fait qu'on raisonne mal sur l'éternité.

Qui pourroit arrêter & fixer pour un moment ces sortes d'esprits, & leur faire entrevoir les splendeurs de l'éternité toujours permanente, & la leur faire comparer avec le tems, dont la nature est de couler toujours, & de n'avoir rien de subsistant ? ils verroient qu'elle est tout d'un autre genre. Ils verroient qu'UN TEMS, quelque long qu'il soit, n'est long que par la succession de plusieurs mouvemens qui passent, & qui ne sçauroient se trouver ensemble ; & qu'au lieu que rien ne passe à l'égard de l'éternité, & que tout y est toujours présent ; il est impossible que tout soit présent à l'égard du tems, puisqu'il faut que le passé

Différence du tems & de l'éternité.

fasse place à l'avenir, que l'avenir ne peut venir qu'après le passé ; que le passé n'a été, & que l'avenir ne sera, que par la vertu de cette éternité, qui sans avoir rien de présent, fait que les tems s'écoulent & se succédent les uns aux autres.

Qui peut donc être assez maître de l'esprit de l'homme pour le fixer, & lui faire voir de quelle maniere cette éternité, où il n'y a ni passé ni avenir, & qui demeure toujours la même, fait les révolutions par lesquelles l'avenir succéde au passé ? Puis-je élever l'esprit de personne jusqu'à ce point-là ; & tout ce que je pourrois dire, seroit-il capable de faire un si grand effet ?

CHAPITRE XII.

Qu'il est clair que Dieu ne faisoit rien avant la création du monde.

14. MAIS enfin, il faut répondre à ceux qui demandent ce que Dieu faisoit avant de faire le ciel & la terre ; & je ne répondrai pas comme on dit que répondit autrefois quelqu'un, qui se trouvant embarrassé d'une si grande question, & n'ayant dessein que de rire & de l'éluder, dit que Dieu préparoit des supplices pour ceux qui voudroient pénétrer des choses trop élevées. Il y a grande différence, entre se tirer d'affaire par un trait de raillerie, & voir ce qu'il y a à répondre, pour résoudre les questions que l'on nous fait. Je ne répondrai donc pas de cette sorte ; & QUAND on me questionnera sur quelque chose que je ne sçaurai pas, je dirai franchement que je n'en sçais rien ; plûtôt que d'avoir recours à ces sortes de réponses, qui ne vont qu'à se moquer de ceux qui cherchent à s'instruire sur des choses fort élevées, & à se faire applaudir, quoique l'on n'ait répondu que d'une maniere vaine & frivole.

Ce que je répondrai donc, c'est qu'il n'y a aucune créature dont vous ne soyez l'auteur & le créateur, ô mon Dieu ; & que si par ce *ciel* & cette *terre*, dont Moïse parle à l'entrée de la Genese, il faut entendre tout ce qu'il y a de créé ; je dis hardiment, qu'avant que vous fissiez le ciel & la terre vous ne faisiez rien. Car ce que vous pourriez avoir fait auparavant, ne sçauroit être que créature : or, je sçais parfaitement, qu'avant que vous fissiez ce qui comprend toute créature, il ne s'en faisoit aucune. Plaise à votre divine

bonté

bonté de me faire la grace de voir aussi clairement tout ce que je desire, & qu'il m'est utile de sçavoir.

CHAPITRE XIII.

Que c'est se tromper que de se figurer des tems avant la création du monde. Par où Dieu précéde les choses. Idée de l'Eternité.

15. QUE s'il se trouve quelqu'un, dont l'esprit emporté par des imaginations frivoles, se figure des tems avant les tems; & qui raisonnant sur le fondement de cette supposition chimérique, s'étonne que le Toutpuissant, l'Auteur & le Conservateur de toutes choses, l'Ouvrier admirable qui a fait le ciel & la terre, ait laissé passer un nombre innombrable de siécles, sans travailler à ce grand ouvrage: qu'il revienne à lui-même, & qu'il prenne garde qu'il s'étonne de ce qu'il n'est point. Car comment se seroit-il écoulé un nombre innombrable de siécles, avant que vous eussiez fait le ciel & la terre; puisque vous êtes l'auteur & le créateur de tous les siécles, & que vous n'en aviez point encore fait. Quel auroit été ce tems que vous n'auriez point fait? & comment tous ces prétendus siécles se seroient-ils écoulés, puisqu'ils n'ont jamais été?

S'il n'y a donc point de tems que vous n'ayez faits, il est clair que dés qu'on suppose des tems avant la création du ciel & de la terre, on ne peut pas dire que vous fussiez sans rien faire, avant d'avoir créé l'univers; puisque vous faisiez ce tems même que l'on suppose: car il n'a pu s'écouler aucun tems, avant que vous eussiez fait les tems (a). Que si au contraire il n'y avoit point de tems avant la création du ciel & de la terre, on a tort de demander ce que vous faisiez alors: puisqu'IL N'Y A point d'*alors* où il n'y a point de tems.

On ne s'entend pas soi-même, quand on demande ce que Dieu faisoit avant de créer le ciel & la terre.

16. Aussi n'est-ce point une priorité de tems que

(a) Ce que S. Augustin appelle *avoir fait les tems*, c'est avoir fait les créatures dont les mouvemens font le tems; puisque, comme il dit lui-même, au 5. Liv. *de la Genese à la lettre*, Chap. 5. le tems n'a commencé de courir que depuis qu'il y a des créatures qui se meuvent. Car il n'y a point de tems, s'il n'y avoit des mouvemens qui se succédent les uns aux autres: & ce qui est éternel est incapable de ces sortes de mouvemens: Aussi qui dit tems, suppose quelque chose de créé, & qui soit en mouvement.

vous précédez les tems : car si cela étoit, vous ne les
a précéderiez pas tous (a). C'est donc par la sublimité
de votre éternité, où il n'y a rien que de présent,
que vous précédez tout le passé, & que vous êtes infiniment au-dessus de tous les tems à venir, & parce qu'ils ne sont pas encore, & parce que dès qu'il
sera vrai de dire qu'ils sont venus, ils seront passés :
Ps. 101, 28. au lieu que vous êtes toujours le même, & que vos
années ne passent point. Comme elles ne s'en vont
point, elles ne viennent point non plus ; & elles ne
sont pas comme les nôtres, dont les unes s'en vont,
& les autres viennent; sans quoi leur cours ne se pourroit accomplir. Vos années subsistent donc tout ensemble, parce qu'elles sont stables & permanentes ;
& il n'y en a point qui passent pour faire place aux
autres, parce que leur nature est de ne passer jamais:
au lieu que les nôtres passent, & passent de telle sorte, que dès que le nombre en sera rempli, elles ne
b seront plus (a).

Belle idée de l'éternité.

TOUTES vos années ne sont qu'un seul jour : ce n'est point une suite de plusieurs jours ; mais un *aujourd'hui* perpétuel, qui ne passe point pour faire place au lendemain, & qui n'a point eu d'*hier*, à quoi il ait succédé, & cet *aujourd'hui* est l'éternité. Aussi avez-vous dit à votre Fils, que vous engendrez de toute éternité, *Je vous ai engendré* AUJOURD'HUI.
Ps. 2. 7. Vous avez donc fait tous les tems, vous êtes avant
tous les tems ; & il n'y avoit aucun tems avant que
c vous eussiez fait les tems (c), & par conséquent on
ne peut pas dire, qu'il y ait eu un tems où vous n'avez rien fait, puisqu'on ne sçauroit concevoir aucun tems que vous n'ayez fait. Et il n'y a point de tems qui

(a) Précéder une chose, d'une *priorité de tems* ; c'est avoir été dans un tems où cette chose n'étoit pas. C'est ainsi, par exemple, qu'un homme né de dix ans avant un autre homme, le précéde d'une priorité de tems, mais il n'est pas possible, qu'il précéde ces *dix ans* même qu'il a par-dessus l'autre ; autrement il faudroit qu'il eût été avant d'avoir été. De même, si Dieu ne précédoit que d'une priorité de tems, les tems qui courent depuis la création du monde, il ne feroit pas possible non plus, qu'il précédât le tems même par où il précéderoit ceux-ci.

(b) Car nos années ne sont complettes, qu'au moment de notre mort ; & de ce moment il n'en reste rien.

(c) Le Chap. 14. commence dès ici dans le Latin : mais cette division n'est pas bien faite, puisqu'elle coupe un raisonnement, qui est imparfait, à moins qu'on n'aille jusqu'à l'endroit où l'on a porté le commencement du Chapitre.

vous soit coéternel, puisque ce qui fait que vous êtes éternel, c'est que vous demeurez toujours dans le même état; au lieu que la nature du tems est de s'écouler & de passer, & qu'il n'est tems que par-là.

CHAPITRE XIV.

Le tems est la chose du monde la plus commune, mais la plus difficile à expliquer. Si c'est bien parler que de dire qu'il y a trois différentes sortes de tems, le passé, le présent, & l'avenir.

17. MAIS qu'est-ce donc enfin que le tems? Il n'est pas aisé de le dire, & sur-tout en peu de mots, ni même de le concevoir assez nettement pour entreprendre d'en parler. Cependant nous parlons du tems à tout propos, & rien ne nous est si connu, & même nous nous entendons fort bien nous-mêmes, quand nous en parlons; nous entendons aussi fort bien les autres quand ils en parlent.

Qu'est-ce donc que le tems? TANT qu'on ne me le demande point, je le sçais fort bien: mais dès que je veux le faire entendre aux autres, je ne le sçais plus. *Tems difficile à expliquer.* Ce que je sçais & que je dis hardiment, sans craindre de me méprendre, c'est que si rien ne passoit, il n'y auroit point de tems passé; & que si rien ne survenoit, il n'y auroit point de tems à venir. Comment est-ce donc qu'on peut dire qu'il y a un tems passé, & un tems à venir; puisque le passé n'est plus, & que l'avenir n'est pas encore? Quant au tems présent, s'il étoit toujours présent & qu'il ne passât point, ce ne seroit plus un tems, ce seroit l'éternité. Si donc le tems présent n'est tems que parce qu'il passe, comment peut-on dire qu'il est, lui qui n'est, que parce qu'il est sur le point de n'être plus, & dont il n'est vrai de dire que c'est un tems, que parce qu'il tend au non-être?

CHAPITRE XV.

Comment on peut dire que le passé ou l'avenir soient ni longs ni courts: puisque le passé n'est plus, & que l'avenir n'est pas encore: & si cela se peut même dire du présent.

18. NOUS disons néanmoins qu'il y a des tems longs, & qu'il y en a de courts: mais nous ne disons que du passé & de l'avenir. A l'égard du

passé, nous disons qu'il y a long-tems qu'une chose est arrivée, quand il y a par exemple, cent ans; ou qu'il n'y a pas long-tems, quand il n'y a que huit ou dix jours; & à l'égard de l'avenir, nous disons qu'une chose ne se fera de long-tems, quand elle ne se doit faire que dans cent ans; ou qu'elle se fera dans peu de tems, quand elle se doit faire dans huit ou dix jours. Mais comment peut-on dire que ce qui n'est point soit ni long ni court? Or le passé & l'avenir ne sont point, puisque l'un n'est plus, & que l'autre n'est pas encore. Ainsi il ne faut pas dire que l'un ni l'autre soit ni long ni court; & pour parler juste, il faut se contenter de dire du passé qu'il l'a été, & de l'avenir qu'il le sera.

Mais, ô mon Dieu, douce lumiere de mon ame, votre vérité ne se moque-t-elle point de moi sur ce que je viens de dire? Car quand est-ce que le tems passé a été long? Est-ce depuis qu'il est passé, ou ne l'a-t-il été que pendant qu'il étoit présent? Sans doute qu'il n'a pu être long, que pendant qu'il a été; puisque ce qui n'est point ne sçauroit être ni long ni court; & que dès-là que le passé est passé, il n'est point. Nous ne sçaurions donc attribuer de longueur au passé, en tant qu'il est passé; puisque dès-là qu'il est passé, il n'est plus, & que ce qui n'est plus, n'est ni long ni court; & il faut se réduire à dire qu'il a été long pendant qu'il étoit présent. Car alors, il étoit; & ainsi il pouvoit être long: mais dès qu'il est passé, il a cessé d'être, & par conséquent d'être long.

Comment il est vrai de dire du tems passé qu'il est long ou court.

19. Mais voyons, ô mon ame, si même le tems présent peut être long; car il a été donné à l'homme de mesurer le tems, & d'en sentir la durée. Que me direz-vous donc sur cela? Direz-vous qu'un tems de cent ans est long quand il est présent? Mais voyez auparavant s'il peut y avoir un présent de cent ans. Car si nous en sommes à la premiere de ces cent années, il n'y a que la premiere de présente, & les quatre-vingt-dix-neuf sont encore à venir, & ne sont point encore, par conséquent. Que si nous en sommes à la seconde, il y en a déja une de passée, la seconde est présente, mais toutes les autres sont encore à venir. Enfin, supposons présente telle année que nous voudrons entre ces cent; celles qui l'auroient précédée seront passées, & les autres encore à venir; & par conséquent il est clair qu'il ne sçauroit y avoir un présent de cent années.

Mais peut-on dire, que l'année même où nous uppoſons que nous ſommes ſoit préſente? Car ſi nous :n ſommes au premier mois, tous les autres ſont en- :ore à venir : ſi au ſecond, le premier eſt paſſé, & es dix derniers ne ſont pas encore. Ainſi l'année mê- ne où nous ſuppoſons que nous ſommes, n'étant ›as préſente toute entiere, il n'y a point de préſent l'une année non plus que de cent. Car l'année eſt :ompoſée de douze mois ; & ſuppoſons préſent le- quel nous voudrons de ces douze, il n'y aura que :elui-là qui ſoit préſent, & les autres ſeront ou déja ›aſſés, ou encore à venir. Ce mois même que nous uppoſons préſent, ne l'eſt pas tout entier ; puiſqu'il :ſt compoſé de jours, qui ne viennent que l'un après 'autre. Ainſi, ſi nous ſommes au premier jour, tous es autres ſont encore à venir ; ſi nous ſommes au lernier, tous les autres ſont paſſés ; & ſi nous ſom- nes à quelqu'un de ceux qui ſont entre le premier & e dernier, il y en aura de paſſés, & il y en aura qui eront encore à venir.

20. Ce préſent qui nous paroiſſoit être le ſeul tems ju'on pût appeller long, ſe trouve donc réduit à un eul jour. Encore eſt-ce trop dire : car ce jour-là mê- ne n'eſt pas préſent tout entier ; puiſqu'il eſt compo- é de vingt-quatre heures, qui ne viennent que l'une ıprès l'autre. De ſorte que ſi on eſt à la premiere, outes les autres ſont encore à venir : ſi à la derniere, outes les autres ſont paſſées ; & ſi à quelqu'une de :elles du milieu, celles d'auparavant ſont déja paſ- ées, & celles d'après encore à venir.

Chacune de ces heures eſt même compoſée de pe- ites particules de tems, qui ſe ſuccedent les unes ıux autres. Celles qui ſont déja écoulées appartien- ıent au paſſé ; & celles qui reſtent à écouler appar- iennent à l'avenir. A quoi ſe réduit donc *le préſent* ? Que ſi celui qui voudra le ſçavoir au juſte, tâche de oncevoir une particule de tems ſi petite, qu'elle ne e puiſſe diviſer en aucune autre partie, quelque etite qu'elle pût être. Il n'y a que cela ſeul qui ſe uiſſe appeller *le préſent*, & ce préſent vole de l'ave- ir dans le paſſé avec une rapidité qui ne ſouffrant as qu'il s'arrête tant ſoit peu entre l'un & l'autre, ıit qu'il n'a pas la moindre étendue. Auſſi n'en ſçau- ›it-on imaginer aucune ſi petite, qui ne fût diviſi- le, & compoſée de parties, dont les unes ſeroient éja dans le paſſé, & les autres encore dans l'avenir.

Ainsi, il est clair que le présent même n'a nulle sorte d'étendue.

Quel est donc le tems que nous puissions appeller long ? Est-ce l'avenir ? Mais nous ne sçaurions dire que l'avenir soit long, puisqu'il n'est pas encore : & il faut se réduire à dire qu'il le sera. Et quand le sera-t-il ? Ce ne sera pas tant qu'il sera à venir, puisque jusques-là il n'est pas encore, & que ce qui n'est point, n'est ni long ni court. On dira peut-être qu'il sera long, lorsqu'au lieu qu'il n'est pas encore, puisqu'il est encore à venir, il commencera d'être ; c'est-à-dire, lorsqu'il sera présent. Mais nous venons de voir que le présent même ne sçauroit être long.

CHAPITRE XVI.

Quel est le tems qui se peut mesurer, & quand on le peut.

21. CEPENDANT, Seigneur, nous sentons & nous remarquons fort bien les différens intervalles des tems : nous comparons les uns aux autres ; & nous disons, sans craindre de nous méprendre, qu'il y en a de longs & de courts. Nous mesurons même fort bien, de combien un tems est plus long ou plûs court qu'un autre ; & nous disons que celui-là est double ou triple de celui-ci, ou que l'un est égal à l'autre. Mais nous ne mesurons le tems, & nous n'en sentons les intervalles, que lorsqu'il s'écoule actuellement. Car, comment mesurer, ni celui qui est déja passé, puisqu'il n'est plus, dès qu'il est passé, ni celui qui est encore à venir, puisque ce qui est à venir n'est pas encore ? Or, peut-on dire que ce qui n'est point se puisse mesurer ? Ce n'est donc que lorsque le tems s'écoule actuellement qu'on peut le mesurer, & en remarquer les intervalles ; & on ne sçauroit le mesurer lorsqu'il est passé, puisque ce qui est passé n'est plus.

CHAPITRE XVII.

Comment on peut dire que le passé même & l'avenir sont, puisque ce qui est passé n'est plus, & que ce qui est à venir n'est pas encore.

22. JE ne décide rien, ô mon Dieu, & je ne fais que chercher. Conduisez-moi ; & servez-moi de guide dans cette recherche.

Qui oseroit dire que ce que nous apprenons aux en-
ns, & qu'on nous a appris quand nous étions à cet
e-là, qu'il y a trois sortes de tems, le *passé*, le *pré-
nt* & l'*avenir*, n'est pas vrai; & qu'il n'y a point
autre tems que le présent, parce que le passé & l'a-
nir n'existent point? Mais, dira-t-on aussi qu'ils
istent, & que quand l'avenir devient présent, il
rt de quelque part où il étoit caché; & que lorsque
présent il devient passé, il va se cacher quelque
rt? Il semble que cela soit ainsi; car ceux qui ont
édit l'avenir, où l'ont-ils vu, s'il n'étoit pas en-
re? Peut-on voir ce qui n'est point? Et comment
-ce que ceux qui nous content des choses du tems
ssé le pourroient faire, s'ils ne les voyoient des
ux de l'esprit? & comment les pourroient-ils
ir, si ce n'étoit rien? Il faut donc que le passé mê-
: & l'avenir existent (a).

a) Ce n'est pas une décision, mais un doute & une ob-
tion qui sera discutée au Chapitre 20.

CHAPITRE XVIII.

Que ce n'est que par la vue de quelque chose de présent, qu'on peut prédire l'avenir.

PERMETTEZ-moi, Seigneur, d'aller en-
core plus avant; & faites que rien ne détour-
mon esprit de l'application où il est, & ne l'em-
che de suivre sa pointe.

Si l'avenir & le passé existent, je voudrois sçavoir
ils sont. Mais quand je pourrois parvenir à le
avoir, toujours suis-je assuré que quelque part que
ent les choses passées, & les choses à venir, elles
y sont, ni comme des choses passées ni comme des
oses à venir, mais comme choses présentes. Car
elles y étoient comme choses à venir elles n'y se-
ient pas encore; & si elles y étoient comme choses
ssées, elles n'y seroient plus. Ainsi, quelque part
e puisse être quoi que ce soit de tout ce qui existe,
y est *présent*; & il n'y sçauroit être autrement.

Aussi, quand nous parlons de choses qui ont été,
qui ne sont plus, nous ne faisons que tirer de no-
mémoire, non les choses mêmes, puisqu'elles
sont plus, mais les paroles & les pensées que
us formons sur les images qui nous en restent; &
i s'y sont imprimées dans le tems que les choses
êmes ont frapé nos sens.

Mon enfance n'est plus, puisqu'elle est passée, & que ce qui est passé n'est plus. Cependant quand j'en parle, & que je rappelle les images qui m'en restent, c'est dans le présent que je les vois, parce qu'elles subsistent encore présentement dans ma mémoire. Mais quand on prédit l'avenir, les images des choses qu'on prédit, & qui ne sont point encore, sont-elles présentes à l'esprit? C'est ce que je ne sçais point; & je l'avoue de bonne foi, ô mon Dieu. Ce que je sçais, c'est que quand nous préméditons quelque action que nous devons faire, l'idée que nous en avons nous est présente, quoique l'action ne le soit pas, puisqu'elle est encore à venir. Mais quand nous commencerons de faire ce que nous avons prémédité, alors cette action, qui n'avoit été jusques-là qu'au nombre des choses futures, deviendra présente.

24. De quelque maniere donc que se fasse la prédiction de l'avenir, il est certain qu'ON NE sçauroit voir que ce qui est. Or, ce qui est déja n'est plus à *venir*, il est *présent*. Ainsi, quand on voit l'avenir, ce ne sont pas les choses mêmes que l'on voit; puisque dès-là que ce sont choses à venir, elles ne sont pas encore: mais peut-être qu'on en voit les causes, ou quelques signes qui sont déja, & qui par conséquent ne sont plus choses *à venir*, mais choses *présentes* à ceux qui les voient; & c'est par l'idée qu'elles leur donnent de ce qui se doit faire, qu'elles les mettent en état de le prédire. Mais enfin ces idées sont déja, puisqu'elles sont présentes à ceux qui prédisent ce qu'elles leur font connoître.

Comment les Prophétes ont vu l'avenir

Trouvons quelque exemple de ce que je viens de dire dans tout ce grand nombre de choses que l'on prévoit avant qu'elles soient. Quand je vois l'aurore, je prévois le lever du Soleil. Ce que je vois est présent; mais ce que je prévois est encore à venir. Car quoique le Soleil soit, son lever, qui est ce que je prévois, n'est pas encore. Cependant, si je n'avois présente l'image de ce lever du Soleil, comme je l'ai dans ce moment que j'en parle, je ne pourrois pas le prévoir. Mais cette aurore, que je vois dans le ciel, n'est point le lever même du Soleil, quoiqu'elle le précéde, & qu'elle l'annonce. L'image de ce lever du Soleil que je vois dans mon esprit, & dont la vue & la présence, jointe à celle de l'aurore, me donne moyen de le prévoir, ne l'est point non plus. Il est donc clair que les choses à venir n'étant point, dès-là

que

que ce sont choses à venir, il n'est pas possible qu'on les voye, quoiqu'on puisse les prédire, & par le moyen d'autres choses qui sont présentes que l'on voit.

CHAPITRE XIX.

La maniere dont Dieu a fait voir l'avenir aux Prophétes, secret inconnu.

25. VOUS donc, ô mon Dieu, qui regnez sur toutes vos créatures, & à qui les choses à venir sont déja présentes, comment les faites-vous connoître aux hommes ? Comment les leur faites-vous voir ? Vous les avez fait connoître à vos Prophétes : mais qu'est-ce que vous leur avez fait voir qui ait pu leur donner la connoissance de l'avenir ? Car on ne sçauroit faire voir ce qui n'est point ; & l'avenir n'est point encore. J'avoue que cela me passe ; Ps. 138. 6.
c'est quelque chose qui est au-dessus de moi & à quoi je ne sçaurois atteindre ; je le pourrai néanmoins par votre moyen, quand il vous plaira de m'en faire la grace, douce lumiere des yeux de mon cœur.

CHAPITRE XX.

Si c'est parler juste, que de dire qu'il y a trois sortes de tems, le passé, le présent, & l'avenir.

26. MAIS enfin, je vois clairement, dès-à-présent, que le passé ni l'avenir ne sont point. Ainsi, au lieu de dire qu'il y a trois sortes de tems, le *passé*, le *présent*, & l'*avenir*, il faudroit peut-être dire, pour parler juste, qu'il y a trois sortes de *tems présent*, dont l'un regarde les choses passées, l'autre les choses présentes, & l'autre les choses à venir. Car nous avons dans l'esprit, & la mémoire du passé & la vue de ce qui est actuellement présent, & l'attente de l'avenir : Ces trois choses nous sont présentes tout à la fois, & chacun les peut voir en soi, mais nulle part ailleurs. Pourvu qu'on nous permette donc de parler ainsi, je conviens qu'il y a trois sortes de tems, & je les vois clairement.

Qu'on parle même, si l'on veut, comme on a accoutumé : qu'on dise qu'il y a trois sortes de tems, le passé, le présent & l'avenir, je le veux bien, je ne m'y oppose point ; & quelque impropre que soit cette façon de parler, je ne la condamne point, pourvu qu'on entende ce qu'on dit, & qu'on ne s'imagine

pas que l'avenir soit déja, ou que le passé soit encore. Car le langage ordinaire est tout plein de façons de parler impropres : il n'y en a même guere d'autres ; mais on ne laisse pas de s'entendre.

CHAPITRE XXI.

De la mesure du tems, & quel tems on peut mesurer.

27. J'AI dit plus haut que nous mesurons le tems, à mesure qu'il s'écoule ; & que nous le mesurons si bien, que nous pouvons dire, qu'un tel tems est double d'un autre, ou qu'il lui est égal, & ainsi des autres proportions d'un tems à un autre ; ce que j'ai dit est constant. Que si quelqu'un me demande, comment je sçais que nous le mesurons ? je répondrai, que je sçais parfaitement que nous le mesurons ; & que je sçais d'ailleurs qu'on ne sçauroit mesurer ce qui n'est point ; & qu'ainsi il n'y a que le présent que l'on puisse mesurer. Mais comment mesurer le présent même, puisqu'il n'a point d'étendue ?

Comment on mesure le tems présent.

Si nous mesurons le tems, ce ne peut être que lorsqu'il passe actuellement, puisque dès qu'il est passé il n'est plus ; & que comme j'ai déja dit, on ne sçauroit mesurer ce qui n'est point. Mais quand nous le mesurons, d'où vient-il ? où va-t-il ? par où passe-t-il ? D'où vient-il, que de l'*avenir* ? où va-t-il, que dans le *passé* ? & par où passe-t-il, que par le *présent* ? Ainsi, il vient de ce qui n'est pas encore ; il va dans ce qui n'est plus : & il passe par ce qui n'a point d'étendue. Cependant, quand nous mesurons le tems, & que nous disons qu'un tel tems est égal à un tel autre, ou qu'il en est double ou triple, c'est quelque étendue que nous mesurons. Où trouverons nous donc cette étendue ? Sera-ce dans l'avenir, d'où le tems vient quand il passe ? Non, puisque l'avenir n'est point encore ; & que ce qui n'est point n'a point d'étendue. Sera-ce dans le passé où il s'en va ? Non, puisque le passé n'étant plus, il n'a non plus d'étendue, que l'avenir qui n'est pas encore. Sera-ce donc dans le présent par où il passe ? Non, puisque le présent même n'a nulle étendue, comme nous venons de voir : or, il faut qu'il y en ait dans ce que nous mesurons.

CHAPITRE XXII.

Il demande à Dieu l'intelligence de ce qu'il examine.

28. JE me sens une grande ardeur de démêler une chose si embrouillée. Il n'y a rien qui nous soit plus familier que ce que je voudrois comprendre; mais en même tems, il n'y a rien de si caché. Ne m'en refusez pas l'intelligence, ô mon Dieu, Pere de Misericorde: je vous en conjure par JESUS-CHRIST. Car à qui pourrois-je la demander, & à qui puis-je plus utilement confesser mon ignorance qu'à vous, qui ne vous trouvez point importuné de mes questions, dont le seul principe est le desir ardent que j'ai de bien entendre vos saintes Ecritures? C'est la chose du monde que j'aime & que je desire le plus: donnez-moi donc ce que j'aime, puisque c'est vous qui me le faites aimer; & que vous êtes ce *Pere* plein de tendresse, qui sçait ne rien donner que de bon à *ses enfans*; donnez-moi l'intelligence Matth. de ce que j'ai entrepris de pénétrer; & qui me fera 7. 11. toujours beaucoup de peine, jusqu'à ce qu'il vous ait Ps. 72. 16. plû de me le déveloper. Je vous conjure donc par JESUS-CHRIST, & par le nom de ce Saint des Saints, que rien ne me détourne de l'application où je suis.

Je crois, & c'est ce qui fait que je parle; & JE NE Ps. 115. 1. vis que de l'espérance de contempler un jour les délices de mon Seigneur & de mon Dieu. Ce que vous Ps. 38. 6. m'avez donné de jours à vivre sur la terre, me jette peu à peu dans la défaillance & dans la vieillesse.

C'est une petite portion de tems, qui s'écoule sans cesse; & je ne sçaurois comment dire. Cependant, nous parlons du tems à tout propos, & de la difference d'un tems à un autre; & nous disons: *Un tel a parlé long-tems; il a été long-tems à faire une telle chose; il y a long-tems que je n'ai vu cela; cette syllabe est longue, & celle-ci breve; & le tems de l'un est double de celui de l'autre.* Nous disons, & on nous dit tous les jours, de ces sortes de choses; & nous nous entendons fort bien les uns les autres: il n'y a rien de si clair ni de si commun. Cependant, quand on veut les pénétrer à fond, il n'y a rien de si caché; & jusqu'ici on n'a pas encore bien démêlé les notions qui nous font parler de la sorte.

CHAPITRE XXIII.

Si l'on peut dire que le cours du Soleil & des autres Astres soit le tems. *Que quand tous les Astres s'arrêteroient le tems ne laisseroit pas de couler.*

29. UN homme habile me disoit autrefois, que le tems n'est autre chose que le mouvement du Soleil, de la Lune, & des autres Astres: Mais je n'en demeurai pas d'accord. Car si les Astres cessoient de se mouvoir, & qu'une roue de Potier tournât; n'y auroit-il point de tems par où nous puissions mesurer ses tours, & qui nous donnât moyen de dire, *Ils sont égaux*, si la roue tournoit toujours de la même vitesse; ou, *Ils sont inégaux*, si elle tournoit tantôt plus & tantôt moins vîte? Et quand nous parlerions ainsi, ne seroit-ce pas dans le tems que nous parlerions? N'y auroit-il pas dans nos paroles des syllabes longues, & des syllabes bréves? Et par où seroient-elles longues ou bréves, que par durer plus ou moins de tems les unes que les autres? Faites-moi la grace, ô mon Dieu, de tirer, d'une aussi petite chose que celle-ci, les notions nécessaires pour bien connoître la nature des plus grandes, aussi bien que des plus petites.

Le tems n'est point le mouvement des Astres.

Je sçais qu'il y a dans le ciel des Astres, dont le mouvement est la mesure des tems, & marque les années, & les jours: c'est de quoi personne ne doute. Aussi ne dirois-je pas qu'un tour de cette roue de potier fût ce que l'on appelle le *jour*. Mais celui qui me disoit ce que je viens de rapporter, ne sçauroit dire non plus, qu'il n'y eut point de tems, quand les Astres seroient immobiles, & que rien ne seroit en mouvement que cette roue.

Gen. 1. 14. *Autre chose est le tems: & autre chose ce que nous prenons pour mesure du tems.*

30. Ce que je voudrois donc, c'est de bien comprendre la nature & les propriétés du tems, par lequel nous mesurons les mouvemens des corps; & qui nous donne moyen de dire, par exemple: La *durée d'un tel mouvement est double de celle d'un tel autre mouvement*.

Le tems que le Soleil paroît sur l'horizon est ce qui distingue le jour & la nuit: mais ce qu'on appelle *un jour*, c'est le tour entier de cet astre, depuis un lever jusques à l'autre; & c'est ainsi que nous l'entendons quand nous disons, *Il s'est passé tant de jours:* car alors, nous comprenons le tems même de la nuit

dans ce que nous appellons *un jour*. Supposons donc que le jour n'est complet, que par le tour entier du Soleil, depuis un lever jusqu'à l'autre, je demande, si ce qu'on appelle *un jour* est ce mouvement même du Soleil d'un lever à l'autre; ou si c'est le tems qu'il met à faire son tour, ou tous les deux? Si c'est le premier; il s'ensuit qu'un tour du Soleil, qui ne dureroit qu'une de nos heures, seroit un jour. Si c'est le second: il s'ensuit qu'il faudroit vingt-quatre fois le tour du Soleil pour faire *un jour*; supposé qu'il fît son tour dans l'espace d'une de nos heures. Si ce sont tous les deux, il s'ensuit qu'un tour entier du Soleil, qui ne dureroit qu'une de nos heures, ne se pourroit pas appeller *un jour*; & que si le Soleil demeuroit immobile autant de tems qu'il en emploie d'ordinaire à faire son tour, cet espace de tems ne se pourroit pas non plus appeller *un jour*.

Mais sans m'arrêter présentement à chercher ce que c'est qu'on appelle *le jour*; je demande ce que c'est que le tems par où nous mesurons le mouvement même du Soleil, & par le moyen duquel nous pourrions dire que le Soleil a fait son tour dans la moitié moins de tems qu'il n'a accoutumé, s'il arrivoit qu'il le fît en douze heures? Car si le Soleil faisoit son tour, tantôt en douze heures, tantôt en vingt-quatre, nous comparerions fort bien l'un à l'autre; & nous dirions qu'un de ces espaces de tems est double de l'autre.

Qu'on ne me dise donc plus, que le tems est le mouvement des corps célestes. Car quand Josué fit arrêter le Soleil, par la force de sa priere, pour pouvoir mettre fin à un combat, où il se voyoit assuré de la victoire, le tems ne laissoit pas de couler toujours, quoique le Soleil fût arrêté, & ce saint homme n'en eut pas moins tout ce qui lui en falloit, pour défaire ses ennemis. Je vois donc que le tems n'est autre chose qu'une certaine étendue. Mais le vois-je bien; & n'est-ce point que je crois le voir? C'est à vous à me l'apprendre, vérité éternelle, lumiere de mon esprit & de mon cœur.

Jos. 10. 13.

CHAPITRE XXIV.

Que le tems est quelque autre chose que le mouvement des corps, quoiqu'on mesure l'un par l'autre.

31. SI quelqu'un me disoit que le tems n'est autre chose que le mouvement des corps, me com-

Le mouvement des corps n'est point le tems.

manderiez-vous d'en convenir ? Non certes : car nul corps ne sçauroit se mouvoir que dans le tems. J'entens votre voix qui me le dit : mais elle ne me dit point que le tems soit le mouvement des corps ; puisque quand un corps se meut, c'est par le tems que je mesure la durée de son mouvement depuis le moment qu'il a commencé jusques à celui où il finit. Et quand ce seroit un mouvement dont je n'eusse point vu le commencement, & dont je ne pusse point voir la fin ; toujours pourrois-je le mesurer, depuis le moment que j'aurois commencé de l'appercevoir, jusqu'à celui où je cesserois de le voir. Si je l'avois vu long-tems, je pourrois dire qu'il a duré long-tems ; mais je ne pourrois pas dire combien. Car le *combien* ne se dit, que par comparaison à quelque chose que l'on prend pour régle ; & c'est ainsi que nous disons, qu'une telle chose est égale à une telle autre, dont l'étendue nous est connue ; ou que l'une est double de l'autre, & ainsi du reste. Mais si j'ai pu remarquer de quel côté vient le corps qui se meut, où il va, & quel est l'espace que parcourt toute sa masse, ou quelqu'une de ses parties, s'il ne fait tourner sur son propre centre (a) ; je pourrai dire combien cette masse entiere, ou quelqu'une de ces parties, auront été de tems à venir d'un tel point à un tel autre point. Il est donc clair, qu'autre chose est le mouvement d'un corps, & autre chose qui nous donne moyen de mesurer la durée de ce mouvement ; & cela étant ainsi, qui est-ce qui ne voit pas duquel des deux on est le mieux fondé de dire que c'est le tems ?

Qu'un corps ne se meuve que par reprise, & qu'il s'arrête quelquefois ; le tems nous donne moyen de mesurer son repos, aussi bien que son mouvement ; & de dire : *Il a été en repos tout autant, ou deux ou trois fois autant qu'en mouvement ;* & de trouver toutes les autres proportions, qui peuvent être entre ce repos & ce mouvement, soit que nous le fassions au juste, ou seulement à peu près. Il est donc clair, encore une fois, que le tems est quelqu'autre chose que le mouvement des corps.

(a) Car au lieu que quand un corps se meut en droite ligne, toutes ses parties parcourent la même quantité d'espace, celles d'un corps qui tournent sur son propre centre, en parcourent plus ou moins, selon qu'elles sont plus ou moins éloignées de l'axe de ce même corps.

CHAPITRE XXV.

Nous nous connoissons si peu, que nous ne sçavons pas même jusqu'où va notre ignorance.

32. MAis enfin, Seigneur, j'avoue que je ne sçais pas bien encore ce que c'est que le tems. Cependant, je sçais que c'est dans le tems que je dis ce que je dis ici; & qu'il y a long-tems que je parle du tems: or qu'est-ce que ce long-tems, sinon un grand espace de tems? Mais comment puis-je sçavoir ce que je dis que je sçais, si je ne sçais pas ce que c'est que le tems? Ne seroit-ce point que je ne sçais pas m'expliquer moi-même sur ce que j'en sçais? Faut-il donc que je sois assez misérable, pour ne pas sçavoir au moins quelles sont les choses que j'ignore? Cela est ainsi néanmoins, ô mon Dieu: vous le voyez, & vous sçavez que je ne mens pas. C'est à vous, mon Seigneur & mon Dieu, à m'éclairer & à dissiper mes ténébres par votre lumiere. Ps. 17. 29.

CHAPITRE XXVI.

On mesure le mouvement par le tems, & on mesure le tems même; mais on ne voit pas bien comment.

33. NE vous dis-je pas vrai, quand le dis que je mesure le tems? Mais, ô mon Dieu, comment se peut-il faire que je le mesure, si je ne sçais pas ce que c'est? Je mesure le mouvement des corps par le tems; & dès-là il est clair que je mesure le tems. Car comment pourrois-je mesurer combien dure le mouvement d'un corps, & combien ce corps est de tems à venir de ce point-là à celui ci, si je ne mesurois le tems dans lequel ce mouvement se fait? Mais par où est-ce que je mesure le tems? Est-ce par un petit espace de tems que j'en mesure un plus grand, comme je mesure une solive avec un pied? Il semble que ce soit ainsi, puisque les syllabes bréves nous servent de mesures pour juger des longues: car ce n'est qu'en comparant les unes aux autres, que nous disons que les longues sont doubles des bréves. C'est ainsi que nous mesurons l'étendue d'un poëme, par celle des vers dont il est composé: celle des vers par celle des pieds: celle des pieds par celle des syllabes; & enfin celle des syllabes longues par celle des bréves, comme je viens de dire. Or, quand je parle de l'étendue

de ces choses-là, je n'entens pas celle qu'elles ont sur le papier ; car celle-là est une étendue de lieu & non pas de tems : je parle de l'étendue de tems que nous remarquons dans ce qui se prononce ; & selon laquelle nous disons qu'un tel poëme est long, parce qu'il est composé de tant de vers ; qu'un tel vers est long, parce qu'il est composé de tant de pieds ; qu'un tel pied est long, parce qu'il est composé de tant de syllabes : & qu'une telle syllabe est longue, parce qu'elle est double d'une bréve.

Mais cela ne sçauroit nous donner encore une mesure certaine du tems ; puisqu'il se peut faire qu'on en mette davantage à prononcer un vers court qu'un plus long ; si l'on prononce l'un fort lentement ; & l'autre fort vîte. Il en est de même d'un poëme, d'un vers, d'un pied, d'une syllabe ; & voilà ce qui m'a fait penser, que le tems n'étoit qu'une certaine étendue. Mais comme il faut que toute étendue soit étendue de quelque chose, & appartienne à quelque chose : je ne sçais si celle-ci n'appartiendroit point à l'esprit même qui la voit & qui la conçoit. Car qu'est-ce que je mesure, ô mon Dieu, lorsque parlant indéfiniment, je dis qu'un tel tems est plus long qu'un tel autre ; ou que je dis même définiment, que celui-là est double de celui-ci ? C'est le tems que je mesure : je le vois bien. Mais je ne puis mesurer, ni l'avenir, puisqu'il n'est pas encore ; ni le présent, puisqu'il n'a point d'étendue ; ni le passé, puisqu'il n'est plus. Qu'est-ce donc que je mesure ? Il est clair que ce n'est pas le tems qui est déja passé : mais peut-être que c'est celui qui passe actuellement ; & c'est ce que j'ai déja dit un peu plus haut.

Le néant n'a point d'étendue.

CHAPITRE XXVII.

Ce que c'est proprement que l'on mesure, quand on mesure le tems.

34. SUIS ta pointe, mon esprit, & redouble ton application : Dieu t'aidera ; car c'est lui qui nous a faits, & nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes. Attache donc tes yeux où les rayons de la vérité commencent à poindre.

Ps. 99. 3.

Supposons que quelque son commence de se faire entendre. Le voilà qui frape tes oreilles ; il dure encore ; & enfin il cesse ; & tu n'entens plus rien. Ce son-là est passé présentement, & ce n'est plus rien.

comme avant qu'il se fit entendre ce n'étoit qu'un avenir, & qu'on n'auroit sçu le mesurer, parce il n'étoit pas encore; on ne le peut non-plus prétement, parce qu'il n'est plus. Quand est-ce donc on pouvoit le mesurer ? c'étoit lorsqu'il se faisoit endre : car alors il étoit, & on trouvoit ce qu'on aloit mesurer. Mais alors même, étoit-ce quelque ose de permanent ? Non, puisqu'il alloit son chen, & qu'il passoit. Mais peut-être que c'est cela ème qui faisoit qu'on pouvoit le mesurer; puisqu'à esure qu'il passoit, il s'étendoit dans un certain pace de tems, qui donnoit moyen de le mesurer, sans quoi on ne l'auroit pu: car rien ne se peut merer, que dans quelque sorte d'espace ou d'étendue; : le présent n'en a point.

Si c'étoit donc à mesure qu'il passoit qu'on pouoit le mesurer, supposons qu'un autre son commence à se faire entendre, & qu'il continue encore sans nterruption. C'est pendant qu'il dure qu'il faut le mesurer: car quand il aura cessé, il sera passé; & nous ne trouverons plus ce que nous voulions mesurer. Mesurons-le donc, & voyons quelle est son étendue. Mais il dure encore; & on ne sçauroit le mesurer au juste, qu'on ne voye la distance du point où il a commencé, à celui où il finira. Car nul intervalle ne se peut mesurer, à moins de voir combien il y a du point où il commence, jusqu'à celui où il finit. Ainsi, tant que ce son durera, on ne sçauroit le mesurer d'une maniere qui puisse donner moyen de dire, s'il est de beaucoup ou de peu d'étendue, ni quelle en est la proportion avec un tel autre son; c'est-à-dire, s'il en est double, ou s'il lui est égal, & ainsi du reste. Mais aussi, dès qu'il aura cessé, il ne sera plus; comment pourrons-nous donc le mesurer ? Cependant nous mesurons le tems; & quoique nous ne puissions mesurer ni l'*avenir*, parce qu'il n'est pas encore; ni le *présent*, parce qu'il n'a nulle étendue; ni le *passé*, parce qu'il n'est plus, il est certain que nous mesurons le tems.

35. Ce vers Latin, *Deus creator omnium* (a), est composé de huit syllabes, dont la premiere, la troisiéme, la cinquiéme & la septiéme, sont bréves, & les autres longues; & ces longues sont doubles des bréves, c'est-à-dire qu'elles durent deux fois autant

(a) C'est le premier de ces huit vers de saint Ambroise, qu'on a vus au Chapitre 12. du Livre IX.

de tems que les bréves. Je le remarque quand je les prononce ; & je dis que cela est ainsi, parce que l'oreille le fait voir manifestement. C'est elle qui fait que je mesure les longues par les bréves ; & qui me fait voir, que les longues durent deux fois autant de tems que les bréves. Mais comme elles ne sonnent que les unes après les autres ; que les bréves vont devant, & que les longues ne viennent qu'après, comment puis-je saisir les bréves pour m'en faire une mesure, que je puisse appliquer aux longues : & par le moyen de laquelle je puisse trouver que la longue est double de la bréve ? Car comme je viens de dire, la longue ne sonne qu'après que la bréve a cessé de sonner. Je ne sçaurois même mesurer la longue pendant qu'elle est présente ; puisque ce n'est qu'après qu'elle est finie que je puis sçavoir quelle est son étendue : or, dès qu'elle est finie, elle est passée, elle n'est plus. Que puis-je donc mesurer ? Où est cette syllabe bréve, qui me doit servir de mesure : Où est la longue que je voudrois mesurer ? Toutes les deux ont sonné : mais elles se sont envolées, elles sont passées, elles ne sont plus. Cependant je les mesure, & je dis hardiment, sur le rapport de mon oreille, qui est faite à ces choses-là, que l'une est double de l'autre ; c'est-à-dire, que l'une a duré deux fois autant de tems que l'autre. Or, comme je ne le puis dire, qu'après que l'une & l'autre sont finies & passées, il est clair que ce ne sont donc pas des syllabes mêmes que je mesure ; mais quelque chose qu'elles ont imprimé dans ma mémoire.

Où l'on mesure le tems.

36. Ainsi, c'est dans toi-même, ô mon esprit, que je mesure le tems. Ne me demande point encore comment cela se fait ; & prens garde de ne te pas étourdir toi-même, par le bruit de tout ce que tu pourrois avoir sur ce sujet d'opinions & de préjugés. Oui, c'est dans toi-même que je mesure le tems ; & CE QUI je mesure, à proprement parler, c'est l'impression que les choses font en toi, lorsqu'elles sont présentes, & qui y subsiste après même qu'elles sont passées. C'est cette impression, qui m'est encore présente, que je mesure ; & non pas ce qui l'a produite, & qui est déja passé. Voilà donc ce que je mesure quand je mesure le tems : c'est cela même ; & c'est cela seul, ou il n'est point vrai que je mesure le tems.

Ce que c'est qu'on mesure, quand on mesure le tems.

Car ne mesurons-nous pas le silence même ; & ne disons-nous pas, qu'un tel silence a duré autant qu'un

el son? Et comment le mesurons-nous, sinon en nous représentant par la pensée la durée de ce son, comme si nous l'entendions encore; & en nous en servant comme de mesure, pour juger du tems que le silence a duré? Ne prononçons-nous pas encore en nous-mêmes des vers & des poëmes entiers, & toute autre sorte de discours? Et sans ouvrir la bouche, ni rendre aucun son de voix, ne mesurons-nous pas la durée des syllabes, & la proportion qu'elles ont les unes avec les autres, tout aussi bien que si nous les prononcions?

Supposons que quelqu'un, pour se faire mieux entendre, ou pour quelque autre raison, veuille soutenir sa voix un peu long-tems; & qu'il ait déterminé en lui-même par avance, combien il doit la faire durer. Qu'a-t-il fait, sinon de régler en silence un certain espace de tems, & de le donner en garde à sa mémoire; après quoi il commence de faire entendre sa voix, qu'il soutient jusqu'au terme qu'il s'est proposé? Or, pendant qu'il la soutient, il est vrai de dire, & qu'elle a sonné, & qu'elle sonnera encore. Car à l'égard de ce qui est déja passé du son de cette voix, elle a sonné; & à l'égard de ce que ce même son doit encore durer, elle sonnera; & c'est ainsi que sa durée s'accomplit, à mesure que l'action présente de celui qui rend ce son-là, le fait entrer de l'*avenir* dans le *passé*, qui s'accroît par la diminution de l'avenir, jusqu'au point qu'il est vrai de dire, que tout ce qui étoit à venir est passé.

CHAPITRE XXVIII.

Belle explication de la maniere dont l'esprit mesure le tems.

37. MAIS comment se peut-il faire, que l'avenir, qui n'est pas encore, diminue & s'épuise; & que le passé, qui n'est plus s'accroisse? C'est que dans l'esprit de celui qui rend ce son-là il y a trois choses: l'*attente* de ce qu'il en va encore produire, l'*attention* présente à ce qu'il en rend actuellement, & la *mémoire* de ce qu'il y en a déja de passé; & à mesure qu'il continue le même son, ce qui n'étoit que l'objet de son *attente*, devient l'objet de son *attention*, & ensuite celui de sa *mémoire*. Ainsi, quoique l'avenir ne soit pas encore, l'attente de l'avenir est déja dans l'esprit: quoique le passé ne soit plus, la mémoire du

passé y subsiste, & quoique le présent n'ait pas la moindre étendue, l'attention de l'esprit lui en donne, & le fait dûrer, après même qu'il s'est allé perdre dans le passé (a). Quand on dit donc de l'avenir qu'il est long, cela ne veut pas dire que l'avenir même le soit, puisque ce qui n'est pas encore ne sçauroit être ni long ni court; & CE QU'ON appelle un long avenir, n'est autre chose qu'une longue attente de l'avenir. Tout de même, quand on dit que le passé est long, cela ne veut pas dire que le passé même le soit, puisqu'il n'est plus; & ce qu'on appelle LA LONGUEUR du passé, n'est autre chose que l'étendue de ce que la mémoire conserve du passé.

Ce que c'est que la longueur des tems à venir, & celle du passé.

38. Quand j'ai dessein de réciter un Pseaume que je sçais par cœur, il est tout entier dans mon *attente*, jusqu'à ce que j'aye commencé de le prononcer; & alors ce que j'en prononce, & qui n'appartiendra plus qu'au passé lorsqu'il sera prononcé, entre dans ma *mémoire*, à mesure que je le prononce. Ainsi, cette action s'étend, partie dans ma mémoire., à l'égard de ce que j'ai déja prononcé; & partie dans mon attente, à l'égard de ce qui me reste à prononcer. Cependant, mon attention, qui est comme le passage, par où ce qui me reste à prononcer de ce Pseaume doit entrer de l'avenir dans le passé, demeure toujours présente; & à mesure que je continue de le prononcer, ce qu'il en restoit dans mon *attente* diminue, & ce qu'il y en avoit déja dans ma *mémoire* augmente d'autant; jusqu'à ce qu'enfin, toute mon attente se trouve épuisée, par l'écoulement entier de toute cette action dans ma mémoire. Or, ce qui se passe à l'égard de tout le Pseaume, se passe à l'égard de chacune de ses parties; & à l'égard de toutes les syllabes dont chaque partie est composée; & à l'égard d'une action de plus grande étendue, dont il se peut faire que la prononciation de ce Pseaume soit elle-même partie; & à l'égard de toute la vie, dont chaque action particuliere fait partie; & à l'égard de la durée de tous les siécles, dont la vie de chaque homme fait partie.

(a) Il faut lire ici dans le Latin, *perdurat animi attentio, per quam pergat adesse quod abierit*, au lieu de *per quam pergat abesse quod aderit*: & toute la suite du discours le fait voir manifestement.

CHAPITRE XXIX.

Quel doit être notre consolation, quand nous venons à penser que notre vie n'est qu'une portion de tems qui ne fait que passer. Ce que Dieu demande que nous y fassions; & à quoi je réduit tout l'ouvrage de notre sanctification. Comment il faut être pour jouir d'une paix parfaite.

39. ET QU'EST-CE que la vie de l'homme, sinon une dissipation perpétuelle de son cœur & de son esprit? Je ne l'ai que trop éprouvé: mais la main favorable de votre miséricorde, qui me vaut mieux que mille vies, m'a recueilli par mon Sauveur Jesus-Christ; par ce Fils de l'homme, que vous avez établi médiateur entre vous qui êtes l'unité même (a), & les hommes qui ne sont pas seulement une multitude d'êtres séparés les uns des autres, mais dont chacun est en quelque façon *multitude*, par la multiplicité des objets qui les dissipent & qui les partagent. Vous m'avez donc recueilli par Jesus-Christ, pour me faire arriver par lui à la fin à laquelle il m'a destiné, lorsqu'il a mis la main sur moi; & afin que retirant mon cœur de cette multiplicité de choses qui l'avoient partagé, je n'en cherchasse plus qu'une seule; que je publiasse tout ce qui est passé, & que j'ai laissé derriere-moi, & que je m'avançasse, non vers les choses qu'amene un *avenir*, qui d'avenir qu'il est présentement deviendra *passé*; mais vers ce que j'ai devant moi, qui subsiste toujours sans changement; & qui n'est avenir qu'à mon égard, & parce que je ne le possede pas encore. Voilà de quel côté je m'étens (b): mais par une extension bien différente de celle qui me faisoit autrefois embrasser un si grand nombre de choses; & qui ne faisoit que dissiper & consumer mon cœur. Bien loin donc de m'étendre de cette sorte, je travaille à me réunir en un seul point; afin que toutes mes affections se portent avec d'autant plus d'ardeur à ce qui en doit être le seul objet. C'est par-là que je tâche d'arriver à la couronne à quoi vous m'avez appellé, & que vous me réservez dans le Ciel. C'est-là que j'entendrai chanter P. 25. 7.

Chacun est multitude, pour ainsi dire, & par où.

Phil. 13.3.

Dessein de Dieu, quand il nous appelle à lui par sa grace.

(a) Par la simplicité de votre amour, aussi bien que par celle de votre nature.

(b) Tout ce discours est une allusion au 13. verset du 3. Chap. de l'Epître aux Philippiens.

éternellement vos louanges, & que je contemplerai vos délices ineffables, qui ne sont point de la nature des choses qui s'écoulent à mesure qu'elles viennent.

Ps. 30. 11. Cependant, mes années se passent en douleurs & en gémissemens. Mais vous êtes ma consolation & mon recours, ô mon Dieu, mon Seigneur, & mon Pere. Vous êtes éternel, au lieu que je suis livré au tems, qui coupe ma vie en piéces, dont l'ordre & le cours est quelque chose d'impénétrable pour moi. Mille différens troubles m'agitent; & mes pensées, qui sont comme les entrailles de mon ame, en seront toujours déchirées, jusqu'à ce que je sois épuré, & comme fondu, par le feu de votre saint amour jusqu'au point de me perdre heureusement en vous; & de n'être plus qu'un même esprit avec vous (a).

Quand nous serons heureux.

(a) Il fait allusion à ce qui se passe à l'égard de plusieurs parties de métal, que le feu réduit en une seule masse.

CHAPITRE XXX.

On ne s'entend pas soi même, quand on demande ce que Dieu faisoit avant de créer le monde.

40. CE sera alors que je serai quelque chose de stable & de permanent; parce que je serai solidement établi en vous, c'est-à-dire, dans votre vérité qui est ce qui répare & rétablit ce qu'il y a en moi de défiguré. Alors je ne serai plus exposé aux questions importunes de ceux qui, par une maladie dont ils ont été frapés en punition de leurs péchés, voudroient sçavoir plus que leur capacité ne comporte; & qui viennent nous demander: « Qu'est-ce » que Dieu faisoit avant de créer le ciel & la terre; » & comment s'est-il avisé de faire quelque chose, » lui qui n'avoit jamais rien fait? »

Faites-leur la grace, ô mon Dieu, de prendre garde à ce qu'ils disent; & de voir, que de dire que vous n'aviez jamais rien fait, c'est dire, que vous n'aviez rien fait *en aucun tems*; & que le mot de *jamais* n'a point de lieu, où il n'y a point de tems. Qu'ils comprennent donc qu'il ne pouvoit y avoir de tems, avant que vous eussiez rien créé (a); &

Phil. 3. 13. qu'il ne leur arrive plus de parler avec si peu de sens. Qu'ils ne pensent désormais qu'à s'avancer

(a) Voyez la note sur le Chap. 13. de ce même Livre, nombre 15.

:e qu'ils ont devant eux ; & qu'ils compren-
ıue vous êtes éternel, & par conséquent avant
es tems ; & que les tems ne sont que parce que
les avez faits : & enfin que rien ne vous est
:nel, ni tems, ni aucune autre créature ; quand
n auroit dont l'existence eût précédé celle du
(a).

C'est-à-dire, les saints Anges, Voyez le Chap. 11. du
12 nombre 12 & 13. vers la fin.

CHAPITRE XXXI.

érence de la maniere dont Dieu voit & embrasse us les tems, d'avec celle dont l'esprit d'un homme s pourroit voir ; & combien celle dont il connoît r agit, est au-dessus de celle dont les hommes euvent agir & connoître.

COMBIEN cette lumiere inaccessible où vous habitez, ô mon Dieu, est-elle au-dessus de ıs ; & combien les malheureuses suites de mes pé-ès m'en ont-elles encore jetté loin ! Guérissez & :tifiez les yeux de mon ame ; & faites-moi sentir joie d'appercevoir quelques raisons de cette lu-iere ineffable.

S'il y avoit quelqu'un, dont les connoissances eus-nt assez d'étendue, pour embrasser le passé & l'ave-r ; ensorte qu'il eût l'un & l'autre dans l'esprit, omme j'y ai un Pseaume que je sçais par cœur ; non ulement on admireroit la grandeur de cet esprit-ı, mais on en seroit épouvanté. Cependant, quand embrasseroit tout ce qui s'est passé dans le cours es siécles qui se sont écoulés jusqu'à présent, & tout e qui se passera dans ceux qui sont encore à venir ; t qu'il verroit tout cela avec la même clarté que je ois, quand je récite un Pseaume que je sçais par cœur, combien j'en ai déja récité, & combien il n'en reste à réciter ; nous devons bien nous garder le penser, ô mon Dieu, Créateur de l'Univers, & qui avez donné l'être aux corps aussi bien qu'aux ames, que ce soit de cette sorte que l'avenir & le passé vous soient connus. La maniere dont vous les connoissez est incomparablement plus admirable & plus incompréhensible. Car lorsque nous récitons, ou que nous entendons réciter quelque chose que nous sçavons ; le souvenir de ce qui est déja pronon-cé, & l'attente de ce qui reste encore à prononcer,

Différence de la maniere dont Dieu connoît le passé & l'avenir, & de celle

le dont les hommes le pourroient connoître. sont autant de différens mouvemens qui partagent notre esprit & notre imagination. Mais la maniere dont vous voyez couler l'avenir dans le passé est toute autre ; parce que vous êtes tout autre chose que nos esprits, qui ne sont que votre ouvrage, & que vous êtes immuable & éternel.

Différence de la maniere dont Dieu connoît & agit, & de celle dont les hommes connoissent & agissent. Comme donc vous avez connu le ciel & la terre dès le commencement, sans qu'il soit rien survenu à vos connoissances ; de même vous les avez faits dès le commencement, sans que l'action par laquelle vous les avez faits, ait mis la moindre différence entre ce que vous étiez en les faisant, & ce que vous étiez avant de les faire. Que celui qui le comprend publie vos grandeurs ; & que celui qui ne sçauroit le comprendre ne laisse pas de les publier.

Par où on devient le temple de Dieu. QUE vous êtes élevé ; ô mon Dieu ! Cependant, vous habitez dans ceux qui sont humbles de cœur : vous les relevez à proportion que l'humilité les abat à vos pieds ; & comme vous êtes vous-même leur soutien, aussi bien que leur élévation, ils n'ont garde de tomber.

Fin du onziéme Livre.

SOMMAIRE DU XII. LIVRE.

IL continue d'expliquer le premier verset de la Genese, & fait voir que par ce Ciel *& cette* Terre, *qu'il est dit que Dieu créa* dans le commencement, *il faut entendre les substances spirituelles, & la matiere d'abord informe des choses corporelles. Que ces deux sortes de substances n'ont nul rapport avec le tems, & qu'il n'y en a point à leur égard. Que tout ce qu'il établit, en expliquant les premieres paroles de la Genese, ne peut être contesté ; quoiqu'elles soient susceptibles de divers sens, qu'il rapporte, & à l'occasion de quoi il parle du soin que ceux-mêmes qui sont partagés de sentimens sur l'intelligence de l'Ecriture, doivent avoir de conserver l'union & la charité.*

LES



LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE XII.

CHAPITRE PREMIER.

Difficulté de trouver la vérité, cause précise de la longueur de nos discours.

1. QUAND je lis vos saintes Ecritures, ô mon Dieu, mon esprit se trouve partagé par une infinité de vues sur bien des choses que je voudrois pouvoir pénétrer, & que me cache l'état de ténébres & de pauvreté où nous sommes durant cette vie. C'est cette pauvreté qui fait que NOS discours ont d'autant plus d'étendue, que notre intelligence en a moins. Car AU LIEU qu'il faudroit peu de paroles pour exprimer la vérité, si nous l'avions trouvée; nous en employons beaucoup à la chercher: au lieu que ce que nous obtenons nous vient en un instant, il faut être long-tems à le demander: au lieu qu'il n'y a rien de plus aisé que d'entrer, quand la porte nous est ouverte, c'est une grande affaire que d'y fraper. Mais si Dieu est pour nous, qui sera contre nous; & qui pourroit nous frustrer de l'effet de vos promesses? Or, vous nous avez promis, que pourvu que nous demandassions, nous obtiendrions; que pourvu que nous cherchassions, nous trouverions; & que pourvu que nous frapassions à la porte, elle nous seroit ouverte. Voilà ce que vous nous avez promis, ô mon Dieu; & QUI PEUT craindre que les promesses de la vérité demeurent sans effet!

La vérité n'est qu'un point, mais il faut faire bien du chemin pour y arriver.

Rom. 8. 31.

Matth. 7. 7.

CHAPITRE II.

Il reprend l'examen des premieres paroles de la Genese. Ce que c'est que le ciel du ciel.

2. J'OSE dire, du fond de ma bassesse, à la gloire de cette Majesté souveraine qui vous éléve au-dessus de toutes choses, que je sçais que vous avez fait le ciel & la terre : ce ciel que je vois, & cette terre qui me porte, & dont vous avez formé ce corps de terre que je porte. Mais où est ce *ciel du ciel*, dont parle le Prophéte dans ce passage : *Le Seigneur a donné la terre en partage aux enfans des hommes ; mais il s'est réservé* LE CIEL DU CIEL ? Où est ce *ciel* que nous ne voyons point, & à l'égard duquel tout ce que nous voyons n'est que terre ?

Ps. 113. 26.

Toute cette masse corporelle que nous voyons est belle ; quoiqu'elle ne le soit pas également dans toutes ses parties, dont la plus basse & la moins belle est cette terre que nous habitons. Mais enfin, le ciel même de notre terre n'est que terre à l'égard de ce *ciel du ciel*, que le Seigneur s'est réservé, & qui est toute autre chose que ce qui a été donné en partage aux enfans des hommes ; & quoique je ne sçache pas bien ce que c'est ; j'ai raison de dire que ni l'un ni l'autre de ces deux grands corps, dont l'un nous porte, & l'autre nous environne, ne sont que *terre*, en comparaison de ce *ciel du ciel*.

CHAPITRE III.

Ce que l'Ecriture entend par les mots de terre invisible & informe *&* d'abyme ténébreux.

Ce que c'étoit d'abord que la masse de l'Univers.

3. TOUTE cette masse corporelle n'étoit d'abord que comme une *terre informe & invisible*, & comme un certain *abyme*, sur lequel il n'y avoit point de lumiere ; c'est-à-dire, qui n'avoit encore rien de distingué ni de formé. Car c'est pour exprimer cette privation de toute *forme*, que vous avez voulu qu'il fût écrit, que les *ténébres étoient répanduës sur cet abyme* ; ce qui ne veut dire autre chose, sinon qu'il n'y avoit point encore de lumiere sur cet abyme ; & si l'Ecriture se sert en cet endroit du mot de *sur*, c'est parce que s'il y avoit eu de la lumiere, elle n'auroit pu être qu'au-dessus de ce cahos, & par l'excellence de sa nature, & par la maniere dont elle

Gen. 1. 2.

éclaire. Car du reste, les ténébres ne sont que l'absence de la lumiere; comme le silence n'est que l'absence du bruit. Ainsi, quand on dit qu'il y a des ténébres quelque part, cela ne veut dire autre chose sinon qu'il n'y a point de lumiere.

Pourquoi l'Ecriture dit, que les ténébres étoient sur la face de l'abyme.

N'est-ce pas vous, Seigneur, qui avez appris à celui qui vous parle ici, tout ce qu'il vient de vous dire? n'est-ce pas vous qui lui avez appris, qu'avant que vous eussiez donné quelque *forme* à cette matiere informe, & que vous en eussiez tiré toutes les diverses espéces de choses, elle n'étoit rie n de tout ce que nous connoissons; c'est-à-dire, qu'elle n'étoit rien de coloré ni de figuré; & qu'elle n'étoit ni corps ni esprit? Cependant, on ne peut pas dire que ce ne fût rien. Qu'étoit-ce donc? Quelque chose d'*informe*; c'est-à-dire, d'absolument destitué de toute sorte de *forme* & de beauté.

C'est la matiere informe des choses que l'Ecriture exprime par le mot de terre confuse & invisible.

CHAPITRE IV.

***Pourquoi la matiere encore informe a été désignée par les mots de* Terre *&* d'Abyme.**

4. CEPENDANT il falloit lui donner un nom, & un nom qui fût dans l'usage, & qui pût la faire connoître en quelque sorte, aux esprits même les plus grossiers; & si Moïse a choisi celui de *Terre* & d'*Abyme*, c'est parce qu'on ne pouvoit rien trouver dans toutes les parties de l'Univers, qui approchât davantage de quelque chose d'absolument informe, que la *Terre* & *l'Abyme*. Car comme c'est ce qui est au plus bas degré, c'est aussi ce qui a le moins d'éclat & de beauté, & il en paroît bien davantage dans les parties de l'Univers qui sont au-dessus de celles-là. Ne sommes-nous donc pas bien fondés à croire, que ce n'est que pour parler d'une maniere proportionnée à la foiblesse des hommes, que l'Ecriture a donné le nom de *Terre informe & invisible* à cette matiere que vous créâtes d'abord, & qui n'avoit nulle sorte de *forme* ni de beauté; mais dont vous deviez former toutes ces diverses espéces de choses, dont l'assemblage compose cet Univers si beau & si merveilleux dans toutes ses parties?

Pourquoi la matiere informe a été désignée par les noms de terre & d'abyme.

CHAPITRE V.

La matiere informe difficile à concevoir.

5. SI l'Ecriture donc a jugé à propos de lui donner ce nom-là, c'est afin que l'homme venant à penser ce que ce pouvoit être ; & n'y trouvant rien à quoi ses sens ni son imagination puissent atteindre, se dise a lui-même. Ce n'étoit ni quelque chose de purement intelligible, comme la vie & la justice, puisque c'étoit la matiere dont les corps ont été formés, ni quelque chose de sensible, puisque les sens n'ont point de prise sur ce qui est invisible, & qui n'a nulle sorte de *forme* ; & afin que lorsque nous voudrions nous en former quelque idée, nous comprissions que ce n'est rien qui ressemble à quoi que ce soit de tout ce que nous connoissons ; & que toute la connoissance que nous en pouvons avoir, ne consiste qu'à sçavoir que nous ne la sçaurions connoître.

Ce qu'il faut penser de la matiere encore informe.

CHAPITRE VI.

Comment il se représentoit autrefois cette Matiere informe, *Combien il est difficile de concevoir que ce qui n'a nulle forme soit quelque chose.*

6. JE lasserois la patience des Lecteurs, si je voulois vous exposer, ô mon Dieu, de combien d'erreurs vous m'avez tiré sur le sujet de cette *Matiere*. Car j'ai été long-tems sans pouvoir comprendre ce que c'étoit, parce que ceux qui se mêloient de me l'expliquer, ne le comprenoient pas eux-mêmes (a) ; & que de me la représenter, comme je faisois sous un nombre infini de différentes formes, c'étoit me représenter tout autre chose que ce que c'est. Car, quoique ce que je me représentois ne fût qu'une confusion de diverses formes bizarres, & qui ne pouvoient que donner de l'horreur, c'étoit toujours quelque chose de formé ; & je croyois que ce qu'on appelloit *être informe*, n'étoit pas de n'avoir aucune sorte de *forme*, mais de n'en avoir que d'extraordinaires, & de capables de blesser l'imagination & les sens, si elles venoient à paroître. Ainsi, ce que je me

Fausse idée de ce que l'on appelle informe.

(a) Les Manichéens qui étoient remplis de mille imaginations bizarres & extravagantes sur cette matiere informe, comme on voit par le XXI. Livre de S. Augustin contre Fauste.

figurois comme informe, ne l'étoit pas par la privation de toute *forme*, mais seulement par comparaison avec d'autre chose d'une *forme* plus agréable.

Cependant, la droite raison vouloit, que pour me former quelque idée de ce que j'appellois *informe*, je le dépouillasse absolument de toute *forme* (a) : mais c'est de quoi je n'étois pas capable ; & j'aurois plûtôt cru que ce qui n'avoit aucune sorte de *forme*, n'étoit rien du tout ; que je n'aurois compris qu'entre le néant & ce qui a déja quelque forme, il pût y avoir quelque chose qui ne fût ni l'un ni l'autre, mais qui étant absolument destitué de toute *forme*, ne fût que ce qui approche le plus du néant.

Ce qu'emporte le mot d'informe.

Je cessai pourtant enfin de consulter sur cela mon imagination, qui étant pleine des idées des corps, dont il n'y en a aucun qui n'ait quelque sorte de forme, ne faisoit que me présenter ces sortes d'images, qu'elle varioit en une infinité de manieres ; & je vins à considérer de plus près cette mutabilité des corps, qui fait qu'ils cessent d'être ce qu'ils étoient, & qu'ils commencent d'être ce qu'ils n'étoient pas. Et il me vint dans l'esprit, que quand les choses passoient d'une *forme* à une autre, ce passage ne se faisoit pas par le néant ; mais par quelque chose d'existant, quoiqu'absolument informe. Cela ne me paroissoit pourtant encore qu'une conjecture ; & je voulois une connoissance certaine, & non pas des conjectures & des soupçons.

Par où on parvient à se faire l'idée qu'il faut avoir de la matiere encore informe.

Mais quoique je n'aie le tems ni la force de dicter tout ce que vous m'avez dévelopé sur cela ; & qu'il y eût, comme j'ai dit, de quoi lasser la patience des Lecteurs, mon cœur ne laisse pas de vous en bénir, & de vous en rendre graces.

Qu'est-ce donc que cette matiere ? C'est ce qui fait que les choses sujettes à changer sont capables de nouvelles *formes* qui leur surviennent lorsqu'elles changent. Et cela qu'est-ce ? Est-ce un esprit ? est-ce un corps ? est-ce quelque espéce d'esprit, ou quelque espéce de corps ? Je dirois que c'est un néant qui est quelque chose, ou un être qui n'est rien, si l'un ou l'autre se pouvoient dire. Car il falloit que ce fût déja quelque chose, pour être capable de ces formes que nous voyons, & qui distinguent présentement les différentes espéces des choses.

Ce que c'est que la matiere informe.

(a) C'est-à-dire, comme on verra à la fin du Chap. de tout ce qui fait la différence spécifique de chaque sorte de chose.

CHAPITRE VII.

Ce que c'est que ce Ciel *& cette* Terre *qu'il est dit que Dieu créa* dans le commencement. *Que l'un & l'autre ont été faits de rien.*

7. MAIS quelque peu d'être qu'eût cette matiere, d'où l'avoit-elle tiré, sinon de vous, ô mon Dieu, par qui toutes choses sont tout ce qu'elles sont (a)? Or, ENTRE vos ouvrages & vous, il y a plus ou moins de distance, selon qu'il y a plus ou moins de ressemblance. Car ce n'est que par-là, & non par une distance de lieu, qu'il est vrai de dire que les choses sont près ou loin de vous.

Par où les choses sont proches ou éloignées de Dieu.

C'est donc vous, Seigneur, qui ne pouvez non plus changer quant à la maniere d'être, que par le fonds de votre substance; & dont l'immutabilité n'est pas moins parfaite dans chacune des trois Personnes, que dans les deux autres; c'est vous, Dieu trois fois Saint, & dont la puissance n'est pas moindre que la sainteté; c'est vous, dis-je, qui avez fait quelque chose de rien, lorsqu'il vous a plu de créer le *Ciel* & la *Terre*, & qui l'avez fait *dans le commencement*, c'est-à-dire, *dans ce principe*, ou *par ce principe* de toutes choses qui vient de vous, & qui n'est autre que cette Sagesse éternelle, que vous engendrez de votre propre substance. Car vous n'avez pas fait le Ciel & la Terre de votre substance (b); puisque si cela étoit, ils seroient égaux à votre Fils unique, & par conséquent à vous-même: la raison faisant voir clairement, que ce que vous engendrez de votre substance vous est égal; comme elle fait voir que ce qui n'en est pas, ne peut que vous être inférieur. Or, il n'y avoit point d'autre substance que la vôtre, ô mon Dieu, c'est-à-dire, celle de cette Trinité qui n'est qu'une, & de cette unité qui subsiste entre trois choses différentes; & par conséquent, il faudroit que vous eussiez fait le Ciel & la Terre de votre substance, si vous les aviez faits de quelque chose.

Isai 6.3.

Preuve que toutes choses ont été tirées du néant.

C'est donc de rien que vous avez fait, & ce *Ciel* (c),

(a) Contre les Manichéens, qui croyoient qu'il y avoit des choses qui n'étoient point l'ouvrage de Dieu.

(b) Contre les Manichéens; qui prétendoient que certaines parties de l'Univers étoient de la substance même de Dieu.

(c) C'est-à-dire, les substances spirituelles, comme l'on verra plus bas.

qui étoit quelque chose d'excellent, & cette *Terre* (a), qui étoit si peu de chose : car comme vous êtes tout bon & toutpuissant, vous êtes le principe de tout ce qui a quelque degré de bonté. C'est donc vous qui avez fait, & cette grande chose à quoi l'Ecriture donne le nom de *Ciel* ; & cette chose si basse, à quoi elle donne celui de *Terre*. Vous étiez, mais il n'y avoit nulle autre chose que vous. C'est donc de rien, encore une fois, que vous avez fait le *Ciel* & la *Terre* ; c'est-à dire, deux sortes de natures, dont l'une approchoit de votre substance & n'avoit que vous au-dessus d'elle ; & l'autre n'étoit presque rien, & n'avoit au-dessous d'elle que le néant.

(a) C'est-à-dire, la matiere commune de tous les corps.

CHAPITRE VIII.

Quelle étoit d'abord cette matiere que l'Ecriture désigne par le mot de Terre. *Que les natures intellectuelles, désignées par celui de* Ciel, *avoient été créées avant le ciel visible.*

8. CE *Ciel* que vous créâtes *dans le commencement*, n'est donc autre chose que ce *ciel du ciel*, qu'il est écrit que vous vous êtes réservé ; * au lieu que vous avez donné en partage aux enfans des hommes cette *terre* dont il est parlé au même endroit ; c'est-à-dire, toute cette masse corporelle que leurs yeux voient, & que leurs mains touchent : mais elle n'étoit pas d'abord telle que nous la voyons & que nous la touchons présentement. C'étoit quelque chose d'*invisible* & d'*informe* ; c'étoit un *abyme sur lequel les ténébres étoient répandues*, ou sur lequel il n'y avoit point de lumiere, & bien moins qu'il n'y en a dans ce que nous appellons présentement l'*abyme*. Car quelques ténébres qui regnent dans ces abymes des eaux que nous voyons, toujours y a-t-il quelque sorte de lumiere, & les choses y ont leur *forme* qui les distingue les unes des autres, d'une maniere perceptible à tout ce qu'il y a d'animaux & de poissons qui en pénétrent les profondeurs : au lieu que le chaos, à quoi la Genèse donne le nom d'*abyme*, n'avoit aucune sorte de *forme* ; & n'étoit que ce qu'on peut concevoir de plus approchant du néant ; quoique ce fût quelque chose, & quelque chose de capable de toutes sortes de *formes*, comme il parut depuis. Car c'est de cette matiere *informe*, que vous

Ce que c'est que ce ciel & cette terre que Dieu créa dans le commencement.

* Ps. 113, 16.

Gen. 1. 2.

Tous les corps que nous voyons

ont été formés de la matiere. aviez faite de rien, & qui n'étoit presque rien, que vous avez fait l'Univers, cette grande chose qui nous paroît si admirable.

En effet, qu'y a-t-il de plus admirable que ce ciel corporel que nous voyons, & qui n'est autre chose que ce *firmament* qui sépare les eaux d'avec les eaux, & qu'il est dit que vous fîtes le second jour, après avoir fait la lumiere? Pour lui donner l'être, vous n'eûtes qu'à dire: *Que le firmament soit fait*, & il fut fait dans le moment. Vous donnâtes à ce *firmament* le nom de *ciel*; & c'est en effet le ciel de ce globe où nous sommes, qui comprend la terre & la mer, & que vous fîtes le troisiéme jour, en donnant une *forme* visible à cette matiere informe, que vous aviez faite avant qu'il y eût aucun jour.

Le ciel intellectuel fait avant le ciel visible. Deslors même que vous aviez déja fait un *ciel*; puisqu'il est écrit que dès le commencement vous avez fait le *ciel & la terre*; mais c'étoit ce *ciel du ciel*, qu'il est dit que vous vous êtes réservé, & en comparaison duquel notre ciel même n'est que terre. Vous aviez aussi fait une *terre*, qui n'étoit autre chose comme j'ai déja dit, que cette *matiere informe*, qui n'avoit rien de visible ni de distingué; & cet *abyme*, sur quoi les ténébres étoient répandues. Et c'étoit de cette *terre*, de cette matiere *informe & invisible*, de cet être si approchant du néant, que vous deviez faire tout cet assemblage de choses, en quoi consiste ce monde sujet au changement, qui n'a nulle sorte de consistence; & dans lequel nous appercevons ces vicissitudes continuelles, qui nous rendent le tems sensible, & nous donnent moyen de le mesurer. *Ce qui fait le tems.* CAR CE QUI fait le tems, n'est autre chose que les changemens qui arrivent aux choses dont cette *terre informe & invisible* étoit la matiere, & qui font qu'elles passent d'une *forme* à une autre.

CHAPITRE IX.

Pourquoi l'Ecriture ne fait nulle mention de jours ni de tems, quand elle parle de la création des natures spirituelles, & de la matiere encore informe.

Pourquoi l'Ecriture ne fait point de mention de tems ni de jours, 9. DElà vient que votre saint Esprit qui éclairoit & qui conduisoit l'esprit de votre serviteur Moïse, n'a pas permis qu'il ait fait aucune mention de tems ni de jours, lorsqu'il a dit que dans le commencement vous fîtes le *ciel* & la *terre*. Car ce *ciel du ciel*,

el, qui est celui que vous fîtes d'abord, n'est autre hose qu'une certaine nature intellectuelle, qui à la érité ne vous est pas coéternelle, Trinité adorable, nais qui participe à votre éternité, & dont la mutailité naturelle est fixée par la douceur ineffable du onheur qu'elle a de vous contempler sans cesse; ce ui fait que vous étant inséparablement unie, sans ue l'amour qui fait cette union ait jamais souffert a moindre défaillance, elle est au-dessus de tous ces hangemens & de toutes ces vicissitudes qui font le ems.

quand elle parle de la création du ciel intellectuel

Il n'est point fait mention de jours non plus, à l'égard de cette matiere *informe*, dont l'Ecriture parle au même endroit, & qu'elle désigne par le nom de *terre informe & invisible*; parce qu'il n'y a ni jour ni tems où il n'y a rien qui survienne ni qui passe, & que rien ne passe ni ne survient, où il n'y a nulle suite de choses qui se succédent, ni nul passage d'une forme à une autre.

& de celle de la matiere encore informe.

CHAPITRE X.

Il souhaite de n'avoir point d'autre maître que Dieu même, & de ne vivre que de lui.

10. O VERITE' éternelle, douce lumiere de mon cœur, que ce soit vous qui me conduise, & non pas mon propre esprit qui n'est que ténébres. Je me suis laissé emporter aux choses qui passent; & c'est ce qui a obscurci mon esprit: Mais dans cet état même d'obscurité, je n'ai pas laissé de vous aimer. Je m'étois égaré, mais enfin je me suis souvenu de vous. Vous avez couru après moi; & j'ai entendu derriere moi votre voix qui me rappelloit, pour me faire retourner sur mes pas. Il est vrai que je ne l'ai entendue qu'à peine, tant ces esprits turbulens *, qui ne sçauroient se tenir en paix, faisoient de bruit autour de moi. Je l'ai pourtant entendue à la fin: je l'ai suivie, & je reviens tout épuisé & tout hors d'haleine, à la fontaine de vie, qui n'est autre que vous-même.

Cause précise de l'aveuglement des hommes.

* Les Manichéens.

Que personne ne m'empêche donc de me désaltérer dans ces eaux célestes: que j'en boive & que j'en vive; qu'il ne m'arrive pas de vouloir vivre de la vie que je puis tirer de mon propre fonds. Car TANT que j'ai voulu vivre par moi-même, j'ai mal vécu; je me suis donné la mort à moi-même, mais je retrouve la

Il faut vivre de Dieu, pour bien vivre.

vie en vous. Que ce soit donc vous seul qui me conduisiez & qui m'instruisiez. J'embrasse avec une entiere foi ce que je trouve dans vos saintes Ecritures; mais ses moindres paroles enferment des mysteres d'une grande profondeur.

CHAPITRE XI.

Qu'il n'y a point de tems à l'égard de Dieu, ni même à l'égard des natures spirituelles qui jouissent de vous, quoiqu'elles ne lui soient pas coéternelles. Et qu'il n'y en a point non plus, à l'égard de la matiere informe des choses corporelles.

Quand nous voyons clairement quelque vérité, c'est que Dieu nous parle.

11. VOUS m'avez déja dit, Seigneur, & d'une voix forte qui s'est fait entendre aux oreilles de mon cœur, qu'IL N'Y A que vous qui soyez éternel & véritablement immortel (a), par l'immutabilité de votre nature, qui fait qu'il ne vous survient jamais aucune nouvelle forme, ni aucun nouveau mouvement, & que votre volonté n'est point sujette au tems, & demeure toujours la même. Car TOUTE nature dont la volonté change, n'est point véritablement immortelle: Voilà ce que je vois clairement à la faveur de votre lumiere. Faites que la clarté avec laquelle je le vois, augmente tous les jours de plus en plus, & que je conserve cette connoissance, en me tenant sous vos ailes avec humilité.

a 1. Tim. 6. 16.

Par où Dieu est éternel.

Pourquoi l'Ecriture dit, que Dieu seul est immortel.

Vous m'avez encore dit, Seigneur, & d'une voix forte, qui s'est fait entendre aux oreilles de mon cœur, que de toutes les natures & les substances qui ne sont pas ce que vous êtes, mais qui ne laissent pas d'avoir une véritable existence, il n'y en a aucune dont vous ne soyez le Créateur, & que tout vient de vous, hors ce qui n'a point d'être, c'est-à-dire, LE PE'CHE', qui n'est autre chose que le mouvement par lequel la volonté se détourne de ce qui *est* souverainement, c'est-à-dire de vous, pour se porter à quoi que ce soit de ce qui est moins que vous. Que nul péché n'est capable de vous nuire, ni de troubler, non plus dans les plus petites choses que dans les plus grandes, l'ordre que vous avez établi, ni de donner atteinte à l'empire souverain que vous exercez sur toutes choses. Voilà ce que je vois clairement, à la

Ce que c'est que le péché.

Le péché ne peut faire aucun tort à Dieu.

(a) Contre les Manichéens, qui croyoient qu'il y avoit des choses que Dieu n'avoit point faites, & que le péché étoit une substance.

ur de votre lumiere : faites que la clarté avec elle je le vois, augmente tous les jours de plus lus ; & que je conserve cette connoissance, en tenant sous vos ailes avec humilité.

1. Une autre chose que vous m'avez encore dite, une voix forte, qui s'est fait entendre aux oreille mon cœur, c'est que nulle créature ne vous est ernelle, non pas même celles dont la volonté n'a vous seul pour objet, & ne se porte jamais à autre ; parce que le bonheur qu'elles ont de vous unies, par tout l'amour, dont elles sont capade se nourrir sans cesse de vous, & de trouver en s de quoi remplir toute l'avidité de cet amour te, qui ne souffre jamais nulle sorte d'interrup-, fixe leur mutabilité naturelle ; & à l'égard de il n'y a ni avenir qu'elles attendent, ni passé t il ne leur reste que le souvenir ; parce que vous leur seul & unique objet, & que vous leur êtes ours présent ; & qui enfin n'éprouvant jamais au- sorte de changement, n'ont nulle sorte d'affini-vec le tems.

Ce qui fait qu'il n'y a point de tems à l'égard des créatures intellectuelles qui jouissent de Dieu.

uoi que ce soit donc que ces sortes de créatures, lle félicité approche de celle qu'elles ont de vous unies, félicité éternelle & ineffable ; de vous ir pour jamais de demeure & de temple, & d'être cesse éclairées de votre lumiere ? Que peut-on c croire que ce soit que ce *ciel du ciel*, qu'il est Ps. 113. 16. jue le Seigneur s'est réservé, sinon ces heureuses tures qui sont votre temple, & qui jouissent de délices ineffables, sans aucune interruption, & qu'aucun mouvement les porte vers nul autre t ; ces purs esprits qui ne sont qu'un par la par- conformité qui les tient unis, dans cette paix so- & ineffable qui est le partage des Saints : ces Cins de votre ville sainte, & qui sont eux-mêmes e heureuse ville, que vous vous êtes bâtie dans *el*, bien plus élevé au-dessus de celui que nous ons, que celui-la ne l'est au-dessus de la terre ?

1. Que toute ame, qui dans ce malheureux exil, ous sommes si loin de vous, brule d'une soif ar- e par vos eaux célestes ; qui fait son pain de ses es *, dans le cours de cette vie mortelle, où es choses lui disent sans cesse, *Quand serez- avec votre Dieu ?* qui ne desire & ne vous de- de que de passer tous les *jours* de sa *vie* dans vo- ainte maison ; & qui ne connoît point d'autre

Disposition du cœur des vrais Chrétiens.

* Ps. 41. 4.

Ps. 26. 4.

L'état des substances intellectuelles qui jouissent de Dieu, qui sert de degré pour s'élever jusqu'à la connoissance de son éternité.

vie que vous, ni d'autres *jours* que votre éternité ; c'est-à-dire, ce qui fait que vous êtes toujours le même, & que vos années ne passent point ; que toute ame, dis-je, qui en est-là, comprenne, si elle en est capable, jusqu'à quel point votre éternité vous éleve au-dessus de toutes sortes de tems, puisqu'encore que ces intelligences si nobles, qui sont votre maison & votre temple, ne soient que de pures créatures, & que par conséquent elles ne vous soient point coéternelles ; elles ne laissent pas d'être au-dessus de toutes les vicissitudes du tems, par le bonheur qu'elles ont de n'avoir jamais été loin de vous, comme nous sommes dans cette terre étrangere ; & de vous être unies par une charité perpétuelle & inaltérable. Voilà ce que je vois clairement, à la faveur de votre lumiere : faites que la charité avec laquelle je le vois, augmente tous les jours de plus en plus ; & que je conserve cette connoissance, en me tenant sous vos ailes avec humilité.

14. Je trouve encore une autre sorte de chose, à l'égard de laquelle il n'y a point de tems non plus ; c'est cette *matiere informe*, qu'on apperçoit dans les changemens qui arrivent aux choses du dernier ordre (a). Car il faudroit être de ceux dont l'esprit s'égare & se perd dans des pensées creuses, où il ne fait que rouler les vains phantômes que les sens font passer en nous, pour oser dire, que si toutes sortes de *formes* étoient anéanties, & qu'il ne restât que cette *matiere informe*, par laquelle les choses passent d'une *forme* à une autre, elle pût faire le cours & les vicissitudes des tems. Cela est absolument impossible ; puisqu'IL N'Y A point de tems où il n'y a point de variété de mouvemens, & qu'il n'y a point de variété de mouvemens, où il n'y a point de passage d'une *forme* à une autre (b).

Point de tems, où il n'y a point de changement.

(a) Voyez le Chap. 6. vers le milieu.
(b) Voyez la pénultiéme note sur le Chap. 12.

CHAPITRE XII.

Deux sortes de créatures, à l'égard desquelles il n'y a point de tems.

15. C'EST donc pour avoir consideré toutes ces choses, autant qu'il vous a plu de m'en faire la grace, & de m'ouvrir la porte de vos mysteres, où je n'ai frapé qu'à mesure que vous m'en avez sol-

licité ; qu'entre les choses que vous avez faites, j'en ai trouvé deux à l'égard de qui il n'y a point de tems ; quoique ni l'une ni l'autre ne vous soit coéternelle. L'une est cette créature si excellente dont le bonheur est à tel point, qu'encore que par sa nature elle soit sujette au changement ; il ne lui en arrive aucun, parce qu'elle jouit de votre éternité & de votre immutabilité par une contemplation perpétuelle, qui ne souffre ni interruption ni défaillance. L'autre est cette matiere destituée de toute forme : car dès-là qu'elle n'en avoit ni n'en recevoit aucune, elle n'éprouvoit aucun de ces changemens qui font passer du mouvement au repos, & du repos au mouvement ; & ainsi il n'y a point non plus de tems à l'égard de cette matiere, d'abord *informe*, mais que vous n'avez pas laissée telle que vous l'aviez faite.

Deux sortes de choses à l'égard desquelles il n'y a point de tems.

Vous avez donc fait dans le commencement, avant qu'il y eût ni jour ni tems, ces deux choses dont je viens de parler, c'est-à-dire, ces natures spirituelles, que l'Ecriture désigne par le nom de *ciel* ; & cette matiere qu'elle appelle une *terre informe & invisible* ; & un *abyme sur lequel les ténébres étoient répandues* ; & à quoi elle ne donne ce nom-là, qu'en faveur de ceux qui ont besoin qu'on les conduise peu à peu, & comme par degrés à l'intelligence des choses. Car tous ne sont pas capables de concevoir cette matiere destituée de toute *forme* ; mais qui n'étoit pourtant pas un pur néant, de laquelle vous deviez faire un *ciel*, différent de ce *ciel du ciel*, dont il est parlé d'abord ; & une *terre* visible & ornée de diverses sortes de *formes* ; & les eaux, telles que nous les voyons, & toutes les autres choses dont vous avez composé toute cette grande masse de l'Univers ; & sur la création desquelles il est fait mention de jours, parce que ces divers mouvemens, & ces changemens de formes si réglés, à quoi elles sont sujettes, sont proprement ce qui fait le tems.

Ce que Dieu fit d'abord.

Gen. 1. 2

Pourquoi il est fait mention de jours, quand l'Ecriture vient à parler des choses particulieres qui ont été tirées de la matiere.

CHAPITRE XIII.

Que c'est parce qu'il n'a point de tems, à l'égard du ciel intellectuel, ni de la matiere informe, que l'Ecriture ne fait point de mention de jours, quand elle parle de la création de l'un & de l'autre.

16. QUAND je considere donc ces paroles de votre Ecriture ; *Dans le commencement Dieu* Gen. 1. 1. & 2.

créa le ciel & la terre ; & cette terre étoit informe & invisible, & les ténébres étoient répandues sur la face de l'abyme ; il me paroît que s'il n'est point fait mention de jour, lorsqu'il est parlé de la création de cé *ciel* & de cette *terre* ; c'est qu'il n'y a point de tems, ni à l'égard de ce *ciel du ciel*, ce ciel vivant & intellectuel, qui au lieu que nous ne voyons les choses de pure intelligence qu'imparfaitement, & l'une aprés l'autre ; d'une vue trouble & confuse, sous des énigmes, & comme au travers d'un verre obscur * ; les voit à découvert, & les embrasse toutes entieres dans les splendeurs de la claire vision, qui n'est point sujette aux vicissitudes du tems, & où les choses ne se présentent point successivement, mais tout à la fois, ni à l'égard de cette matiere encore informe & invisible : puisque QUI DIT tems, dit changement, & qu'il n'y a nul changement, où il n'y a nul mouvement, ni nul passage d'une forme à une autre. Or, c'est ce *ciel du ciel*, cette *matiere informe*, que l'Ecriture exprime d'abord par les mots de *ciel* & de *terre*. Elle s'exprime sur celui de *terre*, dès le second verset ; & quand elle dit, dans le sixiéme, que le firmament fut fait le second jour, & que Dieu lui donna le nom de *ciel*, elle fait assez entendre, quel est cet autre *ciel*, dont elle venoit de parler sans faire aucune mention de *jours*.

Point de mention de jours où il est parlé de la création des substances intellectuelles, & de celle de la matiere informe, & pourquoi.

* I. Cor. 13. 12.

Je crois donc, & je le répéte encore une fois, que la raison pour laquelle l'Ecriture ne fait point de mention de *jours*, lorsqu'elle dit que *dans le commencement Dieu créa le ciel & la terre* ; c'est parce qu'il n'y a point de tems, ni à l'égard de ce *ciel du ciel*, qui a eu sa forme avant toute autre chose, ni à l'égard de cette *terre* qui n'en avoit point, & qui n'étoit qu'une matiere *invisible* & *informe*.

CHAPITRE XIV.

Aprés avoir admiré la profondeur de l'Ecriture, & l'aveuglement des Manichéens, qui rejettoient les Livres de l'ancien Téstament ; il commence d'entrer en matiere contre ceux qui ne convenoient pas avec lui, sur le sens des premieres paroles de la Genese.

17. LA profondeur de vos saintes Ecritures épouvante, ô mon Dieu. Elles nous présentent une surface agréable, qui nous flate & nous attire :

mais leur profondeur épouvante, encore une fois. Je ne puis l'envisager sans trembler & sans frémir: mais ce n'est que par le respect & l'amour que je leur porte: Je hais souverainement ceux qui les haïssent *. Que ne tuez-vous ces malheureux, ô mon Dieu? que ne les tuez-vous, de ce glaive à double tranchant, dont parle l'Ecriture, afin qu'ils cessent de la haïr? Car je ne souhaite que vous les tuiez, qu'afin que mourant à eux-mêmes, ils ne vivent plus que pour vous.

* Les Manichéens.

Heb. 4. 12.

Il y en a d'autres, qui ne condamnent pas les Livres de Moïse, & qui au contraire font profession de les respecter; mais qui ne laissent pas de me dire: « Le sens que vous donnez à ces paroles de la Genese n'est pas celui que le Saint Esprit qui les a dictées à Moïse, a voulu qu'on leur donnât; & leur véritable sens est celui que nous leur donnons. » Voici de quelle sorte je répons à ces gens-là: » Soyez, s'il vous plaît, ô mon Dieu, le juge de ce » différent; puisque vous êtes leur Dieu aussi bien » que le mien.

CHAPITRE XV.

Qu'on ne sçauroit s'empêcher de convenir de ce qu'il a dit, depuis le commencement du Livre douziéme, sur l'éternité de Dieu; & sur ce qui fait qu'il n'y a point de tems, ni à l'égard des natures spirituelles qui jouissent de lui, ni à l'égard de la matiere encore informe.

18. TRAITEREZ-vous de fausseté ce que la vérité éternelle m'a dit d'une voix forte, qui s'est fait entendre aux oreilles de mon cœur, que ce qui fait que le Créateur est véritablement éternel, c'est que sa substance est exemte de tous ces changemens qu'éprouvent les choses sujettes au tems, & que sa volonté n'est rien de différent de sa substance, & qu'ainsi il ne faut pas s'imaginer qu'il veuille tantôt une chose, & tantôt une autre; ni qu'il veuille aujourd'hui ce qu'il ne vouloit pas hier; ni même que ce soit par reprises, & comme par divers mouvemens de volonté, qu'il veuille ce qu'il veut; parce qu'une volonté de cette sorte seroit une volonté sujette au changement; & que ce qui peut changer n'est point éternel: or, notre Dieu est éternel.

Immutabilité de la nature.

Comment Dieu veut ce qu'il veut.

Oseriez-vous non plus traiter de fausseté, ce que la même vérité m'a encore dit, d'une voix forte,

Belle idée de ce qu'on

appelle, l'avenir, le présent, & le passé.

Dieu ne veut rien, qu'il n'ait toujours voulu.

* Liv. 11. Ch. 28.

qui s'est fait entendre aux oreilles de mon cœur, que COMME l'attente où nous sommes des choses à venir devient une vue présente, lorsqu'elles sont arrivées; cette vue devient mémoire lorsqu'elles sont passées*: que toute intelligence, dont l'action peut varier de la sorte est sujette au changement; & que ce qui peut changer n'est point éternel? Or, notre Dieu est éternel; & je n'ai qu'à joindre ensemble toutes ces vérités, qui sont autant de principes, pour voir que la production des créatures n'a point été l'effet d'une volonté nouvelle, qui soit survenue à mon Dieu; & que les vues & les connoissances de ce Dieu éternel que j'adore sont toujours les mêmes, & n'ont rien de sujet au tems.

19, Qu'avez-vous donc à dire, vous qui combattez le sens que je donne aux paroles de Moïse? Y a-t-il quelque chose de faux dans ce que je viens de dire? Non, disent-ils; il n'y a rien que de vrai.

Et ce que j'ai dit plus haut, que tout ce qui existe, de quelque nature qu'il soit, c'est-à-dire, & ce qui a déja quelque forme, & ce qui ne seroit encore qu'une matiere capable d'en recevoir, tient son être de celui qui étant l'Etre souverain, est aussi souverainement bon: n'est-il pas également vrai? Nous en convenons, répondent-ils.

Condition necessaire pour voir Dieu.

Jean. 14. 8.

Vous ne disconviendrez pas non plus, qu'il n'y ait de certaines créatures élevées par l'excellence de leur nature au-dessus de toutes les autres, & qu'un amour chaste tient si étroitement unies au Dieu véritable & véritablement éternel, qu'encore qu'elles ne lui soient point coéternelles, il n'y a point de tems à leur égard; parce que ne s'écartant jamais de Dieu pour se porter à nulle autre chose, & jouissant d'un repos perpétuel & inaltérable, dans la contemplation de cet Etre souverain, elles n'éprouvent aucune de ces vicissitudes qui font le tems. Car vous vous montrez, ô mon Dieu, à ces esprits si purs, parce qu'ils vous aiment autant que vous voulez être aimé; & cette vue les remplit de telle sorte, & leur tient si bien lieu de tout, qu'il ne leur arrive jamais de se détourner de vous, & qu'ils ne sont pas même capables du moindre retour vers eux-mêmes. Voilà quelle est la maison que vous habitez, ô mon Dieu; & cette maison n'est ni de terre ni d'aucune autre matiere plus subtile, comme pourroit être la matiere

Par où les

éthérée, c'est une maison toute spirituelle & qui par-

ticipe à votre éternité ; parce qu'elles subsistent éternellement, sans aucune sorte d'altération ni de défaillance. Car c'est de cette maison qu'il est dit, * que vous l'avez établie pour subsister dans tous les siécles des siécles, & qu'elle ne s'écartera jamais de la loi que vous lui avez donnée. Cependant elle ne vous est pas coéternelle, puisque dès-là qu'elle a été faite, elle a eu son commencement.

Substances spirituelles peuvent participer à l'éternité du Créateur.

* Ps. 148. 6.

20. Il est vrai que nous ne trouvons point de tems qui l'ait précédée, puisqu'il est écrit que *la Sagesse a été créée avant toutes choses:* ce qui ne se doit pas entendre de cette *Sagesse* dont vous êtes le Pere, qui vous est égale & coéternelle, par laquelle toutes choses ont été créées, & qui est ce *principe* par lequel il est dit que vous avez fait le ciel & la terre ; mais de la *Sagesse* créée, c'est-à-dire, de la nature intellectuelle, qui n'est *lumiere* que par le bonheur qu'elle a de contempler votre divine lumiere ; ce qui fait que toute créature qu'elle est, l'Ecriture ne laisse pas de lui donner le nom de *Sagesse*. Mais AUTANT qu'il y a de différence entre la lumiere primitive qui éclaire, & ce qui n'est *lumiere* que parce qu'il en est éclairé ; autant y en a-t-il entre la *sagesse* qui a créé toutes choses, & la *sagesse* créée ; & l'une n'est pas moins au-dessus de l'autre, que la *justice* qui justifie (a), est au-dessus de ce qui n'est *justice*, que pour en avoir été justifié.

Eccli. 1. 4.

Sagesse créée, substance intellectuelle.

Sagesse incréée ; Verbe de Dieu.

Pourquoi certaines créatures sont appellées sagesse & lumiere.

Cependant, quelque différence qu'il y ait entre cette *justice primitive*, & cette autre *justice inférieure* & dépendante, un de vos plus fidéles serviteurs n'a pas laissé de dire que nous sommes *votre justice*. Car c'est ce qu'il a dit en propres termes dans ce passage d'une de ses Epîtres : *Celui qui ne connoissoit point le péché, a été fait péché pour l'amour de nous ; afin que par lui nous devinssions la justice de Dieu.*

En quel sens l'Ecriture dit que nous sommes la justice de Dieu.

II. Cor. 5. 21.

Il a donc une *sagesse* créée, qui n'est autre chose, comme j'ai déja dit, que ces natures spirituelles & intellectuelles, qui composent votre ville sainte, la céleste Jérusalem * ; cette ville libre qui est notre mere, cette ville éternelle qui est dans le ciel, ou qui est elle-même le *ciel*, c'est-à-dire, ce *ciel du ciel* que vous vous êtes réservé **, & qui vous loue éternellement *** : mais quoique nous ne trouvions point de tems qui ait précédé cette *sagesse* ; puisqu'ayant été créée avant toutes choses, elle l'a été avant tous les tems, nous trouvons au-dessus d'elle l'éternité du

Eccli. 1. 4.

Ce que c'est que la Jerusalem celeste.

* Gal. 4. 26.

** Ps. 113. 16.

*** Ps. 148. 4.

(a) C'est-à-dire, qui est la seule véritable justice.

Créateur; puisque c'est lui qui l'a faite, & qu'elle n'a commencé d'être, que lorsqu'il l'a tirée du néant. Il ne faut pas néanmoins concevoir ce commencement, comme un commencement du tems; puisque quand elle a été créée, il n'y avoit point encore de tems; mais comme un commencement d'existence.

21. Ces intelligences si pures ne sont donc point ce que vous êtes, quoiqu'elles ne soient que par vous, & ce sont des substances toutes différentes de la vôtre (a); puisqu'encore qu'elles ayent été avant tous les tems, & qu'il n'y ait pas même de tems à leur égard; parce qu'ayant été élevées jusqu'à la contemplation de votre substance ineffable, & ne s'en détournant jamais, elles n'éprouvent aucune sorte de changement; elles en sont néanmoins capables par leur nature. Cette mutabilité feroit même qu'elles s'obscurciroient & se refroidiroient: si l'amour parfait par lequel elles vous sont unies, ne les tenoit sans cesse exposées aux ardeurs vives & lumineuses que vous leur communiquez; & qui les rendant elles-mêmes ardentes & lumineuses, en font comme un midi perpétuel.

Différence, entre le non changement & l'immutabilité.

O quelle est la splendeur & l'éclat de cette maison céleste! C'est celle-là dont la beauté est l'objet de mon amour. C'est vous, Palais admirable, où réside la gloire de mon Seigneur & de mon Dieu, qui vous a fait, & qui regne en vous, c'est vous, dis-je, que je desire: c'est vers vous que je soupire dans mon exil, & je demande sans cesse à celui qui vous a fait, qu'il veuille bien aussi regner en moi; puisque je suis son ouvrage aussi bien que vous. Il est vrai que je me suis égaré, comme une brebis qui s'écarte du troupeau; mais le divin Architecte qui vous a bâtie, est aussi le Pasteur à qui j'appartiens; & j'espere qu'il me rapportera sur ses épaules dans cette demeure céleste.

Ps. 25. 8. *Belle Priere.* *Ps. 118. 179.* *Luc. 15. 5.*

22. Qu'avez-vous donc à dire, vous qui reconnoissez Moïse pour un insigne serviteur de Dieu, qui respectez ses livres comme des oracles du Saint Esprit, & qui ne faites que combattre le sens que je donne à ses paroles? Pouvez-vous nier qu'encore que cette maison céleste où Dieu habite ne lui soit pas coéternelle, elle ne soit éternelle, selon que sa nature le comporte? Et ne seroit-ce pas en vain que

(a) Contre les Manichéens, qui croyoient que les substances intellectuelles étoient des portions de celle de Dieu.

vous chercheriez dans ce *ciel du ciel* ces variations & ces changemens qui font le tems, puisqu'il n'y en a aucune ; & que dès-là qu'il jouit du bonheur d'être inséparablement uni à Dieu, il est au-dessus de tout ce qui fait les révolutions des tems ? Nous en convenons, répondent-ils.

Que pouvez-vous donc trouver de faux dans tout ce que j'ai déclaré ici avec action de graces, à la gloire de mon Dieu, à mesurer que la voix de sa vérité, qui est le fonds inépuisable de ses louanges, se faisoit entendre aux oreilles de mon cœur ? Sera-ce ce que j'ai dit, en parlant de cette matiere *informe*, que dès-là qu'elle n'avoit point de *forme*, on n'y pouvoit trouver aucune suite des choses, ni par conséquent aucune vicissitude ni aucun tems ; & qu'encore que cette matiere fût ce qu'on peut imaginer de plus approchant du néant, elle étoit pourtant quelque chose ; & par conséquent elle avoit été faite par celui dont tout ce qui existe, de quelque maniere que ce soit, tire son existence ? Nous ne le sçaurions nier, répondent-ils.

CHAPITRE XVI.

Aveuglement de ceux qui ne veulent pas convenir de ce que la vérité fait entendre à quiconque a les oreilles du cœur ouvertes. La Jérusalem céleste, seul objet de l'amour de Saint Augustin.

23. CAR ce que je dis ici en votre présence, ô mon Dieu, ne s'adresse qu'à ceux qui conviennent de ce que votre vérité me dit intérieurement. Pour ceux qui n'en conviennent pas *, je les laisserai aboyer & s'étourdir eux-mêmes tant qu'ils voudront ; & si je leur parle, ce ne sera que pour les exhorter à calmer leur agitation & leurs inquiétudes, & à se tenir en état que votre parole puisse trouver quelque entrée dans leur cœur. Mais quand ils ne voudroient pas m'écouter, & qu'ils rejetteroient ce que je pourrois leur dire : PARLEZ-moi toujours, ô mon Dieu, & ne cessez point de faire entrer votre vérité dans mon cœur ; car il n'y a que vous qui le puissiez faire. Je laisserai ces malheureux où ils sont, c'est-à-dire hors d'eux-mêmes, où ils ne font que souffler dans la poudre, & se la faire entrer dans les yeux. * Pour moi je me retirerai dans l'intérieur de mon ame pour vous chanter des cantiques d'amour ;

* Les Manichéens.

Ps. 27. 1.

Où il faut habiter, pour vaquer à Dieu.

* Rom. 8. 9.

pour y pousser des gémissemens ineffables que votre divin Esprit forme en nous; & pour soupirer tant que durera mon exil après la Jérusalem céleste, cette
Gal.4.26. sainte ville qui est ma patrie & ma mere; & vers laquelle mon cœur se tient sans cesse élevé.

Ce que Dieu est à ceux qui sont à lui. C'est vous qui êtes le Roi de cette bienheureuse société, qui l'éclairez, qui lui servez de pere, de tuteur, de mari; qui êtes ses chastes & ses perpétuelles délices; sa joie solide & permanente; son bien ineffable, en qui elle trouve toutes sortes de biens, parce que vous êtes le vrai bien, le souverain bien, l'unique bien. JE NE CESSERAI donc point de soupirer après elle, jusqu'à ce que votre bonté infinie, ramassant tout ce que j'ai épars çà & là de moi-même, *Ce que Dieu fait dans ceux qu'il ramene à lui.* par une dissipation qui m'a mis en piéces, & qui m'a défiguré au point que je suis, rende à mon ame sa premiere beauté, & que me réunissant tout entier en vous, elle me fasse entrer dans la paix dont jouit cette mere que j'aime si tendrement, & à laquelle je tiens, parce qu'il vous a plu de mettre en moi des prémices de votre esprit (a); & que vous m'y établissiez pour jamais, ô mon Dieu, dont la seule miséricorde fait toute mon espérance.

Quant à ceux qui ne contestent point la vérité des choses que j'ai avancées: & qui d'ailleurs respectent comme nous, & reçoivent pour Ecriture-Sainte tout ce que Moïse a écrit, qui en reconnoissent l'autorité, & qui conviennent que tout le monde doit s'y soumettre, mais qui ne demeurent pas d'accord du sens que je donne à ces premieres paroles de la Genese, je veux bien entrer en dispute avec eux, & voici ce que je leur dis, ô mon Dieu. Ne dédaignez pas d'en être le juge : car c'est à vous qu'il appartient de prononcer sur ce que je dirai ici en votre présence, & sur ce qu'ils tâchent de s'y opposer.

(a) Voyez la fin du Chap. 10. du IX. Livre.

CHAPITRE XVII.

Plusieurs différentes manieres d'entendre les mots de ciel & de terre, dans le premier verset de la Genese.

24. ILs disent donc qu'encore qu'il n'y ait rien que de vrai dans ce que je viens d'établir, ce n'est pourtant pas ce que Moïse a eu en vue, quand il a dit, parlant par l'inspiration du Saint Esprit, que *dans le commencement Dieu créa le ciel & la terre;* &

que par le mot de *ciel* il n'a point voulu faire entendre ces natures spirituelles & intellectuelles, qui contemplent sans cesse votre visage; ni par celui de *terre*, cette matiere informe dont j'ai parlé.

Quel sens faut-il donc donner à ces paroles? « Celui que nous leur donnons, répondent-ils; & si vous voulez sçavoir ce que Moïse a voulu dire, le voici. Par ces mots de *ciel* & de *terre*, il a voulu comprendre en gros la masse entiere de cet Univers que nous voyons, & la désigner d'abord par ce peu de paroles, se réservant à détailler & à séparer en différens articles, qu'il distribue en autant de jours, tout ce qu'il a plu au Saint Esprit d'exprimer auparavant de cette sorte. Car le peuple pour qui ce saint Prophéte écrivoit, étoit si grossier & charnel, qu'il n'a jugé à propos de leur parler que de ce qu'il y a de visible dans les ouvrages de la toute-puissance de Dieu. *Sens des premieres paroles de la Genese, selon quelques-uns.*

Voilà quelle est la pensée de ceux à qui j'ai affaire; quoique d'ailleurs ils conviennent, que par cette *terre confuse & invisible*, & par cet *abyme ténébreux*, dont il est parlé incontinent après: on peut fort bien entendre cette matiere informe dont toutes les choses que nous voyons furent tirées & formées dans le cours des six premiers jours, comme l'Ecriture le rapporte dans la suite.

25. Mais quelqu'autre ne pourroit-il pas dire, avec tout autant de vraisemblance que les mots de *ciel* & de *terre* signifient cette même matiere informe & confuse dont je viens de parler, & que c'est parce que le monde visible en a été fait, avec toutes les especes de choses que nous y voyons, & que l'on comprend d'ordinaire sous les noms de *ciel* & de *terre*, que Moïse l'a d'abord exprimée par ces mots-là?

Et un troisiéme ne pourroit-il pas dire aussi, qu'il est vrai, comme le prétendent ceux à qui j'ai affaire, que par les mots de *ciel* & de *terre* on peut fort bien entendre, dans le premier Verset de la Genese, les natures visibles & les invisibles, & qu'ils comprennent par conséquent l'universalité des créatures que Dieu a faites par sa sagesse, *principe* & *commencement* de toutes choses: mais que ce que l'Ecriture veut faire entendre par cette *terre invisible & informe*, & par cet *abyme ténébreux*, dont elle parle incontinent après, c'est la matiere des unes & des autres, que l'Ecriture a jugé à propos de désigner par ces mots-là, *Etre immuable,*

& ne point changer, sont choses différentes.

à cause de la mutabilité qui leur est commune à toutes ; & aussi bien à celles qui n'éprouvent point de changement actuel, & qui subsistent toujours dans le même état, parce qu'elles sont votre demeure éternelle, qu'à celles qui changent actuellement, comme le corps de l'homme & son ame même? Car comme les unes aussi bien que les autres ont été faites de rien, & non pas de la substance même de Dieu, & qu'elles sont par conséquent quelque chose de tout différent de cette substance éternelle, immuable & inaltérable; elles sont toutes sujettes au changement. Et que si cette matiere commune des choses visibles & des invisibles, qui étoit d'abord sans aucune forme, mais capable d'en recevoir, & dont furent faits le *ciel* & la *terre*, c'est-à-dire, les unes & les autres de ces deux sortes de natures, qui ont leur forme présentement ; si, dis-je, cette matiere a été désignée par deux différens noms, c'est que celui de *terre invisible & informe*, marque proprement & précisément la matiere corporelle, telle qu'elle étoit avant d'avoir reçu aucune forme ; & celui d'*abyme ténébreux* la matiere spirituelle, dans l'état flottant où elle étoit avant qu'elle fût éclairée des rayons de votre sagesse ; & (a) que le bonheur qu'elle a d'y participer, eût fixé sa mobilité & sa mutabilité naturelle.

26. Enfin, un quatriéme ne pourroit-il pas dire encore, que par ce *ciel* & cette *terre*, qu'il est dit, que Dieu créa dans le commencement, il faut entendre, non les créatures visibles & les invisibles déja formées, & dans la perfection de leur être, mais seulement la matiere encore informe dont toutes choses doivent être tirées : & que si elle a été désignée par les noms de *ciel* & de *terre*, c'est parce que les créatures spirituelles, qui sont désignées par celui de *ciel* ; & les créatures corporelles, qui le sont par celui de *terre*, & qui sont toutes présentement rangées dans leur ordre, & revêtues des formes & des qualités qui les distinguent les unes des autres, étoient déja dans cette matiere, quoique d'une maniere confuse, qui ne permettoit pas de les distinguer ?

(a) Voyez la note sur le Chap. 20. de ce même Livre.



CHAPITRE XVIII.

Qu'on peut donner plusieurs sens différens aux paroles de l'Ecriture, pourvu qu'on ne lui fasse jamais rien dire que de vrai : mais qu'on doit toujours tâcher de rencontrer le sens de l'Auteur.

27. J'AI considéré toutes ces diverses vues, que l'on peut avoir sur ce sujet. Mais je me garderai bien de contester sur cela, sçachant que, comme dit votre Apôtre, les contestations ne sont bonnes qu'à renverser la tête de ceux qui nous écoutent ; au lieu que votre loi édifie ; lorsqu'on sçait en bien user, & qu'on la rapporte à ce qui en est la fin, c'est-à-dire à la charité, qui part d'un cœur pur, d'une bonne conscience & d'une foi vive & sincere. Car notre divin Maître nous a appris, quels sont les deux Commandemens, à quoi la Loi & les Prophétes se réduisent ; & pourvu que j'embrasse avec un vif sentiment de reconnoissance & d'amour cette importante vérité, & que je sois fidéle à observer ces deux préceptes : que m'importe, ô mon Dieu, lumiere secrette des yeux de mon cœur, que quelqu'autre croye que Moïse a entendu, autre chose que ce que je crois qu'il a entendu, par ces premieres paroles de la Genese : puisqu'il est certain qu'on peut les entendre en plusieurs différentes manieres, pourvu qu'il n'y ait rien que de vrai dans les divers sens que l'on leur donne ?

II. Tim. 2. 14. *Les Saints ont plus de soin de conserver la charité, que de faire valoir leurs opinions.* *I. Tim. 1. 5. & 8.* *Matth. 22. 40.*

Tous tant que nous sommes, qui lisons ce qu'il a écrit, nous tâchons de pénétrer ce qu'il a voulu dire : & comme nous croyons fermement, qu'il n'a rien dit que de vrai : nous n'oserions donner à ses paroles aucun sens, ni manifestement faux, ni qui nous paroisse tel. Chacun ayant donc pour but, en étudiant l'Ecriture, de rencontrer le vrai sens de l'Auteur ; quel mal y auroit-il, quand on s'y méprendroit, & qu'on lui feroit dire une chose pour une autre : pourvu que comme nous sçavons qu'il n'a rien dit que de vrai, on ne lui fît rien dire qui ne le fût : & qu'on ne reconnût pour tel, à la faveur de votre lumiere, qui éclaire & conduit l'esprit de tous ceux qui pensent selon la vérité.

CHAPITRE XIX.

Il reprend & réduit en propositions courtes & simples, tout ce qu'il a établi d'incontestable depuis le commencement du Livre.

28. C'EST dire vrai, ô mon Dieu, que de dire, que vous avez fait le ciel & la terre: & que votre sagesse est le *principe*, par lequel vous avez fait tout ce qui existe.

C'est dire vrai, que de dire, que le *ciel* & la *terre* étant les deux principales parties dont ce monde visible est composé: les mots de *ciel* & de *terre* comprennent comme en abregé toutes les diverses especes de créatures.

C'est dire vrai, que de dire, que dans tout ce qui est sujet au changement, nous appercevons *quelque chose d'informe*; qui est comme la base de la forme qu'il a, & qui le rend capable de passer d'une forme à une autre.

C'est dire vrai, que de dire, qu'il n'y a nulle vicissitude, ni par conséquent nulle sorte de tems, à l'égard de ce qui vous est si étroitement uni, qu'encore que par sa nature il soit sujet au changement, il ne change pourtant jamais.

C'est dire vrai, que de dire, que les régles du langage ordinaire des hommes permettent de donner à une chose qui sert de matiere à une autre, le nom de cette autre chose qui en doit être tirée; & qu'ainsi, quoi que ce soit que cette *matiere informe*, dont le ciel & la terre ont été faits, l'Ecriture a pu lui donner les noms de *ciel* & de *terre*.

C'est dire vrai, que de dire, qu'entre toutes les choses qui ont déja quelque *forme*, rien n'approche davantage de ce qui n'en a point encore, que ce que nous appellons la *terre* & l'*abyme*.

C'est dire vrai, que de dire, que vous êtes l'Auteur & le Créateur, non seulement de ce qui a déja sa *forme*, & qui est déja ce qu'il doit être: mais encore de tout ce qui ne seroit que capable de recevoir quelque forme, & qui n'en auroit point encore; puisque c'est vous qui avez fait toutes choses.

Enfin, c'est dire vrai, que de dire, que tout ce qui a été tiré de quelque chose d'informe, étoit informe lui-même, avant qu'il eût reçu la *forme* qu'il a présentement.

CHAPITRE

CHAPITRE XX.

les diverses vérités qu'il a proposées dans le hapitre précédent, font prendre divers partis en-e les sens qu'on peut donner au premier verset de : Genese.

ENTRE toutes ces vérités, dont aucune ne peut être mise en doute, par ceux que vous z rendus capables de voir ces sortes de choses des x de l'esprit, & qui croient fermement, que c'est prit de vérité qui a fait parler votre serviteur ïse, chacun prend parti selon qu'il lui plaît, 'un prétend, que par ces paroles, *Dans le com-cement Dieu créa le ciel & la terre*, il a voulu :, que c'est par votre Verbe, qui vous est coéter-, que vous avez créé toute cette masse corporelle l'univers, avec toutes les différentes especes de ses que nous voyons qu'il enferme.

Jn autre prétend, que par ces mêmes paroles, *is le commencement Dieu créa le ciel & la terre*, voulu dire que c'est par ce Verbe, qui vous est :ernel, que vous avez créé la matiere d'abord orme des substances spirituelles (a), & des sub-ices corporelles. a

) Par cette matiere informe des substances spirituelles t Augustin n'entend autre chose, que ces substances ies, dans l'état où elles seroient, si elles n'étoient point irées des rayons de la lumiere éternelle, & embrasées du de cet amour, qui les unissant à Dieu, fixe leur muta-é naturelle, & leur donner cette derniere perfection, est à leur égard, ce que la forme est à l'égard des sub-ces corporelles. C'est ce qu'on voit clairement, par la iiere dont Saint Augustin s'en explique en plusieurs en-its de ce même Livre, comme au Chap. 10. Chap. 11. ib. 12. Chap. 15. nomb. 25. vers la fin, & Chap. 24. nb. 13. vers la fin. Mais où il fait le mieux voir quelle a sa pensée sur ce sujet, c'est dans le Chap. 10. du XIII. re, où il dit précisément, que si l'Ecriture a parlé de substances spirituelles, comme si elles avoient été d'a-d quelque chose d'informe, ce n'a été que pour faire endre ce qu'elles sont par elles-mêmes ; & ce qu'elles ient, si elles n'étoient point unies à Dieu, & éclairées sa lumiere.

:e qu'il dit de la matiere corporelle, ne doit pas faire ser non plus, qu'il ait cru qu'elle ait jamais été sans au-e forme ; quoiqu'il en ait parlé d'une maniere qui peut ner cette idée-là. Mais il s'explique si clairement dans iite, qu'il ne laisse pas le moindre doute sur ce sujet. st dans le Chap. 29. de ce Livre-ci ; & dans le 33. du

Un autre prétend, que par ce *ciel* & cette *terre*, il n'a voulu faire entendre, que la matiere d'abord informe de la créature corporelle ; & que s'il l'a désignée par ces noms-là, c'est parce que tout l'Univers, qu'on exprime ordinairement par ces mêmes noms, & que nous voyons présentement en ordre, & distingué par les diverses especes de ce qu'il enferme, étoit dès-lors dans cette matiere, quoiqu'il n'y fût que d'une maniere confuse.

Enfin un autre prétend, que par ces paroles : *Dans le commencement Dieu créa le ciel & la terre*, il n'a voulu faire entendre autre chose, sinon, que lorsque Dieu commença à faire quelque chose, il créa d'abord cette matiere informe qui contenoit déja, quoique d'une maniere encore confuse, ce *ciel* & cette *terre*, qui en ont été tirés, & qui nous paroissent présentement revêtus de leurs formes ; & tout ce qui est enfermé dans leur enceinte.

XIII. Livre. Dans l'un il déclare nettement, qu'il n'y a point eu de priorité de tems, entre la matiere des corps & les corps mêmes ; mais seulement une priorité de nature ou d'origine, comme celle qui se rencontre entre le chant & le son qui lui sert comme de matiere ; quoique POUR FAIRE ENTENDRE CE QUE C'EST, on ne puisse s'empêcher d'en parler ; comme si son existence avoit précédé celle des corps ; & dans l'autre, qu'encore qu'autre chose soit de la matiere du Ciel & de la Terre, & autre chose, ce qui en fait la forme & la beauté, Dieu a fait l'un & l'autre TOUT A LA FOIS ; & que les formes dont la matiere a été revêtue, l'ont suivi de si près, qu'il n'y a pas eu la moindre distance entre l'un & l'autre.

CHAPITRE XXI.

Que les mêmes vérités établies dans le Chap. 19. font aussi prendre divers partis sur l'intelligence du second verset de la Genese.

30. TOUTES ces différentes vues, où il n'y a rien que de vrai, partagent encore les esprits, sur l'intelligence de ces paroles qui viennent ensuite : *Or, la terre étoit invisible & informe, & les ténébres étoient répandues sur l'abyme.*

Car l'un prétend que Moïse a voulu dire par-là, que cette matiere corporelle que Dieu créa dans le commencement, & dont les natures corporelles devoient être tirées, fut créé d'abord sans aucune forme, & sans avoir rien de distingué, d'éclairé ni de visible.

Un autre prétend, que ce qu'il a voulu dire par ces paroles, c'est que ce grand tout, que nous appellons le *ciel* & la *terre*, n'étoient d'abord qu'une matiere *informe & ténébreuse*, dont vous deviez faire ce ciel visible & corporel, & cette terre corporelle avec toutes les choses que nos sens y apperçoivent.

Un autre prétend que ce *tout*, désigné par les mots de *ciel* & de *terre*, signifie la matiere d'abord informe & ténébreuse, dont vous deviez former, & les natures invisibles (a), & les natures visibles, c'est-à-dire, & ce *ciel* intellectuel, qui est appellé ailleurs *le ciel du ciel*; & toutes les natures corporelles qui comprennent même notre ciel visible, & qui sont toutes désignées par le mot de *terre*.

Un autre prétend, que par ce *ciel* & cette *terre*, dont il est parlé d'abord, il ne faut pas entendre la matiere informe, mais les substances spirituelles & corporelles: & que par ces paroles qui suivent: *Or la terre étoit invisible & informe, & l'abyme étoit couvert de ténébres*, l'Ecriture a eu dessein de faire entendre, qu'avant que vous fussiez ni les uns ni les autres de ces créatures, qu'elle venoit d'exprimer par les noms de *ciel* & de *terre*, vous aviez déja fait la matiere informe dont vous les formâtes depuis.

Enfin, un autre prétend, que ces paroles signifient, qu'avant que vous fissiez le *ciel* & la *terre*, c'est-à-dire toute cette masse corporelle, que l'on comprend d'ordinaire sous ces deux noms, avec toutes les especes de choses que nous voyons qu'elle enferme, vous aviez déja fait une *matiere informe*, & que c'est de cette matiere que vous les avez tirées.

CHAPITRE XXII.

Que les objections qu'on pourroit faire contre les deux dernieres opinions qu'il a proposées dans le Chapitre précédent, n'empêchent pas qu'elles ne se puissent soutenir. Qu'entre les ouvrages de Dieu, il y en a dont la création n'est point marquée dans la Genese.

31. PEut-être que pour combattre ces deux dernieres opinions, on dira que si par ce *ciel* & cette *terre*, qu'il est dit, dès l'entrée de la Genese que Dieu créa dans le commencement, on ne doit pas entendre la *matiere informe*, *il s'ensuivra*, qu'il y avoit donc quelque *substance* que Dieu n'avoit

(a) Voyez la note sur le Chapitre précédent.

point faite ; & que c'est ce qui lui a servi de matiere, pour faire le ciel & la terre. Car, ajoûtera-t-on, à moins que dans ce commencement de la Genese, les mots de *ciel* & de *terre*, ou au moins le dernier des deux, ne s'entende de cette *matiere informe*, on ne trouvera point que l'Ecriture ait dit nulle part que Dieu l'ait faite, au lieu que lorsqu'on reconnoît qu'elle est comprise dans ces premieres paroles de la Genese, *Dans le commencement Dieu créa le ciel & la terre* ; ce qui suit, que *la terre étoit quelque chose d'invisible, & de confus*, ne peut plus donner l'idée d'une chose qui fût sans que Dieu l'eût faite ; puisque quand ces dernieres paroles se devroient entendre de cette même matiere, toujours la création en auroit-elle déja été marquée par les premieres.

Mais ce seroit en vain, qu'on voudroit combattre par ce raisonnement, ces deux dernieres opinions. Ceux qui tiennent l'une ou l'autre, se tireroient sans peine de cette difficulté ; & ils n'auroient qu'à répondre que bien loin de nier que Dieu ait fait cette matiere ; ils reconnoissent au contraire qu'il a tout fait : que même, le tout que composent ses ouvrages, est quelque chose de très-bon ; & qu'encore que ce qui a déja sa *forme*, vaille mieux qu'une matiere qui n'en a point encore, & qui n'est que capable d'en recevoir ; cette matiere ne laisse pas d'être quelque chose de bon (a). Que si l'Ecriture n'a point dit, que Dieu ait créé cette *matiere informe*, elle n'a point dit non plus qu'il ait créé les *Chérubins* & les *Séraphins*, ni ces *Thrônes*, ces *Dominations*, ces *Principautés*, & ces *Puissances*, dont l'Apôtre parle si précisément ; & qu'on ne laisse pas de reconnoître pour des ouvrages de Dieu, aussi bien que toutes les autres substances.

De plus, diront-ils encore, s'il est vrai que ces premieres paroles de la Genese, *Dans le commencement Dieu créa le ciel & la terre*, comprennent tout ce qui existe ? Que faut-il penser de ces *eaux*, sur lesquelles il est dit bientôt après, que l'esprit de Dieu étoit *porté* ? Car si l'on prétend qu'elles sont comprises sous le nom de *terre*, on ne peut plus entendre la *matiere informe* par ce mot-la ; puisque les eaux, bien loin d'être quelque chose d'informe, sont quelque chose de si beau. Et supposé même, que cela n'empêchât pas que l'on n'entendît encore la matiere informe,

(a) Tout ceci tend à saper ces principes des Manichéens qui ont éte rapportés dans l'Avertissement.

par cette *terre* ; d'où vient que l'Ecriture qui dit expressément que le *firmament* fut fait de cette matiere, & que Dieu lui donna le nom de *ciel*, ne dit point que les eaux en furent faites ? Dira-t-on qu'elles sont encore quelque chose d'informe & d'invisible ? & ne les voyons-nous pas couler, revêtues de tout ce que leur nature comporte qu'elles ayent de *forme* & de beauté ?

Que si l'on prétend, que cette forme qu'elles ont présentement leur fût donnée au moment que Dieu dit; *Que les eaux se ramassent toutes en un même lieu*, & que ce soit la leur avoir donnée, que de les avoir *ramassées*; que faut-il dire de celles qui sont au-dessus du firmament ? car elles n'auroient pas été si avantageusement placées, si c'étoit quelque chose d'informe. Cependant, non seulement l'Ecriture ne marque point par où Dieu leur a donné la *forme*, non plus que l'*être*.

S'il y a donc des choses que la raison, non plus que la foi, ne permet de regarder que comme des ouvrages de Dieu ; quoique la Genese ne dise point qu'il les ait faites ; & s'il n'y a personne assez extravagant, pour prétendre que ces eaux, qui sont au-dessus du firmament, soient éternelles comme Dieu même ; quoique ce même livre de la Genese où il en est parlé, ne marque point qu'elles ayent été faites, ni quand elles l'ont été: pourquoi ne mettrons-nous pas au même rang cette matiere informe, que l'Ecriture désigne par les mots de *terre invisible & confuse*, & d'*abyme ténébreux* ? Quoi, sous prétexte que Moïse ne dit point quand elle a été créée, faudra-t-il croire qu'elle est de toute éternité comme Dieu même ; & la voie de la vérité ne nous dit-elle pas, qu'elle a été tirée du néant ?

CHAPITRE XXIII.

Qu'autre chose est de chercher ce qu'il y a de vrai en soi, sur les sens qu'on peut donner aux paroles de l'Ecriture ; & autre chose de chercher quelle a été la pensée & l'intention de l'Auteur.

32. APRE'S avoir vu & considéré attentivement toutes ces choses autant que le comporte mon infirmité, que je confesse, ô mon Dieu, quoiqu'elle vous soit bien mieux connue qu'à moi-même, je trouve qu'il y a deux différentes manieres, dont on peut être en contestation sur ce qui nous est rapporté

par ceux qui ont été de fidéles interprétes de votre vérité. L'une regarde le fond des choses considérées en elles-mêmes, & par rapport à ce qu'on en peut penser sans blesser la vérité : l'autre regarde l'intention de l'Auteur qui nous les rapporte, & le sens précis qu'il a voulu que nous donnassions à ses paroles. Car autre chose est de chercher ce qu'il y a de vrai en soi, dans les diverses vues qu'on peut avoir sur la création de l'Univers, & autre chose de chercher ce que Moïse, ce grand homme qui vous a si fidélement servi, a voulu nous faire entendre par ce qu'il nous en rapporte.

Loin de moi ceux qui voulant se mêler de raisonner sur la création, avancent des faussetés visibles, qu'ils prennent néanmoins pour des connoissances certaines*. Et loin de moi pareillement, ceux qui donnent aux paroles de Moïse des sens manifestement faux. Mais que je sois pour jamais uni en vous, ô mon Dieu, à ceux qui se nourrissent de votre vérité, dans la dilatation de la charité : que je trouve ma joie en vous, aussi bien qu'eux ; que nous nous appliquions tous ensemble à l'étude de votre divine parole, & qu'en cherchant ce qu'avoit en vue ce serviteur fidéle, qui en a été le dispensateur, nous trouvions ce que vous avez eu dessein de nous faire entendre par lui.

*Les Manichéens.

CHAPITRE XXIV.

On voit bien plus clairement ce qu'il y a de vrai dans les diverses vues que l'on peut avoir sur les paroles de l'Ecriture qu'on ne voit quelle a été précisément la pensée de l'Auteur.

33. MAis entre tant de sens tous différens qui se présentent, quand on examine ces paroles, & qui tous sont conformes à la vérité ; qui peut se tenir assez assuré d'avoir rencontré la pensée de Moïse, pour oser dire, *Voilà ce que Moïse a prétendu nous faire entendre* ; & le dire avec la même confiance, avec laquelle il assure, que ce qu'il donne pour le sens de Moïse est vrai en soi ; soit que ce soit ce que Moïse a voulu dire, ou quelqu'autre chose ?

Moi, par exemple, qui ai fait dessein de vous offrir, dans cet ouvrage de mes Confessions, un sacrifice de louanges, & qui conjure votre miséricorde, de me faire la grace de m'en acquitter ; je dis hardi-

ment & ſans craindre de me méprendre, que c'eſt par votre *Parole* immuable que vous avez fait toutes les natures viſibles & inviſibles. Mais oſerois-je dire, avec la même confiance, que Moïſe n'a point eu d'autre vue que celle-là, quand il a dit, *Dans le commencement Dieu créa le ciel & la terre ?*

Je vois dans la lumiere de votre vérité la premiere de ces deux choſes ; & c'eſt ce qui fait que je ne crains point de la donner pour certaine. Mais comme je ne vois point dans l'eſprit de Moïſe, je ne ſçaurois dire que ce que je penſe ſoit précisément ce qu'il a eu en vue quand il a écrit la Geneſe. Car ne ſe peut-il pas faire, que par ce *commencement* il ait entendu le commencement de vos opérations ? Ne ſe peut-il pas faire tout de même, que par les mots de *ciel* & de *terre*, il ait voulu faire entendre, non les natures ſpirituelles & les corporelles, ayant déja la perfection de leur être, mais ces mêmes natures encore informes, & comme dans leur premiere ébauche ? Je vois fort bien qu'il a pu, ſans s'éloigner de la vérité, avoir eu en vue l'une & l'autre de ces deux choſes : je ne vois pas, avec la même clarté, à laquelle des deux il a penſé ; quand il a écrit ces paroles ; quoique je ne doute en aucune maniere, que ce que ce grand homme a eu dans l'eſprit, quand il les a écrites ne ſoit vrai, & qu'il ne l'ait même énoncé comme il le falloit énoncer ; ſoit que ce ſoit quelque choſe de ce que j'ai rapporté plus haut, ou quelque choſe de tout différent.

Equité & bonne foi de S. Auguſtin.

CHAPITRE XXV.

Témérité de ceux qui prétendent, que le ſens qu'ils donnent aux paroles de l'Ecriture, eſt le vrai ſens de l'Auteur, plûtôt que celui que d'autres leur donnent. Que la vérité, de quelque part qu'elle vienne, eſt le bien commun de tout le monde. Où l'on voit ſi les choſes ſont vraies. Quel mal c'eſt, d'avoir plus de ſoin de faire valoir ſes ſentimens, que de conſerver la paix & la charité.

34. QU'ON ne vienne donc plus dire. Ce que Moïſe a voulu entendre, c'eſt ce que je dis, & non pas ce que vous dites.

Si on s'en tenoit à me demander, comment ſçavez-vous que le ſens que vous donnez à ſes paroles eſt celui qu'il a voulu qu'on leur donnât, cela ne me devroit faire aucune peine ; & j'y répondrois à cette

question, ce que j'y ai répondu plus haut ; ou quelque chose même de plus étendu, si ce que j'ai dit ne suffisoit pas, pour satisfaire celui qui me l'auroit faite (a). Mais pour ceux qui me viennent dire, ce que Moïse a voulu faire entendre, c'est ce que je dis, & non pas ce que vous dites, quoiqu'ils conviennent que ce que je dis est vrai, aussi bien que ce qu'ils disent ; j'ai besoin pour les supporter avec patience, que vous faisiez pleuvoir de la douceur dans mon cœur ; & c'est ce que je vous demande, ô mon Dieu, qui êtes la vie de ceux qui sont humbles & pauvres d'esprit ; & qui éteignez tout esprit de contention en ceux qui se tiennent dans votre sein. Car ce qui fait qu'ils me parlent de la sorte, ce n'est pas qu'ils aient le don de pénétrer les cœurs, & qu'ils voient ce qu'ils disent dans celui de Moïse ; c'est qu'ils sont orgueilleux, & qu'encore qu'ils ne sçachent point quelle a été sa pensée, ils aiment le sentiment qu'ils ont sur cela, non parce qu'il est vrai, mais parce que c'est le leur. Autrement, ils aimeroient tout autant celui des autres, puisqu'il est également vrai. C'est ainsi que j'aime ce qu'ils disent, quand c'est quelque chose de vrai : car ce n'est que par-là que je l'aime, & non pas à cause qu'il vient d'eux ; aussi n'en vient-il pas, dès-lors qu'il est vrai.

Ce qui fait que chacun est attaché au sens qu'il donne aux paroles de l'Ecriture.

Que s'ils n'aiment ce qu'ils disent, que parce qu'il est vrai, il est à moi tout comme à eux ; puisque TOUT ce qui est vrai est le bien commun de tous ceux qui aiment la vérité. Mais dès qu'ils prennent le parti de soutenir, que ce que Moïse a eu en vue n'est pas ce que je dis, & que c'est ce qu'ils disent ; cela me déplait & me contriste. Car quand il seroit vrai, que c'est en effet ce que Moïse a pensé, c'est témérairement qu'ils l'assurent, & non pas avec connoissance, & leur confiance sur ce sujet vient d'orgueil, & non pas de lumiere.

Vérité, bien commun.

Nous avons grand sujet d'appréhender sur cela la sévérité de vos jugemens. Car VOTRE vérité n'est ni à moi, ni à celui-ci, ni à celui-là, mais à nous tous, puisque LA VOIX par laquelle vous nous appellez à la participation de ce thrésor, s'adresse à tout le monde ; & vous nous menacez de nous en priver, si nous prétendons de l'avoir en propre,

Combien il est dangereux de vouloir

(a) Le Chapitre 25. ne commençoit auparavant que dans cet endroit ; mais il est visible qu'il doit commencer plus haut.

comme

comme s'il n'appartenoit qu'à nous. Ainsi, QUICONQUE veut faire son pécule particulier, de ce que vous offrez également à tout le monde, & qui appartient aux autres comme à lui, est exclus de ce bien commun, & renvoyé à ce qu'il peut trouver dans son propre fonds, c'est-à-dire, à l'erreur & au mensonge. Car TOUT ce que l'homme peut dire & penser, n'est que mensonge, quand il ne le tire que de son fonds.

faire son bien particulier des verités que l'on connoît.

Jean. 8. 44.

35. Mon Dieu, qui êtes le souverain Juge & la Vérité par essence, daignez écouter ce que je répons à mes contradicteurs; puisque c'est devant vous que je parle, & devant ceux que vous m'avez donnés pour freres, & qui usent de la loi comme il en faut user; c'est-à-dire, qui s'en servent, comme d'un moyen pour arriver à la charité qui en est la fin. Entendez donc, s'il vous plaît, ce que je dirai à ceux qui me contredisent. Car je ne veux leur parler que dans un esprit de paix, & comme on se parle entre freres. Voici donc ce que je leur dis.

I. Tim. 1. 8.

Quand nous voyons, & vous & moi, que ce que vous dites est vrai, & que ce que je dis l'est aussi, où est-ce que nous le voyons? Ce n'est ni en vous, ni en moi; mais dans cette vérité immuable, qui est infiniment élevée au-dessus de nos esprits. S'il n'y a donc point de contestation entre nous sur ce que nous voyons dans la lumiere de notre Seigneur & notre Dieu, pourquoi contestons-nous sur ce qu'un tel homme peut avoir pensé, puisque nous ne sçaurions pénétrer dans son esprit, pour y voir quelle a été sa pensée, comme nous voyons les choses dans la vérité éternelle & immuable? Car quand Moïse seroit là lui-même, & qu'il nous diroit, *Voilà quelle a été ma pensée*, nous ne pourrions qu'ajouter foi à ce qu'il nous en diroit; & nous ne verrions pas pour cela, si ce seroit en effet ce qu'il a pensé (a). Qu'il ne nous arrive donc pas de nous élever avec orgueil les uns contre les autres, en voulant préférer nos sentimens à ceux des autres.

Ayons soin d'aimer le Seigneur notre Dieu de tout notre cœur, de toute notre ame & de tout notre

(a) Cela ne veut pas dire qu'on en doutât, mais seulement qu'on le croiroit sans le voir. Car il y a de la différence entre *croire* & *voir*.

esprit, & notre prochain comme nous-mêmes; puisque nous sçavons que tout ce que Moïse peut avoir eu en vûe dans ce qu'il a écrit, n'a eu pour but que la charité, à quoi ces deux commandemens nous portent. C'est Dieu même qui nous apprend, quelle a été sur cela l'intention de son Ministre; & ce seroit démentir Dieu, que de lui en attribuer un autre. Voyez donc quelle folie ce seroit, que de vouloir assurer témérairement, lequel de tous ces sens différens que l'on peut donner aux paroles de Moïse, est celui qu'il a voulu qu'on leur donnât; & de blesser, par des contentions pernicieuses, cette charité que celui dont nous voulons interpréter les paroles, a eue pour fin dans tout ce qu'il a écrit.

Charité, fin de tout.

CHAPITRE XXVI.

Lequel est le plus à desirer, ou d'écrire d'une maniere qui présente si clairement un certain sens, qu'elle exclue tous les autres, ou d'une autre moins précise pour un sens particulier, mais où toutes les vues que la vérité peut souffrir que l'on ait sur le sujet dont il s'agit, sont renfermées.

36. LE commandement que vous me faites d'aimer mon prochain comme moi-même, ô mon Dieu, & qui me relevez quand je me tiens dans l'humilité, & qui me délassez de tous mes travaux; qui daignez entendre tout ce que je déclare ici en votre présence, & qui me pardonnez mes péchés, ne me permet pas de croire, que cet excellent homme, qui vous a si fidélement servi, ait été traité de vous moins favorablement que j'aurois desiré de l'être, si j'avois été de son tems; & que vous m'eussiez choisi, au lieu de lui, pour Ministre & pour dispensateur de ces saintes Ecritures, dont tous les peuples de la terre devoient tirer un si grand fruit dans la suite des tems; & que vous deviez porter à ce comble d'autorité, qui les éleve si fortement au-dessus de tous les Livres qui ne sont que l'ouvrage de l'esprit d'orgueil ou de mensonge.

Ce n'est qu'autant qu'il plait à Dieu, que l'on est plus propre que

Or, si j'avois été à la place de Moïse, & que vous m'eussiez chargé d'écrire la Genese, comme il auroit pu se faire si vous l'aviez voulu, ô mon Dieu; puisque nous sortons tous de la même masse, & que l'homme n'est rien, qu'autant qu'il vous plait de

souvenir de lui * ; j'aurois desiré que vous [e]ssiez fait la grace de m'exprimer de telle sorte, [co]mpasser si bien mes paroles, que ceux qui ne [sont] pas encore capables de concevoir comment [vous] créez les choses, ne rebutassent pas ce que [j'av]ois écrit, & ne le regardassent pas comme étant [au d]essus de leur portée ; & que quelque vue, con[form]e à la vérité, que ceux qui sont capables de [conc]evoir la création puissent avoir sur ce que j'au[rois] écrit, ils la trouvassent dans la maniere courte [& sim]ple dont je me serois exprimé : en sorte que [tout] ce qu'on pourroit voir sur cela, dans la lumiere [de la] vérité, se rencontrât dans mes paroles.

l'autre aux desseins de sa sagesse.

* Ps. 8. 6.

CHAPITRE XXVII.

[C]ombien les paroles de l'Ecriture sont plus excel[le]ntes & plus riches, que tout ce qu'elles donnent [su]jet de dire en les expliquant. Fausses vues qu'on [pe]ut avoir sur l'intelligence des premieres paroles [de] la Genese.

QUELQUE peu de place que tienne une source, d'où il coule un grand nombre de ruiss[eau]x, qui parcourent une grande étendue de pays, [elle] est plus riche & plus abondante, dans ce peu [d'es]pace qu'elle occupe, que tous les ruisseaux qui [en d]érivent & qui s'étendent si loin. Il en est de [mêm]e des paroles de votre Ecriture. Ce sont des [paro]les qui ne tiennent pas beaucoup de place ; mais [d'où] il sort une grande abondance de vérités, dont [tous] ceux qui viennent puiser dans ces sources s'en[rich]issent. Chacun en tire quelqu'une ; l'un celle-ci, [l'a]utre celle-la, selon qu'on est capable d'enten[dre c]es sortes de choses. On n'arrive à ce que l'on en [dit] que par une longue suite de discours, qui sont [com]me les ruisseaux qui sortent de la source : mais [quel]que étendue qu'ils ayent, la source, toute petite [qu'el]le paroît, est toujours plus riche & plus fécon[de q]ue tous ces ruisseaux.

Ce que sont les paroles de l'Ecriture au dessus de tous les discours qu'elles donnent lieu de faire à ceux qui les veulent expliquer.

[Il] y en a, qui quand ils lisent ces premieres paro[les d]e la Genese, se représentent Dieu comme un [hom]me, ou comme une certaine grande masse, [d'un]e puissance infinie, qui par une volonté surve[nue t]out d'un coup, a produit hors d'elle-même, & [à que]lque distance d'elle-même, ces deux grands [corps] que nous appellons le *ciel* & la *terre*, dont

Comment la plûpart se représentent Dieu créant le monde.

l'un est au-dessus de l'autre, & dont l'enceinte enferme toutes les autres choses. Tout de même, quand ils disent ce qui est rapporté dans la suite, que Dieu dit, *Qu'une telle chose soit faite*, & que sur le champ *cette chose fut* faite, ils se représentent un discours composé de paroles qui ont eu leur commencement & leur fin, dont le son a duré un certain tems, & s'est écoulé avec le tems : & qui n'ont pas plûtôt été prononcées, que ce que Dieu commandoit qui fût a commencé d'être ; ils raisonnent à peu près ainsi sur tout le reste, dominés par les impressions que les choses sensibles ont faites en eux.

Ceux-la sont dans la vie de la foi, comme des poussins qui ne font encore que d'éclorre ; & l'Ecriture, comme une bonne mere, les tient sous ses ailes ; c'est-à-dire, qu'elle se rabaisse jusqu'à la portée de leur foiblesse par ses expressions, les plus basses & les plus communes dont elle pouvoit user. Cependant, leur foi s'édifie au moins, par cette créance salutaire, que ces paroles leur impriment fortement, que c'est Dieu qui a fait toutes ces espéces de choses, dont la variété admirable & presque infinie frape nos sens de toutes parts. Que si quelqu'un de ceux-la, par un orgueil, qui est un effet de sa foiblesse, vient à mépriser la bassesse apparente de ces paroles ; dès-là il se tire de dessous les ailes de cette mere, & tombe du nid en bas. Ayez-en pitié, Seigneur, ne permettez pas que ce poussin, qui n'a point encore d'ailes pour se soutenir, soit foulé aux pieds par les passans. Envoyez quelqu'un de vos saints Anges qui le remette dans le nid, afin qu'il vive, & qu'il s'y tienne, jusqu'à ce que les ailes lui soient venues, & qu'il soit en état de voler.

Ce que les simples apprennent au moins par les premieres paroles de la Genese.

Ce qui arrive à ceux qui jugent de l'Ecriture par la bassesse apparente de la lettre.

CHAPITRE XXVIII.

De combien de sens, tous différens, & tous conformes à la vérité, les premieres paroles de la Genese, sont susceptibles.

38. IL y en a d'autres pour qui ces paroles de l'Ecriture ne sont plus un nid, mais un verger tout couvert d'arbres fruitiers ; & ceux-la volent de branche en branche transportés de joie ; & font retentir leur ramage, à mesure qu'ils découvrent les fruits qui sont cachés sous les feuilles, qui les cueillent & s'en nourrissent délicieusement.

Car quand ils lisent ces paroles du commencement de la Genese, ils comprennent, ô mon Dieu, qu'ENCORE que votre éternité stable & permanente soit au-dessus de tous les tems, & que toutes les créatures y soient sujettes, elles sont pourtant son ouvrage.

Ce que les premieres paroles de la Genese cachent sous l'écorce de la lettre.

QUE votre volonté n'étant autre chose que vous-même, elle est incapable de changement; & que c'est par cette volonté éternelle & immuable, & non pas par une volonté nouvelle, qui vous soit survenue tout d'un coup, que vous avez fait toutes choses.

Il ne survient en Dieu aucune volonté nouvelle.

QUE bien loin que ce soit de votre propre substance, que vous ayez fait les créatures (a); & que leur création ait rien d'approchant de cette génération ineffable, par laquelle vous engendrez votre Sagesse éternelle, qui est tout à la fois, & votre image, & le modéle de toutes choses; c'est de rien que vous avez fait la matiere dont toutes les créatures devoient être tirées; & qui étant d'abord destituée de toute *forme* & de toute beauté, étoit bien éloignée d'avoir rien qui vous ressemblât; mais dont cette Sagesse, qui est votre parfaite image, devoit tirer tout ce qui existe; donnant à chaque chose la *forme* que les loix de l'ordre que vous avez établi ont assignée à chacune, & par où elles ont toutes quelque rapport avec vous, parce qu'elles sont toutes bonnes de leur nature (b). Qu'entre celles-la les unes sont plus proche de vous, & que c'est ce qui fait qu'elles subsistent toujours dans le même état, par le bonheur qu'elles ont de vous être unies. Que les autres, qui en sont éloignées d'une distance plus ou moins grande, selon le plus ou le moins de bonté & de perfection qui se trouve dans leur nature, étant sujettes aux vicissitudes des tems & des lieux, font ou éprouvent ces changemens si réglés, qui composent l'ordre & l'harmonie de l'Univers.

C'est du néant que Dieu a tiré la matiere dont le monde a été fait.

Par où les créatures sont plus ou moins éloignées de Dieu.

Voilà ce que voient ceux dont l'intelligence est éclairée des rayons de votre vérité, selon qu'elle le peut être en cette vie: car c'est dans la lumiere de votre vérité qu'ils le voient; & cette vue

Diverses vérités qui se trouvent enfermées dans les premieres paroles de la Genese.

(a) Contre les Manichéens, qui croyoient que certaines parties de l'Univers étoient de la substance même de Dieu.

(b) Contre les Manichéens, qui croyoient que de certaines choses étoient mauvaises de leur nature.

leur donne une joie qu'on ne sçauroit exprimer.

39. Entre ceux-là, les uns faisant attention à ce qui est dit à l'entrée de la Genese; que *Dans le commencement Dieu créa le ciel & la terre*, apperçoivent dans ces paroles cette Sagesse éternelle, *commencement* ou *principe* de toutes choses qui daigne nous parler & nous instruire.

D'autres, faisant attention à ces mêmes paroles, entendent, par ce *commencement*, celui de l'existence des choses; & prennent ce que dit l'Ecriture, que *Dans le commencement Dieu créa le ciel & la terre*, comme s'il y avoit: *Avant toutes choses, Dieu créa le ciel & la terre.*

Entre ceux mêmes qui par ce *commencement*, ou ce *principe*, dans lequel, ou par lequel il est dit, que vous avez fait le ciel & la terre, entendent votre Sagesse éternelle; quelques-uns croient que les mots de *ciel* & de *terre*, ne signifient en cet endroit que la matiere encore informe, dont le ciel & la terre furent tirés depuis.

D'autres croient qu'ils signifient le ciel & la terre, ayant déja la forme qu'ils ont présentement; & d'autres encore, que celui de *ciel* signifie les natures spirituelles, ayant deja leur forme & leur perfection; & celui de *terre*, la matiere encore informe des natures corporelles.

Ceux mêmes qui entendent, par les mots de *ciel* & de *terre*, la matiere encore informe dont le ciel & la terre devoient être tirés, ne l'entendent pas tous de la même maniere; & les uns croient, que par l'un, l'Ecriture a voulu faire entendre la matiere dont les natures spirituelles doivent être tirées (a); & par l'autre, celle dont les natures corporelles le doivent être. Les autres, au contraire, croient qu'elle n'a voulu faire entendre que la matiere d'où devoit être tiré cet Univers corporel, qui enferme présentement toutes ces différentes espéces de choses que nous voyons.

Enfin, entre ceux qui croient que ces mots de *ciel* & de *terre* signifient les diverses espéces de créatures, déja formées, & distinguées les unes des autres, il y en a de différens avis; & les uns croient qu'on doit les entendre des natures invisibles, aussi-bien que de celles qui frapent les sens; & les autres au contraire qu'on ne doit les entendre que de

(a) Voyez la note sur le Chapitre 29.

ès-ci, c'est-à-dire, de ce ciel lumineux que s voyons au-dessus de nous; & de cette terre téreuse par sa nature, sur laquelle nous marchons; le tout ce qu'enferme la masse qui est composée 'un & de l'autre.

CHAPITRE XXIX.

uatre sortes de priorités, qu'il est important de bien entendre.

QUANT à ceux qui croient que ces paroles: *Dans le commencement Dieu créa le ciel & terre*, se doivent prendre, comme s'il y avoit: *ant toutes choses, Dieu créa le ciel & la terre*: n'ont point à choisir sur l'intelligence des mots *ciel* & de *terre*; & il faut nécessairement qu'ils ndent par ces mots la matiere encore informe *ciel* & de la *terre*; c'est-à-dire, de toutes les es-:es de créatures, & par conséquent des spirituel-aussi bien que des corporelles; puisque s'ils vou-ent les entendre de ces créatures déja formées, leur diroit: Si c'est-là ce que Dieu a fait avant ıtes choses, qu'est-ce donc qu'il a fait depuis? ır ces mots de *ciel* & de *terre*, ainsi entendus, mprennent tout; & quand on leur demandera, mment l'Ecriture a pu dire que cela s'est fait avant utes choses, s'il ne s'est rien fait depuis? Ils ne auront que répondre.

Que s'ils entendent, par ce *ciel* & cette *terre*, la atiere d'abord informe, & formée ensuite de ıne & de l'autre sorte de créatures (a), il n'y aura ın que de raisonnable dans leur pensée; pourvu 'ils s'entendent bien eux-mêmes, & qu'ils com-ennent ce que c'est que *priorité d'éternité*, com-e celle dont Dieu précéde toutes choses: *priorité temps*, comme celle dont la fleur précéde le fruit; *iorité de préférence & de valeur*, comme celle ›nt le fruit précéde la fleur; *priorité de nature* ou *origine*, comme celle dont le son précéde le chant quoi il sert de matiere.

Quatre sortes de priorités.

De ces quatre sortes de priorités, la seconde & troisiéme se comprennent aisément: mais la :emiere & la derniere sont très-difficiles à bien ›mprendre. Car il n'y a rien de plus difficile, ô ıon Dieu, que de comprendre votre éternité, qui

(a) Voyez la note sur le Chapitre 20.

demeurant toujours la même, fait tous les divers changemens des choses, & les précéde toutes par conséquent ; & il est rare de trouver des esprits assez élevés pour atteindre jusques-là. Il ne s'en trouve pas beaucoup non plus, qui ayent les yeux de l'esprit assez fins, pour voir sans peine ce que c'est que cette *priorité de nature & d'origine*, dont le *son* précéde le *chant*. Pour cela il n'y a qu'à prendre garde, que le chant n'est proprement que la forme du son ; & qu'au lieu que l'existence d'une chose n'en suppose pas nécessairement la forme, la forme en suppose nécessairement l'existence.

Cet exemple fait entendre parfaitement, de quelle maniere la matiere précéde les choses que Dieu en a faites. Elle ne les précéde donc pas, comme si elle étoit l'argent qui les a faites ; puisque Dieu l'a faite elle-même, lorsqu'il en a fait quelque chose. Elle ne les précéde pas non plus d'une *priorité de tems* ; & cela se voit clairement par le même exemple : puisque cette sorte de priorité ne se trouve point entre le son & le chant, & qu'on ne se peut pas dire, que pour avoir un chant, nous rendions d'abord des sons informes, & qu'ensuite nous leur donnions la forme de chant, à peu près comme un ouvrier, qui voulant faire un coffre ou un vase, fait d'abord provision de bois ou d'argent, sur quoi il travaille ensuite pour en faire ce qu'il prétend. Ces sortes de matieres précédent d'une *priorité de tems* les choses qui en sont faites : mais il n'en est pas ainsi du son qui sert de matiére au chant. Car le son ne s'entend que dans le moment que l'on chante ; & il n'est pas possible qu'il soit d'abord, comme quelque chose d'informe ; & que ce ne soit qu'ensuite qu'on lui donne la forme de *chant* ; puisque tout son, de quelque nature qu'il soit, n'a pas plûtôt commencé de se faire entendre, que ce qu'on en a entendu est passé, sans qu'il en reste rien qu'on puisse reprendre, comme une matiere sur quoi l'on voudroit travailler. Le son est donc inséparablement enfermé dans le chant à quoi il sert de matiere ; & le chant n'est autre chose que ce son même revêtu de sa forme. Ainsi, on voit que si le *son* précéde le *chant*, ce n'est, comme j'ai déja dit, que parce qu'il est la matiere dont le *chant* est la forme, & que la matiere précéde la forme. Il ne le précéde donc point comme une

cause, qui auroit la vertu de la produire; puisqu'il n'en est point l'ouvrier, & qu'il n'est que comme la matiere, sur laquelle travaillent des organes du corps de celui qui chante. Il ne le précéde point non plus d'une *priorité de tems*, puisque l'un & l'autre se forment tous à la fois; ni d'une *priorité de préférence & de valeur*, puisque le *son* est même quelque chose de moins que le *chant*; le chant n'étant pas seulement un son, mais un son orné & revêtu d'une forme agréable. Comment le précéde-t-il donc d'une *priorité de nature & d'origine*; puisque ce n'est pas un *chant* qu'il faut former pour avoir un *son*, & qu'il faut au contraire former un *son* pour avoir un *chant*?

Voilà l'exemple le plus propre, pour faire comprendre à ceux qui en seront capables, comment il faut entendre, que cette matiere des choses, à laquelle l'Ecriture donne le nom de *ciel* & de *terre*, parce que le ciel & la terre en ont été faits, a été créée d'abord ou avant toutes choses (a). Car on ne peut pas dire qu'elle ait précédé d'une *priorité de tems*, les choses qui en ont été faites, puisqu'il n'y a point de *tems* à l'égard d'une matiere informe, & que ce qui fait le tems n'étant que le passage d'une *forme* à une autre (b), il est clair que dès que l'on conçoit quelque idée de tems, on apperçoit les choses déja formées (c), aussi bien que la matiere.

Cependant, quoi qu'elle ne précéde point les choses, ni d'une *priorité de tems*, ni d'une *priorité de valeur*, puisqu'elle est au plus bas rang des êtres, & que ce qui n'a nulle forme vaut toujours moins que ce qui en a déja quelqu'une; on ne sçauroit s'empêcher d'en parler, comme si elle les précédoit

(a) Cet endroit explique tous ceux de ces derniers Livres, où saint Augustin parle de la matiere des corps, comme si elle avoit été d'abord sans aucune forme.

(b) Il entend ici, par le mot de *forme*, toute *façon d'être* des corps; puisqu'il est clair, que quand il n'y auroit point dans la nature de ce qu'on appelle communément *changement de forme*, il ne laisseroit pas d'y avoir des tems, pourvu qu'il y eût du mouvement, & que le mouvement n'est qu'une *façon d'être* des corps.

(c) Puisque qui dit *tems*, dit mouvement de quelque corps; & que tout corps a nécessairement quelque figure, & par conséquent quelque forme: car la matiere informe n'a point de figure, comme il a été dit à la fin du Chapitre 3. du même Livre.

d'une *priorité de tems*; & on ne pourroit pas se faire entendre autrement. Mais enfin l'éternité du Créateur la précéde elle-même; puisque c'est lui qui l'a tirée du néant, pour faire quelque chose de ce qu'il avoit fait de rien.

CHAPITRE XXX.

Qu'encore que ceux qui s'appliquent à bien entendre l'Ecriture soient partagés sur les sens qu'ils lui donnent, la charité & l'amour de la vérité les doit unir. Quel est le sens que l'on doit croire avoir été celui de l'Auteur.

Les Saints mettent la charité & l'union des cœurs au-dessus de tout. I. Tim. 1. 8.

41. MAIS, comme j'ai déja dit, quoique nous soyons partagés, par les divers partis que nous prenons, sur tout ce grand nombre de divers sens, qu'on peut donner aux paroles de Moïse; il faut, que comme il n'y en a aucun qui ne soit vrai, la vérité même entretienne la paix & l'union entre nous. Ayez donc pitié de nous, Seigneur, & faites-nous la grace d'user de votre loi comme il en faut user; c'est-à-dire, de nous en servir pour nous établir dans la charité qui en est la fin.

Sincerité & bonne foi de S. Augustin.

Si on me demandoit donc, lequel de tous ces sens est celui que Moïse a eu dans l'esprit; je ne serois pas sincere: & ces Livres de mes Confessions ne mériteroient pas le nom que je leur donne, si je ne vous confessois de bonne foi, ô mon Dieu, que je n'en sçais rien; quoique je sçache que dans toutes ces différentes vues, il n'y a rien de contraire à la vérité. Car je ne parle point ici de celles que des esprits dominés par les impressions des sens peuvent avoir sur ces premieres paroles de la Genese, & dont j'ai rapporté quelques exemples *.

* Au ch. 18.

Cependant, si ceux-mêmes qui tombent dans ces sortes d'imaginations, sont du nombre de ces *petits* dont on peut bien esperer, ils ne sont point choqués de ces paroles de votre Ecriture, qui dit toujours beaucoup de choses en peu de mots; & qui exprime les plus élevées par des façons de parler très-simples & très-communes. Pour nous, qui n'avons sur cela que des vues conformes à la vérité, il faut, si nous n'y cherchons que la vérité même, & non pas de quoi contenter notre vanité, que nous nous aimions les uns les autres, & que nous vous aimions tous à l'envi les uns des autres, ô mon

)ieu, vérité éternelle; puisque vous êtes notre)ieu, & notre Seigneur à tous. Et il faut encore ue le respect que nous portons à ce grand homne, qui vous a si fidélement servi, qui étoit si plein le votre esprit, que vous avez choisi pour nous lispenser de votre divine parole, nous fasse croire ans hésiter, que celui de tous ces sens qui l'emporte ır les autres, par l'éclat de la vérité, & par le fruit ue nous en pouvons tirer, est celui qu'il a eu en 'ue quand il a écrit.

Quel doit être le sens que les Auteurs canoniques ont eu dans l'esprit quand ils écrivoient.

CHAPITRE XXXI.

Qu'on est bien fondé à croire que les Auteurs canoniques ont vu tout ce que l'on pourroit trouver de vrai dans leurs paroles.

42. AINSI, quand l'on dira: Le sens que je donne aux paroles de Moïse, est celui qu'il a eu dans l'esprit; & qu'un autre dira au contraire, Non, c'est celui que je leur donne, il me semble que je parlerai d'une maniere plus modeste & plus conforme aux sentimens que la Religion & la pieté doivent inspirer, quand je leur dirai: Et pourquoi n'aura-t-il pas eu l'un & l'autre, s'il n'y a rien que de vrai dans l'un & dans l'autre? J'en dirai autant d'un troisiéme & d'un quatriéme; & généralement de tous les sens conformes à la vérité qu'on pourroit trouver dans ses paroles. Car pourquoi ne croirons-nous pas, que ce grand homme les ait tous eus dans l'esprit; & que Dieu ait conduit sa plume de telle sorte, que les paroles sacrées qu'il a écrites, exprimassent toutes les différentes vérités que chacun y voit?

Ce que je sçais, & que je dis hardiment, parce que je le vois dans mon cœur, c'est que si j'écrivois quelque chose, qui dût avoir cette autorité souveraine qu'ont les livres de Moïse; j'aimerois mieux écrire de telle sorte, que mes paroles exprimassent tout ce que chacun pourroit penser de vrai sur le sujet dont j'écrirois, que d'écrire d'une maniere qui exprimât une certaine vérité si clairement, qu'on ne peut douter que ce ne fût ce que j'aurois eu dans l'esprit; mais qui allât à exclure tous les autres sens, dont mes paroles auroient pu être susceptibles, si elles avoient été autrement tournées; &

qu'on auroit pu m'attribuer sans me faire rien dire de faux. Il y auroit donc de la témérité à moi, de ne pas croire qu'un si grand homme eût mérité de vous cette faveur. Ainsi, il faut conclure, que quand Moïse a écrit, il a eu en vue, non seulement toutes les vérités que nous pouvons trouver dans ses paroles; mais toutes celles que d'autres y pourroient appercevoir; quoiqu'elles passent notre capacité présente, & même tout ce que nous en pourrons jamais avoir.

CHAPITRE XXXII.

Que quand les Auteurs canoniques n'auroient pas vu toutes les vérités à quoi leurs paroles peuvent conduire, il est certain que l'esprit de Dieu les a vues. Ce qu'on doit demander à Dieu sur l'intelligence de l'Ecriture.

43. MAIS quand Moïse lui-même n'auroit pas vu tout ce qu'enferment ses paroles, qui sont les vôtres, puisqu'il n'a été que votre interpréte, & qu'il n'auroit eu dans l'esprit qu'un seul des divers sens qu'on peut leur donner, sans s'éloigner de la vérité; qui peut douter, ô mon Dieu, qui n'êtes pas de chair & de sang, comme l'homme, & dont les vues ne sont pas bornées comme celles des hommes; qui peut douter, dis-je, que votre divin esprit, par qui j'espere d'être introduit dans la terre des vivans, n'ait vu tous ces sens conformes à la vérité, que vous deviez faire trouver dans ces paroles, à tous ceux qui les liroient dans la suite des tems?

Ps. 142. 11.

Quel sens on doit penser que les Auteurs canoniques ont eu en vue quand ils ont écrit.

Je conviens qu'on doit croire que le plus sublime de tous est celui que Moïse a eu en vue. Faites-nous le donc connoître, ô mon Dieu; ou faites-nous au moins trouver dans ces paroles telle vérité qu'il vous plaira, entre toutes celles à quoi elles peuvent conduire; ensorte que, soit que nous leur donnions le sens précis que Moïse a eu dans l'esprit, ou quelqu'autre de ceux dont elles sont susceptibles, il soit toujours vrai de dire, que c'est votre lumiere qui nous éclaire, & non pas l'erreur qui nous séduit.

Combien viens-je d'écrire de choses, ô mon Dieu, sur le peu que j'ai tâché de discuter des pa-

oles de votre Ecriture ; & sur ce pied-la, comment
ourrois-je avoir le tems ni la force de la discuter
oute entiere ? Faites-moi donc la grace de me resserrer, sur ce que j'en examinerai dans la suite de
et ouvrage de mes Confessions ; en sorte que dans
a diversité des pensées qui pourront me venir, &
ue vous m'inspirerez, je choisisse quelque chose de
rai, de certain, & d'utile. Faites que comme je
esire qu'il n'y ait rien que de sincere, & d'exactement vrai dans ce que je déclare ici en votre présence, je sois assez heureux pour rencontrer la pensée de celui qui vous a servi d'interpréte, car c'est
quoi je dois tendre ; ou que si je ne la rencontre
as, au moins que je ne dise que ce qu'il aura plu à
otre vérité de me dire, par les paroles de ce saint
Auteur, qui ne nous a dit lui-même, que ce qu'il
ous a plu de lui dire.

Fin du douziéme Livre.



SOMMAIRE
DU TREIZIÉME LIVRE.

Après avoir admiré la bonté de Dieu, qui sans avoir aucun besoin des créatures leur a donné, non seulement l'être simple, mais la perfection de leur être, il montre que les premieres paroles de la Genese nous découvrent la Trinité, & même la propriété personnelle du Saint Esprit ; ce qui lui donne lieu de parler d'une maniere admirable de ce que la charité fait en nous. Ensuite il fait voir, qu'à prendre le commencement de la Genese dans un sens allégorique, on y trouve le systême & l'économie de tout ce que Dieu a fait pour l'établissement de son Eglise, & pour la sanctification de ses Elus, qui est la fin à quoi tous ses Ouvrages se rapportent.



LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE XIII.

CHAPITRE PREMIER.

Il invoque Dieu dans un vif sentiment des bienfaits qu'il en a reçus. Qu'il n'y a rien que de purement gratuit dans tous les biens de nature & de grace que nous avons reçus de Dieu.

1. JE vous invoque, ô mon Dieu, dont la miséricorde est toute mon espérance; qui m'avez fait, & qui vous êtes souvenu de moi, quoique je vous eusse oublié. Je vous invoque, pour vous convier à venir dans mon ame, que vous rendez capable de vous, par l'ardeur avec laquelle vous lui faites desirer de vous recevoir. Ne m'abandonnez donc pas présentement que je vous invoque; puisqu'avant même que je pensasse à vous invoquer, vous m'avez prévenu par une infinité de sollicitations secrettes, & que quelque loin que je fusse de vous, vous m'avez fait entendre votre voix, qui me rappelloit pour me faire retourner à vous, & afin que j'appellasse à mon tour celui qui m'avoit appellé, & que je commençasse à l'invoquer. *Belle priere.*

Vous avez effacé tous mes péchés *, pour n'être point obligé de me rendre ce que j'avois mérité, par ces œuvres de ténébres, par où je m'étois éloigné de vous; & me prévenant par votre grace, vous avez mis en moi tout ce que j'ai de bon, & par où je puis mériter quelque chose de vous; en sorte que quand vous me récompenserez, vous ne récompenserez que l'ouvrage de vos mains, qui m'ont fait ce que je suis. *Ce que Dieu récompense en nous.*

* Par le Baptême.

Vous étiez avant que je fusse; & l'être que vous

m'avez donné, n'est pas un présent que vous ayez fait à quelque chose qui fut déja. Si je suis donc, ce n'est que par un pur effet de votre bonté, qui a précédé non seulement tout ce que vous avez mis en moi, lorsque vous m'avez tiré du sein de la matiere, mais cette matiere même dont vous m'avez formé. Vous n'aviez pas besoin de moi; & si je suis quelque sorte de *bien*, comme toutes les créatures sont des *biens*, ce n'est pas un bien dont il vous puisse rien venir, ô mon Seigneur & mon Dieu; & si vous voulez que je vous serve, ce n'est pas que le service que je suis capable de vous rendre puisse vous soulager dans ce que vous faites, comme si l'action vous fatiguoit: ni que votre puissance fût moindre, quand un tel secours lui manqueroit. Car il s'en faut bien que vous soyez, à l'égard du culte que vous desirez de moi, comme une terre à l'égard du soin qu'on a de la cultiver, sans quoi elle demeureroit inculte; & vous ne demandez mon service & mon culte, qu'afin que je sois heureux par vous, comme c'est par vous que je suis, & que je suis capable d'un tel bonheur.

Dieu n'a nul besoin de vous.

CHAPITRE II.

Que la seule bonté de Dieu l'a porté à donner l'être aux creatures. Que ce qui les met dans leur état de perfection, est un second bienfait ajouté à celui de la création. Ce qu'elles seroient, si elles n'avoient reçu de Dieu que l'être simple. En quoi consiste la perfection & le bonheur des natures intelligentes.

2. TOUTES les créatures ne sont donc que par un pur effet de votre bonté infinie, qui se plaisant à faire du bien, a tiré des trésors de votre toutepuissance, des choses qui toutes sont des biens, chacune dans son espece, quoique non seulement il n'ait aucun de ces sortes de biens qui vous soit égal, puisque rien ne vous est égal que ce que vous produisez de votre substance, mais qu'ils ne vous fussent même d'aucune utilité.

Car par où est-ce que ce *ciel* & cette *terre*, que vous avez faits *dans le commencement*, ont mérité que vous les créassiez? Que toutes les substances, & spirituelles, & corporelles, nous disent par où elles ont mérité que vous les fissiez par votre Sagesse éternelle, à quoi elles tiennent comme l'effet à sa cause.

Bonté de Dieu envers ses créatures, purement gratuite.

Elles

Elles y tenoient même, lorsqu'elles n'étoient encore, les unes & les autres, qu'ébauchées & informes, & dans cet état de confusion & d'imperfection, qui les tenoient si éloignées de votre divine ressemblance, (a) & où elles seroient encore, si cette même Sagesse, qui leur avoit donné ce premier degré d'être, ne les avoit rapprochées de votre unité, en leur donnant la forme qu'elles ont présentement; & par où elles sont toutes des biens, & des biens excellens, qui tous n'ont pour principe que le bien unique & souverain, qui n'est autre que vous-même (b).

Mais enfin, les substances spirituelles, même informes, sont quelque chose de bon, & de meilleur même que la matiere corporelle déja revêtue de quelque forme; & cette matiere, quand elle seroit destituée de toute forme, vaudroit toujours mieux que le néant.

3. Par où celle-ci a-t-elle donc pu mériter que vous la créassiez, & que vous la missiez seulement dans ce premier état, où elle n'étoit que quelque chose d'*informe* & d'*invisible*? Car dans cet état même, elle n'étoit que parce que vous l'aviez faite; & comme elle n'étoit point auparavant, comment auroit-elle pu mériter que vous la fissiez? & par où la *créature* spirituelle même qui n'étoit d'abord que comme en ébauche non plus que l'autre (c), a-t-elle pu mériter que vous lui donnassiez seulement ce premier degré d'être, dans lequel elle n'étoit encore qu'un *abyme ténébreux*: c'est-à-dire, quelque chose de flottant & d'obscur comme l'abyme? Un tel état la tenoit bien éloignée de votre divine ressemblance; & elle en seroit encore tout aussi loin, si votre Sagesse ne l'avoit rapprochée de son Auteur; afin qu'en étant éclairée, elle devînt lumiere; & que par là elle fût, non pas égale; mais conforme à ce qui vous est égal; c'est-à-dire, à cette Sagesse éternelle, modéle & forme originale de toutes choses.

Car COMME, à l'égard des corps, autre chose est

(a) On verra par la fin du Chapitre 10. pourquoi S. Augustin parle dans cet endroit, & dans quelques autres, comme si les saints Anges avoient été quelque tems sans jouir de Dieu.

(b) Contre les Manichéens, qui prétendoient qu'il y avoit des choses mauvaises de leur nature, & qui par conséquent n'étoient point l'ouvrage de Dieu.

(c) Voyez la note sur le Chapitre 20. du Livre XII.

d'être, & autre chose d'être beaux, puisque si l'un emportoit l'autre, il n'y auroit point de corps qui ne fût beau; ainsi A L'EGARD des esprits, autre chose est de vivre, & autre chose de vivre d'une vie conforme aux loix de la sagesse éternelle, puisque si l'un emportoit l'autre, tout esprit seroit toujours sage, d'une sagesse qui ne souffriroit ni interruption, ni diminution. Or, cela n'est pas ainsi; puisque tout ce qu'il y a de bien, dans les saints Anges mêmes, n'y est que par leur union avec vous, qui est l'unique bien de toute nature spirituelle; & s'ils venoient à s'en détourner *, ils perdroient dans le moment cette lumiere ineffable, dont ils ont commencé de jouir quand vous les avez tournés vers vous; & tomberoient dans une vie malheureuse, où ils ne seroient plus qu'un *abyme ténébreux.*

Par où les créatures raisonnables se maintiennent dans le bien vivre.

* Ps. 72. 27.

Aussi est-ce pour nous être détournés de vous, ô mon Dieu, notre véritable lumiere, que nous, qui sommes, de la part de l'ame, des créatures spirituelles aussi bien que les Anges, nous nous sommes vus autrefois dans un état où nous n'étions que *ténébres*; & ce sont les restes de ce qu'il y avoit en nous de ténébreux, qui font encore présentement toutes nos peines. Ils nous en feront même toujours, jusqu'à ce que par la grace de votre Fils unique notre Sauveur JESUS-CHRIST, nous soyons devenus *votre justice*; c'est-à dire, cette *justice parfaite*, que le Prophéte compare à la hauteur des montagnes, & qui nous rendra de dignes objets de votre amour: au lieu que dans cet état, où nous n'étions qu'un *abyme ténébreux*, par un effet de vos justes jugemens, nous étions les objets de votre colere.

Eph. 5. 8

D'en viennent toutes nos peines.

Ps. 35. 7.

CHAPITRE III.

Ce que l'Ecriture nous veut faire entendre, quand elle dit, que Dieu commanda que la lumiere fût faite. Par où les natures spirituelles deviennent lumiere.

4. QUANT à ce que l'Ecriture nous rapporte, que tout au commencement de la création particuliere de chaque espece de choses, vous dites, *que la lumiere soit faite*, & qu'aussi-tôt la lumiere fut faite; je crois qu'on le peut entendre de la créature spirituelle, qui étoit déja quelque chose de vivant, & de capable d'être éclairé de votre lumiere. Mais

Gen. 1. 3.

comme elle n'avoit pu mériter que vous la fissiez ce qu'elle étoit d'abord, elle n'a pu mériter non plus, que vous la missiez dans l'état où elle est présentement que votre lumiere l'éclaire. Or, tant qu'elle seroit demeurée *informe*, comme elle étoit d'abord (a), elle vous auroit toujours été désagréable; & elle n'a pu vous plaire, que lorsqu'elle est devenue la lumiere, non par elle-même, mais par le bonheur qu'elle a de contempler la lumiere primitive, dont tout ce qu'il a de lumineux, reçoit tout ce qu'il a de lumiere; & par l'amour qui l'y tient unie. De sorte que si elle a l'avantage d'être quelque chose de vivant, & celui de vivre d'une vie heureuse; elle doit l'un & l'autre à votre grace, qui par un heureux changement, l'a tournée vers ce qui ne peut changer en mieux non plus qu'en mal, c'est-à-dire, vers vous. Car il n'y a que vous de qui cela se puisse dire, comme il n'y a que vous qui soyez de cette parfaite simplicité d'être, qui fait qu'à votre égard, vivre, & vivre d'une vie heureuse, ne sont point choses différentes; & que vous êtes vous-même votre béatitude.

Dieu, seul auteur de la perfection de l'être, aussi bien que de l'être simple.

Prérogative de la nature de Dieu.

Simplicité de la nature de Dieu.

(a) Voyez le Chapitre 10. vers le milieu.

CHAPITRE IV.

Que Dieu n'avoit nul besoin des créatures. Ce que l'Ecriture veut nous faire entendre, quand elle dit que le Saint Esprit étoit porté sur les eaux, & qu'il se repose sur quelques-uns.

5. IL ne manqueroit donc rien à votre béatitude, quand toutes ces choses ne seroient point, ou qu'elles seroient demeurées informes; puisque jouissant de vous-même, vous jouissez du seul bien qui peut faire votre béatitude. Si donc vous avez donné l'être aux créatures, c'est sans aucun besoin que vous en eussiez, & par un pur effet de votre bonté infinie, dont la plénitude aime à se répandre; & sinon content de leur avoir donné l'être simple, vous leur avez donné leur complément & leur perfection, ce n'est pas que votre bonheur en dût être plus complet: mais c'est qu'étant aussi parfait que vous l'êtes, leur imperfection vous déplaisoit.

Dieu n'a nul besoin de ses créatures.

Pourquoi Dieu perfectionne les natures spirituelles.

Ainsi, quand l'Ecriture dit que votre Saint Esprit étoit porté sur les eaux, cela ne veut pas dire qu'elles le portassent, comme si elles lui eussent servi de

Gen. 1. 2.

Ce qu'il

faut entendre quand l'Ecriture dit que le S. Esprit se repose sur nous. *Isai. 2. 11.

soutien, & qu'il y eût trouvé son repos; puisque tant s'en faut qu'elles fissent son repos, que C'EST CE DIVIN Esprit qui fait le repos de ceux en qui il est dit qu'il se repose *. Ce que Moïse a donc voulu nous faire entendre par-là, c'est que votre volonté, qui étant immuable & inaltérable, se suffit à elle-même, & trouve en elle-même tout son bonheur, non content d'avoir donné l'être aux natures vivantes & spirituelles, étoit *portée* à répandre encore sur elles de nouveaux bienfaits. Car, à leur égard, vivre, & vivre d'une vie heureuse, sont choses différentes; puisque lors même qu'elles sont encore *flottantes & ténébreuses* comme l'*abyme*, elles ne laissent pas d'être quelque chose de vivant, mais d'imparfait & de malheureux; jusqu'à ce qu'étant tournées vers celui qui les a faites, elles deviennent de plus en plus vivantes, de la vie qui se trouve dans cette source de vie; & que voyant la lumiere dans la lumiere de leur Dieu *, elles en reçoivent leur perfection, leur beauté & leur bonheur.

En quel sens il est vrai de dire que le S. Esprit étoit porté sur les eaux. Ce qui fait la perfection & le bonheur des natures spirituelles. * Ps. 35. 10.

CHAPITRE V.

On trouve la Trinité dans les premiers versets de la Genese.

6. J'ENTREVOIS, comme en énigme, dans ces premieres paroles de la Genese, votre Trinité adorable, ô mon Dieu; puisque je vous y vois, Pere toutpuissant, créant le ciel & la terre *dans le commencement*, c'est-à-dire, par ce *principe* & cette source de tout ce que nous avons de sagesse, en un mot par votre Fils; par cette Sagesse qui est née de vous, & qui vous est égale & coéternelle. Car tout ce que j'ai déja dit si au long (a) de ce *ciel du ciel*, de cette *terre informe & invisible*, de cet *abyme flottant & ténébreux*, c'est-à-dire, de l'instabilité, de l'obscurité & de l'égarement à quoi ces natures spirituelles seroient encore sujettes, si elles étoient demeurées informes, & qu'elles n'eussent point été rapprochées de celui par qui elles étoient déja quelque chose de vivant, & que participant à sa lumiere, elles n'en eussent reçu cette seconde vie, si noble & si heureuse, qui fait qu'elles sont le *ciel du ciel*, c'est-à-dire, le *ciel* de ce *ciel* visible, qui fut placé depuis entre les eaux & les eaux; dans tout cela, dis-je, j'apperçois

Ce que sont les natures spirituelles quand elles ne sont pas unies à Dieu.

(a) Dans les premiers Chapitres du Livre XII.

déja le Pere qui n'est autre que ce Dieu qui a fait toutes ces choses. J'y apperçois aussi le Fils; puisqu'il est ce *commencement* ou ce *principe*, dans lequel ou par lequel il est dit que Dieu les a faites. Mais comme la foi m'apprend que mon Dieu est Trinité, je cherchois encore le Saint Esprit, dans ces premieres paroles de l'Ecriture; & j'y trouve que ce divin Esprit étoit *porté sur les eaux*. Vous voilà donc, Trinité sainte, Pere, Fils & Saint Esprit. Voilà le Dieu que j'adore, & le Créateur de toutes choses.

CHAPITRE VI.

Pourquoi l'Ecriture ne commence à parler du S. Esprit, que lorsqu'elle dit qu'il étoit porté sur les eaux.

7. SOUFFREZ que je m'approche de vous, ô lumiere éternelle, puisque ce n'est que par vous que nous pouvons voir la vérité; & dissipez les ténébres de mon cœur, qui ne me diroit rien que de faux & de vain, sur ce que je desire de sçavoir. Apprenez-moi, je vous en conjure par cette divine charité, qui est la mere des fidéles (a) pourquoi ce n'est qu'après que votre Ecriture a parlé de ce *ciel*, de cette *terre informe & invisible*, & de cet *abyme couvert de ténébres*, qu'elle vient à parler de votre Saint Esprit? N'est-ce point qu'il ne falloit le marquer, qu'en disant qu'il étoit *porté* sur quelque chose; & que par conséquent il falloit avant d'en parler, énoncer la chose sur quoi il étoit *porté*? Car il ne l'étoit ni sur le Pere, ni sur le Fils; & il ne pouvoit pas être *porté* sur rien. Il falloit donc que l'Ecriture marquât d'abord la chose sur quoi elle pourroit dire ensuite qu'il étoit *porté*: parce qu'il y avoit raison de n'en parler, qu'en disant qu'il étoit *porté* sur quelque chose. Mais quelle est donc cette raison?

Pourquoi l'Ecriture ne parle du Saint Esprit, qu'après qu'elle a parlé des natures encore informes que Dieu créa dans le commencement.

(a) Puisque c'est l'infusion de l'esprit de charité qui nous rend fidéles.

CHAPITRE VII.

Ce que signifie cette élévation ou cette suspension du S. Esprit au-dessus des eaux Ce qui nous enfonce dans l'abyme, & ce qui nous en retire.

8. QUE celui qui voudra la comprendre, porte, s'il le peut, son intelligence jusqu'à la hauteur du mystere que S. Paul veut nous faire entendre, lorsque

Rom. 5. 5. qu'il dit, que c'est par le Saint Esprit qui nous a été donné, que la charité est répandue dans nos cœurs; & lorsqu'après avoir parlé des graces extérieures,
I. Cor. 13. 13. dont ce divin Esprit favorisoit les premiers fidéles, il ajoute, qu'il a encore quelque chose de plus excellent à nous découvrir, qui est la voie *suréminente* de la charité; & lorsque fléchissant les genoux devant votre divine Majesté, il lui demande pour nous la grace de bien comprendre la charité *suré-*
Eph. 3. 19. *minente* de Jesus-Christ. Ce que Saint Paul a eu en vue, quand il a parlé de la sorte, est précisément ce qui a fait dire à Moïse, que dès le commence-
Gen. 1. 2. ment cet Esprit *suréminent*, qui n'est autre chose que *charité*, étoit *porté sur les eaux*.

Systéme abregé de ce qui fait la corruption ou la sainteté de l'homme.

Mais comment expliquer, & à qui pourrois-je faire entendre, ce que c'est que le poids de la *cupidité*, qui nous précipite dans l'*abyme*; & ce que c'est que le contrepoids de la *charité*, qui nous releve & nous porte *en haut*, quand elle est répandue dans nos cœurs, par ce même Esprit qui étoit *porté sur les eaux*? comment l'un nous enfonce & nous abyme; & comment l'autre nous releve & nous tire de dessous *les eaux*? Car il n'y a ni haut ni bas dans tout cela; & ce n'est point sous des idées d'espace & de lieu, qu'il faut concevoir cet enfoncement & ce retour.

Nous ne sommes bons ou méchans, que par la qualité de notre amour.

Ce que fait en nous l'amour des choses de la terre.

Ce qu'y fait la charité.

Ce qui nous enfonce ou nous releve, ce sont nos affections, c'est notre amour; & comme la corruption de notre cœur nous tire en bas, par le poids de l'amour des choses de la terre qui ne produisent que des agitations & des soins, la sainteté de votre esprit nous porte en haut, par le contrepoids de l'amour qui nous fait chercher le repos & la tranquillité parfaite où elle se trouve; & qui tenant notre cœur toujours élevé vers vous dans le sein de qui réside cet Esprit qui est *porté sur les eaux*, nous fait arriver, au sortir de cette vie, où nous flottons sur des *eaux*, qui n'ont nulle con-
Ps. 123. 5. sistence à cette paix *suréminente*, qui passe tout ce que nous en pouvons concevoir.



CHAPITRE VIII.

Que la chute de l'homme & celle de l'Ange font assez voir ce que les natures même spirituelles sont par elles-mêmes. Ce qui fait le mieux voir l'excellence de l'une & de l'autre de ces deux natures. Combien S. Augustin desiroit que son amour pour Dieu fût ardent. Où il faut être pour être bien.

9. L'ANGE est tombé, l'homme est tombé; & leur chute a fait voir que les substances même spirituelles ne sont autre chose, par le fonds de leur nature, qu'un *abyme flottant & ténébreux*. C'est ce que les saints Anges mêmes seroient encore, si vous n'aviez dit, *que la lumiere soit faite*; c'est-à-dire, s'ils n'étoient devenus *lumiere*, par la force de cette parole toutepuissante. Car c'est par-là que ces intelligences si nobles, qui vous étant si parfaitement soumises, composent la ville céleste que vous habitez, ont été établies dans le bonheur ineffable de vous être unies comme elles sont; de jouir pour jamais de ce repos inaltérable, qui se trouve dans le sein de votre divin Esprit; cet Esprit d'amour & de charité, que son immutabilité tient élevé au-dessus de tout ce qui est sujet à changer. Non, ce *ciel* même *du ciel*, ne seroit sans cela qu'un abyme ténébreux; & c'est tout ce qu'il pourroit être par lui-même : au lieu qu'il est présentement *lumiere dans le Seigneur*. Eph. 5. 8.

Cependant, la misere même & l'inquiétude des esprits qui se sont éloignés de vous (a), & qui n'étant point revêtus de votre lumiere, paroissent ce qu'ils sont par eux mêmes, c'est-à-dire, ténébres & aveuglement, nous fait voir quelle est la noblesse des natures spirituelles, & à quel point d'excellence vous les avez potées en les créant; puisqu'elles ne sçauroient trouver de repos ni de bonheur en quoi que ce soit de ce qui est moins que vous; ni par conséquent dans elles-mêmes, non plus que dans les autres créatures. Car c'est à vous, Seigneur, à éclairer nos ténébres; c'est vous qui nous donnez cette *robe de lumiere*, dont notre nudité a besoin; & alors nos ténébres deviennent une lumiere aussi brillante que le Soleil dans son midi.

Excellence des natures spirituelles. Quel besoin nous avons de Dieu. Ps. 17. 29. Ps. 138. 12.

Donnez-vous donc à moi, ô mon Dieu; rendez-vous à moi : car je vous aime, & si je ne vous aime

Belle priere.

(a) Les démons & les hommes pécheurs,

pas encore assez, faites que je vous aime davantage. Je ne sçaurois juger combien il manque encore à l'amour que j'ai pour vous; & combien il s'en faut qu'il soit au point où il doit être, afin que courant vers vous de toute ma force, & me jettant entre vos bras, pour ne me séparer jamais de vous, ma vie se perde & disparoisse dans cette lumiere de votre visa-
Ps. 30. 21. ge, où vous tenez caché ceux qui vous aiment. Tout ce que je sçais, c'est que QUELQUE part que je sois hors de vous, dans moi-même ou hors de moi-même, je suis par tout également misérable; & que TOUTE abondance, autre que mon Dieu, n'est pour moi que pauvreté & indigence.

CHAPITRE IX.

Pourquoi il n'est dit que du Saint Esprit, qu'il étoit porté sur les eaux. *Ce que la charité fait en nous. Quel est le poids qui nous remue.*

10. MAis le Pere & le Fils n'étoient-ils pas aussi *portés sur les eaux?* Si on conçoit sous les idées de corps & de lieu ce que l'Ecriture dit ici du Saint Esprit, il n'est point vrai que ni le Pere, ni le Fils, ni le Saint Esprit même, fussent *portés sur les eaux*. Si au contraire on entend par là cette *surémi-nence* de la divinité, que son immutabilité tient élevée au-dessus de tout ce qui est sujet au changement, il est sans doute qu'en ce sens-la, le Pere & le Fils étoient *portés sur les eaux*, aussi bien que le Saint Esprit.

Pourquoi ce qui est vrai du Pere & du Fils, aussi bien que du Saint Esprit, n'est dit que de lui seul.

Pourquoi donc cela n'a-t-il été dit que du Saint Esprit; & pourquoi l'a-t-il été, comme s'il étoit question d'*espace* & de *lieu*, quoique ce soient choses de nature toute différente? C'est qu'il n'y a que le Saint Esprit qui soit appellé votre *don*; que CE DON est proprement le *lieu* de notre repos; & que ce n'est qu'en lui & par lui, que nous en trouvons, & que nous parvenons à jouir de vous: Car la charité nous porte & nous éleve jusques-là. C'est donc votre divin Esprit, ce *don* ineffable de votre bonté qui releve notre bassesse, & qui nous retire des portes de la
Luc 2. 14. mort; & rien ne peut nous établir dans la paix, que
a la bonne volonté (a).

(a) C'est-à-dire, la charité que le Saint Esprit produit en nous. Car, comme dit S. Augustin, au Livre XIV. *De la Cité de Dieu*, Chap. 7. au Livre *de la grace de Jesus-Christ*, Chaque

Chaque corps tend par son propre poids à la place qui lui a été assignée dans l'univers. Car ON appelle *poids*, non seulement ce qui porte en bas, mais ce qui porte chaque chose où elle doit être; & par conséquent ce qui fait que le feu se porte en haut, est un *poids*, aussi bien que ce qui fait qu'une pierre se porte en bas. Chaque chose est donc remuée & poussée par son *poids* qui la porte où les loix de la nature veulent qu'elle soit. Qu'on mette de l'huile au-dessous de l'eau, elle gagnera aussi-tôt le dessus: qu'on mette de l'eau sur l'huile, elle prend le dessous dans le moment. Chaque chose cherche donc sa place, & c'est son *poids* qui l'y porte. Les choses hors de leur place, n'ont point de repos; dès qu'elles y sont, elles en ont. Or, MON POIDS c'est mon amour; & quelque part que je me porte, c'est ce qui m'y porte. Ainsi, dès que nous sommes embrasés du feu de votre don céleste, il nous porte en haut dans le moment. L'ardeur que ce don ineffable produit en nous, est donc le ressort qui nous pousse, & qui nous fait marcher vers vous: c'est elle qui fait que notre cœur monte sans s'arrêter; & que nous chantons le cantique désigné par ces Pseaumes à quoi l'Ecriture donne le nom de *Cantique des degrés*.

Ce que c'est que le poids des choses.

Quel est le poids des natures spirituelles.

Effet de la charité en nous.

Ps. 83, 6.

Ps. 120. &c.

L'effet de votre feu divin, de ce feu qui nous embrase, & qui n'est qu'amour & charité, est donc de nous porter en haut, vers la paix de la Jérusalem céleste. C'est ce qui fait que nous sommes transportés de joie, quand on nous dit: *Vous irez dans la maison du Seigneur*: car c'est où nous porte cette bonne volonté, dont le propre est de réduire tous nos desirs à un seul, qui est de demeurer éternellement dans cette maison céleste.

Ce qui nous fait marcher vers Dieu.

Ps. 121. 1.

Ps. 26. 4.

Chap. 21. nomb. 22. & en beaucoup d'autres endroits, la bonne volonté & la charité ne sont qu'une même chose. Aussi notre volonté ne sçauroit-elle être bonne, qu'à proportion qu'elle est tournée vers Dieu, & vers les choses que Dieu aime: & c'est ce qui nous *établit dans la paix*. Car au lieu que tant que notre volonté se porte aux choses qui flatent la cupidité, les divers accidens à quoi elles sont sujettes, nous troublent & nous agitent nécessairement, & que le mouvement même qui nous y porte, est un trouble & une espece de fiévre; dès que nous sommes parvenus à ne vouloir plus que Dieu & les choses que Dieu aime, rien ne sçauroit nous troubler; & nous jouissons dès cette vie, d'une paix qui nous est un gage de celle de l'autre.

CHAPITRE X.

Bonheur de l'état des saints Anges, effet de cette parole : Que la lumiere soit faite. *Pourquoi l'Ecriture parle comme s'il y avoit eu un tems où les Anges eussent été dans un autre état.*

11. QUEL est le bonheur de ces excellentes créatures*, de n'avoir jamais été que dans cet heureux état ? C'est pourtant toute autre chose, que ce qu'elles auroient pu trouver dans leur propre fonds ; & elles ne se seroient jamais vues à ce comble de bonheur, si votre *don* céleste, qui est *porté sur les eaux*, c'est-à-dire, élevé au-dessus de tout ce qui est sujet à changer, ne les y avoit portées, dès le moment qu'elles furent créées ; c'est-à-dire, si vous n'aviez dit tout aussi-tôt : *Que la lumiere soit faite* ; car c'est par la force de cette parole, que ces bienheureux esprits sont devenus *lumiere*. A notre égard, ce n'est pas sans intervalle de tems, que de *ténébres* nous devenons *lumiere*. Mais à l'égard de ces natures si excellentes, il n'y a point eu de tems où elles ayent été *flottantes & ténébreuses* ; & si l'Ecriture parle comme si elles avoient été d'abord dans un état d'inconstance & de ténébres, ce n'est que pour nous faire voir ce qu'elles seroient par elles-mêmes, si elles n'étoient point éclairées de votre lumiere, & pour nous faire comprendre, qu'elles ne sont *lumiere*, que par leur union avec cette lumiere primitive, qui ne souffre point de défaillance (a).

* Les SS. Anges.

Gen. 1. 3.

Eph. 5. 8.

Que ceux qui sont capables de comprendre le comprennent ; & que ceux qui n'en sont pas capables vous prient de leur ouvrir l'intelligence. Car en vain s'adresseroient-ils à moi, comme si j'étois cette lumiere dont tous les hommes qui viennent au monde sont éclairés.

Jean. 1. 9.

(a) Cet endroit explique tous ceux où Saint Augustin parle des saints Anges, comme s'ils avoient été d'abord quelque chose d'informe & d'imparfait.

CHAPITRE XI.

Combien la Trinité est difficile à comprendre. Qu'il y a quelque chose dans l'homme qui peut lui en donner quelque idée.

12. QUI est-ce qui comprend la Trinité, & qui est-ce qui n'en parle point ? Si toutefois c'est

en parler, que d'en dire ce que nous sommes capables d'en dire. Il y en a bien peu qui s'entendent eux-mêmes quand ils en parlent. Cependant, on dispute & on s'échauffe tous les jours sur ce Mystere, quoiqu'il ne soit possible d'en rien comprendre que dans la paix du cœur.

Je voudrois que les hommes méditassent bien ces trois choses; l'*etre*, le *connoitre*, & le *vouloir*. Je sçais bien que ce que je leur donne a méditer, est quelque chose de fort différent de la Trinité, aussi ne leur donnai-je que pour exercer leur esprit, & pour leur faire sentir combien ils sont loin de ce qu'ils voudroient comprendre.

Ce qui nous met sur les voies de comprendre, en quelque sorte, le Mystere de la Trinité

Je *suis*, je *connois*, & je *veux*. Je *suis* cette même chose qui connoît & qui veux: je *connois* que je suis & que je veux; & je *veux* être & connoître. Tout cela se rencontre dans une seule substance vivante, dans une seule ame, dans une seule essence; & quelque réelle que soit la différence qu'il y a entre ces trois choses, elles sont absolument inséparables, que qui le peut comprendre le comprenne. Il n'y a personne qui ne trouve tout cela en soi, quand il y voudra prendre garde. Que chacun y fasse donc attention, & qu'il me dise s'il l'aura bien compris. Mais qu'il ne s'imagine pas pour cela avoir compris cet Etre immuable, qui est au-dessus de tout ce qui existe; qui *existe* invariablement, qui *connoît* invariablement, & qui *veut* invariablement.

Par où il y a Trinité en Dieu? Mystere incompréhensible. Belle idée de Dieu.

Car de sçavoir s'il n'y a Trinité en Dieu, que parce que ces trois choses s'y rencontrent: ou si toutes les trois sont dans chaque personne; ou si c'est l'un & l'autre, de quelque maniere admirable & incompréhensible, & digne de l'unité féconde de cet Etre souverain, dont la simplicité n'exclut point la multiplicité, & en qui la multiplicité se réduit à une parfaite simplicité, & qui existe, se connoît, & s'aime invariablement lui-même, étant lui-même sa propre fin; & se suffisant parfaitement à lui-même: Qui le comprend? Qui peut le dire? Qui peut être assez téméraire pour en rien déterminer?



CHAPITRE XII.

Que ce que l'Ecriture nous dit de la création du monde, nous montre dans le sens allégorique toute l'économie de la formation de l'Eglise, & de la justification de l'homme.

13. ALLONS encore plus avant, à la faveur des lumieres de la foi; & célébrons de plus en plus les grandeurs & les miséricordes de cette adorable Trinité. C'est en votre nom que nous baptisons, & que nous avons été baptisés, mon Seigneur & mon Dieu, Pere, Fils, & S. Esprit: c'est en ce nom adorable & trois fois saint. Nous trouvons même, quand nous y regardons de près, que tout ce qui se passa à la création du monde, se passe dans votre Eglise. Car n'y avez-vous pas fait, par votre Christ, un *ciel* & une *terre*, c'est-à-dire, les *charnels* & les *spirituels*, qu'elle enferme dans son sein? Et dans le tems que nous n'avions pas encore reçu la *forme* que la doctrine de la vérité nous a imprimée, qu'étions-nous autre chose, qu'une *terre informe & un abyme* couvert des *ténébres* de l'ignorance? C'est la punition dont vous aviez châtié notre iniquité, par un effet de vos justes jugemens, dont la profondeur est une autre sorte d'abyme.

*Commencement de l'explication allégorique de l'histoire de la création du monde.

Rom. 6. 17.

Ps. 38. 12.

Ps. 35. 7.

Mais comme le propre de votre divin esprit est d'être *porté sur l'abyme*, votre miséricorde est venue à notre secours dans notre misére. Vous avez dit à haute voix: *Que la lumiere soit faite*; c'est-à-dire, sortez des ténébres du péché; *faites pénitence, car le Royaume du ciel approche*; faites pénitence: *Que la lumiere soit faite*: & dans le trouble où cette voix nous a mis, nous nous sommes souvenus de vous *sur les bords du Jourdain*, c'est-à-dire dans cette vallée de larmes; & nous avons levé nos yeux vers cette *montagne abaissée*, dont le Prophéte parle au même endroit, c'est-à-dire, vers votre Fils unique, qui vous étant égal, s'est abaissé jusqu'à nous, & pour l'amour de nous. Nous avons eu horreur de nos ténébres: nous nous sommes tournés vers vous; & c'est par-là que de *ténébres* que nous étions, nous sommes devenus *lumieres dans le Seigneur*.

Gen. 1. 3.

Matth. 3. 2.

Ps. 41. 7.

Ephes. 5. 8.

CHAPITRE XIII.

*Que le renouvellement qui se fait en nous par la grace, n'est jamais parfait en cette vie, même dans les plus Saints. Ce que l'Ecriture nous veut faire entendre, quand elle dit, qu'*un abyme en appelle un autre.

14. MAIS jusqu'à présent, nous ne sommes *lumiere* que par la foi, & non pas la claire vision: car nous ne sommes encore sauvés qu'en espérance; & ce ne seroit plus espérance, si nous étions en possession de ce que nous espérons. Aussi ceux-mêmes qui instruisent les autres, ne sont encore, pour user des termes de votre Prophéte, que des *abymes* qui appellent d'autres *abymes*. Mais ce n'est pas par le bruit de leurs propres eaux; c'est *par le bruit de vos eaux célestes*. Rom. 8. 24. Ps. 41. 8.

C'est ce qui se pouvoit dire de celui-la même qui reproche aux *charnels* leur grossiéreté & leur cupidité; & qui déclare que c'est ce qui empêche qu'il ne puisse leur parler, comme il feroit aux *spirituels*: Car n'avoue-t-il pas lui-même, qu'il n'étoit pas encore parvenu où il tendoit; qu'à la vérité il ne tournoit plus la tête vers ce qu'il avoit laissé derriere lui: mais qu'il en étoit encore à s'avancer vers ce qu'il avoit devant lui; qu'il gémissoit sous le poids de sa misére; que son ame soupiroit après les eaux du Dieu vivant, avec une ardeur semblable à celle d'un cerf épuisé & consumé de sécheresse; ce qui lui faisoit dire sans cesse: *Quand serai-je en état de me désaltérer dans cette source de vie?* parce qu'il brûloit d'impatience de passer de la *maison de terre* qu'il habitoit, à cette *maison éternelle*, qui lui étoit réservée dans le ciel. I. Cor. 3. 1. Phil. 3. 13. Ps. 41. 3. Ibid. 2. II. Cor. 5. 2.

Ainsi il étoit lui-même un *abyme*, qui appelloit d'autres *abymes*, encore plus *abymes*, que lui. *Ne vous conformez pas au siécle présent*, leur disoit-il, *transformez-vous au contraire, en prenant un nouvel esprit*. Et ailleurs: *Ne soyez pas sans intelligence, comme des enfans qui n'ont point encore de raison; ne ressemblez aux enfans que par être sans malice: mais à l'égard de l'intelligence, soyez des hommes parfaits.* Et ailleurs encore: O *insensés que vous êtes! qui vous a fascinés jusqu'au point, de vous tirer de l'obéissance que vous devez à la vérité?* Mais cette voix Rom. 12. 2. I. Cor. 14. 20. Galat. 3. 1.

Ps. 14. 8 qu'il faisoit retentir de toutes parts, n'étoit pas la sienne : c'étoit la vôtre, ô mon Dieu. Ce n'étoit pas le bruit de ses propres eaux, c'étoit celui des vôtres ; puisque vous aviez déja envoyé du haut du ciel vo-
Act. 2. 2. tre divin Esprit, qui avoit ouvert les digues des fleuves célestes de ses dons ; afin que la fécondité
Ps. 45. 5. de ces divines *eaux* fît refleurir la Ville sainte, votre chaste Epouse.

C'est vers elle que soupiroit ce saint Apôtre, ce
Jean. 3. 29. fidéle *ami de l'Epoux*, qui avoit déja reçu les *prémices de l'esprit*; mais qui en étoit encore à *gémir* dans l'at-
Rom. 8. 23. 22, 23. tente du parfait accomplissement de cette *adoption sainte*, dont le dernier effet sera d'affranchir nos corps, aussi bien que nos ames, de la servitude de la corruption. Il soupiroit après cette céleste Epouse, parce qu'il étoit un de ses membres, & qu'il étoit jaloux de ses intérêts. Car comme il aimoit l'Epoux, il ne cherchoit que les intérêts de l'Epouse, & non pas ses propres intérêts.

Ce n'étoit donc pas par le bruit de ses propres
Ps. 41. 2. *eaux*, comme j'ai déja dit, mais par celui des vôtres, qu'il appelloit ces autres *abymes*; c'est-à-dire, ceux que cet amour qu'il avoit pour les intérêts de l'Epouse lui faisoit craindre que quelqu'un ne séduisît, comme le serpent séduisit Eve ; & que par-là ils
II. Cor. 11. 3. ne perdissent cette chasteté spirituelle, qui ne subsiste en nous qu'à proportion que nous sommes unis à notre divin Epoux, c'est-à-dire à votre Fils unique. O quel sera l'éclat de cette vision ineffable, qui nous le
I. Jean. 3. 2. faisant voir *tel qu'il est*, tarira pour jamais ces larmes que nous versons présentement nuit & jour ; & dont nous ferons notre pain, tant que durera cet
Ps. 41. 4. exil, où toutes choses nous disent sans cesse : *Où est donc votre Dieu, & quand le posséderez-vous ?*

CHAPITRE XIV.

Combien l'appesantissement du péché se fait sentir aux plus grands Saints même. Ce qui fait leur espérance dans cet état. Ce que signifie cette séparation de la lumiere & des ténébres, que Dieu fit au commencement du monde.

15. C'EST ce que je me demande souvent à moi-
Ps. 41. 3. même ; & je m'écrie à toute heure, Où êtes-vous, ô mon Dieu, & quand serai-je assez heureux pour vous posséder ? Ce n'est pas que dès-à-présent

vous ne me faisiez la grace de respirer quelquefois en vous ; & c'est ce que j'éprouve, lorsque mon ame élevée au-dessus d'elle-même, vous exprime son amour & sa joie, par des Cantiques de louanges. Mais bientôt après, elle se trouve triste comme auparavant ; parce qu'elle retombe dans ses miséres ordinaires, & qu'elle redevient *abyme* : ou pour mieux dire, elle trouve qu'elle n'est autre chose dans cette vie (a). *Dans cette vie les plus grands Saints mêmes ne jouissent de Dieu que par reprises.*

La foi dont les lumieres sont comme un flambeau que vous faites marcher devant moi dans les ténébres où je suis, vient à mon secours, & me dit : Pourquoi vous attrister & vous troubler de la sorte ? ayez confiance en Dieu ; n'avez-vous pas sa parole qui vous sert de guide, & qui vous montre votre chemin ? Ayez donc confiance en lui ; & persévérez jusqu'à ce que cette *nuit*, dont tous les impies sont les *enfans*, soit dissipée ; & que la colere du Seigneur soit appaisée. Car nous avons été nous-mêmes *enfans de colere* ; & c'est tout ce qu'on pouvoit dire de nous, dans le tems que nous n'étions encore que *ténébres*. Nous portons même encore des restes de ces ténébres, dans ce corps déja mort par le péché ; & il nous en restera toujours quelque chose, jusqu'à ce que les ombres se dissipent, & que le jour de l'éternité se leve. Ps. 41. 6. Ps. 118. 105. I. Thess. 5. 5. Ephes. 5. 8. Rom. 8. 10. Cant. 2. 17.

Je me confesse donc en vous, ô mon Dieu ; & j'espere qu'à l'ouverture de ce grand jour * : je paroîtrai devant vous ; que je contemplerai vos grandeurs, & que je les chanterai sans jamais cesser. Oui, à l'ouverture de ce grand jour, je me trouverai en votre présence ; je verrai le visage de mon Dieu & de mon Sauveur, qui rendra la vie à nos corps mortels, par la vertu de ce divin Esprit qui habite en nous ; & qui, par un effet de sa miséricorde, est *porté sur l'abyme*, c'est-à-dire, sur ce qu'il y a en nous de *flottant* & de *ténébreux* : de cet Esprit dont nous avons reçu dès ici-bas les *prémices*, par lesquelles, quoique nous ne soyons encore sauvés qu'en espérance, nous sommes dès-à-présent *lumiere*, c'est-à-dire, *enfans de la lumiere & du jour*, & non pas *enfans de la nuit & des ténébres*, comme nous étions autrefois. *Ce qui fait la joie & le bonheur des Saints.* * Ps. 5. 4. & 5. Rom. 8. 11. Rom. 8. 24. I. Thess. 5. 5.

Nous avons cette confiance, ô mon Dieu ; quoique dans l'état d'incertitude & d'obscurité, qui nous cache à nous-mêmes le fond de nos cœurs, vous soyez le

(a) C'est-à-dire, qu'elle est encore flottante, & sujette à l'instabilité, représentée par l'agitation des eaux de l'abyme.

Ps. 138. 21. seul, qui par cette connoissance intime que vous avez de toutes choses, & qui fait qu'il n'y a rien de caché pour vous, dans les replis les plus secrets de nos cœurs, sçachiez distinguer ceux qui ne sont encore que *ténébres*, de ceux qui sont déja *lumiere*; & faire ainsi entre les hommes, ce que vous fîtes au commencement du monde, lorsque vous *séparâtes la lumiere des ténébres*, & que vous donnâtes à l'un le nom de *jour*, & à l'autre celui de *nuit*. Car qui est-ce qui nous discerne les uns des autres *, sinon vous? & qu'avons-nous que ce qu'il vous a plu de nous donner, pour nous faire des vases d'honneur; quoique nous soyons tirés de la même masse d'où sortent ceux dont vous faites des vases d'ignominie?

Sens allégorique de ce que dit la Genese, que Dieu fit la séparation des ténébres & de la lumiere.

* I. Cor. 4. 7. Rom. 9. 21.

CHAPITRE XV.

Ce que signifie, dans le sens allégorique, la création du firmament. Caractere des saintes Ecritures. Ce que signifient ces eaux qui furent placées au-dessus du firmament, & celles qui furent laissées au-dessous. Ce qui fait le bonheur des saints Anges.

16. COMME c'est vous, ô mon Dieu, qui avez séparé la lumiere des ténébres; c'est vous aussi, qui avez mis un *firmament* au-dessus de nous, c'est-à-dire, qui nous avez donné cette autorité des saintes Ecritures, qui nous établit & nous *affermit* dans la vérité. Car ne sommes-nous pas bien fondés à donner ce sens-là à ce que l'Ecriture nous apprend de la création de ce *firmament* *, à quoi vous donnâtes le nom de *ciel*; puisque la même Ecriture nous dit dans un autre endroit, que le ciel sera *plié comme un Livre* **? Elle dit encore ailleurs, qu'il est *étendu* au-dessus de nous *comme une peau*; & n'est-ce point parce que c'est par des hommes mortels comme nous, que vous nous avez dispensé ces saintes Ecritures, & parce que leur autorité s'est augmentée par la mort même de ceux qui en ont été les ministres? Car les *peaux* sont le symbole de la mortalité; puisque vous sçavez, ô mon Dieu, que lorsque les hommes furent devenus mortels par le péché, vous leur fîtes des tuniques de peaux, pour en couvrir leur nudité.

Ce que représente ce firmament qu'il est dit que Dieu créa le second jour.

* Gen. 1. 6.

** Isaï. 34. 4.

Gen. 3. 21.

Vous avez donc *étendu comme une peau* ce *ciel* des Ecritures, & vous l'avez étendu *au-dessus de nous*; c'est-à-dire, que vous nous avez donné pour loi l'au-

torité de ces divins Livres, qui sont si bien d'accord entr'eux. Et non seulement vous nous les avez dispensés par des hommes mortels, mais la mort même de ces grands hommes en a encore *affermi* & *étendu* l'autorité, sur tout ce qui est au-dessous de ce *ciel*; c'est-à-dire, sur tous les hommes qui sont venus depuis. Car pendant que ces saints personnages vivoient, ce qu'ils ont écrit n'étoit pas a beaucoup près si étendu ni si respecté. C'étoit un *ciel* encore *plié comme un Livre* (a), & non pas *étendu comme une peau*, & il ne l'a été de cette sorte, que depuis que vous avez répandu de toutes parts la haute réputation que ces interprétes de votre vérité, se sont acquise par leur mort (b).

17. Faites-nous la grace, ô mon Dieu, de *voir* à découvert ce *ciel*, qui est *l'ouvrage de vos mains*: dissipez de devant nos yeux les nuages qui nous le cachent. C'est dans ces divins Livres que se trouvent ces oracles par où vous communiquez la sagesse aux humbles. *Portez votre gloire à son plus haut point, par la bouche* de ceux qui nous parlent dans ces Livres; & qu'on peut appeller *des enfans*, par la simplicité de leur langage. Car je ne connois point de Livres, qui soient capables, comme ceux-la de détruire l'orgueil, & d'abattre *vos ennemis*; c'est-à-dire, ceux qui voudroient s'excuser dans leurs péchés (c); & qui par-là ne font qu'éloigner leur réconciliation avec vous. Non, mon Dieu, je ne connois point de Livres comparables à ceux-la. Ce sont eux qui m'ont fait plier le cou sous votre joug; qui m'ont porté à vous confesser mes miséres; & qui m'ont appris à vous servir d'un culte tout gratuit. Faites donc que je les entende, Pere de miséricorde, & RECOMPENSEZ par cette grace la soumission que je leur rens. Car vous n'en avez si solidement établi l'autorité, qu'en faveur de ceux qui s'y soumettroient.

Ps. 8. 4.
Ps. 18. 8.
Ps. 8. 3.
Caractere de l'Ecriture sainte.
Amour de S. Augustin pour les saintes Ecritures.
L'intelligence est la récompense de la soumission.

18. L'Ecriture nous apprend qu'il y a *des eaux* au-dessus de ce *firmament*; & ces *eaux* ne sont autre

Ce que sig-

(a) Les Livres des Anciens n'étoient que des grands rouleaux de parchemin.

(b) Rien n'ayant porté si haut la gloire des Apôtres, que le courage vraiment héroïque, avec lequel ils ont donné leur sang, pour les vérités qu'ils avoient prêchées.

(c) Les Manichéens, qui prétendoient que les péchés des hommes se doivent imputer à une certaine nature de mal mêlée à la leur.

Unissent les eaux placées au-dessus du firmament. chose, à ce qu'il me paroît, que ces substances immortelles, qui ne tiennent rien de la corruption des habitans de la terre. Que ces *eaux*, qui sont au-dessus du firmament, c'est-à-dire, ce saint peuple des Anges, qui est au-dessus de ce *ciel*, que vous avez étendu au-dessus de nous, louent donc la sainteté de votre Nom. Car ces bienheureux Esprits n'ont pas besoin, comme nous, de lever les yeux vers ce ciel; c'est-à-dire, de s'instruire par la lecture de votre divine parole, puisqu'ils voient à découvert la lumiere de votre visage; & que ce Livre ineffable, qui n'est point composé de paroles & de syllabes qui passent & qui se succédent les unes aux autres, étant sans cesse ouvert devant eux, ils lisent sans cesse ce que votre volonté éternelle demande d'eux. Ils le lisent, ils l'embrassent, ils l'aiment. Ils lisent sans cesse; & ce qu'ils lisent ne passe point. Car ce qu'ils lisent, qu'ils embrassent, & qu'ils aiment, n'est autre chose que la solidité immuable de vos conseils éternels.

L'Ecriture n'est point pour ces bienheureux habitans du Ciel, qui contemplent la vérité éternelle.

Leur Livre ne se plie ni ne se ferme jamais; parce que vous êtes vous-même ce Livre, qui sera ouvert devant eux durant toute l'éternité. Aussi est-il dit, que vous avez placé ces *eaux au-dessus du firmament*; c'est-à-dire, au-dessus de vos Ecritures, dont vous n'avez établi l'autorité, que pour le peuple qui est au-dessous de celui-là; c'est-à-dire, pour l'infirmité des hommes, au-dessus desquels vous l'avez mis, afin que levant les yeux vers ce *firmament*, ils y vissent briller votre miséricorde, qui a bien voulu se servir de paroles passageres & sujettes au tems, pour nous faire connoître celui qui a fait les tems.

Miséricorde de Dieu marquée par le soin qu'il a eu de se faire connoître à nous par ses Ecritures.

C'est ce qui a fait dire à votre saint Prophéte que *votre miséricorde est dans* LE CIEL; & que *votre vérité est portée sur les nuées*. Les *nuées* passent, c'est-à-dire, les Prédicateurs de votre parole passent de cette vie à une meilleure: mais le *ciel* de vos Ecritures demeurera étendu sur tous les peuples de la terre, jusqu'à la fin des siécles. Il est pourtant dit, que *le ciel & la terre passeront*, au lieu que *votre parole ne passe point*, c'est-à-dire, que ce *ciel* même des Ecritures, qui est présentement *étendu comme une peau*, passera; que cette *peau* sera pliée: que l'*herbe fleurie*, sur laquelle elle est *étendue* (a), séchera & flétrira, & que tout son éclat disparoîtra; mais que votre *Verbe* demeure éternellement.

Ps. 35. 6. *Matth. 24. 35.* *Jac. 1. 11.*

(a) Voyez le Chapitre 11. du Livre VII.

Nous ne le voyons présentement que sous les énigmes & les diverses figures que ces *nuées* nous présentent, & au travers du *verre obscur* de ce *ciel*; & non pas tel qu'il est dans sa nature. Car quoique nous soyons aimés de votre Fils unique, il ne nous a point encore fait voir à découvert ce que nous serons dans l'autre vie. Aussi est-il cet Epoux des Cantiques, qui ne se fait voir qu'*au travers d'un treillis*; c'est-à-dire, sous les voiles de sa chair mortelle. Cependant, il ne laisse pas de nous attirer par ses caresses, & de nous embraser de son amour; & c'est ce qui fait que nous *courons vers lui*, *à l'odeur de ses parfums*. Mais *quand il viendra à paroître* dans l'éclat de sa gloire, ce sera alors que *nous serons semblables à lui; parce que nous le verrons tel qu'il est*. Oui, *tel qu'il est*, ô mon Dieu: c'est-là ce qui nous est destiné; mais nous n'en sommes pas encore en possession.

I. Cor. 13. 12.
Cant. 2. 9.
Cant. 1. 3.
I. Jean. 3. 2.

CHAPITRE XVI.

Connoissance de Dieu, autant au-dessous de celles des hommes, que son essence est au-dessus de la leur.

19. COMME IL N'Y A que vous, dont l'existence soit une véritable & parfaite existence, & dont la connoissance & la volonté soient immuables, aussi bien que l'essence, il n'y a que vous aussi qui connoissez parfaitement tout ce que vous êtes. Votre *essence* connoît, & veut immuablement; votre *connoissance* existe, & veut immuablement: & votre *volonté* existe, & connoît immuablement. Cela n'appartient qu'à vous seul; & cet ordre qui régle toutes choses, & dont votre sagesse & votre justice sont le principe, ne permet pas que ce qui est sujet au changement, & qui ne voit qu'autant qu'il est éclairé, connoisse la lumiere immuable qui l'éclaire, comme elle se connoît elle-même.

Prérogative de la nature de Dieu.

C'est le besoin que j'ai d'en être éclairé, qui fait que mon ame se présente sans cesse à vous, comme une terre qui manque d'eau. Car elle ne peut non plus s'arroser & s'engraisser elle-même, que s'éclairer. Aussi voyons-nous, que dans le même endroit où l'Ecriture dit, que *ce sera dans votre lumiere que nous verrons la lumiere*, elle dit aussi, que *vous êtes la fontaine de vie*.

Nécessité de la priere.
Ps. 142. 6.
Ps. 35. 10.

CHAPITRE XVII.

Ce que signifie, dans le sens allégorique, la séparation de la masse des eaux, & de celle de la terre; & ces herbes & ces fruits, que la terre tirée de dessous les eaux, commença de produire.

Ce que signifie l'assemblage des eaux.

En quoi tous les hommes conviennent.

28. QUI est-ce qui a réuni, comme dans un même corps, toute la multitude de ceux qui sont dans *l'amertume* du péché & de l'infidélité? Car on peut dire, qu'ils ne sont tous qu'un même corps & une même société; puisqu'ils conviennent tous en ce point, qu'ils veulent être heureux, & qu'ils y travaillent de toutes leurs forces. Il est vrai qu'ils ne cherchent qu'une félicité toute terrestre, & qui ne sçauroit être que de peu de durée: mais enfin, ce desir d'être heureux est ce qui leur fait faire tout ce qu'ils font, quelque diversité qu'il y ait dans les soins & les affections qui les partagent, & qui sont comme les flots dont cette *mer* est agitée. Qui est-ce donc qui les a tous réunis en ce point, sinon vous, ô mon Dieu; comme c'est vous qui avez *séparé* de cette société d'impies, celles des Justes & des Saints.

Principe de toutes les actions des hommes.

Gen. 1. 9.

C'est ce que l'Ecriture nous veut faire entendre, lorsqu'elle dit que *vous commandâtes que les eaux fussent ramassées, pour ne faire qu'une seule masse; & que la terre qu'elles couvroient commença à paroître dans sa sécheresse naturelle.* Et c'est ce qu'elle nous apprend encore, lorsqu'elle dit dans un autre endroit, que *la mer nous appartient, que c'est vous qui l'avez faite; & que la terre est l'ouvrage de vos mains.*

Ps. 94. 5.

Dieu a fait les méchans, mais non pas leur méchanceté.

Mais cette *mer que vous avez faite*, n'est que la multitude des hommes, figurée par l'amas des eaux de la mer; & non pas la dépravation de leur volonté, dont *l'amertume* & l'agitation de la mer sont la figure. Vous ne faites que tenir en bride les fougues de cette *mer*, c'est-à-dire, l'impétuosité des passions des hommes; & vous leur donnez des bornes, que vous ne souffrez pas qu'elles passent, & qui font que ces flots impétueux reviennent se briser sur eux-mêmes. Vous n'avez donc de part à ce qui se passe dans cette *mer*, qu'en ce que vous la tenez soumise à l'empire souverain que vous exercez sur toutes choses; & que vous sçavez faire entrer dans votre ordre & ser-

vir à vos desseins, ce qui résulte de toutes ses agitations (a).

21. Mais il y a une *terre*, qui fait un corps à part de cette *mer*; & qui paroît à vos yeux, élevée au-dessus de ses flots, comme la terre matérielle est élevée au-dessus de la mer qui l'environne. Et cette *terre* n'est autre chose que ces ames pures, qui se proposant une fin toute différente de celle que les enfans du siécle se proposent, composent aussi une société toute différente. Dans la sécheresse où cette *terre* se trouve, elle soupire sans cesse après votre céléste rosée, cette rosée douce & invisible que vous répandez sur elle, afin qu'elle *porte ses fruits*. Et ces *fruits* sont les œuvres de miséricorde, que notre ame ne manque pas de produire, dès que son Seigneur & son Dieu a parlé.

a Ce que signifie cette terre qui commença de paroître après que les eaux furent ramassées.

Ps. 84. 13.

Vertu de la grace.

Sens allégorique de ces paroles: Que la terre produise des herbes verdoyantes, chacune selon son espece.

Elle les produit *selon son espéce*; c'est-à-dire, envers son prochain, à qui elle témoigne son amour, en le secourant dans les nécessités de la vie présente; & ces *fruits portent leurs semences*; c'est-à-dire, que ces œuvres de miséricorde sont accompagnées du sentiment de notre propre infirmité; qui de lui-même porte à secourir les misérables, comme nous voudrions être secourus, si nous étions en pareil état. Enfin, cette *terre* ne produit pas seulement des *herbes*; c'est-à-dire, de ces secours qui coutent peu, & qui se rendent dans les nécessités ordinaires: mais encore des *arbres fruitiers*; c'est-à-dire, de ces secours puissans, par lesquels on sçait tirer l'opprimé de la main du puissant qui l'opprime; & lui donner une juste & vigoureuse protection, qui le mette à couvert de la violence.

D'où naît le sentiment qui nous porte à secourir les misérables.

Ps. 81. 4.

(a) Voyez le commencement du Chap. 20. du Livre I.

CHAPITRE XVIII.

Ce que signifie dans le sens allégorique, la séparation du jour & de la nuit, & l'établissement des deux Astres, dont l'un devoit présider au jour, & les autres à la nuit. Différence du don de sagesse & de celui de science.

22. VOILA quels sont les *fruits* que cette *terre* produit. Donnez-nous donc, Seigneur, cette joie & cette dilatation de cœur qui nous les fait produire; & que la *justice nous regarde du haut du ciel*, afin *que la vérité naisse de la terre*; c'est-à-dire,

Belle priere.

Ps. 84. 12.

afin que vos fidéles séparés du reste des hommes, comme *la terre* a été séparée des eaux expriment par

Gen.1 14. leurs œuvres, ce que les loix de la *Vérité* deman-

Isai.58.7. dent d'eux; & qu'ils deviennent des *astres* dans le

a *firmament* (a). Que nous partagions donc notre pain avec ceux qui n'en ont point, & nos habits avec ceux qui n'ont pas de quoi se couvrir; que nous ouvrions nos maisons à ceux qui manquent de retraite; & qu'enfin nous secourions nos semblables dans tous leurs besoins.

Lorsque de tels *fruits* seront sortis de cette *terre*, vous les regarderez, Seigneur, comme vous regardiez vos créatures, à mesure que vous les produisiez; & ils vous paroîtront même *quelque chose de fort bon*. Qu'on voye donc briller de toutes parts l'éclat de ces

Ps. 1.3. bonnes œuvres, qui seront comme des *fruits* venus *dans leur saison*; & que de l'action, qui n'est que ce qu'il y a de moins noble dans la sainteté à quoi nous sommes appellés, nous passions jusqu'aux délices de la contemplation, par la vertu vivifiante de votre

Phil. 1.15. Parole éternelle; en sorte que nous paroissions dans le monde comme des *astres*, attachés au *firmament* de vos saintes Ecritures.

Explication allégorique de ces paroles, le Seigneur fit la séparation des ténébres & de la lumiere.

C'est dans les splendeurs de ce *firmament*, que vous vous communiquez à nous; & que vous nous apprenez à faire la différence *du jour & de la nuit*; c'est-à-dire, des choses de pure intelligence, & de celles qui touchent les sens; ou des ames attachées aux unes ou aux autres de ces deux sortes de choses. Ainsi, vous n'êtes plus le seul, ô mon Dieu, qui distinguez la *lumiere* d'avec les *ténébres*, comme vous faisiez au commencement du monde, dans l'intérieur de vos connoissances. Ceux que vous avez remplis de votre esprit, & que vous avez attachés à ce *firmament* de vos saintes Ecritures, comme des *astres* qui éclairent toute la terre, les distinguent aussi à leur tour, depuis la manifestation de votre

b grace (b).

Aussi voyons-nous que ces *astres* marquent présentement, non seulement la différence du *jour & de la nuit*, mais encore celle des *saisons*; puisqu'ils sont

(a) Saint Augustin s'explique lui-même sur cela, quelques lignes plus bas.

(a) C'est-à-dire, depuis l'établissement de la nouvelle Alliance, par laquelle tous les Mysteres cachés sous les ombres de l'ancienne ont été dévoilés.

voir, que *l'ancienne alliance a fait place à la nouvelle*, que *notre salut est plus proche que lorsque nous avons commencé à croire*; que *la nuit est passée* & que *le jour s'avance*; que *la moisson se prépare, & que vos bénédictions la rendent abondante*; qu'après avoir autrefois jetté la *semence*, par les ouvriers que vous avez envoyés d'abord, vous en envoyez d'autres présentement, pour faire la *récolte*; & que vous en enverrez encore d'autres dans la suite, pour recueillir ce que l'on seme aujourd'hui, & qui ne sera moissonné qu'à la fin des siécles.

II. Cor. 5. 17. Rom. 13. 11. Ps. 64. 12. Matth. 9. 38.

C'est par-là que vous accomplissez les vœux des justes, & que vous *comblez leurs années de bénédiction*. Mais quelque heureuses que soient ces *années*, elles passent; au lieu que vous demeurez toujours le même. *Vos années ne passent point*; & dans l'immutabilité de ces *années éternelles*, vous préparez les *greniers* où seront serrés, à la fin des siécles, ces *fruits* si précieux, que votre grace nous fait produire, dans le cours de nos années passageres. Car C'EST par un decret arrêté dans vos conseils éternels, que vous nous dispensez sur la terre vos biens célestes, dont chacun nous vient dans son tems.

Ps. 64. 12. Ps. 101. 28. Ps. 76. 6. II. Paral. 31. 11.

23. Aux uns vous donnez par votre divin Esprit le don de *sagesse*; qui est comme le plus grand de ces deux *astres*, dont l'un préside au *jour* & l'autre à la *nuit*, & ceux-là commencent dès à présent, d'entrer dans le grand jour; c'est-à-dire, de goûter les délices qui se trouvent dans la contemplation de la pure lumiere de la Vérité. A d'autres vous donnez, par le même Esprit le don de *science*, figurée par celui de ces deux *astres* qui préside *à la nuit*. Enfin vous donnez par le même Esprit aux uns le don de *la foi*, à d'autres le don de *la guérison des maladies*, à d'autres le don des miracles, à d'autres le don de *Prophéties*, à d'autres le don du *discernement des esprits*, à d'autres le don des *langues*; & ces derniers dons sont comme des *étoiles*, qui président aussi à *la nuit*. Tous ces dons dérivent *du même Esprit*, qui les distribue à chacun *comme il lui plaît*; & qui fait briller tous ces *astres* pour le bien des Fidéles.

I. Cor. 12. 8. *Ce que signifient les deux grands Astres que Dieu fit pour présider, l'un au jour, & l'autre à la nuit.* I. Cor. 12. 9. & 10. *Ce que signifie la multitude des étoiles.*

Ce don de *science* comprend la connoissance des divers *Sacremens*, qui ont changé selon les tems, comme *la Lune* (a). Mais ce don-là, & tous ceux a

Don de science.

(a) Ceux de la nouvelle Alliance étant tout différens de ceux de l'ancienne.

Don de sagesse. que j'ai marqués ensuite, & que les *étoiles* nous représentent, sont autant au-dessous de cette contemplation lumineuse de la *sagesse*, dont jouissent ceux qui commencent d'entrer dans le grand jour; que les astres qui président à *la nuit*, sont au-dessous de celui qui préside *au jour*. Cependant, ces dons sont nécéssaires à ceux à qui ce serviteur si sage & si fidéle, qui sçavoit parler le *langage de la sagesse avec les parfaits*, n'a pu parler que *comme à des enfans*, parce qu'ils tenoient encore des foiblesses de la chair; & non pas comme à *des hommes faits*, & éclairés des plus vives lumieres de votre esprit. Car en attendant que ces charnels même, ces *enfans*, encore au berceau de la vie de la grace, & qu'on ne sçauroit encore nourrir que de *lait*, deviennent capables en croissant d'une viande *solide*; & que leurs yeux soient assez forts pour soutenir *la lumiere du Soleil*; il leur en faut quelqu'autre pour se conduire, dans les obscurités de la *nuit* où ils sont? mais il faut que dans cet état ils se contentent de celle de la *Lune & des Etoiles*.

I. Cor. 2. 6. I. Cor. 3. 1. I. Cor. 2. 14. I. Cor. 3. 2.

Don de sagesse ou d'intelligence, réservé aux parfaits.

Voilà ce que vous traitez avec nous, Sagesse éternelle de mon Dieu; & que vous nous faites appercevoir dans votre *firmament*, c'est-à-dire, dans vos saintes Ecritures (a); les lumieres admirables de la contemplation, à laquelle vous nous élevez, nous faisant voir les choses à découvert, au travers de tous les voiles des figures; quoique nous soyons encore sujets aux révolutions des tems, des années & des jours.

(a) C'est-à-dire, des dons inférieurs à celui de cette *Sagesse* lumineuse, qui fait entrer dans les splendeurs de la contemplation.

CHAPITRE XIX.

Par où il faut commencer, pour être capable des lumieres de la Sagesse & de la Science. Ce qui empêcha ce riche, qui vint consulter Jesus-Christ, sur ce qu'il avoit à faire, de profiter des avis du Sauveur. Ce que la création des Astres nous présente sous le sens allégorique, accompli le jour de la Pentecôte.

Condition nécessaire pour arriver à l'intelligence.

24. MAIS pour arriver à ce point-là, dit le Seigneur, il faut *avoir été nettoyés*: * il faut avoir le cœur pur; il faut en avoir chassé l'iniquité; il faut avoir écarté ces *eaux améres* qui couvroient *la terre*; il faut être défait de tout ce qui blesse mes yeux.

* Isai. 1. 16.

yeux. Apprenez donc à faire le bien ; rendez justice à l'orphelin & à la veuve ; & garantissez-les d'oppression : car voilà ce que c'est que ces *herbes* & ces *fruits*, que doit produire toute *terre élevée au-dessus des eaux*. Après cela venez à moi : je vous déveloperai les secrets de mes Ecritures ; & je vous placerai dans ce *firmament*, comme des *Astres* pour éclairer la *terre*. Ps. 10. 18. IV. Ibid. 1. 20. Gen. 1. 11. *Ce que signifient les productions de la terre tirée de dessous les eaux.*

Ce riche de l'Evangile demandoit à celui qu'il appelloit son *bon maître*, ce qu'il avoit à faire, pour arriver à la vie éternelle. Ce *bon maître*, qu'il ne prenoit que pour un homme, mais qui étoit Dieu, & *bon* par conséquent, lui dit que s'il vouloit arriver à la vie, il falloit qu'il gardât les commandemens ; qu'il rejettât toute *l'amertume* de la malice & du péché ; c'est-à-dire, qu'il s'abstînt de meurtre, d'adultére, de larcin, de faux témoignage ; & que la *terre* de son cœur, ainsi dégagée du milieu des *eaux améres* de l'iniquité, commençât de marquer sa fécondité par de bons *fruits* ; comme ceux de l'honneur que chacun est obligé de rendre à son pere & à sa mere, & de l'amour qu'on doit au prochain. Matth. 19. 16.

J'ai fait tout cela, répondit-il : mais si cette *terre* est fertile, d'où vient qu'elle est couverte de tant d'*épines* ? C'est l'avarice qui les produit ; & c'est ce qu'il faut déraciner. Allez donc, vendez tout votre bien, & distribuez-en le prix aux pauvres ; ce sera comme une semence que vous jetterez en terre, dont vous recueillerez une moisson abondante ; & vous aurez un thrésor dans le ciel. Voilà ce que vous aurez à faire, si vous voulez suivre le Seigneur, *si vous voulez être parfaits*, & du nombre de ceux avec qui celui qui sçait distribuer au *jour* & à la *nuit* (a), ce qui convient à l'un & à l'autre, traite des Mysteres de sa sagesse. Par-là, vous participerez vous-même à ses divines connoissances ; & vous aurez place entre les *astres* de son *firmament* & de son *ciel*. Mais c'est ce qui ne se peut faire, si votre *cœur* n'est dans le *ciel* ; & il n'y sera point, à moins que votre *thrésor* n'y soit, comme vous l'avez appris de celui-là même que vous appellez votre *bon maître*. Voilà ce qui fut dit à ce jeune homme : mais ce langage ne fit que contrister son cœur, qui n'étoit qu'une *terre* stérile ; & les *épines*, dont cette *terre* étoit couverte, étoufferent cette divine *semence*. Matth. 19. 20. Matth. 13. 7. Matth. 19. 21. Ibid. a Matth. 6. 21. Matth 13. 7.

(a) C'est-à-dire, aux parfaits & aux imparfaits, comme l'on va voir.

1. Pierre, 2. 9. 1. Cor. 1. 27. Matth. 19. 27. Rom. 10. 15. Isai 52. 7. Ps. 18. 2.

25. Pour vous, peuple choisi, saintes ames, qui êtes dans le monde comme ce qu'il y a de plus bas & de plus foible; mais qui avez tout quitté pour suivre le Seigneur, marchez sur ses pas, & confondez tout ce que le monde a de plus puissant & de plus élevé. Marchez-y, vous dont il est dit que *les démarches sont si belles*; & brillez dans ce *firmament* des Ecritures, en sorte que vous deveniez des *cieux*, qui *annoncent la gloire de Dieu*. Distinguez la *lumiere*, c'est-à-dire *les parfaits*, qui ne sont pourtant pas encore aussi éclairés que les Anges, d'avec *les ténébres*, c'est-à-dire, d'avec les *foibles* & les *imparfaits*, qui ne demeurent pourtant pas dépourvus de toute lumiere.

Ce que c'est à l'égard des Saints, que distinguer la lumiere des ténébres.

Ps. 18. 3.

Répandez vos rayons sur toute la terre; *que le jour* qui luit dans vos ames, & que *le soleil* y fait, *éclaire le jour*; c'est-à-dire, que votre *sagesse* se communique à vos semblables; & *que la nuit fasse passer à une autre nuit la lumiere de la Lune qui l'éclaire*; c'est-à-dire, que les lumieres de la *science*, inférieures à celles de la *sagesse*, & désignées par l'astre qui préside *à la nuit*, éclairent & conduisent ceux que leur foiblesse tient encore dans une espece de *nuit* où les ténébres ne regnent pourtant pas absolument, puisque la *Lune* & les *Etoiles* (a) l'éclairent.

Car lorsque Dieu voulut former son Eglise, il se passa quelque chose de semblable à ce qui arriva au commencement du monde; & comme s'il avoit dit une seconde fois : *Qu'il se fasse des astres dans le firmament*, un bruit éclatant, comme celui d'un tourbillon impétueux, se fit entendre du haut du ciel; & on vit comme des langues de feu qui se partagerent, & vinrent se poser une à une sur chacun de ceux qui étoient enfermés dans le Cenacle *. Ce fut alors qu'il se fit *des astres dans le firmament*, c'est-à-dire, des Hérauts & des Prédicateurs de la parole de vie.

La création des Astres, figure de ce qui se fit le jour de la Pentecôte.

* Act. 2. 3. &c.

Courez de toutes parts, feux sacrés & luisans : car vous êtes *la lumiere du monde*; & une lumiere qui ne doit pas être cachée *sous le boisseau*, Celui à qui vous vous êtes attachés, a été élevé en gloire, & vous y a élevés avec lui. Courez donc de toutes parts; & soyez connus de tous les peuples de la terre.

Matth. 5. 14. 15.

(a) C'est-à-dire, ces lumieres de la *science*, inférieures à celles de l'*intelligence*, & désignées par la Lune & par les étoiles.

CHAPITRE XX.

Ce que représentent, selon le sens allégorique, les poissons *& les* oiseaux, *qu'il est dit que la* mer *produisit. Pourquoi toute cette varieté d'expressions & de figures, sous lesquelles l'Ecriture nous présente souvent une même vérité.* Mer, *symbole du genre humain, & par où.*

26. JE vous trouve encore, saintes ames dans ces paroles de la suite de la Genése : *Que la mer produise des poissons, des reptiles, & des oiseaux* * : car dès que vous êtes venus au point de sçavoir faire la séparation du bon & du mauvais, c'est-à dire, de distinguer *la lumiere* d'avec *les ténébres*, vous êtes en quelque façon devenus la bouche de Dieu même ; puisque c'est par vous qu'il a commandé à la *mer* de produire, non ce qui est appellé plus bas *des ames vivantes*, & que la seule *terre* produit ; mais des poissons, *des reptiles* & *des oiseaux* (a). Car ces *poissons* & ces *reptiles* ne sont autre chose, ô mon Dieu, que vos Mysteres & vos Sacremens, qui par le ministere de vos saints Apôtres, se sont insinués & répandus de toutes parts, au travers des flots de la *mer* de ce siécle, & des tentations qui l'agitent, & par le moyen desquels les peuples ont été instruits de vos vérités ; & ensuite initiés & consacrés à votre service.

Explication allégorique des productions de la mer. * Gen. 1. 2. Jerem. 15. 19.

Ce que signifient les poissons, qu'il est dit que la mer produisit.

Dieu créa aussi des baleines, poursuit l'Ecriture ; c'est-à-dire, qu'entre les choses que les Apôtres ont faites, dans l'exercice de leur ministere, il s'est trouvé des prodiges & des miracles, qui étoient, entre les autres œuvres de ces saints personnages, ce que sont les *baleines* entre les autres *poissons*.

Ce que signifient les baleines, qu'il est dit que Dieu créa.

Il est dit, que vous créâtes aussi des *oiseaux:* Et que nous représente le vol des oiseaux, sinon celui de la voix de vos Ambassadeurs ? Car elle a volé par toute la terre: mais sans s'écarter jamais de l'autorité de votre Ecriture, qui est ce *ciel*, ou ce *firmament*, dont il est parlé plus haut. Aussi est-il marqué expressément, que *ces oiseaux* volent par tout, mais *sous le ciel* ; comme sous une tente ou une voliere,

Ce que signifient les oiseaux.

(a) C'est-à-dire, c'est par vous que ce qui est figuré par les *poissons* & les *oiseaux*, a commencé de se répandre, pour éclairer les Infidéles, représentés par la *mer* ; & ces productions sont attribuées à cette *mer*, parce qu'elle y donna de l'eau, comme on verra plus bas.

Pourquoi il est dit que c'est sous le ciel que les oiseaux volent. Ps. 18. 5.

dont ils ne sortent jamais. C'est ainsi, que la voix des Prédicateurs de l'Evangile a *volé* de toutes parts: il n'y a point de pays où elle n'ait pénétré; elle a retenti par toute la terre, jusqu'à ses extrémités les plus reculées, & c'est, ô mon Dieu, l'effet de votre grace & de vos *bénédictions*, qui ont multiplié toujours de plus en plus les porteurs de votre divine parole.

27. Mais ne me méprens-je point, & n'est-ce point confondre les choses, que d'entendre des mêmes personnes, & ce qui a été dit plus haut, du *firmament* & des *astres*, c'est-à-dire, de ces *connoissances lumineuses* des Mysteres que les parfaits puisent dans les saintes Ecritures: & ce qui est dit ici de ce qui se passa dans la *mer*, & sous le *firmament*: c'est-à-dire des *opérations extérieures*, par où la connoissance de ces Mystéres s'est répandue? Non, sans doute: car ces mêmes choses qui se voient, dans la lumiere de la *sagesse* & de la *science*, d'une maniere simple & précise, & qui demeurent toujours les mêmes, sans varier en aucune maniere, & sans avoir jamais ni plus ni moins, s'expriment au-dehors par une infinité de signes & d'opérations différentes, qui vont toujours se multipliant (a).

Pourquoi une si grande diversité de figures & d'expressions dans l'Ecriture, pour faire entendre une même vérité.

C'est l'effet de vos *bénédictions*, ô mon Dieu, & par cette variété infinie de figures ou de signes extérieurs, sous lesquels une même vérité se présente à nous, diversifiée en quelque sorte, par la diversité de ce que nos sens apperçoivent dans tout ce grand nombre de figures & de signes, au lieu que l'esprit ne les voit jamais que d'une même maniere, vous remédiez au dégoût que la misére de notre condition mortelle nous donne pour les meilleures choses, quand elles nous paroissent toujours sous la même forme.

Et qu'est-ce qui a produit tous ces *reptiles* & tous ces *poissons*; c'est-à-dire, qui est-ce qui a donné lieu à toute cette diversité de signes, d'expressions & de figures? La masse des *eaux*; c'est-à-dire, cette *mer* amere, que composent les enfans d'Adam, ou pour parler plus clairement, le malheureux état de tous les peuples de la terre, qui n'avoient que de l'éloignement pour votre vérité éternelle. Mais ces *eaux* n'ont fait sortir toute cette multiplicité d'expressions & de signes, que de *votre parole*; c'est-à-dire, de votre Evangile. Leur *amertume*, leur dégoût & leur

Ce que signifie cet amas d'eaux à quoi Dieu donna le nom de mer.

(a) Voyez le Chap. 24. nombre 37. vers le milieu.

langueur, est donc ce qui a donné lieu à toutes ces choses : mais elles ne procédent que de *votre parole*.

28. Toutes ces choses sont belles, parce qu'elles sont votre ouvrage : car il n'y a rien que vous n'ayez fait : mais vous êtes sans comparaison plus beau que tout ce que vous avez fait.

Si Adam ne s'étoit point écarté de vous par son péché, sa postérité ne seroit pas, comme elle est, une *mer* pleine d'amertume, profonde, enflée, & sans arrêt ; *profonde*, par une curiosité qui veut tout sonder : *enflée*, par un orgueil dont les fougues sont plus insurmontables, que celles des flots les plus impétueux ; *sans arrêt*, par une ardeur inquiéte pour la volupté, qui cherchent de toutes parts à se satisfaire, & ne le pouvant jamais faire à son gré, n'a nulle sorte de consistence, & ne fait que sauter d'objet en objet. Ainsi, les dispensateurs de votre divine parole n'auroient pas eu besoin d'employer, sur cette race corrompue, tout ce grand nombre de discours & d'actions mystérieuses & figuratives, représentées par ces *reptiles*, ces *poissons* & ces *oiseaux*, qui sortirent du sein de la *mer* ; au moins c'est ce qu'il me paroît qu'ils signifient.

Mer symbole très-juste des hommes, dans l'état de leur corruption naturelle.

Mais après même que les hommes sont imbus des vérités de la foi, & même initiés par vos Sacremens, il leur faut encore quelque chose de plus ; & ils ne pourroient avancer dans le chemin du salut, s'ils ne recevoient de votre esprit un nouveau degré de vie ; & si après avoir été comme ébauchés par les instructions extérieures, ils ne tendoient à ce qui les achéve, & qui met le comble à leur perfection.

Ce qu'il faut aux initiés pour avancer.

CHAPITRE XXI.

Ce que représente, selon le sens allégorique, ces animaux, qu'il est dit que la terre produisit après qu'elle fut séparée des eaux. Animaux domestiques & apprivoisés, symbole des passions domtées.

29. C'Est ce que votre Ecriture nous insinue, lorsqu'après avoir parlé de ces *reptiles*, de ces *poissons*, & de ces *oiseaux*, sortis du sein de cette masse d'eaux ameres, que nous appellons la *mer*, elle ajoute que vous commandâtes à la *terre*, qui étoit désormais séparée des *eaux*, de produire *des animaux*, ou pour nous attacher plus précisément

Ce que signifient ces animaux qu'il est dit que la terre produisit.

aux termes de votre Ecriture, *des ames vivantes*.(a)

Les peuples figurés par cette *terre*, avoient besoin du batême, que votre institution a rendu nécessaire, pour entrer au Royaume du Ciel, & sans quoi on n'y entre point; aussi est-il dit, que cette *terre* étoit d'abord *couverte des eaux* de la mer. Mais depuis qu'elle en est séparée; c'est-à-dire, depuis que les hommes sont initiés par ce sacrement, il n'en est plus question. Ils ne cherchent plus même ces miracles & ces prodiges, qui sont figurés par les *baleines* que la *mer* produit. Il leur en falloit pour les établir dans la foi: car comme dit Jesus-Christ dans l'Evangile, la dureté des hommes est telle, que sans les miracles ils ne croiroient point. Mais il ne leur en faut plus dès qu'ils sont fidéles; c'est-à-dire, dès qu'ils sont une *terre* séparée de l'amertume de la *mer*, figure de l'infidélité. Et c'est ce que votre grand Apôtre nous apprend, quand il dit que le don des langues, & les autres dons miraculeux, ne sont que des signes pour les infidéles, & non pas pour les fidéles.

Jean. 3. 5. *Pourquoi la terre étoit d'abord couverte d'eaux.*

Jean. 4. 48. *La terre dégagée des eaux figure des fidéles,* I. Cor. 14. 22.

Cette *terre*, que vous avez élevée au-dessus des *eaux*, n'a pas besoin non plus de ces *reptiles* & de ces *oiseaux*, sortis par la force de votre parole du sein de ces mêmes *eaux*; c'est-à-dire, que ces premieres instructions, que vous donnez aux hommes, par ceux que vous envoyez prêcher la doctrine du salut, ne leur sont plus nécessaires. Il ne faut donc plus à cette *terre*, que cette rosée féconde de votre sainte parole, que les Prédicateurs de votre Evangile ont répandue par tout le monde. Nous lui exposons tous les jours les œuvres toutes divines de ces saints Personnages: mais c'est à vous à opérer en elle, pour lui faire produire ce que votre Ecriture appelle des *ames vivantes*.

Nous ne faisons le bien, que par l'opération de Dieu en nous.

S'il est donc dit qu'elle les produit, c'est parce que sa séparation des *eaux ameres* de l'infidélité, est ce qui donne lieu à vos Ministres de les lui faire produire. De même que s'il est dit, que la *mer* a produit les *reptiles*, les *poissons*, & les *oiseaux* mêmes, qui volent sous le *firmament*, c'est parce que la perversité des infidéles, figurée par *l'amertume des eaux de la mer*, est ce qui a donné lieu à la production de tous les divers secours, par où on les fait passer de l'infidélité à la foi, & qui sont figurés par ces sortes d'animaux.

(a) Ces deux termes, dans l'Ecriture, ne signifient que la même chose.

Or, depuis qu'on est *terre* séparée des *eaux*, c'est-à-dire, depuis qu'on est fidéle, on n'a plus besoin de toutes ces *productions de la mer*; & l'on n'a plus qu'à participer au festin de cette table, que vous avez préparée aux fidéles; & où vous leur donnez à manger ce divin *poisson*, qui a été tiré du fond de cette *mer*; c'est-à-dire, Jesus-Christ, né d'entre les hommes; & qui n'en a été tiré que pour être l'aliment de la *terre*.

Eucharistie, sacrement des Fidéles. Ps. 22. 5. Jean. 21. 9.

C'est sur la *terre* que se multiplient les *oiseaux*, quoiqu'originairement ils aient été tirés de la *mer*; c'est-à-dire, qu'encore que l'infidélité des hommes soit ce qui a donné commencement à la prédication des Ministres de votre Evangile; leurs paroles sont pour les fidéles mêmes, une source d'exhortations salutaires & de bénédictions, qui se multiplient de jour en jour. Mais enfin, les *animaux*, ou les *ames vivantes*, ne tirent leur origine que de la *terre*, c'est-à-dire, qu'il n'y a que ceux qui sont déja fidéles, qui pratiquent utilement cette sainte tempérance, qui fait qu'on retire son cœur des choses du monde; & par laquelle l'ame commençant de vivre en vous, commence d'être véritablement vivante; au lieu qu'elle étoit morte, pendant qu'elle vivoit dans les plaisirs. Car TOUS plaisirs sont mortels à l'ame, hors ceux que l'on trouve en vous, qui êtes les délices chastes & vivifiantes de ceux qui ont le cœur pur.

Pourquoi il est marqué que les oiseaux, quoique sortis de la mer, se multiplient sur la terre.

Ce que signifient les animaux qu'il est dit que la terre produisit.

1. Tim. 5. 6.

Plaisirs poison de l'ame.

30. Que vos Ministres travaillent donc sur cette *terre*; mais non pas comme ils faisoient autrefois sur les infidéles, représentés par la *mer*. Il falloit pour ceux-là, non seulement des paroles, des instructions, des sacremens, des figures mystérieuses, mais des miracles, qui attirassent l'attention & l'admiration de ces peuples grossiers & ignorans: l'admiration n'ayant pour principe que l'ignorance des causes d'où sort ce que l'on voit d'extraordinaire. Ce n'étoit que par-là, qu'on pouvoit faire entrer dans la foi cette race d'Adam qui vous avoit oublié; & qui fuyant la lumiere de vos yeux, étoit devenue un *abyme*. Mais pour vos fidéles, qui sont une *terre* élevée au-dessus des eaux de l'*abyme*, il faut que vos Ministres travaillent sur eux d'une autre maniere; & ce qu'ils ont à faire à leur égard, c'est de leur servir de modéle, & de faire luire à leurs yeux l'éclat d'une vie si sainte, qu'ils se sentent portés à l'imiter.

Ce qui produit l'admiration.

Ce qu'il faut que les Pasteurs soient à l'égard des fidéles.

Aussi n'est-ce pas seulement pour s'instruire de la vérité, que les fidéles écoutent: c'est pour pratiquer

Dans quel esprit il faut écou-

Par la parole de Dieu. ce qu'ils enseignent, quand ils nous disent : *Cherchez le Seigneur, & votre ame vivra* ; c'est-à-dire, elle
* Ps. 68. 33. sera cette *terre* féconde, qui produit des *animaux*
Rom. 12. 2. *vivans*, & encore : *Ne vous conformez point à ce siécle corrompu*, & abstenez-vous de tout ce qu'il vous présente d'agréable : car LA FUITE de ces choses-là fait vivre l'ame, comme la recherche de ces mêmes choses la fait mourir.

Ce qu'il faut réprimer en en nous. Réprimez donc en vous, & la fierté de l'*orgueil*, & la mollesse de la *volupté*, & cette ardeur insatiable de sçavoir & de connoître, qui n'est qu'une vaine *curiosité*, quoiqu'elle se couvre d'un autre nom ; afin que ces mouvemens ne soient plus en vous, que comme des *bêtes farouches* apprivoisées, des *bestiaux* domtés & réduits, & des *serpens* sans venin. Car ces

Ce que signifient les bêtes farouches, les bestiaux & les serpens. sortes d'*animaux*, dans le sens allégorique, nous représentent les mouvemens de l'ame, mais d'une ame morte ; puisque TANT que l'ame est sujette aux fouges de l'*orgueil*, tant qu'elle est dominée par la *volupté*. & infectée du venin de la *curiosité*, elle est

Ce que c'est que la mort de l'ame. morte. Ce n'est donc pas par une extinction entiere de tout mouvement qu'elle meurt ; mais par s'éloigner de la source de la vie : car c'est par-là qu'elle tombe dans le torrent de ce siécle corrompu ; & qu'elle s'y conforme, en prenant l'esprit dont il est possedé.

31. Or, ce torrent passe, avec tout ce qu'il entraîne ; au lieu que la source de la vie éternelle, qui n'est autre chose que votre divine parole, demeure éternellement. C'est donc pour nous empêcher de nous éloigner de cette *source*, & de nous jetter dans
Rom. 12. 2. ce *torrent*, que cette même parole nous dit : *Ne vous conformez point à ce siécle corrompu*. Et ce qu'elle prétend par-là, c'est que la *terre* de notre cœur, arrosée des *eaux* de la fontaine de vie, & rendue féconde par la vertu de vôtre parole, que les Prédicateurs de votre Evangile ont répandue de toutes parts, produise ce que l'Ecriture nous veut faire entendre par ces *ames vivantes*, ou ces *animaux*, qu'il est dit que la *terre* produisit ; c'est-à-dire, que nous aprenions à régler nos mouvemens, en imitant ceux qui sont les imitateurs de Jesus-Christ.

Pourquoi l'Ecriture fait mention d'espèce quand C'est cette imitation que l'Ecriture a eue en vue, lorsqu'après avoir dit, que *la terre* produisit des *animaux* ou des *ames vivantes*, elle ajoute, *selon leur espéce*. Car l'exemple qu'on se sent le plus porté à imiter,

imiter, c'est celui de ses semblables & de ses amis : & c'est sur ce principe que Saint Paul a parlé, quand il a dit : *Soyez comme je suis : car j'ai été comme vous êtes* *. Par ce moyen, les *animaux* qui sont sur cette *terre*, c'est-à-dire, les mouvemens de cette ame *vivante*, seront domtés & apprivoisés ; & on le connoîtra par la *douceur* qui accompagnera toutes ses actions, & que vous nous avez recommandée par ces paroles : *Faites toutes vos actions avec douceur, & vous serez aimé de tout le monde.*

elle parle des animaux que la terre produisit.

* Gal. 4. 12.

Eccl. 3. 19.

Il n'y aura donc plus sur cette *terre*, que de ces *animaux* apprivoisés & domtés, que l'abondance n'enfle point, & que la disette n'abat point ; & de ces *serpens* doux & sans venin, qui ne sont point mal-faisans ; & qui n'ont rien de la nature de *serpent*, que cette *prudence*, qui sçait éviter le mal ; & qui fait qu'on ne donne d'attention à ce qui se voit dans la nature, qu'autant qu'il en faut pour s'élever jusqu'à la connoissance de l'éternité, par la considération des choses qui passent. Car CES MOUVEMENS de l'ame, figurés par ces *animaux*, sont quelque chose de bon, lorsqu'ils sont soumis à la raison (a) ; & que sans être tout-à-fait éteints, ils sont seulement domtés & réduits de telle sorte, qu'ils ne sont plus sujets à ces fougues impétueuses qui donnent la mort.

I. Cor. 8. 8.

Matth. 10. 16.

Rom. 1. 20.

a

(a) Saint Augustin traite la même chose, dans le vingtiéme Chapitre du premier Livre *de la Genése, contre les Manichéens* ; & ce qu'il dit dans cet endroit-la est si beau, & si propre à donner du jour à ce qu'il dit ici, qu'on a cru l'y devoir mettre : le voici. Quand on n'a pas soin de réprimer ces mouvemens de l'ame ; ils éclatent, & nous emportent à tout ce qui peut satisfaire la sensualité ; & nous font tomber enfin dans des habitudes honteuses, qui nous rendent semblables aux bêtes. Mais quand on a soin de les régler & de les réprimer, leur férocité s'adoucit ; & ils deviennent comme des animaux domestiques & apprivoisés, qui habitent avec nous, & qui s'y tiennent en paix. Cette soumission des mouvemens de l'âme à la raison & à la vérité, est ce qui rend la vie de l'homme tranquille & heureuse. Car quand ils sont ainsi réduits, ils ne produisent dans l'ame qu'une joie sainte, & un amour pur & chaste ; au lieu que quand on néglige de les réduire, & de les accoutumer à l'empire de la raison ; ce sont des passions fougueuses & emportées, qui déchirent l'ame & la mettent en piéces, & qui rendent la vie malheureuse. C'est ce qui fait que saint Paul nous ordonne de les *crucifier*, & de les réprimer sans relâche jusqu'à ce que la mort soit engloutie par une parfaite victoire. Car, comme dit ce saint Apôtre, ceux qui appartiennent à Jesus-Christ, ont crucifié leur chair, avec tout ce qu'il y avoit en elle de passions & de desirs déréglés.

CHAPITRE XXII.

Ce que la création de l'homme représente dans le sens allégorique. Pourquoi il est dit que Dieu le fit à son image & ressemblance.

32. LORSQUE nous aurons retiré nos affections de toutes les choses de la terre dont l'amour étoit ce qui nous faisoit mal vivre, & qui nous donnoit la mort : lorsque par la bonne vie que nous menerons, tous nos mouvemens commenceront d'être de ces *ames vivantes*, que produit la *terre* *, après qu'elle est tirée de dessous les *eaux*; & qu'enfin nous aurons mis en pratique cet avis de votre Apôtre : *Ne vous conformez point à ce siécle corrompu* **, ce qui nous restera à faire, ô mon Dieu, mon Seigneur & mon Créateur, ce sera d'accomplir ce que le même Apôtre demande encore au même endroit, lorsqu'il ajoute; *mais transformez-vous, par un entier renouvellement de votre esprit*. L'un a rapport à ces paroles de la Genése : *Que la terre produise des ames vivantes selon leur espéce* *** : parce qu'en [a] cela nous imitons ceux de nos semblables qui nous ont appris, par leur exemple, à ne nous point conformer à ce siécle corrompu. Mais dans ce *renouvellement*, à quoi l'Apôtre nous exhorte ensuite, nous ne prenons plus pour régle & pour modéle, ceux qui nous ont devancés dans la voie du salut; & ce n'est plus l'exemple ni l'autorité de ce qu'il y a eu de meilleur & de plus saint parmi les hommes que nous nous proposons de suivre; c'est vous-même que nous imitons.

Ce qui fait que les hommes vivent mal.
* Gen. 1. 24.
Par où notre santification commence de s'opérer.
** Rom. 12. 2.
Par où elle reçoit son dernier accomplissement.
*** Gen. 1. 24.

C'est ce que l'Ecriture nous fait entendre, par le soin qu'elle a eu de marquer, que quand vous vintes à créer l'homme, vous ne fîtes point mention d'*espéce*, comme vous aviez fait à la création des autres animaux; & qu'au lieu de dire : *Que l'homme soit fait selon son espéce*; vous dites : *Faisons l'homme à notre image & ressemblance* *. Car dans ce *renouvellement*, qui retrace en nous les traits de votre divine ressemblance, nous consultons nous-mêmes votre sainte volonté, & nous ne nous proposons plus d'autre régle. C'est à quoi ce fidéle dis-

Pourquoi il n'est point fait de mention d'espece, lorsqu'il est parlé de la création de l'homme.
* Genes. 1. 26.

(a) On commence par imiter les Saints; mais quand le renouvellement de l'ame s'avançe, on n'a plus d'autre régle que la seule volonté de Dieu.

pensateur de votre vérité, qui ne vouloit pas que ceux qu'il avoit engendrés par l'Evangile demeurassent des *enfans*, qu'il ne pût nourrir que de *lait*; II. Cor. 3. 2.
& qu'il fût obligé de tenir toujours sur son sein, comme une nourrice qui veut échauffer son nourrisson, le tient sur le sien, les exhortoit par ces paroles: *Transformez-vous, par un entier renouvellement de votre esprit; afin d'être capables de reconnoître par vous-même, ce que Dieu demande de vous; & de discerner ce qu'il y a de meilleur, de plus parfait, & de plus agréable à ses yeux.* Rom. 12. 2.

Voilà donc ce que vous avez voulu nous apprendre, lorsqu'au lieu de dire: *Que l'homme soit fait selon son espéce*, vous dites: *Faisons l'homme à notre image & ressemblance.* Gen. 1. 26. Car CELUI dont l'esprit *renouvellé* de cette sorte, voit les splendeurs de votre vérité, par les yeux de son intelligence, n'a plus besoin qu'un autre homme la lui fasse connoître. Col. 3. 10. Il n'en est plus à imiter *ceux de son espéce*: c'est vous-même qu'il a pour guide, & pour modéle; & c'est à la faveur des lumieres que vous lui communiquez, qu'il reconnoît, sans l'aide de personne, ce que votre sainte volonté demande de lui; & ce qu'il y a de meilleur, de plus parfait, & de plus agréable à vos yeux. Rom. 12. 2. C'est alors qu'il est capable de voir la Trinité de votre Unité, & l'Unité de votre Trinité; & que vous la lui faites voir effectivement. Et c'est pour nous représenter ce Mystere, qu'après que l'Ecriture a marqué que vous dites d'abord au pluriel: FAISONS *l'homme à notre image & ressemblance*, Gen. 1. 26. elle ajoute, au singulier: *Dieu* FIT *l'homme à son image & ressemblance.*

C'est donc en avançant dans la connoissance de celui qui nous a créés, Col. 3. 10. & en devenant conformes à son image, que nous sommes renouvellés; & c'est alors que nous sommes de ces *spirituels*, qui sans être jugés de personne, I. Cor. 2. 15. jugent de tout, c'est-à-dire, de toutes les choses dont notre sanctification & notre perfection demandent que nous jugions.



CHAPITRE XXIII.

Ce que signifie le pouvoir donné à l'homme sur les poissons, les oiseaux, les bêtes à quatre pieds, & les reptiles ; & la différence des sexes, dans l'espéce même de l'homme.

33. OR, être en état de juger ainsi de tout, c'est
Gen. 1. 24. 25. ce que la Genése appelle, avoir *une puissance qui s'étende sur les poissons de la mer, sur les oiseaux de l'air, sur les bêtes domestiques & sauvages, sur toute la terre, & sur tout ce qui rempe sur la*
I. Cor. 3. 15. 16. *terre.* Ces *spirituels* jugent donc de tout ; & ils le font par cette intelligence, qui les rend capables de comprendre ce que l'esprit de Dieu a mis en nous ; & sans laquelle, l'homme qui avoit été élevé *en*
Ps. 48. 13. *gloire*, par la dignité de sa nature, devient semblable aux animaux destitués de raison. Il y a donc des *spirituels* dans votre Eglise, qui sont l'ouvrage
Eph. 2. 10. de votre grace : *car nous sommes vos ouvrages, ayant été créés dans les bonnes œuvres.* Il y en a, & parmi ceux qui sont constitués en dignité, & parmi ceux qui sont sous la conduite de ceux-là ; & comme il n'y a rien qui ne soit *selon l'esprit*, dans l'*autorité* que les uns exercent ; il n'y a rien qui ne soit *selon l'esprit*, dans l'*obéissance* que les autres leur rendent.

Ce que signifie la différence des sexes. C'est par cette subordination des uns aux autres, qu'il est vrai de dire, par rapport à l'ordre que vous avez établi dans votre Eglise, aussi bien que, selon l'ordre de la nature, que dans l'espéce même de l'homme, vous avez fait *mâle & femelle* : car votre grace, toute spirituelle, met cette différence entre ceux mêmes qui d'ailleurs sont tellement un en Jesus-Christ, qu'il n'y a plus entr'eux de distinction
Col. 3. 11. *de mâle ni de femelle, de Juif ni de Gentil, de libre ni d'esclave.*

Ce n'est qu'avec de certaines restrictions qu'il est vrai de dire que les spirituels jugent de tout. Tous ces *spirituels* de votre Eglise, aussi bien ceux qui *obéissent*, que ceux qui *commandent*, jugent donc de tout, par la lumiere de l'esprit qui est en eux : mais ils ne vont pas jusqu'à se constituer juges de ces *connoissances* si sublimes, dont votre divin Esprit est la source, & qui brillent comme des *astres* dans le *firmament* de vos saintes Ecritures. Car il n'appartient pas à l'homme de juger de ce que vous avez porté à un si haut point d'autorité ; & bien loin de

Jusqu'où

nous établir juges de celle de ces divins livres, nous recevons avec une soumission respectueuse tout ce que nous y trouvons, & même ce qu'ils ont d'impénétrable pour nous; parce que nous sommes assurés, que ces choses-là même, qui sont voilées à nos yeux, sont non seulement vraies, mais même énoncées comme elles le devoient être. Ainsi, il faut que l'homme, quoique déja *spirituel*, & renouvellé par la connoissance intime qu'il a de Dieu, par laquelle se retrace en lui l'image de celui qui l'a créé, se borne à pratiquer la loi; & qu'il n'aille pas jusqu'à s'en constituer juge

va le respect & la soumission qu'on doit à l'Ecriture sainte.

Col. 3. 10. Jac. 1. 21.

Il n'entreprend pas non plus de juger de ceux qui ne se sont point encore fait connoître par leurs œuvres, comme les arbres se font connoître par leurs fruits, & de discerner entre ceux-la, quels sont les *charnels*, & quels sont les *spirituels*, sçachant que cette connoissance vous est réservée, ô mon Dieu, qui avez discerné les uns des autres, dans ce secret de vos conseils, où vous avez réglé la vocation des hommes, avant la création du *firmament*.

Matth. 7. 16.

Enfin, quelque *spirituel* qu'il soit, il n'entreprend pas même de juger de cette foule de peuple qui sont encore dans le trouble & dans l'agitation de la *mer* de ce siécle. Car pourquoi s'ingéreroit-il de juger de ce qui est hors de l'Eglise; puisqu'il ne sçauroit discerner, dans cette multitude, ceux qui doivent être faits participans des douceurs célestes de votre grace, de ceux qui doivent demeurer pour toujours dans l'*amertume* de l'impiété?

1. Cor. 5. 12.

34. C'est ce qui fait, qu'il n'est point dit, que cet homme, que vous aviez créé à votre image, ait reçu de vous aucune *puissance*, ni sur les *astres*, que nous appercevons dans *le ciel* (a), ni sur ce qu'il cache à nos yeux, ni sur le *jour* & la *nuit* (b), que vous fîtes avant d'avoir créé le *ciel*; ni sur cette multitude d'*eaux*, que nous appellons la *mer* (c); mais seulement sur *les poissons de la mer*, sur *les oiseaux du ciel*, sur les *bêtes*, sur *la terre*, & sur *tout ce qui rempe sur la terre*.

Pourquoi Dieu ne donne pouvoir à l'homme que sur les poissons, les oiseaux, les bêtes à quatre pieds & les serpens.

a b c

Cet homme *spirituel*, que vous avez *créé à votre*

(a) Et qui nous représentent ces *connoissances* sublimes, dont il est parlé au troisiéme alinea.

(b) Figure des spirituels & des charnels.

(c) Figure des Infidéles, & même des Chrétiens, en qui l'esprit de foi est éteint, & qui sont livrés au monde.

image, c'est-à-dire, que votre grace a renouvellé, & en qui elle a retracé les traits de votre divine ressemblance, se contente donc de juger de ce qu'il trouve de bien ou de mal, dans l'administration du Sacrement par où sont initiés & consacrés à votre service, ceux que votre miséricorde va chercher au milieu de la *mer* de ce siécle; ou de celui par lequel ce *poisson* mystérieux, qui du fond de l'*abyme* où nous sommes, a été élevé jusques dans le ciel, devient la nourriture de ceux qui par leur foi & leur piété, sont devenus une *terre* séparée de l'amertume de la *mer* de ce siécle; de tous les discours par où les Pasteurs expliquent, interprétent, éclaircissent vos saintes vérités, de toutes les *bénédictions* qu'ils prononcent à haute voix sur les peuples (a); & enfin de toutes les prieres par où ils vous invoquent, & à quoi les fidéles répondent *Amen*. Car comme toutes ces choses se font dépendamment de l'autorité de vos saintes Ecritures, & par rapport à ce qu'elles nous enseignent; ce sont comme autant d'*oiseaux*, qui volent sous ce *firmament*, & sur quoi s'étend la *puissance* que vous avez donnée à l'homme.

Eucharistie, nourriture des fidéles.

Or, ce qui donne lieu à toutes ces sortes d'instructions extérieures, & sensibles, & qui en est comme *la cause*, c'est l'*abyme* du siécle: c'est-à-dire l'aveuglement où notre chair nous tient; & qui fait que nous ne sçaurions voir les vérités, dans la pensée de ceux à qui elles sont connues; & qu'il faut nous les faire entrer dans l'esprit par les oreilles. Voilà par où il est vrai de dire, qu'encore que ce soit sur la *terre* que les *oiseaux* se multiplient, c'est des *eaux* qu'ils tirent leur origine (b).

Pourquoi il est marqué que les oiseaux tirent leur origine des eaux.

Ces *spirituels* jugent encore de ce qu'ils trouvent de bien ou de mal dans les mœurs & dans les œuvres des fidéles; & le jugement qu'ils exercent sur cela, n'est autre chose que l'approbation de l'un, & l'improbation de l'autre. C'est ainsi qu'ils jugent, & des

(a) Dans les assemblées publiques des Fidéles, après la psalmodie, la lecture & l'explication de l'Ecriture sainte, l'Evêque prononçoit à haute voix une Priere pour le Peuple avant de le congédier. Cette Priere s'appelloit *Benedictio*, & le Peuple répondoit *Amen*. C'est ce que nous représente cette Oraison, qu'on appelle *Collecte*, par où se terminent toutes les Heures de l'Office de l'Eglise, & à quoi tous ceux du Chœur répondent *Amen*, lorsqu'elle a éte prononcée par l'Officiant.

(b) Voyez ci-dessus, Chapitre 2. nombre 29. vers la fin.

œuvres de charité, qui sont comme les *fruits* que produit toute *terre* féconde; & de ce qu'ils trouvent de *réglé* & de soumis à la raison dans les *passions* & les *mouvemens de l'ame*, qui ayant été *domtés* par la tempérance, par le jeûne, & par le soin qu'on a de ne s'arrêter à ce qui touche les sens, que pour en prendre occasion d'élever ses pensées à des choses qui nourrissent la piété, sont comme des *bêtes farouches apprivoisées*. Or, ce QUI s'appelle *avoir le pouvoir de juger* de toutes ces sortes de choses, c'est être capable de corriger & de redresser, & soi-même, & les autres, sur ces mêmes choses. *Par où on vient à bout de réduire les passions.*

CHAPITRE XXIV.

Pourquoi il ne fut dit qu'à l'homme, aux poissons & aux oiseaux : Croissez & multipliez.

35. MAIS n'y a-t-il pas aussi quelque Mystére enfermé dans ce que je trouve, que vous *bénites* les hommes, afin que *croissant & multipliant, ils remplissent toute la terre?* N'avez-vous point prétendu nous faire entendre par-là quelque autre chose, que ce que nous présente le sens de la Lettre? Car d'où vient que vous ne *bénites* de cette sorte, ni la *lumiere*, à qui vous donnâtes le nom de *jour*; ni le *firmament*; *ni les deux grands astres*, dont l'un préside au jour & l'autre à la nuit; ni *les étoiles*, ni la *terre*, ni la *mer*? Gen. 1. 28.

Je dirois, ô mon Dieu, que vous avez réservé cette *bénédiction* à l'homme qu'il vous avoit plu de faire à votre image, si je ne trouvois que vous *bénites* de la même sorte *les poissons* & *les monstres marins*; afin que venant à croître & multiplier, ils remplissent la vaste étendue de la mer & *les oiseaux* afin qu'ils multipliassent aussi sur la terre. Je pourrois même dire, que cette *bénédiction* regarde tout ce qui produit son semblable, si je trouvois que vous eussiez béni de cette sorte *les herbes*, *les arbres*, & *les bêtes à quatre pieds*. Mais je ne vois point que vous ayez dit, ni aux herbes, ni aux arbres, ni aux bêtes à quatre pieds, ni aux serpens, *Croissez & multipliez*: quoique tout cela produise son semblable, aussi bien que *les poissons*, *les oiseaux*, & *les hommes*; & que ce soit par-là que les espéces de toutes ces choses se conservent.

36. Que dirai-je donc sur ce sujet, ô Vérité éter-

nelle, douce lumiere de mon cœur ? Dirai-je que cela a été dit sans dessein, & que vous n'avez pas prétendu nous rien apprendre par-là ? Non, sans doute, Pere de miséricorde; & vous ne permettez pas, qu'une telle pensée entre dans l'esprit de celui que vous avez fait Ministre de votre sainte parole. Car quand je ne pourrois pénétrer ce que vous avez voulu nous faire entendre par-là, d'autres plus éclairés que moi, & plus versés dans l'intelligence de vos

Rom. 12. 3. Ecritures, y pourront atteindre, selon le degré de lumiere qu'il vous aura plu de leur donner. Mais ayez agréable que je vous expose aussi ce que j'en pense : car je ne sçaurois croire que ce soit sans dessein que vous ayez parlé de la sorte. Voici donc ce qui m'est venu dans l'esprit sur ce sujet; & comme c'est quelque chose de vrai, & que je ne vois rien qui m'empêche de croire que c'est ce que votre Ecriture nous insinue en cet endroit, sous le voile de la figure, je ne craindrai point de le dire.

Multiplication d'expressions d'une même vérité, & des diverses vues qu'on peut avoir sur un seul mot de l'Ecriture.

Premiere sorte de multiplication, figurée par celle des poissons & des oiseaux.

Je trouve deux sortes de *multiplications*, à quoi je prie ceux qui liront ceci de faire attention. D'un côté, je vois que ce que l'esprit ne conçoit que d'une seule maniere, se trouve souvent exprimé par une grande variété de signes extérieurs & sensibles; & de l'autre, que ce qui ne se trouve exprimé que d'une seule maniere, peut être entendu différemment. Qu'y a-t-il de plus simple, par exemple, que la notion de l'amour de Dieu, & de celui du prochain. Cependant, cette chose si simple, par combien de diverses figures mystérieuses, en combien de langues différentes, & par combien de façons de parler en chacune de ces langues se trouve-t-elle énoncée ? Voilà l'accroissement & la multiplication des *oiseaux* & des *poissons* sortis de la masse des *eaux* (a).

Mais je vois aussi, que ce que l'Ecriture n'exprime

a que d'une seule maniere, & par ces seules paroles : *Dans le commencement Dieu créa le ciel & la terre*, reçoit un grand nombre d'interprétations différentes, qui ne sont point des séductions de l'esprit d'erreur, & qui ne viennent que de ce que la chose est

b susceptible de plusieurs différens (b); & voilà l'*ac-*

(a) Car, comme on a vu, les *oiseaux* & les *poissons* sont la figure de tout ce qui s'est trouvé nécessaire pour éclairer & convertir les hommes; & cette *mer* du genre humain l'a produit en quelque sorte, puisque son *amertume* y a donné lieu, comme on a déja vu plus haut.

(b) Comme on a vu Livre XII. Chapitre 17.

croissement, ou la *multiplication* des *hommes*, ou de ce qui vient de l'homme.

37. A prendre donc à la lettre les noms de toutes ces diverses natures, dont Moïse fait mention dans ce commencement de la Genése, sans doute que cette parole, *Croissez & multipliez*, regarde tout ce qui produit son semblable. Mais si nous les prenons dans le sens allégorique, qui me paroît être celui à quoi l'Ecriture a principalement voulu nous faire faire attention; nous trouverons pourquoi cette bénédiction ne s'adresse qu'aux *hommes*, & aux natures qui sont des productions de la *mer*.

Il faut donc prendre garde, que pour ce qui s'appelle *multitude* ou *multiplicité*, on en trouve, & dans le *ciel* & dans la *terre*; c'est-à-dire, & dans les créatures spirituelles, & dans les corporelles; on en trouve dans la *lumiere* & dans les *ténébres*; c'est-à-dire, dans les justes & dans les méchans. On en trouve dans le *firmament*, qui a été *placé entre les eaux & les eaux* (a); c'est-à-dire, dans ces Auteurs tout divins, par qui vous nous avez dispensé vos saintes Ecritures. On en trouve dans cet assemblage d'*eaux améres*, que nous appellons la *mer*; c'est-à-dire, dans cette société que composent ceux qui sont dans l'*amertume* de l'infidélité. On en trouve dans la *terre* tirée de dessous les eaux; c'est-à-dire, dans les saintes affections des ames fidéles. On en trouve dans les *herbes* & dans les *arbres fruitiers*; c'est-à-dire, dans ces œuvres de miséricorde, qui vont à soulager le prochain dans les nécessités de la vie présente. On en trouve dans les *astres du firmament*; c'est-à-dire, dans ces dons du Saint Esprit, que vous faites éclater dans votre Eglise, pour le bien des fidéles. On en trouve dans ces *animaux que la terre produit*; c'est-à-dire, dans ces mouvemens de l'ame, qui ne sont plus dans les Saints que comme des *animaux domtés*, par le soin qu'ils ont de les tenir dans les bornes de la tempérance prescrites. Il y a dans tout cela *multiplicité*, abondance, accroissement.

Mais on n'y trouve point ces deux sortes d'accroissement & de *multiplication*, qui sont, l'une que

(a) C'est-à-dire, comme il l'a expliqué lui-même, Chap. 15. nomb. 8. entre les SS. Anges, qui voient la vérité en elle-même; & les hommes, qui ne la voient que dans *le firmament de l'Ecriture*.

ce que l'esprit ne conçoit que par une seule notion très-simple, s'énonce par une variété infinie de signes & d'expressions ; & l'autre, que ce qui n'est énoncé dans l'Ecriture que d'une seule maniere, reçoit un grand nombre d'interprétations toutes différentes (a). Or, la premiere est proprement une *multiplication* de ce qui est *sorti de la mer* ; puisque l'*abyme* de l'ignorance, dont la *mer* est la figure, & où l'engagement dans la chair tient la race d'Adam, ayant donné lieu à toutes ces différentes expressions d'une même vérité, on peut dire que c'est ce qui les a produites. La seconde, est proprement aussi une *multiplication de production de l'homme*, puisque ces différentes interprétations, que l'esprit fournit sur ce qui n'est énoncé dans l'Ecriture que d'une seule maniere, sont l'effet de la fécondité, de la raison & de l'intelligence, qui n'appartiennent qu'à l'homme. Voilà, autant que j'en puis juger, pourquoi il n'a été dit qu'à l'*homme*, & à ce qui
Gen. 1. 28. est une production des eaux de la *mer*, *Croissez & multipliez*.

Je crois donc, que ce que vous avez voulu nous faire entendre par-là, c'est que vous nous avez donné, comme par une bénédiction particuliere, la faculté d'énoncer & d'insinuer en plusieurs manieres différentes, ce que nous ne concevons que d'une seule ; & celle de trouver un grand nombre de différentes interprétations, sur ce qui n'est énoncé dans votre Ecriture que d'une seule maniere, où il y a quelque sorte d'obscurité. Par l'une, *les eaux de la mer* se remplissent ; c'est-à-dire, cette race *amére* des hommes ; qu'on ne remue, & qu'on n'éclaire qu'à force de lui présenter les mêmes vérités sous diverses formes, reçoit les instructions en quoi consiste la science du salut. Par l'autre, la *terre*, c'est-à-dire, l'ame fidéle, se remplit & se peuple, pour ainsi dire, de ce que la vertu de cette bénédiction particuliere, que vous avez donnée à l'homme, lui fait produire ; & cette *terre* fait voir par son zéle & son application à chercher la vérité dans vos saintes Ecritures, & par son dégagement de la corruption du siécle, qu'elle est véritablement une *terre* élevée au-dessus des *eaux améres* de l'infidélité ; & que la raison conserve sur elle tout l'empire qu'elle y doit avoir, & dont celui que vous donnâtes à l'homme

(a) Voyez le Chapitre 20. nombre 27.

ſur la terre matérielle, n'étoit que la figure.

CHAPITRE XXV.

Pourquoi les herbes & les fruits ne furent donnés pour nourriture qu'à l'homme, aux oiſeaux, aux bêtes à quatre pieds & aux ſerpens, & non pas aux poiſſons, ni aux monſtres marins.

38. JE veux encore dire, ô mon Seigneur & mon Dieu, ce qui me vient dans l'eſprit, ſur la ſuite de ces paroles de votre Ecriture; & je le dirai ſans rien craindre, parce que c'eſt quelque choſe de vrai, & qui vient de vous par conſéquent. Car c'EST toujours vous qui nous inſpirez & qui nous faites parler, quand nous diſons vrai, puiſque vous êtes la vérité même, au lieu que tout homme eſt menteur; & de-là vient, que quiconque débite ce qu'il tire de ſon propre fonds, débite le menſonge. Que tout ce que je dirai, ſoit donc tiré de votre fonds, afin que je ne diſe rien que de vrai. Pſ. 115. 11.

Je trouve que vous avez donné à l'homme pour nourriture toutes les eſpéces d'herbes & de fruits que la *terre* produit, dont chacune porte ſa graine & ſa ſémence. Vous les avez données pour le même uſage aux *oiſeaux du ciel*, aux *bêtes à quatre pieds*, & aux *ſerpens*; mais non pas aux *poiſſons* & aux *baleines*. Or, j'ai dit plus haut, que ces *fruits de la terre* ſignifient les bonnes œuvres que produit toute *terre fertile*; c'eſt-à-dire, tout vrai fidéle, & qui vont à ſoulager le prochain, dans les néceſſités de la vie préſente. *Ce qui ſignifient les fruits de la terre.*

C'étoit une *terre fertile*, que le ſaint homme Onéſiphore, ſur la maiſon duquel votre miſéricorde s'eſt répandue, en conſidération des aſſiſtances qu'il avoit rendues par diverſes fois à votre inſigne ſerviteur Paul, dont les chaînes n'avoient pas empêché ce ſaint homme de le ſecourir. D'autres en avoient fait autant, comme ceux qui lui apporterent de Macédoine de quoi ſubvenir à ſes beſoins; & c'étoient encore des *terres fertiles*, & qui rapportoient de *bons fruits*. Mais il ſe trouva auſſi des arbres ſtériles, qui ne lui rapporterent point le fruit qu'il avoit lieu d'en attendre; & c'eſt le malheur de ceux-là qu'il déplore par ces paroles: *Lorſque je fus obligé la premiere fois de paroître devant le Prince pour me défendre, je ne* II. Tim. 1. 16. II. Cor. 11. 9. II. Tim. 4. 16.

fus assisté de personne ; & je fus au contraire abandonné de tout le monde : je prie Dieu de ne leur point imputer ce péché-là.

Car ces sortes de secours, désignés par les *fruits de la terre*, sont dûs à ceux qui nous dispensent la doctrine du salut, en nous dévelopant vos divins mystéres. Ils leur sont dûs, à les regarder comme des *hommes*, puisque les *fruits de la terre* ont été donnés à l'homme pour nourriture (a). Ils leur sont dûs, à les regarder comme de ces *animaux vivans*, que produit la *terre* séparée des eaux de la *mer* ; c'est-à-dire, à les regarder par les exemples, par où ils nous apprennent à régler nos mouvemens, & à les tenir dans les bornes de la tempérance : puisque les fruits de la terre ont aussi été donnés pour nourriture aux *animaux* qu'elle produit. Enfin, ils leur sont dûs, à les regarder comme des *oiseaux* qui se multi-
Ps. 18. 5. plient *sur la terre* ; c'est-à-dire, qui vont de toutes parts, répandant mille & mille bénédictions, & dont la voix s'est fait entendre dans tout le monde, puisque *les fruits de la terre* ont aussi été donnés aux *oiseaux* pour leur nourriture.

(a) Voyez le Chap. suivant, au commencement du nombre 40.

CHAPITRE XXVI.

Ce que c'est selon le sens allégorique, que se nourrir des herbes & des fruits de la terre.

Phil. 3. 19. 39. C'EST se nourrir de ces sortes de *fruits*, que d'avoir de la joie, lorsqu'on voit que les fidéles en produisent : mais c'est une joie que ceux qui font leur Dieu de leur ventre (b), ne sentent point. Ceux-là ne trouvent point d'autre *fruit* dans les bonnes œuvres des fidéles, que ce qui leur en revient : au lieu qu'à l'égard des vrais Ministres de l'Evangile, le *fruit* consiste, non dans ce que leur donnent les fidéles qui les assistent, mais dans la disposition de cœur, avec laquelle ils le donnent. Aussi étoit-ce dans ces occasions, ce qui faisoit la joie de ce grand Apôtre, qui ne vivoit pas pour son ventre, mais pour Dieu. Je le vois ; & je ne sçaurois m'empêcher

(b) C'est-à-dire, ceux qui regardent bien plus ce qui leur revient des bonnes œuvres des Fidéles, que ce qui en revient à ceux qui les font.

de m'en réjouir avec lui C'est ce qui paroît clairement dans ce qu'il dit aux Philippiens, sur le secours qu'il avoit reçu d'eux par les mains d'Epaphrodite ; & il s'en explique d'une maniere qui marque bien sensiblement, quel étoit dans cette libéralité le *fruit* dont il faisoit sa joie, & dont son ame se nourrissoit. Ecoutons ce que la vérité lui fait dire sur ce sujet. *J'ai ressenti une grande joie dans le Seigneur*, dit-il à ses bienfaicteurs, *de ce que les sentimens de votre charité pour moi ont enfin repoussé, comme une plante qui reprend vie. Vous les avez toujours eus : mais l'accablement où vous étiez, les empêchoit de repousser.* Phil. 4. 10.

Les Philippiens avoient donc été long-tems, comme une plante stérile, qui ne rapportoit plus de fruit ; & c'est de ce que cette *plante* recommençoit à produire, que l'Apôtre se réjouissoit avec eux ; & non pas de ce qu'il se trouvoit soulagé par-là dans ses besoins. C'est ce qu'il nous fait bien voir, lorsqu'il ajoute : *Ce n'est pas mon intérêt ni mes besoins que* Ibid. 11. *je regarde, quand je vous parle de ce que vous avez fait pour moi. Car j'ai appris à être content, en quelque état que je me trouve ; & aussi bien dans la disette, que dans l'abondance. Je suis fait à tout ; & soit que j'aie de quoi subsister, ou non ; que je sois au large, ou que la nécessité me presse, je m'accommode à tout ; & je puis tout dans celui qui fait toute ma force.*

40. Qu'est-ce donc, ô grand Paul, qui fait cette joie que vous goûtez en toutes sortes d'états ? Quels sont les *fruits* dont vous vous nourrissez, ô *homme divin*, qu'une connoissance intime de Dieu a *renouvellé*, & en qui elle a *retracé l'image* de votre Créateur ; ô *ame vivante* ! dont l'exemple est une régle si parfaite de sobriété & de tempérance ; ô *oiseau céleste* ! dont le vol a parcouru presque toute la terre, que vous avez remplie de la connoissance des mystéres les plus élevés ? Vous êtes tout ce que je viens de dire ; & ce sont comme autant de *titres*, par où les *fruits de la terre* vous sont dûs. De quoi vous nourrissez-vous donc ? De la joie que j'ai des bonnes œuvres que je vois faire, me répond-il. Car voici ce qu'il ajoute, après les paroles que je viens de rapporter : *Ce qui fait ma joie, c'est que vous avez fait une bonne œuvre, quand vous avez pris part à mes souffrances.* Col. 3. 10. Phil. 4. 14.

Voià donc quelle est ma *joie :* voilà quel est proprement le *fruit* dont il se nourrit. C'est de ce que les Philippiens avoient fait *une bonne œuvre*, & non pas de ce qu'il avoit eu, par cette bonne œuvre, quelque *rafraîchissement dans ses souffrances*; puisqu'il pouvoit vous dire avec vérité, que plus il se
Ps. 4. 1. trouvoit pressé, plus vous dilatiez son cœur. Car vous faisiez toute sa force, & vous lui aviez appris à porter la disette, & à bien user de l'abondance.
Phil. 4. 12. *Vous sçavez*, dit-il aux mêmes Philippiens, ensuite de ce que je viens de rapporter, *que depuis que j'ai*
14. *commencé d'annoncer l'Evangile dans vos quartiers,*
15. *au sortir de Macédoine, je n'ai rien reçu que de vous; & qu'au lieu que nulle autre Eglise ne m'a*
16. *fourni de ces sortes de secours; vous m'avez envoyé à Thessalonique jusqu'à deux fois de quoi subvenir à mes besoins.* Ce qui faisoit donc la joie de ce grand Apôtre, c'étoit de voir que ceux à qui il écrivoit, reprenoient la pratique de leurs bonnes œuvres; & que cette *plante*, qui avoit paru stérile durant quelque tems, commençoit de *refleurir* & de produire.

41. Mais n'est-ce point plûtôt, de ce qu'il avoit eu par-là de quoi *fournir à ses besoins?* Non certes;
17. & par où le sçavons-nous? Le voici. *Ce que je cherche*, ajoute-t-il, *ce n'est pas ce qui me revient de vos libéralités; c'est le* FRUIT *qui vous en revient à vous-mêmes.*

Il faut donc faire différence entre *le don & le fruit*; & c'est vous, ô mon Dieu, qui m'avez appris à discerner l'un de l'autre. Le *don*, c'est la chose même que donne celui qui assiste son prochain dans le besoin, c'est-à-dire, de l'argent, des vivres, des habits, retraite, protection, & ainsi du reste. Le *fruit*, c'est la bonne volonté, & la pureté de l'intention de celui qui donne. Et de-là vient, que notre divin Maître ne dit pas simplement, qu'on sera récompensé, pour avoir reçu chez soi *un Prophéte*, ou *un Juste*; mais qu'on le sera pour avoir reçu le Prophéte, *en considération de ce qu'il est Prophéte*; & le Juste, *en considération de ce qu'il est juste.* Il ne dit pas simplement non plus, que quand on n'auroit donné qu'un *verre d'eau* à quelqu'un de ces *petits* qui lui appartiennent, on ne demeurera pas sans récompense: mais que ce sera pour avoir donné ce secours à quelqu'un de ceux-là, en considération de ce qu'il étoit de ses *Disciples*, qu'on sera ré-

Ce que c'est, dans les bonnes œuvres, que le don & le fruit.

Matth. 10. 41.

compensé. Dans tous ces exemples, recevoir *un Prophéte*, recevoir *un Juste*, donner un verre d'eau à *un Disciple* de Jesus-Christ, c'est proprement en quoi consiste le *don*. Mais de le faire *en considération de ce* que l'un est *Prophéte*, & l'autre *Juste*, & l'autre *Disciple* de Jesus-Christ; c'est en quoi consiste ce que j'appelle le *fruit*. Ibid. 42.

Il y avoit dans ces sortes *de fruits*, dans ce que faisoit pour Elie, cette Veuve qui le faisoit subsister; puisqu'elle sçavoit que c'étoit un homme de Dieu, & que c'étoit pour cela qu'elle prenoit soin de lui, & l'ame de ce saint Prophéte se nourrissoit de ce *fruit-là*, comme son corps étoit nourri de ce que cette femme lui donnoit pour sa subsistence. Mais il ne trouvoit point ce que j'appelle *le don*, dans ce que lui apportoit le corbeau, qui le nourrit durant quelque tems. Le corps de ce saint Prophéte en vivoit; & il n'auroit pu subsister sans quelque aliment, comme celui-là; mais son ame n'y trouvoit point *le fruit*, qui étoit sa véritable nourriture. III. Rois. 17. 9. Ibid. 4. 6.

CHAPITRE XXVII.

Que dans les œuvres des Infidéles, on ne trouve que des dons, *& point de* fruits. *Et pourquoi. Que c'est par-là qu'il est vrai de dire, que les* baleines *& les* poissons *ne sont point nourris des fruits de la terre.*

42. C'Est donc une vérité constante, que je ne craindrai point de dire ici, puisque je la vois dans votre lumiere, qu'encore que ces gens grossiers & envelopés dans les ténébres de l'infidélité, qui ne peuvent être gagnés & amenés à la vérité, que par ces prodiges, dont il me paroît que les *baleines* sont la figure, non plus qu'initiés & incorporés à votre Eglise, que par les premiers Sacremens figurés par les *poissons*, assistent vos serviteurs & vos Ministres, & leur fournissent de quoi subsister, ou quelqu'autre chose de ce qui est nécessaire à la vie : on ne sçauroit dire pour cela, ni que ceux-là donnent à ceux-ci la *nourriture* qu'il leur faut; ni que ceux-ci la trouvent dans ce que les autres leur fournissent. Et pourquoi? C'est que ces infidéles ne sçachant, ni dans quelle vue il faudroit faire ce qu'ils font, ni à quelle fin il faudroit le rapporter, ne le font point avec une intention droite & simple. Ainsi, ceux qu'ils

C'est la disposition du cœur, qui fait tout ce qu'il y a de bon, dans l'as-

Assistance que l'on donne à ceux qui en ont besoin. assistent, ne voyant dans les secours qu'ils en tirent, que des *dons*, & point encore de *fruits*, ils n'y sçauroient trouver leur joie, ni par conséquent la nourriture de leur ame : car l'AME ne se nourrit que de ce qui fait sa joie. Ainsi, il est clair, que les *poissons* & les *baleines* ne parviennent point à se nourrir des *fruits* que la *terre*, déja séparée & retirée de l'*amertume des eaux de la mer*, est seule capable de produire (a).

(a) C'est-à-dire, que tant que les Ministres de l'Evangile travaillent sur les Infidéles, & qu'ils en sont encore, ou à les étonner par des miracles, figurés par les *baleines*, ou à leur donner les premieres instructions, & les premiers Sacremens, figurés par les *poissons*, ils ne trouvent point parmi eux ces *fruits* de la bonne volonté, qui sont les seuls dont ils puissent faire leur joie & leur nourriture; & qu'on ne peut attendre que de la *terre*, déja séparée des eaux de la *mer*, c'est-à-dire, de l'ame déja fidéle & dégagée de l'amertume, de l'infidélité & de l'impiété.

CHAPITRE XXVIII.

Qu'il est à remarquer, qu'à la création de chaque chose particuliere, il est dit que Dieu vit que ce qu'il venoit de faire, étoit quelque chose de bon; *& que ce ne fut que lorsqu'il vint à considérer le corps entier de ses Ouvrages, qu'il trouva que c'étoit quelque chose de* très-bon.

43. IL est dit ensuite, que vous vîtes toutes les choses que vous aviez faites, & qu'elles vous parurent non seulement *bonnes*, mais *très-bonnes*. Nous les voyons aussi, & elles nous paroissent telles. *Gen. 1. 31.*

A la création de chacune de ces choses principales, que vous fîtes dans le cours des six premiers jours, & que vous ne faisiez point autrement, qu'en disant que vous vouliez qu'elles fussent, l'Ecriture marque que vous prîtes garde chaque jour, que ce que vous veniez de faire étoit *bon*. Je trouve que cela est marqué jusqu'à sept fois ; mais je trouve encore qu'étant venu à considérer, pour la huitiéme, toutes ces différentes choses, dans le tout qu'elles composent, & par le rapport qui les lie ; vous trouvâtes qu'elles étoient non seulement *bonnes*, mais *très-bonnes*. Chacune prise à part, n'étoit que *bonne* ; mais vous trouvâtes que le tout pris ensemble, étoit quelque chose de *très-bon*. Il en est de même de tous les corps, où il y a quelque sorte de beauté ; car, quelque beau que

que puisse être chaque membre, pris à part, il y a bien plus de beauté dans le corps entier que compose l'assemblage, la proportion & l'accord de ces parties toutes belles, qu'il n'y en a dans chacune.

CHAPITRE XXIX.

Pourquoi l'Ecriture parle, comme si Dieu voyoit les choses par reprise, quoiqu'il les voie toutes à la fois.

44. J'Ai donc considéré en moi-même, par où il peut être vrai de dire, que vous avez vu à sept ou huit diverses reprises, que vos ouvrages étoient *quelque chose de bon*. Mais n'ayant point trouvé *de tems* dans votre maniere de voir les choses, & ne pouvant comprendre par conséquent comment vous pouviez avoir regardé vos ouvrages à tant de fois, je me suis écrié : O mon Dieu, tout ce que dit votre Ecriture, n'est-il pas véritable ; & en pouvons-nous jamais douter, nous qui sçavons que c'est vous qui l'avez dictée à ceux qui nous l'ont donnée ; & que non seulement vous êtes véritable, mais que vous êtes la vérité même ? D'où vient donc que pendant que vous me dites d'un côté, qu'il n'y a point de tems dans la maniere dont vous voyez les diverses natures des choses ; votre Ecriture me dit de l'autre, qu'à mesure que vous les faisiez dans le cours de ces six premiers jours, vous vîtes chaque jour que ce que vous veniez de faire étoit bon ; en sorte que je trouve au juste combien de fois vous l'avez vu ?

Il n'y a nulle sorte de tems ni de succession de chose dans les connoissances de Dieu.

Vous me répondez à cela, d'une voix forte, qui se fait entendre aux oreilles de mon cœur, & qui dissipe tout ce qui cause ma surdité ; & vous me dites : « O homme, c'est moi qui dis tout ce que dit » mon Ecriture : mais elle dit d'une maniere qui a » rapport au tems, & qui suppose le tems : au lieu » qu'il n'y a point de tems à l'égard de ma parole vi- » vante, c'est-à-dire, de mon Verbe ; puisqu'il est » éternel comme moi. Ce que vous voyez, ou que » vous dites vous-même, le mouvement & la lu- » miere de mon esprit, je le vois & je le dis (a) :

Prérogative de la Parole éternelle de Dieu.

(a) Dieu dit en nous, & avec nous, tout ce que nous disons & tout ce que nous pensons de vrai ; parce qu'il dit éternellement toute vérité, & c'est sur quoi est fondée la loi qui nous défend de parler même contre la vérité. Car quiconque dit quelque chose de faux, dément Dieu, en quelque sorte, puisqu'il dit le contraire de ce que Dieu

» mais au lieu que vous ne le voyez, ni le dites que
» dans le tems, & d'une maniere sujette au tems;
» ce n'est point dans le tems, ni d'une maniere su-
» jette au tems, que je le dis, & que je le vois. »

dit; & par-là, il viole l'obligation que la loi éternelle nous impose, de conformer toutes nos pensées & toutes nos paroles à celles de Dieu.

CHAPITRE XXX.

Ce n'est que faute de vue & de lumiere qu'on peut trouver à redire aux Ouvrages de Dieu. Réveries des Manichéens sur la création du monde.

45. VOILA ce que vous m'avez fait entendre, ô mon Dieu; & par où vous avez fait couler en moi quelque goutte des douceurs ineffables de votre vérité.

Elle m'a fait déplorer l'aveuglement de ceux qui osent bien trouver à redire à quelques-uns de vos ouvrages (a): & qui soutiennent, que c'est par force & par nécessité que vous en avez fait plusieurs, comme le ciel & les astres : que ce n'est pas même de quelque chose dont vous fussiez l'Auteur, que vous les avez formés, mais d'une matiere qui étoit déja toute faite quelque part, & par quelqu'autre que vous, & que vous n'avez fait que la ramasser, & en composer ces grands corps, lorsqu'après avoir remporté la victoire sur je ne sçais quelles puissances, qu'ils prétendent que vous aviez pour ennemies, vous vous mîtes à bâtir la machine du monde, comme un rempart pour tenir ces ennemis en bride, & les empêcher de se révolter une seconde fois contre vous. Qu'il y a d'autres choses dont non seulement vous n'avez point créé la matiere, mais que vous n'avez pas même faites ce qu'elles sont; comme la chair, de quelque espéce qu'elle soit, tous les insectes, & tout ce qui tient à la terre par des racines. Que tout cela est l'ouvrage de je ne sçais quelle nature intelligente, qui ne tient point son existence de vous; & qu'ils le figurent comme une puissance ennemie de la vôtre, & qui vous est contraire en tout; & que c'est elle qui produit toutes ces choses dans la plus basse région de l'Univers. Voilà ce que disent les insensés, qui ne voyant point vos ouvra-

(a) Les Manichéens. Voyez ce qui a été dit dans l'Avertissement.

ges, par lumiere de votre esprit, ne vous y reconnoissent point.

CHAPITRE XXXI.

Que comme c'est l'esprit de Dieu qui agit en nous, quand nous faisons ce qu'il faut faire; c'est lui qui voit en nous, quand nous voyons les choses comme il les faut voir. Grande différence entre ceux-mêmes à qui les Ouvrages de Dieu plaisent.

46. OR, quand ceux qui sont éclairés de cette lumiere céleste regardent vos ouvrages, de l'œil dont elle les fait voir, c'est vous qui les voyez en eux. Ainsi, lorsqu'ils voient qu'il n'y a rien que de *bon* dans tout ce que vous avez fait, c'est vous-même qui le voyez: lorsque vos ouvrages leur plaisent, par rapport à vous; c'est vous qui leur plaisez dans vos ouvrages; & C'EST à vous-même que les choses plaisent, lorsque le mouvement de votre Saint Esprit est ce qui fait qu'elles nous plaisent.

En quel sens il est vrai de dire, que Dieu considere & approuve ses propres ouvrages.

C'est ce que nous apprend le grand Apôtre, lorsqu'il nous dit, que *comme il n'y a que l'esprit de l'homme, qui connoisse ce qui vient de l'homme* (a); *de même, il n'y a que l'esprit de Dieu qui connoisse ce qui vient de Dieu; & qu'ainsi pour nous rendre capables de connoître les biens que Dieu nous a faits, il a fallu que nous fussions animés de l'esprit que nous avons reçu; & qui n'est pas l'esprit du monde, mais l'esprit même de Dieu.* Car s'il est vrai, d'un côté, comme nous n'en sçaurions douter, que ce que Dieu nous donne ne peut venir que de lui; & de l'autre, que nous connoissons ce qu'il nous a donné, comme nous n'en sçaurions douter non plus; par où peut-il être vrai, *qu'il n'y a que l'esprit de Dieu qui connoisse ce qui vient de lui*, sinon, parce que ce qu'il nous a donné, ne nous est connu que par son esprit; & que lorsque c'est par son esprit que nous connoissons quelque chose, c'est son esprit même qui le connoît.

I. Cor. 2. 11. 12. a

C'est Dieu qui connoît ce qu'il nous fait connoître, comme c'est lui qui fait ce qu'il nous fait faire.

Comme on est donc bien fondé de dire, à ceux qui parlent par le mouvement de l'esprit de Dieu, *Ce n'est pas vous qui parlez*; de même on est bien fondé de dire, à ceux qui connoissent les choses par la lumiere de l'esprit de Dieu, *Ce n'est pas vous qui connoissez*: & à ceux qui les voient de l'œil dont l'es-

Matth. 10. 20.

(a) C'est-à-dire, que ce qui se passe dans chacun; & qui sort du fond de son cœur, n'est connu que de lui.

prit de Dieu les fait voir; *Ce n'est pas vous qui voyez:* ainsi, quand son esprit nous fait voir qu'il n'y a rien que de bon dans ses ouvrages, c'est lui qui le voit, & non pas nous.

Mais comme autre chose est de prendre pour mauvais ce qui est bon, comme font ces misérables dont je viens de parler (a), qui prétendent qu'entre les choses qu'il est certain que vous avez faites, il y en a qui sont mauvaises de leur nature; & autre chose de reconnoître que vous n'avez rien fait que de bon: autre chose est aussi de voir que tout ce que vous avez fait est *bon*, comme le voient bien des gens, à qui tout ce que vous avez créé plaît, quoique ce ne soit point vous qui leur plaisiez dans vos créatures, puisque c'est d'elles qu'ils veulent jouir plûtôt que de vous; & autre chose de le voir de cette autre maniere, qui fait qu'il est vrai de dire, que c'est vous qui le voyez en nous; parce que c'est vous que nous aimons dans ce que vous avez fait. Or, NOUS ne sçaurions vous aimer que par le Saint Esprit que vous nous donnez; puisqu'il est écrit que c'est *par le Saint Esprit qui nous est donné, que la charité est répandue dans nos cœurs*; comme c'est par lui que nous voyons qu'il n'y a rien que de *bon* dans tout ce qui a quelque sorte d'être; parce que tout ce qui existe, est l'ouvrage de celui qui existe souverainement.

Ce n'est point Dieu qui nous plaît dans les créatures lorsque c'est d'elles que nous voulons jouir, & non pas de lui.

Par où nous aimons Dieu.

Rom. 5. 5.

(a) Les Manichéens.

CHAPITRE XXXII.

Récapitulation de tout ce que nous présente l'Histoire de la création du monde.

47. VOICI donc, ô mon Dieu, ce que nous voyons, graces à votre infinie bonté, dans ces paroles du commencement de la Genése, que je viens d'examiner.

Nous y voyons que vous avez créé le *ciel* & la *terre*, c'est-à-dire, ces deux principales parties de l'Univers, dont l'une tient le dessus, & l'autre le dessous; ou *les deux espéces de créatures*, l'une spirituelle, & l'autre corporelle: qu'après avoir créé *la lumiere*, vous l'avez séparée des *ténébres*; & que par-là vous avez donné, soit à l'univers corporel, soit à ces deux différentes espéces de créatures, leur dernier embellissement.

Nous y voyons que vous avez créé le *firmament*

ou *ciel*; soit celui qui tient le premier rang entre les parties de l'Univers, & qui est placé entre ces *eaux* spirituelles qui sont au-dessus, & les *eaux* matérielles qui sont au-dessous (a); ou celui qui est entre ces *eaux* subtiles & réduites en vapeur, qui distillent en rosée, & par où la terre est humectée dans les nuits même les plus séreines; & ces *eaux* plus massives qui coulent sur la terre. Car on donne le nom de *ciel* à l'air même qui est entre les unes & les autres de ces *eaux*.

Nous y voyons que vous avez ramassé dans un même lieu la *masse* des *eaux* qui composent cette vaste étendue de la *mer*; & qu'après avoir tiré la *terre* de dessous ces *eaux* qui la couvroient, elle a commencé de paroître, & de se trouver propre à produire des herbes & des arbres.

Nous y voyons que vous avez créé ces *astres*, dont le mouvement régle & partage les tems, & qui nous éclairent du haut du ciel; c'est-à-dire, le Soleil, qui seul fait le jour; & la Lune & les Etoiles, dont la lueur nous console durant les ténébres de la nuit.

Nous y voyons que vous avez rendu fécondes les eaux supérieures, & les eaux inférieures: & que c'est par-là qu'elles se sont trouvées peuplées, les unes de *poissons*, & les autres d'*oiseaux*; de poissons, comme celles de la mer, des lacs & des rivieres; d'oiseaux, comme celles qui sont au-dessus des airs: car c'est le poids des eaux élevées en vapeur, qui condensant le corps de l'air, le rend capable de soutenir les oiseaux.

Par où l'homme a été fait à l'image de Dieu.

Nous y voyons que vous avez orné & peuplé la terre de toutes ces espéces d'animaux qu'elle porte, & que vous avez établi l'homme au-dessus de tout, par le don de l'intelligence & de la raison, en quoi consiste l'avantage qu'il a d'avoir été fait *à votre image & ressemblance*. Que comme dans la nature spirituelle de *l'homme*, c'est-à-dire, dans son ame, vous avez établi deux sortes de facultés: l'une supérieure, qui préside à tout, & qui régle tout; & l'autre inférieure, dont le partage est d'obéir; de

Il y a mâle & femelle dans chaque personne, & par où.

(a) S. Augustin reconnoît dans le 6. Chap. du II. Livre de la revue qu'il a faite de ses Ouvrages, que ce qu'il dit ici n'a pas été assez pesé; & qu'il est difficile de déterminer ce que l'Ecriture entend par ces *eaux* placées au-dessus du firmament.

même dans sa nature corporelle, vous avez établi le sexe masculin, & le sexe féminin ; l'un pour commander, & l'autre pour obéir. Car vous avez voulu, qu'encore que les femmes ayent une ame raisonnable, & une intelligence de même nature que celle des hommes, elle lui fût soumise par son sexe, comme la partie de l'ame où résident les appetits, est soumise à la raison ; & que COMME c'est de l'homme que la femme conçoit ce qu'elle met au monde, ce fut de la raison que l'appetit empruntât des lumieres qui réglent ses actions & ses mouvemens.

Voilà ce que nous voyons dans ce commencement de la Genése, comme chacune de ces choses en particulier est *bonne*, le *tout*, qu'elles composent toutes ensemble, est quelque chose d'excellent.

CHAPITRE XXXIII.

Que tout a été fait de rien. Pourquoi à la création de diverses choses particulieres, il est fait mention du matin *& du* soir.

48. FAITES que vos Ouvrages vous louent, Seigneur, c'est-à-dire, faites que nous vous aimions : car ce sera alors qu'il sera vrai de dire que vos Ouvrages vous louent (a). Ils ont tous leur commencement & leur fin, leur accroissement & leur défaillance, & comme on trouve dans le cours des tems le point où chaque chose commence d'avoir sa *forme*, on y trouve aussi celui où chaque chose la perd (b).

Ce que c'est que louer Dieu.

Toutes choses ont donc leur *matin* & leur *soir*, quoique cela soit plus remarquable dans les unes que dans les autres, & ce qui fait qu'elles sont sujettes à tous ces changemens, c'est que ce n'est pas de votre substance que vous les avez faites (c) ; mais du néant. Car vous ne les avez pas faites de quelque matiere qui ne fût point votre ouvrage, ou qui fût déja quand vous avez fait le monde ; & c'est tout à la fois que vous avez créé, & la matiere &

(a) Puisqu'il n'y a que ceux qui cherchent Dieu, qui le louent véritablement ; & qu'on ne le cherche qu'autant qu'on l'aime.

(b) Il parle ainsi, parce qu'il n'y a que les formes ou les différentes modifications de la matiere qui cessent d'être ; & qu'à parler exactement, rien ne paroît dans la nature.

(c) Contre les Manichéens.

les diverses espéces de choses que vous en avez tirées (a); car vous ne l'avez pas laissée *informe* un seul moment. Ainsi, quoique autre chose soit la matiere du ciel & de la terre, & autre chose ce qui en fait la *forme* & la beauté, puisqu'au lieu que la matiere a été tirée du néant, c'est de cette matiere qu'ont été tirées toutes ces diverses espéces de choses que l'Univers enferme, avec tout ce qu'elles ont de *forme* & de beauté, vous avez fait l'un & l'autre tout à la fois; & les *formes* dont la matiere a été revêtue l'ont suivie de si près, qu'il n'y a pas eu le moindre intervalle de tems entre l'un & l'autre.„

(a) Voyez la note sur le Chapitre 20. du XII. Livre.

CHAPITRE XXXIV.

Il prend en peu de mots tout ce qui est renfermé sous le sens allégorique, dans l'Histoire de la création du monde.

49. DE la considération de tous ces Ouvrages de votre toutepuissance, j'ai passé à celle des choses en figure desquelles il vous a plu de les créer dans l'ordre que la Genése nous marque, ou de nous en faire au moins rapporter la création dans cet ordre-là: & j'ai trouvé que les choses figurées, aussi bien que celles qui les figurent, sont *bonnes*, chacune en particulier; & que le tout qu'elles composent est *quelque chose d'excellent*.

Récapitulation de tout ce que l'Histoire de la création du monde nous présente dans le sens allégorique.

Car je trouve, sous le voile de la figure, que c'est par votre Verbe, & par votre Fils unique, que vous avez fait le *ciel* & la *terre*, c'est-à-dire, & l'Homme-Dieu, chef de votre Eglise, & les fidéles qui en sont le corps.

Toute l'économie de la formation de l'Eglise se trouve dans les premieres paroles de la Genese.

J'y trouve, que vous avez fait l'un & l'autre dans votre prédestination éternelle, & par conséquent avant tous les tems; & avant qu'il y eût ni *matin* ni *soir*.

J'y trouve, que lorsque vous avez commencé d'exécuter dans le tems, ce que vous aviez prédestiné de toute éternité, afin de mettre en évidence, ce qui étoit caché dans vos conseils éternels, & de nous donner quelque *forme*, au lieu que nous n'étions d'abord qu'une *masse informe*, & un *abyme ténébreux*, parce que nous étions accablés de nos péchés, & que nous nous étions retirés de vous; votre

Rom. 6. 17.

divin Esprit étoit *porté*, & comme suspendu au-dessus de cet *abyme*; c'est-à-dire, prêt à nous secourir dans le tems que vous aviez arrêté.

J'y trouve, que de cette *masse informe* vous avez fait *la lumiere*; c'est-à-dire, que de quelques-uns de ces *impies* vous avez fait des *justes*; & que vous avez séparé cette *lumiere* de ce qui étoit demeuré *ténébres*.

J'y trouve, que vous avez établi votre *firmament*, c'est-à dire l'autorité de votre Ecriture, comme un *ciel*, entre les *eaux supérieures*, & les *eaux inférieures*; c'est-à-dire, entre ceux que vous éclairez par vous-même *, & ceux qui sont sous ce *firmament*, & qui en reçoivent la lumiere de l'instruction **.

* Les SS. Anges.
** Les hommes.

J'y trouve, que vous avez *ramassé* en un même corps la *masse amére des eaux de la mer*, afin que la *terre* parût au-dessus de ces *eaux*; c'est - à - dire, que vous avez mis comme à l'écart de la société des infidéles; & que vous avez permis que tous, comme de complot fait, conspirassent contre les justes, afin de faire éclater les saintes affections qui regnent dans ces ames fidéles; & que cette *terre* féconde produisît *ses fruits*; c'est-à-dire, les œuvres de miséricordes que vos Saints ont pratiquées, jusqu'à distribuer tout leur bien aux pauvres pour gagner le ciel.

J'y trouve que vous avez fait des *astres* que vous avez posés dans le *firmament*, c'est-à-dire, que vous avez rempli de la parole de vie quelques-uns de vos Saints; & qu'on a vu briller en eux les dons de votre Saint Esprit: mais que vous avez mis au-dessus d'eux *le firmament*; c'est-à-dire, l'autorité de votre divine Ecriture.

J'y trouve, que de la matiere corporelle vous avez formé des *baleines*, des *poissons*, & des *oiseaux* qui volent sous le *firmament*; c'est-à-dire, que pour convertir les infidéles, & les établir dans la vérité, vous vous êtes servi de signes & de sacremens extérieurs, de miracles visibles & éclatans, & de la voix des Prédicateurs de votre Evangile, qui comme des *oiseaux* ont volé par toute la terre, mais toujours sous votre *firmament*, c'est-à-dire, sans jamais s'écarter de l'autorité de vos Ecritures; & dont les paroles sont encore tous les jours pour les fidéles mêmes une source de bénédictions.

J'y trouve, que la *terre séparée des eaux* & deve-

nue fertile, a produit ce que votre Ecriture appelle *des ames vivantes*, ou des *animaux de services*; c'est-à-dire, que les mouvemens de l'ame, réglés par la tempérance dans vos fidéles, sont devenus comme des *animaux* domtés & apprivoisés.

J'y trouve, que vous avez créé l'homme *à votre image & ressemblance*; c'est-à-dire, qu'en mettant ces ames fidelles au point de ne se proposer plus que votre seule volonté pour régle, & de n'avoir plus besoin des exemples de ce qu'il y a même de plus saint & de plus parfait parmi les hommes, vous les avez renouvellées, en retraçant en elles votre divine ressemblance. Col. 3. 10.

J'y trouve, que dans l'espéce même de l'homme vous avez fait *mâle & fémelle*, c'est-à-dire, que vous avez soumis à la partie supérieure de notre ame, qui est l'*intelligence & la raison*, la partie inférieure où résident les *appétits*, qui donnent le branle à nos actions; en sorte qu'elle est soumise à l'autre, comme la femme est soumise à son mari.

Enfin, j'y trouve, que vous avez donné pour nourriture à l'homme tous les *fruits* que la *terre* produit, & dont chacun porte *sa sémence*; c'est-à-dire, que vous avez voulu que vos Ministres, dont le secours est nécessaire aux fidéles pour les former, & les faire arriver à la perfection, trouvassent celui dont ils ont besoin ici-bas, dans les bonnes œuvres de ces mêmes fidéles, qui sont comme des *sémences* dont ils recueilleront un jour le fruit.

Voilà ce que nous voyons sous le voile de la figure, & dont l'assemblage compose un *tout*, qui est *quelque chose d'excellemment bon*. Et quand nous le voyons, c'est *vous-même* qui le *voyez* en nous; puisque c'est vous qui nous avez donné l'Esprit saint qui nous le fait voir, & qui fait que dans toutes ces merveilles que nous voyons, ce n'est que vous que nous aimons. Chap. 25. *C'est Dieu qui voit en nous ce que son S. Esprit nous fait voir.*

CHAPITRE XXXV.

Il demande cette heureuse paix, qui fera le partage des Saints dans l'éternité, & qui est figurée par ce septiéme jour, qui n'a point de soir.

50. MON Seigneur & mon Dieu, c'est vous qui nous avez donné toutes ces grandes cho- *Repos éternel*,

figuré par celui du septiéme jour.

les : donnez-nous donc aussi *la paix* (a). Faites-nous goûter cette paix & ce repos où vous entrâtes *le septiéme jour* ; le repos & la paix de ce *jour* qui n'a point de *soir*. Car quelque bonté qu'il y ait dans toutes ces choses que l'Univers enferme, & que vous tenez dans un ordre si admirable, elles passeront dès qu'elles auront fait leur office, & que votre sagesse en aura tiré ce qui convient à ses desseins éternels ; & de-là vient qu'on trouve un *matin* & un *soir* dans l'institution de toutes.

Pourquoi l'on trouve un matin & un soir dans la formation des diverses parties de l'Univers.

(a) C'est-à-dire la paix du Ciel, cette paix par excellence, qui est la seule véritable paix de la créature raisonnable, & qui n'est autre chose que cette parfaite union de cœurs, dans laquelle tous les bienheureux jouissant de Dieu, jouiront aussi les uns des autres en Dieu. Alors notre vie ne sera plus une vie mortelle & mourante, comme ici-bas : elle sera, pour ainsi dire, toute vie ; & nos corps ne seront plus de ces corps *animaux*, qui se corrompent, & qui appesantissent l'ame ; mais des corps *tout spirituels*, exemts de toutes sortes d'assujettissemens & de besoins, & parfaitement soumis à la volonté, qui en disposera sans aucune peine. *Aug. Liv. 19. de la Cité de Dieu, Chap. 17.*

CHAPITRE XXXVI.

Ce que l'Ecriture nous veut faire entendre, quand elle dit que Dieu se reposa après la création du monde.

Pourquoi l'Ecriture ne fait point de mention de soir, à l'égard du septiéme jour.

* *Gen. 2, v. 3.*

Ce que nous apprend ce repos où il est dit que Dieu entra le septiéme jour.

§ I. MAIS le *septiéme* jour n'a ni *soir* ni couchant, parce qu'il est la figure du repos éternel ; & c'est pour cela que vous l'ayez *sanctifié* *. Car si l'Ecriture nous marque, qu'après avoir fait ces grands ouvrages, qui tous ensemble sont *quelque chose d'excellemment bon*, vous vous reposâtes le septiéme jour, vous qui n'aviez point besoin de repos, puisque l'action ne vous fatigue point, & ne vous fait rien perdre de votre tranquillité ; c'est pour nous faire entendre, qu'après avoir accompli nos bonnes œuvres, qui sont aussi *quelque chose d'excellent*, puisque c'est vous qui nous les faites produire, nous goûterons en vous l'heureux repos du *sabat* de l'éternité qui n'a point de *soir*.

CHAPITRE XXXVII.

Que comme il est vrai de dire, que les bonnes œuvres des Saints sont les œuvres de Dieu ; on peut dire tout de même, que leur repos dans le Ciel est le sien.

52. ALORS même CE SERA VOUS qui vous reposerez en nous ; comme c'est vous qui agissez présentement en nous ; & NOTRE repos sera le vôtre, comme nos œuvres sont les vôtres. Car à votre égard, ô mon Dieu, vous êtes toujours en action & toujours en repos. C'est toujours, & non pas par reprises, & comme dans de différens périodes de tems, que vous voyez, que vous agissez, & que vous vous reposez ; quoique vous soyez l'Auteur de tout ce que nous avons dans le tems de vues & de connoissances, & du tems même, & de ce repos ineffable, qui nous mettra au-dessus des vicissitudes du tems.

CHAPITRE XXXVIII.

Différence de la maniere dont Dieu voit ses Ouvrages, & de celle dont les hommes les voient. Qu'au lieu qu'il ne cesse jamais de faire du bien, nous n'en faisons que lorsque nous sommes animés de son esprit. Que comme nos bonnes œuvres ont été figurées par l'opération de Dieu créant l'Univers, notre repos dans le Ciel l'a été, par celui de Dieu après la création du monde. Que c'est à lui qu'il faut s'adresser, pour obtenir l'intelligence de tout ce qui le regarde.

53. AU LIEU que nous ne voyons les choses que vous avez faites, que parce qu'elles sont, elles ne sont que parce que vous les voyez. *Par où les choses sont.*

Au lieu que c'est au-dehors que nous voyons qu'elles sont, & que c'est au-dedans que nous voyons qu'elles sont bonnes ; vous les voyiez lorsqu'elles étoient encore à faire. *Dieu voit ce qui n'est pas encore, comme ce qui est déja.*

Au lieu que si nous ne nous sommes trouvés portés à faire le bien, que depuis que votre Saint Esprit en a mis le germe dans nos cœurs, & qu'auparavant nous n'avions de mouvement que pour le mal, ce qui nous éloignoit de vous tous les jours de plus en plus ; vous n'avez jamais cessé de faire du bien, par- *Par où nous nous sommes portés à faire le bien.*

ce que vous êtes la souveraine bonté, aussi bien que l'être souverain, & l'unité souveraine.

Par où nous pouvons esperer d'entrer dans le repos de l'éternité.

Ce qui fait le repos éternel de Dieu.

Au lieu que si nous arrivons au repos que nous attendons, & que vous nous réservez dans cette *sanctification* ineffable, dont celle du *septiéme jour* est la figure, ce ne sera qu'après les bonnes œuvres que nous faisons ici-bas, & qui ne seront pas perpétuelles, quoique ce soient des effets de votre grace, vous jouissez d'un repos éternel; parce qu'étant le bien souverain, qui n'a besoin d'aucun autre bien, vous êtes vous-même ce repos dont vous jouissez.

Par où nous pouvons arriver à l'intelligence des Mysteres.

Mais qui est l'homme qui puisse donner à un autre homme l'intelligence d'une chose si élevée? Quel Ange pourroit la donner à un homme, ni même à un autre Ange? Pour l'avoir, c'est à vous qu'il faut la demander, c'est en vous qu'il faut la chercher, c'est à votre porte qu'il faut fraper. C'est par-là que nous obtiendrons, c'est par-là que nous trouverons, c'est par-là que nous nous ferons ouvrir. Ainsi soit-il.

Fin du treiziéme & dernier Livre.

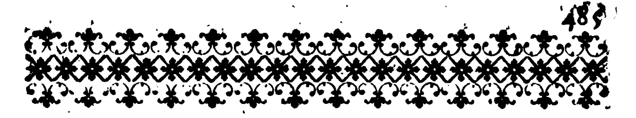


TABLE DES MATIERES.

a marque les premieres lignes de la page, b celles du milieu, c les dernieres, & n les notes.

A

ABattement. N'y point tomber dans l'affliction, 23. c.

Abondance. Toute abondance autre que Dieu n'est que pauvreté & indigence, 432 b.

ABRAHAM. Bonheur de ceux qui sont dans le sein d'Abraham, 236. b. c.

Abyme. Pourquoi la matiere informe a été désignée par le nom d'abyme, 379 c, 383 c, 390 a, 401 b. Ce que l'Ecriture veut faire entendre quand elle dit qu'un abyme en attire un autre, 437 a, c.

ACADE'MICIENS sembloient douter de tout, 122 a.

Acception. Il n'y a point d'acception de personnes auprès de Dieu, 208 a

Accident. Régle pour juger sainement de tout ce qui nous arrive dans la vie, 268 b.

Accoutumance. Quelle en est la force, 210 b. Ce qu'elle peut sur les plus grands Saints, 231 c, 232 a.

Actions. Ce qui fait la qualité de nos actions, 19 a, 67 c. *& suiv.* Il y en a qui paroissent des péchés, & qui n'en sont point, 67 c. Grande différence à faire entre ce que nos actions sont aux yeux de Dieu, & ce qu'elles paroissent aux yeux des hommes, *la même.* Principe de toutes les actions des hommes, 444 a. Voyez *Agir.*

Admiration. Ce qui la produit, 455 c.

ADEODAT, fils naturel de Saint Augustin, 246 a. Grandeur de l'esprit de cet enfant, *la même.* Son batême, *la même.* Sa douleur de la mort de sainte Monique, 261 a. Sa mort, 246 c.

Adversité. Par où elle est un malheur, 305 c. Tentation de ceux qui sont dans l'adversité, *la même.*

Affaires. Ce que les hommes appellent des affaires, sont de véritables badinages, 15 b. Les affaires même temporelles se jugeoient presque toutes par les Evêques, 335 a.

Affection. Ceux qui veulent retourner vers Dieu doivent réunir en lui seul tout ce qu'ils ont dispersé çà & là de leurs affections, 331 b.

Afflictions. Qui sont ceux qui sont soulagés quand ils ont recours à Dieu, dans leurs afflictions, 81 a. 84 b. Comment le tems dissipe les afflictions, 85 a.

Agir. C'est le même principe qui fait agir tous les hommes, quoique toutes les actions soient différentes, 298 b.

Agitation. Quel est le vrai principe de nos agitations & de nos peines, 142 a.

Aimer. Bonté de Dieu dans le commandement qu'il nous fait de l'aimer, 5 c. Aimer & être aimé, plaisir auquel S. *Augustin* s'abandonna 34 a. 49 c. On veut trouver de la vie dans ce qu'on aime, 49 c. Cause précise de la douleur que nous sentons quand nous perdons ce que nous aimons, 61 a. On n'a jamais pu manquer sans injustice, d'aimer *Dieu* de tout son cœur, 65 b. Ce qu'il faut aimer, & comment il faut aimer pour être heureux, 86, b. c.

C'est une injustice d'aimer la créature au lieu de *Dieu*, 90 a. Comment le bien qu'on entend dire d'un homme, fait qu'on l'aime, quoiqu'on ne l'ait jamais vu, 93 a. Comment il faut aimer les hommes, *la même* b. On aime autrement les honnêtes gens, qu'on ne fait ceux qui divertissent le peuple sur les théâtres, *la même* c. De quelle maniere les honnêtes gens desirent qu'on les aime & qu'on les loue, *la même*. Par où l'on peut sçavoir si l'on aime *Dieu*, 275 b. C'est une misere & une vanité honteuse que de vouloir se faire aimer des hommes, 324 a. Ce qui fait en nous le plaisir de nous voir aimés & estimés des hommes, *la même* b. Comment on peut desirer d'être aimé, 334 c.

Alimens sont des remédes, 309 b. & il faut les prendre comme tels, *la même*.

ALIPE. Son pays; ses parens; ses inclinations, 144 a, c. Sa passion pour les Spectacles, 144 c. 146 a. Comment il en est guéri par S. *Augustin*, 145 a. étudie sous ce Saint; va à Rome pour apprendre le Droit; ses emplois, 146 a. 212 b. Par où il devint Manichéen, 147 a, est arrêté sur un soupçon de vol, pendant qu'il étudioit à Carthage, 148 a, b. Comment il en fut délivré, 149 a. Jusqu'où alloit son amitié pour S. *Augustin*; son intégrité & son désintéressement, 150 a. b. Une seule chose s'étoit trouvée capable d'ébranler son intégrité, 151 a. étoit en balance sur la maniere de vie qu'il devoit suivre, *la même*. Il étoit chaste au dernier point, 155 a. détourne S. *Augustin* du mariage, *la même*. Voyez S. AUGUSTIN. étoit au commencement dans l'erreur des Apollinaristes sur l'Incarnation, 192 c. étoit habile en la Jurisprudence, 212 a. fut changé tout d'un coup avec S. *Augustin* par quelques paroles de l'Epître aux Romains, 229 a. Quand il commença d'avoir du respect & de l'amour pour J. C. 237 a, c. Son humilité & sa mortification, 245 c.

Amas. L'amas qu'on fait des choses nécessaires à la vie, a quelque air d'avarice aux yeux de ceux qui le voient, 67 b.

AMBROISE (Saint) reçut bien Saint *Augustin*, quand il alla enseigner la Rhétorique à Milan, 126 b. Son éloquence, 127 b. aimoit chérement Sainte Monique, 133 c. gardoit le célibat, 134 a. Comment ce Saint Prélat lisoit, 135 a. Sa voix s'enrouoit & s'éteignoit aisément, *la même*. Il étoit difficile de le trouver de loisir, *la même*. persécuté par l'Impératrice Justine, 247 b. Combien il étoit chéri de son peuple, *la même*. gouvernoit un Monastere qui étoit hors les portes de Milan, 214 c.

Ame. Voyez AUGUSTIN (S.) *Manichéens*. se prostitue en s'appliquant à l'étude des *Fables*, 21 a. D'où vient sa langueur, 49 c. Combien nos ames mêmes sont peu de choses à moins qu'elles ne se tiennent unies à *Dieu*, 90 a. Voyez DIEU. Le déréglement de ses diverses parties est la cause précise des diverses sortes de vices, 96 b. Il faut qu'elle soit éclairée d'ailleurs que d'elle-même pour participer à la vérité, *la même* c. C'est en punition de son péché, qu'elle est sujette à l'aveuglement, 98 a. Si elle devoit mourir avec le corps, *Dieu* n'auroit jamais fait pour nous toutes les grandes choses qu'il a faites, 154 a. Malheur à elle, lorsqu'elle croit qu'en quittant *Dieu*, elle trouvera quelque chose de meilleur, 161 a. sent par le moyen du corps; ses différentes qualités, 189 a. Par où elle est au-dessus du corps, 278 a. Par où elle est vivante, *la même*. Par laquelle de ses facultés on peut connoître *Dieu*, 278 c. doit elle-même servir de degré pour s'élever jusqu'à

Dieu, *là même*. Ce qui en défigure la beauté, 304 a. Etrange effet de son appesantissement, 350 a. Quelle est sa mort, 455 a. Ce qui la fait vivre, 455 b. ne se nourrit que de ce qui fait sa vie, 458 a.

Amertume. Cause précise de celles que notre attachement aux choses du monde ne manque jamais de nous produire, 90 b. Voyez DIEU. Ce que sont celles qu'on trouve dans ses entreprises, 141 c. 142. a.

Ami. Belle peinture de ce que fait dans les hommes la douleur de la perte de leurs amis, 82 a. Un ancien appelloit son ami la moitié de son ame, 83 b. On se sent coupable dès qu'on est sans amour pour ses amis, 86 a. Ce qui nous met au-dessus de la crainte de perdre nos amis, *la même* c. Comment il les faut aimer, *la même* b. D'où vient la douleur qu'on ressent de leur perte, *la même* c.

Amitié, à quoi elle se borne, 34 a. Caractere de celle que les méchans ont les uns pour les autres, 47 c. La seule vraie, 79 b. Ce qui la fait entre les hommes, *la même* c. Les trop vives amitiés ne sont point sans péché, 83 c. Belle peinture de ce qui en fait la douceur, 85 c.

Amour. Poids des natures spirituelles, 433 a. Nous ne sommes bons ou méchans que par la qualité de notre amour, 430 c. Notre amour n'est dû qu'à Dieu, il ne faut point le prostituer aux créatures, 38 a. Par où nous aimons Dieu, 269 a. Ce qui est le plus contraire à l'amour que nous devons à Dieu, 324 b. Par où l'ardeur de notre amour pour Dieu se peut augmenter, 373 a. On ne sçauroit aimer aucune chose pour elle-même, qu'aux dépens de l'amour que l'on doit à Dieu, 305 b. Pour agir par un vrai motif d'amour, il faut bien sçavoir ce que c'est qu'aimer Dieu, 75 c. 76 a. Quand l'amour qu'on a pour Dieu va jusqu'à faire tomber en défaillance, c'est alors qu'on a le plus de force, 59 a. L'amour qu'on doit à Dieu ne permet pas de s'arrêter à l'étude d'une vaine Philosophie, 57 c.

Amour des créatures, c'est comme un vin fumeux, 37 c. 38 a. Ce que fait en nous l'amour des choses de la terre, 33 b. 37 a. 38 a. 49 b. 430 c. Différence de l'amour impudique & de l'amour conjugal, 75 b. Sur quoi l'on doit compter quand on se laisse aller à l'amour des choses qui passent, 82 b. 87 c. 88 a.

Amour propre. Par combien d'endroits il est à craindre, 329 c. Rien ne déplaît tant à Dieu que notre amour propre, *là même*. L'Incarnation du Fils de Dieu en abat la fierté, 190 b.

ANAXIMENE. Ce qu'il a cru de Dieu, 276 b.

ANGES. Quand ils ont été créés, & quelle est leur nature, 388 c. 389 a. 393 c. Il n'y a point de tems à leur égard, 387 b. 389 a. 390 b. 393 c. 400 b. Ils ne sont point coéternels à Dieu, 389 a. 392 b. Etat des Saints Anges, 392 b. Leur bonheur, 387 b. 434 a. Pourquoi ils ne sont point sujets au changement, 389 a. 393 c. La chute des Anges fait voir ce que sont les natures même spirituelles, quand elles ne sont point unies à Dieu, 431 a. Pourquoi les Anges sont appellés sagesse & lumiere, 393 a. Par où ils sont devenus lumiere, 434 a.

Angoisses. De quelque côté qu'on se tourne, on ne trouve que peines & angoisses, 161 b.

Animaux. Ce que signifient les animaux, dont il est dit que la terre les produisit, 453 c. 455 a.

Animaux domestiques, ce qu'ils signifient, 456 a, b. Ce que signifie ce pouvoir que Dieu donna à l'homme sur tous les animaux, 460 a. Pourquoi ce pouvoir ne s'étendoit que sur les animaux, 461 c.

ANTOINE (S.) fameux solitaire d'Egypte, 213 b. Comment il

fut converti, 228 c. Conversion admirable de deux Officiers de l'Empereur par la lecture de la vie de S. Antoine, 214 b.

ANUBIS, Divinité des Romains, 201, c. 202 a.

Applaudissement. Celui qui se donne au mal parmi les jeunes gens, corrompt les meilleurs naturels, 54 a. b.

APOLLINARISTES. Leur erreur, 192 b.

Apprendre. Ce que c'est précisément qu'apprendre, 349 a. particuliérement à l'égard des vérités qui sont connues par elles-mêmes, 284 a.

ARISTOTE. Ses Cathégories, 98, c. 99 a.

Arts libéraux, il n'y a que les cœurs libres qui en soient dignes, 100 a.

Astres. Leur création, figure de ce qui se fit le jour de la Pentecôte, 450 c. Ce que signifient, dans le sens allégorique, les Astres que Dieu a mis dans le Firmament, 446 c. & surtout les deux grands Astres, que Dieu fit pour présider, l'un au jour, & l'autre à la nuit, 447 b.

Assistance. C'est la disposition du cœur qui fait tout ce qu'il y a de bon dans l'assistance qu'on donne à ceux qui en ont besoin, 449 a.

Assujettissement. Il n'y a que la cupidité qui empêche de sentir le poids des assujettissemens du monde, 234 c.

Astrologie judiciaire. Combien elle est contraire aux principes de l'Evangile, 76 b. Belle histoire, & bien propre à faire voir quel fondement on peut faire sur l'Astrologie, 172 b.

Astrologues. D'où vient qu'ils disent vrai quelquefois, 173 b. La piété ne permet pas de s'arrêter à leurs prédictions, & pourquoi, 76 b. Il n'y a pas moins d'impiété que de tromperie dans leurs prédictions, 171 a. D'où vient que de ceux qui les consultent, chacun reçoit la réponse que méritent les dispositions secrettes de son cœur, 174 b.

Attachement. Comment on peut connoître, si on en a pour quelque chose. 326 a. Tout demeure, pour peu que le cœur tienne encore au mal, 224 c, 225 a. C'est l'attachement du cœur qui fait la peine qu'on a à se déprendre des choses sensibles, 319 a. & qui empêche qu'on ne se donne à Dieu, 210 c. A quoi tiennent la plûpart de ceux qui refusent de se donner à Dieu, 225 c.

ATHANASE (S.) De quelle maniere il faisoit chanter dans son Eglise d'Alexandrie, 315 b.

Attention continuelle à Dieu, moyen de ne point tomber, 318 a.

Avantages naturels, bienfaits de Dieu, 246 a.

Auditeurs. Ceux ainsi nommés, 121 a.

Avenir. Ce n'est que par la vue de quelque chose de présent qu'on le peut prédire, 360 a.

Aveuglement, punition invisible des méchans, 28 c, 116 b. Cause précise de l'aveuglement des hommes, 385 b. & de celui des Philosophes, 106 b, c. C'est une sorte d'aveuglement qui doit faire gémir, que de ne pas connoître jusqu'où va ce qu'il y a de force en nous, 314 a. On aime son aveuglement, & pourquoi, 310 a.

AUGUSTIN (S.) Voyez *Aimer*. ALIPE. est né à Tagaste, 36 c. Son pere & sa mere, 266 c. Toute sa famille étoit Chrétienne à la réserve de son pere, 18 a. qui n'étoit que Catéchumène, 38 a. Sa premiere enfance, 6 c, 7 a, 10 c. Comment il apprit à parler, 13 a. élevé dans la piété, 18 a. mis au nombre des Catéchumènes, 17 a. Avec combien d'ardeur & de foi il demanda le batême dans une maladie dangereuse, *la même*.

S. Augustin est mis à l'Ecole, 14 b. Combien on avoit de peine à le faire étudier, *la même*, 19 a. Combien il craignoit le fouet, 14 c, 15 a. Il prioit Dieu de l'en garantir, 15 a. Quelle idée il

avoit de Dieu dans le tems qu'il commença à le connoître, 14 a. Sa paresse pour son devoir d'école, 15 b. se reconnoît coupable en cela, *la même*. aimoit à jouer, *la même*, 16 a. à avoir de l'avantage au jeu sur ses compagnons, 15 c. à entendre des fables, 16 b, 22 a. à voir des spectacles, 16 b, 29 c, 50 b, 73 c. s'accuse de mensonge, 29 c. de petits larcins domestiques dans la maison de ses parens, 30 a. de gourmandise, *la même*. de supercherie dans le jeu par une ambition de gagner, *la même*. de colere, *la même*. avoit de l'aversion pour le Grec, 20 a, 22 b. & beaucoup de goût pour le Latin, *la même*. qu'il avoit appris parmi les caresses de ses nourrices, 23 a. L'étude des premiers élémens du Latin lui étoit insupportable, 20 a. La bonté de son esprit se faisoit remarquer dès son enfance, 26 c, 27 a. On le regardoit comme un enfant de bonne espérance, 26 a. avoit plus de soin d'observer les loix de la Grammaire que celles de Dieu, 29 b. croyoit que bien vivre n'étoit autre chose que plaire à ceux dont les sentimens étoient son unique régle, *la même*. A quoi on réduisoit son éducation, 14 a, 36 b, 37 c. On le retire de Madaure où il avoit commencé ses études, pour l'envoyer les achever à Carthage, 36 c.

S. Augustin s'abandonne à la volupté, 34 a, 35 c. en sa seiziéme année, 36 a. L'oisiveté où il fut pendant sa seiziéme année augmenta ses débordemens, 37 b. méprise les salutaires avis de sainte Monique, 38 b. avoit honte de n'être pas aussi débauché que ses compagnons, *la même*, c. faisoit le mal & s'en vantoit pour éviter le mépris, *la même*. L'indulgence de ses parens lui fut pernicieuse, 36 b, 39 b. Différentes vues de ses pere & mere en le poussant aux études, 39 b. commet un larcin par le seul plaisir de voler & de pécher, 40 a, 42 c. 43 a & purement par compagnie, 46 b. cherchoit à aimer, 49 a. & vouloit être aimé, *la même* c. se trouve pris dans les filets de l'amour, 50 a.

S. Augustin va à Carthage, 49 a. Son ardeur pour les amours impudiques, *la même* b. Ce que son emportement lui fit faire un jour de Fête, & dans l'Eglise même, 53 b. fréquente les Ecoliers qu'on appelloit à Carthage *Insulteurs*, & avoit une secrette honte de n'être pas aussi impudent qu'eux, 54 a. Son application à l'étude de l'éloquence, *la même* b. par rapport au Barreau, 53 c. Progrès qu'il y fit, 54 a. Par où il commença de se sentir porté à l'étude de la véritable, 55 a, 57 b, 216 c. Ardeur qu'il ressentoit de se déprendre de toutes les choses de la terre, 55 b. Combien le respect du Nom de J.C. lui avoit été imprimé avant dans le cœur dès son enfance, 56 a. préféroit les ouvrages de Cicéron à l'Ecriture sainte, & pourquoi, *la même*. se laisse séduire par les Manichéens, 57 a, *n*. & inspire ses erreurs aux autres, 73 a. Ce qui le fit tomber dans cette erreur, 57 a, 60 c, se moquoit alors des saints Patriarches & des Prophétes, 68 b. Dans quelles extravagances le firent tomber les principes des Manichéens, *la même* c. Ce que les principes des Manichéens lui faisoient faire pour se purifier de ses péchés, 73 c, 74 a. Combien de tems il demeura dans les erreurs des Manichéens, 70 b, 111, c. avoit une grande opinion de la sainteté de Manichée, 111 b. Encore disciple de cet Hérésiarque, il mettoit la nature du souverain bien dans l'unité, 96 a. avoit fait demeurer court tous les Manichéens qu'il avoit entretenus sur les choses de la nature, 111 c. On le remettoit à Fauste, *la même*, dont il découvre l'ignorance, 114 b.

S. Augustin. Ce qu'il fit depuis la dix-neuviéme année de son âge jusqu'à la vingt-huitiéme, 73 a. enseigne les belles lettres, *la même*. la Rhétorique, 74 c. Avec combien d'exactitude & de pureté d'intention il s'acquittoit de cet emploi, 75 a. dispute le prix de la Poësie, 73 b, 75 b. & l'emporte, 77 b. refuse de l'obtenir par les sacrifices d'un devin, 75 b. prend une femme, *la meme*. & lui garde fidélité, quoique ce ne fût qu'une concubine, *la même*. en eut un fils naturel, 159 b. Son entêtement pour l'Astrologie judiciaire 76 b. Comment il en fut détrompé, 77 a, 171 c, 172 a.

S. Augustin, à l'âge de vingt ans avoit lu & entendu, sans l'aide de personne, les Cathégories d'Aristote, 98 c, & tout ce qu'il avoit pu lire des Arts libéraux, 100 a. Pénétration de son esprit, *la même* b. Dans quelles imaginations il étoit tombé sur ce qui regarde la piété, 101 a. L'idée qu'il s'étoit formée de Dieu n'étoit rien moins que la vraie idée qu'il en faut avoir, 99 c. réduisoit au commencement la nature de Dieu aux Cathégories d'Aristote, *la même*, 101 a, 122 b. Ce qui faisoit qu'il se livroit à l'amour des beautés passageres, 92 a. composa à l'âge de 26 ou 27 ans les Livres *de la Beauté & de la Convenance*, *la même* b. 98 b. Son premier ouvrage, 92 b. Pourquoi il dédia cet ouvrage à Hierius, *la même* c. 93 a. Cet ouvrage est perdu, 92 b. étoit bien aise d'avoir l'approbation des hommes, 94 c.

S. Augustin fait amitié avec un jeune homme de son âge, 79 a. & lui inspire ses erreurs, *la même* b. Dieu le lui enleve bientôt après, *la même* c. 80 b. Combien il fut affligé de cette perte, 80 c. & dans quelle situation le mit cette douleur, 82 c. quitte Thagaste & va à Carthage, 84 c. Sa vingt-neuviéme année, 105 b. Ayant découvert l'ignorance de Fauste, il commence à se dégoûter des Manichéens, 114 c. 115 a. prend résolution de quitter Carthage pour aller enseigner à Rome, 116 a. Comment il se démêla de sa mere, qui vouloit empêcher ce voyage, 117 b. Son arrivée à Rome; il y tombe malade à l'extrémité, 118 c. Dans cette maladie il ne demande point le baptême comme il avoit fait dans une autre, 119 b. attribue sa guérison aux prieres de sa mere, 120 c. 121 a.

S. Augustin. En quoi il faisoit consister la nature de l'*Ame* raisonnable, lorsqu'il étoit encore Manichéen, 96 a. continue de fréquenter les Manichéens à Rome, 121 a. désespere de trouver la vérité parmi les Manichéens, & penche du côté des Académiciens, *la même* c. trouve plus de vraisemblance dans les écrits des Philosophes, que dans les fables des Manichéens, 106 a. Ses erreurs sur la nature de Dieu, 122 b, sur celle du mal, *la même* c. & sur l'Incarnation de Jesus-Christ, 123 c. Ce qu'il prenoit pour la foi Catholique n'étoit rien moins, 122 c. Sa peine sur des endroits de l'Ecriture où les Manichéens trouvoient à redire, 125 b. Ce qui l'éloignoit le plus de la vérité, 97 a. 122 c. 124 b. supposoit deux principes qu'il se figuroit comme deux masses de nature entiérement différente, 123 a. 124 c.

S. Augustin commence de professer la Rhétorique à Rome, 125 a. Par où l'infidélité des Ecoliers de Rome lui déplaisoit, *la même* b. envoyé à Milan où on demandoit un Professeur de Rhétorique, 126 a. visite S. Ambroise, *la même* b. Voyez AMBROISE (S.) MONIQUE (Ste) Par où il trouvoit la condition de S. *Ambroise* heureuse, 134 a. croyoit que le célibat étoit dur à porter à ce Prélat, *la même*. Louanges qu'il lui donne, 126 b. Son assiduité à écouter les dis-

cours de S. *Ambroise*, 135 c. Dans quel esprit il les écoutoit, 126 c. 127 a. Il y trouve plus de solidité que dans ceux de Fauste, 127 b. Son cœur touché de l'éloquence de S. Ambroise, s'ouvroit à la vérité, *la même* c. apprend par ses discours que la foi de l'Eglise Catholique étoit tout autre qu'il n'avoit cru, 135 b. 153 b. Par où il commença de se défaire des impressions dont il étoit prévenu contre la foi Catholique, 127 c. 136 a. 136 c. & contre l'ancien Testament, *les mêmes*. La doctrine Catholique commence à lui paroître soutenable, 127 c. 137 c. 138 a. ne l'embrasse pas néanmoins, 138 a.

S. Augustin est retenu dans l'erreur & par où, 128 b. D'où vient qu'il avançoit si peu dans la recherche de la vérité, 134 a. commence à douter de tout, 127 c. 133 c. Ce qui le tenoit en suspens, & combien cette suspension étoit dangereuse, 138 a, avoit perdu l'espérance de trouver la vérité, 131 a, même dans l'Eglise, 127 c, croyoit qu'il n'étoit pas possible à l'homme de trouver le chemin qui conduit à Dieu, 127 b. 133 c. Ce qui l'empêchoit de trouver Dieu, 130 b, se retire de la secte des Manichéens, 128 c, 129 a. apprend à sa mere qu'il n'étoit plus Manichéen, 131 a.

S. Augustin prend le parti de demeurer Catéchumene dans l'Eglise jusqu'à ce qu'il fût pleinement éclairci, 129 a. Combien il étoit honteux d'avoir condamné la doctrine de l'Eglise sans la connoître, 137 a. & de la crédulité qu'il avoit eue pour les Manichéens, *la même*. La doctrine de l'Eglise Catholique commence de lui paroître préférable à celle des Manichéens, 138 c, 139 a. & l'Eglise bien plus en droit de vouloir être crue que ces Hérétiques, 139 a. Respect & amour pour l'Eglise Catholique, 129 c. & pour le nom de J. C. que ses pere & mere lui avoient inspiré, 137 b. Son attachement à la foi de l'Eglise sur Jesus-Christ, 171 a. Ce qu'il en croyoit étoit informe, *la même*.

S. Augustin n'a jamais hésité sur l'existence & la providence de Dieu, quoiqu'il ne sçût quelle idée il en falloit avoir, 139 c. 140 a. Fausses idées qu'il avoit de la nature de Dieu, 162. & *suiv.* Ce qui les entretenoit, 163 a, 185 a. commence d'approcher de la vérité sur la nature de Dieu, 168 a. Comment il se figuroit son immensité, 169 b. Quelle joie ce fut pour lui de connoître que c'étoit Dieu même qu'il aimoit, & non plus un vain phantôme de la Divinité, 186 b. Par où il s'étoit élevé jusqu'à Dieu, 189 a. ne trouve plus d'absurdités dans l'Ecriture sainte, 140 b, 153 a. D'où vient qu'il y en avoit tant trouvé, 137 b. A quoi il en attribue l'obscurité, 140 b.

S. Augustin cherche à s'établir dans le monde, 141 a. Ses entreprises ne lui produisent que des amertumes, *la meme*. Comme il préparoit un Panégyrique à la louange de l'Empereur, la rencontre d'un homme pris de vin lui fit faire de grandes réflexions sur ses miséres, 142 a. Combien il aimoit Alipe, 144 b. se plaint souvent avec Alipe & Nébride des miséres de la vie, 151 c, 158 c, 159 a. Reproche qu'il se fait de se voir si peu avancé depuis tant de tems qu'il avoit été touché de l'amour de la sagesse, 152 a, b. Belle peinture des agitations de son cœur pendant qu'il balançoit entre Dieu & le monde, *la même* c. Le mariage ne lui paroît pas incompatible avec l'étude de la sagesse, 154 b, 155 b. C'étoit quelque chose d'affreux pour lui que de se passer de femme, 154, c, 155 a, b. regardoit la continence comme l'effet des forces de l'homme, 155 b.

S. Augustin rejette les avis d'Alipe contre le mariage, & tâche même de le séduire, 155 b. Combien il étoit esclave de la passion qui lui fait rechercher le mariage, *la même* c, 156 c, Il travaille tout de bon à se marier, 157 a. Pourquoi ce mariage fut différé, *la même* c. Projet qu'il avoit fait avec quelques-uns de ses amis de vivre ensemble en communauté de biens, 158 a. Ce qui en empêcha l'exécution, *la même* c. Combien la séparation de sa Concubine, dont il avoit eu un enfant naturel, lui fut sensible, 159 b. élevoit Adéodat son fils dans la crainte de Dieu, 246 a. reprend une autre femme, 159 c. Ce qui le portoit au mariage, *la même*. Par où l'impétuosité qui le portoit aux plaisirs sensuels se ralentit, 169 b. Impression que faisoit sur lui la crainte de la mort & du jugement, *la même*.

S. Augustin. Son aveuglement sur la nature des plaisirs qui peuvent faire le bonheur de l'homme, 161, a, b. ne pouvoit concevoir que des substances corporelles, 97, b. 122 c, 123 b, 124 c. 128 b, 135 c, 136 a, 162 b, 163 c, 164 a. ne pouvoit encore comprendre d'où venoit le mal, 166 a, 167 a, 174 c, & de voir ce qu'il faut poser pour principe quand on vient à examiner d'où vient le mal, 175 a. Comment il s'y prenoit quand il vouloit examiner d'où peut venir le mal, 171 a. Comment il se figuroit l'immensité de Dieu, 169 b. Ses agitations sur l'origine du mal, 174 c. Elles n'ont jamais ébranlé sa foi sur l'existence de Dieu, ni sur Jesus-Christ, 175 a. Voyez DIEU. Comment il parvint enfin à découvrir la lumiere éternelle, 181 b, Ce qui l'avoit fait tomber dans l'imagination d'une bonne & d'une mauvaise substance, 95 b. En quelle situation l'avoit mis la lecture des Livres des Platoniciens, 193 a. S'étant mis à lire S. Paul, toutes ses anciennes difficultés s'éclaircissent, 194 c.

S. Augustin trouva dans les Livres sacrés tout ce qu'il avoit appris de vrai dans les autres, 194 c. Quoiqu'il fût convaincu de la vérité, son cœur n'étoit pas encore défait de ses anciennes attaches, 199 a. s'adresse à Simplicien pour apprendre ce qu'il devoit faire, *la même* c, 200 a. Combien cette seule foiblesse faisoit de tort à tous ses bons desseins, 199 c, 200 a. est touché de la conversion de Victorin, & sent un grand desir de suivre un si bel exemple, 209 a. Sa volonté résiste encore, quoique son esprit fût gagné, *la même* b. Son état un peu devant sa conversion, 212 a. Son assiduité à l'Eglise, *la même*. Ce qui se passa dans la visite que Pontitien lui rendit, 213 a. &c. De quelle maniere il se reprochoit à lui-même ses égaremens & ses lâchetés, 217 c, 218 a. Dès sa jeunesse il avoit demandé à Dieu la chasteté, mais il craignoit d'être trop tôt exaucé, 217 a. Ses agitations après avoir entendu la conversion de deux Officiers par quelque chose de la vie de S. Antoine & de ses Disciples, 217 c. & dans le jardin où il se retira, 218 c, 219 a, 224 c, 228 a. fait une peinture admirable du combat de ses anciennes attaches contre sa volonté nouvelle, 225 a. Ses angoisses & ses larmes à la vue de ses miseres, 227 b. Ce qu'il disoit à Dieu dans cet état, 228 b. Ce qu'il disoit à soi-même, *la même*. Sa conversion & ses circonstances, *la même* c. & *suiv*. Elle fut pleine & entiere, 229 b, 230 a, 233 b. Quelles furent les douceurs qu'il goûtoit d'être à Dieu, 229 b, c.

S. Augustin continue après sa conversion d'enseigner la Rhetorique pour ne point faire d'éclat, 232 c, 233 a, c. 234 a. Sa mauvaise santé lui étoit une occasion de ne plus enseigner,

34 a, 245 b. Empressement qu'il avoit d'être délivré de cet emploi, 234 b. pour être tout à Dieu, 237 a. Sa réserve à se défendre sur ce que les autres n'approuvoient peut-être pas, 234 c. se retire à la maison de Verecundus, 236 c. A quelle étude il s'y occupe, & quel jugement il porte de ses premiers ouvrages, 238 a. Combien il y reçut de nouvelles graces, *la même* b, 244 a. Mouvemens de son cœur en lisant le quatriéme Pseaume, 236 b. est guéri miraculeusement d'une violente douleur de dents, 244 b. Inquiétude dont il étoit agité avant son baptême sur les péchés de sa vie passée, 245 a, 246 c. déclare à ceux de Milan qu'il n'étoit plus en état de continuer son exercice, 245 a. commence à lire le Prophéte Isaïe, par l'avis de S. *Ambroise*, la même. Pourquoi il le quitte pour un tems, *la même*. Son baptême, *la meme*. Combien il se sentoit attendri du chant des Pseaumes, 249 a. S. Augustin part pour retourner en Afrique avec ses amis, 249 c. Son entretien avec sa mere sainte Monique sur la félicité du ciel, 256 a. étoit dans la trente-troisiéme année de son âge, quand sa mere mourut, 260 c. Combien il eut de douleur de la mort de sa mere, *la même*, 261 a. Comment il combattoit sa douleur, & par où il l'adoucissoit, 262 a, *& suiv.* laisse enfin couler ses larmes entre Dieu & lui, 263 c, 264 a. Avec quelle délicatesse il examine ses larmes, 263 c. prie pour sa mere morte, 265 b. Pourquoi il passe tout ce qu'il auroit eu à dire de la maniere dont Dieu l'avoit appellé aux fonctions Ecclésiastiques, 340 b. S. Augustin. Ce qu'il étoit depuis sa conversion, 271 b, 273 a, b. n'a point perdu de vue la vérité depuis qu'il l'a connue, 303 b. Tout son plaisir étoit de prêter l'oreille à la voix de la vérité, 331 b. Douceurs ineffables que Dieu répandoit quelquefois dans son cœur, *la meme* c. ne vivoit que de l'espérance de contempler les délices de Dieu, 363 b. avoit quelque pensée de tout quitter & de se retirer dans la solitude 335 c. Combien il se jugeoit sévérement lui-même, 125 b. Dans quelle frayeur il étoit de ses péchés, 335 c. Sa conversion, 228 b. commence par la crainte, 324 a. Ses regrets d'avoir commencé si tard à connoître Dieu & à l'aimer, 304 a. Son amour pour Dieu, *la même* b. Combien il desiroit d'aimer Dieu, 306 b, 431 c, 432 a. Par où il sçavoit avec certitude qu'il aimoit Dieu, 275 b. se connoissoit beaucoup moins lui-même sur de certaines choses qu'il ne connoissoit Dieu, 274 c. Comment il étoit à l'égard du plaisir de la bouche, 309 a. de l'odorat, 314 a. des yeux, 316 b, 318 a, de l'oreille, 314 b. Combien il étoit touché de la Psalmodie, *la même* c. Comment il étoit à l'égard de l'amour propre, 329 a, b. & des louanges, 324 b. à l'égard de la curiosité, 324 c. étoit tenté de demander à Dieu des miracles, 321 a. étoit guéri du desir de la vengeance, 323 c. S. Augustin. Son amour pour la pureté, 308 a. Sa continence avant même que d'être Prêtre, 307, reconnoit que c'est un don de Dieu, 308 a. Les imaginations impures avoient plus de pouvoir sur lui pendant le sommeil qu'en veillant, 307 b. Sa modestie, 363 a. Sa discrétion, 135 a. Sa bonne foi & son équité, 407 a, 418 b. Son humilité, 267 a. aimoit mieux avouer son ignorance sur ce dont on l'interrogeoit, que de se tirer d'affaire par une raillerie, 352 b. Son amour pour l'*Ecriture sainte*, 342 b. Comment il la regardoit, 391. Desir ardent qu'il avoit de bien entendre l'Ecriture, 363 a. veut donner à l'étude de l'Ecriture sainte tout le tems qui lui reste, après avoir satisfait à ses obligations, 340

c. Dans quelle vue il étudie l'Ecriture sainte, 341 b. demande à Dieu de la bien entendre, *la meme* c, 342 a. en fait ses délices, 342 b. demande l'intelligence des premieres paroles de la Genèse, 343 b. Fausse idée qu'il avoit au commencement de la *matiere*, 380 b. Pourquoi il l'appelle *informe*, 381 b, & *n*. Comment il répond à ceux qui n'approuvoient pas le sens qu'il donnoit à l'Ecriture, 391 a, *& suiv.*

S. Augustin loue Dieu de l'avoir tiré de ses miseres, 74 b. Ce qui l'a porté à écrire ses *Confessions*, 103 a, 339 a. Pourquoi il leur donne ce nom-la, 418 b. Fruit qu'il en faut tirer, 270 c, 271 a, *& suiv.* Ce qui l'a engagé à publier les désordres de sa jeunesse, 33 a. Son Livre *du Maître*, 246 b.

Avis. Ce qu'il fait qu'on les reçoit si mal quand on est dans l'engagement du péché, 155 c, 156 a.

B.

BAin, remède à la tristesse, 253 a.

Balance. Etat de ceux qui sont en balance entre le bien & le mal, 209 c, 210 a. D'où vient qu'on est quelquefois en balance sur quelque chose, 222 a, b.

Baleines. Ce qu'elles signifient dans un sens allégorique, 451 b.

Baptême. On y reçoit la rémission du péché par la foi en Jesus-Christ, 17 c. efface tous les péchés, 235 b. Dans quelle vue on le différoit autrefois, 17 c, 18 a. C'étoit laisser la liberté de pécher que de le différer, 18 b. Voyez *Catéchumènes*. On faisoit faire la profession de foi à ceux qui devoient le recevoir, 203 c. A Rome on la récitoit publiquement, à haute voix & d'un lieu élevé, *la même*. On la faisoit faire en particulier à ceux qui étoient trop timides, 204 a. Merveilleux changement que le baptême fit dans le cœur d'un jeune homme, quoiqu'il fût sans connoissance quand on le lui donna, 80 b.

Barreau. Par où se mesure la gloire qu'on y acquiert, 531 c.

Beau. Source primitive de tout ce que les hommes sont capables de faire de beau, 318 c.

Beauté. Ce que c'est, 92 a, 95 a. Différence de la beauté & de la convenance, 92 b. La beauté de la vérité divine surpasse infiniment toutes les autres beautés, 43 c. Par où on se laisse prendre aux piéges des beautés visibles, & par où l'on s'en déprend, 316 b. Quel usage on doit faire des beautés sensibles, 89 c, 90 a.

Bêtes sauvages, ce qu'elles signifient, 456 a. ont de la *mémoire*, 392 c.

Bien. Il n'y en a point qui ne vienne de Dieu 7, b, 250 a, même ceux du corps, 11 c. Ceux que Dieu nous fait sont autant de bouches qui publient ses libéralités, 7 c. Ce qu'il y a en nous de bien, 272 c. D'où vient ce qu'il y a de bien en nous, 310 b. Ce n'est que par un effet de la grace qu'on reconnoît qu'il vient de Dieu, *la même c*. Où il faut être pour être bien, 432 a. On ne sçauroit manquer de se bien trouver avec le souverain bien, 48 a. Le véritable bien de l'homme n'est qu'en Dieu, 101 c. Pourquoi, 182 b. Ce qui empêche de le connoître, 242 b. Ce n'est que dans la partie la plus intime de l'ame qu'on peut l'appercevoir, *la même* c. & qu'on en peut goûter les douceurs, *la même*. Tout consiste à trouver de la douceur dans le bien, 23 c. Caractere des biens de ce monde, 125 c. L'amour des biens particuliers nous fait perdre le bien souverain & universel, 66 c. Ce qui chasse de notre cœur l'amour de ces biens, 243 a. Ce qui nous le fait faire, 265 c. Nous ne le faisons que par l'opération de Dieu en nous, 310 b, 483 c. Pourquoi nous ne faisons pas le bien même que nous voulons, 221 a. Quoique ce que l'on fait soit un bien; on ne le

fait jamais bien tant qu'on le fait malgré soi, 19 a. A quoi nous devons rapporter le bien que nous faisons, 311 c.
Bienfait. On a beaucoup de graces à rendre à Dieu pour ses bienfaits, 31 b.
Biens extérieurs, 241 b.
Boire. Comment les Saints regardent la nécessité de boire & de manger, 309 a. L'habitude de boire hors des repas peut aller loin, 310 a. Voyez *Manger*.
Bon. Ce qui est bon au souverain degré est incorruptible, 183 a. C'est par la charité qu'on est bon, 270 c. Les bons entrent dans l'ordre des choses plus élevées à proportion de la conformité qu'ils ont avec Dieu, 287 c.
Bonheur. Ce qui peut faire le bonheur de l'homme, 161 b. Le vrai bonheur est de connoître Dieu, & non pas d'être sçavant dans les choses de la nature, 108 c. 109 a. Ce qui nous éloigne du véritable bonheur, 190 c. Comment on doit regarder ce qu'on appelle les bonheurs & les malheurs de la vie, 268 b. A quelle sorte de bonheur nous sommes appellés, & par où on y arrive, 340 a.

C

Cacher. Ceux qui prétendent se cacher à Dieu, ne font que cacher Dieu à eux-mêmes, 269 a. Voyez *Mentir*.
Cassy. Maison de Vérécundus, 236 a.
Catéchumenes (Les) se faisoient inscrire sur le Catalogue de ceux qui demandoient le Baptême, 245 c.
Cathégories d'Aristote, 99 b.
CATILINA. S'il aimoit le mal pour le mal, 42 b.
Chagrin, Voyez DIEU.
Chair, Voyez *Manichéens*.
Changement, ce que c'est, 388 a. Combien peu de chose nous change tout d'un coup de bien en mal, 147 b, 386 a, b.
Chant de l'Eglise excite l'ardeur de la piété, 315 a, b, Régle sur le plaisir que fait le chant de l'Eglise, 315 c.
Chariot. Voyez *Cirque*.
Charité. Ce que c'est que le contre-poids de la charité, 430 b. Ce qu'elle fait en nous, *la même c.* commence à édifier par le fondement de l'humilité, 193 b. & est incompatible avec l'envie de faire parade de ce qu'on a de bon, *la même* c.
Charité envers le prochain, quelle elle doit être, 445 b. nous fait supporter la foiblesse de ceux qui sont encore enfans dans la vie de la Foi, 110 c, 111 a. fait que ceux qu'elle unit donnent créance aux paroles les unes des autres, 270 c, 271 c.
Chasteté spirituelle, par où elle subsiste, 438 b.
Châtiment. Personne ne peut éviter ceux de Dieu, 35 c.
Chose. Ce qui fait que les choses sont, 3 a. Comment elles sont en Dieu, 186 b. Chaque chose a non seulement son lieu & sa place, mais son tems à quoi elle convient, *la même* c. Par où elles sont proches ou éloignées de *Dieu*, 382 a, 414 c.
Chrétiens. Ce qui les distingue des Philosophes, 196 a, c. Dispositions du cœur des vrais Chrétiens, 387 c.
Chutes. Les nôtres même nous sont utiles quand il plaît à la miséricorde de Dieu, 147 c, 148 a.
CICERON. Sa langue se fait d'ordinaire bien plus admirer que son cœur, 54 c, 55 a. Voyez HORTENCE. Beau mot de Cicéron sur les *fables* d'Homére, 24 c.
Ciel, Différentes manieres d'entendre ce mot dans le premier verset de la Genése, 396 c. 397 a, 401 a, *& suiv.* 414 a, *& suiv.* Celui que Dieu a fait dès le commencement 384 b, 385 b, 390 c. Ce que c'est que le ciel du ciel, 378 a, 387, b, 389 c, 393 c, 429 b. Quelle est la vie dont on vit dans le ciel, & la viande dont on s'y nourrit, 256 c, 257 a.
Cirque, ou de ses exercices étoit

de mener des *Chariots*, 93 n.
Classe. Sur quoi roule ce qu'on appelle exercices de classes, 26 b.
Cœur. C'est dans le cœur que l'homme est véritablement ce qu'il est, 271 c. *Voyez* DIEU. est toujours dans l'agitation & dans le trouble jusqu'à ce qu'il soit au point de ne chercher son repos qu'en Dieu, 1 c. ne trouve de fermeté & de solidité qu'en Dieu, 94 c, 95 a. Qu'il faut empêcher qu'il ne soit partagé, 373 b. C'est dans le fond du cœur & non hors de soi qu'il faut chercher Dieu, 130 b. Ce que c'est que d'exposer à Dieu le fond de son cœur à l'égard de ce qu'il y a de bien & de mal, 34 b. Le changement du cœur ne se fait point sans de grandes agitations, 219 b. Etat d'un homme dont le cœur résiste encore, quoique son esprit soit gagné, 217 c, 218, a. Voyez *Esprit*. Il est impossible à l'homme de démêler la varieté infinie des mouvemens du cœur, 94 a. Si nous ne sommes pas maîtres de notre cœur, nous ne nous en devons prendre qu'à nous, 222 b.
Colere. Principe des crimes qui vont à nuire à quelqu'un, 96 b. cherche dans la vengeance une fausse lueur de justice, 44 b. Celui qui doit entrer en colere contre lui-même, 241 b.
Coleres. Conduite qu'on doit tenir envers eux, 253 b.
Combat. Belle peinture du combat intérieur de la corruption & de la grace, 225 a.
Comédie éloigne de Dieu & prostitue aux démons, 53 a. Ce qui l'a fait aimer, 50 a. 52. c. & ce qui fait qu'on en est attendri, 50 c.
Commandement. Il faut faire tout ce que Dieu ordonne de quelque nature qu'il soit, 67 c, 68 a. Voyez DIEU.
Commerce des hommes, Voyez *Misere*.
Compagnie. On fait souvent par compagnie le mal qu'on ne feroit jamais si on étoit seul, 46 c 47, b.
Compassion. Ce que c'est, 51 b. Quel en est le principe, 51 c. Quelle est la véritable compassion, 51 c. Il est contre la nature de la compassion sincere d'aimer à trouver des miseres, pour avoir le plaisir d'en être touché, 52 a. Nature de celle que Dieu a pour nous, *la meme*. Ceux qui en sont les plus dignes, 51 c.
Concupiscence. On ne l'auroit point sentie dans le Paradis terrestre, 35 b. Trois sortes de concupiscence par où l'on péche, 56 b.
Condamner. C'est une grande témérité de condamner des choses dont on ne veut pas prendre la peine de s'éclaircir, 136 b.
Conduite. A quoi peut s'attendre celui qui prétend se conduire lui-même, & se soutenir par lui-même, 48 a, b, 107 c, 108 a.
Confession, voyez S. AUGUSTIN.
Confiance, fondement de la nôtre, 314 a. C'est être sans soutien que de n'en avoir point d'autre qu'en soi-même, 227 a.
Connoissance. A quoi servent les connoissances sans J. C. 193 c. & sans la grace, 195 b. Nulle autre connoissance que celle de Dieu ne sçauroit rendre les hommes heureux, 108 c. 109 a. Connoissance de Dieu qui peut rendre les hommes heureux, 109 a.
Connoître, voyez DIEU. Ce qu'il faut faire pour arriver à se bien connoître, 270 a, 274 b, 326 b. Il faut s'être vu à l'épreuve, pour connoître ce que l'on est, 314 a.
Conseils. Que font ceux qui sous prétexte de donner de bons conseils détournent du bien, 233 b.
Consolations intérieures, marque que l'on est à Dieu, 235 c.
Contention, voyez DIEU.
Contestations étouffent la charité, 399 a.
Continence, n'est point l'effet des forces de l'homme, 155 a.
Contradictions. A quoi servent celles qu'on éprouve dans la vie, 23 b.

Convenance

Convenance. Ce qu'on appelle ainsi, 95 b.

Conversion. A quoi se réduit ce qu'on appelle conversion, 204 a, 231 c. Pourquoi elle fait peur, 121 b, 225 c. Ce qui l'arrête, 225 c. Bonheur de ceux qui reviennent à Dieu, 105 a. Voyez DIEU. Par où l'on peut connoître si l'on est véritablement converti, 242 c. 243 a. Fruits inséparables de la véritable conversion, 229 a, b. Voyez *Grace*. Comment il est vrai de dire que Dieu se réjouit de la conversion des pécheurs, 205 b. Pourquoi on a plus de joie de la conversion des pécheurs dont on désespéroit davantage, 204 c. & de celle des personnes célébres, 207 b.

Corps. C'est l'ouvrage de Dieu, 11, c, 12 a. soumis à l'empire de la volonté, 191 c.

Correction. Il ne faut point s'attribuer l'effet de celles qui réussissent, 252 b.

Corruption se fait sentir dès l'enfance, & ne fait que changer d'objet avec l'âge, 30 b. Voyez DIEU.

Cour. Combien ce qu'on appelle fortune à la Cour est fragile, 214 c.

Coutume entraîne tout, 24 b. Obligation de suivre celles des pays & des sociétés où l'on se trouve, sur quoi fondée, 63 b.

Craindre. Il n'y a rien à craindre que Dieu, 43 c. C'est une misere & une vanité puérile que de vouloir se faire craindre des hommes, 324 a. Comment on peut desirer d'être craint, 325 a. Il y a sujet de craindre pour les plus grands Saints, 314 a.

Crainte. Voyez DIEU. Il y a toujours lieu d'espérer pour ceux en qui il se conserve quelque sentiment de crainte, 160 b. cherche la sécurité, mais ce n'est qu'en Dieu qu'on peut la trouver, 44 c.

Création. Tout a été fait de rien, 382 b, 413 b, 478 b, Voyez *Neant*, *Manichéens*, DIEU. Abrégé de tout ce que nous présente l'histoire de la création, 488 c. & *suiv*. & du sens allégorique qu'on y peut donner, 436 a, 479 b. Entre les choses que Dieu a faites, il y en a dont la création n'est point marquée dans l'Ecriture, 404 b.

Créatures. Elles sont toutes bonnes de leur nature, 206 c, 413 a, 425 a. D'où elles tirent ce qu'elles ont de beau, de bon & de grand, 35 a, 425 b. ne sont point faites de la propre substance de Dieu, 413 b. Toutes sont l'ouvrage de sa sagesse, 425 a. Voyez DIEU. Ce qu'elles sont en comparaison de Dieu, 344 c. On ne sçauroit dire ni qu'elles sont, ni qu'elles ne sont pas, 182 b. Par où elles sont plus ou moins éloignées de Dieu, 413 c, 425 a, c. Toutes publient les louanges de Dieu, 103 c, 104 a. portent à les publier, 322 c, 323 a. montrent Dieu à ceux qui ont les yeux de l'esprit sains & ouverts, 12 a. Ceux qui en usent bien, 104 a, 318 a. Asservissement aux créatures, punition de ceux qui veulent secouer le joug de Dieu, 176 b. Il faut faire remonter notre amour de l'ouvrage à l'ouvrier de peur de lui déplaire, 89 c. 90 a. Ce qui fait le bonheur des créatures spirituelles, 178 c. 179 a. Par où les créatures raisonnables se maintiennent dans le bien vivre, 426 a. A leur égard vivre, & vivre d'une vie heureuse sont choses différentes, 428 a. Gradation de divers genres de créatures, 424 c, 425 a. Voyez *Joie*.

Croix. Signe de la Croix, 17 a.

Cupidité. Ce que c'est que le poids de la cupidité, 430 b. C'est en se défendant de tout ce qui a la cupidité pour principe qu'on devient Saint, 322 b. Les choses même à quoi la seule cupidité nous porte, nous conduisent à Dieu quand il lui plaît, 116 a. & *suiv*.

Curiosité, seconde branche de la cupidité, 319 c. Ses effets, 14[illegible] a. fait que les enfans appren-

nent si aisément à parler, 21 a. Ses excès doivent être réprimés par des châtimens, 23 b. tous les jours tentée, & succombe sur une infinité de choses vaines & frivoles, 121 c. Jusqu'où la curiosité porte les hommes, *la meme* a. Pourquoi l'Ecriture lui donne le nom de *concupiscence des yeux*, 319 c, 320 a. Pourquoi l'on s'en fait honneur, 319 c. Il faut la sacrifier à Dieu, 107 a. Voyez *Saints*.

CYPRIEN (S.) Chapelle bâtie en son honneur, 117 c.

D

Decalogue. Régle de ce qu'on doit à Dieu & au prochain, 64 b. Combien il contient de préceptes, *la meme*.

Défendu, par où on prend plaisir de faire quelque chose de défendu, 45 a.

Dehors. Ce que font ceux qui se répandent au-dehors, 318 b. D'où vient qu'on s'y jette si volontiers, 49 c.

Delices. Celles des Saints, 341 b.

Demander. Voyez DIEU. *Priere*.

Demeurer. Voyez DIEU.

DEMON. Faux médiateur de ceux qui ne cherchent Dieu que par orgueil, 335 c. cherche à contrefaire Dieu en mal, 324 c. Par où il a perdu le pouvoir qu'il avoit sur nous, 264 a. Ceux que le démon tient le mieux, 208 b. Plus on est abandonné aux plaisirs, plus on est exposé à ses séductions, 39 a. *Voyez* JESUS-CHRIST. Par où se mesure la victoire qu'on remporte sur lui, 208 c. Notre recours contre ses accusations, 336 a. On sacrifie au démon en bien plus d'une maniere, 27 a. C'est avec justice que tous les hommes ont été livrés au démon, 195 c.

Depit. C'est une dépravation de cœur de prendre plaisir à faire dépit aux autres, 47 a.

Deplaire. Celui qui se déplaît à soi-même, ne manque point d'obtenir des graces de Dieu, 269 a.

Déréglemens. Voyez DIEU.

Désordre. Voyez DIEU.

Desirs. Ce qui doit faire l'unique but de ceux des Chrétiens, 268 a.

Dessein. Tout entre dans ceux de Dieu, 145 b. même le déréglement, 444 c, 445 a.

Devoirs des hommes les uns envers les autres, gravés dans leur ame, 28 b. Quoiqu'on se trompe sur ce que l'on croit de son devoir, on péche dès qu'on y manque, 29 c.

DIDON. Ses aventures pleurées par S. Augustin, 21 a.

DIEU. Voyez *Aimer*. Ce qu'il prétend par les *amertumes* qu'il fait sentir à ceux qui s'éloignent de lui, 35 c, 36 a. Ce que sont celles qu'il répand sur les fausses douceurs qu'on trouve dans les créatures, 50 a. ne commande point d'aimer les *chagrins* & les *peines*, mais de les supporter, 305 b. Pourquoi étant dans le fond de nos *cœurs*, on ne l'y trouve pas, 90 b, 91 b. C'est à lui à nous donner ce qu'il nous *commande*, 306 a. Ce que c'est, & ce que les créatures nous en apprennent, 276 a & *suiv*. connoît seul tout ce qu'il est, 443 b. Il n'y a que lui qui soit véritablement, & pourquoi, 193 a. Pourquoi il dit dans l'Ecriture qu'il est *celui qui est*, 182 c. est cet Etre par excellence, en qui il n'y a jamais aucune sorte de changement, 4 b, 8 c, 9 c. ne peut changer en mieux, non plus qu'en mal, 427 a. Idée magnifique de sa nature & de sa grandeur, 4 b, 43 c, & *suiv*. Prérogative de sa nature, 9 c, 443 b. Dieu est tout ce qu'il est au souverain degré, 9 b. L'être & la vie ne sont point différentes choses en lui, *la meme* c. est d'un genre tout différent des autres choses, 302 a. Simplicité de sa nature, 99 c. Comment ceux qui ne sçavent pas s'élever au-dessus des impressions des sens, sont sujets à se représenter la nature de Dieu, 164 a. n'a ni corps ni membres, 61 b, 136 b, 137 b.

Dieu. Son éternité, 9 c. Il n'y a que lui qui soit éternel & immortel, 386 b. Il n'y a rien qui lui soit coéternel, 388 a. quand bien il y auroit quelque créature qui eût été avant tous les tems, 375 a. Quelle idée il faut avoir de son immensité, 3 b. De quelle maniere il est par tout, *la meme &* c. est par tout entier, 136 b. Il n'y a rien néanmoins qui le renferme & qui le contienne, 3 c, 4 a. Toutes choses sont sorties de lui, & ne subsistent que par lui, 3 a, 9 c, 413 a. La main dont il soutient toutes choses, n'est autre que sa vérité, 186 c. Voyez *Homme*. Ce n'est pas par une extension locale qu'il est infini, 193 b, ne peut être forcé à rien, 168 c. Rien n'est fortuit ni imprévu à son égard, *la meme*. est hors d'atteinte à la corruption, *la meme*. On ne peut se retirer de ses mains, 43 c.

Dieu. Sa bonté, 7 a. Jusqu'où elle va, 140 a. Comment il nous exauce, 120 b. Pourquoi il refuse quelquefois de nous exaucer, 117 c. Sa Providence à l'égard des enfans, 7 a. Où son unité, sa simplicité, sa sagesse & sa beauté paroissent le mieux, 12 a. Sa sagesse, sa bonté & sa toutepuissance admirables dans ce que l'on remarque en l'homme dès son enfance, 30 c, 31 a. miséricordieux sans préjudice des droits de sa justice, 27 b. Effet de sa colere, 34 c. Combien il est inaccessible aux sens & à l'imagination, 60 a. Ses grandeurs invisibles apperçues par la considération de ses ouvrages, 188 b, 189 c, 193 a, 207 a. Entre ses ouvrages & lui il y a plus ou moins de distance, selon qu'il y a plus ou moins de ressemblance, 382 a, 413 c. Ce qui empêche que nous ne puissions porter l'éclat de ses splendeurs, 181 a, c, 182 a, 193 a. Voyez *Sainte Ecriture Ame.*

Dieu. Il est le véritable & l'unique propriétaire du *cœur*, 37 b. Il n'y a que lui qui en soit le vrai aliment, 49 b. Il en pénétre le fond, 269 a. est dans celui de ceux qui lui confessent leurs miseres, 105 a. purifie invisiblement celui de ceux qui sont à lui, 259 c. éteint tout esprit de *contention*, 408 a. Par où il commence d'opérer la *conversion* des pécheurs, 198 c, donne des préservatifs contre le mal à ceux qui sont *convertis*, 333 b. se sert pour notre bien de notre propre *corruption*, & même de celle des autres, 19 b. se sert de la *crainte* pour presser vivement le cœur, 225 a. ouvre à S. *Augustin* peu à peu les yeux de l'esprit, 174 c. Pourquoi il permit qu'il commençât par les Livres des Platoniciens à découvrir la vérité, 194 a. Comment il le mit au-dessus de sa foiblesse pour le mariage, 212 a. Ce qu'il opéroit en lui à mesure que Pontitien lui parloit, 216 a.

Dieu. Ce qu'il fit d'abord, 389 b. Quand il trouva que ce qu'il avoit fait étoit très-bon, 472 b. Sa seule bonté l'a porté à donner l'être aux *créatures*, 424 b. accorde ordinairement ce qu'on lui *demande*, 155 a. fait que ceux qu'il a unis de sentimens, sont bien aises de *demeurer* ensemble, 249 a. Ses *fins* bien différentes de celles des hommes dans tout ce qu'ils font, 116 c. Pourquoi il se sert de la *bonte*, 225 a. Comment il connoît toutes choses, 339 a. Il ne survient en lui aucune volonté nouvelle, 413 a. voit ses ouvrages d'une autre maniere que les hommes ne les voyent, 376 a, 483 c. Aucune variation dans sa connoissance, 205 b. ni tems ni succession, 473 a. voit ce qui n'est pas encore, comme ce qui est déja, 237 b. Rien ne peut échaper à sa connoissance, 103 b.

Dieu. Comment il veut les choses, 391 c. ne veut rien qu'il n'ait toujours voulu, *la meme*, 392 a.

Dieu. Sa volonté n'est point différente de sa substance, 331 a.

Tout concourt à ses desseins, 104 b. Quand inaccessible aux plus grands esprits, 106 b. présent à ceux mêmes qui s'enfuient le plus loin de lui, 104 c. & prêt à les secourir, 105 a. fait contribuer au salut des ames le *mal* même que font les méchans, 251 c, 252 a. Son élévation infinie ne lui fait point abandonner le soin de notre bassesse, 157 a. Son application est pour chacun en particulier, comme s'il n'en avoit point d'autre à conduire, 70 a. Cette application est sans empressement, 341 b Sa joie est éternelle & inaltérable, 206 c. Comment on doit entendre qu'il aime, qu'il est jaloux, qu'il se repent, qu'il est en colere, &c. 4 c, 5 a.

Dieu. Comment, & par où il punit principalement les *dereglemens* des hommes, 19 c, 28 c. 104 c, 105 a. fait entrer dans son ordre le *desordre* apparent des choses, 252 b, 444 c, 445 a. Comment ce que Dieu dit éternellement ne se fait que dans le tems, 348 b. Comment il est aux trousses des *pecheurs*, 79 c. Par où il est particuliérement notre Seigneur & notre Dieu, 274 b. Par où il précéde les choses, 353 c, 354 a. & *n.* est au-dessus de l'ame, 356 b. D'où nous tirons sa premiere notion, 303 b. Combien il est dangereux de se méprendre dans l'idée qu'on a de Dieu, 76 a. Démarche d'un esprit qui cherche ce que c'est que Dieu, 276 a. Comment la plûpart se représentent Dieu en créant le monde, 411 c. Il est contre le bon sens de demander ce qu'il faisoit avant d'avoir créé le ciel & la terre, 350 b, 352 b, 374 b. Il est clair qu'il ne faisoit rien, 352 b. Il y a du déréglement dans la tête de quiconque trouve à redire à quoi que ce soit de ce que Dieu a fait, 185 c. Tout est en lui aussi bien que par lui, 90 a.

Dieu. Tout le montre à ceux qui ont les yeux de l'esprit sains & ouverts, 12 a. Tout prêche qu'il le faut aimer, 275 a. D'où vient que cette voix n'est entendue que de quelques-uns, 277 c. Qui sont ceux qui l'écoutent, 275 c, 277 a. Quoiqu'il n'y ait point de distance entre lui & nous, il ne laisse pas d'être vrai de dire qu'on s'en approche ou qu'on s'en éloigne, 303 b. Premier pas qu'il faut faire pour nous élever vers lui, 91 c. Pour aller à lui il ne faut que le vouloir, 219 b. Comment on s'approche de lui, 27 c, 66 b, 333 c. Comment on s'en éloigne, 27 c, 66 b, 304 a. Voyez *Choses.* est tellement le principe & le centre de tout, que même en le fuyant on ne sçauroit s'empêcher de le chercher en quelque maniere, 44 c, 45 a. Pour venir à le chercher, il faut commencer par bien sentir la misere de n'être point à lui, 241 c, 242 a. Comment on le cherche, 2 a. Ce que l'on cherche, à proprement parler, quand on cherche Dieu, 295 b. Où il faut chercher Dieu, 180 c, 181 a. & par où, 60 a. 395 c. Où l'on le trouve, 92 b, 93 a, 189 a. Il n'est pas possible de le trouver tant qu'on est hors de soi-même, 105 a. Ce qui empêche qu'on ne trouve Dieu, quoiqu'on le cherche, 130 b, 304 a. Par quelle faculté de l'ame il faut chercher ce que c'est que Dieu, 302 c, 303 a. On ne le cherche pas en vain dans la mémoire, 302 a. En quel endroit de la mémoire on le trouve, *la meme.* Pour le trouver il faut s'élever au-dessus de la mémoire, 292 b. Ce qui nous fait chercher autre chose que Dieu, 187 c. Ce qui fait qu'on le perd, 86 c, 319 b, 332 b. On ne sçauroit le perdre à moins qu'on ne cesse de l'aimer, 88 b. Etat où se mettent ceux qui se détournent de Dieu, 86 c, 104 a. Quand on s'est une fois écarté de lui, on a bien de la peine à le retrouver, 207 a. Voyez *Ame.* Ce qui nous le cache en cette vie, 332 b. A quel prix on

peut espérer de le voir, 6 a, 392 c. Par où on devient capable de jouir de Dieu, 190 a, 195 a. Dieu. Ce qu'il est à nos *ames*, 275 c. Il n'y a que lui qui puisse nous le faire comprendre, 5 c. Qu'il parle aux *enfans* par la bouche de leurs parens, 38 b. fait seul le plaisir des *Justes*, 41 c. Ce qu'il est pour ceux qui sont à lui, & comment il faut être pour le goûter, 232 b. est la vie de tout ce qui est principe de vie, 59 b. notre véritable vie, 292 b. vie de notre ame, 295 b. nourriture de ceux qui vivent de la vie de la grace, 74 b. porte ceux qui sont encore enfans dans la vie de la grace, & ceux mêmes qui y sont les plus avancés, 101 b. est le tout des Saints, 232 b. Il n'y a que Dieu qui *connoisse* ce qui vient de lui, 476 a, 482 a. Par où nous commençons à le connoître, 182 a. De lui nous viennent tout ce que nous avons de lumiere, 96 c, 97 a. Il n'y a que folie & vanité dans tous ceux qui ne connoissent point Dieu, 200 a. Il est injuste d'aimer au lieu de lui quoique ce puisse être de ce qu'il a fait, 90 c. Etat de ceux qui sont pleins de Dieu, 304 c. & de ceux qui ne pensent point à s'en remplir, 49 b. Caractere de ceux qui sont véritablement à Dieu, 241 b. Par où l'on connoît qu'on est à Dieu, 235 c. Ce n'est que faute de confiance qu'on balance de se donner à Dieu, 227 a. Sur quoi nous devons nous engager à servir Dieu, 226 c, 227 a.

Dieu. Pourquoi il demande notre culte, 224 a. Quel est le sacrifice qu'on doit faire à Dieu pour mériter de le connoître & de lui plaire, 107 a. On ne sçauroit lui plaire tant qu'on a de fausses idées de sa nature, 186 a. Il ne s'agit point tant de comprendre ce que l'on croit de Dieu, que de n'en rien croire que de vrai, 10 b. Son dessein, quand il nous appelle à lui par sa *grace*, 373 b. Qu'il dispense par un decret arrêté dans ses conseils éternels, 447 b. Pourquoi il perfectionne les *natures* spirituelles, 427 c. n'est point auteur du *peché*, 16 a. Besoin que nous avons de Dieu, 431 b. exige du profit de ses dons, 5 a. Pourquoi il commanda au peuple Juif de piller l'or des Egyptiens, 180 b. Ce qu'il est à l'égard de la *Jérusalem* céleste, 396 a. On le constitue débiteur, quand on lui donne, quoique tout lui appartienne, 5 a. Par ses promesses il se constitue débiteur de ceux-mêmes à qui il remet ce qu'ils lui doivent, 120 b. au-dessus de toutes les louanges qu'on peut lui donner, 1 b. C'est lui-même qui nous porte à le louer, *la meme*. c. Quoiqu'on ne puisse parler de Dieu comme il faudroit, malheur à ceux qui se taisent sur ce sujet, 5 a. La lumiere de son visage est le Livre des esprits célestes, 442 b. Il y a de certains vices qui présentent une image trompeuse des avantages que Dieu possède, 43 b. Ce seroit vouloir se tromper soi-même que d'entrer en contestation avec Dieu, 6 b. Ses ordres préférables aux loix particulieres des Sociétés, 64 c.

Dieux. Voyez HOMERE.

Dignité. Ceux qui sont constitués en dignité doivent faire ensorte qu'on les aime & qu'on les craigne; plus exposés à l'orgueil que les autres. 324 b.

Discours. De quoi que ce soit que l'on parle, l'on ne dit rien si l'on ne parle de Dieu, 5 a. Ce qui fait la longueur des discours, 377 a

Dissipation. Obstacle à l'amour qu'on doit à Dieu, 373 b. Maux qu'elle cause à l'ame, 396 a. Voyez *Dehors*.

Distraction, quelle en est la source, 323 a

Doctrine Catholique condamne ceux qui se représentent Dieu avec un corps, 137 b.

Dons de Dieu sont comme des semences, d'où l'on voit naître de merveilleux fruits, 259 c.

Douceurs, du siécle nous éloignent

de Dieu, 23 b. Voyez *Grace*. *Saints*.
Douceurs de Dieu. Ce qui ne sçauroit les goûter, 232 a. passent toutes celles qui se rencontrent dans les créatures, 43 c. Effet de la douceur que Dieu nous fait trouver en lui, 232 a.
Douleur. Il y en a qu'on doit approuver, mais à proprement parler, il n'y en a point que l'on doive aimer, 50 b. Par où se doit mesurer la douleur, 86 a. Les douleurs salutaires sont de véritables sujets de joie, 305 a. Celle que produit en nous le souvenir du péché, nous fait goûter les plaisirs célestes, 33 b.
Dragme. Sorte de monnoie, 293 a.

E

Eaux. Quand elles ont eu leur forme, 405 a. Ce que signifie cet assemblage des Eaux que Dieu fit lors de la création du monde, 444 a. Ce que signifient les Eaux placées au-dessus du Firmament, 441 c, 442 a. Figure de l'instabilité naturelle des créatures, 424 b, 425 a, 426 b, 430 c.
Eclat. Voyez *Saints*.
Ecolier. Insolence de ceux de Carthage, 64 a. Infidélité de ceux de Rome, 125 a.
Ecrire. On se servoit de tablettes & de poinçons pour écrire, 148 b.
Ecriture. Fondement de la Foi, 192 a. Principal instrument dont Dieu se sert pour nous insinuer la vérité, 202 b. Caractere de l'Ecriture sainte, 56 b, 140 a, 441 b. Ce qui empêche qu'on ne la goûte, 56 c. Condition nécessaire pour la lire, *la même* La simplicité de son style est comme l'appât, par où elle attire tout le monde, 140 c. Ce qu'elle est à l'égard de ceux qui se soumettent à sa bassesse apparente, ou qui la méprisent, 413 b. La maniere dont elle s'exprime est précisément celle qu'il falloit, 410 b, 419 c, 420 a. Ses moindres paroles enferment des mysteres d'une grande profondeur, 386 a. Sa profondeur épouvante, 390 c. Pourquoi elle se sert d'une si grande diversité de figures pour faire entendre une même vérité, 452 b. Multiplication d'expressions d'une même vérité, sur une seule parole de l'Ecriture, 464 b. Accord & uniformité de tous les Livres de l'Ecriture, 195 a. Qu'on doit s'appliquer à découvrir les thrésors qui y sont enfermés, 342 a. Moyens pour dévélopper ce qu'il y a d'embarrassant dans l'Ecriture sainte, 137 b. Belle priere pour obtenir la grace de l'étudier avec fruit, 342 c. Deux sens dans l'Ecriture sainte, le littéral & le spirituel, 128 a. Où l'on tombe quand l'on prend les paroles de l'Ecriture à la lettre, 411 c, 412 a. On ne fait point de mal tant qu'on ne lui attribue aucun sens qui ne soit vrai, quoique ce ne soit pas celui de l'Auteur, 399 c. On peut être assuré que le sens qu'on lui donne, est vrai en soi, mais on ne peut l'être que ce soit celui de l'Auteur, 406 b. C'est une témérité à un particulier, de soutenir que le sens qu'il lui donne, est précisément celui de l'Auteur, 407 c. Ce qui fait que chacun est attaché au sens qu'il donne à l'Ecriture, 408 b. Quel est le sens que l'on doit croire avoir été celui de l'Auteur, 419 a, 480 c. Les Auteurs sacrés ont vu toutes les vérités qu'on pouvoit tirer de leurs paroles, 419 a. Quand ils ne les auroient point vues, il est certain que l'Esprit de Dieu les a vues, 420 a. Ce que sont les paroles de l'Ecriture, en comparaison des discours de ceux qui l'expliquent, 411 b. Deux manieres dont on peut être en différent sur ce que disent les interprétes, 405 c, 406 b. Belle régle pour entretenir la paix & l'union entre ceux qui sont partagés de sentiment sur l'intelligence de l'Ecriture, [illegible]0 c, 418 b.
Ecriture. Par où elle est digne de respect, 460 c, 461 a. Jusqu'où va le respect, & la soumission

qu'on lui doit, 467 a. Voyez *Eglise*. Par où elle est digne qu'on y ajoute foi, 140 a, c. Par où on peut se convaincre de son autorité, *la meme* c. Il ne nous appartient pas de juger ni de son autorité, ni des choses particulieres qu'elle contient, 460 c, 461 a. Pourquoi elle parle comme s'il y avoit dans la connoissance de Dieu tems & succession, 473 a. Son autorité bien au-dessus des ouvrages des hommes, 410 c. Parallèle des Livres des Philosophes, & de l'Ecriture sainte, 196 b. Vertu des paroles de l'Ecriture, 229 a, 239 a. inspire la piété, 194 b. Nul autre Livre que l'Ecriture ne l'inspire, 196 b. Par où elle humilie en même-tems qu'elle éclaire, 195 a. Douceur que l'on goûte dans la lecture des Livres sacrés, 194 b, 341 b. Voyez S. AUGUSTIN. désignée par le Firmament, 440 a, 461 c.

Education des Enfans demande un juste tempérament entre la sévérité & l'indulgence, 250 b.

Eglise, mere commune de tous les Chrétiens, 17 c. Elle seule est le corps de Jesus-Christ, 137 b. C'est une montagne fertile & délicieuse, 236 a. Oeconomie de sa formation, 436 a, 479 b. Son autorité imprime beaucoup de respect pour l'*Ecriture*, 175 a. Avantage qu'elle tire des *heresies*, & par où, 192 c.

Egypte; Ce qu'on appelle les *mets d'Egypte*. 179 c. Voyez DIEU.

Elemens. Voyez *Manichéens*.

Eloquence ouvre le chemin aux vains honneurs & aux fausses richesses du siécle, 14 a. Par où se mesure la gloire qu'on acquiert de l'éloquence du Barreau, 53 c. Il ne faut pas confondre les choses avec la maniere de les dire, 106 a, 112 b.

ELUS. Nom que les Manichéens donnoient à quelques-uns d'entr'eux, 121 a.

Engagemens. Belle peinture de ceux qui ne peuvent se retirer des engagemens du siécle, 210 c.

Enfance. A peine peut-on la regarder comme ayant fait partie de la vie que l'on mene ici-bas, 12 b. Différens degrés d'enfance, *la meme* c, 13 a. Description des premiers tems de l'enfance, 7 b. Combien la sagesse, la bonté & la toute-puissance de Dieu paroissent dans ce que l'on remarque en l'homme dès son enfance, 30 c, 31 a. Dépendance des fausses opinions des hommes, premier malheur de l'enfance, 14 a.

Enfans. Providence de Dieu à leur égard, 7 a. Il y a de la corruption & de la malignité dans ceux même qui sont encore à la mammelle, 9 c, 11 c. Par combien d'endroits cette corruption se fait remarquer, 29 c. La dépravation des enfans les tient loin de Dieu, *la meme* a. Par où on peut dire qu'ils sont innocens, 11 b. Pratiques superstitieuses par où les Meres & les nourrices prétendoient expier les malices des enfans, 11 c. Comment les enfans apprennent à parler, 13 a. D'où vient leur aversion pour les langues, eux qui ont appris si aisément & si volontiers à parler, 22 b Voyez DIEU. Il ne faut pas manquer de réprimer certains bouillons de jeunesse, qui font qu'ils ne sçauroient se tenir dans leur peau, 251 a. Combien l'indulgence des peres & des meres est pernicieuse aux enfans, 39 c, 40 a. Bonheur de ceux à qui l'on a imprimé dès l'enfance quelques sentimens de piété, 56 a. On n'est d'ordinaire dans un âge avancé, que ce qu'on a été dès l'enfance, 30 b. Les enfans ne sont capables que de se corrompre les uns les autres, 47 a. Ceux mêmes qui sont chargés d'instruire les enfans les corrompent, & par où, 27 a. Combien on a tort de ne pas choisir des choses utiles & édifiantes pour l'esprit des enfans, 24 a, 26 c, 27 a. Combien il leur est pernicieux de les laisser s'occuper à des choses frivoles, 16 a. sont coupables d'avoir plus de goût pour des fables, que pour

le premiers élémens des Lettres, 20 b, 24 a. Voyez JESUS-CHRIST. *Impudiques*.

Ennemis. Quand nous les haïssons, nous nous faisons beaucoup plus de mal qu'ils ne sçauroient nous en faire, 28 b.

EPICURE ne croyoit point l'ame immortelle, 160 b.

Erreur. Ce qui nous y expose, 60 a. Par où nous en pouvons sortir, *la meme*. Il est difficile de sortir de celle où l'on a vieilli, 205 b.

ESAU. Ce qu'il figuroit, & les lentilles qui le tenterent, 179 c.

Espece. Pourquoi il en est fait mention dans l'Ecriture, quand elle parle des animaux que la terre produisit, 456 c, 457 a. Pourquoi il n'en est point parlé dans la création de l'homme, 458 c.

Esperance. Quel en doit être l'objet, 243 c. & le fondement, 6 c, 240 a, 264 c, 265 a, 266 a, 274 c, 275 a, 313 c, 314 b. Belle raison de renoncer à toutes les espérances de cette vie, 153 c, 154 a.

Esprit de l'homme incompréhensible à lui-même, 290 b. Combien de merveilles à considérer dans l'esprit de l'homme, 281 b. Voyez *Manichéens*. Pourquoi l'esprit est obéi quand il commande quelque chose au corps, & qu'il ne l'est pas quand il se commande à lui-même, 220 b. Usage qu'il en faut faire, 100 a. Effet de ses avantages, 107 a, c, 108 a. Par où le mauvais usage que les anciens Philosophes ont fait de leur esprit a été puni, 108. Ce qui a empêché les grands esprits de l'antiquité d'arriver à la connoissance de Dieu, 106 b. Ce qui fait que la plûpart des hommes croient qu'ils ne sçauroient voir leur esprit, 95 c. Parti de ceux qui ont moins d'ouverture d'esprit, 101 b. Par où l'esprit tombe dans l'aveuglément, 34 a. Ce n'est pas assez que l'esprit soit convaincu, il faut que le *cœur* soit gagné, 199 a.

ESPRIT (S.) Il n'y a que lui qui soit appellé Don de Dieu, 432 b. Ce n'est qu'en lui & par lui qu'on trouve du repos, *la meme*. Ce qu'il faut entendre quand l'Ecriture dit que le S. Esprit se repose sur nous, 428 a. Pourquoi il n'est parlé du S. Esprit dans l'Ecriture que lorsqu'elle dit qu'il étoit porté sur les eaux, 429 6. Pourquoi cela n'est dit que de lui, 432 c. En quel sens il est vrai de dire que le S. Esprit étoit porté sur les eaux, 428 a. Explication de ce Mystére, 429 c, 430 a.

Estime. Par où on conçoit de l'estime pour ceux dont on entend dire du bien, 93 b. Ce que fait en nous le plaisir de nous voir estimés des hommes, 324 c.

Eternité. Ce que c'est, 9 c, 10 a. Différence du tems & de l'Eternité, 352 c. Ce qui fait qu'on raisonne mal sur l'Eternité, *la meme* b. C'est la maison paternelle où nous devons retourner, 102 a. Par où on peut s'élever jusqu'à la connoissance de l'Eternité de Dieu, 388 a.

Eternel. Il n'y a rien d'Eternel que Dieu, 186 c, 386 b, 390 a. Avoir été & devoir être, ne se trouve point dans ce qui est éternel, 257 a. ni aucun changement, 348 a, 390 b. Voyez *Verbe*.

Etoile. Ce que signifie leur multitude, 447 c.

Etre. L'être ne peut venir que de Dieu seul, 9 b. Tous les êtres ne sont que parce que Dieu les a créés, 8 b. Auteur de la perfection de l'être, aussi bien que de l'être simple. 435 c.

Etude. Ce qu'il y a de plus utile dans ce que l'on apprend aux enfans, 20 b, 21 b, 22 a. Combien sont vaines les fins pour lesquelles la plûpart des hommes font étudier leurs enfans, 16 a, 19 a. L'aversion pour l'étude est péché, 19 a, b, 21 b. Voyez *Lettres*.

Evangile. Chacun doit prendre pour soi ce qu'il lit dans l'Evangile, 229 a.

EUCHARISTIE, 133 b, Sacrement des

des Fidéles, 455 a. & leur nourriture, 462 a.
Evêque. Ses devoirs, 340 c. 341 a.
EVODE. Quel il étoit : s'associe à S. Augustin & à ses autres amis, 249 b.
Excuse, voyez *Saints*.
Exemple. Utilité des bons exemples, 226 b. 233 b. Danger des mauvais, 156 b.
Existence. Celle même des choses fait voir qu'elles ne sçauroient être par elles-mêmes, 193 b, & n. Rien n'existe véritablement que ce qui est immuable, 182 c. 193 b.

F

FAbles de Grammairiens & des Poëtes, gland dont se nourrissoient les pourceaux, 59 b. Voyez *Ame*. CICERON. Elles portent au vice, 25 a.
Faim intérieure qui dévore ceux qui ne se nourrissent point de Dieu, 49 b.
Faire. Différence entre ce qui s'appelle faire à l'égard de Dieu, & ce qui s'appelle faire à l'égard des hommes, 345 a.
Fausseté. Ce que c'est, 206 a. Les choses ne sont ni plus ni moins fausses pour être mal dites, 186 c.
FAUSTE arrive à Carthage ; Evêque parmi les Manichéens, 105 c. Quel homme c'étoit, *la même*, 111 c. 112 a. Sa maniere de parler étoit agréable, mais il ne disoit rien de solide, 127 a. Par où il imposoit, 112. c. & *suiv*. Voyez S. AUGUSTIN. Bonne foi de Fauste, 114 a.
Félicité. Belle peinture de la félicité éternelle, 256 b. On ne sçauroit s'en figurer en cette vie, qui puisse être comparée à celle de l'autre, *la meme*. De quelle maniere l'idée de la félicité est dans la mémoire, 297 a. Jusques où il faut s'élever pour pouvoir se former quelque idée de la félicité du Ciel, 256 b. Par où on peut arriver jusqu'à en entrevoir quelque chose, 257 c. Les entretiens sur la félicité du Ciel donnent du mépris pour celle de cette vie, 258 c. A quoi se réduit tout ce qu'on appelle félicité temporelle, 142 b. Voyez *Bonheur. Joie. Vie heureuse*.
Femmes. Belle instruction aux femmes sur la conduite qu'elles doivent garder avec leurs maris, 252 c, 253 a. & *suiv*. Fondement de l'obéissance qu'elles leur doivent, 18 a.
Ferveur. Voyez *Saints*.
Fidéle. Caractere des vrais Fidéles, 109 a. Celui qui est fidéle dans les petites choses, l'est dans les grandes, 151 a.
Figue. Voyez *Manichéens*, 68, c. 69 a.
Fin. Voyez DIEU.
Firmament. Ce que c'est, 384 a. Ce que signifie dans le sens allégorique la création du firmament, 440 b, 451 c, 452 a.
FIRMIN, ami de S. Augustin, 171 c. étoit d'une famille considérable, 173 a. & avoit été bien élevé, *la meme* b.
Flaterie. Combien on doit l'éviter, 328 c.
Foi. Reméde préparé pour la guérison des hommes, 138 c. Il en faut pour prier, 2 a. Il est injuste de ne s'y pas soumettre, en même tems qu'on donne créance sur une infinité de choses à la parole des hommes, 139 b. Par qui elle est inspirée, 2 b. Foi en Jesus-Christ, commune aux Saints de l'un & de l'autre Testament, 334 c. véritable moyen pour arriver à la connoissance de la vérité, 138. Profession de Foi. Voyez *Bateme*.
Foiblesse. Voyez *Charité*.
Force. La nôtre se mesure par la défiance que nous avons de nous-mêmes, 147 a. Voyez *Homme*. Il ne faut point compter sur ses propres forces, mais sur la miséricorde de Dieu, pour entreprendre de le servir, 154 c, 155 a. Personne ne doit attribuer à ses propres forces ce qu'il trouvera d'innocence & de pureté dans ses mœurs & dans sa vie, 46 a.
Fortuit. Rien de fortuit dans le monde, 145 b.
Fortune. Ce qui a rapport à la

fortune l'emporte presque toujours sur ce qui a rapport au salut, 39 b.
Freres. Quels sont proprement nos freres, 266 c. 273 b. Fondement de l'amour & du service que nous devons à nos freres, 273 b.
Fruit. Voyez *Manichéens*. Ce que c'est dans un sens allégorique, que se nourrir des fruits de la terre, 468 b. Pourquoi ils ne furent point donnés pour nourriture aux poissons, &c. 467 a. Ce qu'ils signifient, *la meme* b.
Funerailles. Antiquité de ce que l'Eglise pratique dans les funérailles des Fidéles, 262 c. Celles des Saints, 261 a.

G

Genese. De combien de sens tous différens, & tous conformes à la vérité, les premieres paroles de la Genése sont susceptibles, 396 c, 397 a, 401 a, b. & n. 412 c. 413 a, c, 414 a.
GERVAIS (S.) Découverte miraculeuse de son corps, 248 a. Voyez *Miracles*.
Gestes & mouvemens du corps, langue naturelle à toutes les nations, 13 b.
Gloire. Celle qu'on cherche hors de Dieu est vaine, 143 a. Ce n'est point la mépriser que de se glorifier du mépris que l'on en fait, 329 a.
Grace. Sa vertu, 445 a. Sa nécessité, 195 c. Jusques où va ce que nous lui devons, 45 c, 46 a. Voyez DIEU. Changement merveilleux où parut la force de la Grace, 215 a. Peinture admirable du combat de la grace & de la corruption 225 a. Ce qu'elle apprend aux pécheurs qu'elle *convertit*, 242 a. fait qu'on trouve plus de *douceurs* en Dieu, qu'on n'en trouveroit dans les plaisirs, 30 b. Le renouvellement qu'elle fait en nous, n'est jamais parfait en cette vie, 437 a. On lui est redevable d'avoir évité le mal comme d'avoir fait le bien, 45 c. 46 a. C'est elle qui fait fondre & disparoître le péché comme le soleil fait fondre la glace, 45 c.
Grammaire. C'est une depravation des hommes d'observer avec tant de soin les loix de la Grammaire, & de fouler aux pieds celles de Dieu, 28 c. Combien il y a de gens qui tombent dans ce déréglement, 29 a.
Grammairiens Pourquoi on y voit des voiles à la porte de leurs Ecoles, 21 b.
Grand. Il n'y a rien de grand ni d'élevé que Dieu, 28 c, 43 b.
Grandeur. Quand on en cherche hors de Dieu, on péche & on ne trouve que confusion, 31 c.
Grands. Voyez DEMON.
Gueri. On seroit bientot guéri de ses maladies spirituelles, si on ne craignoit point de l'être, 217 a.
Guide. On ne sçauroit manquer de s'égarer quand on n'a point Dieu pour guide, 48 b. & quand on veut se servir de guide à soi-même, 74 b.

H

Habitudes. Par combien peu de choses elles prennent naissance, 251 a. Les conséquences des moindres mauvaises habitude vont loin, 250 c. & les impressions qui en restent sont dangereuses, 307 b.
Haine. Non seulement on ne doit point la faire naître ou l'entretenir entre les hommes, il faut encore tâcher de l'éteindre par toutes sortes de moyens, 254 c, 255 a. Nous nous faisons plus de tort à nous-mêmes quand nous haïssons nos ennemis, qu'ils ne sçauroient nous en faire, 28 b.
HELPIDE disputoit publiquement à Carthage contre les Manichéens, 124 b.
Herbes. Ce que c'est dans un sens allégorique que de se nourrir des herbes que la terre produit, 468 b. Pourquoi elles ne furent point données pour nourriture aux poissons, &c. 467 b.

Hérésie. Voyez *Eglise*.
Heureux. Il n'y a personne qui ne le veuille être, 444. a. Ce qui nous peut rendre heureux ici-bas, 374. a. Heureux qui n'a point connu le *mal*, 155 b. Ce n'est point par les plaisirs des sens qu'on le peut être, 160 c, 161 a. Comment il faut que notre cœur soit tourné pour être heureux, 86 b. Quand nous serons heureux, & par où nous le serons, 301 c. Unique moyen d'être heureux, 304 c. Pour être heureux on doit se tenir soumis à Dieu, 176 c, 177 a.
HILRIUS, Orateur de la ville de Rome, 92 c.
HOMERE, quelle vue il a eue dans ce qu'il dit des *Dieux*, 24 c, 25 a.
Homme. Rien dans la nature de si grand que l'homme, & c'est à quoi l'on pense le moins, 281 c, 282 a. Belle peinture de ce qu'il y a d'admirable dans l'homme, à ne considérer même que ce qu'on y remarque dès l'enfance, 31 a. Ce que font les hommes dans les premiers tems de l'enfance, 7 b. Ce que sa chute nous apprend, 431 a. De quelque coté qu'il se tourne, il porte avec lui le poids de sa mortalité, 1 b. Sa corruption paroît dès sa premiere enfance, 10 c, 11 a. Tout ce qui l'occupe n'est qu'amusement d'enfant, 15 b. Son unique bien, 181 c. fait pour Dieu, 1 c. Il n'y a pour lui de repos qu'en *Dieu*, *la meme*, trouve son bonheur & son plaisir à louer *Dieu*, *la meme*. Son véritable bien, 101 c. Sa véritable force, *la meme*. Quand il en a le plus, 59 a. Comment la plûpart des hommes se représentent l'infinité de *Dieu*, 186 a. S'ils ne demeurent en lui, ils ne sçauroient subsister en eux-mêmes, ni durer avec eux-mêmes, 182 c.
Honnêteté. Belle peinture de l'honnêteté, 48 b.
Honte salutaire produite par la véritable sagesse, 214 b. Voyez DIEU.
Horoscope. Incertitude des horoscopes, 78 a. D'où vient que ceux qui se mêlent d'en tirer rencontrent quelquefois, *la meme* b.
HORTENCE. Ouvrage de *Cicéron* qui est perdu, 55 a. Effet de la lecture de ce Livre sur S. Augustin, *la meme*.
Humanités. Etude de ce qu'on appelle les humanités, pure vanité, 26 c.
Humbles. Il n'y a qu'eux qui connoissent J. C. comme il le faut connoître, 190 b. Ce qui leur est réservé, 196 b. Il n'y a qu'eux qui seront élevés dans la gloire avec lui, 190 c.
Humilité. Fondement de l'humilité, 264 c, 265 a. nécessaire pour lire l'Ecriture sainte, 56 c. & pour participer aux Sacremens, 245 c. Fruit de l'humilité, 66 b. nous rapproche de Dieu quand nous nous en sommes éloignés, *la meme*. proposée sous le symbole de la petitesse des enfans, 30 c.

I.

JAmais Ce mot ne se peut employer quand on parle de ce qui est avant tous les tems, 374 c.
Idolatrie. Punition du mauvais usage que les anciens Philosophes ont fait de leur esprit, 108 a.
Jérusalem céleste, ce que c'est, 393. c. Seul objet de l'amour de S. Augustin, 395 c. 396 a. Son caractere, 322 a.
JESUS-CHRIST. Par où il a vaincu le *Démon*, 265 c, 256 a. Ce qu'il a eu en vue, quand il a dit qu'il falloit être comme des *enfans*, 30 c. En souffrant la mort, il l'a fait mourir elle-même par cette abondance de vie, dont il est le principe, 90 c, 91 a. descendu jusqu'à nous que pour nous guérir de l'*orgueil*, 17 a, 190 b. Comment il faut le concevoir, 348 b. Voyez *Manichéens* DIEU. Il faut le chercher dans l'Ecriture sainte, 343 a. ne se trouve nulle part ailleurs, 178 b. On

ne peut être uni à lui qu'à proportion qu'on est dépris de soi-même, 190 c. Ce qui le rendoit capable de toutes les actions des autres hommes, 191 b, 192 a. Cause précise de sa victoire par sa mort sur le Démon, 195 c, 196 a. Par où il a vaincu la mort, 335 a. Sujet d'espérance & de confiance qu'il est pour nous, *la meme* b. Pourquoi il a quitté la terre, 91 a. Sa vie est une excellente leçon de charité & d'humilité, 273 c. Ceux qui se fient à ses paroles, en éprouvent la vérité, 324 a. voie par où il faut marcher, 199 a, & qui méne à l'immortalité, 107 b. Il n'y a que J.C. qui puisse nous rendre capables de Dieu, 190 a. Ce qui est fait par lui à l'égard des hommes, 343 a. Epoux des Cantiques qui ne se montre qu'au travers des treillis, 443 a. n'est *Médiateur* qu'en tant qu'homme, 334 c.

Jeunes gens se portent aisément au mal qu'ils voient faire, 54 b, c. Jusqu'où va l'emportement des jeunes gens qui s'abandonnent au vice, 38 c.

Jeux. Ceux des enfans n'aboutissent souvent qu'à faire naître l'envie de faire du mal à quelqu'un sans qu'il en revienne rien, 47 c.

Ignorance. Nous ne sçavons pas jusqu'où elle va, 367 a.

Imagination fait un grand tort à la raison, 189 b. Combien l'illusion de ses vains phantômes a de pouvoir sur le corps & sur l'esprit pendant le sommeil, 307 b.

Imitation. On imite plus volontiers ses semblables & ses amis, 456 c, 457 a. On commence par imiter les Saints, mais quand on est renouvellé, on ne doit plus s'attacher qu'à J.C. 458 b.

Immensité de Dieu. Comment il faut la concevoir, 3 b.

Immortalité. On n'en peut avoir le gage tant qu'on laisse subsister volontairement la racine du péché, 107 b.

Immortel. Il n'y a que Dieu qui soit véritablement immortel, 193 a.

Immutabilité. Différence entre l'immutabilité & le non changement, 394 a.

Imparfaits. Leur unique espérance, 313 c.

Impies. Il y en a de deux sortes, 200 b.

Impressions. Force des premieres, 176 c.

Impudiques (les) craignent dans leurs débauches de voir naître des enfans; mais quand il en vient, ils ne sçauroient s'empêcher de les aimer, 75 b.

Incarnation. Voyez VERBE. Quelle a été la fin de l'Incarnation, 17 a, 177 c, 190 b. Connoissance du Mystere de l'Incarnation réservée aux Chrétiens, 178 a. Ce que nous croyons de l'Incarnation du Fils de Dieu, ne sert qu'à nous rendre plus coupables si nous demeurons encore attachés à la terre, 91 b. Voyez *Manichéens*.

Indulgence. Voyez *Enfans*.

Infidelité. Ceux qui sont capables de manquement de foi sont des infâmes qui en manquent à Dieu même, 126 b.

Informe, Ce qu'emporte ce mot, 361 a, 400 a *& suiv*. Fausse idée de ce qu'on appelle informe, 360 c, 361 a. Par où on parvient à se faire l'idée qu'il faut avoir de la matiere encore informe, 361 b.

Iniquité. On ne commence à vouloir connoître son iniquité que lorsque le cœur commence à se changer, 216 a.

Injures, Elles redressent quelquefois le cœur, 252 a.

Innocence. Belle peinture de l'innocence, 48 a. Ceux dont la vie a été la plus pure, n'ont nul sujet de se préférer aux plus grands pécheurs, & pourquoi, 47 b. Ce qu'on trouve d'innocence & de pureté dans ses mœurs & dans sa vie, doit être attribué à la grace, 46 a.

Inquietudes en tout état, 69 a, 305 b. Suites du péché, 104 a.

Inspiration. Ce qui empêche d'entendre la voix de Dieu, 88 b.

Insuffisance. Il est plus beau d'avouer son insuffisance, que d'être le mieux instruit du monde, 114 b.

Insulteurs. Noms de certains Ecoliers de Carthage, 54 a.

Intelligence. Voie par où il faut chercher Dieu, 60 a. Récompense de la soumission, 441 c. Don d'intelligence réservé aux parfaits, 448 b. Condition nécessaire pour arriver à l'intelligence, *la meme* c, 484 b.

Intention, C'est elle qui fait la qualité de nos actions, 67 c. On doit toujours bien juger de l'intention des gens de bien, 135 b.

Intemperance. Principe des crimes qui vont à se corrompre soi-même, 96 b.

Invoquer Dieu, ce que c'est, 2 b. C'est par la foi qu'on invoque Dieu, & c'est en l'invoquant qu'on le cherche, *la meme*.

Joie. Unique mobile de tous les cœurs, 299 a. Tout le monde desire d'avoir de la joie, *la meme*. La grandeur du péril qu'on échape, fait celle de la joie qui lui succéde, 206 b. Il y a joie & joie, 143 b. Quelle sorte de joie produit l'amour des choses de la terre, 37 c. Les vaines joies sont de véritables sujets de larmes, 305 a. Seule joie des Saints, 299 a, 438 b. Ce qui peut faire celle des Chrétiens, 349 c. Celle qu'on a des bonnes œuvres qu'on voit faire, sert de nourriture, 468 b, 470 a. Seule veritable joie, 299 a, c. Par où on entre dans la joie du Seigneur, 48 a. Celle des *Créatures* qui jouissent de Dieu, est inaltérable, 206 c.

Jouir. Il n'est pas possible de jouir de Dieu & des créatures, 332 b.

Jour. Ce que comprend le mot de *Jour*, 365 b. Pourquoi il est fait mention de jour, quand l'Ecriture vient à parler des choses particulieres qui ont été tirées de la matiere, 389 c. Voyez *Tems*. Explication allégorique de la séparation que Dieu fit du jour & de la nuit, 440 a, 446 b, 482 c.

ISAIE. C'est celui de tous les Prophétes qui parle le plus clairement sur l'Evangile & la vocation des Gentils, 245 b.

Jugement. Misere de ceux dont les jugemens des hommes gouvernent les inclinations, 94 b. Combien il faut être circonspect dans le jugement des affaires pour ne pas s'exposer à condamner témérairement des innocens, 144 a.

Jugement. Malheur à ceux même qui ont mené une vie louable & réglée, si Dieu les juge sans miséricorde, 264 b.

Juger. Il est rare de sçavoir juger des choses indépendamment des manieres dont elles sont dites, 106 a, 112 a. Tant qu'on aime les choses du monde, on ne sçauroit en juger sainement, 277 b. Lumiere à la faveur de laquelle nous jugeons des choses, 188 c.

JULIEN, Empereur, défendit aux Chrétiens d'enseigner les lettres humaines, 209 a.

Justes. Caractere des vrais, 27 c. Ce qui fait leur misere ici-bas, 331 c. Voyez DIEU. se réjouissent du bien & s'attristent du mal qu'ils trouvent dans les autres, 272 a. sont bien aises de connoître les maux des *pécheurs* convertis, 271 a. Combat des vaines joies contre de salutaires douleurs, & des douleurs toutes humaines, contre de saintes joies dans le cœur du juste, 305 a. Les plus justes ont sujet de craindre, 264 b.

Justes. Choses toujours justes ou injustes sans aucune différence de tems, 62 c. 63 a.

Justice. On n'échape point à celle de Dieu, 104 c. Justice éternelle invariable, quoiqu'elle ordonne tantôt une chose, & tantôt une autre, 62 c, 63 a, b. Ce que c'est que la justice intérieure, & ce qu'elle se propose, 61 c, 62 a, nous apprend où nous devons porter notre amour, 327 a. La vie & la paix en sont la récompense naturelle, 334 b, 335 c. D'où vient toute notre justice, 169 c. En

quel sens nous sommes appellés justice de Dieu, 393 b.
Justification. Oeconomie de celle de l'homme, 436 a.
JUSTINE, Impératrice, mere du jeune Valentinien, 247. Pourquoi elle persécutoit S. Ambroise, *la meme.* Ce qui modéra sa fureur, 248 c.

L

LAngage. Dans le langage ordinaire tout est plein de façons de parler impropres, 361 c, 362 a.
Larcin condamné par cette loi même de Dieu, qui est gravée dans le cœur de l'homme, 40 a.
Larmes. Sang d'un cœur percé de douleur, 115 b. sont des sacrifices, 263 b. Elles servent comme de lit de repos à un cœur abattu de tristesse, *la meme* c. Voyez *Miserable.* font le plaisir & la joie des pénitens, 105 a. & des Justes, 247 a. ne conviennent point aux *funerailles* des Saints, 261 a.
Lentilles. Ce que figuroient les lentilles qui tenterent Esaü, 179 c. Celles d'Egypte étoient fort renommées, *la meme* n.
Lettres On a érigé en belles connoissances des fables & des contes d'enfans, 21 b. Les premiers élemens des Lettres sont ceux où il y a le plus de solidité, & qui sont le plus d'usage, 21 c, 22 a, *& suiv.*
Liberté. Celle que les méchans se donnent de faire ce qui est défendu, est un véritable esclavage, 45 a.
Libertin. Le bon sens veut qu'on examine ce que les libertins supposent comme quelque chose de fort clair, 154 c. *&* n.
Loi de Dieu, son caractere, 36 a. Par où on prend plaisir à violer la Loi de Dieu, 45 a. Les loix immuables que Dieu a établies, sont la seule voie par où on arrive au salut éternel, 28 b. Il faut faire ce que Dieu ordonne quand il seroit contraire aux loix de quelque societé particuliere, 64 c. On est obligé de suivre celle des pays & des societés où l'on se trouve, *la meme* b. D'où vient qu'il y a diverses pratiques extérieures, puisque la loi éternelle est immuable, 62 c. Injustice de ceux qui se plaignent de la différence des loix extérieures, 63 a.
Loi de péché, ce que c'est, 311 c.
Louanges, inséparables de la bonne vie, 326 b. Etat malheureux de ceux qui sont plus touchés de celles que le bien attire, que du bien même, 325 b. sont des tentations, *la même.* L'amour des louanges tente par le mépris même qu'on en fait, 328 a. Combien c'est une chose vaine de vouloir être loué des hommes, 326 c. Tempérance à garder sur l'amour des louanges, *la meme*, 327 a. Il est difficile de connoître comment l'on est à l'égard des louanges, 325 b, 326 b. On peut n'envisager dans les louanges que l'intérêt du prochain, 327 c, 328 a. Par ou on peut voir si c'est par rapport aux autres que nous sommes touchés des sentimens qu'ils ont pour nous, 328 a. Celles qui affligent les justes, 327 c.
Louer. Il est au-dessus de la force des hommes d'entreprendre de louer Dieu, 1 b. Voyez *Ouvrages de Dieu. Homme.*
Lumiere sensible, Reine des couleurs, 317 a. assaisonne cette vie mortelle de mille douceurs, 317 c. Combien ces douceurs sont dangereuses, *la meme.* 318 a. Ce qu'il faut entendre par ces paroles, que la lumiere soit faite, 426 c, 427 a. Ce que signifie allégoriquement la séparation des ténébres & de la lumiere, 478 b.
Lumiere éternelle. De quelle nature elle est au-dessus de tout, 181 a. Il faut rentrer dans soimême pour la découvrir, *la meme* b. Elle ne se voit que des yeux du cœur, 160 c, 161 a. C'est par la Charité qu'on la connoît, 181 b. Ce qui nous empêche de voir la lumiere intérieure, 175 b. D'où nous vient ce que nous avons de lumiere, 96 c, 97 a. Par où les natures

spirituelles deviennent lumiere, 427 b. Pourquoi il y a des créatures qui sont appellées lumiere, 393 b. Différence entre cette lumiere & la lumiere primitive, *la même.*

Luxe. Ce qu'il affecte, 44 a.

M

MAdaure, Ville, 362.

Maîtres. Ce ne sont pas eux qui nous instruisent, mais la vérité éternelle dont ils sont les instrumens, 349 a. aussi enfans que les enfans mêmes qu'ils châtient, 15 b.

Mal. Ce que c'est que le mal, 61 a, 187 c. Voyez *Manichéens.* Preuve démonstrative que le mal n'est point une *substance*, 183 b, c. A l'égard de Dieu ni à l'égard de l'Univers, il n'y a rien que l'on puisse appeller mal, 184 a. Par où certaines choses paroissent des maux, *la même.* 187. Ce qu'on cherche dans le mal même, est quelque chose de bon, mais il n'est pas où l'on le cherche, 44 c, 45 a. L'applaudissement qui se donne au mal parmi les jeunes gens, corrompt les meilleurs naturels, 54 a. Ce qu'il y a de mal en nous, 272 c, 273 a. Par où il est clair que le mal que nous faisons ne vient que de nous-mêmes, 167 a. Celui qu'on fait comme malgré soi, n'est point tant un péché, qu'une punition, *la même.* On fait souvent le mal pour le mal même, 40 a. Il n'est pas naturel de faire le mal pour le mal, 41 a. Sur qui tombe le mal que nous faisons, 28 b, 65 c. La corruption de l'homme va jusqu'à lui faire sentir de la joie du mal d'autrui, 47 b. Quel péché c'est de se faire un plaisir des maux d'autrui, 65 a. La même chose est un mal à l'égard de celui qui la fait, & un bien par l'usage que Dieu en sçait faire, 252 b. Plus nous sommes prêts de sortir de nos maux, plus nous les voyons clairement, 227 c. A qui nous sommes redevables de la guérison de nos maux, 251 c. & d'avoir même évité le mal, 45 c. Unique ressource qu'on peut avoir dans ses maux. 81 c.

Malheur. Voyez *Bonheur.*

Manger Voyez *Saints.* Régle à suivre pour le *boire* & pour le manger, 309 b. Il ne faut condamner personne sur la qualité de son *boire* & de son manger, 312 a, *& suiv.*

MANICHÉE, son impudence & sa témérité, 110 a. *& suiv.* vouloit persuader que le S. Esprit habitoit personnellement en lui, *la même.* a beaucoup écrit sur les choses de la nature, 108 b, 110 a. Son ignorance & son extravagance, 109 c. Vue de la Providence de Dieu d'avoir permis que Manichée fit le Docteur sur les choses de la nature à quoi il n'entendoit rien, 110 a.

Manichéens. Leur caractere, 57 a. *&* n. Leur extravagance, 57 a, b, 59 c. particulierement sur la nature de Dieu, 58 c, 59 a, 97 a. sur la Passion de J. C. 119 a. sur son Incarnation, 123 c. sur son Corps, 118, *n.* 236 a. & sur sa mort, 241 a, sur l'origine du mal, 98 a. *&* n. 166 c, 174 c. & sur les fruits, 68 c, 69 a, réfutés, 8 b. n. 59 c. étoient persuadés que la *chair* étoit quelque chose de mauvais 97 b. & l'ouvrage des puissances de ténébres, 166 a. *n.* Leur erreur sur la création du monde, 474 a, b, 476 a, établissoient un bon & un mauvais Dieu, 162 b, *n.* combattoient l'Ecriture sainte, 243 c, 244 a. rejettoient les Livres de Moyse, 391 a. Par où ils éludoient les autorités du Nouveau Testament dont ils se sentoient incommodés, 124 b. Comment ils concevoient la corruption de la nature de l'homme, 165 c. L'ignorance de ce que c'est que l'ame, cause principale de leurs erreurs, 97 c, 98 a. Plusieurs de leurs principes réfutés, 3 c, 8 c, 12 a, 87 c, 206 c, 210 a, 221 c, 391 a, 412 b. Combien ils établissoient d'*Elémens*, 59 c. de *natures*, 123 a. Ce qu'ils enten-

doient par le mot de *nature* simple, & de *nature* double, 96 b. Injure qu'ils faisoient à la *parole* éternelle de Dieu, 165 c. Pourquoi ils admettoient en nous deux *Esprits* de différente nature, 221 c, 223 b. Sur quel fondement ils admettoient deux *principes*, 185 c, 186 d. Argument sans réplique qui les confondoit, 165 a. soutenoient que la substance de l'*ame* de l'homme est la même que celle de Dieu, 222 a, nioient que l'*ame* fût l'ouvrage de Dieu, parce qu'elle est sujette à l'erreur, 97 b, *& suiv.* n. Leurs Livres seuls suffisoient pour détromper ceux qui étoient tombés dans cette hérésie, 71 b. faisoient profession d'une grande continence, 146 a. C'étoit une fausse continence, *la même.*

Marché. Il y en a qu'on ne tient que jusqu'à midi, 62 b.

Marché, ce que l'Ecriture appelle entrer en marché avec la mort, 156 b.

Marcher. Il faut marcher, quelque peu de lumiere qu'on en ait encore, 195 b. Ce qui nous fait marcher vers Dieu, 433 a.

Mariage. A quoi se doit borner le commerce du mariage, 35 a. A quoi se réduit ce qu'il y a d'hônnête dans le mariage, 157 c. Il est avantageux de ne se point marier, 35 b. Voyez *Amour* conjugal.

Martyrs. On portoit des oblations sur leurs tombeaux en Afrique, 132 a. De quelle maniere cela se faisoit, *la meme* b. défendues à Milan, 133 a. Ce qu'on doit regarder principalement dans les honneurs qu'on leur rend, *la meme* b.

Matiere. Ce que c'est que la matiere commune des choses, 381 a. En quel sens il est vrai de dire qu'elle a précédé les choses qui en ont été tirées, 417 b. Matiere informe, ouvrage de Dieu, & qui est quelque chose de bon, 404 b, 405 c. Comment il faut la concevoir, 380 a. Voyez S. AUGUSTIN. Pourquoi appellée informe, 417 b.

Matin. Pourquoi il est fait mention de *matin* & de *soir* à la création de diverses choses particulieres, 478 b, 481 c, 482 a.

Mauvais. Par où l'homme l'est devenu, 127 a. Différence de ce qui n'est mauvais que par rapport aux circonstances des tems, & de ce qui l'est en soi, 63 c, 64 a.

Méchans. Ils ne cherchent dans leur perversité même qu'à se rendre semblables à Dieu en quelque chose, 44 c, 45 a. entrent dans l'ordre des créatures du bas étage à proportion qu'ils s'éloignent de Dieu, 187 b. n'ont de mal que celui qui est une suite naturelle de leurs œuvres, 44 a, ne sçauroient échaper à Dieu, 104 c. Comment punis principalement, *la meme*, 105 a. La plus terrible punition des méchans, 116 b.

MEDIATEUR. Quel Médiateur il nous falloit pour nous réconcilier à Dieu, 334 a. Le vrai Médiateur, *la même.* Voyez JESUS-CHRIST.

Memoire. C'est une faculté de l'esprit, 282 b. qui n'en est point distingué, 288 c. Combien admirable, 291. Sa description & maniere dont les choses s'y conservent, 279 a, *& suiv.* Il y a des choses dans la mémoire qui ne sont point entrées par les sens, 283 b. Choses qui y subsistent par elles-mêmes & non pas par des images, 282 b. Comment les vérités mathématiques y sont, 285 b. les passions, 286 c, 288 c. l'oubli même, 289 c. les actions de l'esprit & même celles de la mémoire, 297 a. Comment on cherche ce que la mémoire même avoit perdu, 294 a, & comment on l'y retrouve, 293 a. Voyez *Béte.*

Mensonge. L'homme le tire de son propre fonds, 409 a.

Mentir à Dieu & à soi-même, ce que c'est, 270 b. C'est mentir que de vouloir se *cacher* ce que l'on voit en soi, *la même.*

Mer. Ce qu'elle signifie, 452 c. Ce qu'elle signifie dans le sens

allégorique, 444 a, 454 a. Explication allégorique de ses productions, 451 a.
Merites. Les nôtres sont des dons de Dieu, 265 a, 423 c.
Miracles. C'est une tentation de curiosité que de souhaiter d'en avoir, 322 c. Ceux faits à la translation de Saint *Gervais*, 248 a.
Miserable. On l'est quelque part qu'on soit hors de Dieu, 432 a. & dès qu'on livre son cœur à l'amour des choses qui passent, 82 a. D'où vient l'espece de douceur & de soulagement que les misérables trouvent dans les *larmes*, *la meme*.
Miseres augmentent à proportion que nous entrons plus avant dans le *commerce* des hommes, 15 c. Nous sommes sensibles à tout, hors à nos véritables miseres, 20 c. Nous voyons ce qui les entretient, & nous n'avons pas le courage d'y renoncer, 200 a. A quoi nous nous devons prendre de toutes nos peines, & de toutes nos miséres, 304 c, 305 a.
Misericorde de Dieu vole autour des hommes comme un oiseau autour de ses poussins qu'il craint de perdre, 53 c. Le plus grand effet des miséricordes de Dieu sur nous, 141 a. d'autant plus grande pour les pécheurs, qu'elle les épargne moins, 50 a. Sur quel fondement on peut esperer miséricorde, 264 c, 265 a. On ne doit jamais penser à la miséricorde de Dieu qu'on ne se souvienne de sa justice, 27 b. Ne compter que sur la miséricorde pour le pardon de ses péchés, 6 b. En quoi consiste le *fruit* qui se trouve dans les œuvres de miséricorde, 468. V. *Oeuvres*.
Misericordieux, Ceux qui le sont véritablement, 52 a.
Modestie fait plus d'honneur que la science, 114 a.
Monasteres. Ils ont rendu les deserts fertiles en fruits de sainteté, 213 c.
Monde. Par où il est clair qu'il a été fait, 344 a. C'est un aveuglement que de demander pourquoi il n'est pas éternel, puisque la volonté que Dieu a eu de le créer est éternelle, 350 c. Condition de toutes les choses du monde, 87 a, La fuite des choses agréables que le monde présente, fait vivre l'ame : la recherche la fait mourir, 456 a.
MONIQUE. (Ste) Comment elle s'étoit acquise plus d'autorité sur l'esprit de S. *Augustin* son fils qu'elle élevoit dans la piété, 18 a. & fait mettre au nombre des Catéchumenes, 17 a. Pourquoi elle differe de le faire baptiser, 18 c. Fidelle servante de Dieu, 38 b. Sa naissance & son éducation, 250 a, 252 a. Par où elle étoit devenue sujette au vin, 251 a. Comment guérie de ce vice, *la meme* c. Sa sobrieté dans la suite, 132 c. Sa conduite avec son mari, 18 a, 252 a, 253 a. Par où elle lui étoit aimable & agréable, 253 a, *& suiv.* Jusqu'où alloit son obéissance pour son mari, *la meme* c. gagne son mari à Jesus-Christ, 255 a. Comment elle gagna sa belle-mere, 254 a. Les restes de ce qu'elle avoit contracté au milieu de Babylone l'appesantissoient un peu, 39 a. Son grand soin d'élever son fils dans la piété, 18 a. Son amour pour son fils, 17 b, 120 c, 263 b. Ce qu'il y avoit de charnel dans son attachement pour son fils, 118 a. Son zéle pour le salut de son fils, 119 a, 120 b. Son inquiétude sur les déportemens de son fils, 38 b. 39 a. Avis qu'elle lui donne, 38 b. offroit à Dieu jour & nuit ses larmes pour la conversion de son fils, 117 a, *& suiv.* Songe prophétique par où Dieu lui fit connoître la conversion future de son fils, 69 b, 180 b. Sa douleur de voir son fils Manichéen, 69 a. Combien elle le pleuroit, 69 a. *& suiv.* ne lui permettoit point de manger avec elle, depuis qu'il fût Manichéen, 69 b. L'envie de voir son fils Chrétien étoit la seule chose qui lui faisoit souhaiter

de vivre, 258 c. Sa douleur de voir partir son fils pour Rome; l'accompagne jusqu'à la mer, 117 a. Ses regrets quand elle le vit partir, 118 a. passe la mer & vient trouver son fils à Milan, 130 c. Vision qu'elle a eue qu'elle arriveroit à bon port, 131 a. Comment elle apprit que son fils n'étoit plus Manichéen; *la meme*. redouble ses prieres pour la conversion de son fils, *la meme* c, 132 a, Combien elle aimoit saint Ambroise, 133 b. Voyez AMBROISE (S). défére aux défenses qu'il avoit faites de porter certaines oblations sur les tombeaux des Martyrs, 133 a. Combien elle étoit touchée du péril où la persécution de Justine le mettoit, 247 b. Pourquoi elle pressoit si fort le mariage de son fils, 157 a. Ce qu'elle pensoit des songes, *la meme*. Sa joie à la nouvelle du changement de son fils & de S. Alipe, 229 c. avoit pleuré son fils plusieurs années, 264 a. Sa derniere maladie, 259 a. Marque de tendresse qu'elle donne à son fils, 261 a. recommande à son fils de se souvenir d'elle à l'Autel du Seigneur, 259 b, 265 c. Son indifférence sur le lieu de sa sépulture, 259 b, 265 c. meurt à Ostie, 249 c. en la cinquante-sixiéme année de son âge, 260 c. Ses funerailles, 261 a, *& suiv.* On offre pour elle le S. Sacrifice avant de mettre son corps en terre, 262 c. Ste Monique avoit une grande foi, 69 a, 238 c, Sa piété, 18 a, 119 c, 130 c. 255 a, *& suiv.* 261 b. Sa confiance en Dieu, 17 a, b, 130 c. Son courage & sa persévérance, 130 c. Ses bonnes œuvres, 255 a. assistoit tous les jours au sacrifice du corps & du sang de Jesus-Christ, 265 c. avoit soin d'entretenir & de rétablir par tout la paix & l'union, 255 b, c. Combien son cœur étoit pur & dégagé des choses de la terre, 258 c.

Mort (la) nous sert de passage à la vie bienheureuse, 175 a. Voyez JESUS-CHRIST.

Morts. Pourquoi on pleure les morts, 261 b. Priere pour les morts, 265 a, *& suiv.*

Mortalité de l'homme, de quoi elle doit le faire souvenir, 1 b.

Mots. Ce sont des vases exquis, & qui renferment souvent le vin de l'erreur, 25 c, 26 a.

Mourir. Ce qu'on entend par le mot de mourir, 348 a.

Mouvemens impurs qu'on éprouve en dormant, juste punition des déréglemens passés, 307 b.

MOYSE, Auteur de la Genese, 344 b.

Multiplicité. Ce qui fait qu'on retire son cœur de la multiplicité des choses qui l'avoient partagé, 273 a & n.

Multiplier. Pourquoi il ne fut dit qu'à l'homme, aux poissons & aux oiseaux: *Croissez & multipliez*, 463 a, b.

Multitude. Chacun est multitude, pour ainsi dire, & par où, 373 a.

Mystere. Célébration des saints Mystéres, 53 b.

N

NAître. Ce qu'on entend par le mot de naître, 348 a.

Nature. Dans quelle vue on peut en étudier les secrets. 392 b. Voyez DIEU. *Manichéens*. Toute nature tient son être de Dieu, 64 a, 392 a.

Natures spirituelles, leur excellence 431 c. Ce que sont les natures spirituelles, quand elles ne sont point unies à Dieu, 401 b, *n.* 428 a. D'où vient leur instabilité, 431 a. Pourquoi l'Ecriture en parle comme s'il y avoit eu un tems, où elles eussent été abandonnées à leur instabilité naturelle, 434 b. sont designées par le Ciel que Dieu fit au commencement, 384 c, 385 a. Voyez ANGES.

Naturels. Les meilleurs naturels sont ceux qui se laissent le plus aisément surprendre à ce qui a quelque apparence de bien, 146 a. Par où ils se corrompent, 54 b. Ecueil des naturels tendres, 51 b.

Néant. Avec quelle vitesse toutes les choses du monde passent & courent vers le néant, 87 b. & *suiv.* Preuve que toutes choses ont été tirées du néant, 382 b.

NEBRIDE. Son pays, 151 b. Ses bonnes qualités, 212 c. Son esprit, 171 c. étoit touché d'un grand amour pour la sagesse & pour la vérité, 151 b. Louange qui lui est donnée, 79 b. Son irrésolution sur le genre de vie qu'il devoit suivre, 151 c. Jusqu'où alloit son amitié pour S. Augustin, *la meme.* Sa joie de la conversion de S. Augustin, 236 a. Sa conversion, *la meme* c. Sa sainteté & sa mort, *la meme* c.

Nuages. D'où sortent ceux qui offusquent les yeux de notre esprit, 34 a.

O

Obéissance. Fondement de celle que les femmes doivent à leurs maris, 18 a.

Oblations. De quelle maniere on en portoit sur les tombeaux des Martyrs, 132 b. défendues à Milan, 133 a.

Oeuvres de miséricorde, *fruit* que notre ame produit, 446 a. D'où naît le sentiment qui nous porte à les exercer, *la meme* b. sont le fruit du soin que l'on a de régler le dedans du cœur, 316 a. Il faut faire différence entre le *don* & le *fruit* dans les bonnes œuvres, 470 b. Dans celles des infidéles on ne trouve que le *don* & point de *fruit*, 471 b. Nos bonnes œuvres sont celles de Dieu, 483 a.

Oiseaux. Ce que signifient les oiseaux qu'il est dit que la mer produisit, 451 c. Pourquoi il est marqué qu'ils tirent leur origine des eaux, 462 c. Que quoique sortis de la mer, ils se multiplient sur la terre, 455 a. Pourquoi il est dit que c'est sous le ciel qu'ils volent, 452 a.

ONESIPHORE, 468 c.

Opinion. Dépendance des fausses opinions des hommes, premier malheur de l'enfance, 14 a. Quel tort cette dépendance fait aux enfans, 29 b.

Ordonner. Il est important de bien connoître ce que Dieu ordonne, mais après cela on doit obéir, 67 c, 68 a.

Ordre. Tout entre dans l'ordre de la sagesse de Dieu, 174 b.

ORESTE. Jusqu'où alloit son amitié pour Pilate, 82 c.

Orgueil, Gangrenne des cœurs, 176 c. Une des trois sources des péchés des hommes, 65 b. suite ordinaire des grandeurs, 208 b. Quel en est le comble, 48 b. nous éloigne de Dieu, 66 a. 221 a. Voyez JESUS-CHRIST. Il en faut faire un sacrifice à Dieu, 107 a.

Orgueilleux. Dieu leur résiste, 1 b. Par où il les punit, 176 c. consumés par une défaillance insensible, 4 c.

Ouvrages. D'où vient tout ce qu'il y a de beau dans ceux des hommes, 318 c.

Ouvrages de Dieu, comment les hommes les *louent*, 103 c, 104 a. Pour en comprendre la beauté, il faut avoir assez d'étendue d'esprit pour les embrasser tous, 185 b. En quel sens il est vrai de dire que Dieu voit & approuve ses ouvrages, 475 a. Différence de la maniere dont les Saints & les autres gens voient que ce que Dieu a fait est bon, 476 a. Qui sont ceux qui osent trouver à redire aux ouvrages de Dieu, 474 a, 476 a.

P

Paix du cœur, fruit inséparable de la véritable conversion, 229 b. Récompense naturelle de la sainteté, 328 b. Ce qui nous introduit dans la paix, 432 c. Comment il faut être pour jouir d'une paix parfaite, 374 a. Belle régle pour entretenir la paix entre les hommes, 254 c. 255 a.

Paresse. Ce qu'elle semble promettre, 44 a.

Parler. Ce qui fait que les enfans apprennent si aisément à parler, 23 a. Rien ne nous parle que ce qui nous instruit, 348 c, 349 a.

Parole de Dieu. C'est un pain qui nourrit, une huile qui embel-

lit, un vin qui enivre, 126 b. Comment il faut l'écouter, 455 c, 456 a.

Parole éternelle de Dieu, ses prérogatives, 347 c, 473 c. Voyez *Manichéens*. Ce qu'est celle par où Dieu a fait le monde, 347 c, 349 b.

Paroles. Signes établis entre les hommes pour communiquer leurs pensées, 14 c.

Partie. Toute partie qui s'éloigne du rapport qu'elle doit avoir avec son tout, est vicieuse, 31 a.

Passer. Tout passe hors Dieu, & pourquoi, 87 b. Sur quoi l'on doit compter quand on se laisse aller à l'amour des choses qui passent, 82 b. Quel usage il faut faire des choses qui passent, 87 c.

Passions. Ce sont des prostituées, 100 c. des fruits & des semences de mort, 107 b. éloignement de la lumiere divine, 28 a. forment comme un nuage épais entre Dieu & nous, 39 c. punies par l'aveuglement, 28 c, 29 a. Jusqu'où méne l'aveuglement des passions, 161 b. Abandon à ses passions, effet de la colere de Dieu, 34 c. Belle peinture de l'état d'un cœur livré à ses passions, 33 c. Dès que la fiévre des passions diminue, on commence à sentir son mal, 199 c. Souvent une seule passion, même pour des choses qui ne paroissent pas fort criminelles, anéantit tout ce qu'on peut avoir de bon, 144 b. sont quelque chose de bon quand elles sont soumises à la raison, 458 b. Par où l'on vient à bout de les réduire, 465 a. Ce qui fait qu'il y en a qui craignent d'en être délivré, 218 a. On est ordinairement sujet dès l'enfance aux mêmes passions que dans un âge plus avancé; il n'y a que les objets qui sont différents, 30 b. Il y en a quatre principales, 288 a.

Pasteurs. Ce qu'il faut qu'ils soient à l'égard des fidéles, 455 c. Combien il est utile aux fidéles que les pasteurs se fassent aimer, 133 b.

PATRIARCHES. A quoi on doit rapporter ce qu'ils ont fait d'extraordinaire, 68 a. Leurs actions mêmes étoient des prophéties, *la meme n.*

PATRICE, simple bourgeois de Thagaste, & des moins accommodés, 36 c. mari de sainte Monique, & pere de S. Augustin, 266 c. Quoiqu'il fût d'un excellent naturel, il étoit extrémement colére, 253 a. Sa conversion, 255 a. meurt, 55 a.

PAUL, (S.) pourquoi il prit ce nom-la au lieu de celui de Saul, 208 b. Avantage tiré de la lecture de cet Apôtre, 194 b. 105 c. 197 b. Elle acheva la conversion de S. Augustin, 229 a.

PAUL. Proconsul. Sa conversion, 208 a.

Péché. Ce que c'est que le péché, 61 b. Belle régle pour juger de ce qui est péché ou non, 67 a. Ce qui en fait l'énormité, 64 a. Pour combien peut-on le compter, 19 b. Voyez DIEU. Source des péchés des hommes, 41 c, 65 b. Impression du péché en nous, 240 c. Combien l'appesantissement du péché se fait sentir aux plus grands Saints mêmes, 438 c. 439 a. Belle peinture de l'état de ceux que le poids du péché empêche de suivre ce qu'ils ont de bons mouvemens, 210 a. Par quel degré on devient esclave du péché, 209 b. Ceux qui sont dans la servitude du péché n'ont de mal que celui qu'ils se sont fait à eux-mêmes, 210 b. Nos péchés ne font aucun mal à Dieu, 65 c, 386 c. C'est contre eux-mêmes que les hommes péchent, lorsqu'ils péchent contre Dieu, 65 c. Comment punis, *la meme*. Il entre dans l'ordre de sa sagesse, 16 a. & concourt même aux desseins de Dieu, 104 a. C'est un péché de chercher hors de Dieu du plaisir, de la grandeur & de la vérité, & on ne les y trouve jamais, 31 b. Il y a des actions qui paroissent des péchés, & qui n'en sont point, 67 a.

Peché originel, source de toutes

nos miséres, 296 a. & la premiere cause du peu de pouvoir que nous avons sur nous-mêmes, 222 b.

Pecher. On péche dès qu'on manque à son devoir, quoiqu'on se trompe sur ce en quoi on le fait consister, 29 c.

Pechés contre le prochain, qui sont toujours injustes, sans aucune différence de tems, 65 a.

Pechés commis après le baptême, sont bien plus griefs & d'une plus dangereuse conséquence, 17 c, 18 a.

Pechés contre nature. Ils ont toujours été également détestables & punissables, 64 a.

Pechés. Par où on en obtient le pardon, 179 a. Sur quoi fondé, on peut prétendre la rémission de ses péchés 6 b, 264 c, 265 a. Ce qui les fait disparoître, 265, b. Repasser ses voies de péché pour s'exciter toujours de plus en plus à aimer Dieu, 33 b. Effet d'être en état d'en pouvoir rappeller sans crainte le souvenir, 45 b. C'est un plus grand bienfait d'avoir été préservé du péché, que d'en avoir été tiré, 46 b.

Pecheurs croient chercher des plaisirs, & ce sont des miséres qu'ils cherchent, 49 b. sont d'autant plus incurables, qu'ils sont plus éloignés de se reconnoître pécheurs, 176 a. C'est à tort qu'ils se font une excuse des ténébres dont ils prétendent que la vérité est couverte, 210 b, 217 c, 218 a. Par où ils sont attachés au mal, 209 b. Voyez DIEU. *Justes*. *Saints*. A quoi il tient précisément que les pécheurs ne se donnent à Dieu, 210 b. Ce qu'ils craignent comme quelque chose d'affreux, devient leur plaisir dès qu'ils sont convertis, 232. a. Où ils peuvent trouver Dieu, 104 c, 105 a.

Peines. D'où viennent toutes nos peines, 142 a, 201 a, Voy. DIEU.

Penitence. Bonheur de ceux qui en ont fait une sincere, 26 a.

Pensées. Pour retourner vers Dieu, il faut réunir tout ce qui étoit dispersé çà & là de ses pensées, 331 b.

Penser. D'où ce mot est dérivé, 285 a.

Perle. Il seroit aisé de trouver la perle dont il est parlé dans l'Evangile, s'il en coutoit moins pour l'acheter, 200 c.

Permis. Le plus grand de tous les malheurs est de se tromper sur ce que l'on croit permis ou défendu, 116 a.

Perte. La douleur de la perte se mesure par le plaisir qu'on trouvoit dans la possession, 86 a.

Philosophes. Combien ils ont vu clair sur les choses de la nature, &c. & ils ont été aveuglés sur celles de Dieu, 106 a. Pourquoi ils n'ont pu arriver à la connoissance du Créateur, *la meme* 107 a. ont connu le terme où il faut aller; mais ils n'ont point connu par où l'on y va, 194 a. Comment ils ont cherché Dieu, 331 a. Leurs sentimens plus vraisemblables sans comparaison que les fables des Manichéens, 106 a. Leurs livres inspirent l'orgueil à mesure qu'ils augmentent les connoissances, 194 a. Ce qui fait la différence essentielle des Philosophes & des Chrétiens, 195 a, b. Ceux qui séduisent par la Philosophie, 55 b. Il est contre l'amour qu'on doit à Dieu de se trop arrêter à écouter les Philosophes, 57 b.

PHOTIN. Hérétique, 192 c.

Pié. Aller piés nuds, mortification qu'Alipe pratiquoit. Voyez ALIPE.

Pieté. Ce que c'est, 109 c. incompatible avec le mensonge, l'imposture & la vanité, *la meme* 110 a. Son caractere, 110 a. Ce qui empêche qu'on ne se donne à la piété, 210 b. C'est un grand avantage d'avoir été imbu dès l'enfance des sentimens de piété, 56 a.

PILADE. *Voyez* ORESTE.

Pitié. Rien de plus digne de pitié que d'être sans pitié pour ses propres miséres, 20 c.

Plaire. Rien ne déplaît tant à Dieu que celui qui se plaît à soi-même, 329 c. Par où nous pouvons plaire à Dieu & à nous-mêmes, 269 a.

Plaisir. Poison de l'ame, 455 b. Par ou il est dangereux, 319 a. De quelle nature sont les plaisirs criminels, & ce qu'on en peut attendre, 33 a. 143 c. nous éloignent de Dieu, 319 b. & nous perdent, 37 c, 38 a, 319 a. Ils corrompent l'ame, 33 a. C'est toujours par quelque sorte de douleur qu'on achete les plaisirs même ordinaires de la vie, 206 a. Comment le plaisir accompagne la nécessité de boire & de manger, 309 c. Quelle sorte de soulagement on trouve dans les plaisirs des sens, 52 c. Misére de ceux qui sont abymés dans les plaisirs des sens, 160 c. 161 a. Tous ceux qui cherchent leur plaisir dans les choses extérieures, ne font que se dissiper & se perdre, 241 b. Par où ceux qui sont persuadés de l'amour des plaisirs repaissent la faim qui les dévore, *la meme*. L'on péche toutes les fois que le plaisir est ce qui nous mene, 315 a. Ce n'est que pour l'amour de la raison qu'on lui donne entrée, *la meme*. Dans les meilleures choses où il se trouve quelque plaisir pour les sens, il est à craindre qu'il ne prenne le dessus, 316 a. Par où on peut juger si l'on est attaché aux plaisirs ou non, 326 a. Pourquoi l'on préfére les plaisirs de cette vie à ceux de l'autre, 300 a. Ce qui fait quitter sans peine les plaisirs que les créatures sont capables de donner, 232 a. C'est un péché de chercher du plaisir hors de Dieu, & on ne trouve que de la douleur, 31 b, 35 c. Effet des amertumes répandues sur les plaisirs criminels des hommes, 35 c, 36 a. La crainte de demeurer sans plaisirs est ce qui empêche d'entrer dans les voies du salut, 226 a. On ne fait que changer de plaisir quand on se donne à Dieu tout de bon, & on gagne même au change, *la meme* c. 227 a. Plaisir des justes, 41 c.

PLATONICIENS. De tous les Philosophes ils sont les moins dangereux, 201 a. Leur doctrine a plus de rapport aux vérités Chrétiennes que celle d'aucun autre Philosophe, *la meme* b. conforme à celle de l'Eglise sur le *Verbe* de Dieu, 177 a. &c. ont ignoré le mystére de l'Incarnation, 178 b. Par où ces Philosophes si éclairés sont tombés dans l'idolatrie, 179 b. En quelle situation la lecture de leurs livres avoit mis saint Augustin, 180 c.

Poëtes. La lecture des Poëtes éloigne de Dieu, 24 b. Il ne faudroit point s'en servir pour instruire les enfans, *la meme & s.*

Poids. Ce que c'est que le poids des choses, 435 a. Quel est le poids des natures spirituelles, *la meme*.

Poissons, ce qu'ils signifient, 451 a, 471 b.

PONTITIEN. Son pays, sa profession, sa piété, Africain, Courtisan de l'empereur, parfait Chrétien, 212 a & *suiv.*

Pratiques. Celles dont quelques-uns abusent, doivent être défendues, quoiqu'elles ne soient pas mauvaises en elles-mêmes, 133 a.

Préceptes n'ont rien de dur & de pénible qu'en apparence, 36 a. Ce n'est que par le moyen de ce que Dieu met en nous que nous faisons ce qu'il demande de nous, 266 b.

Prédicateurs. Ce que sont ceux même de l'Evangile, 437 a. Par combien de raisons on doit les assister, 471 a.

Prier. Ce que c'est, 339 c, 340 a. Il faut de la foi pour prier, 2 a.

Priere. Sa nécessité, 443 a. Voyez DIEU. Etat malheureux de ceux qui craignent que Dieu ne soit trop prompt à les exaucer, 317 a. Belle priere, 5 b, 23 c, 101 b. 258 a, 325 a, 304 b, 423 a, 445 c.

Principe dans lequel ou par lequel Dieu a fait tout ce qui existe, n'est autre chose que sa sagesse, 400 a.

Principes. Voyez *Manicheens*. Ce que c'est d'apprendre les premiers principes, 384 b.

Priorité. Quatre sortes de priorités, 415 a.

Prodigalité contrefait la magnificence, 44 a.
Prodigue. Ce que nous apprend la parabole de l'Enfant prodigue, 101 c, 102 a.
Prophétes. Comment ils ont vu l'avenir, 360 b. La maniére dont Dieu le leur a fait voir est un secret inconnu, 361 a.
Prosperite C'est un malheur, & par où, 305 c. Tentation de ceux qui sont dans la prospérité, *la meme.*
PROTAIS (S.) Voyez GERVAIS (S.) *Miracles.*
Providence de Dieu à l'égard des enfans. 7 a.
Psalmodie. Avantage qu'on en retire, 246 c, 247 a. excite l'ardeur de la piété, 315 a. Si la beauté du chant dans la psalmodie fait plus de bien que de mal, 314 c, 315 a. Ce qui avoit donné lieu à son institution dans l'Eglise de Milan, 247 a, & *suiv.* Presque toutes les Eglises du monde l'observent à son exemple, 348 a.
Pseaumes. Fruit que produit leur lecture, 239 a.
Purete. Caractére de la Jérusalem céléste, 322 a.

Q

QUestion. Les questions que l'on fait aux gens sont de deux sortes, 69 c. Sur chaque chose, l'on peut faire trois sortes de questions, 383 b.

R

RApport. Conduite à tenir à l'égard de ceux qui font des rapports malins, 353 a. & *suiv.* C'est un grand mal de rapporter & de grossir à des gens qui sont mal ensemble, ce que la haine fait dire des uns & des autres, 254 b.
Recompense que nous recevons de Dieu, 423 c.
Religion. Systême abrégé de toute la Religion Chrétienne, 196 b.
Reliques. Combien leur vénération est ancienne, 248 b.
Remontrances. Ce qu'elles font sur le cœur des honnêtes gens, 145 b.
Renouvellement de l'ame, par ou il s'accomplit, 458 a, & *suiv.*
Réparation. Oeconomie de celle de la nature par J. C. 324 b.
Repos. Où se trouve le vrai repos, 44 c, 87 a, 88 b, 161 b, 243 a, 331 b, 432 c, 433 a. D'ou vient que nous n'en trouvons qu'en Dieu, 1 c, 2 a, 175 c, 176 a. Tout consiste a se bien persuader que le vrai repos n'est qu'en Dieu, 90 c. Condition nécessaire pour trouver quelque repos en Dieu, 104 a. Ce qui fait le repos éternel de Dieu, 484 a. Repos des Saints dans le ciel, s'appelle le repos de Dieu, 483 a. figuré par celui du septiéme jour, 482 a. Par ou nous pouvons espérer d'entrer dans le repos de l'éternité, 48 a, 432 c, 434 a.
Résolution. Cause de l'incertitude de nos résolutions, 222 c, 223 a.
Retardement. Unique ressource de ceux qui ne peuvent plus s'empêcher de voir la vérité, 210 b.
Richesses. Pourquoi on les recherche, 326 b. Par ou on peut juger si l'on y est attaché ou non, *la meme.*
Roi. La premiere Loi de toute société, c'est d'obéir à son Roi, 64 c.
ROMANIEN. Intime ami de S. Augustin, 158 b. D'ou il étoit, *la meme.* Il avoit projetté avec S. Augustin & quelques autres de vivre ensemble en communauté de biens, *la meme* c.
Ruminer. Pourquoi il étoit défendu de manger de la chair des animaux qui ne ruminent point. 134 b. *n.*

S

SAcremens. Disposition nécessaire pour participer aux Sacremens, 246 c.
Sacrifice du Corps & du Sang de J. C. 262 c, 265 c. On l'offre pour les morts, 262 c. Ce que nous devons sacrifier à Dieu, 107 a.
Sagesse éternelle. Ce que c'est, 257 a. Notre intelligence ne sçauroit atteindre a la sagesse éternelle de Dieu, 107 b. Par elle Dieu a fait toutes choses, 257 a. préside à tout, & fait tout entrer dans son ordre, 174 b. jusqu'au péché, 16 a. sçait tirer le bien du mal, 19 c. Grande différence entre la sagesse Créateur & la sagesse Créature, 393 a.

Sageſſe increéée, Verbe de Dieu, Sageſſe créée, ſubſtances intellectuelles, 393 a. Pourquoi la Sageſſe éternelle s'eſt fait chair, 190 b. Don de la ſageſſe, ce que c'eſt, 447 c, 448 a. En Dieu réſide la véritable ſageſſe, 55 b. Il n'y en a point qui ne vienne de Dieu, 180 b. Non ſeulement la poſſeſſion, mais la ſimple recherche de la ſageſſe eſt préférable à tous les thréſors, 216 c, 217 a. Le don de la ſageſſe l'emporte ſur celui de la ſcience, 447 c, 448 a. A qui eſt-ce que ce don eſt communiqué, 448 a.

Saints. Les Anges ni les hommes ne ſont ſaints que par la charité, 205 b. Ce qui fait leur eſpérance dans l'état de cette vie, 314 a. Leur application à mortifier leur *curioſité* ſur les moindres choſes, 322 a. Leur joie & leur bonheur, 439 b. Leur tour, 232 b. Tout les porte à Dieu, 322 c, 323 a. Combien les Saints s'examinent de près, 328 c. Objet le plus ordinaire de leurs penſées, 256 a. Ce que les plus grands Saints trouvent de meilleur en eux, 328 c. Combien ceux-la même ſont peu capables de porter l'éclat des ſplendeurs de *Dieu*, 350 a. Ce n'eſt que par intervalle qu'ils l'entrevoient, 332 a. Combien ils prennent de plaiſir à ſe ſevrer des *douceurs* du ſiécle, 232 a, évitent tout ce qui peut faire de l'*éclat*, 233 a. ne *s'excuſent* pas volontiers, 234 c. Leur eſpérance ne ralentit point leur *ferveur*, 70 c. Comment ils regardent la néceſſité de boire & de *manger*, 309 a. Par où ils péchent en cela, 310 a. n'ont nul ſujet de ſe préférer aux plus grands *pécheurs*, & pourquoi, 46 b. ne ſe connoiſſent eux-mêmes qu'imparfaitement, 274 c, Grand ſujet de craindre pour les plus grands Saints, 314 a. Qui ſont ceux qui ſont touchés de ce que diſent les Saints, 316 a.

Salut. Où l'homme peut le trouver, 175 a, 179 b. Combien on en eſt loin quand on eſt dans le péché, 128 b. Ce qu'on y préfére preſque toujours, 39 b. Il n'eſt plus tems après la mort de s'inſtruire de ce qu'on a négligé d'apprendre durant la vie, 153 c.

Sanctification. Par où elle commence de s'opérer, 458 a. A quoi ſe réduit tout l'ouvrage de notre ſanctification, 373 c.

Sang. Les Miniſtres ſacrés boivent le ſang de J. C. & le diſpenſent aux autres, 336 a.

Science Ce que c'eſt que le don de la ſcience, 447 c. La ſcience des choſes de la nature ne fait point partie de la ſcience du ſalut, 110 b, 113 c, 114 a. La ſcience des choſes de la nature, ſans celle de Dieu, ne fait que rendre malheureux, 124 b. Par où la ſcience eſt à deſirer, 142 c, 143 a. Deſir inſatiable de ſçavoir vaine curioſité, 456 a. Combien il eſt contre la piété de ſe vanter de ce qu'on ne ſçait pas, & même de faire parade de ce que l'on ſçait, 110 a. Ecueil de ceux qui commencent de ſçavoir quelque choſe, 193 b. La ſcience des hommes n'eſt rien, au prix des connoiſſances infinies qui ſont en Dieu, 43 c, 44 a.

Secours. Ce n'eſt qu'en Dieu qu'on trouve le ſecours dont on a beſoin, 161 b.

SEL. Symbole de la ſageſſe céleſte, 17 a. On donnoit du ſel à ceux qu'on recevoit au nombre des Catéchumenes, *la meme*. n.

Sens. Les offices des ſens ſont des actions de l'ame qu'elle fait par eux, 278 c. & n. Leur pouvoir ſur l'ame, 309 b. Combien ceux dont l'ame eſt dans les ſens ſont peu capables des choſes de Dieu, 60 b. Ils ont de quoi s'appercevoir que ce n'eſt point par là qu'on eſt heureux, 161 a. La peine qu'on ſent à ſe déprendre des choſes ſenſibles, eſt plus ou moins grande ſelon qu'on y eſt plus ou moins attaché, 319 a. Par où nous ſommes coupables quand nous nous laiſſons aller à nos ſens, 89 a. Par où l'on peut diſcerner ſi c'eſt la volupté ou la curioſité qui les fait agir, 320 b. Véritable cauſe qui nous fait

fait chercher du plaisir dans les choses sensibles, 49 c.
Sensualité. Ce que l'on fait, à proprement parler, quand on s'abandonne à la sensualité, 53 b. Il faut la sacrifier à Dieu, 107 b.
Sentiment. Belle régle pour entretenir la paix & l'union entre ceux qui sont partagés de sentimens, 409 c, 410 a, 418 b.
Sépulture. C'est une foiblesse de se mettre en peine du lieu de sa sépulture, 259 c, 260 a.
Serpens. Ce qu'ils signifient, 456 a.
Servitude du péché, punition du péché, 210 a, *& suiv.*
Sexe. Ce que signifie la différence des sexes, 460 b. Distinction de sexe dans chaque particulier, & par où, 477 c, 478 a.
SIMMAQUE, Préfet de Rome, envoie S. Augustin à Milan, 126 a.
SIMPLICIEN, quel homme c'étoit 199 b. avoit servi de pere à S. Ambroise, 201 a.
Simplicité. Caractere de la Jérusalem céleste, 322 a.
Societé. Ce qui fait la justice de quelque societé que ce puisse être, c'est uniquement d'obéir à Dieu, 68 a. Ce qui est contre les loix de la societé humaine, est un péché, 67 a. Obligation de suivre les loix & les coutumes des societés où l'on se trouve, sur quoi fondée, 64 b, Voyez DIEU. *Roi.*
Soins. Tous sont bien peu de chose, si Dieu n'agit, 251 b.
Soir. Pourquoi il n'est pas fait mention de soir à l'égard du septiéme jour, 492 b. Voyez *Matin.*
Soleil. Il est moins noble que les substances spirituelles, 58 a.
Source. Quelque petite qu'elle soit, elle est plus riche & plus abondante que les ruisseaux qui en découlent, 411 b.
Spectacles Amusemens des hommes faits, 16 b. Il n'appartient qu'à ceux qui sont constitués en dignité, d'en donner au peuple, *la meme* c. Voyez *Comédie.*
Spirituel. Propriété des natures spirituelles, 61 c. Combien ceux qui ne sçauroient concevoir les substances spirituelles, sont éloignés de la vérité, 95 b. Par où les substances spirituelles peuvent participer à l'éternité du Créateur, 292 c, 293 a. Ce qu'on doit entendre par *la matiere informe* des substances spirituelles, 401 b. *&* n.
Spirituels. Qui sont ceux à qui on doit donner ce nom; par où ils jugent de tout, 459 c. Ce n'est qu'avec de certaines restrictions qu'ils jugent de tout, *la meme.* De quoi ils ont pouvoir de juger, 461 b. Pourquoi ils ont ce pouvoir, *la meme.*
Stable. Il n'y a rien de stable que ce que Dieu a arrêté dans ses conseils éternels, 159 a.
Substance. Voyez *Mal.* Preuve démonstrative que toute substance est bonne par sa nature, 183 a. Ce qui avoit fait tomber S. Augustin dans l'imagination d'une bonne & d'une mauvaise substance, 185 c.
Succeder Pourquoi les choses se succédent les unes aux autres, 87 b.
Sureté. Il n'y en a point dans cette vie, 314 a.

T

TAlens. Ceux qui regardent leurs talens avec complaisance s'éloignent de Dieu, 106 c, 107 a.
Temperance. Don de Dieu, 306. b. Ce que c'est que la tempérance, combien elle a d'étendue, *la meme.* Ce que fait cette vertu, & par où elle est nécessaire, Ce qu'elle doit réprimer, 325 c. 326 a. Nous apprend d'où nous devons retirer notre amour, 327 a. Combien le commandement que Dieu nous fait de la garder est juste, 306 b.
Temple. Par où on devient celui de Dieu, 376 b.
Tems. C'est la chose du monde la plus connue & la plus difficile à définir, 355 b. n'est point le mouvement des Astres, 364 a. ni le mouvement d'aucun corps 366 b. Ce qui fait le tems, 384 c. Sa nature, 351 c. *& suiv.* Ce qu'on appelle le présent est indivisible, 357 c, 362 b. Quel est le tems qui se peut mesurer, & quand on le peut, 358 a, 362 b.

Ce que c'est qu'on mesure quand on mesure le tems, 370 c. On ne sçait pas bien comment il se mesure, 366 c. C'est dans l'esprit qu'on le mesure, 370 b. Belle explication de la maniere dont l'esprit mesure le tems, 371 c. Par où il se mesure, 362 b. Ce qui fait la longueur du tems, 355 c, 356 a. Si l'on doit admettre trois différences du tems, 355 b. Ce qu'on doit entendre par les trois sortes de tems, 361 b. Belle idée de ce qu'on appelle l'avenir, le présent, & le passé, *la meme*. Comment on peut dire que le passé & l'avenir sont, 358 c, 359 a. D'où vient que l'homme est choqué de la différence des choses ordonnées en divers tems, 63 a. C'est se tromper que de se figurer des tems avant la création du monde, 186 c, 187 a, 353 a. Pourquoi l'Ecriture n'en fait point de mention quand elle parle de la création des natures spirituelles, & de la matiere informe, 384 c, 385 a, 387 a, 390 a. Différence de la maniere dont Dieu le connoît, & de celle dont les hommes le connoissent, 375 c, 376 a. Sa rapidité, 357 a. Peinture admirable du néant & de la vanité de tout ce qui est sujet au tems, 87 b. fait dans nos esprits des changemens qui surprennent, 85 a. Belle peinture de la maniere dont le tems dissipe nos afflictions, *la meme*.

Tendresse dégénére facilement en impureté, 50 c, 51 a, b.

Ténébres. Châtiment par lequel Dieu punit principalement les déréglemens des hommes, 28 c, 29 a.

Tentation. Presque tout ce que font les hommes ne va qu'à multiplier les tentations, 318 b. A quoi il faut attribuer qu'elles ne nous font point périr, 330 a. Ce qui doit faire notre confiance dans les tentations, 274 c. Tentation du boire & du manger, difficile à combattre, 313 a.

TERENCE. La lecture de ses Ouvrages dangereuse, pernicieuse, 25 a, b.

Terre. Différentes manieres d'entendre ce mot dans le premier & le second verset de la Genése, 396 c, 397 a, 401 a, 403 a, 414 a. Ce que l'Ecriture entend par le mot de *terre informe & invisible*, 378 b, 379 b, 380 a, 385 c, 384 a, c, 389 b, 400 a, b. Pourquoi la terre étoit d'abord couverte d'eau, 454 a. Ce que signifie cette terre qui parut après que les eaux furent ramassées, 445 a, 454 a. Sens allégorique de ces paroles, *Que la terre produise des herbes verdoyantes*, 445 a. Ce que signifient les productions de la terre tirées de dessous les eaux, 445 a. Où tombent enfin ceux qui s'abandonnent à l'amour des choses de la terre, 37 c. 38 a.

Thagaste, lieu de la naissance de S. Augustin, 36 a, 84 a.

Tomber. Il y a grande différence entre se relever promptement & s'empêcher de tomber, 323 a.

Tour. Fonds nécessaire pour bâtir cette tour, dont J.C. parle dans l'Evangile, 215 b.

Trinité. Difficile à comprendre, 435 a. Il y a quelque chose dans l'homme qui peut lui en donner quelque idée, *la meme*. Par où il y a Trinité en Dieu, mystére incompréhensible, *la meme*. On trouve la Trinité dans les premiers versets de la Genése, 428 b.

Tristesse. D'où vient qu'on s'attriste de la perte des choses qu'on aime, 44, b, c.

Trouble. Principe des nôtres, 374 a. qui ne cesseront que quand nous jouirons de Dieu, 243 b.

V.

VAcances durant les vendanges, 233 a.

VALENTINIEN, Empereur, 247 b.

Verbe. Vérité qui nous parle & nous instruit, 349 b. Principe ou commencement dans lequel, ou par lequel Dieu a créé le ciel & la terre, *la méme*. Il n'appartient qu'au Verbe de Dieu de subsister *éternellement* sans changement, &c. 257 c, 258 a. Voyez *Platoniciens*. Sans le Ver-

de l'homme ne pourroit revenir de ses égaremens, & pourquoi, 349 b. Par où le Verbe est uni à la chair de J. C. 191 b.

VERECUNDUS, Citoyen de Milan, *212 b. enseignoit la Grammaire, *la même*, n'étoit pas encore Chrétien, 335 a. Pourquoi il étoit inconsolable de la conversion de S. Augustin, *la même*. auquel il prête sa maison de campagne, *la même*, 236 a. Sa conversion & sa mort, 235 b.

Vérité, viande dont on se nourrit dans le Ciel, 256 c, 257 a. En quoi consiste la nature de la vérité, 95 c, 96 a. est ce que Dieu aime, 268 b. bien commun, 408 b. Sa beauté surpasse infiniment tous les autres, 41 b. Par où on s'éleve jusqu'à la découverte de la Vérité éternelle, 189 a. Ce n'est que par la lumiere éternelle qu'on la peut voir, 429 a, & par la foi qu'on peut la connoître, 138 b. Il faut faire bien du chemin pour arriver à la Vérité, 377 b. On s'en éloigne quelquefois par l'amour même qu'on a pour elle, 301 a. C'est un déréglement de chercher la vérité hors de Dieu, on ne trouve qu'erreur, 31 c. Ceux qui la cherchent sincérement ont sujet d'espérer que Dieu les assistera, 175 a. Ceux qui la cherchent sincérement, 303 c. Avantage de ceux qui n'aiment & qui ne cherchent que la Vérité éternelle, 90 b. Pour revenir à la vérité, il faut commencer par connoître son égarement, 137 b. Elle seule instruit intérieurement tous ses disciples, 349 a. répond à tous ceux qui la consultent, 303 c. D'où vient que tout le monde n'entend pas ses réponses avec la même clarté, *la même*. Ce qui nous met en état ou hors d'état d'entendre la voix de la vérité, 98 b. Par où on discerne la vérité, 343 c. Ce qui empêche que la connoissance de la vérité ne fasse son effet en nous, 221 b, 224 c. Où il faut se retirer pour entendre sa voix, 396 c. Il n'y a que Dieu qui puisse la faire entrer dans nos cœurs, *la même*. Combien la Vérité éternelle paroît clairement à ceux dont l'ame sçait se dégager des sens, 182 a. Par où l'on se défend encore quand on ne peut plus s'empêcher de voir la Vérité, 211 b. Ceux qui la suivent ne craignent point de paroître au grand jour, 268 b. C'est la Vérité éternelle & immuable qui nous fait juger des choses 188 c, 189 a. ne vient point de nous, 408 b. Par quelque canal que ce soit qu'elle nous vienne, elle ne vient jamais que de Dieu, 112 c, 180 c. Toutes les vérités qui se connoissent par elles-mêmes, sont naturellement en nous, 284 a. Quand nous en voyons clairement quelqu'une, c'est que Dieu nous parle, 386 a. Combien il est dangereux de vouloir faire son bien particulier des vérités qu'on connoît, 410 a. Il faut se servir des vérités particulieres pour s'élever à la Vérité éternelle d'où elles dérivent, 100 a. D'où vient qu'on ne goûte point la joie qui se trouve dans la vérité, 301 b. & qu'on s'attire la haine des hommes quand on la leur dit, 301 a. Ce n'est qu'à nous qu'il tient quand elle nous blesse, 187 b. Par où elle punit les hommes du peu d'amour qu'ils ont pour elle, 300 c, 301 b. La vérité & la fausseté sont comme des mets: les manieres de dire sont comme des plats, 112 b. qui fait parler quand on dit vrai, 467 a.

Vertu. Par où elle se soutient, 233 b. C'est par quelque chose d'accordant & de tendant à la paix que la vertu paroît aimable, 95 c. Il n'y a que l'esprit qui soit persuadé que la vie des gens vertueux est heureuse, les sens en jugent autrement, 475 a, b.

Veuves. Celles que Dieu aime, 70 c.

Vice. Il y a dans le vice quelque chose de discordant & de tendant à la guerre, 95 c, 96 a. D'où procéde chaque sorte de

vice, 96 c. Par où certains vices séduisent les hommes, 43 b. Il y en a de certains qui présentent une image trompeuse des avantages que Dieu posséde, *la même*. Voyez *Ame*.

VICTORIN. Professeur de Rhétorique à Rome, 201 a. avoit obtenu une statue dans la place publique de cette Ville, *la même*. Sa conversion, 202 b. Circonstances qui l'accompagnerent, *la même*, &c. aima mieux abandonner son école de Rhétorique, que d'être infidéle à Dieu, 207 a.

Vie. C'est de Dieu que nous tenons la vie, 9 b. & tout ce qui concourt à la conservation de notre vie, 7 c.

Vie présente, ce que c'est, 7 c. Ce n'est que misere, 153 c. Combien elle est courte, 363 b, 373 a. Ce qui nous doit consoler quand nous venons à penser que notre vie est courte, *la même*. Combien le principe qui nous fait vivre a d'activité & de force, 292 b.

Vie de l'homme, tentation perpétuelle, 305 c. Cette vie peut être la vie heureuse, 90 c.

Vie heureuse, ce que c'est, 300 a. Ce n'est rien de corporel, 297 a. desirée de tous les hommes, 296 a, 298 a. Notion qu'en ont les hommes, 296 a. Ce qui nous en donne quelque notion, 298 c. n'est point cherchée où elle est, 299 c, 300 a. Où elle se trouve, 302 a. Où l'on doit chercher la voie qui conduit à la vie bienheureuse, 175 a. Pour être heureux il faut que nous ne soyons plus qu'un avec Dieu, 374 a. Dans le chemin de la vie, il ne faut point d'autres pieds ni d'autre voiture que la charité, 317 a. Nous en avons reçu la promesse & le gage par l'abbaissement de J.C. 17 a.

VIERGE (Ste.) Son sein a été le lit nuptial du Verbe Incarné, 91 a.

Vin. La passion pour le vin rend ennemis de la vérité, 132 b.

VINDECIEN. Médecin, 77. a. tâcha de retirer S. Augustin de l'étude de l'Astrologie judiciaire, 78 a, 171 b. Ce fut lui qui en qualité de Proconsul couronna S. Augustin lorsqu'il eut remporté le prix de la Poësie, 77 a, b.

Vipéres. Ouvrages de Dieu, & quelque chose de bon à les regarder en elles-mêmes, 187 a.

Visions extraordinaires, ne sont propres qu'à repaître la curiosité, 321 a. Ce qui cause les fausses visions, 157 b.

Vivre. Le vivre & le bien vivre n'ont point de connexité nécessaire à l'égard des créatures, 426 a. Il faut vivre de Dieu pour bien vivre, 385 c. Ce qui fait que les hommes vivent mal, 458 a.

Unité. Dieu est l'unité même, chaque homme en particulier est en quelque façon multitude, 373 a. Principe de l'unité de cœur, qui se trouve entre les Saints, 317 c.

Univers, fait de rien, & par la seule force de la parole Dieu, 344 a, &c. Ce que c'étoit que la masse de l'Univers, 283 b. Tout ce qu'il y a dans l'Univers fait retentir les louanges de Dieu, 185 a. Il n'y a rien dans l'Univers qui ne paroisse bon & admirable, quand on a assez d'étendue d'esprit pour le comprendre tout entier, *la même* b.

Voie. Celle qui conduit au terme n'est connue que des Chrétiens, 196 b. Quand l'homme desire les voies de Dieu, 115 b. Voie par où on arrive jusqu'à Dieu, 140 a. Ce qui empêche presque tout le monde d'entrer dans la voie du salut, 199 a. On s'éloigne d'autant plus de Dieu, qu'on court avec plus d'ardeur dans les voies corrompues du siécle, 53 a.

Voiles pendans à la porte des écoles des Grammairiens, 21 b.

Voir. On se sert de ce mot pour exprimer l'action de tous les sens, 320 a.

Voix. De quelle nature étoit celle que Dieu fit entendre sur le Thabor, 346 a.

Volonté, C'est une chaîne qui atta-

che les hommes, 209 c. Le combat de deux volontés opposées qui se rencontrent quelquefois dans un même homme ne vient pas de deux natures différentes, 222 b. Etat de ceux qui ressentent deux volontés différentes, 209 c, 210 a, 217 c, 218 a. Une demi-volonté ne suffit pas pour aller à Dieu, 219 b.

Volupté. C'est une des trois branches des péchés des hommes, 65 b. L'état de ceux qui ont la force d'y renoncer, est plus heureux que celui des autres, 35 c.

Vouloir. Il n'y a point de différence entre *pouvoir* & vouloir, quand il s'agit d'aller à Dieu, 220 a.

Vrai. A regarder chaque chose par son existence, il n'y a rien qui ne soit vrai, 186 c.

Usage. L'excès dans l'usage même des choses permises est un péché, & par où, 66 a.

Vues. Les meilleures choses deviennent mauvaises, quand on les fait par des mauvaises vues, 19 a.

Y.

Yeux. A combien de tentations ils nous exposent, 316 c, 317 a. Combien les hommes ont augmenté la tentation des yeux, 318 b. A quoi ils se plaisent, 316 c. Comment Dieu ouvre les yeux de l'esprit, 176 c, 177 a.

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

De tous les Ouvrages dont S. Augustin a enrichi l'Eglise, il n'y en a aucun qui puisse contribuer plus efficacement à la conversion des Pécheurs, & à la sanctification des Justes, que celui de ses Confessions. Il apprend aux uns quelles sont les plaies de leur cœur; ce que c'est que sa corruption naturelle, & ce que l'abandon aux plaisirs, & l'amour des choses de la terre y ajoûte; & il fait voir aux autres, jusqu'où va ce que nous devons à Dieu, & en quoi consiste ce culte tout gratuit qu'il demande de nous, & qui se réduit à l'amour du souverain bien & de la justice éternelle, & qui n'est autre que Dieu même. Toutes ces grandes vérités y sont traitées de la maniere du monde la plus propre à les faire entrer dans le cœur, & réduites en principes si élevés, dont les conséquences vont si loin, & se tirent si naturellement, qu'on peut dire qu'il n'y a point de Livre au monde après l'Ecriture, où l'on puisse mieux s'instruire de la doctrine du salut que dans celui-là. Ainsi, l'on ne sçauroit assez louer le zéle de ceux qui se sont appliqués à le traduire en langue vulgaire, afin que tous ceux qui sçavent lire, fussent en état de profiter d'un tel trésor. Mais entre toutes les Traductions qui en ont été faites jusqu'ici, on peut dire que celle-ci est la plus pure & la plus fidéle, & que les pensées de Saint Augustin y sont rendues avec toute l'exactitude qu'on peut desirer, & en même tems avec toutes les graces dont notre langue est capable. Elle est encore enrichie de Notes fort utiles, pour l'éclaircissement des endroits où il y a quelque sorte d'obscurité, & pour appliquer l'attention du Lecteur à ce qui se trouve dans tout le corps de l'Ouvrage de plus édifiant & de plus instructif. Enfin elle est assortie de tout ce qui peut aider à tirer d'une lecture si sainte, le fruit qu'on a sujet d'en attendre, & on n'y trouvera rien qui ne soit pur, & qui ne porte à la piété. C'est le témoignage que les Docteurs soussignés rendent au Public, par cette Approbation donnée à Paris, le deux Mars mil six cent quatre-vingt-six.

GERBAIS. T. ROULLAND.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hotel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos justiciers qu'il appartiendra, SALUT, Notre bien-amé, JEAN-BAPTISTE COIGNARD, l'un de nos Imprimeurs ordinaires, & de notre Académie Françoise, & Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer, qu'ayant depuis plusieurs années exercé avec honneur, & à la satisfaction du Public, sa profession, & imprimé un grand nombre de bons Ouvrages, il auroit dessein d'imprimer, ou faire imprimer un saint Basile, dont le titre est ci-après. Mais comme il ne le peut faire sans s'engager à beaucoup de dépense, il nous a très-humblement fait supplier de vouloir bien pour l'en dédommager, lui accorder nos Lettres de privilege, tant pour l'impression dudit Livre, que pour la réimpression de plusieurs autres, dont les Privileges sont expirés ou prêts à expirer. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit COIGNARD, & encourager par son exemple les autres Imprimeurs & Libraires à entreprendre des Editions utiles pour l'avancement des Sciences, Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Présentes, de réimprimer ou faire réimprimer les Livres intitulés : *Antiquitates Constantinopolitanæ, &c. composées par le Pere Dom Anselme. Banduri, Religieux Benedictin de la Congregation de Meleda, Le Dictionnaire Historique de Moreri, revu, corrigé, & augmenté. Le Dictionnaire des Arts & des Sciences du Sieur Corneille. Les Traductions de quelques Livres de S. Augustin & de Ciceron, par le sieur du Bois. Catechismus ad Ordinandos. La méthode des fortifications du sieur de Vauban ; & l'imitation de Jesus-Christ, traduite par le sieur Macé. Sancti Irenæi Episcopi & Martyris Opera detectionis & eversionis falsò cognominatæ agnitionis, seu contra omnes hæreses libri quinque, studio Domini Massuet, Presbyteri ac Monachi Benedictini è Congregatione sancti Mauri. Breviarium, Diurnale, Missale, Martyrologium, Ordo Divini Officii recitandi, & Regula ad usum trium Ordinum sancti Francisci, vel FF. Minorum & FF. Capucinorum, in quibus Officia Sanctorum dictorum Ordinum sancti Francisci inter Officia Romana disponuntur & inseruntur. Les Régles propres ausdits Religieux & Religieuses, & généralement tous les Livres servans à dire & à réciter l'Office Divin, tant pour l'usage des Religieux & Religieuses des trois Ordres de S. François en général, que pour celui des Capucins en particulier, lesdits Breviaires & Diurnaux, soit avec Rubriques Françoises ou Latines, les Hymnes vieilles ou nouvelles, les Lettres de Cicéron à ses Amis, en Latin & en François. Les exercices de la vertu & de la perfection Chrétienne, composés par le R. P. Dom Alphonse Rodriguez, & traduits en François par le sieur Binet. Les Fables de Phedre traduites en François. La Semaine Sainte, en Latin & en François à l'Usage de Rome & de Paris, ensemble ou séparement. Les Ouvrages de*

S. Augustin; sçavoir ses Traités sur l'Evangile de S. Jean, sur son Epître aux Parthes, ses Soliloques, ses Méditations, son Manuel, ses Livres de la Doctrine Chrétienne, ceux de l'Ordre & du Libre Arbitre. Sancti Ambrosii opera, studio Monachorum Congregationis S. Mauri. Les Vies des Saints composées par le Pere Giri Minime. Les Epitres & les Evangiles à l'usage de Rome & de Paris, dédiées à feue Madame la Duchesse de Bourgogne. Méditations sur les Evangiles, &c. composées par le R. P. Busée, traduites nouvellement en François, & corrigées de nouveau en un très-grand nombre d'endroits. Comme aussi d'imprimer ou faire imprimer *Sancti Patris nostri Basilii Cæsareæ Cappadociæ Archiepiscopi opera omnia quæ exstant, vel quæ ejus nomine circumferuntur:* & aussi de réimprimer ou faire réimprimer: *Traité de la Grammaire Françoise. Le Dictionnaire de l'Académie Françoise, & autres Ouvrages publiés sous le nom, & par l'ordre de ladite Académie. Les Coutumes d'Anjou, commentées par Maître Gabriel Dupineau. Histoire des Ordres Religieux, &c. enrichie de figures. L'idée du Sacerdoce,* en telle forme, marge, caractére, & en autant de Volumes que bon lui semblera, conjointement ou separément, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems & espace de TRENTE ANNE'ES consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. FAISONS défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & conditions qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus expliqués, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de dix mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts. A CONDITION néanmoins que chaque Volume qui paroîtra dans le Public, portera chacun en particulier une Approbation expresse de l'Examinateur qui aura été commis à cet effet. A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie: ET QU'AVANT de les exposer en vente, les Manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie pour l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur D'ARGENSON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque Publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur D'ARGENSON: le tout à peine de nullité des Présentes: DU CONTENU DESQUELLES, vous mandons & en-

Joignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : VOULONS que la copie desdites Présentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires : foi soit ajoûtée comme à l'Original : COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission : & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le quatorziéme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cent dix-huit, & de notre Regne le troisiéme. Par le Roi en son Conseil.

DE SAINT HILAIRE, & scellé.

Registré sur le Registre IV. *de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, page* 442. N. 368. *conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du* 13. *Août* 1703. *A Paris le* 26. *Juillet* 1718.

Signé, DELAULNE, *Syndic*.





